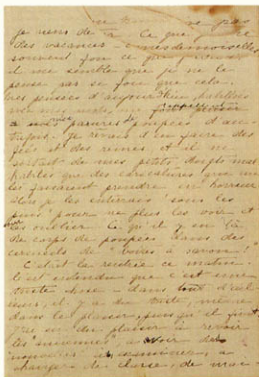


Henriette Dessaulles



JOURNAL

ÉDITION CRITIQUE
PAR JEAN-LOUIS MAJOR

BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Journal

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et Yvette Francoli)

Jean-Charles Harvey, *les Demi-civilisés* (Guildo Rousseau)

Albert Laberge, *la Scouine* (Paul Wyczynski)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Henriette Dessaulles

Journal

Édition critique

par

JEAN-LOUIS MAJOR
Université d'Ottawa

1989

Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-0828-X

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1989

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1989

INTRODUCTION*

*Une jeune
provinciale
du XIX^e siècle*

Henriette Dessaulles a quatorze ans lorsqu'elle note sa rentrée au couvent de Lorette à Saint-Hyacinthe, en septembre 1874 : ce sont les premières pages du *Journal*, mais d'autres les ont précédées, qui ne nous sont pas parvenues. Elle a vingt et un ans lorsqu'elle y inscrit les dernières phrases, quelque temps avant son mariage en juillet 1881.

Elle fréquente le couvent de Lorette jusqu'en 1876, puis, en 1876-1877, celui de la Présentation de Marie, où elle est pensionnaire. Ses études terminées, elle mène la vie des jeunes filles de bonne famille qui se préparent au mariage : soins ménagers, offices religieux, visites, bonnes lectures, musique, bonnes œuvres.

Son père, Georges-Casimir, est maire de Saint-Hyacinthe. Il en est probablement le notable le plus important et le plus grand propriétaire terrien, même si la seigneurie originelle où s'étendent la ville et ses environs a été divisée entre les trois enfants de Jean Dessaulles et de Rosalie Papineau. L'aîné, Louis-

* Pour la liste des sigles et abréviations, voir *infra*, p. 105-106.

Antoine, hérita du titre et de la moitié du domaine seigneurial : sa part était évaluée à 130 000 \$ en 1859 ; Rosalie Eugénie reçut en partage le quart désigné comme la seigneurie Rosalie, et Georges-Casimir, le quart connu sous le nom de seigneurie Yamaska.

Sa mère, Émilie Mondelet, fille du juge Dominique Mondelet et de Harriett (Henriette) Munro, est décédée en 1864, après avoir donné naissance à trois enfants : Arthur, Henriette et Alice. En 1869, Georges-Casimir Dessaulles a épousé en secondes noces Frances (Fanny) Leman, fille de sa cousine Agathe Honorine Papineau Leman à qui il avait demandé de venir s'occuper des enfants en bas âge que la mort de sa femme avait laissés à sa charge. Encore une fois, la famille Papineau a préservé son rang en se refermant sur elle-même¹.

Assez éloignée de Montréal pour maintenir son caractère provincial, assez proche pour en recevoir tous les courants et même les alimenter à l'occasion, Saint-Hyacinthe est alors en pleine croissance² : sa population passe de 3 746 habitants en 1871 à 5 321 en 1881. Dans les années 1870, et surtout de 1874 à 1879, le pays, le Québec en particulier, subit un ralentissement et même une crise économique, entre deux périodes d'industrialisation accélérée. Pourtant, Saint-Hyacinthe maintient son essor. Malgré de retentissantes faillites bancaires qui surviennent ailleurs, des institutions financières y sont fondées, dont la Banque de Saint-Hyacinthe qui vient concurrencer la succursale de la Banque des Marchands nouvellement établie. Des industries s'y établissent : deux fonderies, une boutique de machineries, une tannerie, des fabriques de portes et châssis, de chaussures, d'orgues, une manufacture de tricot. À un titre ou l'autre, Georges-Casimir Dessaulles se trouve associé à plusieurs de ces entreprises : il est l'un des fondateurs de la Banque et en devient le président, il lance la manufacture de tricot et participe au financement de nombreux commerces.

En 1876, un incendie détruit près des deux tiers de la ville, mais en peu de temps plus de trois cents maisons sont recons-

1. Voir *infra*, Généalogie des familles Papineau et Dessaulles, p. 79.

2. Voir Ronald Rudin, « The Development of Four Québec Towns, 1840-1914 », p. 107-124.

truites. Entre 1870 et 1880, on construit la gare et l'aqueduc, on érige la cathédrale et la maison mère des sœurs de la Présentation, on reconstruit l'église anglicane, on rénove le marché central, on aménage un parc.

L'activité intellectuelle et culturelle est alors étonnamment intense à Saint-Hyacinthe. La pensée libérale a naguère trouvé à s'y former et à s'y affirmer. Aux élections de 1867 — l'année où fut établie la Confédération canadienne, à laquelle certains libéraux continuent de résister tandis que la plupart s'y résignent ou s'y rallient :

[...] la région de Saint-Hyacinthe élit la phalange libérale qui va former le cœur de l'opposition à l'Assemblée législative du Québec. Dans chacune des douze circonscriptions de ce territoire, au moins un opposant brigue les suffrages. Généralement, ces opposants font appel à une tradition libérale bien assise, qui repose sur le souvenir des troubles de 1837 et qui a été favorisée par une prospérité économique relative, des relations fréquentes avec les États-Unis et un enseignement libéral dispensé par quelques prêtres du Séminaire de Saint-Hyacinthe³.

Deux journaux sont publiés dans la petite ville, et chacun défend les couleurs d'un parti. À sa fondation en 1853, le *Courrier de Saint-Hyacinthe* avait levé l'étendard libéral mais en changeant de propriétaire, en 1861, il était devenu conservateur. Dès lors, les libéraux lancèrent successivement le *Journal de Saint-Hyacinthe*, la *Gazette de Saint-Hyacinthe*, la *Nation* et, en 1873, l'*Union*⁴.

La politique apparaît à l'époque comme le prolongement naturel de la pensée libérale, mais elle en suscite ou du moins en accélère parfois l'effritement. Le journalisme, les élections, les nominations dispersent peu à peu les notables et les intellectuels qui provoquaient les débats et faisaient de Saint-Hyacinthe un centre de ferveur libérale. Les opposants se scindent en modérés et en radicaux, d'autres accèdent au pouvoir ou se voient octroyer des postes, en particulier à la magistrature. Louis-Victor Sicotte (1812-1889) et Louis-Antoine Desaulles (1818-1895) représentent les orientations divergentes

3. Marcel Hamelin, *les Premières années du parlementarisme québécois*, p. 23-24.

4. Voir André Beaulieu et Jean Hamelin, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, t. I, p. 181-183.

de cette génération de libéraux. Le premier, élu député en 1851 sous la bannière réformiste, fut président de la Chambre, ministre, chef de l'Opposition, puis il s'allia à Sandford Macdonald pour former le gouvernement en 1862-1863. Enfin, de 1863 à 1887, il siège à la Cour supérieure pour le district de Saint-Hyacinthe : il devient ainsi « le juge » et, jusqu'à la fin de sa vie, incarne l'honorabilité ronflante. Le second, Louis-Antoine Dessaulles, fut l'un des irréductibles et vécut de façon tragique les illusions et les désillusions du libéralisme. Héritier d'un nom hautement respecté et d'une fortune considérable, parent et ami de Louis-Joseph Papineau, journaliste, conférencier, essayiste et polémiste redoutable, notable de Saint-Hyacinthe — il en fut le premier maire —, il avait dû vendre son domaine seigneurial en 1867 pour payer ses dettes. Vers 1860, il s'était installé à Montréal ; en 1863, il fut nommé greffier de la Couronne et de la Paix. En 1875, pour échapper aux créanciers et à la prison, il doit s'enfuir aux États-Unis, en Belgique puis en France, où il demeurera jusqu'à sa mort, n'ayant d'autres ressources que ce qui lui sera versé par son gendre.

Pendant que les libéraux se dispersent, les clercs s'implantent. L'érection d'édifices n'est que la manifestation la plus apparente de leur emprise. Les sœurs de la Présentation de Marie, qui sont les institutrices d'Henriette Dessaulles, sont venues de France en 1853 à la demande de l'évêque de Saint-Hyacinthe. Elles s'installent d'abord dans la région, à Sainte-Marie-de-Monnoir, puis à Saint-Hugues et enfin, en 1858, au couvent de Notre-Dame-de-Lorette, à Saint-Hyacinthe même, où elles remplacent les religieuses de la Congrégation Notre-Dame. En 1876, tout en conservant la direction du couvent de Lorette que fréquentent les plus jeunes élèves, elles prennent possession de la nouvelle maison mère qu'elles ont fait ériger rue Girouard et qui devient en même temps un pensionnat. En 1882, elles prendront aussi la direction de l'académie Prince. En 1873, l'évêque de Saint-Hyacinthe fait venir de France des dominicains à qui il confie la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire et qui assurent la prédication dans toute la région. Vers 1879, on termine la construction du corps principal et de la chapelle du couvent des sœurs Adoratrices du Précieux-Sang, première communauté contemplative au Canada, fondée à Saint-Hyacinthe en 1861 par Aurélie Caouette. Parmi les communautés hospitalières et charitables, on trouve aussi à Saint-Hyacinthe les sœurs de la

Providence, qui font construire l'Ouvroir, et les sœurs de la Charité, qui dirigent l'Hôtel-Dieu.

De même que Louis-Victor Sicotte et Louis-Antoine Dessaulles représentent le double aboutissement d'une génération d'intellectuels libéraux, l'histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe pourrait constituer une parabole de l'essor des institutions religieuses à cette époque. Fondé en 1811 sous le nom de collège Saint-Antoine et incorporé en 1832 sous celui de Séminaire de Saint-Hyacinthe, il devint très tôt un important centre intellectuel que fréquentaient surtout les enfants des notables de la région mais qui attirait aussi des élèves d'un peu partout. En 1848-1849, on avait même projeté d'y développer des facultés universitaires, Saint-Hyacinthe étant à peu près à la même distance de Québec qu'Oxford de la capitale britannique. En 1866, on songea plus modestement à y créer une chaire de droit, mais sans plus de succès. En octobre 1852, cependant, la région de Saint-Hyacinthe est érigée en diocèse. Le nouvel évêque, M^{gr} Jean-Charles Prince, achète alors le Séminaire et le fait aménager pour y installer le palais épiscopal, la cure et la cathédrale. Pendant ce temps, le Séminaire déménage à l'extérieur de la ville. L'évêque prend possession de son nouveau domaine en janvier 1854, mais quelques mois plus tard celui-ci est entièrement détruit par un incendie. On installe alors la cathédrale dans une chapelle temporaire à l'angle des rues Sainte-Anne et Dessaulles et, d'octobre 1854 à décembre 1855, on procède à la construction du palais épiscopal : au centre du quadrilatère borné par les rues Girouard, Saint-Dominique, Saint-Claude et Saint-Hyacinthe. Le contrat pour la construction de la cathédrale n'est accordé qu'en octobre 1877 : l'extérieur en est complété en 1880, alors que les travaux intérieurs se poursuivent jusqu'à l'année suivante. Comme le signale Henriette Dessaulles, la cathédrale est reléguée à un côté du quadrilatère, celui qui est adjacent à la rue Saint-Hyacinthe, non loin de chez elle.

La famille Dessaulles habite une grande maison victorienne dessinée par l'oncle Napoléon Bourassa, peintre, architecte, romancier, qui a épousé une Papineau (Azélie, fille de Louis-Joseph). La tante Honorine Papineau Lemay, venue s'y installer après la mort d'Émilie Mondelet, y demeure après le mariage de sa fille Fanny à Georges-Casimir Dessaulles. D'autres enfants s'ajoutent à ceux du premier lit : Rosalie, Emma, Fanny, Casi-

mir, Henri. Des domestiques — jardinier, cocher, cuisinière, couturière, femmes de chambre — y habitent ou s'y rendent travailler chaque jour. Des oncles et des tantes, des cousins et des cousines y font des séjours prolongés ou viennent y passer quelques jours : Augustine Bourassa, Mercédès Papineau, Marie Papineau, Caroline Dessaulles, Amélie Papineau, Gustave Papineau, Auguste Mackay, Édouard Papineau et bien d'autres encore, descendants de l'une ou l'autre des branches Papineau.

Pour Henriette Dessaulles, le souvenir de sa mère est d'autant plus lancinant que les relations avec sa belle-mère, de seize ans son aînée, sont souvent pénibles. Les interdictions se multiplient et les affrontements, surtout à propos de Maurice Saint-Jacques, le jeune voisin qui fréquente le Séminaire de Saint-Hyacinthe puis l'université Laval où il poursuit des études de droit. Pourquoi ? La réponse est complexe et va bien au-delà des règles de bienséance de l'époque. Fanny Lemay Dessaulles ne verrait pas d'un mauvais œil une autre alliance avec un Papineau et favorise les aspirations du cousin Gustave. Elle, qui ne conçoit pas qu'on fréquente des parvenus, préfère la consanguinité à une mésalliance avec le fils d'un marchand, même si son mari ne dédaigne pas de s'associer à ce marchand en de nombreuses entreprises : le titre de « caissier » de la Banque de Saint-Hyacinthe a sans doute moins de prestige à ses yeux qu'il n'en a pour la population de la petite ville. Et puis, en 1837, ces Cheval dit Saint-Jacques n'ont-ils pas trahi les Papineau pour se mettre à la solde des Anglais, à tel point qu'ils furent soumis à de violents charivaris⁵ ?

Les relations avec Maurice constituent le fil conducteur du *Journal* et lui donnent le caractère d'un récit complet, marqué de péripéties, d'espoirs, de revirements, d'alternances de bonheur et de chagrin : la présence du jeune voisin est valorisée et dramatisée dès les premières pages, le *Journal* se clôt quelques se-

5. Cette hypothèse pour expliquer l'attitude de la belle-mère d'Henriette Dessaulles à l'égard de Maurice Saint-Jacques est soulevée par Elinor Kyte Senior dans un compte rendu de la traduction anglaise du *Journal* (« Dear Diary », *The Gazette*, 3 janvier 1987, p. B-1). Au sujet du rôle de la famille Cheval dit Saint-Jacques pendant la révolution de 1837-1838 et, en particulier, du charivari dont furent victimes en 1837 les frères Joseph et Eustache Cheval dit Saint-Jacques, voir E. K. Senior, *Redcoats and Patriots : The Rebellions in Lower Canada, 1837-38*, p. 25-28.

maines avant le mariage. Mais c'est d'abord la personnalité même de la diariste qui donne au *Journal* son ton et son unité. Tour à tour enjouée ou sérieuse, révoltée ou pieuse, songeuse, riieuse et nostalgique, Henriette Dessaulles s'identifie à son journal. Mais c'est aussi le journal qui oriente et accentue son devenir.

Du journal au Journal

Le texte qu'on va lire, établi d'après le manuscrit d'Henriette Dessaulles, est, en un sens, inédit. Lors de la publication du journal en 1971⁶, la ponctuation de l'original a été transformée, des termes en ont été changés, des phrases recomposées, de nombreux passages omis. L'intention de cette première édition était sans doute moins de présenter un texte que de faire connaître un témoignage⁷.

Tout en révélant une nouvelle figure du XIX^e siècle, l'édition posthume du journal de cette jeune provinciale livrait un aspect inédit de l'époque et du milieu : on y retrouvait enfin l'éclat d'une période si souvent présentée comme terne. De ce document émergeait aussi, de façon quelque peu inattendue, une présence individuelle que le temps n'avait pas estompée, une perception qui étonnait par sa vivacité, un regard, des désirs, un jugement, une soif de vivre, une ardeur, un humour. En un mot, une écriture peut-être. En ce domaine, évidemment, il faut faire la part de la subjectivité, des attentes, de la mode, des engouements. Mais n'est-ce pas la condition de toute lecture qui se veut personnelle ?

Dans le cas du *Journal d'Henriette Dessaulles*, une difficulté particulière s'ajoutait : on n'était pas sûr d'être en présence du texte authentique. Dans la mesure où les mots semblaient pren-

6. Fadette, *Journal d'Henriette Dessaulles, 1874/1880* [précédé de « Souvenir de Fadette » (p. 7-12) par Pierre Dansereau et d'une Introduction (p. 13-17) par Louise Saint-Jacques Dechéne], Montréal, Hurtubise HMH, 1971, 327 p.

7. En 1980, les ayants droit déposèrent le manuscrit du journal au musée McCord, à Montréal. Par ce geste heureux, on consacrait dans les faits ce qu'avait déjà affirmé le titre d'un compte rendu : « Her diary is a national treasure » (Sheila Arthur, *The Gazette*, 15 mai 1971, p. 48). Pour la description du manuscrit, voir *infra*, Note sur l'établissement du texte, p. 69-72.

dre vie autonome, échapper jusqu'à un certain point à la communication réglée, signifier par leur façon d'être ensemble, par leurs accords et leurs désaccords, dans la mesure même où le langage se faisait écriture, où le document prenait valeur de texte, il fallait en interroger de plus près tous les aspects, y compris les conditions mêmes de son existence. La question était d'autant plus pertinente que de nombreux éléments externes intervenaient, à commencer par l'âge de la diariste. Une jeune fille de quatorze ans aurait-elle pu écrire avec une telle maturité, et à peu près sans fautes⁸ ? Le phénomène valait au moins d'être examiné, ne serait-ce que pour tirer quelques leçons d'un système d'éducation qui produisait de tels résultats.

Il fallait aussi tenir compte de ce que la publication du *Journal* survenait vingt-cinq ans après la mort de son auteure. À cet égard, l'existence d'un manuscrit et les conditions dans lesquelles il a été transmis permettent au moins une authentification. En effet, Henriette Dessaulles aurait légué le manuscrit de son journal à sa fille aînée, Adine ; celle-ci le légua à son tour à sa fille aînée, Suzanne (madame Suzanne Morin Raymond), illustratrice des recueils de contes d'Henriette Dessaulles⁹, qui assura la publication du journal en 1971. La dernière survivante des filles d'Henriette Dessaulles, Marie (madame Marie Saint-Jacques Guimont¹⁰), eut aussi le manuscrit en sa possession pendant un certain temps.

8. Le 9 janvier 1868, Fanny Leman, qui fait alors la classe aux trois enfants de Georges-Casimir Dessaulles, écrit à Azélie Papineau Bourassa : « Henriette écrit à Gustave, j'ai conservé le style consciemment [*sic*] mais j'ai cru prudent de corriger les fautes d'orthographe sans quoi vous n'auriez pas toujours deviné le sens » (fonds privé). Henriette Dessaulles n'a pas encore huit ans. La même année, une lettre d'Henriette Dessaulles à Agathe Honorine Leman contient plusieurs fautes mais demeure tout à fait compréhensible (lettre du 24 juillet 1868) ; cette lettre d'Henriette en accompagne une de sa préceptrice et future belle-mère à la même destinataire et datée du lendemain. Les lettres à Augustine Bourassa, contemporaines du *Journal*, contiennent très peu de fautes et se rapprochent du *Journal* par leur enjouement, leur sens de l'humour, mais elles n'en ont pas la liberté de jugement, la vivacité, ni l'intensité des sentiments : même entre cousines et amies le genre épistolaire impose, semble-t-il, des contraintes dont le journal demeure libre.

9. Fadette, *Contes de la lune*, Montréal, Therrien, 1932, 146 p. ; Fadette, *Il était une fois...*, Montréal, Imprimerie Populaire, 1933, 154 p.

10. Marie Saint-Jacques Guimont est l'auteure d'un recueil de poèmes intitulé *À la limite des choses* (Montréal, Beauchemin, 1957). Elle a collaboré à quel-

L'édition de 1971, qui faisait du journal un document, n'en était que le dernier en date des avatars¹¹. Du même coup, par le jeu de connotations sans doute imprévues, on le fictionnalisait en indiquant comme auteure de ce texte « Fadette », pseudonyme sous lequel Henriette Dessaulles a mené son œuvre de journaliste et son œuvre littéraire. On peut concevoir que le procédé a été choisi parce que le nom de Fadette était plus connu, mais le résultat demeure : le livre se présente comme l'œuvre de Fadette et porte le titre *Journal d'Henriette Dessaulles, 1874/1880*¹². Juste retour des choses ? Une vie durant, Fadette fut le personnage extérieur d'Henriette Dessaulles, mais voici qu'Henriette Dessaulles devient un personnage de Fadette. C'est l'une des fonctions du journal que de transformer le vécu en écriture, mais il serait assez inusité que l'auteur en devînt par là personnage fictif. Quoi qu'il en soit, la valeur de document n'est pas incompatible avec la valeur de fiction, comme l'a si souvent démontré dans la pratique une approche littéraire traditionnelle, en particulier à propos des textes québécois du XIX^e siècle.

Bien avant cette interférence connotative suscitée par le titre de l'édition de 1971, Henriette Dessaulles avait elle-même transformé en fiction au moins une partie de son journal, en publiant des extraits — les pages de l'été 1876 à Old Orchard¹³ — sous le titre « L'amour passa... », dans le *Journal de Françoise* en 1908. Le texte, où les noms de personnes ont été changés, y est présenté par « Françoise » comme étant celui d'un manuscrit anonyme provenant d'une bibliothèque vendue aux enchères. Un artifice littéraire aussi flagrant pourrait laisser croire que l'auteure en est Robertine Barry (qui écrit sous le pseudonyme de Françoise), directrice de l'hebdomadaire auquel Henriette Dessaulles collaborait sous le pseudonyme de Jean Deshaies.

ques « Lettres de Fadette » et entretenu une volumineuse correspondance avec sa mère (voir Bibliographie, p. 651).

11. La traduction anglaise par Liedewy Hawke, parue sous le titre *Hopes and Dreams : The Diary of Henriette Dessaulles 1874-1881* (Toronto, Hounslow Press, 1986), a été faite d'après l'édition de 1971.

12. C'est par erreur que le titre porte cette date, puisque l'édition de 1971 donne six pages du journal sous le millésime 1881.

13. Voir *infra*, Appendice III, p. 627-644. Le texte correspond aux pages 252-279 du *Journal*.

Le caractère fictif attribué à une partie du journal lors de sa publication en 1908 manifestait peut-être une autre transformation, plus radicale encore, dont il n'est pas possible de mesurer l'étendue — on ne peut que tenter d'en deviner le sens. Le problème porte alors sur le statut du manuscrit lui-même.

Une tradition familiale veut qu'Henriette Dessaulles ait copié son journal en vue de la publication¹⁴. On pourrait être porté à écarter une telle hypothèse, comme nous l'avons fait lors d'un premier examen du manuscrit¹⁵, car les indices d'une rédaction originale sont nombreux et persistants. Ainsi, les repères matériels du manuscrit actuel concordent parfaitement avec les autoréférences du *Journal*. Au début du premier cahier, qui commence par un événement à caractère inaugural (la rentrée au couvent), Henriette Dessaulles parle de ce cahier neuf dans lequel elle écrit et qui lui a coûté une « fortune », amassée « sou à sou ». La fin du premier cahier est marquée en bonne place dans le texte (« Voici ta fin, mon pauvre petit cahier », 24 août 1876), de même que le début du suivant, le 20 septembre 1876. Rien dans le texte ne signale la fin du deuxième cahier, ni le début et la fin du troisième. En revanche, le début du quatrième cahier, daté « Jeudi... », se trouve marqué par la notation textuelle « Je viens de mendier ce cahier qui semblait n'avoir aucun emploi sur la table de travail de papa [...] ». La fin du *Journal* s'annonce dans la tonalité de l'écriture mais elle n'est pas signalée par autoréférence, à moins que l'on ne considère comme une allusion au journal lui-même « l'histoire 'Toutes les choses me parlent' », dont il est dit qu'elle « restera inachevée¹⁶ ».

Un journal comporte généralement peu de corrections : on l'écrit au fil de la plume, le genre se caractérise par une certaine spontanéité. S'il s'agissait d'une copie, le manuscrit porterait-il autant de ratures et de corrections que celles signalées en variantes ? Dans le cas d'une simple mise au net, probablement pas. Et s'il s'agissait d'une réécriture en vue de la publication ? Mais l'auteure aurait-elle alors pris le soin de recopier au crayon

14. Renseignement communiqué par madame Suzanne Morin Raymond, petite-fille d'Henriette Dessaulles.

15. Voir notre article « Le *Journal* d'Henriette Dessaulles (1860-1946) », dans *Corpus*, n° 2, mars 1983, p. 8-10.

16. Sur cette « histoire », voir *infra*, p. 616-617 et n. 16.

certains passages du journal, comme elle l'a fait par exemple pour l'inscription du 6 octobre 1875 ?

Le 19 août 1876, la rédaction à l'encre s'arrête au milieu du mot « pauvre¹⁷ », pour reprendre plus bas à la mine de plomb, alors qu'Henriette Dessaulles, éplorée, note qu'elle a brisé sa plume — elle écrit dehors, au jardin. La suite, jusqu'à la fin de l'inscription du 19 août, est au crayon. Au début de l'inscription du 9 février 1878, elle signale qu'elle est à la cuisine : l'écriture est à la mine de plomb, jusqu'à son retour dans sa chambre, alors que la rédaction reprend à l'encre. Les inscriptions des 6, 8 et 10 juillet, alors qu'elle est alitée, sont entièrement à la mine de plomb, de même que quelques lignes sous la date du 18 mars 1881, mais sans raison apparente cette fois.

Ce sont les feuillets 170 à 175 du premier cahier qui présentent apparemment le plus d'intérêt à cet égard. Écrits à l'encre et portant les inscriptions datées des 5, 6 et 7 août 1876 (sauf les seize premières lignes, de « Alice » à « C'est bête de », qui se trouvent au verso du feuillet 169), ils sont étrangers au cahier : ils ont été collés aux bandes restantes des feuillets originaux que l'on a découpés à l'aide de ciseaux et sur lesquelles subsistent des vestiges de lettres. Dans la marge supérieure du feuillet 170, commençant par « ne pouvoir », se trouve une note : « (pages écrites au crayon, illisibles et copiées en les reliant — Sept. 1900) ». Cette note n'est-elle pas la preuve la plus sûre d'une rédaction originale ? Si elle avait transcrit son journal, Henriette Dessaulles éprouverait-elle le besoin de signaler ainsi qu'elle a copié un passage particulier, d'abord écrit à la mine de plomb mais que le temps a effacé, et précisément un passage qu'aucun indice interne ne désigne comme écrit au crayon ? Un examen plus poussé du manuscrit suscite cependant d'autres questions.

Dans chacun des cahiers, sauf le troisième, des feuillets ont été arrachés ou coupés — nous les signalons chaque fois en note infrapaginale. On pourrait en conclure que c'est le fait d'une rédaction originale, puisqu'en copiant on se contenterait d'omettre un passage plutôt que de couper ou de déchirer les pages du

17. Mais sans la moindre tache d'encre, sur un « v » parfaitement formé, qui concorde mal avec le bris de la plume dans le cours même de l'écriture.

cahier. Mais voilà. Chaque fois que des feuillets ont été enlevés, la relation enjambe les pages manquantes et se poursuit sans coup férir¹⁸. Il est peu vraisemblable que la diariste ait ainsi enlevé des feuillets dans le cours même de la rédaction et qu'elle ait enchaîné ensuite sur son récit, surtout qu'en certains cas la suppression comporte plusieurs pages. La seule explication plausible serait que les passages ont été retranchés lors d'une transcription.

Ainsi, pour s'en tenir à la seule année 1875, l'inscription du 20 mars se termine dans le *Journal* avec la phrase : « Alors, petite moi, ne pense pas aux tendresses rêvées et que tu te crois refusées par elle qui remplace ta mère, songe plutôt [aux] petits qui n'ont pas de mère et je dis à la sainte Vierge d'avoir soin de nous et de nous garder. » Dans le cahier manuscrit, le mot « plutôt » est le dernier au verso du feuillet 33, alors que « petits » figure au recto de l'actuel feuillet 34. Entre les deux, cependant, un feuillet a été déchiré : il en reste un vestige de forme irrégulière, sur lequel se lisent au recto et au verso des fragments d'écriture qui ne correspondent pas au texte subsistant. Que s'est-il produit ?

À y regarder de plus près, on constate que les mots « songe plutôt » auraient été ajoutés : ils ne sont pas du même mouvement que la graphie des phrases qui précèdent. Le paragraphe se serait ainsi terminé au bas du verso du feuillet 33 avec le mot « mère », alors que le texte, vraisemblablement de la même date, se serait poursuivi au recto et au verso du feuillet suivant jusqu'au mot « pauvres », le dernier au verso du feuillet déchiré. La phrase commençait probablement près de la marge droite de l'avant-dernière ligne avec les mots « Tous les », se continuait à la ligne suivante avec les mots « je songe à ces », retranchés mais qu'on peut rétablir approximativement, puis avec le mot « pauvres », pour enchaîner ensuite au feuillet suivant avec « petits qui n'ont plus de mère et je dis à la sainte Vierge d'avoir soin de nous et de nous garder ». On peut imaginer que ce texte avait un caractère moins édifiant que celui qu'on lit maintenant et auquel Henriette Dessaulles serait parvenue en déchirant tout simplement le feuillet et en ajoutant les mots « songe plutôt »

18. Dans le quatrième cahier, dont les pages ont été numérotées de façon mécanique, un feuillet a été coupé avant la numérotation, deux autres l'ont été après.

pour faire le raccord entre la fin du paragraphe au bas du verso du feuillet 33 et la fin de la phrase au début du recto du feuillet 34. Les seules traces textuelles en sont l'absence de « aux », qu'elle aurait oublié de réinsérer dans sa phrase, et l'anacoluthie qui résulte de la juxtaposition de l'impératif, dans la première moitié de la phrase, et du sujet à la première personne, dans la deuxième moitié. Il est tout aussi plausible que l'intervention se soit produite lors de la rédaction originale que lors d'une transcription. C'est d'ailleurs le seul cas où un feuillet ait été déchiré de cette façon ; partout ailleurs les feuillets ont été soigneusement coupés ou enlevés et les bandes qui en subsistent sont étroites et rectilignes.

Le début de l'inscription du 29 novembre 1875 se lit : « Dix jours sans écrire — je ne suis pas bien encore, j'ai dû prendre froid, mais je tousse un peu et chaque fois que le docteur vient, il me trouve un peu de fièvre [...] » Hors la ponctuation quelque peu inattendue, nulle part la lecture n'achoppe. Pourtant, entre « peu », dernier mot au verso du feuillet 112, et le mot « et » au début de l'actuel feuillet 113, quatre feuillets ont été enlevés, dont il ne subsiste que de minces bandes sur lesquelles apparaissent des fragments de lettres. L'inscription du 29 novembre se termine au bas du recto du feuillet 113, celle du 1^{er} décembre commence au verso et s'y poursuit jusqu'au mot « comme » de la phrase : « Je n'ai jamais vécu si doucement, je suis comme dans un long long rêve ! » Il est possible que la narration du 29 novembre ait été ainsi abrégée, mais il semble plus probable qu'une inscription complète, celle du 30 novembre, ait été retranchée par ce procédé puis la fin de l'inscription du 29 copiée ou recopiée au recto du feuillet 113, avant de poursuivre au verso avec celle du 1^{er} décembre. Une telle intervention est plus compatible avec une transcription du journal qu'avec sa première rédaction.

En date du 10 octobre 1875, entre le dernier mot au verso du feuillet 93 du premier cahier, « autant », et le premier mot au recto du feuillet suivant, « parce qu'elle », un feuillet a été enlevé, dont il ne reste qu'une mince bande rectiligne au recto de laquelle apparaissent des amorces d'écriture mais aucune lettre complète. Pourtant, la phrase enjambe cette intervention sans même hésiter : « Elle est méchante et j'ai de la peine, autant parce qu'elle est méchante que de la peine qu'elle me fait. »

Que peut-il bien s'être passé ? À la rigueur on peut concevoir qu'Henriette Dessaulles ait enlevé cette page dans le cours de la rédaction, pour en modifier ou en supprimer un passage. Mais pourquoi n'avoir pas raturé comme elle le fait ailleurs ? Et une page complète ? Procède-t-on ainsi quand on écrit au fil de la plume ? Il serait plus plausible de penser qu'après avoir transcrit l'inscription du 10 octobre, elle aura décidé d'en supprimer un passage, probablement postérieur à la phrase citée plus haut. À cette date, elle vitupère son amie Jos qui lui a annoncé avoir reçu une lettre de Maurice mais ne la lui a pas donnée à lire. Sous le coup de la colère, elle a pu écrire des paroles dont, pour une raison ou pour une autre, elle préfère maintenant ne laisser subsister aucune trace. Le plus simple consiste alors à enlever le feuillet du cahier et à reprendre la phrase là où elle s'arrête au feuillet précédent. Le passage ainsi supprimé a pu s'étendre sur une page ou même deux : il est possible que le feuillet manquant n'ait porté d'écriture qu'au recto, mais il est aussi possible que l'écriture se soit prolongée au verso sans qu'il n'en subsiste aucune trace sur la bande qui correspondrait alors à la marge de droite.

Le feuillet où se poursuit l'inscription du 10 octobre porte aussi celle du 11 octobre au complet et le début de celle du 12. On peut donc concevoir que le passage supprimé aurait figuré sous la date du 11 octobre. Le texte actuel de cette inscription paraît cependant bien anodin, alors que le précédent se prêtait davantage à des paroles que le temps ou les circonstances ont pu ensuite faire regretter. Par manque d'espace au bas de la page, il est peu probable que le passage supprimé ait figuré sous la date du 12 octobre.

On peut se demander s'il n'existe pas quelque rapport entre le feuillet manquant et le fait qu'après avoir daté l'inscription précédente « Mercredi 6 — », Henriette Dessaulles a d'abord daté les deux suivantes « 7 Sept. » et « 10 Sept. ». Une telle erreur, portant sur deux entrées successives, ressortit davantage à la copie qu'à la rédaction originale d'un journal. S'ajoutant aux incertitudes de la chronologie¹⁹ et à la suppres-

19. Sur la chronologie de ces inscriptions, voir *infra*, Introduction, p. 27-28 ; p. 202, 3 octobre 1875, n. 72 ; p. 203, 4 octobre 1875, n. 74.

sion d'un feuillet du cahier, les variantes de dates ne seraient-elles pas l'indice d'une intervention plus complexe encore ? Plutôt que d'un passage supprimé lors de la transcription, ne s'agirait-il pas d'une composition au moyen d'éléments provenant d'autres parties du journal ? En fait, n'est-on pas en présence de deux phénomènes distincts, l'un suscitant l'autre ? Après avoir inséré dans le cours du journal d'octobre 1875, en le transcrivant, des éléments qui proviennent d'ailleurs, Henriette Dessaulles se rend compte qu'ils créent de la confusion ou rendent la narration incohérente : elle doit alors retrancher certains passages, soit du texte original, soit de ceux qu'elle vient d'y insérer.

On a pu ainsi relever dans l'ensemble du journal dix cas de suppression allant de un à cinq feuillets : cinq dans le premier cahier, deux dans le deuxième, aucun dans le troisième et trois dans le quatrième — sans compter la substitution effectuée en date des 5, 6 et 7 août 1876 et signalée par une note d'Henriette Dessaulles, ni, évidemment, les omissions dont il ne subsiste aucune trace.

Pour répondre aux questions sur le statut du manuscrit — rédaction originale ou copie ? — M. Raymond Dumais, des Archives nationales du Québec, a procédé pour nous à une expertise d'écriture. Il a systématiquement comparé la graphie des majuscules, des minuscules et des chiffres de chacune des années du journal avec celle des mêmes éléments dans un échantillon d'une cinquantaine de lettres d'Henriette Dessaulles à diverses personnes, dont Augustine Bourassa, Adine Bourassa, Marie Papineau, Marie Saint-Jacques Guimont, et s'échelonnant de 1873 à 1943. La conclusion est nette : le manuscrit du journal est bien d'Henriette Dessaulles mais non de la période de 1874 à 1881. On est donc en présence d'une copie postérieure à l'ensemble de la rédaction elle-même.

Quant à la date précise de la transcription, elle est plus problématique. D'abord, la copie a pu s'effectuer sur une période assez longue. En outre, il est certaines périodes pour lesquelles nous avons moins de repères : par exemple, les lettres d'Henriette Dessaulles sont moins nombreuses, semble-t-il, pour les années 1884 à 1896 et, surtout, 1898 à 1900. Compte tenu des

repères graphiques²⁰ et des circonstances extérieures, nous croyons cependant qu'Henriette Dessaulles a pu effectuer la copie de son journal entre 1898 et 1904, soit la période où, après la mort de son mari, elle entreprit diverses formes d'écriture et de publication. Il faut songer cependant qu'il s'agit d'un texte de plus de mille pages manuscrites et que les quatre cahiers n'ont pas nécessairement tous été copiés d'une traite : par exemple, l'écriture du troisième cahier²¹ est plus penchée et plus régulière que celle des deux premiers, alors que le quatrième semble plus proche des deux premiers, même s'il est d'une autre encre. Il est possible aussi que certaines corrections — ratures, ajouts, surcharges, à la mine de plomb ou à l'encre — aient été effectuées lors de relectures postérieures à la copie elle-même, et donc se situent à des dates assez éloignées.

Dans quelle mesure la copie correspond-elle à l'original ? Une fois établi avec assez de certitude que le manuscrit est une copie, la question s'impose. Qu'est-ce qui a pu être omis ? Quelles transformations Henriette Dessaulles a-t-elle apportées à son journal, et de quel ordre ? De fait, est-on en présence d'une copie ou d'une réécriture ? En l'absence du premier manuscrit ou même de toute trace de son existence, on ne peut hasarder la moindre comparaison. Seuls des indices textuels et certaines circonstances de la transcription pourraient nous éclairer là-dessus, et encore.

«*Mon coffre
à secrets*»

S'il commence par la relation d'un événement qui marque un début — la rentrée au couvent, en septembre 1874 — le *Journal* d'Henriette Dessaulles ne s'ouvre pas par une assertion

20. Un examen des filigranes n'a pas permis une datation plus précise. Quant au fait qu'un coin de certains feuillets du premier cahier soit rogné par le feu, mais non la couverture, des explications de toutes sortes sont possibles, sans qu'on en puisse tirer une conclusion ferme : on sait seulement qu'un incendie endommagea la maison où habitaient Henriette et Maurice Saint-Jacques quelques années après leur mariage.

21. La graphie est proche de celle d'un cahier non daté où Henriette Dessaulles a copié des pensées et des poèmes, et dans lequel se retrouve la phrase

inaugurale comme celle du journal de Stendhal par exemple (« J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour par jour²² ») ou celle, plus modeste, du journal de Joséphine Marchand : « Je prends ce soir une subite résolution : celle de tenir un journal, un miroir de mes impressions²³. » En l'occurrence, ce qui conviendrait sans doute le mieux ce sont des lignes du genre de celles qui ouvrent le journal de Lucy Maud Montgomery, le 21 septembre 1889 : « *I am going to begin a new kind of diary. I have kept one of a kind for years — ever since I was a tot of nine. But I burned it to-day. It was so silly I was ashamed of it*²⁴. » En effet, une parole qu'Henriette Dessaulles adresse à son journal à la fin du premier cahier indique que d'autres cahiers l'ont précédé, tout en lui prédisant un sort analogue à celui du premier journal de Lucy Maud Montgomery, mais qu'elle repousse à plus tard : « Tu rejoindras tes frères dans mon coffre à secrets — tu te feras brûler ; quand je serai plus vieille, je te relirai avant, avec peut-être un peu de mépris pour toi et pour moi [...] »²⁵ À la fin du quatrième cahier, elle note au passé la destruction des cahiers antérieurs au *Journal* actuel : « Écrire a été un plaisir réel quand j'étais enfant. J'écrivais ce fameux journal dont j'ai détruit les premiers cahiers » (Dimanche [20 mai 1881]). Cependant, elle ne précise ni le nombre des cahiers détruits ni à quel âge elle aurait commencé à tenir son journal.

placée en épigraphe au début du troisième cahier du journal. Immédiatement après cette phrase dans le cahier de « Notes et pensées », figurent trois poèmes d'Édouard Pailleron, provenant du recueil *le Théâtre de Madame* (Paris, Calmann-Lévy, 1881) : sans titre (p. 193-194), « Conseil » (p. 177-178) et « Dilemme » (p. 191-192).

22. *Journal*, 18 avril 1801, dans *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 401. Voir aussi, par exemple, le début du journal de Julien Green, le 9 avril 1926 : « Cette journée qui me paraît sans intérêt maintenant me paraîtra tout autre, dans un an ou deux, quand je relirai cette page. C'est peut-être la seule raison pour laquelle je veux essayer de tenir un journal » (*Journal 1926-1934. Les Années faciles*, Paris, Plon, « Livre de poche », 1970, p. 19).

23. Joséphine Marchand-Dandurand, « *Journal intime* », 18 juillet 1879, f. 1 (fonds privé). Elle est alors âgée de 17 ans.

24. M. Rubio et E. Waterston, édit., *The Selected Journals of L. M. Montgomery*, vol. 1 : 1889-1910, Toronto, Oxford University Press, 1985, p. 1. L'auteure de *Anne of Green Gables* est alors âgée de 14 ans.

25. La date de l'inscription n'est pas précisée, mais elle se situe vraisemblablement entre le 28 août et le 3 septembre 1876.

Henriette Dessaulles met un terme au *Journal* en mai 1881, peu avant un événement de clôture : son mariage à Maurice Saint-Jacques, le 19 juillet. Le ton est celui d'une fin, qui déjà s'annonçait quand elle notait (le 18 novembre 1880), pendant un séjour à Montréal, qu'elle délaissait son journal, « devenu un ami un peu encombrant » depuis qu'elle écrivait à Maurice, ou encore quand elle prévoyait qu'après son mariage, peut-être même avant, elle cesserait de tenir son journal, devenu inutile parce qu'elle disait à Maurice bien plus qu'elle n'en pouvait écrire (18 octobre 1879). Il semble bien, en effet, qu'elle ait abandonné la pratique du journal après son mariage. Aucun des manuscrits de cette période de sa vie ne correspond à une écriture du quotidien : ce sont plutôt des recueils de pensées, de notes de lecture, de citations et de notes préparatoires pour des articles ou des textes de fiction²⁶.

Si par ailleurs on retrace l'enchaînement chronologique du journal, l'absence de certains cahiers devient flagrante. Ainsi les dernières inscriptions du premier cahier (commencé en septembre 1874) sont datées respectivement du 22 août [1876] et du 24 (sans indication du mois), alors qu'une autre ne porte aucune indication de date (« Je ne sais ni le jour, ni la date ») mais se situe vraisemblablement dans les jours qui suivent le 24 août, puisque Henriette Dessaulles y prévoit sa rentrée au couvent la semaine suivante. Le deuxième cahier ne commence que le 17 septembre, au couvent, mais l'écart est signalé dès la première phrase : « Mon essai de silence avec toi, cher Confident, a épuisé toute ma sagesse, et me voici ce soir. » Les dernières inscriptions en sont datées respectivement « Dimanche 21 [juillet 1878] », « Lundi », « Mardi » et « Mercredi » : le cahier se termine donc vraisemblablement le 24 juillet 1878. Le début du cahier suivant est daté « Dimanche 8 juin 1879 ». Un intervalle de plus de dix mois, que la diariste ne commente ni ne signale de quelque façon, sépare les deux cahiers. Le troisième cahier ne couvre qu'un peu plus de quatre mois, pour se terminer le 18 octobre 1879. Les premières pages du quatrième cahier ne portent d'autre indication chronologique que « Jeudi », alors que l'ins-

26. Sept cahiers de ce genre ont été préservés, que nous avons regroupés en bibliographie sous le titre « Notes et pensées » (voir *infra*, p. 647-648). Aucun de ces cahiers n'est daté comme tel, y compris deux agendas : selon divers indices internes, la rédaction s'en échelonnerait de 1906 à 1945 environ.

cription suivante est datée du 26 juillet [1880]. L'intervalle entre le troisième et le quatrième cahier serait d'un peu plus de neuf mois.

Ainsi, il manquerait au moins deux cahiers — peut-être même davantage si l'on tient compte de ce qu'une période d'environ quatre mois remplit à elle seule tout un cahier (le troisième) : l'un pour la période du 25 juillet 1878 au 7 juin 1879, l'autre pour celle du 19 octobre 1879 au jeudi précédant le 26 juillet 1880, soit vraisemblablement le 22 juillet. De ces cahiers, nous n'avons trouvé aucune trace. Le *Journal* n'y fait pas la moindre allusion, malgré certaines circonstances qui s'y seraient prêtées et même, pourrait-on dire, l'auraient exigé.

À propos du don de son journal à Maurice, Henriette Dessaulles note, le 9 août 1879 : « Je donnerai mes cahiers à Maurice avant mon départ, à l'exception de celui-ci que je réserve pour... plus tard. » Elle écrirait ces lignes dans ce qui est pour nous le troisième cahier, mais elle se proposerait de remettre à Maurice au moins trois cahiers, puisque aux deux qui subsistent s'en ajouterait au moins un autre qui ne nous serait pas parvenu. À la même date, elle rapporte que Maurice traite sa réserve de « fantaisie », de « petit caprice » ; elle dit le trouver « d'une exigence » et ajoute : « Si j'accorde cinq il demande six... » D'où proviennent ces chiffres ? Correspondraient-ils au nombre de cahiers ? Dans le récit du don des cahiers, qui s'accomplit sous le nez de la belle-mère, le 13 août, nombreuses sont les occasions d'indiquer combien de cahiers elle remet à Maurice. Pourtant, elle n'en fait rien. On a plutôt l'impression qu'elle évite soigneusement d'en préciser le nombre, qu'elle le camoufle même, ou qu'elle en a supprimé toute indication.

À la date du 17 octobre 1879, le *Journal* se lit : « Je ne te finirai pas, pauvre petit cahier — j'en prendrai un nouveau à Montréal et celui-ci ira sous clef avec tous les autres. » Lorsqu'elle écrit cette phrase quelque sept pages avant la fin du cahier — du moins dans le cahier qui nous est parvenu : on ne saurait évidemment compter les pages de l'original, dont nous n'avons aucune trace — Henriette Dessaulles prévoit partir pour Montréal le lendemain. À cause d'un malaise de sa cousine Augustine Bourassa au cours de la nuit, le départ est retardé d'une journée, au cours de laquelle Henriette remplit les dernières pages, d'abord en matinée, à onze heures, puis « Le soir ». Mais de ce

nouveau cahier qu'elle se proposait de commencer pendant son séjour à Montréal, rien ne nous est parvenu, semble-t-il. Et combien y avait-il de cahiers (« tous les autres ») « sous clef » ? Toutes nos recherches pour en trouver d'autres traces matérielles sont demeurées vaines.

Les incertitudes de la chronologie

En son cours, le journal intime maintient un rapport paradoxal avec la temporalité. Comme genre, il y demeure entièrement assujéti ; ce serait même l'un de ses caractères essentiels :

Le journal intime qui paraît si dégagé des formes, si docile aux mouvements de la vie et capable de toutes les libertés, puisque pensées, rêves, fictions, commentaires de soi-même, événements importants, insignifiants, tout y convient, dans l'ordre et le désordre qu'on veut, est soumis à une clause d'apparence légère, mais redoutable : il doit respecter le calendrier²⁷.

En revanche, dans la mesure où son registre propre est le vécu immédiat, dans la mesure même où il est une écriture du monde intérieur, le journal échappe au temps, celui de l'histoire et des événements publics ; il s'y oppose et de quelque façon le nie. « Ce qui s'écrit s'enracine alors, bon gré mal gré, dans le quotidien et dans la perspective que le quotidien délimite²⁸. »

Le paradoxe se retrouve dans le *Journal* d'Henriette Desaulles, il y est même exacerbé. Chaque inscription, ou presque, y paraît soigneusement datée : dans la plupart des cas par le quantième et le mois, parfois par le seul quantième ou par le seul jour de la semaine, plus rarement par les deux ensemble. S'y ajoutent ici et là d'autres précisions : l'heure ou le moment de la journée. Mais nulle part n'y trouve-t-on le millésime²⁹, comme si le *Journal* ne connaissait que le déroulement des heu-

27. Maurice Blanchot, *le Livre à venir*, Paris, Gallimard, « Idées », 1959, p. 271.

28. *Ibid.*, p. 270.

29. Les quelques rares indications de cet ordre y sont ou bien d'une main étrangère, ou bien d'une intervention tardive.

res et des jours, hors d'atteinte d'une durée plus longue ou plus stable.

Le *Journal* ne se confine cependant pas dans la durée intime — quel journal y parvient ? Il recoupe et incorpore une chronologie externe, où il est alors relativement aisé de repérer les millésimes : anniversaires, naissances, mariages et décès, événements petits et grands de la chronique mondaine, religieuse ou politique sont autant de points d'intersection entre le *Journal* et les journaux, entre l'écriture et l'histoire. Par ce biais, l'intime donne prise à la vérification.

Une fois le millésime établi, on constate qu'en quelques rares endroits la date et le jour de la semaine ne concordent pas. Ainsi, le 25 juillet 1876 était un mardi. Pourtant, à la suite de l'inscription sous cette date, le *Journal* place sous l'indication « Mardi matin » des événements qui semblent se dérouler le lendemain, mercredi. Dans le deuxième cahier, une inscription portant la seule mention « Mardi » se situe inexplicablement entre le 30 janvier 1878, un mercredi, et le lundi suivant, 4 février. Dans le troisième cahier, une inscription se trouve datée « Dimanche 6 août », alors qu'en 1879 cette date tombait un mercredi. Dans le quatrième cahier, une séquence datée 9 et 11 septembre 1880 fait problème puisque les dates tombent un jeudi et un samedi, alors que l'inscription située entre les deux porte l'indication « Dimanche ». À ces cas, il faudrait ajouter les inscriptions successives portant la même date mais correspondant manifestement à des journées différentes : ainsi, dans le deuxième cahier, les inscriptions du 10 août 1877 et, dans le troisième, celles du 14 août 1879.

Ce sont surtout les recoupements avec la chronique des événements extérieurs qui révèlent les incertitudes, voire les contradictions de la chronologie du *Journal*. Ainsi, dans le premier cahier, le 3 octobre 1875, Henriette Dessaulles note : « Pas de classe aujourd'hui, ouverture de la retraite ce soir. » Or cette date tombe un dimanche. Il n'y avait pas classe ce jour-là, même si les élèves devaient probablement se rendre au couvent pour y assister aux offices religieux. D'autre part, la retraite annuelle, qui durait trois jours, sans compter la journée d'ouverture, se serait terminée le mercredi 6 octobre. L'inscription du 3 octobre annonce pourtant : « nous serons en silence de quatre heures ce soir jusqu'à dimanche », soit le 10 si la date de l'inscrip-

tion est bien le 3 octobre 1875. En fait, selon le *Journal*, la retraite semble s'être terminée le 6 ou le 7. Ces incohérences, que dans un autre contexte on pourrait toujours mettre au compte de distractions de la diariste, deviennent d'autant plus significatives qu'elles surviennent à quelques pages seulement de l'endroit où un feuillet a été arraché³⁰, soit à l'inscription du 10 octobre, et où l'on a déjà relevé deux variantes de dates, notées d'abord « 7 Sept. » et « 10 Sept. » puis changées en 7 et 10 octobre.

Le 4 octobre, pendant la retraite, Henriette Dessaulles commente un sermon sur la mort que vient de lui servir un prédicateur dont elle prise peu l'éloquence : « Pauvre prêtre va ! Ce n'est pas le 'genre Jésus' que tu as adopté — tu prêches plutôt comme les ministres de l'armée du salut qui crient comme des forcenés dans les rues de Montréal depuis quelque temps. » Or les premières manifestations de l'Armée du salut à Montréal n'eurent lieu qu'en décembre 1884. De fait, les premières manifestations au Canada n'eurent lieu qu'en 1880 à Halifax, et en 1882 à Toronto où furent fondés les premiers « corps » canadiens. En 1875, le mouvement fondé en Angleterre en 1865 par le pasteur William Booth était connu sous le nom de *Christian Mission* : le nom d'Armée du salut ne sera adopté qu'en 1878³¹. L'anachronisme est flagrant et dénote au moins une intervention postérieure. Dans le contexte, il signale bien plus : vraisemblablement une réécriture.

Pendant son séjour à Old Orchard, Henriette Dessaulles place sous l'indication « Mardi matin » une inscription qui daterait du lendemain du 25 juillet 1876, un mardi, comme on l'a déjà signalé. Quelques jours plus tôt, à la date du 21 juillet, elle notait le don que lui avait fait Henry Robinson, vraisemblablement le jour même, d'« une jolie édition des 'Romances sans paroles' de Mendelssohn ». Or son exemplaire, que nous avons retrouvé, porte une dédicace du 17 juillet³².

Dans le troisième cahier, le 18 septembre 1879, elle fait allusion au mariage d'Eugénie Starnes, qui aurait eu lieu le jour

30. Voir *supra*, p. 19-20.

31. Voir *infra*, p. 203, 4 octobre 1875, n. 74.

32. Voir *infra*, p. 268, 21 juillet 1876 et n. 27.

même. C'est plutôt le 15 septembre 1878 qu'Eugénie Starnes aurait épousé Armand La Rocque³³, donc à une date pour laquelle ne subsiste censément aucun cahier du journal.

Dans le même troisième cahier, l'enchaînement chronologique de plusieurs inscriptions d'août 1879 paraît fautif. Sous la date du « Dimanche 6 août », le *Journal* fait le récit des événements de la journée, y compris le temps de la grand-messe : tout concorde avec les occupations habituelles du dimanche, sauf que le 6 août 1879 était un mercredi. La veille, 5 août, Henriette Dessaulles notait : « Jos, Louise et moi avons choisi la soie pour les drapeaux destinés aux vainqueurs des courses en chaloupe, samedi. » Le 8 août, elle rapporte qu'elle et son amie Joséphine (« Jos ») ont « brodé toute la journée pour terminer les drapeaux car les courses, 'les régattes' [*sic*], sont demain. » Et le lendemain, samedi 9 août, tel que prévu le 5, « Je fus aux courses avec Maurice ». Tout s'enchaîne on ne peut mieux, sauf que les deux journaux de Saint-Hyacinthe nous apprennent que les régates eurent lieu le lundi 4 août et que parmi les vainqueurs, à qui l'on présenta de magnifiques drapeaux brodés, figurait Maurice Saint-Jacques. Selon le *Journal*, le 4 août Maurice était alité avec une forte fièvre. La datation du 5 au 9 août est manifestement fautive ou du moins ne concorde pas avec les événements qui y sont rapportés. Du même coup, il faut mettre en doute l'exactitude de toutes les autres dates qui forment séquence avec celles-ci.

Le quatrième cahier débute par l'indication « Jeudi » ; l'inscription se prolonge ensuite sous la précision « Soir », alors que la suivante porte la date du 26 juillet. La suite permet d'établir que le cahier correspond à la période 1880-1881. Sous l'indication « Soir », de ce qui se rattache vraisemblablement à la journée du jeudi, le manuscrit donne un dernier paragraphe dont la première phrase se lit : « Je montais dans ma tour, comme la dame de la chanson, maman me rappela pour m'apprendre la mort subite du vieux docteur T. » Or, nous n'avons retracé le décès d'aucun médecin à Saint-Hyacinthe au cours de l'été 1880. Cependant, deux médecins y sont morts en 1878. Adolphe Malhiot, qui soignait Henriette Dessaulles et dont elle avait

33. Voir Raoul Raymond, « La famille La Rocque », *Mémoires de la Société géo-néologique canadienne-française*, vol. 14, nos 7-8-9, juillet-septembre 1963, p. 160.

accompagné la famille lors du séjour à Old Orchard en 1876, mourut le 2 novembre 1878³⁴ : on n'en trouve aucun écho dans le *Journal*, puisqu'il y manque la période du 25 juillet 1878 au 7 juin 1879. Le docteur Magloire Turcot, maire de Saint-Hyacinthe de 1861 à 1865, combattant du côté de la Rébellion à Saint-Charles en 1837³⁵, mourut le mercredi 24 juillet 1878, à l'âge de 65 ans. Il avait été frappé d'apoplexie vers seize heures, la veille. Les journaux rapportèrent le décès le jeudi 25 juillet³⁶ : Fanny Dessaulles aurait lu la nouvelle le soir même et l'aurait communiquée à sa belle-fille.

Le début du quatrième cahier correspondrait donc au jeudi 25 juillet 1878, enchaînant ainsi sur le deuxième cahier, dont les dernières inscriptions sont datées respectivement « Dimanche, 21 juillet », « Lundi », « Mardi » et « Juillet, mercredi », soit les 22, 23 et 24 juillet pour les trois dernières. L'un des thèmes du début du quatrième cahier, la jalousie à l'égard de Lizzie Henshaw, s'inscrit d'ailleurs dans le prolongement exact de la fin du deuxième. On aurait donc ici le début de l'un des cahiers manquants pour la période du 25 juillet 1878 au 7 juin 1879.

Dès le 26 juillet, le ton et le thème changent, sans qu'on puisse toutefois en tirer des conclusions fermes quant à la datation. Le 28 juillet, le *Journal* note : « Maman passa la journée en Ville. » En 1878, cette date tombait un dimanche, et il est peu probable que Fanny Dessaulles ait passé ce jour à Montréal ; en revanche, le 28 juillet 1880 était un mercredi, ce qui ne suscite aucune difficulté pour un séjour à Montréal. Jusqu'au 15 août, rien ne permet de préciser le millésime. À cette date, l'indication « Dimanche » nous situe en 1880 ; en 1878, le 15 août était un jeudi.

34. Voir « Décès », *Courrier*, 5 novembre 1878, p. 2 ; « Obituaire », *ibid.*, p. 3 ; « Feu le Dr Malhiot », *l'Union*, 7 novembre 1878, p. 2.

35. Voir C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 140-143 et 408-409. Il est aussi mentionné dans le *Journal d'Amédée Papineau* à l'occasion de la bataille de Saint-Charles, le 25 novembre 1837 : « Parmi ceux qui se distinguèrent, on remarque un jeune *Turcotte*. Étudiant en médecine [auprès du docteur Bouthillier] » (vol. I, p. 91). Amédée Papineau signale sa présence, le 15 janvier 1841, parmi les étudiants du Collège médical à Albany, aux États-Unis.

36. Voir « Nécrologie », *Courrier*, 25 juillet 1878, p. 2 ; « Nécrologie », *l'Union*, 25 juillet 1878, p. 3. Les funérailles eurent lieu le vendredi 26 juillet (*Courrier*, 27 juillet 1878, p. 2).

Dans ce même quatrième cahier, la chronologie s'embrouille visiblement à compter du 20 août 1880. Ce jour-là on apprend qu'Henriette Dessaulles et ses amis sont invités « pour un grand bal à Belœil chez les Jodoin [...] du jeudi midi au vendredi midi ». Henriette ne peut accepter, mais ses amis s'y rendront, y compris Maurice et Joséphine Saint-Jacques. Le 25, elle note : « Les mortels ordinaires sont partis à midi pour Belœil », et le 26, elle signale leur retour. Or les 25 et 26 août 1880 étaient un mercredi et un jeudi. Simple erreur de jours dans l'inscription du 20 août ? Peu probable mais possible. Continuons alors d'y regarder — ou d'y compter — d'un peu plus près.

Le 26 août, jour du retour du bal à Belœil, selon le *Journal*, a lieu « une dernière répétition » des comédies que le groupe des amis doit jouer devant « tout ce que Saint-Hyacinthe possède de sortable ». Le lendemain, 27 août, elle s'exclame : « Ce fut un succès ! » puis elle décrit la soirée « après les comédies ». L'enchaînement est parfait. Mais voilà que le 28 août, après avoir raconté comment le journal fut interrompu la veille, elle note : « J'arrive d'un concert d'amateurs. » Ce « concert » ne peut être que la « soirée musicale » du vendredi 27 août 1880, présentée dans l'ancienne chapelle-cathédrale au profit de l'Ouvroir, que les journaux de Saint-Hyacinthe, *l'Union* et le *Courrier*, avaient annoncée auparavant et dont ils rendirent compte le 31 août et le 3 septembre.

Il serait étonnant que les « comédies » et le « concert » eussent été présentés à des dates aussi rapprochées. On ne saurait toutefois confondre les deux événements, même si le *Journal* situe les « comédies » le jour même où, selon les journaux, était présentée la « soirée musicale ». D'abord parce qu'on n'aurait pas joué dans l'ancienne cathédrale des comédies que l'autorité ecclésiastique condamnait ; et s'il s'était agi de « bonnes œuvres », Fanny Dessaulles ne se serait pas opposée à ce que sa belle-fille y participât. D'ailleurs la publicité et les comptes rendus ne permettent pas d'équivoque, il s'agit bien d'une « soirée musicale », non de « comédies », le 27 août 1880.

Le calendrier social devient cependant un peu mieux ordonné si l'on considère la possibilité que la chronologie soit en quelque sorte syncopée. La date du « concert » étant à peu près assurée par la concordance avec les journaux malgré un écart

d'une journée, ou bien le bal à Belœil ou bien « les comédies » ou bien les deux ensemble pourraient appartenir à une autre année et, de fait, à un autre cahier. Ici encore, la chronique « mondaine » éclaire — ou embrouille — le journal intime. Ainsi, le 15 août 1878, *l'Union* rapporte que le samedi 10 août le club de crosse de Saint-Hyacinthe a disputé un match amical à Belœil et que dans la soirée « un grand dîner [...] fut donné chez M. Jodoin où de nombreuses santés furent bues et auxquelles répondirent MM. Jodoin, Saint-Jacques [...]»³⁷. Se pourrait-il qu'il y eût quelque rapport — et même un rapport d'identité — entre le dîner chez M. Jodoin et le bal à Belœil chez le même M. Jodoin ?

Il n'est pas impossible que le bal à Belœil et la soirée des comédies aient eu lieu en 1878 plutôt qu'en 1880. Les inscriptions s'y rapportant se situeraient alors dans l'exact prolongement du passage qui fait allusion à la mort du docteur Turcot au début du quatrième cahier et qui, de fait, proviendrait d'un autre cahier, celui ou ceux de la période du 25 juillet 1878 au 7 juin 1879. Il faudrait du même coup y rattacher toutes les inscriptions ou du moins tous les passages du quatrième cahier où il est question des répétitions des comédies — à ne pas confondre avec les répétitions de chant, car les répétitions en tous genres s'entrecroisent au cours de cette période : le 30 juillet se forme le projet d'organiser des comédies ; le 1^{er} août Henriette Dessaulles rapporte les ennuis que lui vaut sa participation ; le 16, « il y a exercice des comédies » ; le 19, c'est un exercice de chant ; le 20, c'est une répétition (vraisemblablement des comédies) ; le 26, « grande répétition », la dernière avant la soirée qui, selon le *Journal*, aurait eu lieu le 27.

Les deux premiers paragraphes de l'inscription du 9 octobre racontent combien Henriette s'ennuie d'Alice, sa sœur cadette, « qui s'ennuie au couvent ». Or, le nom d'Alice Dessaulles ne figure pas sur les listes d'élèves du couvent de la Présentation pour l'année 1880-1881 : c'est en 1879-1880 qu'elle y aurait été pensionnaire pour la dernière fois, et il est peu probable qu'elle se soit plainte de s'y ennuyer puisqu'elle n'avait obtenu de s'y inscrire qu'à la suite de demandes réitérées. La situation correspondrait plus vraisemblablement à l'année 1878-1879.

37. *L'Union*, 15 août 1878, p. 3.

À la même date du 9 octobre, Henriette Dessaulles rapporte avoir assisté à un discours de Wilfrid Laurier, remarquable surtout parce que Maurice y était. Néanmoins, galant homme, Laurier lui aurait fait un brin de causette au retour. Mais Wilfrid Laurier était-il à Saint-Hyacinthe le 9 octobre 1880 ? Chose étonnante, les journaux, qui ne laissent passer aucune occasion de faire de la politique, n'en disent mot. En revanche, à l'été 1878 on était en campagne électorale, et les journaux signalaient la présence de Wilfrid Laurier à au moins une occasion : le 20 août, il était l'orateur invité lors de la nomination d'Honoré Mercier comme candidat libéral dans Saint-Hyacinthe, à une assemblée tenue sur la place du marché³⁸. Une autre précision du compte rendu de l'assemblée du 20 août, dans *l'Union*, empêche cependant d'établir la correspondance avec l'inscription du *Journal* : « Le maire étant absent, le maire suppléant M. E. Mathieu fut appelé à présider l'assemblée³⁹. » Le texte du *Journal* ne permet aucun doute, Georges-Casimir Dessaulles y était : « Papa m'a appelée pour me proposer d'aller entendre Laurier qui va parler à l'hôtel de ville, et j'ai lâché mes lamentations pour politiquer ! » Le 3 septembre il y eut une autre assemblée à laquelle participait Laurier, mais c'était à La Présentation et on n'y signale pas la présence de Georges-Casimir Dessaulles⁴⁰. Lors de l'assemblée de clôture des mises en nomination, le 10 septembre, Georges-Casimir Dessaulles prit la parole, mais cette fois c'est Wilfrid Laurier qui n'y était pas⁴¹.

Voici pourtant que, le 14 novembre 1879, *l'Union* annonce une « Série de lectures » organisée par le Club National de Saint-Hyacinthe. Parmi les conférenciers au programme : Wilfrid Laurier ; les autres conférenciers seront L.-H. Fréchette, L.-O. David, Edmond Lareau et Ernest Tremblay⁴². Le 28 no-

38. Voir *Courrier*, 2 août 1878, p. 2.

39. « L'ouverture de la campagne », *l'Union*, 22 août 1878, p. 2.

40. « Grande assemblée à La Présentation », *l'Union*, 5 septembre 1878, p. 2.

41. « Assemblée au marché », *l'Union*, 12 septembre 1878, p. 2.

42. « Série de lectures », *l'Union*, 14 novembre 1878, p. 2. Le but de la manifestation était de recueillir des fonds pour créer une bibliothèque publique à Saint-Hyacinthe. Maurice Saint-Jacques était membre du Club National, dont le président était Honoré Mercier.

vembre, on apprend qu'à titre exceptionnel les conférences auront lieu à l'hôtel de ville, puisque le conseil municipal a décidé de mettre à la disposition du Club National « la grande salle sud-est⁴³ ». Le premier conférencier est Louis-Honoré Fréchette qui, le dimanche 29 décembre 1878, parle de « Washington et Franklin⁴⁴ ». Le dimanche 12 janvier 1879, le conférencier est Wilfrid Laurier. À défaut de corroborer la date de l'inscription du *Journal*, le compte rendu de *l'Union*⁴⁵ confirme la justesse du verbe « politiquer » qu'y utilise Henriette Dessaulles : Laurier aurait traité d'éducation mais le ton de son discours aurait été nettement politique, même si les « noms d'Alfieri, Paschal [*sic*] et Louis Veuillot » y défilèrent « comme illustrant encore les opinions émises par l'Honorable M. Laurier⁴⁶ ». Un détail suscite une dernière question. Qu'en est-il de la pluie qui tombe si abondamment dans l'inscription du *Journal*, aussi bien dans les deux premiers paragraphes sur le thème de l'ennui qu'à la fin du récit du retour de la soirée à l'hôtel de ville ? Ne convient-elle pas davantage à des événements qui se seraient déroulés en octobre plutôt qu'en janvier ? Ce ne serait pourtant ni la première ni la dernière fois que la nature se serait permis de déroger au stéréotype de l'hiver québécois, et, effectivement, il plut en janvier 1879.

Selon le *Journal*, le 11 octobre Henriette Dessaulles se retrouve à Montréal, sa mère lui ayant offert d'assister aux funérailles de son amie Héloïse, décédée la veille. Le même jour, elle décrit l'émoi que lui cause la rencontre imprévue, chez sa tante Laframboise, de Maurice. Le lendemain matin, 12 octobre, elle assiste aux funérailles. L'après-midi, à quatre heures, Maurice repart pour Saint-Hyacinthe ; Henriette ne l'accompagne pas, la bienséance ne le permet pas et sa tante l'a invitée à demeurer quelques jours. L'étonnant en ces circonstances c'est que, partie tout juste pour un peu plus d'une journée, elle ait apporté son journal, où elle note les événements de chaque jour, y compris la curiosité que suscite chez sa cousine Louise l'écriture du journal lui-même.

43. *L'Union*, 28 novembre 1878, p. 2.

44. « Soirée littéraire », *l'Union*, 2 janvier 1879, p. 2.

45. « Conférence de l'Hon. Laurier », *l'Union*, 16 janvier 1879, p. 2.

46. *Ibid.*

Nulle part le *Journal* ne précise le nom de famille de l'amie décédée. Elle y a cependant déjà été nommée, le 20 mars 1875, et de façon qu'on puisse lui attribuer l'initiale « B. ». Par recouplement avec diverses sources, on découvre qu'il s'agit d'Héloïse Bachand, fille aînée de Pierre Bachand, président de la Banque de Saint-Hyacinthe, député libéral de Saint-Hyacinthe depuis 1867 et Trésorier de la Province dans le cabinet Joly. Ces précisions en entraînent une autre, plus déconcertante : Héloïse Bachand est décédée à Laprairie, le 3 septembre 1878 ; ses funérailles eurent lieu à Montréal, le 6 septembre 1878. Les inscriptions qui figurent sous le 11 et le 12 octobre 1880 ne sauraient donc en aucune façon correspondre à ces dates : elles proviendraient, elles aussi, d'un cahier de la période du 25 juillet 1878 au 7 juin 1879. L'inscription qui les précède est celle du 9 octobre, dont au moins une partie pourrait être de janvier 1879 ; celle qui les suit, datée du 16 octobre, appartient selon toute vraisemblance à l'année 1880, puisque la diariste y raconte sa réconciliation avec sa belle-mère. Puis, jusqu'au voyage à Montréal au début de novembre, le *Journal* est tout entier consacré à la joie de l'amour enfin libre de se manifester.

Le 20 novembre 1880, pendant son séjour à Montréal, Henriette Dessaulles décrit le concert de la veille à la salle Windsor, où elle aurait entendu « Wilheinj » jouer une symphonie de Beethoven. Le musicien dont elle vante le talent est manifestement le virtuose August Wilhelmj, dont on ne saurait lui reprocher d'estropier un peu le nom puisque la publicité le rend encore plus méconnaissable en le nommant « Wilheling ». La difficulté provient plutôt de ce que Wilhelmj n'a fait qu'une tournée en Amérique du Nord : en 1878, et qu'il ne donna de concerts à Montréal que les 28 et 30 novembre 1878, à l'Académie de musique.

Transcription ou réécriture ?

Que s'est-il passé au juste ? On peut imaginer qu'en transcrivant son journal Henriette Dessaulles a récupéré ici et là certaines parties provenant d'autres cahiers, plus précisément des périodes pour lesquelles le manuscrit manque. Par exemple, elle aurait incorporé au début de l'actuel quatrième cahier, des

années 1880-1881, le début d'un cahier commençant le 25 juillet 1878, soit en faisant passer d'une période à l'autre des inscriptions complètes, soit, plus probablement, en amalgamant des passages du texte de 1878 à celui de 1880, mais toujours de façon à ce que les dates correspondent à peu près. Ce serait en quelque sorte par souci de vérité qu'elle aurait omis les millésimes : les inscriptions ou les passages provenant d'autres cahiers seraient insérés en bonne place ou à quelques jours près dans la suite chronologique, seules les années différeraient, l'engrènement s'accomplissant à la faveur d'événements qui se répètent d'une année à l'autre, comme la retraite annuelle ou le séjour à Montréal. C'est ainsi que, par exemple, la fusion du cahier commençant le 25 juillet 1878 et de celui de 1880-1881 a pu se prolonger sur la plus grande partie de l'actuel quatrième cahier. Mais pourquoi un tel procédé, qui revient en fin de compte à démonter certaines parties du journal au profit de certaines autres ?

La nécessité s'en est probablement imposée à la suite de la suppression de certaines pages ou de certaines inscriptions. En se multipliant, les suppressions auraient laissé des trous de plus en plus perceptibles qu'Henriette Dessaulles aurait voulu combler en récupérant ailleurs, c'est-à-dire dans d'autres cahiers, des passages se rapportant aux mêmes événements récurrents ou aux mêmes jours de l'année.

Mais on peut aussi bien concevoir, et sans doute avec plus de vraisemblance, qu'en relisant son journal, songeant déjà à le transcrire mais peut-être aussi par seul souci d'effacer les traces de jugements, d'impressions ou d'actes qui lui fussent devenus pénibles, elle en aurait amputé de nombreuses pages, dont la plupart auraient appartenu aux cahiers des périodes du 25 juillet 1878 au 7 juin 1879 et du 19 octobre 1879 au 22 juillet 1880. Se retrouvant alors avec deux cahiers, ou même davantage, appauvris, réduits peut-être à un état squelettique, dépouillés de leur essentielle continuité temporelle, de leur caractère d'écriture au jour le jour, elle se serait mise en frais de récupérer les passages subsistants en les incorporant aux autres cahiers. Mieux valait rompre l'enchaînement d'un cahier à l'autre que de laisser des trous qui eussent mis en péril le substrat même du journal, sa continuité temporelle, sa persistance en tant qu'écriture quotidienne.

Un tel déplacement — suppression, récupération, insertion, amalgame, fusion — a-t-il pu s'accomplir à l'occasion d'une simple transcription du journal ? Il faut songer ici aux difficultés qu'implique le procédé, car l'insertion d'éléments étrangers — au sens psychologique aussi bien que chronologique — risque constamment de court-circuiter la chronologie, de brouiller la tonalité de l'écriture — du jour, de l'année, de l'époque, car ce sont bel et bien des époques que représentent les années dans la vie de l'adolescente. On peut supposer qu'elle a dû réécrire au moins certaines parties ou certains passages pour les ajuster au nouveau contexte. Mais l'étendue et l'importance qualitative de cette réécriture dépendirent sûrement du sens ou de l'intention du geste qu'elle posa alors.

Pourquoi Henriette Dessaulles revint-elle à son journal et sur son journal ? Pourquoi le transcrire ? Si son intention était d'effacer certaines traces du passé, elle pouvait se contenter de détruire un ou quelques cahiers. Ne l'avait-elle pas déjà fait ? Ou encore elle pouvait garder secrète l'existence même de ce journal. Non, c'est à une autre nécessité que répondent ses interventions. Certains faits d'ordre biographique peuvent sans doute éclairer le sens et, du même coup, l'étendue de la transformation que subit le journal.

Au début de mars 1896, Henriette Dessaulles donne naissance à un septième enfant, Jules-Horace, et elle est atteinte de péritonite. Après une amorce de guérison en avril, elle subit une rechute en mai. En août, le nourrisson meurt. La convalescence de la mère sera pénible et durera près de deux ans : un temps elle croira ne jamais recouvrer l'usage de ses jambes.

Le 4 mars 1897, Maurice Saint-Jacques est nommé candidat libéral dans Saint-Hyacinthe pour les prochaines élections provinciales. Le 17 mars, il participe à l'ouverture de la campagne électorale à Rougemont mais en avril, atteint d'une sciatique et de la fièvre typhoïde, il doit se faire remplacer aux assemblées politiques. Le 4 mai 1897, il meurt des suites d'une pneumonie.

Henriette Dessaulles est dévastée. Le *Journal* tout entier témoigne de la profondeur et de la force de son amour. Le rêve du 21 mars 1878, où elle avait vu Maurice « mort et exposé dans un salon très long » et qui l'avait si profondément bouleversée,

s'avère prémonitoire⁴⁷. À 37 ans, elle se retrouve veuve, mère de cinq enfants dont l'aîné, Maurice, pensionnaire au collège, n'a pas encore 15 ans. Le 20 mai, elle s'installe chez son père avec ses filles Adine et Marie et son fils Louis. Le 18 décembre 1898, son amie Joséphine Saint-Jacques, qui tient une place si importante dans le *Journal* et qui est devenue sa belle-sœur, meurt d'une pleurésie. Pendant plus d'une année après la mort de son mari, elle s'arrache péniblement au désespoir ; sa santé est précaire.

C'est dans de telles circonstances qu'elle commence à s'adonner à diverses formes d'écriture. Elle pratique surtout la graphologie — dès 1898 — et par ce biais accède au journalisme : en 1902, elle rédige une chronique de graphologie sous le pseudonyme de Jean Deshaies dans *le Journal de Françoise* et, en 1904, dans *la Patrie*. À la graphologie s'ajouteront bientôt d'autres chroniques, d'abord dans le *Courrier de Montmagny* puis, en 1907, dans *le Journal de Françoise*. On sait, grâce à la note dont elle coiffe les pages insérées dans le premier cahier, qu'en septembre 1900 elle avait déjà transcrit au moins ce cahier, probablement quelques années plus tôt, puisque à cette date elle se rend compte que des pages écrites — plus précisément, transcrites ou réécrites — auparavant à la mine de plomb sont devenues illisibles.

Au cours de ces années particulièrement difficiles, Henriette Dessaulles est donc revenue à son journal, non plus pour se confier à lui comme elle le faisait avant son mariage, mais pour le relire et, plus significativement encore, pour le réécrire. En son deuil, son journal lui apparaît comme le lieu où se tient toujours vivace, toujours renouvelé, le souvenir de son amour pour Maurice. Aux portes de la mort, ayant perdu le goût de vivre, comme elle l'avoue à l'une de ses amies en 1898, elle retrouve dans le journal la soif, le désir, l'ardeur de vivre, en même temps que la persistance de l'amour. En renouant avec son journal, c'est un rite personnel qu'elle accomplit, sans doute d'abord et profondément acte de deuil mais tout autant forme de renaissance. En ce sens, elle pourrait se contenter de relire son journal, mais pour elle si active sa vie durant, et précisément à une époque où elle recommence à s'adonner à l'écri-

47. Pour une interprétation psychanalytique du même rêve, voir M. Gauthier Cano, « La métamorphose du Sujet dans le *Journal d'Henriette Dessaulles* », p. 108-112.

ture, il lui faut davantage. C'est en transcrivant son journal, en le réécrivant, qu'elle ressuscite son amour, qu'elle recrée le passé.

Mais quelque part, en cours d'accomplissement si ce n'est d'emblée, le rite personnel prend aussi le sens et la forme d'une activité littéraire, qui, en 1908, culmine dans la publication d'extraits du journal dans *le Journal de Françoise*. Quelle qu'en soit l'origine, qu'elle s'y associe très tôt, au début même, ou qu'elle s'y greffe plus tard, l'intention littéraire n'exclut aucunement la signification intime. Au contraire, elle l'accentue, puisqu'elle implique une communion active avec le texte déjà existant, une actualisation à laquelle la seule lecture ne peut atteindre. Elle est cependant soumise à des exigences que ne connaîtrait pas nécessairement un rapport au texte qui demeurerait entièrement d'ordre subjectif. C'est sans doute l'intention littéraire qui suscite la réécriture du journal plutôt que sa simple transcription.

Rien ne permet de préciser pourquoi Henriette Dessaulles n'a pas publié tout *le Journal* à cette époque⁴⁸. De ce qui anime la réécriture et se traduit par la publication d'extraits en 1908, il ne subsiste que la tradition familiale selon laquelle elle aurait recopié son journal avec l'intention de le publier.

Pas plus que l'intention littéraire n'en abolit le sens personnel, la réécriture n'exclut le caractère intime du *Journal* ni sa sincérité : « un journal, qu'il soit livré *tel quel* au public ou remanié, amputé, *mis au net*, c'est une construction, de toute façon fragmentaire, dont la *sincérité* est garantie par le genre, par l'immédiateté du discours au jour le jour⁴⁹ ». Que le journal soit trans-

48. Il faut cependant tenir compte de ce que les journaux intimes à caractère littéraire — par opposition aux journaux d'intérêt documentaire ou historique — publiés en France au XIX^e siècle ne l'ont été qu'à titre posthume et qu'ils étaient d'écrivains célèbres : Byron (1830), Maine de Biran (1845) et, surtout, Benjamin Constant (1861), Vigny (1866), Michelet (1884), Stendhal (1888). Des fragments du journal d'Amiel, qui s'arrête la même année que celui d'Henriette Dessaulles et qui inaugure la tradition du journal comme œuvre autonome, parurent à titre posthume en 1883. La reconnaissance du journal intime comme genre littéraire proprement dit ne date que du XX^e siècle — si tant est qu'elle soit accomplie — avec la publication, du vivant de l'auteur, des journaux d'André Gide, de Charles Du Bos, de Julien Green.

49. Jean Rousset, *le Lecteur intime*, Paris, Corti, 1986, p. 198. Les italiques sont de l'auteur.

crit, réécrit ou publié, comme l'affirme Éric Marty à propos du journal d'André Gide⁵⁰, « l'intentionnalité première de l'écriture » n'est pas entamée. Quelque transformation qu'il ait subie, le *Journal* d'Henriette Dessaulles n'en continue pas moins de s'attacher au quotidien, de s'immerger dans le quotidien, pour le raconter et pour y rendre compte d'une présence individuelle, pour le commenter, pour le prolonger en écriture. Et toujours le *Journal* s'écrit à travers la personnalité, le tempérament, la vision de celle qui s'y raconte mais aussi s'accomplit à travers lui. Texte, sa vérité est d'abord de l'ordre de l'écriture.

« *La mode
est au journal* »

Le 24 janvier 1877 — une dizaine d'années avant l'article de Ferdinand Brunetière sur la « littérature personnelle⁵¹ » — Henriette Dessaulles note : « La mode est au journal et il y a bien des secrets qui traînent. » Il est difficile d'en mesurer l'étendue de façon exacte mais la pratique du journal semble courante au Québec, chez les jeunes filles et les jeunes femmes de bonne famille, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. À tel point qu'en 1881 Laure Conan peut l'attribuer avec vraisemblance au personnage éponyme d'*Angéline de Montbrun*⁵² pour en tirer une forme narrative.

50. Éric Marty, *l'Écriture du jour*, Paris, Seuil, 1985, p. 204-205.

51. En 1888, Ferdinand Brunetière constatera : « Tout le monde sait en effet que, depuis quelque temps, il n'est bruit partout autour de nous que de *Mémoires*, de *Journaux* et de *Correspondances* » (« La littérature personnelle », dans *Questions de critique*, Paris, Calmann-Lévy, s. d. [l'article (p. 211-252) est daté du 15 janvier 1888]. p. 212).

52. Laure Conan [pseudonyme de Félicité Angers], *Angéline de Montbrun*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1950, 191 p. ; d'abord publié dans la *Revue canadienne* en 1881-1882 et en volume deux ans plus tard. La première partie du roman adopte la forme épistolaire, alors que la deuxième (p. 93-185), intitulée « Feuilles détachées », donne le journal d'Angéline de Montbrun, qu'un intermède explicatif présente ainsi : « Cette noble jeune fille, qui s'isolait dans sa douleur, avec la fière pudeur des âmes délicates, écrivait un peu quelquefois. Ces pages intéresseront peut-être ceux qui ont aimé et souffert » (p. 92). L'année même où *Angéline de Montbrun* parut en volume, Laure Conan revint à la forme du journal avec « À travers les ronces. (Fragments d'un journal intime) », dans les *Nouvelles Soirées canadiennes* (vol. 2, nos 7-8, juillet-août 1883, p. 340-361).

Yvan Lamonde, qui en a dressé l'inventaire, signale que le journal est la forme d'écrit autobiographique la plus répandue au Québec⁵³. Et les recherches qui se poursuivent en ce domaine ne viendront qu'en augmenter la proportion puisque, de tous les genres d'écrits, le journal intime est celui qui, par définition pourrait-on dire, a le plus de chances d'être encore inédit. Il est d'ailleurs remarquable que, malgré la prolifération du genre au XIX^e siècle, on n'ait publié que très peu de journaux de l'époque et même qu'on en ait retrouvé si peu à l'état manuscrit.

Selon Françoise Van Roey-Roux, le XIX^e siècle québécois se caractériserait « essentiellement par le journal de type externe⁵⁴ », c'est-à-dire celui où il est surtout question des autres. Les seuls journaux internes⁵⁵ de cette époque qui furent publiés l'ont été à titre posthume : ceux d'Hermine Frémont⁵⁶ et d'Henriette Dessaulles ainsi que celui d'Antoine Gérin-Lajoie⁵⁷, que l'abbé Casgrain a utilisé comme documentation biographique.

Au Québec, le journal intime fut pratiqué, semble-t-il, surtout par des prêtres, curés de campagne pour la plupart ou professeurs dans des collèges et des séminaires. « La dimension

53. Les journaux représentent 31 % du corpus identifié. Voir Yvan Lamonde, *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, tableau I, p. 250 ; la liste des journaux répertoriés figure aux p. 251-253.

54. Françoise Van Roey-Roux, *la Littérature intime au Québec*, p. 27.

55. Seul le journal interne correspondrait à la définition du journal intime : « Lorsqu'on traite du journal intime, c'est généralement au type interne que l'on fait allusion, celui qui engage vraiment la sincérité de l'auteur, un défi impossible à tenir » (*ibid.*, p. 21). La distinction entre journal interne et journal externe se trouve chez Georges Gusdorf, *la Découverte de soi*, Paris, Presses universitaires de France, 1948, p. 39 s. Sur le journal intime comme genre, voir entre autres : Maurice Blanchot, « D'un art sans avenir », dans *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, « Idées », 1959, p. 155-282 ; Alain Girard, *le Journal intime*, Paris, PUF, 1963, 638 p. ; Béatrice Didier, *le Journal intime*, Paris, PUF, 1976, 205 p. ; Éric Marty, *l'Écriture du jour*, Paris, Seuil, 1985, 223 p. ; Jean Rousset, *le Lecteur intime*, Paris, Corti, 1986, 220 p.

56. Dans Antoine Braün, *Une fleur du Carmel. La première carmélite canadienne, Marie-Lucie-Hermine Frémont, en religion sœur Thérèse de Jésus*, Québec, Léger et Brousseau, 1881, 542 p.

57. A. Gérin-Lajoie d'après ses mémoires, dans H.-R. Casgrain, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1885, t. II, p. 431-542. À la rigueur, on pourrait ajouter à ces journaux une partie du *Journal (1895-1911)* de Lionel Groulx (édition critique par G. Huot et R. Bergeron, Montréal, PUM, 1984, 1108 p.).

peu personnelle de ces journaux d'hommes de méditation surprend⁵⁸ » et contraste ainsi avec le ton nettement intime des journaux tenus par des jeunes femmes. Pour la période de 1860 à 1980, l'inventaire d'Yvan Lamonde retrace huit diaristes féminines au Québec, dont six au XIX^e siècle : M^{me} Francis G. Des Rivières, dont le journal s'étend de 1843 à 1872 mais dont trois cahiers seulement sont en français, soit ceux des années 1848-1850 ; Marie-Louise Globenski (Lady Alexandre Lacoste), de 1864 à 1919 (les années 1867-1887 manquent) ; M^{me} Cyrille Tessier, de 1870 à 1880 (en anglais) ; Henriette Dessaulles, de 1874 à 1881 ; Joséphine Marchand-Dandurand, de 1879 à 1900 ; Anna de Gonzague, de 1892 à 1898.

Dans l'entourage d'Henriette Dessaulles on s'adonnait assidûment au diarisme⁵⁹, semble-t-il. Amédée Papineau, fils aîné de Louis-Joseph Papineau, avait tenu un journal pendant son exil aux États-Unis avec son père⁶⁰ ; de retour au Canada, il continua cette pratique⁶¹. La sœur cadette d'Amédée, Azélie, qui en 1857 avait épousé Napoléon Bourassa, aurait, elle aussi, tenu un journal⁶², au moins de novembre 1867 à mai 1868. Joséphine Saint-Jacques tenait un journal, disparu sans laisser d'autre trace qu'une allusion dans celui d'Henriette Dessaulles : « ce sont d'amusantes petites histoires sur ce qu'elle fait ou ce qu'elle a vu faire » (30 mars 1875). En revanche, nous avons retrouvé le manuscrit d'un journal tenu du 6 au 29 février 1880 par Alice Dessaulles, sœur cadette d'Henriette.

La mode du journal était assez répandue chez les jeunes filles de l'époque pour susciter un interdit au couvent. Henriette

58. Yvan Lamonde, *Je me souviens*, p. 21.

59. À la même époque à Saint-Hyacinthe, au moins deux clercs s'adonnaient, eux aussi, à ce genre d'écrit : l'abbé François Tétreau, qui rédigeait une chronique des événements de janvier 1849 à mai 1897 (ASSH), et l'abbé Jean-Rémi Ouellette, qui aurait tenu un journal où il consignait « notes et impressions » (*Annuaire du Séminaire de Saint-Hyacinthe 1904-1905*, p. 68).

60. Amédée Papineau, *Journal d'un fils de la liberté réfugié aux États-Unis, par suite de l'insurrection canadienne, en 1837*, 2 vol.

61. De 1870 à 1902 : 7 carnets et 21 volumes manuscrits (ANQ). Voir *DOLQ*, t. I, p. 86 ; Y. Lamonde, *Je me souviens*, p. 200-201 ; F. Van Roey-Roux, *La Littérature intime au Québec*, p. 35-36.

62. Le manuscrit original se trouve dans un fonds privé ; une photocopie en est détenue à la Bibliothèque nationale du Québec mais la consultation en est encore interdite.

Dessaulles le note dès le début du deuxième cahier, qu'elle inaugure... au couvent : « C'est défendu d'écrire son journal » (17 septembre 1876). Les sanctions exercées contre le journal de sa cousine Augustine Bourassa (fille d'Azélie Papineau et de Napoléon Bourassa) et celui d'une amie (Emma) suscitent chez elle un commentaire réprobateur : « On a eu l'indiscrétion de les lire, on a poussé l'arbitraire jusqu'à les faire brûler sans consulter les pauvres auteurs. On se soucie peu du droit des gens dans cette sainte maison » (23 janvier 1877).

1. *L'écriture quotidienne*

La première et peut-être l'unique règle, que Maurice Blanchot qualifie de « redoutable », celle qui définit le journal comme genre, est l'assujettissement au calendrier. C'est elle qui commande la datation ponctuelle de l'écriture, lui impose une forme à la fois fragmentaire et indéfiniment extensible, et détermine que tout y soit saisi « dans la perspective du jour et de ce jour seul⁶³ ». Tous ces aspects interviennent dès les premières inscriptions, du seul fait qu'il y a journal. La « loi du calendrier », selon l'expression de Jean Rousset, comporte cependant un corollaire dont la mise en œuvre affecte la figure propre à chaque texte : c'est l'exigence de continuité, qui, ne pouvant se réaliser de façon absolue, laisse deviner un dessin particulier, où se trament des périodes ininterrompues, des absences, des silences et même des remords de n'avoir pas écrit ou d'avoir trop écrit. Mais l'habitude — ou serait-ce un besoin d'un autre ordre ? — de revenir chaque jour au journal suscite son envers, l'écriture par devoir : écrire quand on n'a rien à dire, qui peut aller jusqu'au dégoût d'écrire.

La transcription, voire la réécriture, ne remet aucunement en question les exigences structurelles du journal d'Henriette Dessaulles. Au contraire, pourrait-on soutenir, ce sont elles qui, dans une certaine mesure, imposent à la diariste de combler les vides laissés par les suppressions qu'elle y a pratiquées, entraînant ainsi au moins un réaménagement du texte et sa réécriture partielle. À cet égard, le *Journal* présente une consistance assez

63. Jean Rousset, *le Lecteur intime*, p. 159.

remarquable, même s'il est vrai qu'elle résulte peut-être d'une intervention tardive. Comme la plupart des diaristes, Henriette Dessaulles a mauvaise conscience quand elle délaisse son journal : « Quand j'abandonne ce journal, j'ai l'impression que j'ai tort, et des vrais petits remords me ramènent à lui et me mettent la plume aux doigts » (18 novembre 1877). À tout le moins elle éprouve le besoin de signaler et parfois de justifier une interruption. En revanche, on trouve chez elle peu d'inscriptions qui ne répondent qu'au devoir de continuité, et encore moins qui manifestent un véritable dégoût d'écrire.

Le premier cahier, qui s'étend sur un peu moins de deux ans, comprend 219 inscriptions, dont une quinzaine de cas où l'on trouve deux inscriptions le même jour. Dans l'ensemble, la périodicité se rapproche davantage de l'hebdomadaire que du quotidien, avec ici et là des périodes de quatre ou cinq jours au cours desquelles les entrées sont quotidiennes et, d'autre part, des interruptions allant jusqu'à un mois. Il semble bien que le calendrier scolaire ait régi pour une bonne part le rythme du journal : pendant les vacances d'été ou lors du séjour à Old Orchard, les inscriptions deviennent beaucoup plus fréquentes ; les jours de classe ou pendant les périodes d'examens, le temps manque pour s'attarder au journal.

Les interruptions sont signalées soit directement, soit par la notation de circonstances qui les expliquent, comme par exemple la maladie ou un voyage. Toutefois, une interruption correspond moins à une mesure chronologique qu'à une exigence subjective. Pendant le séjour à Old Orchard, un silence de deux jours est noté ; ailleurs, le même intervalle ne suscite aucun commentaire. Le 15 octobre 1874, n'ayant pas écrit depuis le 28 septembre, Henriette Dessaulles note qu'elle a été malade depuis deux semaines et qu'elle partira pour Montréal le lendemain, ce qui explique que l'interruption se prolonge jusqu'au 4 novembre. Entre les inscriptions du 9 et du 18 décembre 1874, elle écrit, le 12 : « En grandes récapitulations... j'ai peu de temps pour écrire mon journal, ce qui est triste [...] » Le 4 février de l'année suivante : « Un mois sans écrire — je n'ai rien à dire mais je tiens à écrire une page avant d'avoir quinze ans. » Ce qui est une façon tout ensemble de signaler une interruption et de manifester le devoir de s'astreindre à l'écriture, sinon quotidienne, du moins périodique. Le soir du même jour

elle ajoute quelques lignes, écrit de nouveau le 6 février, jour de son anniversaire de naissance, revient le 11 février sans signaler l'interruption mais commence l'inscription du 13 par : « Deux jours sans écrire — pourquoi écrire des choses tristes ? » Le 1^{er} juillet, après un silence de quinze jours : « Pauvre petit journal abandonné ». Le 10 août : « Bien des jours sans écrire » ; de fait, une semaine. Le 1^{er} septembre : « Vingt jours sans écrire ! À quoi bon ? »

Après le départ de Maurice, en septembre, ce ne sont plus les interruptions qui sont notées mais l'absence de raisons d'écrire : « Journée nulle — ça ne vaut pas la peine d'en parler. J'ouvre mon cahier comme si j'allais trouver du *bon* dedans. C'est une illusion ! Je n'ai rien à dire » (14 septembre). « La date—l'heure — et puis quoi dire ? » (23 septembre, 8 heures). « Quoi dire ? quoi dire ? » (17 octobre). Entre le 4 novembre et le 15 décembre, six inscriptions où elle note sa maladie, une rechute et sa convalescence. La fin de l'année est marquée par le dégoût d'écrire : « À quoi bon écrire tout ceci, je vais l'enfermer ce cahier et garder en moi tout ! » (30 décembre 1875). Ce qui ne l'empêche pas d'y écrire le 3, le 5 et le 6 janvier, pour n'y revenir ensuite que le 15 avec la phrase d'ouverture : « Je n'ai pas ouvert mon cahier depuis longtemps. » Le 18 janvier, l'inscription commence sur le même thème : « Pauvre petit cahier à moi, pris, abandonné et repris [...] », de même que la suivante, le 31 janvier : « Abandon encore, pauvre petit confident. » Le 5 mars, après une interruption de dix jours : « J'ai trop d'ouvrage, je ne trouve pas le temps d'écrire [...] » Même plainte le 9 avril, cette fois après une interruption de près de trois semaines : « C'est presque un abandon, mon cher journal [...] » Le 29 avril, elle annonce qu'elle sera pensionnaire au couvent pour une quinzaine et qu'elle laisse son journal à la maison ; le 12 mai marque son retour mais aussi le début de la maladie dont elle notera régulièrement les symptômes jusqu'à la fin du mois, alors que, la maladie s'aggravant, juin ne sera ponctué que de trois inscriptions, jusqu'au départ pour Old Orchard.

Dans le deuxième cahier, qui couvre une période d'un peu plus de vingt-deux mois, le nombre d'inscriptions est légèrement plus élevé que dans le premier, alors que les interruptions y sont signalées moins souvent. Du 17 septembre à la fin de l'année 1876, Henriette Dessaulles est pensionnaire ; le *Journal*

comporte alors 19 inscriptions, avec une interruption du 23 novembre au 27 décembre, signalée à cette date : « Plus d'un mois sans écrire ici ! » Tant qu'elle est au couvent, soit jusqu'au début de juillet 1877, Henriette Dessaulles demeure assidue au journal malgré quelques interruptions non notées, dont une d'une semaine et une autre de trois semaines. Le 21 avril, elle se plaint : « Je n'écris pas souvent, il ne se passe rien dans le couvent ! » Pourtant, le 25 février, elle n'en avait pas moins écrit plusieurs pages après avoir noté : « Je me demande pourquoi j'ai sorti mon cahier. Rien à dire ! » Le 16 mars : « Bien peu à écrire [...] » ; le 25 mai : « C'est un besoin de sortir ce cahier, puis je ne trouve rien à écrire [...] » Mais chaque fois elle écrit au moins qu'il n'y a rien à écrire.

Au début des vacances, en juillet, le journal s'interrompt pendant trois semaines, puis de nouveau en septembre. Entre le 9 octobre et le 21 décembre, il ne porte que deux inscriptions, dont l'une, du 18 novembre, commence par une série de questions et réponses qui expliquent en partie le long silence : « Plus rien à dire ? Oh ! non ! Trop à dire ? Peut-être. Ne sais comment le dire ? Oui ! » Puis, jusqu'à la fin de l'année, l'écriture est plus soutenue, sauf pour un intervalle signalé le 30 décembre : « Je n'ai pas écrit depuis cinq jours. Cinq jours heureux et généreux [...] »

Pendant les sept mois de 1878 qui viennent clore le deuxième cahier, le rythme des inscriptions s'accélère : on en compte 94, soit une périodicité moyenne d'un peu plus de deux jours, alors qu'elle était auparavant d'environ 3,5 jours. Il en résulte que des intervalles plus brefs sont perçus et signalés comme des interruptions. Ainsi, le 28 février : « Je n'ai pas écrit depuis les minutes jolies [notées le 24] ! » Le 7 avril, après un intervalle de cinq jours : « Toujours en l'air ces soirs derniers, je n'ai pu écrire [...] ». Et le 18 avril, après un silence d'une semaine pendant un séjour à Montréal : « Une lacune dans mon journal [...] ».

Dans le troisième cahier, la périodicité demeure à peu près la même que celle de 1878 dans le deuxième cahier, soit 65 inscriptions pour la période du 8 juin au 18 octobre 1879. Seules quelques interruptions y sont signalées : « Cinq jours qui ne comptent pas » (20 juin) ; « Je délaisse mon journal et j'aurais tant à écrire pourtant » (3 juillet) ; « Dix jours sans écrire--c'est

l'histoire des gens heureux et c'est bon signe » (31 juillet). Les inscriptions sont en moyenne plus longues que dans les cahiers précédents mais elles peuvent parfois prendre un tour laconique. Ainsi, le 10 septembre : « Trop bête pour écrire ! » C'est, dans ce cahier, la forme la plus explicite du devoir d'écrire. On y trouve cependant, le 8 juillet, une interrogation qui, tout en manifestant un dégoût passager, porte sur le sens même du journal : « À quoi bon écrire tout cela ? »

Pendant l'année 1880, dans le quatrième cahier, la périodicité passe à trois jours environ, soit 56 inscriptions pour un peu plus de cinq mois. Quelques interruptions y sont encore signalées. Ainsi, le 9 septembre, après un intervalle de cinq jours : « Pas d'argent pas de Suisse ! Pas de Maurice, pas d'idées, ni de bavardage, ni de journal. » Mais elles prennent un autre sens, qui déjà annonce la fin du journal, car le devoir de continuité ne dicte plus l'écriture et les intervalles plus ou moins prolongés ne sont plus perçus comme des absences ou des manquements : « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, et les petites filles heureuses n'écrivent pas la leur ! » (22 octobre). Le 29 octobre : « Nouvelle phase de Moi ! Je n'ai plus la moindre envie d'écrire. Mon gros cahier a beau me faire de l'œil, je le vois avec indifférence bouder dans le tiroir de mon pupitre. » Le 18 novembre : « Mon journal est devenu un ami un peu encombrant que j'aime toujours, mais dont l'utilité a cessé. » Et le 22 décembre : « Je n'ai plus besoin de m'écrire. »

Pour les cinq mois qui conduisent à la fin du quatrième cahier, le journal ne compte qu'une douzaine d'inscriptions. La continuité n'y apparaît que brièvement avec quatre inscriptions pendant le mois de mars et trois en mai, mais les longs intervalles n'y sont pas signalés comme des interruptions. La diariste n'a plus conscience d'être astreinte à l'écriture quotidienne, et c'est cette conscience, beaucoup plus que sa réalisation effective, qui soutient la continuité du journal, comme son existence même ne se maintient qu'à travers elle.

2. La clause du secret

« Le *Journal* est un objet 'naturellement' secret⁶⁴ », écrit Éric Marty à propos du moins secret des journaux intimes, celui

64. Éric Marty, *l'Écriture du jour*, p. 204.

d'André Gide. Ce que Jean Rousset, prolongeant la métaphore du « pacte autobiographique » de Philippe Lejeune, désigne comme « la clause du secret », pour l'expliciter en sa double portée : « si l'on écrit, c'est pour soi-même » et l'on « rejette tout regard étranger⁶⁵ ». Ce serait, avec la clause de la soumission au calendrier, énoncée par Maurice Blanchot, l'un des éléments essentiels de ce qu'on nomme avec justesse la « poétique du journal intime⁶⁶ ».

Henriette Dessaulles met beaucoup de soin à protéger son journal. Et d'abord, au couvent⁶⁷, contre les sévices dont ont été victimes les journaux de ses amies. Elle le cache, bien entendu ; pourtant, elle semble avoir bénéficié de la protection de certaines religieuses : « j'ai des amies parmi les hautes autorités », écrit-elle. Ce qui déjà trahit chez elle une ambivalence du secret, car pour l'obtenir, cette protection — ou cette connivence ? —, il a bien fallu qu'elle divulgue aux « autorités » l'existence même du journal. Si elle préserve jalousement le contenu de son journal contre les indiscretions, elle ne dédaigne pas d'en faire connaître et même, en certaines circonstances, pourrait-on soupçonner, d'en afficher l'existence. Le phénomène est sans doute lié à la mode du journal : il est de bon ton d'en tenir un, on fait savoir à ses amies qu'on en tient un, le secret paraît plus intéressant et plus précieux d'être annoncé, on s'échange les journaux intimes entre amies. Henriette Dessaulles succombe sans doute à cela, mais en y mettant des bornes précises et incontournables. Si son amie Jos lui permet de lire son journal, Henriette, de son côté, se garde bien d'en faire autant : « Elle me reproche de ne pas lui laisser voir *mon* journal, et ne

65. Jean Rousset, *le Lecteur intime*, p. 141 et 142.

66. Voir Jean Rousset, « Pour une poétique du journal intime », dans *le Lecteur intime*, p. 155-170.

67. On ne saurait dire si l'interdiction d'écrire son journal subsista longtemps, mais il semble que le contrôle y devint règlement. Le 7 février 1880, Alice Dessaulles, pensionnaire au couvent de la Présentation et qui aura 18 ans dans quelques jours, note dans son carnet : « [...] je veux écrire. J'ai demandé à ma sœur Saint-Étienne de ne pas lui montrer mon journal, lui disant que j'aimais mieux le garder pour moi, elle me dit que si je lui montrais quelques lignes seulement cela suffirait. Pour pouvoir dire que je lui montre si on me le demande » (Journal, fonds privé). Le compromis n'est pas exempt de casuistique ; il explique peut-être malgré tout le ton et le contenu édifiants de ce journal.

comprend pas pourquoi. Je refuse en lui disant : 'Oh ! moi, j'écris pour moi toute seule !' » (30 mars 1875). Au couvent, elle communique à sœur Sainte-Cécile le journal de Jos, avec l'assentiment implicite de cette dernière, semble-t-il, même s'il n'est pas du tout assuré que ce soit avec son accord en cette circonstance particulière (2 février 1877). Chose certaine, elle s'abstient d'en faire autant avec le sien.

À la fin du premier cahier, en août 1876, prévoyant devenir pensionnaire, elle redoute d'apporter son cahier au couvent car elle l'y sait menacé. Pourtant, dès le 17 septembre, elle renoue avec son journal. Mis à part cet intermède de 1876-1877 au pensionnat, le lieu privilégié pour écrire son journal demeure pendant toutes ces années sa chambre dans la maison paternelle, dont l'une des fenêtres, où elle s'installe parfois pour rêver ou pour regarder les étoiles, donne du côté de la maison des Saint-Jacques. Mais son cahier l'accompagne ailleurs⁶⁸ : à la cuisine ou au jardin, « sous les pins ». Pendant de brefs séjours à Montréal, elle s'en sépare, mais il lui arrive aussi de l'y apporter avec elle, de même que lors de son séjour à Old Orchard au cours de l'été 1876. En ces circonstances, comme à l'occasion de visites chez elle de cousines ou d'amies, des questions doivent sûrement surgir de la part de celles qui, partageant sa chambre ou se trouvant en sa compagnie, sont témoins de l'écriture. Elle doit alors déployer son ingéniosité pour esquiver les questions et préserver l'intimité du journal, mais le récit qu'elle en fait semble dénué de toute angoisse. À Old Orchard, elle griffonne dans son cahier, juchée sur un rocher au bord de l'Atlantique : Alice Lamothe « s'informe curieusement » de ce qu'elle écrit. La réponse se fait de plus en plus précise. D'abord : « Rien. » Puis : « [...] je ne veux pas te le dire -- et de plus, ça ne se dit pas -- ce sont des mots, et je n'arrive pas à leur faire dire mes impres-

68. Un progrès technique, américain comme de juste, favorise ces pérégrinations de l'écriture, qui lient encore plus étroitement le journal au quotidien. Peu après son arrivée à Old Orchard, Henriette Dessaulles fait l'acquisition d'un stylo, dont la définition (« une plume toujours prête à écrire, où l'encre ne s'épuise pas ») semble répondre exactement aux exigences de continuité du journal. Elle note à ce propos : « Juste ce qu'il faut pour écrire sans m'enfermer dans ma chambre » (10 juillet 1876). En 1879, revenue au couvent pour une retraite, elle se souvient de l'époque où, pensionnaire, elle écrivait son journal au réfectoire, grâce au même stylo : « Je me revois encore avec mon journal sous la table, griffonnant avec ma plume-fontaine » (11 octobre 1879).

sions » (10 juillet 1876). Quelques jours plus tard, au même endroit : « Alice a lu par-dessus mon épaule — elle rit de mes 'extases' et m'ordonne d'écrire des *faits*. » Un peu plus tard, elle se dit : « Avec son nez fourré partout, elle le lira peut-être un de ces jours » (13 juillet 1876). Mais l'épisode est rapporté sur le ton du badinage, sans le moindre sous-entendu de menace. À Montréal chez sa tante Laframboise pour quelques jours seulement, à l'occasion des funérailles de son amie Héloïse, elle a apporté son journal. Sa cousine Louise lui demande ce qu'elle écrit et se dit « curieuse de le voir », mais Henriette résiste : « Mais flûte ! je ne me laisse pas séduire, et elle n'aura pas le plaisir de rire de moi » (12 octobre 1880). Il n'est pas jusqu'au jardinier et cocher des Dessaulles, le vieux François, qui, la voyant écrire sous les pins, ne lui dise : « Ça serait-y un effet de vot' bonté de me dire quois que vous écrivassez, mamzelle Henriette » (19 août 1876). De toute évidence, elle savoure le propos et la situation qui l'a suscité.

L'ennemie du secret du journal est sans contredit sa belle-mère. Avec elle, les accommodements du couvent ne sont pas possibles, il faut que la cachette soit inviolable. Un jour de juillet 1877, montant à sa chambre, Henriette croise sa belle-mère qui en sort. Aussitôt elle sent ses secrets menacés et, prise de panique, brûle les lettres de Maurice. Elle ajoute cependant : « Je sais que mon cahier sera toujours introuvable, mais j'ai eu peur que ses clés n'ouvrirent mon secrétaire [où se trouvaient les lettres]. » On apprendra plus tard qu'elle garde son cahier « au fond du grand tiroir, derrière les cols de dentelle et les nœuds de ruban » (18 novembre 1877). D'autres inscriptions noteront que les cahiers du journal sont « sous clef », sans plus de précisions, mais il semble bien que ce soit au regard de sa belle-mère qu'elle doive les dérober. Le contraste est flagrant avec l'attitude qu'elle adopte lorsque son père, un soir, vient lui dire de cesser ses écritures car il est tard : dans ce qu'elle en rapporte, on ne saurait déceler la moindre trace d'un sentiment de menace ; au contraire, elle y voit un geste d'affection. Mais le contraste est encore plus grand avec l'attitude qu'elle adopte à l'égard de Maurice au sujet de l'intimité du journal.

Henriette Dessaulles ne précise nulle part le moment ni les circonstances où elle apprit à Maurice l'existence du journal, mais il semble qu'il ait manifesté beaucoup d'intérêt et exprimé

aussitôt le désir de le lire. La première mention apparaît le 11 janvier 1878, mais on peut penser que ce n'est pas la première fois que le sujet survient dans leur conversation : « Il s'est informé de mon journal qu'il serait curieux de voir. » Elle s'y refuse mais en son for intérieur déjà s'avoue vaincue. Ne lui en aurait-elle divulgué l'existence qu'avec le désir d'éveiller sa curiosité, pour pouvoir la satisfaire ? Le 30 janvier, s'interrogeant sur son « mouvement instinctif [...] de sortir ce petit cahier et de le barbouiller », elle découvre qu'elle a l'impression ou « l'illusion » d'y parler à Maurice, « qu'il verra ces pages dans un lointain avenir ». Le 14 juillet 1879 : « Il me vient des tentations de lui mettre mon journal entre les mains et puis j'hésite et j'ai peur d'un tel pas. » En s'y décidant un jour, croit-elle, elle ne ferait que céder enfin à la volonté de Maurice. Le 8 août — mais la date de l'inscription est manifestement fautive — elle acquiesce au désir de Maurice, elle promet de lui donner son journal à lire : « j'étais heureuse de son bonheur mais troublée à l'idée de cette grosse promesse. Je me sens un peu comme s'il allait m'ouvrir le cœur pour voir dedans et j'en ressens presque une douleur physique. » Le 9, elle note qu'elle remettra ses cahiers à Maurice avant son départ pour Saint-Ours mais qu'elle retient celui où elle écrit : « Jamais je ne pourrais écrire à cœur ouvert, comme je le fais, avec l'idée que Maurice verrait de suite. » À la fin du troisième cahier et à la veille d'un autre départ, pour Montréal cette fois, elle aura une réaction analogue : « Maurice aurait voulu avoir ce cahier durant mon absence, mais je lui fis comprendre que je ne l'écrirais pas si sincèrement, ou plutôt si intimement, avec la certitude qu'il lirait presque à mesure » (18 octobre 1879). Maurice a déjà lu les cahiers précédents et les lui a remis ; c'est la fin du cahier où elle écrit : rien n'y fait. On ne saurait mieux manifester à la fois la contrainte et le sens de la « clause du secret », et du même coup la distinction entre sincérité et intimité : c'est au niveau de l'écriture que se situe le caractère d'intimité et c'est à elle qu'il appartient de le préserver, même lorsque le journal est communiqué ou, à la limite, publié.

L'épisode du don du journal, le 13 août, est marqué d'éléments qui en accentuent la portée symbolique. Et d'abord la décision de remettre les cahiers juste avant son départ pour Saint-Ours. Elle avait même prévu de ne pas les laisser à Maurice mais plutôt à Jos. Tout se passe comme si la rupture de la clause du

secret s'accomplissait en son absence, hors d'elle, contre sa volonté en quelque sorte, comme si la lecture du journal par Maurice, provoquée par sa propre révélation, prévue de longue date, promise, ne pouvait advenir que par une forme de viol.

En se présentant chez Henriette pour réclamer les cahiers, Maurice déjoue au moins en partie sa tentative d'attribuer au don un caractère involontaire. Elle doit lui remettre le journal en main propre, prenant ainsi une part directe à la divulgation, qui en devient en quelque sorte active. Du même coup la situation prend un autre tour significatif. Le don s'accomplit sous le regard de la belle-mère mais à son insu, c'est-à-dire en présence de celle qui a toujours été considérée comme l'ennemie du secret du journal et contre qui il fallait à tout prix le préserver. La signification n'est pas qu'ironique, même si Henriette dit avoir comprimé « une forte envie de rire » : on peut y voir des composantes d'ordre psychanalytique (la mère se tenant d'un côté de l'exclusion ; Maurice et le père, de l'autre) ou à tout le moins psychologique. Le don du journal n'est pas qu'un moyen ou une forme de révélation de la vérité de l'être au-delà des apparences, comme la diariste l'a défini précédemment pour justifier son geste : il apparaît nettement ici comme l'équivalent du don de soi. La seule restriction, et elle la blesse profondément, semble-t-il, réside en ce que l'acte ne peut être rendu public : « Oh ! si j'avais pu lui crier : '[...] c'est mon journal, et nous sommes fiancés !...]' » Le soir du même jour, à Saint-Ours, elle songe que Maurice est peut-être en train de lire son journal et « en éprouve une étrange émotion... une émotion si complexe qu[elle] renonce à l'analyser ». En permettant à Maurice de lire son journal, elle avait cru livrer la vérité d'elle-même, « le fond de l'âme », et qu'ainsi il serait forcé d'avoir entièrement confiance en elle. Mais le geste prend une signification qui dépasse ses prévisions. Le don de soi par l'intermédiaire du journal est tellement complet que lorsque Maurice lui décrira ce qu'il éprouvait à sa lecture, elle songera : « cela me donnerait envie d'être jalouse de moi-même ».

Le 18 septembre, Maurice lui rapporte son journal, qu'elle préfère garder sous clé chez elle malgré les risques d'indiscrétion. Ainsi le secret se referme sur lui-même, semble-t-il. Nulle part elle ne note qu'elle lui a donné à lire les cahiers subsé-

quents, pas plus que celui où elle écrivait lors du don du journal et qu'elle disait réserver pour plus tard⁶⁹. En un sens, il n'importe guère qu'elle les lui ait donnés à lire ou pas, la clause du secret était rompue, elle n'écrivait plus pour elle seule. Se peut-il que le troisième cahier doive certaines de ses particularités à ce destinataire qui apparaît là où précisément l'écriture se définit par l'absence de destinataire ? Il est difficile de mesurer les effets de cette intrusion voulue, choisie, puisqu'une autre, anonyme, s'y superpose vraisemblablement lors de la réécriture. Le *Journal* aura ainsi passé par la gamme des destinataires⁷⁰, allant de la clôture intime à la publication.

Au départ, le journal ne devait avoir d'autre lecteur que la diariste elle-même. Tout au plus se le destinait-elle dans un avenir plus ou moins lointain : « quand je serai plus vieille, je te relirai ». Par-delà cette lecture, le journal était voué à la destruction, degré absolu de la fermeture et de l'intimité. Mais alors pourquoi ces cahiers n'ont-ils pas connu le sort de leurs prédécesseurs ?

C'est peu à peu que prennent forme la tentation puis le projet de les faire lire à Maurice, qui représente l'ouverture la plus réduite, celle du destinataire proche, enclos en quelque sorte dans l'intimité de la diariste. Quelle qu'ait pu être l'influence — d'ailleurs impossible à déterminer dans les phénomènes de ce genre — de ce regard externe sur les jugements, les sentiments exprimés, sur les faits rapportés et, plus fondamentalement, sur le ton même, il se situe hors de l'écriture du *Journal*. Quel que soit le degré d'intimité dont il participe, sa lecture est toujours différée, au moins au-delà du cahier en cours d'écriture. En outre, il n'est que le destinataire du journal : en aucune circonstance il n'en devient le narrataire véritable.

Maurice apparaît parfois en position d'allocutaire, mais la fonction est alors rhétorique plutôt que réelle. La première occurrence de ce genre dans le *Journal* est caractéristique à cet égard. Henriette s'exclame : « Ô Sagesse, si tu m'entendais ! »

69. Une fois le cahier terminé, elle refusera de le lui communiquer, alléguant qu'elle nuirait ainsi à l'intimité de l'écriture (voir p. 545, 18 octobre 1879).

70. Pour une typologie des destinataires du journal, voir Jean Rousset, « Le journal intime, texte sans destinataire ? », dans *le Lecteur intime*, p. 141-153.

L'expression exclut par elle-même toute portée réelle, comme le confirme la phrase suivante enchaînant avec le pronom de troisième personne : « Que dirait-il s'il savait que je l'appelle Sagesse ? » L'occurrence suivante adopte la même structure : « Mais, Sagesse, je ne pourrais vous ressembler [...]. Oui, c'est vrai, il dit que je suis une enfant » (6 mai 1875). Quant au surnom, il revient surtout dans les deux premiers cahiers soit tel quel, soit sous la forme ironique « Salomon » ou, mieux encore, « monsieur Salomon », avec ici et là une adresse à « mon grand ami » ou, plus hardie, « mon grand ami chéri ». Dans les deux derniers cahiers, l'adresse « mon aimé » ou « mon Maurice » remplace le surnom, à caractère affectueux sans doute mais non sans quelque connotation ironique.

Maurice n'est jamais un agent de l'écriture, même s'il en vient à supplanter le journal, du fait qu'Henriette néglige puis abandonne l'écriture intime lorsqu'elle peut s'adonner avec lui à la correspondance et à la conversation à cœur ouvert. Comme pour éliminer tout doute quant à la valeur strictement rhétorique des adresses à Maurice, d'autres allocutaires externes apparaissent dans le *Journal*, dont on ne saurait imaginer qu'ils le fussent réellement. Ainsi Henriette invoque tantôt son amie Jos, à qui précisément elle refuse de laisser lire son journal, tantôt son père, tantôt sœur Sainte-Cécile et, plus souvent, Dieu en position de prière, mais une fois aussi « monsieur le démon ».

La « clause du secret » se renforce de ce que les allocutaires les plus fréquents du *Journal*, et les seuls narrataires réels, sont la diariste elle-même et son journal. Lorsque Henriette Dessaulles devient sa propre allocutaire, elle use le plus souvent d'adresses telles que « petite moi », « pauvre petite moi », « pauvre petite âme », « ma mie », qui prennent parfois valeur ironique. Elle s'affuble aussi de sobriquets plus pittoresques ou moins affectueux : « petite sauvage », « pharisienne », « mademoiselle Critique », « pauvre sottie », « petite dinde » ou « duchesse de carton ». Le tour a parfois valeur réflexive mais il permet surtout à la diariste de s'exhorter ou de s'admonester. Il appelle tantôt le pronom de deuxième personne, tantôt le pronom de première personne du pluriel, suscitant ici et là une forme de dédoublement, comme dans le cas des adresses à « ma petite âme » sur lesquelles enchaîne surtout le pronom « nous », ou encore dans quelques cas d'alternance assez inusités : « Bien,

ma fille, vante-moi, si ça te console » (15 décembre 1875) ; « il faut donc en être bien reconnaissante, ma petite âme, et ne pas te plaindre du *plus* que j'aurais pu avoir ! » (24 février 1878).

L'adresse au journal (« cher muet ») intervient dès la première inscription. Ailleurs elle prend la forme « pauvre petit cahier », « cher cahier » ou « pauvre petit journal », mais suscite tout aussi souvent une personnification affectueuse telle que « blancs-yeux », « cher confident », « mon petit confident », « mon pauvre petit confesseur blanc », « mon petit confesseur pourtant si discret ». À tel point que le journal devient bien plus qu'un confident anonyme : un frère dont la présence la rassure, sur qui elle peut compter, qui l'écoute avec sympathie, sûr, aimant, mais peut-être davantage encore.

Le 18 novembre 1877, elle rédige tout un paragraphe dont l'allocutaire est le journal, désigné d'abord comme « mon petit miroir » puis, en réplique aux reproches qu'il adresserait à la diariste qui le néglige, « petit père blanc ». L'adresse « petit père », qui suscite ici une réflexion sur ses rapports avec son journal mais qu'Henriette Dessaulles utilise habituellement à propos de son père, reviendra ailleurs (31 décembre 1877) pour désigner encore une fois le journal. On devine alors une figure du père — si souvent absent dans la réalité, elle le signale et s'en plaint — toujours présent, toujours prêt à l'écouter, et de bon conseil, dans ces cahiers qui deviennent présence affective autant que support de l'écriture.

Tout ensemble frère, père et ami, le journal est l'interlocuteur privilégié, jusqu'à ce que le fiancé en devienne le destinataire et que le mari le supplante. Le réseau des allocutaires est d'ailleurs significatif à cet égard et confirme les indices d'un déplacement de l'intimité. Dans les deux premiers cahiers, on trouve plus d'une soixantaine d'adresses à soi, mais seulement quelques-unes dans les deux derniers ; on en relève plus d'une trentaine au journal dans les deux premiers cahiers, mais une seule dans le troisième et cinq dans le quatrième. En revanche, Maurice, qui apparaît en position d'allocutaire en une vingtaine d'occurrences dans les deux premiers cahiers, devient l'allocutaire le plus fréquent dans les deux derniers cahiers, avec une dizaine d'occurrences.

La transcription et la réécriture du journal appellent à leur tour un autre type de destinataire. S'agissant d'une simple transcription, on pourrait croire à une divulgation intime : aux enfants de la diariste et à ses descendants, à qui le manuscrit a été transmis de fait. La réécriture, au contraire, manifeste une volonté de publication et donc un degré extrême d'ouverture. Du même coup, la diariste — qui se transforme ainsi en auteure — peut tenter de récupérer une part du secret ou du moins de préserver une forme d'intimité en effectuant certaines suppressions ou encore en donnant à son texte un statut qui le place à distance. Henriette Dessaulles, on l'a vu, a pratiqué les deux. Dans les extraits du journal publiés en 1908 comme une œuvre de fiction et sous le couvert de l'anonymat, elle a en outre changé les noms de personnes. Pourrait-on considérer comme une tentative analogue l'utilisation des initiales dans le *Journal* ? À défaut du premier manuscrit, on ne saurait dire avec certitude si elle a substitué des initiales aux noms propres ou si elle avait usé des mêmes initiales lors de la première rédaction⁷¹. Par ailleurs, les initiales ne résultent pas nécessairement d'une tentative de camouflage ; elles sont un moyen de notation rapide et même, de quelque façon, une forme propre à l'écriture intime : écrivant pour soi, on n'a pas besoin de décliner l'état civil des personnes de son entourage, on les connaît, une initiale suffit. Ainsi se trouvent dans le journal des initiales si transparentes que pas un instant on ne pourrait croire à une tentative de secret. Par exemple, il arrive que le nom de Maurice figure d'abord en toutes lettres puis sous la seule initiale « M. » quelques lignes plus bas. Les variantes révèlent que des initiales ont été complétées postérieurement, à la mine de plomb ou à l'encre, mais pas toujours de façon exacte. On peut cependant voir dans ces quelques cas une défaillance de la mémoire, car il s'agit à peu près toujours de personnes qui ne sont pas du cercle des intimes.

Quels que soient les destinataires éventuels du journal, les moments et les circonstances de leur intervention ou les degrés d'ouverture qui l'affectent, l'essentiel de la « clause du secret » s'accomplit dans l'écriture même. Ce qui soutient l'authenticité

71. Les lettres à Augustine Bourassa, contemporaines du journal, usent souvent du même procédé.

du *Journal* d'Henriette Dessaulles mais non, par exemple, celle du journal d'Angéline de Montbrun, ce n'est pas que l'une ait existé et que l'autre soit un personnage de roman, ni que le premier n'ait été publié qu'à titre posthume alors que le second l'a été dans une œuvre de fiction. C'est d'abord et essentiellement une différence d'écriture. Si la lecture accepte sans hésiter les deux premiers cahiers du *Journal* comme les écrits d'une jeune fille de quinze ans de la fin du XIX^e siècle mais soulève des doutes à l'égard du troisième⁷², ce n'est pas que ce dernier s'entoure de certains éléments paratextuels qui ressortissent au projet de publication plutôt qu'au journal intime. C'est encore à cause d'une différence d'écriture : vivace, primesautière, réflexive ou enjouée, dans les premiers cahiers, changeante comme les jours et les sautes d'humeur d'une adolescente tantôt hardie, tantôt naïve, tantôt grave ; contrainte, tamisée, guinée parfois, dans le troisième cahier, proche du style trop sage des *Lettres de Fadette* ; l'une jeune à jamais, l'autre prématurément — ou anachroniquement ? — vieillie.

3. « À quoi bon écrire tout cela ? »

La fonction première du *Journal* est de faire exister l'intime : de l'affirmer, de le créer, de le soutenir. Lorsque Henriette Dessaulles note ses actes, ses paroles ou ses sentiments, les plus simples comme les plus complexes, les plus banals comme les plus particuliers, elle leur donne une dimension insoupçonnée, qui ne provient pas seulement de ce qu'elle les place en quelque sorte à distance sous son propre regard, mais bien plutôt de ce qu'elle fait passer à l'état d'écriture, et donc à l'état singulier, ce qu'elle n'a vécu que dans l'immédiat et jusqu'à un certain point dans l'indifférencié. Le *Journal* refait indéfiniment la preuve que l'intimité n'est pas donnée à l'avance, mais qu'elle s'invente, se crée, exactement comme l'identité personnelle, dont elle n'est en fait que la perception interne. Dans l'écriture et par elle, l'individualité s'accomplit.

Chez Henriette Dessaulles adolescente, tout de même douée déjà d'une forte personnalité, c'est surtout contre l'en-

72. Voir Jean-Louis Major, *Entre l'écriture et la parole*, p. 143 et 145.

tourage et le milieu que l'identité personnelle trouve à s'affirmer : sous l'effet de la colère ou de la révolte, elle en prend conscience à vif. Elle le manifeste chaque fois qu'elle rapporte un affrontement où elle est impliquée, au couvent ou chez elle, contre sa belle-mère surtout, et surtout à propos de Maurice. Lorsque, à la fin du premier cahier, elle s'imagine pensionnaire, c'est précisément en termes d'identité qu'elle le fait, et en se prévoyant privée du journal. D'abord, le 19 août, faisant du journal son allocutaire : « [...] cher cahier discret, [...] tolérera-t-on ta présence dans ce beau couvent où je passerai l'année prisonnière ? » Puis, s'adressant à elle-même : « On voudra t'emmouler, te pétrir, te perfectionner ! On te prendra tout de toi, ton temps, ta volonté, tes goûts, on cherchera à voler tes impressions [...] si on réussit, tu ne seras plus toi [...] » Enfin, aux dernières pages du cahier : « Aussi ne suis-je pas encore décidée à me confier à ce nouveau cahier, il resterait tout blanc, comme ma vie au couvent qui sera bonne et blanche et... fade peut-être ». Une fois installée dans sa nouvelle vie, qui coïncide avec un nouveau cahier, elle se décrit : « Sous ma petite robe noire, je suis devenue une quasi-nonne, moins la piété et la sérénité ! [...] Pas tout à fait malheureuse, pas très à plaindre peut-être, mais une autre 'Moi', grise et mécanique. » Et encore une fois elle associe son journal à l'image d'elle-même : « Tu es devenu stupide au couvent, toi aussi ! »

À mesure que l'identité personnelle s'accomplit et se découvre dans le journal, s'y développe du même coup une forme d'identification. C'est ce qu'exprime Henriette Dessaulles en justifiant son refus de le donner à lire à Jos : « c'est mon âme qui tient la plume et [...] il est impossible de lui laisser lire mon âme » (30 mars 1875). Parvenue à la dernière page du premier cahier, elle s'adresse à son journal, y reconnaissant une part d'elle-même : « [...] tu as quelque chose de moi en toi — un peu d'âme de jeune fille — c'est peut-être rare, les petites filles qui s'amuse à s'écrire ! » C'est précisément par le même phénomène qu'elle perçoit le don du journal à Maurice comme un don de soi et qu'elle s'en déclare fiancée.

Tout au cours du *Journal*, les confessions apparaissent comme son cauchemar ; elle utilise l'expression à ce propos, le 10 octobre 1879. C'est surtout contre l'indiscrétion du confesseur qu'elle s'insurge, pendant sa quinzième et sa seizième an-

née. Chacune de ses confessions semble notée dans le *Journal* et suscite presque toujours un commentaire défavorable. Ainsi du 25 mars 1875, et encore le 18 septembre, alors que sa révolte se formule d'une façon qui étonne dans le contexte religieux de l'époque — « je ne reconnais pas au confesseur le droit de forcer mes confidences » — et qui la conduit à une affirmation catégorique d'individualisme : « [...] je suis moi, j'ai une conscience, je réponds de moi devant Dieu seulement. » Sa résistance aux questions du confesseur trouve ailleurs à s'exprimer de façon moins abstraite : « Il n'a pas le droit d'essayer de me tourner, comme une poche que l'on vide » (21 septembre 1876). Sa répugnance pour la confession lui inspire même de se présenter un jour chez le confesseur, pour lui déclarer qu'elle refuse de se confesser : c'est sûrement, à l'époque, chez une pensionnaire dans un couvent, un geste d'une hardiesse et d'une honnêteté rares. Toutefois, de telles dispositions ne sont que passagères. Par la suite la révolte sera plus sourde, les répugnances moins vives, jusqu'à s'estomper à peu près complètement, semble-t-il. Il n'en reste pas moins qu'à travers elles et à l'occasion de la confession, Henriette Dessaulles prend conscience du caractère inviolable de l'intimité et de son extension essentielle par-delà le domaine de la religion : « Il semble étrange que mon confesseur ne sache pas que quand je lui ai dit mes fautes il ne me connaît pas. Et c'est pourtant cela ! Mes fautes c'est une partie de moi, mais mon amour c'est tout moi ! C'est le pouvoir qui donne la vie à la machine et il n'en sait rien » (20 juin 1879).

Il est significatif qu'elle oppose à la confession le sens plus profond de l'identité personnelle auquel elle accède dans l'amour. Son amour pour Maurice est pour elle l'occasion par excellence de découvrir et d'affirmer son individualité propre, mais non sans quelque paradoxe. Ses fréquentations suscitent des affrontements répétés avec sa belle-mère, mais dans le *Journal* la perception et l'affirmation de l'intimité passent par la prise de conscience progressive de l'amour, avec ce que cela implique de questions, d'inquiétudes, d'hésitations, de scrupules et de tourments chez celle qui entend s'en tenir à la stricte vérité des sentiments, en même temps qu'elle éprouve les exigences de l'amour, ses revers et ses retours, ses joies, ses peines et ses triomphes.

Le *Journal* témoigne abondamment de son bonheur, mais il y point aussi une inquiétude à l'égard de la perte d'identité qu'entraîne l'amour : « C'est étrange et inquiétant de ne plus avoir de vie personnelle : la mienne va toute à lui, s'y concentre et semble s'y perdre. Sans lui, je suis, ou je serais à peine une vraie petite personne » (11 septembre 1880). Cette prise de conscience n'est qu'intermittente, même si le phénomène qui la suscite est à peu près constant. Quelque temps avant son mariage, précisément dans une inscription où elle donne libre cours à la joie de ses fiançailles, elle constate cependant que l'identification à l'autre connaît des limites et que l'individualité subsiste malgré tout : « Chacun son petit bonnet, et sous le bonnet ses petites idées à soi tout seul ! J'aime assez cela, car ainsi je garde à moi un coin fermé » (22 décembre 1880). À peu près partout ailleurs dans le *Journal*, on est en présence d'un déplacement de l'intimité, dont les valeurs sont en quelque sorte inversées : ce qui chez les autres est perçu comme faute et menace à l'intimité devient chez Maurice vertu et faveur. Ainsi, lorsqu'elle relate un épisode dans lequel Maurice intercepte un livre que lui destinait leur ami Eugène Sicotte, elle ne se révolte pas comme elle n'y eût pas manqué si le geste avait été posé par son confesseur ou sa belle-mère. Au contraire : « je suis touchée de tout ce que sa sollicitude implique de délicatesse, de protection et de tendresse qui enveloppe la petite âme confiante et un peu craintive que je suis » (6 octobre 1880). Elle manifeste en cette circonstance la même dualité de critères qu'à l'égard des atteintes au secret du journal.

Si le regard critique qu'elle porte sur soi et sur son milieu étonne parfois chez cette jeune fille du XIX^e siècle, l'introspection a tout de même ses limites. Par tempérament, Henriette Dessaulles n'y semble pas portée outre mesure ; par conviction, elle ne se permet pas de porter atteinte à certains domaines. Si elle pousse l'audace jusqu'à mettre en doute certaines pratiques religieuses, de même que des interdits et des exigences de l'autorité cléricale, elle n'en demeure pas moins profondément croyante et pratiquante. Sa foi demeure intacte et inébranlable. En un sens, ses révoltes et ses doutes n'en sont que plus significatifs, de s'enraciner ainsi dans une adhésion aussi fondamentale. De la même façon, sa révolte à l'égard du milieu demeure à peu près constamment intérieure : en apparence, elle continue d'être la jeune fille respectueuse, polie et bien éduquée. C'est

dans son journal que sa colère et son sens critique trouvent surtout à s'exercer. Mais là aussi la mise en question rencontre des limites qu'elle ne se permet pas d'outrepasser. Elle interrompt parfois de propos délibéré une réflexion qui risquerait de la conduire trop loin. Ainsi, à propos de son père qui, « sans sentiments pieux », réalise à ses yeux « l'idéal de l'homme juste, bon, patient, charitable » et dont la conduite paraît aux antipodes de celle de sa belle-mère aux « très chrétiens et pieux sentiments », elle met un terme à la comparaison en se disant : « Si je pouvais plus loin mon raisonnement... eh bien ! je serais vilaine.. et je me tais » (4 septembre 1879). Même sur des terrains moins dangereux, il lui arrive de refuser de s'aventurer trop avant ou de livrer au journal ce que la lucidité lui dicterait. Elle arrête une énumération de ses ennuis avec l'équivalent d'un « et cetera » motivé : « et tant d'autres choses qui sont mieux inexprimées qu'enfermées dans mon cahier ! » (7 septembre 1879). Ou encore, à propos des injustices de sa belle-mère : « Je me dis alors... Mais à quoi bon écrire mes méchancetés ici ? » (15 septembre 1879). Les occasions sont nombreuses où elle avoue qu'elle ne veut pas se poser de questions qui la mèneraient trop loin ou qu'elle ne veut pas voir plus avant en elle-même. Lorsqu'elle coupe court à une réflexion avec l'exclamation « Ah ! les mots ! les mots ! », c'est peut-être moins par impuissance du langage que parce qu'elle érige soudain à l'intimité des frontières indépassables.

Définissant l'aire de l'intimité, affinant la conscience de soi dans l'écriture quotidienne, le journal ne peut manquer de susciter aussi la conscience du langage. Il en est même un lieu privilégié : transformant sans cesse le vécu en écriture, s'y tenant jour après jour, faisant de l'écriture le vécu, il en interroge le sens, la validité, l'efficacité, les méfaits aussi bien que les raisons. Avec la réflexion sur le journal lui-même, qui en constitue l'exact prolongement, c'est l'un des aspects de la modernité intrinsèque du genre. Cette conscience critique du langage, Henriette Dessaulles l'exerce aussi bien à l'égard de sa pratique de l'écriture et de son propre comportement qu'à l'égard de ceux qui l'entourent. C'est d'ailleurs par une réflexion sur le langage — ou est-ce sur le journal lui-même ? — que s'ouvre le premier cahier, l'engrenant du même coup dans une antériorité dont les manifestations ne nous sont pas parvenues : « [C'est] souvent fou ce que j'écris, il me semble que je ne le pense pas si fou que

cela » (8 septembre 1874). Pour exprimer le rapport, incertain, inadéquat, entre le langage et la pensée, elle évoque les parures qu'en son enfance elle fabriquait pour ses poupées, et qui lui paraissaient ensuite correspondre si peu à son intention ou à son imagination qu'elle les enterrait.

« Ah ! les phrases ! » « Oh ! les mots ! » Tour à tour ironique ou exaspérée, sous une forme ou l'autre, l'exclamation ponctuée le *Journal*, pour dénoncer le langage tel que les autres s'y adonnent. Le commentaire peut aussi bien s'adresser au langage en général qu'à une expression particulière. Ainsi, à propos de sa belle-mère qui lui interdit de recevoir des lettres de Maurice ou d'y répondre car « ce serait de la dernière inconvenance » : « Ça c'est une phrase, rien qu'une phrase ! » (21 septembre 1875). Ou encore : « Se convertir, c'est un mot qu'elles disent ! » (4 octobre 1875) ; « [...] la justice ! un autre mot bien sonnante, qui fait bien dans les discours » (12 août 1876) ; « Les gens polis appellent cela : illusions, inexpérience, enfin de jolis mots pour déguiser ces mensonges » (10 août 1877). En une affirmation catégorique, elle résume tout ensemble son besoin de vérité et son antipathie pour tout ce qui est faux, exagéré, prétentieux : « J'ai horreur des tapages de la langue ! » (1^{er} août 1880).

Henriette Dessaulles est sensible à la physionomie des mots. Ce qui, dans le *Journal*, s'explicite surtout sur le mode négatif. Ainsi, après avoir écrit le verbe « m'épancher » : « Je suis aussi ridicule que ce drôle de mot ! » (9 février 1877). Ou, à propos de Céphise Dorion : « Quel nom, c'est assez pour donner la rage aussi ! » (2 mai 1877). Mais il y a aussi les mots sur lesquels on rêve. À la fin du troisième cahier, elle revient sur le mot « profondément » qu'elle a écrit et souligné : « Oh ! le grand mot ! Comme il fait rêver quand on a la cervelle attirée vers le vague et le mystère » (18 octobre 1879). C'est précisément contre cette fascination que s'exerce impitoyablement sa méfiance — sa « défiance » — à l'égard des mots : ceux qu'elle utilise dans la conversation aussi bien que ceux du *Journal*. Ainsi, après des lamentations où elle se dit qu'elle mourra d'être privée d'affection : « Mourir ! encore une phrase, tu ne mourras pas, et tu le sais bien. Je me déteste quand j'exagère ainsi ! » (23 septembre 1875). Ailleurs, s'admonestant encore : « Attrape, ça t'apprendra à faire des phrases ! » (3 octobre 1875). C'est, en ces circonstances comme en bien d'autres, l'exigence de vérité qui dicte le

retour sur le langage. Mais le souci de l'écriture peut susciter des commentaires analogues : « Quatre 'faire' dans cinq lignes c'est beaucoup de *façon* ! » (15 septembre 1875) ; « Je m'interromps pour constater que j'écris déplorablement comme griffe et comme style » (5 mars 1876) ; « Quelles phrases mal faites ! Ah ! ma mie, ma mie, si nous faisons de la psychologie nous ne faisons pas de la littérature, hein ? » (21 février 1878).

Dans les derniers cahiers, ce sont surtout les limites du langage et son incapacité à exprimer l'amour que la diariste se plaît à souligner : « Cette impuissance des mots ! comme nous la sentons ensemble » (31 juillet 1879). Et après une soirée en compagnie de Maurice : « Cela ne se redit pas, car les mots ça ne note pas plus les intonations de la voix, que ça ne reproduit le doux des regards... alors essayer d'écrire notre conversation serait aussi fade que de nous voir valser sans musique » (29 août 1880).

C'est sans doute dans l'inscription du 27 décembre 1876 qu'elle rend compte de la façon la plus exacte de sa prise de conscience du langage. « Les mots, écrit-elle d'abord, des inventions bêtes qui ne répondent pas à nos besoins de l'âme. Les mots sont utiles pour dire qu'on mange, qu'on dort, qu'on marche et qu'on parle, mais pour dire ce qu'on sent, pressent, pense ou devine, c'est beaucoup trop gros ! » Mais aussitôt après avoir affirmé ainsi l'inadéquation du langage, c'est elle-même qu'elle met en question : « Ou bien, ma mie, étant trop ignorante pour savoir bien t'en servir, tu aimes mieux t'en plaindre. » Puis, quelques paragraphes plus loin, son amour du langage et son besoin d'écrire prennent le dessus, mais tempérés, déportés par les empêchements immédiats : « Ce que j'aimerais à barbouiller, à griffonner ! C'est une manie, j'ai heureusement peu de temps pour m'y livrer, car j'écrirais bien des extravagances. »

La prise de conscience du langage trouve son prolongement et son pendant dans la réflexion sur le journal lui-même. Mais cet examen, qui accompagne l'écriture et s'accomplit par elle, suscite un contenu aussi fluctuant que l'écriture elle-même. Le journal répond d'abord au besoin de *se* dire, de *s'écrire*, même si les circonstances ou les motifs apparents peuvent varier. Ainsi, le 6 juillet 1875 : « [...] j'écris parce qu'il faut que je dise comme je me sens heureuse ce soir, je ne sais pas pourquoi, il me semble que j'étoufferai si je ne le dis pas, et il n'y a que toi,

mon petit cahier ! » Mais le 3 novembre de l'année suivante : « assez malheureuse pour avoir besoin d'écrire ma misère puisque je ne puis la dire ». La diariste recourt à son journal à défaut de dire à d'autres ce qu'elle éprouve, mais aussi pour faire apparaître à soi une vérité intime. Ce qu'elle développe en un dialogue enjoué avec elle-même, peu après son retour d'Old Orchard en août 1876 :

Aussi bien je pourrais cesser ces griffonnages si inutiles. Le pourrais-tu, ma mie ? Tu te vantes, peut-être ! Et puis, pourquoi t'en priver, même s'ils sont inutiles, s'ils te plaisent ? Et ils te plaisent, parce que tu es remplie de toi, tu t'aimes, tu te cherches, tu jouis de te découvrir, de parler de toi, de te poser en petite héroïne ! devant toi-même ! Eh ben, c'est pas si mal trouvé, c'est au moins un public indulgent que tu t'es trouvé, ma mie !

Sa persistance étonne la diariste, qui y voit un « besoin », une « manie », une « habitude », une « mauvaise habitude » même. Le 9 avril 1878, pour quelques jours à Montréal chez sa cousine Caroline, son cahier l'accompagne : « Je ne sais vraiment pas pourquoi j'écris mon journal, c'est plat et niais et c'est devenu une manie ! Avant de me coucher, il faut griffonner sur le petit cahier, même si on n'a rien à dire. » Pourtant, elle avait déjà noté : « je me sens mieux après mes griffonnages » (18 janvier 1876).

On l'a déjà signalé, les adresses au journal, comme les adresses à soi, délimitent la sphère du secret. Mais elles marquent aussi une distance où s'amorce la réflexion. De fait, chez Henriette Dessaulles, elles en constituent la forme la plus fréquente, et peut-être la plus révélatrice. Le journal y apparaît comme l'ami et le confident : en sa compagnie, la diariste se sent moins seule. Il écoute sans jamais poser de questions ; à l'opposé du confesseur, il participe de l'intimité sans la froisser ni l'assaillir. Le rapport, quelque peu paradoxal, entre la diariste et son journal transparait dans une exclamation du 9 avril 1876 : « [...] mon cher journal, moi qui t'aime d'amour tendre, cher miroir de mes imperfections ! » Pourtant, les adresses au journal se feront de moins en moins fréquentes. Sans doute pourrait-on y voir l'indice d'une réécriture, surtout dans le cas du troisième cahier. Chose certaine, la fonction même du journal s'est transformée.

Dans une inscription du deuxième cahier, où la prise de conscience semble s'accomplir par strates, la réflexion s'articule pour révéler déjà un sens nouveau du journal. Henriette Desaulles constate encore une fois « cette manie d'écrire » et s'interroge sur les raisons de cette habitude. Elle décrit ensuite les circonstances où elle éprouve ce besoin — quand elle se sent « *out of sorts* » — puis : « Au fin fond de cet instinct, il y a l'impression que j'ai un confident, et en cherchant le fin du fin, je découvre que c'est, ou du moins que j'ai l'illusion, que je parle à Maurice, qu'il verra ces pages dans un lointain avenir. Ceci est nouveau, de quelques mois seulement » (30 janvier 1878). Au début du troisième cahier, la nouvelle fonction du journal est nettement affirmée : « C'est entendu avec moi-même que je ne parle que de Maurice puisque lui seul m'intéresse » (31 juillet 1879). Dans la même inscription, elle signale qu'elle ne revient à son journal que pour conserver le « souvenir ravissant » de la soirée avec Maurice et « pour griffonner et parler de lui », à défaut de le voir. Plus loin, elle note : « c'est être plus longtemps avec lui que d'écrire de lui » (16 septembre 1879). Ailleurs encore : « écrire ici c'est comme prolonger ma causerie avec Maurice » (17 octobre 1879).

Serait-ce l'une des raisons de la perte de couleur et d'intensité du *Journal* dans le troisième cahier ? Pour Henriette Desaulles, l'essentiel se déroule ailleurs : dans les rencontres et les conversations avec Maurice, dont elle se contente de rapporter des bribes ou qu'elle résume en les faisant suivre d'un « et cetera ». Le *Journal* n'est plus le lieu d'une interrogation, d'une mise en question. L'amour y est dénué d'ambiguïté, de l'ambivalence hors de laquelle il n'osait se manifester dans les cahiers précédents : une certitude s'y étale, sans pour autant se livrer à la passion. L'écriture est celle du récit ou du compte rendu plutôt que l'exercice d'une conscience à la quête de soi.

Le *Journal* ne revient à sa fonction antérieure et à son caractère actif que dans le quatrième cahier, peut-être précisément parce que s'y superpose une trame provenant d'un cahier de 1878. En outre, certaines circonstances, qui semblent bien être de 1880, raniment l'écriture du *Journal*, notamment le désarroi que suscitent la conduite et les déclarations d'un amoureux inattendu : « C'est pourquoi, je suppose, toute déroutée par cette découverte [qu'elle est aimée d'un M. Steele, rencontré

chez sa tante à Montréal], je reviens au confident discret avec lequel je vois clairement les choses, parce que je les mets en noir sur du blanc » (18 novembre 1880). L'absence de Maurice ramène la diariste à son cahier, confirmant en quelque sorte la fonction de « pis-aller » qu'elle assigne rétrospectivement à son journal (29 octobre 1880), alors que la présence de Maurice s'accompagne d'une désaffection : « Je ne sais plus m'écrire.... et ce n'est plus nécessaire » (4 avril 1881). Il n'en reste pas moins qu'il fut un temps où l'écriture avait valeur et caractère de nécessité, en sa fonction aussi bien qu'en sa teneur. Il est cependant significatif que la dernière inscription du *Journal* se produise en l'absence de Maurice et que la dernière ligne annonce son retour.

Le *Journal* d'Henriette Dessaulles pose un paradoxe : il fait devenir, mais, prenant forme de l'accès à l'amour, le devenir s'abolit par son accomplissement même. Littéralement et symboliquement, le *Journal* cesse avec le mariage. L'autre aspect du paradoxe, lié à celui-ci mais non de façon nécessaire, réside en ce que, par la présence d'un destinataire, l'écriture cesse d'être en soi transgression : du fait qu'elle devient communication. Du jour où Henriette livre ses cahiers à Maurice, le journal préfigure le silence où il s'abolira. Dès lors, il n'est plus un devenir mais une attente : il ne s'écrit plus, il se lit. C'est déjà la *Lettre* (de Fadette), qui s'oppose doublement au journal : par la prédominance d'un destinataire public, car il s'agit proprement de journalisme ; par l'intermédiaire du pseudonyme qui place hors de cause, hors du jeu de l'écriture celle qui rédige les chroniques du *Devoir*. Du *Journal* aux *Lettres de Fadette*, il s'agit moins d'une distance que d'une inversion : celle de l'intime au familial.

Par-delà les fonctions et les justifications les plus diverses, le *Journal* est un lieu d'écriture : il se fait texte et comme tel porte en soi son sens et sa fonction. Tant mieux si la connaissance historique y trouve son compte, mais le *Journal* répond d'une autre vérité : il est d'abord à l'écoute de soi, se tenant en son langage comme en son irréductible singularité.

À l'époque où la littérature faisait partie des bonnes œuvres, Fadette jouissait d'une large renommée. Peu après 1945, son souvenir ne fut plus entretenu qu'en quelques cercles et quelques milieux où l'édification avait encore valeur littéraire. Si, pendant de nombreuses années, sa carrière fut évoquée et

ses écrits étudiés dans les cours de littérature à l'intention des couventines et des collégiens⁷³, en revanche son nom ne figure même plus dans les manuels et les ouvrages d'histoire littéraire d'après-guerre⁷⁴.

C'est à titre d'auteur du *Journal* qu'Henriette Dessaulles réintègre la littérature québécoise⁷⁵ et qu'elle s'y tient jeune à jamais. Pour nous aujourd'hui et peut-être pour des générations à venir, elle illumine la fin du XIX^e siècle. Plus encore, avec Émile Nelligan, de dix-neuf ans son cadet, à tant d'égards son contraire mais à tant d'égards aussi son jumeau, elle préfigure, en sa destinée comme en son écriture, le XX^e siècle.

* *
*
*

Nous exprimons notre gratitude à M^{me} Suzanne Morin Raymond, petite-fille d'Henriette Dessaulles, qui, avec confiance et bienveillance, répondit inlassablement à nos questions, nous ouvrit ses archives personnelles, nous communiqua documents et souvenirs et orienta nos recherches. Nous sommes reconnaissants à M^{me} Thérèse Saint-Jacques Clerk, M^{lle} Anne Bourassa, M^{me} Pierre Beaudry, M^{me} Madeleine Béique Jarry, M^{me} Claude Robillard Lussier, M. Jean Rinfret, M^{me} Monique Papineau Houle, qui nous ont aimablement reçus et nous ont donné accès à de précieux souvenirs de famille. Nos remer-

73. Le *Précis d'histoire des littératures française, canadienne-française, étrangères et anciennes* des sœurs de Sainte-Anne (Lachine, Procure des missions, 1931, p. 349-350) retrace la carrière de la journaliste ; dans le *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française* de Camille Roy, Fadette figure aussi bien au chapitre de la littérature de jeunesse qu'à celui de la littérature féminine (Montréal, Beauchemin, éd. de 1939, p. 161 et 166).

74. Par exemple, Fadette-Henriette Dessaulles est absente des ouvrages de Baillargeon (*Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, [3^e éd.], 525 p.), de Gérard Tougas (*Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, PUF, 1974, 270 p.), de Bessette, Geslin, Parent (*Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, 704 p.) et de celui publié sous la direction de Pierre de Grandpré (*Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1967-1969, 4 vol.).

75. Voir Laurent Mailhot, *la Littérature québécoise*, p. 30.

ciements au personnel des Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe et à celui du musée McCord, qui nous ont facilité la consultation d'une riche documentation, à M. Nive Voisine et à sœur Émilie Gauthier qui nous éclairèrent de leur connaissance du milieu religieux du XIX^e siècle, et à M. Lionel Boisvert, du TLFQ (université Laval), qui en fit autant pour le domaine de la langue française au Québec.

Les remerciements qui précèdent sont à la première personne du pluriel : je les formule au nom de M. Claude Fournier et au mien. C'est cependant à la première personne du singulier que je dois exprimer ma reconnaissance à mon collaborateur, aujourd'hui de la Bibliothèque nationale du Québec, qui a rassemblé avec flair et patience la plus grande partie de la documentation que j'ai utilisée pour l'annotation du *Journal*.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Le texte du *Journal* se trouve dans quatre volumes manuscrits, d'une écriture que l'on a identifiée comme étant celle d'Henriette Dessaulles, même si, de l'un à l'autre, on remarque certaines différences de la graphie. Ces manuscrits, conservés au musée McCord à Montréal, se présentent comme suit :

Premier cahier : 13,5 cm x 21 cm ; 224 f. opisthographes ; sous demi-reliure à coins, appelée aussi reliure amateur. Les plats sont recouverts de toile noire à grains en relief ; le dos et les coins sont de cuir noir. Le dos se prolonge sur les plats en une bande de 2 cm dont le bord vertical intérieur est marqué au fer ; les coins, à bissectrice de 3,5 cm, sont marqués au fer sur leur bordure intérieure. Les gardes sont d'un carton léger de couleur blanc crème (comme les pages lignées), de même nature que celui collé à l'intérieur des couvertures. Les tranches sont jaspées. Le volume se compose de 14 cahiers de 16 feuillets cousus et collés.

Le cuir du dos est partiellement décoloré ; celui des coins est usé jusqu'au carton. La toile des plats est défraîchie et tachée mais intacte. Le coin supérieur de la première garde manque (bissectrice : 0,7 cm). Un ruban à masquer de 2 cm réunit la couverture recto et la page de garde ; même procédé pour la couverture verso. Un ruban à masquer réunit les feuillets 1 et 2 le long du dos. Après la garde, le premier feuillet est ligné mais vierge. Chaque page comprend 29 lignes.

L'écriture commence au recto du deuxième feuillet. Sauf indication contraire (en note infrapaginale), l'écriture est formée à l'encre noire que le temps a pâlie. Certaines corrections,

vraisemblablement postérieures, sont à la mine de plomb (signalées en variantes par l'exposant ^a) ou à l'encre noire plus foncée que celle du texte courant (signalées en variantes par l'exposant ^b). Une douzaine de feuillets ont été marqués ou rognés par le feu (voir notes infrapaginales). En quelques endroits (signalés en notes infrapaginales), des feuillets ont été coupés ou déchirés, et, dans un cas, remplacés par l'insertion de feuillets étrangers au cahier.

Deuxième cahier : 14 cm x 21,5 cm ; 192 f. opisthographes ; sous demi-reliure à coins, appelée aussi reliure amateur. Les plats sont recouverts de toile noire à grains en relief ; le dos et les coins sont de cuir noir. Le dos se prolonge sur les plats en une bande de 2,5 cm ; les coins mesurent 3,5 cm à la bissectrice. Les pages de garde sont de couleur crème comme celles collées à l'intérieur des couvertures. Les tranches sont jaspées. Le volume se compose de 16 cahiers de 12 feuillets cousus et collés.

Le cuir du dos est très détérioré : deux morceaux, respectivement de 4 cm x 1 cm et de 1 cm x 0,6 cm, manquent au bas ; le cuir est partiellement décoloré ; celui des coins est usé jusqu'au carton. La toile des plats est défraîchie et les bords sont usés. Le verso de la page de garde est ligné mais vierge. Chaque page comprend 29 lignes.

L'écriture commence en haut du premier feuillet qui suit la page de garde. Sauf indication contraire (en note infrapaginale), l'écriture est formée à l'encre noire que le temps a pâlie. Certaines corrections, vraisemblablement postérieures, sont à la mine de plomb (signalées en variantes par l'exposant ^a) ou à l'encre noire plus foncée que celle du texte courant (signalées en variantes par l'exposant ^b). Des feuillets (signalés en notes infrapaginales) ont été coupés ou déchirés. À la fin du cahier, la page de garde a été coupée à l'aide de ciseaux : des traces d'écriture à l'encre subsistent sur la mince bande (environ 0,3 cm) qui reste. L'écriture se poursuit sur l'intérieur non ligné de la couverture verso.

Troisième cahier : 19 cm x 25 cm ; 77 f. opisthographes ; sous reliure pleine, cartonnée rouge vin. Au centre du plat recto, les mots « *Composition Book* » sont imprimés en relief, dorés et cernés d'ornements graphiques en relief. Les tranches sont

rouges. Le volume se compose d'un seul cahier de feuillets cousus et collés au dos.

Les coins sont usés et rognés, et la zone périphérique bordant les plats est décolorée. Le dos, usé et déchiré, a été recollé avec du ruban à masquer. Un ruban à masquer de 2 cm de largeur réunit la couverture recto et le premier feuillet le long du dos ; il n'y a pas de page de garde. Chaque page comprend 22 lignes.

Seules la date et l'épigraphie figurent au milieu du recto du premier feuillet. Le chiffre 3 a été ajouté, à la mine de plomb, dans le haut de la page. Le verso du premier feuillet est vierge. L'écriture commence en haut du deuxième feuillet. Sauf indication contraire (en note infrapaginale), l'écriture est formée à l'encre noire. Certaines corrections, vraisemblablement postérieures, sont à la mine de plomb (signalées en variantes par l'exposant ^a) ou à l'encre noire plus foncée que le texte courant (signalées en variantes par l'exposant ^b).

Quatrième cahier : 22,4 cm x 15,4 cm ; 148 f., dont 13 opisthographes ; sous reliure pleine. Une toile noire cirée, à motifs en relief ondulés, recouvre d'une seule pièce les plats de carton flexible et le dos. Aucun renfort particulier n'est ajouté. Une double rayure gravée en creux longe le bord des plats à 0,4 cm et laisse près du dos une bande de 1,2 cm de largeur. Les coins sont taillés en arrondi. Les pages de garde sont d'un carton léger de couleur jaune pâle, de même nature que celui collé à l'intérieur des couvertures. Les tranches sont vert foncé. Le volume se compose d'un seul cahier de feuillets cousus et collés au dos.

Les bords des couvertures sont usés et quelques fils de la toile pendent. La toile a perdu sa surface cirée aux coins. Une bande de toile blanche de 2,5 cm de largeur réunit la couverture recto à la page de garde. Même procédé pour la couverture verso. Six points de couture ont été exécutés par-dessus cette toile. Le feuillet qui suit la page de garde a été enlevé : une bande de papier de 0,8 cm de largeur en témoigne. Chaque page comprend 32 lignes. Les pages ont été numérotées jusqu'à 296, au moyen d'un numéroteur.

L'écriture commence à la page portant le numéro 3 et s'arrête à la sixième ligne de la page portant le numéro 133. Le reste du cahier est vierge. Sauf indication contraire (en note in-

frapaginale), l'écriture est formée à l'encre bleu-vert. Certaines corrections, vraisemblablement postérieures, sont à la mine de plomb (signalées en variantes par l'exposant ^a). Un feuillet a été coupé avant la numérotation ; deux autres l'ont été après.

* *
*
*

Le *Journal* ne fut publié que vingt-cinq ans après la mort d'Henriette Dessaulles, dans une édition¹ plus soucieuse de révéler au public l'intérêt du témoignage que d'assurer l'exactitude et l'authenticité du texte. L'objectif fut atteint, mais il subsistait de nombreuses questions.

L'avant-propos annonçait quelques suppressions : pour éviter les longueurs et les répétitions, y disait-on. Mais, hormis deux lignes pointillées, à la première page du texte, nulle part on ne découvrait un signe diacritique qui signalât une élision. Qu'en était-il alors de ces passages supprimés ? Où se trouvaient-ils ? Que contenaient-ils ? Et si l'on s'émerveillait de ce que cette jeune fille de quatorze ans soutint une écriture impeccable, on n'en devait pas moins se demander dans quelle mesure les éditeurs avaient modifié le texte ou si Henriette Dessaulles elle-même ne l'avait pas corrigé de quelque façon.

Il faut donc établir le *Journal* à partir des manuscrits, mais en tenant compte des conditions de sa rédaction et, en particulier, du fait qu'on est en présence d'une copie effectuée par Henriette Dessaulles.

Nous maintenons la division matérielle en quatre cahiers, imposée jusqu'à un certain point par l'autoréférence du *Journal* lui-même, qui signale et parfois souligne le début ou la fin d'un cahier. Pour faciliter la lecture, nous répartissons en outre le texte du *Journal* selon les années. Cependant, s'il arrive qu'Henriette Dessaulles commente le début ou la fin d'une année, elle ne précise nulle part, à une exception près, le millésime des entrées du journal. Le premier cahier porte deux indications de

1. Fadette, *Journal d'Henriette Dessaulles, 1874/1880*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, 327 p.

millésime à la mine de plomb : « 1874 » au-dessus de la première inscription et « 1876 » au-dessus de celle du 8 février de la même année, toutes deux paraphées par Marie Guimont, dernière survivante des enfants d'Henriette Dessaulles, qui eut le manuscrit en sa possession pendant un certain temps. On trouve aussi l'annotation « 1877 » à la mine de plomb, d'une main très probablement étrangère et manifestement erronée puisqu'elle se trouve au-dessus de l'inscription du 3 janvier 1876. En tête du troisième cahier, une épigraphe à l'encre est surmontée de la date « 8 juin au 18 octobre 1879 » à la mine de plomb ; la date « Dimanche 8 juin 1879 » se retrouve à l'encre au-dessus de la première inscription.

Nous établissons donc les millésimes d'après les nombreux indices internes qui jalonnent le texte : allusions à un anniversaire de naissance ou à l'âge de la diariste, mais surtout par le récit ou la simple mention d'événements qu'on peut retracer ailleurs, notamment dans les journaux de l'époque. Il arrive cependant que la chronologie du journal soit incertaine et même parfois erronée : nous respectons alors la datation du manuscrit, en signalant toutefois les incertitudes ou les erreurs.

La division des paragraphes est maintenue telle quelle. L'établissement en est toutefois problématique en certains cas : le manuscrit n'indique à peu près jamais d'alinéa, le changement de paragraphe n'étant marqué que par un retour à la ligne.

Dans la présentation des dialogues et des passages en style direct, Henriette Dessaulles use indifféremment de tirets et de guillemets ; il lui arrive souvent de mettre un tiret à la place des deux points et des guillemets ouvrants ou fermants. Nous normalisons l'usage de ces signes.

Les noms propres ne sont souvent notés que par une initiale : nous les complétons partout où nous le pouvons. La partie ajoutée est alors placée entre crochets et les explications figurent en note infrapaginale.

Nous résolvons les abréviations, y compris celles de nombres ordinaux (par exemple, « 2de » pour seconde), en mettant en italique l'élément ajouté. Les mots ou les passages en langue étrangère apparaissent aussi en italique. Partout ailleurs les soulignés — en italique dans le texte imprimé — sont ceux du

manuscrit, de même que les guillemets entourant certains mots anglais ou certaines expressions familières.

Certains titres de politesse, tels que *monsieur, madame*, portent tantôt la majuscule, tantôt la minuscule : nous les normalisons ; nous avons cependant maintenu la majuscule des autres titres de personnes. Les abréviations de titres sont résolues en mettant en italique l'élément ajouté. Henriette Dessaulles écrit souvent avec une majuscule les noms de mois en tête des inscriptions du journal et parfois dans le texte même. En revanche, elle écrit avec une minuscule les noms de peuple comme Français, Irlandais, Américain, Anglais. Il lui arrive aussi d'enchaîner avec une minuscule après un point d'interrogation qui marque nettement la fin d'une phrase. Nous normalisons tous ces cas. D'ailleurs, il n'est pas toujours facile de distinguer les majuscules des minuscules car la graphie en est souvent identique et une majuscule ne dépasse que de peu les lettres qui l'entourent.

Rapidité de l'écriture plutôt qu'incertitude de l'orthographe, les accents sont rares, mais il leur arrive aussi de figurer en bonne place. Nous rétablissons l'accent circonflexe dans des mots comme *maîtresse, traîner, dîner*, l'accent grave sur la préposition « à » et l'accent aigu dans les finales à double « e ». De la même façon, nous insérons un trait d'union entre des mots composés tels que *belle-mère, bien-être* et entre le verbe et le pronom dans les formes interrogatives ou impératives. En outre, nous normalisons *peut-être* et *parce que*, qu'Henriette Dessaulles écrit toujours en un seul mot ; on trouve la même façon d'écrire ces mots dans sa correspondance, bien au-delà de l'époque du journal².

Même s'il s'agit d'une copie, le manuscrit comporte de nombreuses particularités graphiques dues sans doute à la rapidité d'écriture et au fait que le texte comme tel n'était pas destiné à la diffusion. Cependant, l'orthographe et la grammaire peuvent varier sans qu'on y décèle une étape particulière dans la connaissance de la langue, d'abord parce qu'il peut s'agir de simples lapsus dans une copie dont on ne saurait vérifier la fidélité à l'original³, mais aussi parce que peu d'anomalies ou de

2. La forme « peutêtre » se trouve dans un cahier de « Notes et pensées » qu'on peut dater de 1934.

3. On pourrait formuler l'hypothèse qu'en transcrivant et en réécrivant son journal, pour des motifs d'ordre subjectif, Henriette Dessaulles a tenu à respec-

fautes d'accord y sont constantes : un mot écrit correctement à un endroit peut l'être incorrectement à une date ultérieure. Nous normalisons ces éléments afin de faciliter la lecture mais nous maintenons les graphies qui tentent de rendre un tour parlé ou familier, de même que les formes acceptées à l'époque, telles que « si il » ou l'élision du *e* muet de *presque* devant une voyelle.

Le manuscrit présente à peu près partout l'orthographe « quéter », « géné », « géner », « gène » et, la plupart du temps, « réver », « inquiétude » ainsi que « Ô » (pour « Oh »). On y trouve « antropophages » (25 avril 1875), « dorlotte » (9 novembre 1875 et 5 mars 1876), « stricte programme » (1^{er} novembre 1875), « loups garoux » (19 novembre 1875), « tapponnées » (15 décembre 1875), « grève » (10 et 11 juillet 1876), « blaggueuse⁴ » (12 juillet 1876) et « blagguer » (20 mars 1878), « hémorrhajie⁵ » (25 juillet et 5 août 1876), « atômes » (7 août et 8 octobre 1876), « fourmies » (19 août 1876), « eronnées » (8 octobre 1876), « dominion Canadien » (8 janvier 1877), « exercice » (2 février 1877, 11 avril 1877, 1^{er}, 2, 4 et 13 août 1877, 21, 23 et 30 décembre 1877, etc.), « toît » (10 février 1877 et 16 octobre 1880), « diphthérie » (30 mai 1877), « s'en suit⁶ » (18 avril 1877), « sans dessus dessous » (15 août 1877), « éclopé » (17 janvier 1878), « cancannent » (19 mars 1881), « cacophonie » (6 mars 1878), « il en sèche sur pieds » (20 mars 1878), « ostencoïrs » (9 avril 1878), « après-midis⁷ » (en quelques endroits, dont le 9 juillet 1878), « le publique » (6 juillet 1879), « badmington⁸ » (14 août 1879), « devination » (13 septembre 1879),

ter autant que possible l'état premier du texte, y compris l'orthographe et, bien entendu, le style, tout en y pratiquant des coupes et des déplacements.

4. L'orthographe « blaggeuse » se trouve dans une lettre du 10 mars 1879 à Augustine Bourassa (fonds privé).

5. Dans *le Journal de Françoise* (1908), l'orthographe est « hémorrhagie » (voir *infra*, Appendice III, p. 637 et 642).

6. Même orthographe dans une lettre du 5 septembre 1879 à Augustine Bourassa (fonds privé).

7. « Après-midi » est féminin la plupart du temps, masculin quelquefois : nous avons maintenu ce flottement, de même que celui de « cauchemar », au masculin partout, sauf en une occurrence (7 août 1876) où il est indubitablement au féminin.

8. Même orthographe dans une lettre du 22 octobre [1879 ?] à Augustine Bourassa (fonds privé).

« confessional » (25 juillet 1880), « rythme » (30 septembre 1880), « absorbtion » (29 octobre 1880), « sensée » — pour « censée » — (6 octobre 1875, 8 février 1876, 13 juillet 1878, 13 décembre 1880). L'infinitif s'écrit « flirter » (9 mai 1878) mais se conjugue : « Jos flirt » (18 novembre 1877), « tu flirts » (13 février 1878) et « je ne flirt pas » (9 mai 1878). Dans la même phrase se côtoient « baromètre », « thermomètre » et « enrégistre » (30 janvier 1878). On trouve « turluttent » (27 juillet 1875) mais « turlutant » (10 août 1875) ; « exigeante » (29 avril 1875), « exigeante » (29 mai 1875) puis « exigent(e/s) » (10 février 1877, 21, 22, 23 août 1877, etc.) ; « inflections » (14 août 1877) et « inflexions » (23 août 1877) ; « pic-nic⁹ » (20 et 26 juin 1879, 16 septembre 1879) puis « pique-nique » (20 et 29 août 1880).

L'accord du participe avec le pronom féminin est parfois incorrect¹⁰ : « il m'a prié » (8 septembre 1875), « je suis venu à bout » (17 septembre 1875), « il m'a regardé » (18 avril 1876), « après l'avoir lu, la gentille lettre » (22 avril 1876). Par ailleurs, il arrive souvent que « tout » adverbe soit écrit « toute » devant un adjectif au féminin commençant par une voyelle. On trouve aussi : « qu'il y avaient des choses » (4 juin 1875) ; « Ce que nous faisons [...] ne les empêchent pas » (4 février 1878) ; « nous [...] debouts » (30 août 1879).

Nous normalisons la ponctuation dans tous les cas qui pourraient susciter une difficulté de lecture, par exemple à la fin d'une interrogation — où l'on trouve parfois un point d'exclamation ou aucune ponctuation — de même qu'à la fin de phrases affirmatives rapportant une question, qui, elles, sont parfois suivies d'un point d'interrogation, mais nous n'intervenons pas là où la présence ou l'absence de ponctuation pourrait changer la valeur sémantique. Nous supprimons la virgule qui à quel-

9. Même orthographe dans une lettre du 18 juillet 1878 à Augustine Bourassa (fonds privé). Sur ce mot, voir aussi les variantes du 10 août 1876 et du 1^{er} août 1877.

10. S'ajoutant aux passages où Henriette Dessaulles se voudrait un garçon — « J'aurais dû être un garçon, je suis manquée en fille ! » (7 mars 1876 ; voir aussi 8 septembre 1874, 2 avril 1875, 18 avril 1876, 22 juin 1876) — faudrait-il y lire une signification psychologique ? Outre le fait que ces incorrections sont fort peu nombreuses, il faudrait aussi tenir compte d'autres circonstances où elle se projette ou s'imagine sous d'autres formes : phalène, fleur, huître et même rat, mais surtout oiseau (17 juillet 1875, 27 juillet 1875, 11 octobre 1875, 22 juin 1876).

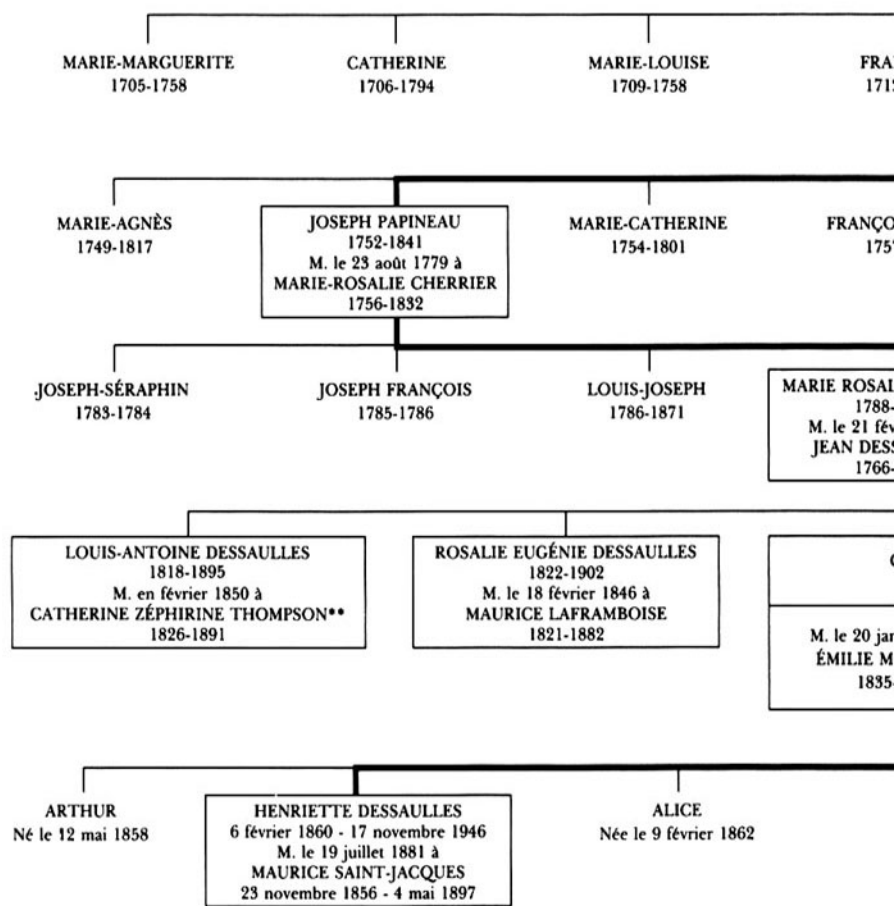
ques occasions se trouve entre le sujet et le verbe ; nous la rétablissons entre les termes d'une énumération, de même qu'avant et après le vocatif, où Henriette Dessaulles l'omet de façon à peu près constante, comme pour hâter le débit ou pour rapprocher du sujet un vocatif presque toujours à caractère affectif. Règle générale, nous respectons autant que possible la ponctuation du manuscrit, apparemment fantaisiste parfois, mais qui, de fait, remplit une fonction rythmique autant que sémantique. Témoin la présence de deux, trois et même quatre points de suspension ou encore ce jeu de tirets — simples, doubles, triples et même quadruples, suivis d'une majuscule ou pas — que nous maintenons là où l'on attendrait plutôt une virgule, un point-virgule ou un point.

* *
*
*
*

Le journal d'Henriette Dessaulles tente non seulement de raconter un vécu quotidien mais aussi de le confronter à l'écriture : c'est cette aventure que nous voulons rendre lisible, tout en préservant son authenticité.

Page laissée blanche

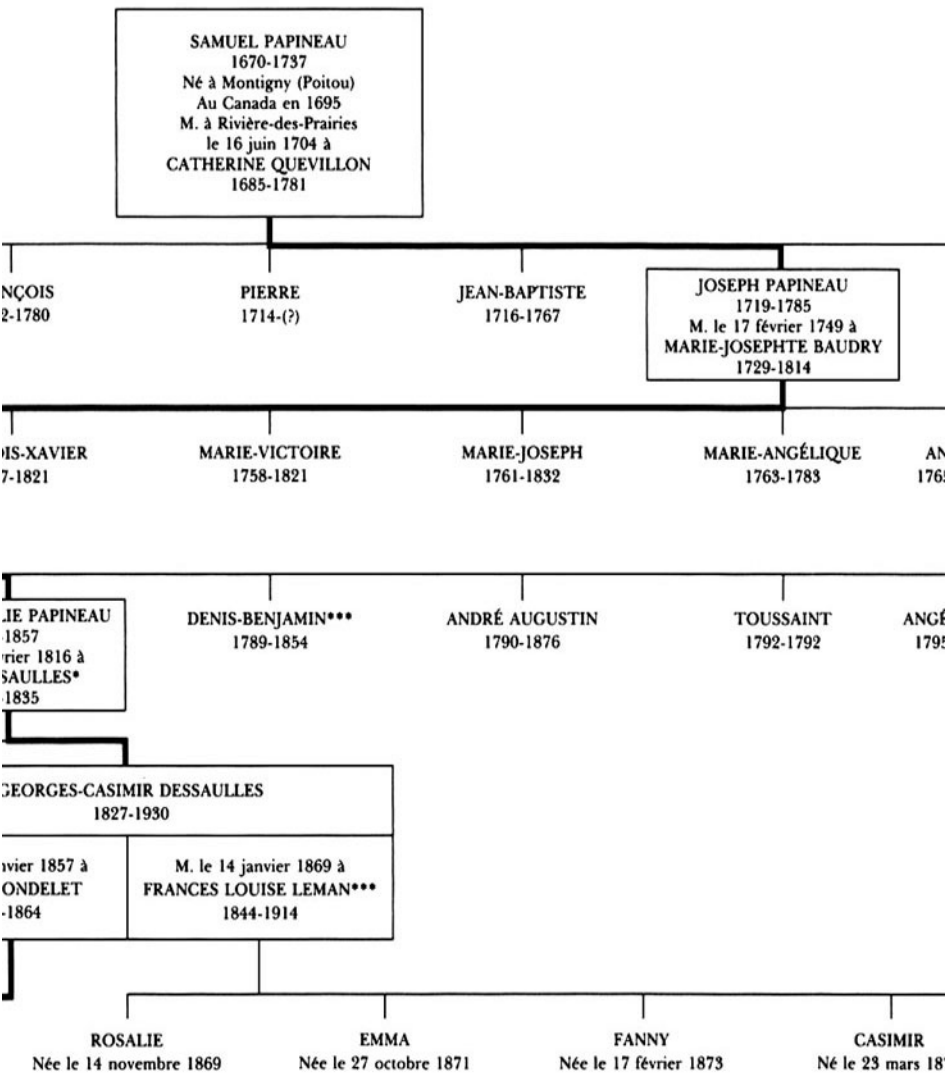
Généalogie des familles PAPINEAU et DESSAULLES



* JEAN-PIERRE DE SOLLES, né à Fenin, comté de Vallangin, en Suisse, vient au Canada, de Anne Crevier, épouse de Hyacinthe-Simon Delorme, deuxième seigneur de Saint-Hyacinthe. I Waddens (décédée en 1801): de ce mariage sont nés deux enfants morts en bas âge. JEAN D secondes noces MARIE ROSALIE PAPINEAU le 21 février 1816.

** MARIE-LOUISE PAPINEAU (1767-1839) épouse TOUSSAINT TRUTEAU (1753-1838) le JOHN THOMPSON (1784-1874). De ce mariage naissent 8 enfants, dont CATHERINE ZÉPH

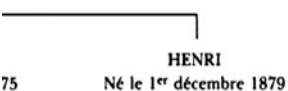
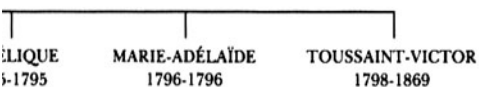
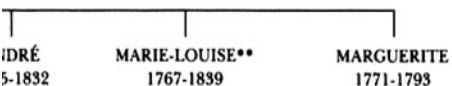
*** DENIS-BENJAMIN PAPINEAU (1789-1854) épouse ANGÉLIQUE LOUISE CORNUD (1' (1818-1882), qui épouse DENIS SHEPPARD LEMAN (décédé en 1845) le 5 octobre 1837. De CASIMIR DESSAULLES (1827-1930) le 14 janvier 1869.



Neuchâtel, en 1760; épouse à Saint-François-du-Lac MARGUERITE CREVIER (décédé en 1813). De ce mariage est né JEAN DESSAULLES (1766-1835), qui épouse en premières noces (le 7 janvier 1792) MARGUERITE DESSAULLES, devenu seigneur de Saint-Hyacinthe à la mort de son cousin Hyacinthe-Marie Delon.

le 16 juin 1788. De ce mariage naissent 18 enfants, dont FLAVIE TRUTEAU (1801-1879), qui épouse en 1826 M. IRINE THOMPSON (1826-1891), qui épouse (en février 1850) LOUIS-ANTOINE DESSAULLES.

1785-1870) le 14 septembre 1813. De ce mariage naissent 9 enfants, dont AGATHE HONORINE DESSAULLES. De ce mariage naissent 4 enfants, dont FRANCES LOUISE (FANNY) LEMAN (1844-1914), qui épouse



i), sœur de Marie-
ier 1799) Marguerite
rme en 1814, épouse en

ouse (en juin 1823)
S (1818-1895).

PAPINEAU
use GEORGES-

Page laissée blanche

CHRONOLOGIE

1827

- 27 septembre Naissance à Saint-Hyacinthe de Georges-Casimir Dessaulles, fils de Jean Dessaulles, seigneur de Saint-Hyacinthe, et de Rosalie Papineau, sœur cadette de Louis-Joseph Papineau. Son frère Louis-Antoine est né en 1818 et sa sœur Rosalie Eugénie, en 1824 (« Généalogie Papineau », f. 121).

1835

- 12 mai Naissance à Montréal d'Émilie Mondelet, fille de Dominique Mondelet (avocat, député de Montréal en 1831-1832, juge de la Cour supérieure à Trois-Rivières de 1850 à 1863) et de Harriett (Henriette) Munro (G. Malchelosse, « Généalogie de la famille Mondelet », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 51, 1945, p. 53-55 ; E. Gibbs, art. « Mondelet, Dominique », dans *DBC*, t. IX, p. 617-619).

1844

- 15 août Naissance à Buckingham (Québec) de Frances Louise (Fanny) Leman, fille de Denis Sheppard Leman et d'Agathe Honorine Papineau (fille de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Louise Cornud) (« Généalogie Papineau », f. 168).

1856

- 23 novembre Naissance à Saint-Denis-sur-Richelieu de Romuald Maurice Saint-Jacques, fils aîné de Romuald Saint-

Jacques et de Joséphine Hermine Buckley (P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 18-21).

1857

29 janvier Mariage de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet, à Trois-Rivières. De ce mariage naîtront Arthur (12 mai 1858), Henriette (6 février 1860) et Alice (9 février 1862).

1858

21 décembre Naissance à Saint-Hyacinthe de Joséphine (Jos) Saint-Jacques, fille de Romuald Saint-Jacques et de Joséphine Hermine Buckley (*ibid.*, p. 18-21).

1860

6 février Naissance à Saint-Hyacinthe de Marie Louise Henriette Dessaulles. Baptisée le lendemain en la cathédrale de Saint-Hyacinthe. Le parrain est Louis-Joseph Papineau, grand-oncle d'Henriette, et la marraine, Eugénie Rosalie Dessaulles, sa tante (Registre des Actes des baptêmes, mariages et sépultures, faits et célébrés en l'église paroissiale la cathédrale de Saint-Hyacinthe).

1864

29 août Mort d'Émilie Mondelet Dessaulles, à l'âge de 29 ans. « La mort de M^{me} Dessaulles a été bien douloureusement ressentie par toute la ville. Notre société perd en elle une femme distinguée par les qualités les plus aimables ; les institutions de charité, une protectrice zélée ; les pauvres, un cœur compatissant et généreux, eux peut-être plus vivement que bien d'autres, la regretteront toujours » (*Courrier*, 6 septembre 1864, p. 2). Après la mort de sa femme, Georges-Casimir Dessaulles fait appel à sa cousine germaine Agathe Honorine Papineau, veuve de Denis Sheppard Leman, pour qu'elle vienne s'occuper des enfants. Fanny Leman accompagne alors vraisemblablement sa mère.

1867

Automne Fanny Leman s'occupe de l'éducation des trois enfants de Georges-Casimir Dessaulles. Celui-ci s'en dit heureux car il n'apprécie guère les méthodes d'éducation

sévères du couvent, qu'il soupçonne d'avoir été à l'origine de la maladie de sa femme (lettre de Fanny Leman à Azélie Papineau Bourassa, 11 octobre 1867, fonds privé).

1868

9 janvier Fanny Leman vante les aptitudes d'Henriette Dessaulles pour la musique : « elle a l'oreille bien juste et joue plusieurs airs qu'elle attrape par-ci par-là à l'Église ou ailleurs ; [...] elle est assez docile, et commence toujours par pratiquer sa leçon et ses petits exercices d'abord aussi longtemps que je lui dis ensuite elle joue ce qui lui plaît et je ne l'en empêche pas, on voit qu'elle aime la musique, elle se met au piano chaque fois qu'elle le trouve ouvert et me demande souvent de jouer pour elle » (*ibid.*, 9 janvier 1868, fonds privé).

Juillet-août À Papineauville avec Fanny Leman, chez la famille Mackay, vraisemblablement jusqu'à la mi-août (lettre d'Henriette Dessaulles à Agathe Honorine Papineau Leman, 24 juillet 1868, suivie d'une lettre de Fanny Leman à la même, 25 juillet 1868, musée McCord, fonds Dessaulles).

1869

14 janvier Georges-Casimir Dessaulles épouse à Saint-Hyacinthe Frances Louise (Fanny) Leman, fille de sa cousine germane. De ce mariage naîtront Rosalie (14 novembre 1869), Emma (27 octobre 1871), Fanny (17 février 1873), Casimir (23 mars 1875) et Henri (1^{er} décembre 1879).

24 août « Nous sommes décidés d'envoyer Henriette au couvent, elle en a bien besoin, la vie indépendante des vacances lui fait tort » (lettre de Fanny Leman Dessaulles à Agathe Honorine Papineau Leman, 24 août 1869, fonds privé).

8 septembre Henriette Dessaulles entre « quart de pension » au couvent de Lorette des sœurs de la Présentation de Marie, à Saint-Hyacinthe. En novembre, sa sœur Alice y entre à son tour. Elles prennent des leçons de musique et la collation, en supplément. L'année se termine le 6 juillet 1870 (ACPM, Livre de comptes).

1870

- 8 septembre « Quart de pension » au couvent de Lorette avec sa sœur Alice, jusqu'au 4 juillet 1871 (ACPM, Livre de comptes).

1871

- 6 septembre « Quart de pension » au couvent de Lorette avec sa sœur Alice (ACPM, Livre de comptes).

1872

- Septembre Au couvent de Lorette, sans doute « quart de pension », jusqu'en juillet. Il en sera de même pour les trois prochaines années (ACPM, Livre de comptes).

1874

Départ de Kate McGinley, bonne d'enfants chez les Dessaulles. Elle était arrivée au Canada dans la suite du prince de Galles Édouard-Albert, venu à Montréal inaugurer le pont Victoria et à Saint-Hyacinthe le 30 août 1860. Au recensement de 1861, elle figure comme « engagée » ; à celui de 1871, elle figure sous le nom de « Cathrine McGinley », née en Irlande et âgée de 34 ans (Recensement, 1861 et 1871).

- 8 septembre Rentrée des élèves au couvent de Lorette (*Courrier*, 25 août 1874, p. 2), et première inscription dans le journal d'Henriette Dessaulles tel qu'il nous est parvenu — les cahiers antérieurs auraient été détruits.

- 16 octobre En convalescence à Montréal, chez sa tante Laframboise, au 85 de l'avenue Union (*Lovell's Montreal Directory for 1876-77*, p. 501).

1875

- 6 juillet Distribution des prix au couvent de Lorette. Inscrite au « deuxième cours », Henriette Dessaulles reçoit le prix de politesse, le premier prix de composition et de musique, le deuxième prix d'« ouvrages manuels », le premier accessit d'instruction religieuse, de grammaire et d'orthographe ainsi que le deuxième accessit de logique. Inscrite aussi au « deuxième cours » d'anglais, elle reçoit le deuxième prix de prononciation, d'analyse grammaticale et de style (*Courrier*, 16 juillet 1875, p. 3).

- 27 juillet « Le matin je fais le ménage, j'ai soin de *mes* enfants, surtout de mon *Fanchon* [elle aurait donc lu *la Petite Fardette*]. Je passe l'après-midi en tête à tête avec Joséphine sous les pins, et si tu nous voyais avec nos ouvrages, causant sérieusement, tu nous prendrais pour des personnes âgées au moins de 30 ans. Jamais je ne sors le jour, à moins que j'ai[e] des visites ou des invitations à faire » (lettre d'Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa, 27 juillet 1875, fonds privé).
- 8 septembre « Demi-pensionnaire » au couvent de Lorette, jusqu'en juillet 1876 (ACPM, Livre de comptes).

1876

- 5 juillet Départ pour Orchard Beach (Maine, É.-U.), en compagnie du docteur Adolphe Malhiot et de sa famille. On retrouve là Guillaume Lamothe (La Mothe) et sa famille.
- 10 juillet Fait la connaissance de Henry Robinson.
- 9 ou 10 août Retour à Saint-Hyacinthe.
- 25 [?] août Fin du premier cahier du *Journal*.
- 3 septembre Deuxième grand incendie de Saint-Hyacinthe — le premier eut lieu le 14 mai 1854 : huit cents maisons sont détruites.
- 6 septembre Avec sa sœur Alice, pensionnaire au nouveau couvent des sœurs de la Présentation, rue Girouard. Prend des « leçons de musique pratique (1 heure) ». À compter du 1^{er} février 1877, ses leçons de musique sont prolongées de dix minutes (ACPM, Livre de comptes).
- 17 septembre Début du deuxième cahier du *Journal*.

1877

- 20 mars Mort de Henry Robinson à Farmingdale (Maine, É.-U.) (*Portland Daily Press*, 29 mars 1877). Il était né le 16 décembre 1848 (*Hollowell Vital Records*, vol. 1 : *Births*).
- 19 mai Mort de Rosalie, demi-sœur d'Henriette Dessaulles, des suites d'une méningite.
- 31 mai Maurice Laframboise, cousin d'Henriette Dessaulles, meurt de la diphtérie, à Montréal. Il était né à Saint-Hyacinthe le 20 mars 1850.

- 4 juillet Visite de Sir John A. Macdonald à Saint-Hyacinthe.
- 6 juillet Henriette Dessaulles termine ses études au couvent de la Présentation de Marie à Saint-Hyacinthe.
- 5 août Bénédiction de la cloche du nouveau couvent des sœurs de la Présentation de Marie, présidée par M^{gr} Louis-Zéphirin Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe. On baptise la cloche « Marie-Joseph-Louis-Maurice ». Parmi les parrains et marraines, au nombre de vingt-quatre, figurent Georges-Casimir Dessaulles, maire de Saint-Hyacinthe, et sa fille Henriette.
- 15 août Fête de l'Assomption. Visite à Saint-Hyacinthe de M^{gr} Conroy, délégué apostolique. Procession avec décoration et illumination des édifices publics et des maisons le long du parcours. Les célébrations se poursuivent le lendemain, 16 août, jour de la fête de Saint-Hyacinthe.
- 25 décembre Vers la fin de la messe de minuit, le feu se déclare à l'usine de la New City Gas Company de Saint-Hyacinthe. On sonne le tocsin et, par mesure de précaution, on évacue l'église.

1878

- 22 février Marie Henriette Alphonsine Saint-Jacques, sœur de Maurice, meurt d'une méningite. Elle était née le 13 novembre 1873.
- 2 juin Le juge Wilfrid Dorion, ami de la famille Dessaulles et frère d'Antoine-Aimé, juge en chef de la Province de Québec, meurt à Montréal. Il était né à Sainte-Anne-de-La-Pérade, le 2 octobre 1827.
- 8 juin Maurice Saint-Jacques se classe premier aux examens de droit de l'université Laval et gagne la médaille du gouverneur, Lord Dufferin.
- 24 juillet Fin du deuxième cahier du *Journal*.

1879

- 8 juin Début du troisième cahier du *Journal*.
- 13 août Avec son frère Arthur, sa sœur Alice et sa cousine Louise Laframboise, séjourne pendant quelques jours au manoir de Saint-Ours. Y retrouve Kate McGinley, passée au service de la famille Saint-Ours après son départ de Saint-Hyacinthe.

18 octobre Fin du troisième cahier du *Journal*.

1880

22 juillet Début apparent du quatrième cahier du *Journal* (voir *supra*, Introduction, p. 29-30).

25 décembre Fiançailles d'Henriette Dessaulles et de Maurice Saint-Jacques.

1881

Mai Fin du *Journal*.

19 juillet Mariage d'Henriette Dessaulles et de Maurice Saint-Jacques à la cathédrale de Saint-Hyacinthe. La bénédiction nuptiale est donnée par le vicaire général L.-A. Gravel.

1882

17 juillet Naissance d'un premier enfant : Maurice. Il épousera à Rivière-du-Loup, le 16 juillet 1917, Gabrielle Fraser ; mourra à Saint-Hyacinthe le 6 novembre 1935 (« Généalogie Papineau », f. 123 ; P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 20).

1884

8 juillet Naissance d'Adine, deuxième enfant d'Henriette et de Maurice Saint-Jacques. Elle épousera à Saint-Hyacinthe, le 17 mai 1909, René Morin, notaire ; mourra le 24 mars 1975 (« Généalogie Papineau », f. 123 ; P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 20 ; certificat d'inhumation V18143 au cimetière de Côte-des-Neiges, paroisse Saint-Viateur, Montréal).

1886

28 février Naissance d'Émilie, troisième enfant d'Henriette et de Maurice Saint-Jacques. Elle épousera à Saint-Hyacinthe, le 8 septembre 1909, Charles Rinfret ; mourra le 30 octobre 1960 (« Généalogie Papineau », f. 123 ; P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 20).

1889

- 4 juillet Naissance de Marguerite, quatrième enfant d'Henriette et de Maurice Saint-Jacques. Elle mourra le 29 juillet 1890.

1890

- 20 octobre Naissance de Marie, cinquième enfant d'Henriette et de Maurice Saint-Jacques. Elle épousera à Saint-Hyacinthe, le 18 juin 1912, Ernest Guimont, avocat ; mourra le 15 février 1980 (« Généalogie Papineau », f. 123 ; P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 21).

1894

- 19 mai Naissance de Louis, sixième enfant d'Henriette et de Maurice Saint-Jacques. Il épousera à Rivière-du-Loup, le 19 janvier 1928, Alice Langlais ; mourra le 23 août 1942 (« Généalogie Papineau », f. 123 ; P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 21).

1896

- 3 mars Naissance de Jules-Horace, septième enfant d'Henriette et de Maurice Saint-Jacques. Il mourra le 13 août 1896 (P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 21 ; lettre d'Adine Bourassa à Augustine Bourassa, 13 août 1896, fonds privé).
- Mars Henriette Dessaulles souffre d'une péritonite. Au début d'avril, son état s'aggrave ; vers la fin d'avril, début de guérison (*ibid.*, 2, 16 et 30 avril 1896 et 14 mai 1896, fonds privé).
- 28 mai Rechute. Le 30 juillet, elle « songe à se transporter en pension » (*ibid.*, 28 mai 1896 et 30 juillet 1896, fonds privé).
- 4 septembre S'installe chez son père pour la durée de sa convalescence. Maurice vient y prendre les repas (*ibid.*, 3 septembre 1896, fonds privé). La famille reprendra domicile en février ou mars 1897 (*ibid.*, 11 mars 1897, fonds privé).

1897

- 4 mars Maurice Saint-Jacques est nommé candidat libéral pour la prochaine élection provinciale (« Convention libérale », *l'Union*, 12 mars 1897, p. 2).
- 17 mars Il participe à l'ouverture de la campagne électorale à Rougemont, aux côtés de Félix-Gabriel Marchand, de Jean-Baptiste Blanchet et d'Olivier Brodeur (« Comté de Rouville », *l'Union*, 26 mars 1897, p. 1).
- Avril Il souffre d'une sciatique et de la fièvre typhoïde. On doit le remplacer aux assemblées politiques (lettre d'Adine Bourassa à Augustine Bourassa, 23 avril 1897, fonds privé).
- 4 mai Maurice Saint-Jacques meurt des suites d'une pneumonie (*ibid.*, 4 mai 1897, fonds privé ; « Décès de M. St-Jacques », *l'Union*, 7 mai 1897, p. 1 ; « Obituaire », *ibid.*, 14 mai 1897, p. 1).
- 11 mai Georges-Casimir Dessaulles remplace son gendre à la candidature libérale et est élu le 11 mai, avec 2 329 voix, contre 1 592 pour le candidat conservateur Antoine-Paul Cartier. Il sera député de Saint-Hyacinthe jusqu'en 1900 (*Répertoire des parlementaires québécois*, p. 762 ; lettre d'Adine Bourassa à Augustine Bourassa, 14 mai 1897, fonds privé).
- 20 mai Henriette Dessaulles s'installe chez son père avec ses enfants Adine et Marie ; Louis s'y trouvait déjà (*ibid.*, 19 mai 1897, fonds privé). Maurice est pensionnaire chez les jésuites et sera au collège d'Arthabaska à l'autonne (*ibid.*, 10 octobre 1897, fonds privé) ; Émilie est au couvent (*ibid.*, 27 mai 1897, fonds privé).

1898

Pratique la graphologie. Elle demande à Marie Papineau Beaudry de faire critiquer une de ses études par le père Knapp (lettre d'Henriette Dessaulles à Marie Papineau Beaudry, 2 mai 1898, fonds privé). « [...] je suis très riche de ce temps-ci, la graphologie m'apportant beaucoup de sous et de maux de tête. Ouais ! Marie ! Que je suis dégoûtée de la vie ! Être la mère de cinq enfants et passer mes journées à dire aux gens des stupidités à 50 cents la tête ! Et cela après une vie comme la mienne ! » (*ibid.*, 28 novembre 1898, fonds privé).

18 décembre

Joséphine Saint-Jacques (« Jos » dans le *Journal*) meurt d'une pleurésie, à l'âge de 39 ans (P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 21). « S'il y en a une pour qui la vie a pris la forme d'une bataille mêlée de naufrage, c'est bien cette pauvre Joséphine St-Jacques. [...] Elle a été prise d'une pleurésie cet avant-dernier dimanche, et dimanche dernier elle est morte. La pleurésie a fini par une congestion. Ses poumons se sont emplis petit à petit. Le dimanche matin, elle a cessé de pouvoir parler, sans perdre sa connaissance. Elle a serré la main aux amis qui sont venus la voir, et l'on prétend qu'elle a reconnu son père arrivé ce même jour. [...] Dans le courant de sa maladie, elle a insisté pour ne pas laisser non terminé un ornement d'église qu'elle peignait depuis plusieurs semaines. Et pour parler de sa maladie, de sa constitution usée, de sa mort et de ses funérailles, elle a déployé toute la lucidité, la précision, l'énergie, le sens pratique et humoristique avec lesquels elle a si souvent ri et fait rire les autres des choses les plus lamentables, voire même de ses souffrances les plus vraies et les plus aiguës. [...] M^{de} E. St-Jacques, Alice et Henriette St-Jacques ont été, avec une Sœur Grise, ses gardes-malades. Les Dominicains, à qui elle a rendu tant de services dernièrement, ont chanté le service. Elle n'a pu être enterrée ; la seule chose qu'elle semble avoir prévue avec répugnance et sans gaieté » (lettre d'Adine Bourassa à sa sœur Augustine, 22 décembre 1898, fonds privé).

1900

12 février

Henriette Dessaulles annonce qu'elle « prendra maison en juin » (lettre à Marie Papineau Beaudry, 12 février 1900, fonds privé).

1901

31 décembre

« J'ai eu une belle lettre de Françoise, elle médite pour moi l'offre d'une position à la rédaction de son journal [*le Journal de Françoise*] » (*ibid.*, 31 décembre 1901, fonds privé).

1902

28 juin

Début d'une chronique de graphologie, sous le pseudonyme de Jean Deshaies, dans le *Journal de Françoise*

(28 juin 1902, p. 77 ; Jeannine Couture, « Vie et œuvre de madame H.-D. Saint-Jacques », p. 14).

1904

- Octobre* « Je me suis arrangée avec le rédacteur de *la Patrie*, pour faire de la graphologie dans son journal, tous les samedis. [...] Ce sera cinq à six heures de ce travail par jour. [...] Trouve-moi donc un nom de plume expressif comme grap[h]ologue], toi qui as de l'imagination ! J'avais pensé à Sybille [*sic*] ? Suggère quelque chose. Si j'avais pu trouver la traduction de '*Search light*', ça aurait bien fait » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Émilie, 9 octobre 1904, fonds privé).
- 15 octobre* *La Patrie* annonce une chronique de graphologie, sans préciser qui en sera l'auteur (« Graphologie », *la Patrie*, 15 octobre 1904, p. 22).
- 22 octobre* Première étude graphologique dans *la Patrie*, non signée (« Graphologie », *la Patrie*, 22 octobre 1904, p. 22). « Je t'envoie une *Patrie*, celle d'hier. Il y a plusieurs bonnes fautes dont il faut accuser le typographe et non madame ta mère, qui a passé l'âge des fautes d'orthographe. — Je n'ai pas pris de nom de plume et cela intrigue mes correspondants dont la plupart m'appellent Monsieur » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Émilie, 6 novembre 1904, fonds privé). Elle rédigera aussi des chroniques de graphologie pour *le Canada* de 1906 à 1914, *le Nationaliste* de 1914 à 1922 et *le Devoir* de 1922 à 1946 (voir J. Couture, « Vie et œuvre de madame H.-D. Saint-Jacques », p. 15).

c. 1906-1907

« T'a-t-on dit que je traduis des rapports des séances du Sénat. On m'en a passé 500 pages. C'est un énorme travail auquel je dois consacrer *sept* heures de travail par jour, et même à ce taux, je ne livrerai le travail qu'un peu en retard » (lettre d'Henriette Dessaulles à Marie Papineau Beaudry, non datée, fonds privé). Des parents lui prêteront main-forte à l'occasion (lettre d'Henriette Dessaulles à Caroline Dessaulles Béique, non datée, fonds privé).

1907

- 4 mai *Le Journal de Françoise* (4 mai 1907, p. 47) annonce la collaboration de « Madame Danielle Aubry » : pseudonyme d'Henriette Dessaulles, qui y publiera des chroniques jusqu'en avril 1909. L'année précédente, *le Journal de Françoise* avait publié quelques articles signés « Danielle Aubry », parus d'abord dans le *Courrier de Montmagny*.

1908

- 20 janvier Conférence sur « L'éducation morale de l'enfant » à l'École ménagère provinciale, à Montréal (« La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste », *le Canada*, 4 janvier 1908, p. 11).
- 2 mai Publication d'extraits du journal d'Henriette Dessaulles (14 mai-8 août 1876) sous le titre « L'amour passa... », dans *le Journal de Françoise* (7^e année, n° 3, samedi 2 mai 1908, p. 34-40). Le texte est signé « Françoise » et présenté comme provenant d'un manuscrit anonyme trouvé parmi des livres achetés aux enchères : « C'était un de ces cahiers dont les jeunes pensionnaires se servent, ou pour prendre des notes, ou pour écrire leur journal. » Les dates correspondent exactement à celles du journal, mais le texte a été légèrement modifié et les noms ont été changés (voir *infra*, Appendice III).

1908-1914

Sous les pseudonymes de Danielle Aubry et de Jean Deshayes (Deshaies), rédige, de 1908 à 1914, une page intitulée « Feuillettes féminines » dans l'édition du mercredi du journal *le Canada* : une chronique « Entre nous », une ou deux colonnes de graphologie, parfois un récit, parfois un bref compte rendu sous le titre « Les livres » (voir J. Couture, « Vie et œuvre de madame H.-D. St-Jacques », p. 16). Elle aurait aussi utilisé le pseudonyme « Claude Ceyla » (lettre de Fanny Leman Dessaulles à Henriette Dessaulles, 30 juin 1906, fonds privé).

1909

- 7 février « Henriette a eu un second prix (\$15.00) à un concours littéraire du *Journal de Françoise* » (lettre de Fanny Leman Dessaulles à Marie Papineau Beaudry, 7 février 1909, fonds privé).

1910

Sous le pseudonyme de Marc Lefranc, rédige des « Billets du soir » au *Devoir*, en alternance avec Albert Lozeau et Léon Lorrain : une soixantaine, de 1910 à 1912 et en 1916 (voir J. Couture, « Vie et œuvre de madame H.-D. Saint-Jacques », p. 16).

1911

- 7 octobre Henri Bourassa annonce la parution d'une chronique hebdomadaire, « Les lettres de Fadette », dans *le Devoir* (« Aux lectrices du *Devoir*, *Les lettres de Fadette* chaque jeudi. Une page littéraire chaque samedi », *le Devoir*, 7 octobre 1911, p. 1).
- 12 octobre Première « Lettre de Fadette » : « Encore une femme qui veut écrire ? Hélas, oui, mais c'est un petit bout de femme modeste, effacée, qui est certaine de ne porter ombrage à personne. // Elle a plus vécu dans les bois que dans les salons ; elle y a appris surtout à se taire : voilà pourquoi elle a tant de choses à vous dire ! » (*le Devoir*, 12 octobre 1911, p. 4). Plus de 1700 « Lettres de Fadette » paraîtront dans *le Devoir*, la dernière le 3 janvier 1946. Un choix des « Lettres de Fadette » parues entre octobre 1911 et janvier 1922 sera publié en cinq volumes sous le même titre, de 1914 à 1922 (voir *infra*, Bibliographie).

1912

- 26 juin Mémoire sur « Les femmes et les lettres françaises au Canada », au premier congrès de la langue française au Canada, à l'université Laval (*Premier congrès de la langue française au Canada, 1912, Mémoires, Québec, L'Action sociale, 1914, p. 457-466*). « [...] je dois me mettre sur mon 36 pour la séance d'après-midi où je suis désignée pour lire mon travail. J'ai l'espoir que mon tour ne vienne pas, je serais si contente ! Après ce sera un fier débarras » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 25 juin 1912, fonds privé).

1913

- Mai-juin À Paris. « J'ai envoyé promener les invitations des dames du Lycéum [elle est membre du Club du Lycéum de Paris, fondé par la duchesse d'Uzès, la baronne de Bourgoing et la comtesse de Chabannes]. Ça m'embête

tous ces gens-là. Mais il me reste des visites à faire quand même ! Je veux m'exécuter avant notre départ pour notre petit voyage en Touraine et en Bretagne. Nous prenons un billet circulaire et cela n'est pas bien dispendieux surtout en voyageant ensemble ce qui divise bien des dépenses. Nous partirons de Paris le 19 ou le 20, puis Juliette [Casavant] retourne en Suisse où j'irai la retrouver à la fin de juillet » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Adine, 2 juin 1913, fonds privé).

- 5 juin À Paris : théâtre, concerts, visites (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 5 juin 1913, fonds privé).
- 8 août Toujours à Paris. Prévoit partir pour la Suisse le lendemain ou le lundi 11, afin d'y rejoindre Juliette Casavant (*ibid.*, 8 août 1913, fonds privé).
- 25 août Avec Juliette Casavant à Leysin, en Suisse. Prévoit retourner en France et rentrer au Canada avec Juliette Casavant vers la fin de septembre (*ibid.*, 25 août 1913, fonds privé).

1914

Perd sa situation au journal *le Canada*. Caroline Dessaulles Béique intervient en vain : Henriette Dessaulles l'en remercie dans une lettre du 13 mars [1914 ; datée postérieurement, sans doute par sa fille Marie].

- 7 décembre Mort de Frances Louise (Fanny) Lemman Dessaulles, à Saint-Hyacinthe.

1924

- Juillet En vacances à Percé, au moins jusqu'à la fin de juillet (lettres d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 26 juin 1924, 11, 22 et 26 juillet 1924, fonds privé).

1925

- Avril Conférence à l'assemblée préparatoire du 3^e Congrès de la langue française à Sherbrooke (lettre d'Henriette Dessaulles à Marie Papineau Beaudry, 19 avril 1925, fonds privé ; ms. sans titre, 7 f. paginés 1 à 7, fonds privé).
- Mai Présidente des Dames de charité de Saint-Hyacinthe (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 8 mai

1925). Elle démissionnera et passera à la vice-présidence en 1942 (*ibid.*, 22 mai [1942], fonds privé).

Juillet-août En vacances à Percé jusqu'au 10 août (*ibid.*, 31 juillet et 9 août 1925, fonds privé).

1926

Juillet-août En vacances à Percé jusqu'au 25 août (*ibid.*, 23 juillet, 8 et 21 août 1926, fonds privé).

Octobre Songe à se mettre en pension dans un couvent (*ibid.*, 7 octobre 1926, fonds privé).

1927

23 avril Conférence au couvent de la Présentation de Marie à Saint-Hyacinthe : « J'ai fait ma conférence au couvent hier. 'Les femmes canadiennes, ce qu'elles furent, ce qu'elles sont'. J'avais des vieilles lettres pour conter l'ancien temps, et je leur ai donné certains aperçus de bon sens et d'éducation pratique, mais avec la note gaie. Elles ont paru enchantées et m'ont comblée : compliment, fleurs, etc. Enfin ! je suis débarrassée de cela, toujours ! » (*ibid.*, 24 avril 1927, fonds privé). Le texte de cette conférence est écrit sur une machine à clavier anglais, sans accents (dactylographie, sans titre, 35 f., fonds privé). « Il ne faudrait pas décorer du nom solennel de conférence la simple causerie que je viens vous faire dans ce cher couvent où je fus, il y a longtemps, une petite fille rieuse, et espiègle, qui aimait beaucoup ses maîtresses et était très heureuse dans son couvent. // D'y revenir en vieille dame, pour vous faire la morale, je n'y ai pas songé une minute ! De mon temps, la morale n'était pas de mise les jours de fête ! // J'ai cherché un sujet qui peut intéresser un auditoire assez varié et j'espère avoir trouvé : je vous parlerai des femmes de notre pays : ce qu'elles furent et ce qu'elles sont, en remontant à plus d'un siècle en arrière » (f. 1). Voir aussi la conférence prononcée le 4 décembre 1937.

Juillet-août En vacances à Percé jusqu'au milieu d'août, écrit de l'hôtel South Beach (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 17 juillet 1927, fonds privé).

1929

- Juillet-août* En vacances à Percé pendant cinq ou six semaines (*ibid.*, 19 juillet 1929, fonds privé).
- 6 septembre* S'installe comme pensionnaire à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Elle y demeurera jusqu'à sa mort (J. Couture, « Vie et œuvre de madame H.-D. Saint-Jacques », p. 12).

1930

- 22 avril* Mort de Georges-Casimir Dessaulles, à Saint-Hyacinthe, à l'âge de 102 ans.
- Été* «[...] il me faudrait une robe d'été, un peu habillée pour cette conférence à Ottawa » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 12 février 1930, fonds privé). Conférence sur « La Canadienne », à l'Association fédérée des anciennes élèves des couvents catholiques du Canada (dactylographie, 51 f., fonds privé).
- Juillet-août* En vacances à Percé jusqu'en août (lettres d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 8, 21, 26 juillet et 4 août 1930, fonds privé).

1931

- 20 avril* Conférence sur Madeleine de Verchères à la radio (Fadette, *le Devoir*, 21 avril 1932, p. 5).
- Juillet-août* En vacances à Percé (lettres d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 11 et 18 juillet 1931, fonds privé ; cahier [« Notes et pensées »], agenda 1914).

1935

- 22 mai* Conférence à l'École ménagère des sœurs de la Présentation, à Sutton (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 13 mai 1935, fonds privé). Il y eut sans doute plus d'une conférence. Le texte est intitulé : « Première partie. Conférences [la lettre « s » a été ajoutée] à l'École Ménagère » (ms., paginé 1 à 26) ; « 2^e partie. Conférence » [à droite, dans la marge supérieure : « (1906) (1^{ère} à l'École Ménagère) »] (ms., paginé 1 à 32) ; « 3^e partie » (ms., paginé 1 à 44).

26 novembre Conférence chez les sœurs de la Présentation, à Notre-Dame-de-Grâce (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 30 octobre 1935, fonds privé).

1937

19 octobre À sa fille Marie : « Tu écris bien joliment ! Pourquoi n'essaierais-tu pas d'écrire ? Sous un nom impossible à deviner et ce serait facile de placer tes articles. Tant de vérités que tu pourrais dire ! Pour moi ce fut une distraction salutaire » (*ibid.*, 19 octobre 1937, fonds privé).

Fin octobre Conférence au Cercle des fermières à Sainte-Madeleine (*ibid.*, 3 novembre 1937, fonds privé).

4 décembre Conférence au Cercle universitaire, à Montréal (« Voix du passé », ms., 81 f., fonds privé ; « Voix du passé » [fragments], 32 f., dont 11 dactylographiés et 21 manuscrits [annotation manuscrite en tête du premier feuillet : « À conserver dans son entier — j'ai abrégé pour le Cercle Universitaire »], fonds privé ; « 'Voix du passé', Conférence au Club Universitaire, par M^{me} Henriette D. Saint-Jacques », dactylographie, 26 f., fonds privé ; Léon Lorrain, « Madame Maurice Saint-Jacques au Cercle universitaire. L'art épistolaire chez les ancêtres de M^{me} Saint-Jacques », *le Canada*, 6 décembre 1937, p. 4 ; photo, p. 16).

1938

23 janvier Conférence sur « L'influence des femmes dans le monde » au cercle Fémina, à l'hôtel Windsor, à Montréal (« Notre influence », 37 f., dont 26 dactylographiés et 11 manuscrits, fonds privé ; Fadette, « L'influence des femmes dans le monde », *le Devoir*, 24 janvier 1938, p. 5 et 25 janvier 1938, p. 5 ; M^{me} Letellier de Saint-Just, « Le rôle de la femme est de faire rayonner la vérité », *le Canada*, 24 janvier 1938, p. 3 ; « Interest of Women in Politics Urged. Reforms Need Assistance Speaker Tells Femina », *The Montreal Daily Star*, 24 janvier 1938, p. 32).

Mars Conférence à la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste de Montréal, fondée en 1907 par Caroline Dessaulles Béique et Marie Lacoste Gérin-Lajoie (ms., sans titre, paginé 1 à 26 ; des feuillets détachés portent l'inscription « Conférence remaniée pour la Fédération / Mars 1938 / Notes » : ms., 10 f. dont certains non numé-

rotés et les autres numérotés 20, 23-28, 33, fonds privé). Nous donnons la date sous réserve, car les activités de la Fédération auraient à peu près cessé avec le départ de la présidente Marie Lacoste Gérin-Lajoie en 1933 (voir Marie Lavigne, Yolande Pinard, Jennifer Stoddart, « La Fédération nationale Saint-Jean Baptiste et les revendications féministes au début du 20^e siècle », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, édit., *Travailleuses et féministes*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 199-216).

29 mai « Où en sommes-nous pour ma causerie à la radio ? Je n'en ai plus entendu parler, et comme j'ai besoin d'argent, [...] je tiens à la faire et je prépare quelque chose de gentil. L'esprit chrétien et le sens social des femmes du dix-septième siècle ! Ai-je à faire quelque démarche ? ou bien est-ce entendu, et alors, pour quand ? Informe-toi, réponds-moi. En attendant, je travaille et je *ponds* » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Émilie, 29 mai 1938, fonds privé).

Juillet-août Chez Marie Papineau Beaudry, à Sainte-Adèle, jusqu'à la fin août (lettres d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 16 et 24 juillet, 13, 16 et 29 août 1938, fonds privé).

11 juillet Conférence : « Je suis allée en ville trois jours [...] j'ai fait ma conférence [vraisemblablement celle dont il question dans sa lettre du 29 mai 1938] le 11 » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Émilie, 16 juillet 1938, fonds privé).

9 décembre « Je pars dans une demi-heure avec Bibi pour aller au Cours de littérature... tout à fait intéressant. C'est une de nos rares distractions intelligentes » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 9 décembre 1938, fonds privé).

1939

Novembre Offre à sa fille Marie quatre des cinq volumes des *Lettres de Fadette*, le troisième, à son avis le plus joli, étant impossible à trouver sauf chez des bouquinistes. Suggère deux libraires et note la grande quantité de ses invendus : « Le grenier est rempli de livres non vendus et j'ai un extrême plaisir à les donner » (*ibid.*, 28 novembre 1939, fonds privé).

1940

- 16 décembre « Ma nouvelle pour l'Album des auteurs ne marche pas à mon goût... je suis un peu bête par moments et c'en est un, mais comme je suis bien portante l'esprit reprendra son aplomb. Rien ne me satisfait de ce que j'écris et je change mon canevas sans cesse ce qui ne m'avance pas ! (*ibid.*, 16 décembre 1940, datée par sa fille Marie, fonds privé).

1941

- 14 janvier Encourage sa fille Marie à pratiquer la graphologie et donne ses sources en cette matière (*ibid.*, 14 janvier 1941, fonds privé).
- 5 mai « Ce Monsieur de la Radio n'est pas encore venu, je te donnerai des nouvelles. On a peut-être trouvé que \$10.00 par semaine c'était trop ? À moins de cela, le jeu n'en vaut pas la chandelle, car dix études par semaine cela représente de l'ouvrage en plus de ce que je fais déjà » (*ibid.*, 5 mai 1941, fonds privé).
- Juillet-août À Sainte-Adèle chez Marie Papineau Beaudry, jusque vers la fin d'août (*ibid.*, 16 juillet, 2 et 21 août 1941, fonds privé).
- 19 août Sa fille Marie lui écrit une longue lettre au sujet des bonnes et lui suggère d'en faire un article (lettre de Marie Guimont à Henriette Dessaulles, 19 août 1941, fonds privé). « Quelle belle longue lettre, si sage, si prête presque à être publiée. Certes, je profiterai de ce travail et je ferai une chronique parfaite dont tu seras l'auteur » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 21 août 1941, fonds privé). La « Lettre de Fadette » du 16 septembre, qui donne des conseils aux jeunes mamans sur la façon de traiter les bonnes, reprend à peu près tels quels des passages de la lettre du 19 août (Fadette, « Lettre de Fadette », *le Devoir*, 16 septembre 1941, p. 5). Une autre « Lettre de Fadette » (*le Devoir*, 7 octobre 1941, p. 5) portera, cette fois, sur les exigences des bonnes. Une lettre de Marie (14 octobre 1941, datée postérieurement, fonds privé) la félicitera de l'article [celui du 16 septembre, semble-t-il, qu'Henriette Dessaulles aurait envoyé « à toutes les petites mamans » de la famille].
- 3 octobre Lettre au sujet de ses chroniques : dit utiliser une lettre de sa petite-fille Suzanne [Morin] pour sa chronique et

sollicite les idées et les suggestions de Marie (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 3 octobre 1941, fonds privé).

8 décembre Conférence. « J'ai fait, hier soir, une petite conférence pour les membres de l'Action sociale féminine : 'Les Gardiennes'. Les femmes gardiennes de la famille, de la société et du pays. Jolie salle bienveillante et aucune fatigue » (*ibid.*, 9 décembre 1941, fonds privé).

10 décembre « Pas encore de nouvelles de M. Dupont de Radio-Canada. Tant mieux, je ne pourrais avoir un surcroît de travail avant les fêtes » (*ibid.*, 10 décembre 1941, fonds privé).

1942

23 février Annonce qu'elle compte présenter en mai, au concours du prix David, « un petit roman, — plutôt une très longue nouvelle », vraisemblablement « Le sceau » (inédit, voir *infra*, Bibliographie). Demande à sa fille Marie de le lire et de le faire lire ensuite à Édouard Montpetit. Ajoute enfin : « Je cherche un titre. C'est difficile et important » (*ibid.*, 23 février 1942, fonds privé). Réponse de Marie Guimont le 4 mars, précisant qu'on peut soumettre au concours du prix David un texte non publié. Dans sa lettre du 5 mars (fonds privé), Henriette Dessaulles hésite. Dans sa lettre du 9 mars, qui accompagne le manuscrit, elle exprime encore ses réticences : « [...] plus je les vois [ces pages], plus je leur trouve de défauts et de fautes ! » Hésite encore sur le titre : « 'Poursuite' ou 'Conquêtes' ? » (*ibid.*, 9 mars 1942, fonds privé). Dans une lettre du 11 mars, Marie Guimont fait une critique favorable et suggère quelques modifications : « ton histoire, vraie d'ailleurs, est délicieuse » (lettre de Marie Guimont à Henriette Dessaulles, 11 mars 1942, fonds privé). Le 7 mai, envoie son manuscrit à sa fille Émilie et sollicite son « impression bien sincère » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Émilie, 7 mai 1942, fonds privé).

Octobre-
novembre

Après la mort de son fils Louis et de sa belle-fille Alice (noyés le 23 août 1942), elle remet en question la poursuite de son travail. Le 3 novembre, elle affirme avoir décidé de continuer (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 3 novembre 1942, fonds privé), malgré l'avis de sa fille Marie qui lui suggérait de ne plus s'occuper

de graphologie (lettre de Marie Guimont à Henriette Dessaulles, 28 octobre 1942, fonds privé).

1943

Juillet-août À Sainte-Adèle, chez Marie Papineau Beaudry (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 6 juin 1943, fonds privé).

1944

Octobre-novembre Gustave Lanctot, directeur de la section française des Archives nationales du Canada, offre par l'intermédiaire de Marie Guimont d'acheter les « lettres des grand'mères » (lettres de Marie Guimont à Henriette Dessaulles, 28 octobre 1944 et 9 novembre 1944, fonds privé). Par la suite, Gustave Lanctot signale à Marie Guimont qu'il présentera la candidature d'Henriette Dessaulles à la Société royale du Canada, dont il est membre (*ibid.*, novembre 1944 et lettre jointe de G. Lanctot à Marie Guimont). Dans une lettre à Henriette Dessaulles, Arthur Saint-Jacques parle du plaisir que Thomas Chapais se « réservait pour le grand jour où il serait le parrain de la première femme à être invitée à faire partie de la Société Royale du Canada : 'Fadette' [...] » (21 février 1945, fonds privé).

1945

Janvier Se prépare à aller vivre à Montréal, chez sa fille Marie (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 31 janvier 1945, fonds privé).

Printemps «[...] quatre mois, peut-être davantage » à l'hôpital Sainte-Justine (Rose Létourneau-La Salle, « Souvenirs. Chambre 35 », *le Devoir*, 1^{er} avril 1949, p. 4).

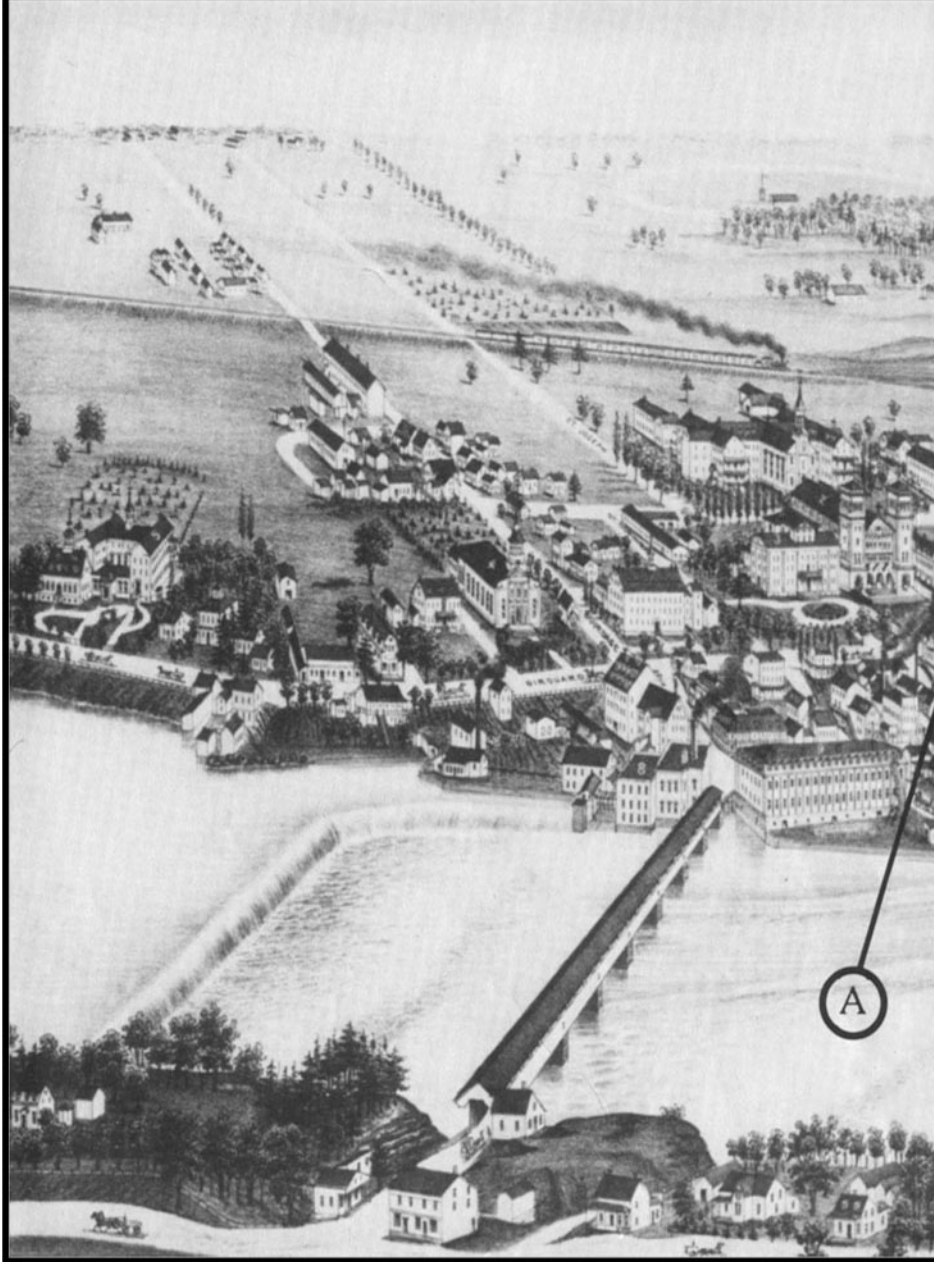
6 décembre « Il faut que je fasse ma chronique, je ne sais quoi dire, je rabâche toujours la même chose ! Pauvres lecteurs et pauvre moi ! » (lettre d'Henriette Dessaulles à sa fille Marie, 6 décembre 1945, fonds privé). Le même jour, à sa fille Adine : « Ma lettre n'est pas longue mais je dois pondre un article. Si tu as des suggestions à me faire quant à mes sujets de chronique, cela me rendrait service » (fonds privé).

1946

17 novembre Mort d'Henriette Dessaulles à Saint-Hyacinthe, à l'âge de 86 ans. Inhumation, le 20 novembre, au cimetière de la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire à Saint-Hyacinthe.

1971

Publication de Fadette, *Journal d'Henriette Dessaulles, 1874/1880* (Montréal, Hurtubise HMH, 327 p. ; achevé d'imprimer le 29 mars 1971), avec une préface de Pierre Dansereau et une introduction de Louise Saint-Jacques Dechêne.



(A) G.-C. Dessaulles
 (B) R. Saint-Jacques

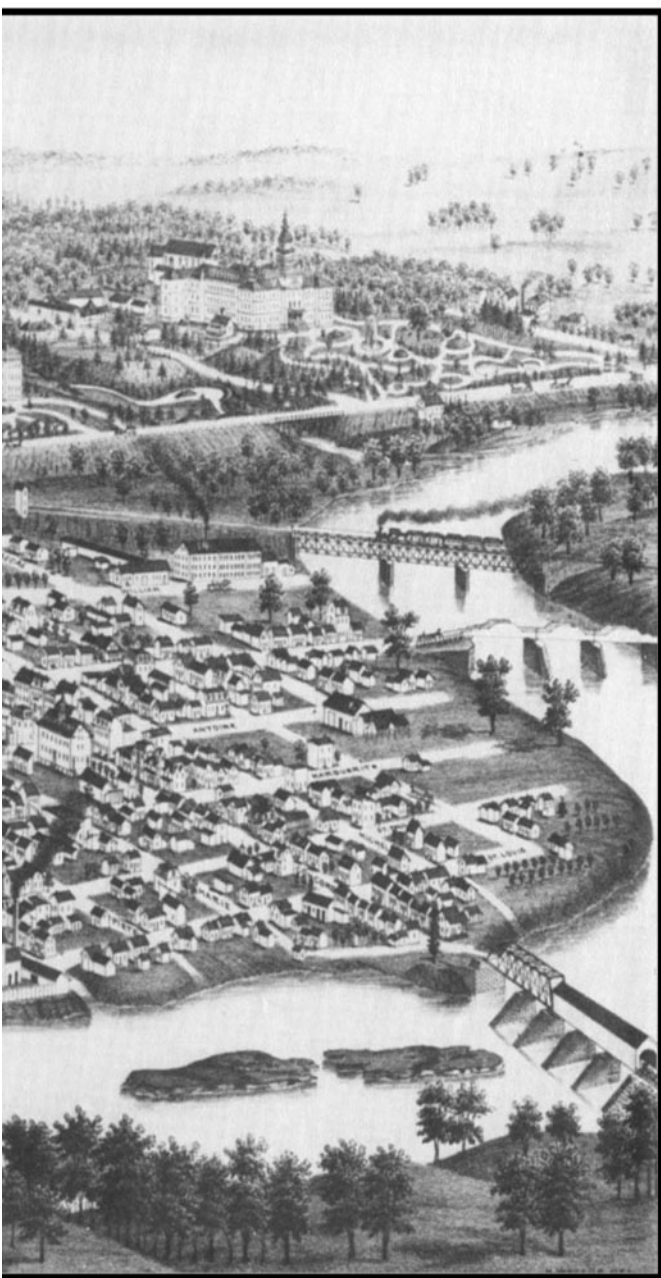
- 1 PALAIS DE JUSTICE
- 2 CATHÉDRALE
- 3 ÉVÊCHÉ
- 4 MAIRIE DE PAROISSE
- 5 PRÉFECTURE
- 6 PRÉSENTATION
- 7 RÉMINAIRE
- 8 MANUFACTURE DE LAINE



VUE A VOL D'OISEAU DE

ST. HYACINTHE, P.Q.

1881.



- 9. MANUFACTURE DE L. COTE.
- 10. JARRET ET LAPERLE.
- 11. FONDERIE, BERTRAND.
- X " " FROCHETTE & FILS.
- 12. MARCHÉ.
- 13. ACADEMIE GIBOUARD.
- 14. TANNERIE, DUCLOS & PAYAN.
- 15. STATION DU GRAND TRONC.
- 16. MANUFACTURE DE PORTES CHASSIS
SERRIES ETC.

Gravure de H. Wellge
 (Reproduit de la gravure de Saint-Hyacinthe; copie aux Archives nationales du Canada).

Page laissée blanche

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ACPM	Archives du couvent de la Présentation de Marie (Saint-Hyacinthe)
ANC	Archives nationales du Canada
ANQ	Archives nationales du Québec
ASSH	Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
<i>Courrier</i>	<i>Courrier de Saint-Hyacinthe</i>
<i>DBC</i>	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i> , Québec, Presses de l'université Laval, t. IX, 1977 ; t. X, 1972 ; t. XI, 1982
<i>DOLQ</i>	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec</i> , Montréal, Fides, t. I : <i>Des origines à 1900</i> , 1980 ; t. II : <i>1900-1939</i> , 1980
« Généalogie Papineau »	D.-B. Papineau, « Samuel Papineau I (1670-1739) et Catherine Quevillon (1685-1781). Historique & Documents » [titre courant : « Généalogie famille Papineau »], dactylographie, 280 f. (fonds privé)
Recensement	Recensement du Canada, Province de Québec, District de Saint-Hyacinthe (Archives nationales du Canada)
art.	article
éd.	édition
édit.	éditeur
f.	feuillet(s)
<i>ibid.</i>	même ouvrage
<i>id.</i>	même auteur
<i>infra</i>	plus bas
l.	ligne
<i>loc. cit.</i>	lieu cité
ms.	manuscrit
n.	note
n. p.	non paginé

n°	numéro
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page(s)
s.	suisant(s), suivante(s)
s. édit.	sans éditeur
s. l.	sans lieu
s. l. n. d.	sans lieu ni date
<i>supra</i>	plus haut
t.	tome
trad.	traduction de
vol.	volume
/	changement de ligne
//	changement de paragraphe
< >	commentaire critique dans les variantes
< illisible >	un mot illisible
[...]	passage supprimé dans une citation
[]	élément reconstitué, ajout de l'éditeur

Variantes

Les variantes (en italique) sont précédées du numéro de la ligne à laquelle elles se rattachent ; elles sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Les sigles suivants indiquent la nature des variantes et la strate du manuscrit dont elles proviennent¹ :

R	rature dans la rédaction originale
A	ajout dans la rédaction originale
D	texte déchiffré sous la surcharge dans la rédaction originale
S	surcharge dans la rédaction originale
R ^a	rature à la mine de plomb
A ^a	ajout à la mine de plomb
D ^a	texte déchiffré sous la surcharge à la mine de plomb
S ^a	surcharge à la mine de plomb
R ^b	rature à l'encre noire
A ^b	ajout à l'encre noire
D ^b	texte déchiffré sous la surcharge à l'encre noire
S ^b	surcharge à l'encre noire

1. Pour la description du manuscrit, voir *supra*, Note sur l'établissement du texte, p. 69-72.

Journal

Page laissée blanche

Premier cahier

Page laissée blanche

[1874]

[8 septembre]¹

Je viens de [...] ² des vacances — [...] souvent fou ce que j'écris, il me semble que je ne le pense pas si fou que cela. Mes pensées d'aujourd'hui, habillées avec *mes* mots, me rappellent mes parures de poupées d'autrefois. Je rêvais d'en faire des fées et des reines, et il ne sortait de mes petits doigts malhabiles que des caricatures qui me les faisaient prendre en horreur. Alors je les enterrais « sous les pins » pour ne plus les voir et pour les oublier. Ce qu'il y en [a], là, de corps de poupées dans des cercueils de « boîtes à savon » !

C'était la rentrée³ ce matin. C'est entendu que c'est une triste chose — dans tout, d'ailleurs, il y a du triste, même dans le

5 me [R font penser à A^b rappellent] [R mes pauvres A <à l'encre bleue > mes parures de] poupées 7 reines [A^a .] et 9 et [A^b pour] les 10 en a [A^a , là,] de

1. Le premier feuillet du cahier est vierge, l'écriture commence à la page 3. Dans le coin supérieur gauche de cette page, au crayon : « sept. 14 ans ? 1874 ? M. G. » Les initiales sont de Marie Guimont, la dernière survivante des filles d'Henriette Dessaulles, qui eut le manuscrit en sa possession. On trouve une inscription analogue à la date du 8 février 1876 (voir *infra*, p. 239, n. 5). La date du 8 septembre est établie d'après l'annonce de la rentrée parue dans le *Courrier* (25 août 1874, p. 2).

2. Le coin supérieur droit de la page manque, apparemment rogné par le feu. La partie manquante affecte la forme d'un quart d'ellipse dont le grand axe, horizontal, aurait 9 cm et le petit, 4 cm. La bordure brunie par le feu se prolonge tout le long du bord vertical de la page.

3. Au couvent Notre-Dame-de-Lorette des sœurs de la Présentation de Marie, à Saint-Hyacinthe, appelé couvent de Lorette.

plaisir, puisqu'il finit. J'ai eu du plaisir à revoir les « anciennes »,
 15 à voir des « nouvelles », à les examiner, à changer de classe, de
 maî[tresse, à a]cheter beau[coup de cah]iers ! C'est [...] beaux
 cahiers ! [...] ⁴ n'est-il pas superbe ? Il y a longtemps que je me
 prive de bonbons pour amasser, sou à sou, la fortune qu'il
 coûte. Et je te dirai tous mes petits secrets, cher muet, qui reçois
 20 mes confidences sans me donner de bons conseils ! Oh ! les
 bons conseils ! Je m'en sauve tant que je peux !. C'est si inutile !
 Les gens vous disent un tas de choses qu'ils ne font pas, j'en ai
 vu me conseiller une humeur moins capricieuse entre deux.. ra-
 ges !

25 Oui, c'est comme ça ! et des bons conseils, moi, ça m'im-
 pressionne sur le mauvais sens, et je pense toujours que ceux
 qui me les donnent devraient d'abord les suivre !

On ne m'a pas fait très belle mine dans cette distinguée se-
 conde ⁵ ! On s'est même permis de me trouver [trop jeune] ⁶
 30 pour y entrer. Ce que [je me] fiche de vous, mes demoiselles, et
 ce que je rirai quand je me serai montrée au moins votre égale.

Demain, concours. Attention aux becs pincés !

Les premiers jours après la rentrée, il y a un peu de vie et
 d'animation, mais plus tard quand ce sera « toujours la même
 35 chose » ! Que je voudrais avoir une petite fée à mon service !
 D'abord je me ferais changer en garçon — c'est un peu bête à

14 les [A^a«] anciennes [A^a »], à 15 à [R revoir] voir voir [A^b des] « nou-
 velles », à [A^b les] examiner 18 amasser [A^a .] sou 19 secrets [A^a .] cher
 muet [A^a .] qui [D reçoit S^a reçois] mes

4. Le coin supérieur gauche de la page manque : verso du même feuillet
 qu'en n. 2.

5. Henriette Dessaulles entre dans la cinquième année d'un cycle d'études
 qui en comprend six ; les années, appelées « cours », sont désignées de six à un.
 Les élèves sont inscrites dans un cours français et dans un cours anglais, qui ne
 correspondent pas nécessairement. Henriette Dessaulles, âgée de 14 ans, est
 dans le deuxième cours français et le deuxième cours anglais. Son amie José-
 phine Saint-Jacques, âgée de 15 ans, est dans le même cours ; sa sœur Alice,
 âgée de 12 ans, est dans le quatrième cours ; Élisabeth Saint-Jacques, sœur de
 Maurice et de Joséphine, âgée de 8 ans, est dans le sixième cours (voir « Distri-
 bution des prix mérités par les élèves de la Présentation de Marie, à Saint-
 Hyacinthe, le 16 juillet 1875 », *Courrier*, 16 juillet 1875, p. 3).

6. Le coin supérieur droit de la page a été rogné par le feu. La partie man-
 quante affecte la forme d'un triangle rectangle, à la diagonale ondulante, dont le
 grand côté, horizontal, aurait 8 cm et le petit, 2,5 cm.

quatorze ans, les garçons, mais ils deviennent très gentils plus tard, et puis ils apprennent tout ce qu'ils veulent ! Je me choiserais un ami qui s'appellerait Maurice et je l'aimerais tant — il serait beaucoup plus vieux que moi, mais ma fée s'arrangerait pour qu'il m'aime aussi *quand même* ! 40

[...]7 Ce serait mieux que [d'être] une petite fille toujours seule, souvent triste... Bon, j'ai failli me lamenter, c'est un peu ma manie. Ça ne changera rien pourtant — ça ne fera pas que maman8 *paraisse* m'aimer.. Je veux bien croire qu'elle m'aime, mais moi j'aime à *voir* cette bonne chose-là ! 45

10 septembre

Il a fait trop chaud — la classe a été fatigante — Sœur du P[récieux]-S[ang]9 promet cependant d'être... rafraîchissante. Vais-je l'aimer ?.. vrai, c'est pas mon type ! Elle est moqueuse, fine, froide, curieuse, un œil scrutateur qui semble toujours vous chercher. Non, ma révérende, moi j'aime les gens chauds, simples, sincères et qui se mêlent de leurs affaires ! J'ai peur que *ça n'arrive pas toujours* ! 50

7. Le coin supérieur gauche manque : verso du même feuillet qu'en n. 6. Le coin supérieur droit des quatre feuillets suivants a été bruni par le feu mais le texte n'en a pas été atteint.

8. Frances Louise (Fanny) Leman, née à Buckingham (Québec) le 15 août 1844, troisième enfant d'Agathe Honorine Papineau (cousine germaine de Georges-Casimir Dessaulles : voir *infra*, p. 114, 10 septembre 1874, n. 11) et de Denis Sheppard Leman (« Généalogie Papineau », f. 121 et 160) ; épouse en secondes noces (14 janvier 1869) de Georges-Casimir Dessaulles, dont la première femme, Émilie Mondelet, est décédée le 29 août 1864. Du premier mariage sont nés trois enfants : Arthur (1858), Henriette (1860) et Alice (1862) ; du deuxième mariage sont nés trois autres enfants : Rosalie (1869), Emma (1871) et Fanny (1873) ; un quatrième, Casimir, naîtra le 23 mars 1875 et un cinquième, Henri, le 1^{er} décembre 1879. On a retrouvé une abondante correspondance de Fanny Leman Dessaulles avec sa mère et avec quelques autres personnes, ainsi que de nombreuses lettres que lui adressa Louis-Antoine Dessaulles de 1864 à 1895 (voir *infra*, Bibliographie, p. 650, 651).

9. Philomène Marion, née à Sainte-Geneviève de Berthier (Québec) le 1^{er} juillet 1838, agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 19 mars 1861 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 20 novembre 1877. En juillet 1869, elle devient directrice du pensionnat Notre-Dame-de-Lorette et, en septembre 1876, du pensionnat du couvent de Saint-Hyacinthe (voir « Sœur Marie du Précieux-Sang, Marion », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, 1874-1877*, vol. 4, p. 153-176).

55 Je n'ai pas vu Jos¹⁰ depuis la rentrée — elle est heureuse chez elle, où on la gâte, et elle m'envie parce que je suis au couvent ! Si elle savait pourtant qu'elle n'a rien à m'envier et que j'ai souvent beaucoup de peine... de la peine qui me met de l'amertume dans le cœur et que je ne dis jamais.

60

Dans la soirée.

La jolie interruption ! Jos est venue m'inviter pour une promenade en voiture. La haute autorité était absente, et la chère bonne tante¹¹ a permis ! Maurice¹² conduisait et nous avons eu tous les trois un plaisir qui ressemblait à celui des vacances. J'ai
65 rapporté de la joie pour une semaine ! Si je pouvais aller aux provisions plus souvent !

10. Marie Joséphine (« Jos ») Antoinette Saint-Jacques, née le 21 décembre 1858, deuxième enfant de Romuald Saint-Jacques et de Joséphine Hermine Buckley (P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 21). De septembre 1866 à juillet 1874, Joséphine Saint-Jacques a été tantôt pensionnaire, tantôt demi-pensionnaire au couvent de Lorette. En 1874-1875, elle n'y est pas inscrite ; elle y redeviendra pensionnaire en septembre 1875 (ACPM, Livre de comptes, f. 120).

11. Agathe Honorine Papineau, née le 15 janvier 1818, troisième enfant de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Louise Cornud. Le 5 octobre 1837, à Plantagenet (Ontario), elle avait épousé Denis Sheppard Leman, médecin, né en Angleterre, décédé le 31 décembre 1845 (« Généalogie Papineau », f. 160). Après la mort de sa femme en 1864, Georges-Casimir Dessaulles fit appel à elle pour s'occuper de ses enfants ; il épousa sa fille Frances Louise (Fanny) en 1869. Elle demeura chez Georges-Casimir Dessaulles jusqu'à sa mort, le 30 septembre 1882. Agathe Honorine Papineau Leman n'était pas la grand-tante d'Henriette Dessaulles (en même temps que la mère de sa belle-mère) mais bien la cousine germaine de son père : la mère de Georges-Casimir Dessaulles, Rosalie Papineau, était la sœur de Denis-Benjamin Papineau, père d'Agathe Honorine Papineau Leman. C'est par erreur que l'on fait de cette dernière la tante de Georges-Casimir Dessaulles et, par conséquent, de Fanny Leman sa cousine germaine (erreur reprise dans : J. Couture, « Fadette. Vie et œuvre de madame H. D. Saint-Jacques », p. 3 ; Fadette, *Journal d'Henriette Saint-Jacques*, p. 22, n. 1 et p. 23, n. 3 ; [A.-M. Aubin, J.-N. Dion], *Hommage à Henriette Dessaulles*, p. 38-39).

12. Maurice Saint-Jacques, né à Saint-Denis-sur-Richelieu le 23 novembre 1856, fils aîné de Romuald Saint-Jacques et de Joséphine Hermine Buckley. Il est alors pensionnaire au Séminaire de Saint-Hyacinthe (voir P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 18-20 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 419-420).

11 septembre

Concours de style — 1^{ère} !Orthographe — 2^{ième} !Histoire — 1^{ère}Géographie — 2^{ième}

70

et ainsi de suite¹³ excepté l'arithmétique — j'étais cinquième. J'ai ri de voir les mines allongées, mais je n'ai pas été vilaine, au contraire, j'ai été gentille pour me faire pardonner leur petite humiliation d'autant plus difficile à avaler qu'elles m'avaient traitée comme un enfant trop jeune pour leur classe.

75

Ce petit triomphe me laisse triste — j'aimerais mieux avoir un coin, [être] une des dernières et qu'on m'aime !

Il fait encore chaud, je viens d'écrire mes devoirs, ma fenêtre est ouverte, les petites bêtes volent autour de ma lampe, je m'ennuie tant que je voudrais être une de ces petites horreurs ! Au moins je volerais loin d'ici !

80

Et ma joie qui devait durer une semaine ? Comme j'en écris des phrases... Je le croyais peut-être quand je l'ai écrit ? Je voudrais tant ne jamais rien dire que la vérité !

85

74 pardonner [D la S leur] petite 77 avoir [R mon A^b un] [R petit] coin
85 rien [R écrire A^a dire] que

13. Le programme d'études est adapté de celui des maisons d'enseignement des sœurs de la Présentation de Marie en France. À la demande de M^{gr} Prince, évêque de Saint-Hyacinthe, qui a présidé à l'implantation de la communauté au Canada, l'anglais y tient une place importante. Le manuel en usage est le *Manuel classique* (Avignon, Aubanel, 1843, 3 vol.) préparé par mère Arsène, deuxième supérieure générale. Dans le deuxième cours, les matières étudiées sont l'instruction religieuse (1 heure par jour), la grammaire, l'orthographe, la composition, la littérature, l'histoire d'Angleterre, l'histoire naturelle, la géographie, le calcul, la logique, la synthèse, la musique et les ouvrages manuels. Dans le deuxième cours anglais, les matières sont l'orthographe, l'analyse grammaticale, le vocabulaire, le style et la prononciation (renseignements communiqués par sœur Émilie Gauthier, archiviste du couvent de la Présentation de Marie à Saint-Hyacinthe ; voir aussi Marie-Aimée-de-Jésus [Élisabeth Saint-Jacques], *l'Enseignement à l'institut de La-Présentation-de-Marie*, Saint-Hyacinthe, s. édit., 1939, 263 p.).

12 septembre

Jos est allée passer quelques jours à Montréal, et maman me permit d'aller à la gare¹⁴ pour lui dire bonjour. Je revins avec Maurice. Chaque fois que nous nous voyons, nous continuons la conversation précédente – il a *continué* à me prier pour avoir mon portrait. J'ai dit non, il a insisté — il a dit « je veux » et j'ai dit non. S'il croit que je ferai ce qu'il veut ! S'il avait continué à prier — *ben*, j'étais en danger de céder. Au fond, pourtant j'aurais aimé lui faire plaisir, mais donner mon portrait, moi ! Non, je me garde, merci !

14 septembre

On me reproche mon écriture qu'on trouve laide — si je voulais m'appliquer un peu, je réussirais peut-être à la rendre au moins passable. Je n'ai rien promis — c'est un détail, l'écriture¹⁵ et il y a tant de choses nécessaires qu'il *faut* promettre et tenir ! et tant d'autres promesses qu'on ne tient pas.. et on a honte de soi — aussi je fais le moins de promesses possibles.

Je ne voyais pas Jos plus souvent quand elle était ici, mais je la savais tout près et je m'ennuie d'elle depuis son départ. Elle ne le saura jamais car je crois qu'elle ne m'aime pas comme je l'aime. Elle a autant de plaisir avec Aug[ustine] et avec Blanche¹⁶ qu'avec moi — moi, non, c'est elle qui serait mon

101 d'autres [A *promesses*] qu'on

14. La première gare du chemin de fer du Grand-Tronc à Saint-Hyacinthe fut érigée en 1870, entre les rues Laframboise et Sainte-Marie : « Ce n'était, à la vérité, qu'un grand hall de bois, avec toit, que les rails traversaient dans sa plus grande longueur [...] les bureaux, les salles d'attente occupaient le côté sud. Le bois destiné au chauffage des locomotives remplissait toute l'étendue du flanc nord de la gare » (C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 178-179). Au début de septembre 1874, les trains « de l'est à Montréal » s'y arrêtaient à 6 heures 45, 19 heures 25, 4 heures 20 et midi vingt-cinq (*Courrier*, 28 juillet 1874, p. 3).

15. Son intérêt pour la graphologie ne semble pas encore éveillé. Pourtant, dès l'année suivante, elle s'interrogera à ce sujet (voir *infra*, p. 214, 19 octobre 1875 et n. 82 ; p. 334, 18 avril 1877 et n. 16).

16. Peut-être Augustine Bourassa, qui fréquentait alors le couvent de Lorette (voir *infra*, p. 156, 19 avril 1875 et n. 35) et Blanche Sicotte (voir *infra*, p. 173, 11 juillet 1875, n. 52).

amie si elle le voulait. Elle ne se doute pas, sans doute, du *trésor* qu'elle aurait en étendant le bras !

Pauvre petite sauvage va, qui veut tant qu'on l'aime et qui réussit si mal, tu peux bien rire de toi ! 110

Il m'arrive de rire jaune comme ce soir.

Jeudi 17 [septembre]

La vilaine journée de congé¹⁷, j'ai eu de la peine et j'ai été méchante dans mon cœur, et je le suis encore ! Maman a *peut-être* raison dans le fond, mais elle a des sévérités outrées et une manière de faire des reproches qui soulève toutes mes révoltes. 115

Je ne dis jamais rien, elles seraient trop laides à dire, les choses que j'ai dans le cœur, quand je suis fâchée, et puis je suis trop orgueilleuse pour montrer comme je suis affectée par ces duretés. Je voudrais vivre toute seule dans ma chambre, en paix avec Dieu, les autres et moi-même ! C'est encore avec moi-même que ce serait plus difficile ! 120

Que Jos est heureuse d'avoir sa vraie mère à qui elle peut demander pardon quand elle a l'âme lourde et triste.. et jamais jamais je n'aurai ce bonheur et à cause de cela, si je devenais bien bien méchante ? 125

18 septembre

À cinq heures, en sortant de classe, j'allai porter à Jos un billet d'invitation des sœurs.. Maurice vint m'ouvrir et il fut si gentil, si bon, si content de me voir, que je me sentis, comment dire, me dilater — j'étais si mal avant, comme *rétrécie* dans mes remords et ma malice. Pendant que Jos cherchait sa mère pour avoir la permission d'accepter l'invitation j'étais seule avec lui. 130

129 Jos [D son S un] billet 132 mal [A^a avant], comme

17. Le jeudi après-midi, il n'y a pas de classes : les élèves externes ne sont pas tenues de se rendre au couvent.

- 135 — Tu n'es pas malade, bien sûr, tu n'as plus ton petit air
joyeux des vacances ? Est-on devenue si sérieuse que cela ?
— C'est vrai, fis-je avec un gros soupir, je ne suis pas gaie !
— Pourquoi, peux-tu me le dire ?
— Oh non !
140 — Mais je ne suis plus ton grand ami ?
— Mes chagrins, je ne les dis à personne ! — et j'étais déjà
émue d'y faire allusion.
— Des chagrins ? de vrais chagrins que tu as ?
— Oui ! des vrais ! il n'y en a pas d'autres — — — —
145 — Dis-moi qui t'a fait de la peine ? Jos ?
— Non.
— Alice¹⁸ ?
— Non.
— Au couvent, les sœurs ?
150 — Non, non, non ! Je ne veux pas le dire et je ne veux pas
que tu me tourmentes !

Alors il parla d'autre chose, m'offrit les mémoires de ma-
dame de La Rochejaquelein¹⁹, courut les chercher, me fit rire en
me taquinant, et je revins plus gaie et meilleure. Au départ il me
155 dit : « Il ne faut plus avoir de gros chagrins que tu ne peux pas

155 chagrins [D qu'on S que] tu

18. Sœur cadette d'Henriette Dessaulles, née à Saint-Hyacinthe le 9 février 1862. Élève au couvent de Lorette, de 1869 à 1875 ; pensionnaire au couvent des sœurs de la Présentation, de 1876 à 1880 (ACPM, Liste des élèves et Livre de comptes) ; le 19 avril 1887, elle épousa Henri Beaudry, fils de Joseph Beaudry, marchand de Montréal, et d'Émilie-Anne Trudeau ; décédée le 22 avril 1935 (« Généalogie Papineau », f. 121, 133). Dans ses lettres à Augustine Bourassa, Henriette Dessaulles la surnomme « Lis » et Alice elle-même signe du même surnom certaines de ses lettres à sa sœur Henriette (qu'elle surnomme « Ricctte »). Nous avons retrouvé, d'Alice Dessaulles, un journal manuscrit pour la période du 6 au 29 février 1880 (voir *infra*, Bibliographie, p. 652).

19. Maric-Louise-Victoire de Donnissan (née à Versailles le 25 octobre 1772, décédée à Orléans le 15 février 1857), épouse du marquis Louis-Marie de Lescure, général des armées royalistes de la Vendée et, en secondes noces, du marquis Louis de La Rochejaquelein, tous deux tués en Vendée pour la cause des Bourbons. Ses *Mémoires*, attribués en tout ou en partie au baron de Barante, furent publiés d'abord à Paris et à Bordeaux en 1815 et connurent plusieurs éditions augmentées par l'auteur. On en a retrouvé un exemplaire portant la signature « Henriette Dessaulles » — les livres datant d'après son mariage porteront la signature « Henriette D. St-Jacques » ou « Henriette D. Saint-Jacques ». Il s'agit de la huitième édition : *Mémoires de Madame la Marquise de La Rochejaquelein suivis de son éloge funèbre prononcé par Monseigneur l'Évêque de Poitiers*, édition ornée du portrait de l'auteur, Paris, Henri Plon, 1857.

me dire, tu oublies trop facilement que je suis ton ami. Il faudra renouveler cet ancien pacte d'amitié ! Nous allons faire une clause nouvelle.. »

Jos est bien heureuse, bien heureuse de

24 septembre 160

Oh ! l'ennui de tous ces derniers jours, ce serait un péché de chercher à en conserver le souvenir ! Sœur d[u] P[récieux]-S[ang] que j'aime si peu a été souffrante, à l'infirmerie, c'est une petite dinde de postulante²⁰ qui l'a remplacée, et elle a obtenu ce miracle, que j'ai passé ce temps à regretter notre maîtresse ! 165

Alors, j'ai peu étudié, j'ai fait mes devoirs pour m'en débarrasser, j'ai questionné la dinde assez pour la rendre malade de peur.. car elle ne savait pas toujours se tirer de mes questions ou de mes arguments à son honneur !

Et tout cela c'était petit et laid, et je méprise chez les autres les petites et les laideurs ! Et moi ?.. pharisienne va ! Et tu prendras encore *des airs*, tu te grimperas sur tes échasses pour juger les autres ! 170

Hier c'était la Saint-Maurice²¹, j'ai donné à Jos pour Maurice une petite caricature d'un avocat plaideur, avec mes souhaits pour des succès futurs. Et aujourd'hui il m'arrive une extraordinaire chose : une lettre de Maurice²² – – une lettre... ravissante et autrement plus gentille que ma gaminerie d'hier. Il m'ordonnait de la déchirer après l'avoir lue, c'était triste mais je l'ai fait et je regrette cette obéissance si prompte. J'étais toute tremblante... de surprise je pense, et je ne me souviens du *tout* que d'une manière vague très douce. 180

161 Oh ! [D Le <illisible> S ennui] de

20. Nous n'avons pu identifier cette postulante.

21. La Saint-Maurice est le 22 septembre (voir L. Jaud, *Vies des saints pour tous les jours de l'année*, Tours, Mame, 1928, p. 278 ; voir aussi *infra*, p. 295, 22 septembre 1876). Ou bien la notation « Hier » est inexacte, ou bien la relation est écrite le 23 septembre.

22. Nous n'avons retrouvé aucune lettre de Maurice Saint-Jacques à Henriette Dessaulles.

Oui c'est *lui* mon ami, ce n'est pas Jos ni personne autre !

28 septembre

185 Comme tout est joli à la classe, à la maison, dehors, partout, ces jours-ci ! Suis-je donc une petite girouette, et vais-je toujours « *vivier* à tous vents » ?

190 Demain la fête de ce bon papa²³, nous lui préparons toutes ses « surprises » en grand mystère. Comme c'est bon d'être heureux et content de soi. Être heureux c'est être bon — c'est pour cela que le bon Dieu est si si bon !

15 octobre

195 J'ai été malade depuis deux semaines — un peu de fièvre — je dormais beaucoup — et je m'ennuyais tellement à mon réveil que j'essayais de dormir encore. C'est assez intéressant si ça ne dure pas trop. Jos est venue me voir trois fois, elle me parlait de Maurice et je l'aurais écoutée sans me lasser — elle m'en disait pourtant du mal : que c'est un « vieux garçon » minutieux, grognon, toujours dans ses livres, qu'il ne permet pas qu'on touche à ses papiers ! En voilà des défauts... si les miens n'étaient pas
200 pires ! Mais je ne disais pas un mot ni pour approuver ni pour défendre ! Le silence est d'or ma mie !

23. Georges-Casimir Dessaulles (29 septembre 1827 - 22 avril 1930), fils cadet de Jean Dessaulles, seigneur de Saint-Hyacinthe, et de Rosalie Papineau. Après des études au Séminaire de Saint-Hyacinthe et au Séminaire de Québec, il étudia le droit à l'Université de Georgetown aux États-Unis mais ne le pratiqua jamais, se consacrant plutôt à l'administration de la seigneurie d'Yamaska, à de nombreuses entreprises ainsi qu'à la politique municipale et fédérale (voir « Un législateur centenaire », *la Presse*, 24 septembre 1927, p. 26 et 75 ; Harry Bernard, « Le sénateur G.-C. Dessaulles », *Courrier*, 24 septembre 1926, p. 1). Selon sa nièce, Caroline Dessaulles Béique, il « était le type du gentilhomme d'autrefois. D'une courtoisie parfaite, il était dans la vie privée d'un commerce très agréable et d'une bonté vraiment remarquable. [...] Sa maison était réellement la maison paternelle ou plutôt familiale où non seulement ses enfants étaient accueillis mais aussi des parents peu heureux à qui il rendait d'immenses services sans avoir l'air d'y toucher [...]. Il fut toujours celui à qui on s'adressait dans le malheur et les embarras » (*Quatre-vingts ans de souvenirs*, p. 181).

Je ne retournerai en classe qu'au mois de novembre et je pars pour Montréal, demain, où je suis invitée chez tante L[aframboise]²⁴ où je vais faire des chapelles et jouer avec Amélie²⁵ à quêter dans l'église, à prêcher, à allumer des bougies de couleur, et à les éteindre avec un petit éteignoir d'argent !!! J'aimerais mieux étudier mais je n'ai pas le choix. Si je suis invitée à faire des sermons, j'en profiterai pour faire entendre à ma cousine quelques vérités agréables et utiles sur elle-même.

4 novembre

Tout a une fin, même les dévotions de sacristine, et me voici revenue, avec une rage de faire des choses raisonnables, d'apprendre des choses vraies, de lire autre chose que « la bibliothèque rose²⁶ » !

205 Laframboise. [A^b où] Je vais 210 agréables [D sur S et utiles] sur

24. Rosalie Eugénie Dessaulles (1822-1906), fille de Rosalie Papineau et de Jean Dessaulles, avait épousé (le 18 février 1846) Maurice Laframboise (1821-1882), dont elle eut treize enfants (« Généalogie Papineau », f. 94). Maire de Saint-Hyacinthe de 1857 à 1860 (il succéda à son beau-frère Louis-Antoine Dessaulles), député de Bagot (1858-1867), commissaire des Travaux publics dans le cabinet Macdonald-Dorion (1863-1864), député de Shefford (1871-1878), Maurice Laframboise fut nommé juge à la Cour supérieure du district de Gaspé en 1878. Après avoir été l'un des directeurs du *Pays*, il fonda le *National*, dont il fut propriétaire-éditeur de 1872 à 1879 et rédacteur en chef de 1874 à 1876. Avec son beau-frère Georges-Casimir Dessaulles, il fut animateur du Turf Club (situé sur une partie de la seigneurie de Saint-Hyacinthe dont sa femme avait hérité) et co-fondateur de la Banque de Saint-Hyacinthe. La famille Laframboise avait quitté Saint-Hyacinthe en 1864, pour s'installer à Montréal, au 85 de l'avenue Union (voir *Lovell's Montreal Directory for 1876-77*, p. 501). Sur Maurice Laframboise, voir L.-O. David, « L'hon. M. Laframboise », *l'Opinion publique*, 28 novembre 1878, p. 566 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 262-269, 413-414 ; J.-P. Bernard, art. « Laframboise, Maurice », dans *DBC*, t. IX, p. 529-531.

25. Marie Amélie Laframboise, née à Saint-Hyacinthe le 28 août 1858, huitième enfant de Rosalie Eugénie Dessaulles et de Maurice Laframboise. Le 18 septembre 1878, elle devint religieuse chez les sœurs de la Charité (« Généalogie Papineau », f. 94).

26. Collection de « livres illustrés pour les enfants » (prospectus pour la « Bibliothèque des Chemins de fer », dont la « Bibliothèque rose » constituait la sixième série) créée en France par Louis Hachette en 1855 et qui se présentait sous la forme de volumes brochés sous couverture de papier couché rose, ou reliés en percaline rouge avec fers dorés. Dans cette collection parurent d'abord les *Nouveaux Contes de fées* (1856) de la comtesse de Ségur, puis ses romans — les

Je trouve maman changée²⁷, fatiguée, et je voudrais pouvoir lui dire que je l'aime et que je désire lui être utile, faire quelque chose pour elle !

220 Tout ça c'est beau dans mon cœur, mais je suis trop sotté pour le dire, et elle ne se doute même pas de mes si bonnes dispositions !

J'ai un trésor à moi sur mes petits rayons, quatre volumes de Dickens que mon cousin Maurice L[aframboise]²⁸ m'a laissée emporter.

225 Vais-je pouvoir étudier avec cette tentation constante de lire ? Oui il le faut et je saurai bien me contraindre à faire mon devoir.

230 Je n'ai pas parlé de mes livres à maman, elle aurait dit : « Mais sais-tu assez l'anglais pour lire Dickens ? » et... enfin je garde mon plaisir pour moi. J'ai commencé : *Dombey and son*. Que je suis contente de les avoir ces livres ! Mais quatre ! ce sera vite fini !

8 [novembre]

235 J'étudie bien, je comprends ; ma classe m'intéresse. Tout m'y intéresse même les chiffres. Ils sont reposants, c'est fixe, c'est invariable, ça vous... stop !

217 que je [R voudrais A^b désire] lui 222 sur [R les] mes

Malheurs de Sophie (1859), *les Mémoires d'un âne* (1860), *les Deux nigauds* (1862), *Un bon petit diable* (1864), *le Général Dourakine* (1864) —, ceux d'Alfred Assollant, de Mayne Reid et, après 1870, de Zénaïde Fleuriot. Les illustrateurs de la « Bibliothèque rose » furent Castelli, Émile Bayard, Bertall, Alphonse de Neuville (voir M. Soriano, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, Paris, Flammarion, 1975, p. 293-294 ; F. Caradec, *Histoire de la littérature enfantine*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 143-146).

27. Fanny Leman Dessaulles est au cinquième mois d'une grossesse : elle donnera naissance à un quatrième enfant (Casimir) le 23 mars 1875.

28. Jean Maurice Georges Laframboise, né à Saint-Hyacinthe le 20 mars 1850, troisième enfant de Rosalie Eugénie Dessaulles (« tante Laframboise ») et de Maurice Laframboise. Industriel, il avait étudié au collège Sainte-Marie, au collège Fordham (New York) et à l'école commerciale Nichols ; il possédait une imposante bibliothèque (voir « Feu G. Maurice Laframboise », *l'Union*, 7 juin 1877, p. 2).

Ma maîtresse est très intelligente, très instruite — je l'aimerais mieux moins spirituelle mais il faut bien l'endurer ainsi ! Elle abuse de son esprit la petite démon !

À la maison tout est sens dessus dessous, c'est le B R E D A²⁹ ! et je n'ai jamais vu bredasser si grandiosement ! 240

Pas un coin tranquille, excepté ma chère grande chambre, où je me réfugie avec mes livres de classe et mon Dickens que j'adore.

23 novembre 245

Maurice a dix-huit ans aujourd'hui — dix-neuf³⁰ ? Comme il est vieux — s'amusera-t-il encore avec moi[?] — il aimera mieux les grandes ! H[enriette] Duro[cher]³¹, Marie-Luce³², etc. ! Je voudrais bien être une grande, celle qu'il aimerait mieux. 250

240 dessus, [R sens] dessous 246 aujourd'hui — [R ou peut-être] dix-neuf [R ! A^a ?] Comme

29. Variante de *barda* et de *berda*, qui ont en français québécois le sens de « ménage, travaux domestiques, nettoyage de la maison ». Vers 1750, le père Pottier relève *bredasser* au sens de « faire mille petits ouvrages de ménage ». En 1810, Jacques Viger relève *bredas* au sens de « remue-ménage » et il précise : « On appelle faire le *bredas*, faire les gros ouvrages de l'intérieur de la maison, la lessive, le blanchissage, le lavage du linge, des meubles, etc. » Pour *bredasser*, Viger donne : « C'est s'occuper à des ouvrages de ménage inutiles » (« Néologie canadienne, ou dictionnaire des mots créés en Canada et maintenant en vogue », manuscrits de 1810 édités par Suzelle Blais, dactylographie, Québec, 1982, p. 23 ; renseignement communiqué par M. Lionel Boisvert, du Trésor de la langue française au Québec).

30. Maurice Saint-Jacques est né le 23 novembre 1856.

31. Henriette Durocher, née le 19 octobre 1857, fille cadette de Jean-Baptiste Eusèbe Durocher et de Césarie Préfontaine. Avec sa sœur Lætitia, elle fréquenta le couvent de Lorette de 1867 à 1873 ; trois autres de ses sœurs étaient religieuses de la Présentation de Marie. Elle mourut le 6 décembre 1885 (ACPM, Livre de comptes, f. 137 ; Marie Laframboise, « Notes [Généalogie Buckley-Saint-Jacques] », f. 20 ; *Courrier*, 8 décembre 1885, p. 2).

32. Probablement Marie-Luce Boivin, née en 1856, fille de Léonard Boivin et de Zoé Lagorce, qui fut élève au couvent de Lorette de 1862 à 1873 (Recensement, 1861, f. 11 ; ACPM, Livre de comptes). Le 21 septembre 1880, à Saint-Hyacinthe, elle épousera Émile Larocque (Centre généalogique d'Ottawa, fonds Loïselle).

Nous sommes voisins³³ et nous ne nous voyons jamais.. Je ne vois pas Jos souvent non plus, j'ai toujours peur de la déranger quoiqu'elle m'invite bien affectueusement.

255 Elle me taquine — l'autre jour elle m'a dit que j'étais une « petite duchesse » qui tenait les gens à distance respectueuse. Un autre jour elle m'a appelée une « banquise » ! Ça c'était trop drôle, si elle avait dit un « Volcan », passe encore !

260 Duchesse, banquise ou volcan, je suis bien seule et ma vie est celle d'une religieuse austère. Quand j'ai marché la distance entre la maison et le couvent³⁴, il me reste la classe pour travailler et la lecture pour me distraire.

265 Quand je pars le matin, personne n'est levé, excepté tante Leman qui est à la messe — les domestiques³⁵ servent mon déjeuner — le midi j'ai une heure pour luncher et retourner, j'arrive à cinq heures le soir avec mes leçons à préparer — nous dînons à six heures et à sept je suis de nouveau à étudier — puis je lis aussi tard que je le puis — mais tante Leman surveille et mes soirées sont courtes.

270 Le jeudi j'ai mon après-midi — je lis, quand un de mes cousins ne vient pas — alors il faut leur tenir compagnie. Quand

265 avec [R mon étude à faire A^a mes leçons à préparer] — nous 266 à [R mon étude que je termine A^a étudier] — puis

33. La maison des Saint-Jacques, à l'angle des rues Girouard et Saint-Hyacinthe, était voisine de celle des Dessaulles, rue Saint-Hyacinthe (voir *supra*, Plan de la ville, p. 103).

34. Elle fréquente alors le couvent de Lorette, situé rue Girouard, entre les rues Bourdages et Saint-Dominique, à moins de deux cents mètres de chez elle (voir *supra*, Plan de la ville, p. 103).

35. Le recensement de 1861 énumère six « engagés » chez Georges-Casimir Dessaulles : Rosalie Martin, 19 ans ; Appoline Ducharme, 19 ans ; Lucie Bousquet, 29 ans ; Arthur Martin, 15 ans, Catherine McGinley, 24 ans ; Pierre Morel, 24 ans. En 1871 ne figurent au recensement que Mélina Coderre, 35 ans et Catherine McGinley, 34 ans. En 1881, on énumère trois « domestiques » : Cordélie Brault, 19 ans ; Céлина Lajeunesse, 18 ans ; Emma Brault, 14 ans (Recensement, 1861, f. 20 ; *ibid.*, 1871, f. 11 ; *ibid.*, 1881, f. 38). D'autres domestiques ne figurent pas au recensement, vraisemblablement parce qu'ils habitaient ailleurs ; le *Journal* nomme la cuisinière, « la vieille Adèle » (10 mars 1875) et le cocher, « le vieux François » (21 décembre 1875).

c'est Gustave³⁶, j'aime bien cela — quand c'est Auguste³⁷, j'enrage et je me sens des dispositions assassines à son égard.

Le dimanche³⁸, c'est le pire jour de la semaine. Nous le passons à la chapelle — messe, rosaire, vêpres — salut, sermon ! Je reviens ahurie à la maison à quatre heures, et je me plonge dans Dickens jusqu'au dîner. Le soir étude. 275

Le jeudi c'est l'écueil de ma vertu ! Le seul jour où je vois maman assez longtemps pour qu'elle ait le temps de me critiquer, ou de me gronder, suivant le cas. Mon orgueil regimbe et las ! ma mie, nos bonnes résolutions croulent laissant des ruines qui m'attristent, moi, l'architecte présomptueux et incompetent. 280

28 novembre

Ce fut détestable au couvent — maîtresses d'anglais, de musique et de français s'unirent en un accord touchant pour me gronder ce qui me mit d'une humeur ! Au sortir de cet enfer, je 285

285 s'unirent [R dans A en] un

36. Gustave Papineau, né le 4 juillet 1855, fils aîné d'Auguste-Cyrille (Augustin) Papineau et de Marie-Louise Trudeau. Il figure avec son frère Victor (« Papineau, A. », « Papineau, V. », tous deux de Saint-Hyacinthe) sur la liste des élèves dans le *Catalogue du Séminaire de St. Hyacinthe, pour l'année 1872-73* (Collège de St. Hyacinthe, 1873, p. 17) mais non sur la liste « Élèves, 1874-75 » dans le *Catalogue du Séminaire de St. Hyacinthe pour l'année scolaire 1875* (L'atelier du « Collégien », s. d., p. 8-19). Il était cousin germain de Fanny Leman Dessaulles ; son père, nommé juge de la Cour supérieure du district de Montréal en septembre 1876, était le huitième enfant de Denis-Benjamin Papineau et donc cousin germain de Georges-Casimir Dessaulles ; sa mère était la petite-fille de Marie-Louise Papineau (grand-tante de Georges-Casimir Dessaulles) et de Toussaint Truteau (voir « Généalogie Papineau », f. 184 ; P.-G. Roy, « L'honorable juge Auguste-Cyrille Papineau », dans *les Juges de la Province de Québec*, p. 425).

37. Auguste Stephen Mackay, né le 30 juin 1859, fils de Julie Aurélie Papineau (neuvième enfant de Denis-Benjamin Papineau) et de François-Samuel Mackay, notaire et « syndic officiel » à Papineauville (voir « Généalogie Papineau », f. 195 ; H. J. Morgan, édit., *The Canadian Legal Directory*, Toronto, R. Carswell, 1878, p. 133). Il figure avec son frère (« McKay, A. », « McKay, E. », tous deux de Papineauville) sur la liste « Élèves, 1874-75 » dans le *Catalogue du Séminaire de St. Hyacinthe pour l'année scolaire 1875* (p. 17).

38. Le jeudi après-midi est congé. Le dimanche, les élèves externes doivent se joindre aux pensionnaires pour tous les offices religieux.

rencontre Jos qui me force à entrer chez elle, à ma surprise j'y
rencontrai Maurice à qui j'aurais volontiers sauté au cou si nous
étions des sauvages ! Mais les convenances, mademoiselle !
290 C'est un garçon, et on n'embrasse pas ça, des garçons ! Pour-
quoi ? Vas-y voir ! Ordinairement c'est parce qu'ils sont si laids
— mais quand ils sont gentils... comme lui ! ?

J'ai oublié qu'il était si vieux — et je n'ai pas été intimidée
plus que d'habitude. Je le suis toujours un peu. C'est pourquoi
295 je parle peu — il ne se décourage pas et finit par me faire parler,
rire, dire des choses drôles que je ne songe pas à dire devant
d'autres.

Avec les autres je suis sottre et je le sens — avec lui, je me
sens fine et qu'il le trouve. Est-ce cela qui me donne de l'esprit ?
300 Il me contredit, il me taquine, il discute. Puis si nous sommes un
instant seuls — il me parle doucement sur un ton pour « moi
toute seule » ; il ne parle jamais comme ça à Jos ! Il me dit des
choses bien ordinaires mais je les sens comme autant de petites
phrases douces douces qui m'entrent dans le cœur et qui me
305 rendent bonne. Quand je l'ai vu je voudrais toujours être meil-
leure !

8 décembre

J'ai communiqué ce matin — j'aurais dû être bonne — j'ai été
au contraire affreuse. Je croyais avoir mérité le ruban d'enfant
310 de Marie³⁹, mais je n'étais pas sur la liste et on ne m'a pas donné

290 garçon, [R *donc A^a et*] [D *ça ne s' S on n*] embrasse 309 lc [D *cordon S^a*
ruban] d'enfant

39. L'Association des Enfants de Marie du couvent de la Présentation de Marie à Saint-Hyacinthe était érigée canoniquement et affiliée à la Congrégation de Rome sous le titre de l'Association de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge Marie (lettre du supérieur général de la Compagnie de Jésus, 14 mars 1865, ACPM, Annales des Enfants de Marie). Cette association regroupait les plus grandes élèves, qui devaient cependant y solliciter leur admission, précédée d'une période de probation. Les aspirantes revêtaient un cordon de laine blanche (remplacé le dimanche et les jours de fête par un ruban de moire blanche), depuis la cérémonie dite « de passage » jusqu'au jour de la réception, ordinairement le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. C'était une punition que de se voir refuser le port du cordon ou l'admission chez les Enfants

une seule raison de ce refus. J'ai pensé de vilaines choses de mes maîtresses — j'ai été jalouse des plus favorisées que moi, je me suis dressé un autel où je me suis encensée et devant lequel j'ai chanté mes vertus !

L'injustice existe, mais elle n'excuse ni mon admiration de 315
ma petite personne, ni ma colère, ni ma jalousie.

Et avec tout cela, je m'admire !.. oh ! je suis dégoûtée de
tout ce qui est si petit en moi. Je suis humiliée ce soir, profondément humiliée de mes laideurs.

Les sœurs n'ont pu constater mon désappointement, j'ai eu 320
heureusement assez de fierté pour le leur cacher. Ma sérénité a dû les épater. Un cordon, qu'est-ce que c'est ?.. mais être jalouse et envieuse ! ouais !

9 décembre

Fanny⁴⁰ vient de faire une colère ! elle se roulait, elle criait, 325
elle était toute défigurée — j'en suis tout émue, je me suis sauvée car on la punira pauvre petite !

C'était un petit ange, elle n'a jamais péché, et voilà le démon qui commence son œuvre en elle, et le bon Dieu permet cette horreur, qu'elle devienne méchante ! Je me fatigue à y 330
penser et plus j'y pense moins je comprends ce mystère. Le mal.. l'étrange chose que le mal, je me le représente comme un monstre toujours prêt à attaquer et à dévorer — il ne s'est pas fait tout seul ce monstre ? Qui l'a fait ? Dieu ? Ce n'est pas possible — le démon ? Alors c'est avec la permission de Dieu ? 335

328 C'[R est] était 331 comprends [R ce] mystère

de Marie (renseignements communiqués par sœur Émilie Gauthier, archiviste du couvent de la Présentation de Marie à Saint-Hyacinthe).

40. Marie Émilie Frances (Fanny), demi-sœur d'Henriette Dessaulles, née le 17 février 1873. Élève au couvent de la Présentation, de 1885 à 1889 ; en religion, mère Madeleine, chez les Sœurs Dominicaines à Fall River (Mass.) aux États-Unis ; elle fut supérieure générale de sa communauté (« Généalogie Papi-neau », f. 121). Voir *infra*, p. 416, 28 février 1878 et n. 32.

12 décembre

En grandes récapitulations... j'ai peu de temps pour écrire mon journal, ce qui est triste, et peu de temps pour penser et souffrir de la froideur de maman qui me glace rien qu'à la regarder. Elle est peut-être malade ? Alors je veux être gentille et bonne coûte que coûte ! Aide-moi, cher petit Jésus de Noël !

Je suis souvent très distraite, et aujourd'hui à la récréation j'étais perdue dans mes.... vagueries habituelles, quand j'entends la voix pointue de Sœur d[u] P[récieux-Sang] : « Mademoiselle Henriette est priée de descendre des nuages ! » Oh ! si elle m'y laissait dans mes nuages, pour ce que c'est drôle de revenir sur terre.. près d'elle et de toutes celles qui lui ressemblent.

Là ! me voilà vilaine encore !

18 décembre

Depuis cinq jours on ne me permet pas d'aller au couvent parce que je tousse. J'étudie un peu mais je suis souvent fatiguée et je reste étendue des heures dans ma bonne chaise longue à regarder mon feu, à l'attiser, à ne penser à rien... ou à des... folies.. pourtant non, je ne veux pas parler comme les sœurs qui appellent des « folies » tout ce qui n'est pas de leur petit « stock ».

Quand je pense à lui, à mon grand ami, que je voudrais voir, à qui je voudrais dire un peu mes petites idées, je ne vois rien dans ce désir d'insensé ou de déraisonnable ? Pourquoi alors, hésiter à me l'avouer à moi-même ?

Sainte Simplicité, viens m'envelopper !

25 décembre⁴¹

Oh la belle messe de minuit — j'en suis encore ravie. La musique si pieuse, le recueillement, les lumières, le *tout ensemble*

41. Entre l'inscription du 18 décembre, qui se termine au verso du feuillet 15, et celle du 25 décembre, qui commence au recto du feuillet 16, un feuillet a été déchiré et enlevé : une bande d'une largeur irrégulière (environ 0,6 cm), dépourvue de traces d'écriture, en témoigne.

mystérieux et charmant m'ont laissé dans le cœur une impression douce qui me rend désireuse d'être bonne. Mais c'est difficile ! et il faudrait m'aider *tant*, mon Dieu ! Il faudrait me rendre un peu heureuse, beaucoup beaucoup aimée. Alors, que je serais courageuse et que tout me paraîtrait facile ou au moins possible.

28 décembre

Une belle tempête de neige qui m'apporte une joie. Après la classe⁴², je rencontre Jos en traîne — le domestique conduisait. « Vite monte, me dit-elle, je te ramène ! » Je monte, enchantée — mais au lieu de me descendre chez nous la voiture continue. « Nous allons au collège⁴³ chercher Maurice ! » Comme je bénissais la jolie tempête, la bonne petite Jos, le ciel et la terre de me procurer ce plaisir.

Et Maurice revint avec nous, il était gai, il nous taquinait, il riait de son petit rire moqueur, et ce fut bon.

Moi, je n'ai pas parlé beaucoup, j'étais intimidée parce que Jos était là et que j'ai peur de ses railleries — n'importe, je suis revenue dans ma chambre, tout enneigée et si gaie que je chantai jusqu'au souper, ne tenant pas en place dans ma chambre, au grand ébahissement d'Alice qui finit par me joindre dans mes pirouettes et mes courses.

367 faudrait [R *que vous*] me [D *rendiez S rendre*] un

42. Au couvent de Lorette, les vacances du jour de l'An ne débutent qu'aux derniers jours de décembre.

43. Le Séminaire de Saint-Hyacinthe est situé rue Girouard, à l'extérieur de la ville, à un peu plus d'un kilomètre (voir *supra*, Plan de la ville, p. 103). Fondé en 1811 par le curé Antoine Girouard et érigé sur l'emplacement de la cathédrale et de l'évêché actuels, le collège Saint-Antoine fut incorporé en 1832 sous l'appellation de Séminaire de Saint-Hyacinthe. Le nouvel édifice à l'extérieur de la ville, où les collégiens emménagèrent en 1851, fut construit de 1849 à 1853. L'ancien collège, occupé par l'évêché, s'effondra sous les flammes en 1854 (voir C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I ; L. Voyer, *Saint-Hyacinthe*, p. 78-82).

Après le dîner j'offris à Alice de jouer à la balle dans l'escalier — et durant une heure ce furent des éclats de rire et un beau tapage qu'il fallut cesser pour permettre aux enfants de dormir.

390 Et me voilà à écrire tout ceci d'un cœur content et léger que je voudrais avoir toujours !

[1875]

3 janvier

La vieille année est disparue, la jeune est arrivée tout ensoleillée, et j'aime à m'imaginer qu'elle nous donnera du soleil sans se lasser, et du bonheur, et beaucoup d'affection ! Après tout, je ne demande pas des choses impossibles ! 5

J'étais invitée avec Alice à passer l'après-midi chez Jos. Maurice y était, il ne retourne au collège que le cinq. Nous avons parlé du collège, du couvent, des vacances, de Dickens, et de moi ! Oui ! de *moi* ! Ça ce n'est pas un sujet ordinaire et il faut une méthode spéciale pour arriver à me faire parler de ma petite personne. Ce que c'est cette Méthode ?.. Des yeux bleus bien doux, une voix caressante, l'air de me trouver intéressante !.. et le tour est joué ! 10

En revenant, pour le dîner, nous avons trouvé Gustave¹ installé pour passer quelques jours. Je l'aime bien pourtant, et j'aimerais mieux qu'il ne soit pas ici. 15

Maman l'a invité pour trois ou quatre jours... C'est singulier que je ne l'aie pas su avant !

Ce soir j'ai passé la soirée avec G[ustave]. Alice avait mal aux dents — maman était en haut avec une de ses amies. Nous avons joué aux cartes — puis j'ai joué du piano pour G[ustave]. Nous avons parlé ensuite jusqu'à dix heures. 20

22 joué [A^b du piano] pour

1. Gustave Papineau (voir *supra*, p. 125, 23 novembre 1874, n. 36).

Il a vingt ans, Gustave, et je me demande comment il peut
25 s'amuser avec une petite fille comme moi ! et il paraît réelle-
ment s'amuser !

Il ne me gêne pas comme Maurice, et cependant je l'aime
bien moins.. c'est étrange cela.. je voudrais bien savoir pour-
30 quoi ! Bah ! c'est un pourquoi qui ira en rejoindre un tas d'au-
tres auxquels personne ne répond jamais. Disons, pour être
franche, que les questions ne sont pas « mon fort » !

5 janvier

Eh bien ! ça valait la peine de faire la fière l'autre jour avec
toi, mon cher cahier, et dire : « Moi ! donner mon portrait, ja-
35 mais ! » Maurice ce matin m'a priée et suppliée et je n'ai pu ré-
sister et il l'a ce fameux portrait. Il a paru si content ! et il m'a re-
merciée de son petit air grave qui me gêne tant et que j'aime, car
quand il le prend avec moi, je me sens une petite personne assez
importante.

40 C'est drôle tout cela... c'est curieux comme on ne se sent
pas avec un jeune homme comme avec une jeune fille.. un tas de
choses qu'on n'oserait dire on ne sait pourquoi, et puis, l'im-
pression que *tout* ce qu'il dit peut nous faire.

Je creuse ce problème, moi !

45 Il y a Gustave, par exemple, qui est ici, mon cousin, que je
connais depuis que je suis au monde, il pourrait bien me parler
comme Jos me parle, me donner des nouvelles, parler de ce
qu'il fait, de ce qu'il projette, non ! il me roule des yeux, il parle
50 toujours en allusions, comme si j'avais des torts avec lui ou
comme s'il avait des choses bien mystérieuses à dire que je ne
puis comprendre ! Enfin ! un galimatias qui me le ferait prendre
en grippe s'il restait longtemps ici.

Et puis Maurice... s'il était une jeune fille, aurais-je songé à
me faire prier pour lui donner mon portrait ? Pourquoi me faire
55 prier... l'aurais-je donné à un autre, n'importe qui ? Non —
alors c'est une préférence — elle est bien ordinaire cette préfé-
rence puisqu'il est mon ami, que je le connais depuis long-

temps, pourquoi alors ces simagrées ? Au fond j'avais du plaisir à le lui donner. — Tout cela me semble embrouillé sans raison, ou bien *uniquement* pour la raison qu'ils sont des garçons et moi une fille... et vrai, cela ne me semble pas une bonne raison celle-là ! 60

Jeudi 4 février

Un mois sans écrire — je n'ai rien à dire mais je tiens à écrire une page avant d'avoir quinze ans. J'ai eu bien hâte d'avoir quinze ans et je crois que ce ne sera pas drôle du tout ! — Je passerai l'année au couvent, à étudier, à me faire gronder et à inventer des singeries, ce qui me fera punir sans m'amuser, le reste du temps, à la maison, où je ne cherche que le silence et la paix de ma chambre. Dans tout cet ennui que j'entrevois il y aura de jolis rayons : quand je vois Jos, que je parle à Maurice, que je sens qu'ils sont mes amis — je ne devrais pas me plaindre — et je ne me plains pas — mais de loin, quinze ans me paraissait un âge idéal et il n'y avait pas de rêves trop beaux pour me peindre tous les bonheurs que je trouverais dans mes quinze ans ! 70 75

J'entends Alice qui grignote — la gourmande. Je vais voir et demander ma part. Ma dignité nouvelle ne se refuse pas aux friandises.

Le soir 80

Je n'ai pas écrit depuis longtemps et il s'est passé bien des choses durant ce mois.

Au milieu de janvier, Maurice a passé ses examens pour l'admission à l'étude du droit² — puis il a été malade et j'ai bien

2. « C'est avec plaisir que nous avons appris le résultat de l'examen subi par M. Maurice St. Jacques le 10 et le 11 [janvier]. Malgré la très grande sévérité des examinateurs, M. St. Jacques a été admis à l'étude du droit. M. M. St. Jacques est président de l'Académie Girouard [...] » (*le Collégien*, 5 février 1875, n. p.). Voir aussi le *Courier*, qui annonce que Maurice Saint-Jacques « vient d'obtenir son brevet pour l'étude du droit après un sévère et brillant examen devant le Bureau des examinateurs de Montréal » (16 janvier 1875, p. 2).

85 prié pour lui. Il est guéri et retourné au collège mais comme externe.

Je ne le vois jamais !

6 février

La bonne journée — on m'a fêtée, choyée à mon goût — j'ai
 90 eu de jolis cadeaux — mais ce qui vaut bien mieux, j'ai senti
 qu'on m'aimait beaucoup ! Maman a été si affectueuse, ma tante
 Lemman m'a donné un autre volume de Dickens, mon cher papa
 m'a donné de la musique, Jos m'a envoyé deux jolis petits lam-
 pions pour ma chapelle et un billet *sweet*, dans lequel Maurice
 95 souhaitait par l'entremise de Jos, de voir sa petite amie pour lui
 dire, à elle, ce qu'il *souhaite* pour elle. Hélas ! je ne le saurai pas
 car je ne sais quand je le verrai.

N'importe j'ai été bien heureuse aujourd'hui, et je veux
 bien remercier le bon Dieu de toute cette affection dans laquelle
 100 je nage., et je veux lui demander que cela dure, j'aime à me faire
 aimer, même des bêtes !

11 février

Ma tante Lemman a commencé à être souffrante samedi et
 depuis elle a été très malade d'une pleurésie — elle est enfin
 105 mieux. Ma tante Louisa³ est arrivée et je suis contente pour ma-
 man qui va bien jouir de l'avoir avec elle. Cela la remettra de sa
 fatigue et de son inquiétude.

3. Marie-Louise Trudeau, née le 26 août 1830, fille de François Trudeau et d'Ann Locke. Le 4 juillet 1854, elle avait épousé Auguste-Cyrille (Augustin) Papineau, cousin germain de Georges-Casimir Dessaulles et oncle de Fanny Lemman Dessaulles (« Généalogie Papineau », f. 184). De ce mariage étaient nés trois enfants : Gustave (4 juillet 1855), Victor (19 avril 1862) et Marie (13 juin 1864). La famille aurait quitté Saint-Hyacinthe pour s'installer à Montréal où Auguste-Cyrille Papineau était retourné pratiquer le droit après sa défaite comme candidat libéral aux élections de 1863 (voir P.-G. Roy, *les Juges de la Province de Québec*, p. 425). Cependant, la famille est encore inscrite à Saint-Hyacinthe lors du recensement de 1871 ; dans le *Catalogue du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, Gustave et Victor figurent sur la liste des élèves pour l'année 1872-1873 avec l'indication « St. Hyacinthe » ; ils n'y figurent plus en 1875.

Si je disais un mot du bazar⁴ où Jos et moi nous sommes si bien amusées. Le premier matin, ce fut très amusant avec les écoliers — mais je n'osai pas parler à Maurice — à peine l'ai-je salué, ce qui m'a valu le soir un beau sermon, presque une gronderie que j'écoutais sans avoir peur du tout. Il est gentil comme tout quand il gronde ! 110

Le mardi soir, Maurice passa au moins une heure avec mademoiselle Dubé⁵, une vieille fille de vingt ans, que j'aurais voulu voir en Chine avec sa robe bleue. Elle lui faisait des mines, elle parlait comme un moulin, elle riait en montrant toutes ses dents — et hélas ! elle était jolie et je la détestais ! C'est si plus intéressant, des vraies jeunes filles qui ont des robes longues et les cheveux relevés. Et j'étais dans mon petit coin, tranquille comme une souris, un peu triste et, faut-il le dire, fâchée contre cette Céline de malheur ! 115 120

Mais Maurice finit par me trouver et j'eus vite oublié Céline, la robe bleue et le chignon blond, et je passai avec lui plus, beaucoup plus qu'une heure et je revins avec Jos et lui parce que maman m'avait confiée à madame S[aint]-J[acques]⁶ pour la soi- 125

4. Le bazar annuel sous le patronage des Dames de charité, au profit des œuvres de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe, avait lieu les lundi et mardi gras. C'est la grand-mère d'Henriette, Rosalie Papineau Dessaulles, seigneuresse de Saint-Hyacinthe, qui, en 1828, avait fondé l'« Association de charité » (voir M^{me} F.-L. Béique [Caroline Dessaulles], *Quatre-vingts ans de souvenirs*, p. 115-118, qui cite un article du *Courrier de Saint-Hyacinthe* du 13 avril 1928, à l'occasion du centenaire des Dames de charité, alors sous la présidence de madame Maurice Saint-Jacques). Henriette Dessaulles Saint-Jacques sera présidente des Dames de charité, de 1925 à 1942 ; jusqu'à la fin de sa vie, ses lettres à ses filles rendront compte de l'organisation et des recettes du bazar annuel.

Le premier bazar eut lieu le 19 mars 1846 et rapporta la somme de 232,00 \$; de 1847 à 1867, il y en eut 9 autres ; à compter de 1867 le bazar eut lieu chaque année (sur l'historique du bazar de Saint-Hyacinthe, voir : *l'Union*, 9 mars 1876, p. 2 ; *Courrier*, 11 mars 1876, p. 3 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 187-188 ; Fadette, « Bazar à Saint-Hyacinthe », *le Devoir*, 10 février 1921, p. 5, repris dans *Lettres de Fadette*, 5^e série, p. 63-66). En 1875, le bazar eut lieu le lundi 8 et le mardi 9 février : les recettes furent de 1 514,00 \$ (voir *l'Union*, 4 février 1875, p. 3 ; *ibid.*, 18 février 1875, p. 3 ; *Courrier*, 28 janvier 1875, p. 2 ; *ibid.*, 11 février 1875, p. 3 ; *ibid.*, 13 février 1875, p. 3).

5. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne qui, vraisemblablement, n'était pas de Saint-Hyacinthe (voir *infra*, p. 175, 11 juillet 1875).

6. Joséphine Hermine Buckley, née à Saint-Jean-de-Dorchester le 6 août 1833, quatrième enfant de Patrick Clancy Buckley, médecin, et de Joséphine

rée. Une fameuse bonne idée qu'elle devrait avoir plus souvent !

13 février

130 Deux jours sans écrire — pourquoi écrire des choses tristes ? — j'ai de la peine parce que maman m'a grondée hier bien fort pour si peu, une étourderie — et depuis elle est sévère et me regarde avec des yeux durs — et j'ai toujours le cœur gros.. et Papa est absent et le soir je ne puis passer mes bras à son cou
135 et me mettre la tête sur son épaule, et sentir que je suis sa chère petite fille à qui il ne fait jamais de peine, lui, parce que c'est *vrai* qu'il l'aime.

Et elle ?.. non.. j'ai bien peur qu'elle ne m'aime pas... pas beaucoup, bien sûr....

140 Mes classes m'intéressent et au couvent je vis.. tranquille. Je n'aime décidément pas ma maîtresse⁷ qui est parfaite, paraît-il, mais elle m'agace partout ailleurs qu'en classe. Là, elle est idéale !

15 février

145 C'est enfin décidé ! Jos revient au couvent demain comme externe. Je suis bien contente. Je vais l'avoir près de moi en classe, nous écouterons les mêmes leçons, nous ferons les mêmes devoirs, nous reviendrons ensemble, quelle bonne petite
150 vie ce sera ! Cela me fera oublier mes désappointements de la maison où la température est au froid... un froid sibérien qui vous fige !

Louise Frémont. Elle avait épousé Romuald Saint-Jacques le 22 janvier 1856 à Saint-Hyacinthe (P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 18).

7. Sœur du Précieux-Sang (voir *supra*, p. 113, 10 septembre 1874 et n. 9).

Notre pauvre tante Minnie⁸ est très malade — Papa est reparti — il est allé à Trois-Rivières pour faire plaisir à ma tante qui le désire. Elle va mourir peut-être ! C'est affreux d'y penser.

22 février 155

Notre petite Fanny⁹ est malade, elle fait pitié avec ses grands yeux brillants. Je chante pour elle, je lui invente de belles histoires de fées et de lutins... Maman est inquiète, je crois, et cela la rend bonne avec moi — ce n'est pas un moyen que je souhaite pour qu'elle soit toujours affectueuse, j'aime mieux encore avoir de la peine que de voir Fanny souffrir et maman si triste. 160

Jos vient régulièrement au couvent et cela ne la fatigue pas trop. Je ne m'habitue pas à cette grande joie, et je recommence à être ravie chaque fois que je la vois près de moi. Cela me rend gaie et tout me plaît... même Sœur d[u] P[récieux]-S[ang] et son esprit pointu. 165

Dimanche soir je passai la soirée chez monsieur S[aint-Jacques]. Jos avait quelques amis : les Durocher, Boivin, Sicotte¹⁰, et mademoiselle Dubé qui a continué à faire des mi- 170

167 esprit [D aigre S pointu]. // Dimanche

8. Marie-Julia Cécilia Mondelet, demi-sœur d'Émilie Mondelet (épouse en premières noces de Georges-Casimir Dessaulles et mère d'Henriette). Émilie était née le 12 mai 1835 du mariage de Dominique Mondelet et de Harriett (Henriette) Munro, décédée le 27 janvier 1837 ; Marie-Julia (« Minnie »), troisième enfant — les deux autres étaient morts en bas âge — de Dominique Mondelet et de Marie Woolrich, était née le 24 juillet 1841 (voir G. Malchelosse, « Généalogie de la famille Mondelet », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 51, 1945, p. 53-55). Elle mourut le 29 mars 1875 (voir *infra*, p. 150-151, 30 mars 1875 et n. 28).

9. Demi-sœur d'Henriette Dessaulles, née le 17 février 1873 (voir *supra*, p. 127, 9 décembre 1874 et n. 40).

10. Henriette et Amédée Durocher (voir *infra*, p. 283, 21 août 1876) ; sur Henriette Durocher, voir *supra*, p. 123, 23 novembre 1874, n. 31. Parmi les élèves du couvent des sœurs de la Présentation, figure une Marie-Luce Boivin, qui aurait été une amie de Joséphine Saint-Jacques (voir *supra*, p. 123, 23 novembre 1874 et n. 32). Il pourrait aussi s'agir de Léonard-Irénée et Hélène Brewer Boivin, qui avaient été parrain et marraine d'Élisabeth-Hélène (Éliza) Saint-Jacques en 1866 (voir Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de

nes à Maurice ! C'est amusant comme tout de la voir !.. si amusant et si ridicule que j'en ai ri de bon cœur sans songer à me fâcher comme l'autre soir.

175 Je n'ai pas dit quatre mots à Maurice — nous avons joué à « la poste¹¹ », à l'assiette¹², aux « homonymes¹³ » et je me suis beaucoup amusée. Depuis, cela va très bien, je lis beaucoup, toujours mon Dickens et je constate que mes progrès en anglais sont rapides. Je ne puis pas dire que je ne néglige pas un peu mes leçons de classe pour arriver à tant lire d'anglais. Mais je
180 n'ai pas de remords comme si je perdais mon temps tout à fait.

Pas plus surveillée que je ne le suis, je pourrais ne rien faire du tout et on n'en saurait rien à la maison.. jamais une question sur ce que je fais, sur mes classes ou mes livres. Je ne m'en plaindrais pas si je ne voyais là un grain d'indifférence de la part de

Saint-Hyacinthe-le-Confesseur [...], 1866). Probablement aussi Blanche et Arthur Sicotte ; sur la famille Sicotte, voir *infra*, p. 364, 14 août 1877, n. 42.

11. Selon une version américaine de ce jeu, connue sous le nom de « *Post-man* », les joueurs, à qui l'on a assigné des noms de villes, forment un cercle ou un rectangle ; ils doivent échanger leurs positions respectives à l'appel de leur nom par le maître de poste qui tente alors de se substituer à l'un d'eux (voir Clement Wood et Gloria Goddard, *The Complete Book of Games*, New York, Garden City Books, 1940, p. 580). Selon une version française connue sous le nom de « La poste court », un bandit aux yeux bandés tente d'intercepter et d'identifier les joueurs qui doivent se déplacer lorsque le meneur de jeu appelle les noms de villes qui leur ont été assignés (voir Martine Clidière, *le Guide Marabout des jeux de société*, Verviers, Éditions Gérard, 1968, p. 84). Dans une lettre de Papineauville, du 24 juillet 1868, Henriette Dessaulles raconte qu'elle a joué « à la poste » et qu'elle s'est bien amusée (musée McCord, fonds Dessaulles).

12. Dans ce jeu, un meneur fait pivoter une assiette sur son bord et appelle l'un des joueurs assis en cercle autour de lui et à qui l'on a assigné un nom de fruit ou d'animal. Si le joueur désigné attrape l'assiette avant qu'elle ne cesse de tourner, il devient meneur de jeu ; sinon, il doit donner un gage qu'il ne pourra récupérer qu'après s'être soumis à une épreuve ordonnée par un juge (voir Madeleine Doyon-Ferland, *Jeux, rythmes et divertissements populaires*, Montréal, Leméac, 1980, p. 102). Des versions analogues de ce jeu sont connues aux États-Unis sous le nom de « *Spin the platter* » (voir C. Wood et G. Goddard, *The Complete Book of Games*, p. 580-581). Pour ce jeu comme pour celui de la poste, il existe des versions qui impliquent l'échange de baisers ; il est peu probable cependant qu'on les ait pratiqués ainsi dans la société que fréquentait Henriette Dessaulles.

13. Ce jeu consiste à faire évoquer en même temps, par des joueurs différents, des mots homonymes que les autres joueurs tentent de deviner (voir Lucien Simon et Dachs, *Divertissements*, Paris, Éditions du Lys, 1952, p. 55-58). Nous n'avons trouvé aucune trace de ce jeu dans la tradition canadienne ; Simon et Dachs le donnent d'ailleurs comme inédit.

maman. Elle est bien occupée et après tout c'est bon d'être si libre dans ma chambre. 185

24 février

La singulière petite scène cet après-midi. J'avais été un peu fatiguée et distraite durant la classe. Interrogée trois fois sur l'histoire d'Angleterre¹⁴ j'avais répondu médiocrement et sans entrain — à propos des querelles entre Henri II et Thomas Becket j'ai fini par dire que ce dernier devait être scrupuleux et querelleur et que je serais curieuse de voir une autre version de l'histoire que celle que nous apprenions. J'aurais arraché la coiffe de la sœur que je n'aurais pas obtenu un plus bel effet... et j'avais répondu ainsi pour taquiner, naturellement. Elle m'ordonna de me taire, ce que je fis docilement et j'affectai de dormir le reste de la classe. Après la collation elle m'amena seule avec elle et voulut savoir d'où me venaient ces « idées dangereuses ». Je la regardai et lui dis que c'était une boutade, que je ne pensais pas un mot de ce que j'avais dit.. et d'ailleurs que « cela m'était bien égal ! » La voilà furieuse ! elle me gronda et comme je m'y attendais depuis le commencement, me demanda pourquoi je ne l'aimais pas, « car vous ne m'aimez pas ? » Silence éloquent ! 190 195 200 205

— Répondez, pourquoi ne m'aimez-vous pas ?

— Pourquoi vous aimerais-je ? Je vous obéis en tout, suis-je tenue à plus ?

— Non, vous n'êtes pas *obligée* de m'aimer, mais ai-je mérité que vous m'aimiez si peu, que je m'en aperçoive ? 210

— Cela prouve tout simplement que je ne suis pas hypocrite et que je n'essaie pas de vous en faire accroire.

192 j'ai [A fini par] [D dit S dire] que

14. Dans le sixième cours, on enseigne l'histoire sainte ; dans le cinquième, l'histoire ecclésiastique et l'histoire du Canada ; dans le quatrième, l'histoire ecclésiastique et l'histoire ancienne, auxquelles on ajoute l'histoire des États-Unis dans le quatrième cours anglais ; dans le troisième, l'histoire romaine ; dans le deuxième, l'histoire d'Angleterre et dans le premier cours, l'histoire de France (voir « Distribution des prix mérités par les élèves de la Présentation de Marie, à Saint-Hyacinthe, le 6 juillet 1875 », *Courrier*, 16 juillet 1875, p. 3).

— Cela prouve aussi que vous n'avez pas beaucoup de cœur !

215 — Alors ne cherchez pas d'autre raison — c'est parce que je n'ai pas de cœur.

— Vous êtes blessée de ce que je vous dis ?

220 — Je vous trouve injuste de me dire une chose si blessante à propos de rien, d'une espièglerie, car l'affaire de l'histoire d'Angleterre c'était pour amuser les autres et moi-même !

— Vous m'avez, de plus, à peu près dit que vous ne m'aimiez pas !

225 — Vous m'avez questionnée, vous avez insisté — auriez-vous préféré un mensonge ? Je n'en dis jamais malheureusement !

Alors elle changea de ton et voulut me faire promettre que j'essaierais de l'aimer. C'est stupide et enfantin. *Essayer* d'aimer quelqu'un ! Ça ne s'essaie pas, ça est ou ça n'est pas, ma révérende ! Et dans ce cas, hélas ! j'ai naturellement gardé ces belles réflexions pour moi et jusqu'à la fin du *speech* j'ai été muette, *respectueusement* muette !

230

26 février

235 Cela va mal en classe, la pauvre *sœur* est raide, moi je suis aussi silencieuse et tranquille que possible afin qu'elle oublie ma présence, je m'empêche de questionner, de faire mes petites remarques et mes questions durant les explications et c'est un effort ennuyeux — je me sens comme les cierges de la chapelle sous l'éteignoir de *Sœur Saint-Laurent*¹⁵.

240 C'est donc au couvent l'étouffement et à la maison je gèle ! Oh ! ces regards froids, ces paroles sèches, ce manque d'abandon et de bienveillance, jamais, jamais je ne m'y ferai !

Heureusement je trouve papa dans son bureau tout seul, et alors je l'accable de caresses, et installée sur ses genoux je me

15. Philomène Dessert, née à Saint-Joseph-de-Maskinongé (Québec) le 6 septembre 1840 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 25 février 1863 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 9 octobre 1915. Elle fut sacristine au couvent de Saint-Hyacinthe pendant plus de quarante ans (voir « *Sœur Marie Saint-Laurent, Dessert* », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1913 à janvier 1916*, vol. 3, p. 81-83).

blottis et je fais semblant de dormir afin qu'il ne bouge pas...
 mais si elle arrive j'ai vite abandonné ce cher refuge et je file en 245
 haut.. comme si ce n'était pas à moi ce cher père-là ! Pourquoi ?
 Je ne saurais expliquer cette étrange impression où il entre de
 tout mais surtout la certitude de déplaire à maman, et l'impossi-
 bilité de lui laisser voir ma tendresse — ça semblerait quêter la
 sienne ! Et je ne veux rien quêter, jamais, à la peine de mourir 250
 de faim !

1^{er} mars

Un autre mois qui commence, au couvent c'est un mois ri-
 dicule et ennuyeux ! Si on est sage on gagne une rose en papier 255
 de soie, et on va, très solennellement, la déposer devant une
 grande statue laide de *saint Joseph* — Chaque semaine, on
 change ses roses pour une branche de lis, toujours en papier
 sale, les fleurs en sont plus ou moins nombreuses, suivant le
 nombre de roses. Au bout du mois, on va, toujours en proces-
 sion, porter notre provision de lis au pauvre *saint Joseph*¹⁶ qui 260
 conserve son air un peu bête... parce qu'on l'a fait ainsi, je sais,
 je ne lui reproche rien, mais j'ai tant de plaisir et je ris si franche-
 ment de lui (sa statue) et de nous (les petites sottes) que je pré-
 vois encore des punitions comme l'année dernière.

Ces singeries-là, cela me fait rire et je ne puis arriver à com- 265
 prendre quel bien cela pourrait me faire d'être moins gaie ! J'ai
 eu ma rose aujourd'hui ! — J'ai tout de même été un peu animée
 en classe, et mes questions ont fait sourire cette chère sœur qui
 commence à oublier mes méfaits et qui a toujours l'admirable
 patience de répondre à *tout* ce que je lui demande. 270

J'ai toujours l'espoir qu'elle ne saura pas... et qu'un jour
 elle aura ce petit embarras... je voudrais voir si elle aura assez de
 simplicité pour avouer qu'elle ne sait pas. Je crois que si elle

251 faim [R *plutôt*] ! // 1^{er} mars

16. Ce rituel, probablement apporté de France par les premières religieuses de la communauté venues au Canada en 1853, demeura en usage au couvent de la Présentation de Marie jusque vers 1935 (renseignement communiqué par sœur Émilie Gauthier, archiviste du couvent de la Présentation de Marie à Saint-Hyacinthe).

avait ce courage, je l'admيرerais assez pour l'aimer un peu...
 275 mais j'ai mes doutes et je grille de les éclaircir —

Au fin fond je suis bien «*small*», et je lui tends un piège, ni plus ni moins mademoiselle Critique !

Jos et moi revenons ensemble et nous causons au coin souvent une demi-heure — nous avons toujours tout à nous dire
 280 quand c'est l'heure de nous séparer.

Aujourd'hui j'aurais bien voulu lui demander des nouvelles de Maurice — je ne l'ai pas osé et aucun de mes petits détours n'a pu l'amener à prononcer son nom ! Je ne sais pas s'il gagne des lis et des roses pour le bon *saint Joseph*, lui !

285

4 mars

Mon extrêmement ennuyeux cousin Auguste¹⁷ a passé la grande après-midi ici ! C'est une épreuve qui dépasse ma vertu ! Je n'ai pas été aimable non plus, et s'il revient, c'est lui qui a une vertu à mériter de se faire canoniser !

290

Je me suis moquée de lui, j'ai bâillé, j'ai triché aux cartes, puis je l'ai accusé de tricher et je lui ai jeté le jeu de cartes à la figure. J'ai été détestable. Ce pauvre Auguste, il ne s'est pas fait, bien sûr, il se serait donné plus d'attraits.

295

Avec cela il est gourmand ! Quand il voit des bonnes choses, ses yeux s'arrondissent et semblent *tirer* à eux ce qui le tente.

300

Aujourd'hui, j'ai *clos* mes amabilités par une suprême moquerie qu'il n'a pas comprise. J'ai choisi un grand sac d'épicerie, j'y ai mis pommes, oranges, gâteaux, biscuits secs, un paquet énorme, et je le lui ai donné à son départ, en riant tellement que j'en pleurais. Dans sa charmante simplicité il m'a remerciée sans se douter que je suis un monstre !

Ma tante passait comme Auguste disparaissait, j'étais dans des convulsions de rire.

17. Auguste Stephen Mackay (voir *supra*, p. 125, 23 novembre 1874 et n. 37). Le 4 mars 1874 était un jeudi, jour de congé au Séminaire de Saint-Hyacinthe.

— Enfin, qu'as-tu à rire ainsi ? 305

— Rien, rien, c'est un paquet ! Et je recommençais à rire et elle, de ses yeux si sérieux et si bons, elle interrogeait, presque inquiète. Enfin je pus lui dire que j'avais donné un sac de friandises à Auguste.

— Mais il n'y a rien là de si drôle, tu as été bien gentille et tu ne l'es pas toujours avec ton cousin ! 310

À ce compliment immérité, le fou rire me reprit et je me sauvai, laissant cette pauvre tante tout ébahie !

Et il est laid cet Auguste, et bête — et vieux ! Brrr !

On est à nous préparer notre chambre en haut au troisiè- 315
sième. À mesure que je me perfectionne je me rapproche du ciel, c'est dans l'ordre !

7 mars

Vous l'avez donc voulue cette terrible chose et vous avez 320
enlevé la mère de ces pauvres petits !

Pauvre madame Saint-G[ermain]¹⁸ et voilà sept petits or-
phelins ! Il me reste dans le cœur une impression de crainte
pour le Dieu sévère et despotique qui frappe si durement et
d'une manière qui semble si incompréhensible. Quand pour-
rais-je parler à quelqu'un qui comprend, de ce mystère de la 325
douleur, de la souffrance humaine qui me révolte ? Je le vou-
drais si doux, si bon le Seigneur, et toujours !

321 et [A^a voilà] sept 324 pourrais-je [R en] parler

18. « Décès. En cette ville, le 6 courant, dame Margaret Ann Morison, épouse de J.H.G. St. Germain, Écr., M.D., à l'âge de 38 ans » (*Courier*, 13 mars 1875, p. 3). Sur le docteur Saint-Germain, voir *infra*, p. 216, 23 octobre 1875, n. 85. Seulement cinq enfants figurent au recensement : Émilie, qui aurait eu 10 ans en 1875 ; Rosalie, 9 ans ; Georges, 7 ans ; Henri, 5 ans ; Marie-Louise, 3 ans.

10 mars

Je continue à récolter des roses, des lis et à m'ennuyer
 330 ferme ! De qui ? Mystère ! De quoi ? Motte ! Comme dit la
 vieille Adèle¹⁹ !

Je crois bien que si j'allais au fond je saurais répondre à tou-
 tes mes questions, mais voilà ! je n'aime pas ces sondages !

C'est lugubre à la maison, des visages longs, des airs ! Ah !
 335 misère de misère que je suis donc *tannée* !

Au couvent c'est stupide aussi, je ne travaille pas, on me
 sermonne et on me conseille quoi ?.. d'aller à confesse ! Beau
 remède réjouissant.

C'est ce vilain temps qui me rend maussade, parce que ça
 340 n'est pas ma faute, oh ! non ! jamais de la vie !

15 mars

Enfin je respire ! Auguste est parti ! Oh l'assommant ! et
 aujourd'hui j'ai perdu, à cause de lui, une après-midi avec Jos.
 Elle est venue, quand elle l'a vu installé, elle a pris la fuite sans
 345 pitié pour sa pauvre petite amie qui était trop désolée pour être
 méchante.

Je me suis blottie dans un immense fauteuil et j'y ai passé
 trois heures aussi près des larmes qu'une petite fille peut l'être
 honorablement sans le laisser voir ! Je vais demander à Maurice
 350 de l'étrangler cet odieux Auguste ! Demander à Maurice ! pau-
 vre sotté ! comme si c'était facile, je ne l'ai pas vu depuis, depuis
 si longtemps que je ne sais plus !

Bon saint Joseph, je te comble de roses et de lis, tu devrais
 bien m'obtenir de le voir mon grand ami, un tout petit bout de
 355 temps, pour oublier quelques instants que tout va de travers
 dans ce pauvre monde ! Je veux entendre sa voix si douce me
 dire : « Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue ».

343 perdu [A , à cause de lui,] une

19. Cuisinière chez Georges-Casimir Dessaulles (voir *infra*, p. 225, 19 novembre 1875).

D'y penser me console. Comme ce serait bon de l'entendre et c'est si peu, ce que je te demande. Mais tu ne comprends pas cela, pauvre vieux *saint Joseph*, et je ne t'en veux pas va ! je te trouve assez à plaindre ! plus que moi encore !!! 360

16 mars

L'essai du couvent ne réussit pas à cette pauvre petite Jos qui est malade, et son oncle, le docteur²⁰, conseille à sa mère de la garder à la maison. 365

Encore un chagrin ! Deux, même ! Qu'elle soit malade et de ne plus l'avoir avec moi.

C'est de ma jolie nouvelle chambre que j'écris ce soir. Que j'y serai bien ! Je respire avec mes trois fenêtres qui me laisseront voir le ciel de tous les coins. Demain j'installe mes livres dans de jolis rayons que Papa a fait faire d'après un plan à moi. 370

Le soleil était chaud aujourd'hui, ça sentait le printemps dehors. J'aurais bien voulu aller embrasser Jos qui est malade, mais j'ai eu peur de rencontrer Maurice. Peur de le rencontrer ? Quand je le désire tant ? Oui, c'est étrange mais c'est comme ça ! Je n'y comprends rien, mais je le fais, comme ça, parce qu'il le faut. Ça me le dit ! 375

Je voudrais aimer un peu plus le bon Dieu, j'ai besoin qu'il m'aide, qu'il ôte de moi ce cœur de plomb !

Caroline Dessaulles²¹ est partie ce soir après avoir passé deux jours ici. Elle se marie bientôt. Elle paraît heureuse — peut-être est-ce vrai, et devient-on heureux en vieillissant... je voudrais bien être vieille moi ! 380

20. Eugène Saint-Jacques, frère de Romuald Saint-Jacques, pratiquait la médecine à Saint-Hyacinthe (voir *infra*, p. 506, 16 août 1879, n. 34).

21. Née à Saint-Hyacinthe le 13 octobre 1852 ; fille unique de Louis-Antoine Dessaulles et de Zéphirine Thompson. Elle habitait alors à Montréal, chez ses parents. Elle est l'auteure de mémoires (Madame F.-L. Béique, *Quatre-vingts ans de souvenirs*) où elle ne se permet que de brèves allusions à son père mais évoque plusieurs personnes de l'époque du *Journal*. Sur son mariage, voir *infra*, p. 154, 15 avril 1875, n. 31 et 32.

17 mars

385 Jos écrivit un mot ce matin par le domestique, m'ordonnant
d'aller la voir à quatre heures et demie. Au sortir de la classe je
me rendis donc toute contente de n'avoir rien à décider. La
vieille Marie m'ouvrit la porte. « Il faut monter à la chambre de
390 mademoiselle car elle est encore au lit ». Je monte en courant,
j'arrive comme un tourbillon et je tombe presque dans les bras
de Maurice qui venait au-devant de moi je suppose.

J'enlevai manteau et chapeau et je restai à m'amuser avec
eux jusqu'à six heures. Oh ! le joli petit bout de vie ! que nous
avons ri et jasé. Maurice me dit qu'une de mes fenêtres donne
395 sur la sienne, nous voilà voisins encore *plus* ! Pour le plaisir que
ça rapporte ce voisinage ça ne vaut pas la peine d'en parler !

C'était la Saint-Patrice ! Jos s'était mis un ruban vert dans
les cheveux, Maurice un soupçon de vert à la boutonnière. Il me
l'offrit.

400 — Mais je ne suis pas Irlandaise²², moi, je n'ai aucun droit
de le porter ce ruban vert !

— Tu devrais l'être ! — fut l'énigmatique réponse de mon
grand ami.

405 — Alors, à cause de mes mérites, j'accepte ! Et je pris le pe-
tit ruban, symbole d'espérance non d'être Irlandaise, je n'y tiens
pas, mais d'être heureuse.

Maurice ne sort pas depuis trois jours, parce qu'il a un gros
mal de gorge — il était très pâle, quand il ne me regardait pas, je
l'examinais... malgré son joli sourire si moqueur, comme il a
410 l'air sérieux, presque sévère.. Il doit me trouver bien enfant,
pauvre petite Moi !

22. Par leur mère, Joséphine Hermine Buckley, Joséphine et Maurice Saint-Jacques étaient d'ascendance irlandaise. La famille Buckley avait émigré d'Irlande en 1818. Plus tard, c'est à Kate McGinley, sa bonne d'enfants, qu'Henriette Dessaulles associera cette fête. Voir « Légende de saint Patrice », dans *Fa-dette, Il était une fois...*, p. 97-102 ; une version du début de ce conte se trouve dans l'un des cahiers de « Notes et pensées » sous le titre « Kate » (voir *infra*, Ap-pendice II, p. 625-626).

20 mars

Hier et avant-hier j'ai été d'une gaieté folle, aujourd'hui je suis allée avec Jos voir Héloïse²³ toujours immobile et attachée sur ces planches ! Je suis revenue attristée et sérieuse.

415

La pauvre petite ! Quelle vie désolée ! non seulement être soumise à un traitement si difficile mais être soignée « à la fourche » par sa vilaine belle-mère. Et moi qui me plains et qui prétends ne pas être assez aimée de maman ! Mais c'est injuste ! Maman est bonne et dévouée, et s'occupe sans cesse de notre bien-être. Quand je la compare à l'affreuse et méchante *madame* B[achand]²⁴ je ne puis pas assez remercier Dieu de m'avoir ainsi favorisée. Alors, petite moi, ne pense pas aux tendresses rêvées et que tu te crois refusées par elle qui remplace ta mère, songe plutôt [aux]²⁵ petits qui n'ont plus de mère et je dis à la sainte Vierge d'avoir soin de nous et de nous garder.

420

425

23. Héloïse Bachand, fille aînée de Delphine Bougret dit Dufort et de Pierre Bachand (voir *infra*, p. 562, 15 août 1880, n. 13). Elle fut élève au couvent de Lorette de 1864 à 1875 (ACPM, Livre de comptes). Son nom figure dans une lettre du 27 juillet 1875, dans laquelle Henriette Dessaulles décrit à Augustine Bourassa la soirée dansante du dimanche précédent chez les Delorme : « J'allai prendre Héloïse pour la conduire en voiture avec moi, mais Joséphine y avait été une minute avant moi et elles étaient parties. » À la fin de la soirée, « M^r Delorme fit reconduire Héloïse et Delphine [sa sœur cadette, élève au couvent de Lorette de 1865 à 1875 et pensionnaire à celui de la Présentation de 1876 à 1879] dans sa voiture. » Henriette Dessaulles annonce ensuite à sa cousine que « dimanche Héloïse donne une soirée » (fonds privé). Voir aussi *infra*, p. 588-589, 11 et 12 octobre 1880 et n. 47, 48.

24. Pierre Bachand avait épousé en premières noces, le 22 septembre 1859, Delphine Bougret dit Dufort (décédée en 1864), fille d'Eucher Bougret dit Dufort et d'Éloïse Dugas. Le 29 avril 1868, il avait épousé en secondes noces Marie Louise Marchand, fille de Louis Marchand et de Charlotte Césé (voir Registre des mariages, paroisse Notre-Dame de Montréal ; *Répertoire des parlementaires québécois, 1867-1978*, p. 15-16).

25. La page du manuscrit se termine au mot « plutôt ». L'écriture se poursuit à la page suivante, mais entre les deux pages un feuillet a été déchiré et enlevé. Il en reste un vestige de forme irrégulière, d'une largeur moyenne de 2 à 3 cm, sur lequel figurent des fragments d'écriture, au verso et au recto. Au recto, on peut lire : « Hier [...] couven[t] [...] car elle [...] vieux [...] a pas a [...] mais [...] ailleur[s] [...] et il [...] place [...] Elle [...] elles [...] para[...] être [...] C'était [...] ses [...] et ses [...] — Oh ! [...] je t'ente [...] sur un [...] Tu as [...] surveilla [...] jamais [...] pareille [...] moi ! » Au verso : « [en]core [...] appelle [...] Il n'est [...] un drôle [...] le nez [...] été jetés [...] [co]nfiance, [...] cette [...] bébé.. [...] ment-ils, [...] Pour-[...] si [...] ma [...] mes [...] ma [...] Comme [...] entourée, [...] [t]endresse [...] Tous les [...] pauvres ». Ces mots ne correspondent pas aux passages subsistants. Il semblerait qu'Henriette Dessaulles a déchiré deux pages de son journal, soit du 20 mars, soit du 25 mars, soit d'une autre date entre

25 mars

Je fais mes prières bien distraitemment, et j'ai rarement de
 mes anciennes ferveurs qui me tenaient à la chapelle absolu-
 430 ment heureuse d'y être. Au contraire mes prières sont laides —
 il est rare que je me rende au bout sachant bien ce que je dis et
 même où je suis.

J'ai cru que c'était mieux de dire à confesse que je priais mal
 — ah ! si j'avais pu prévoir les questions sottes et indiscrètes
 435 comme j'aurais bien fermé le bec ! *monsieur P[rince]*²⁶ com-
 mence donc à me questionner sur mes affections... si j'aimais
 beaucoup une sœur, ou une jeune fille, ou un jeune homme ? ? ?

— Les sœurs toutes également.

— Une jeune fille ?

440 — Oui une, comme une sœur.

— Jeune homme ?

J'étais embarrassée — j'aime bien Maurice mais ce n'est pas
 une faute et ce n'est pas de ses affaires ! Pendant que je réfléchis-
 445 chissais : « Répondez, dit-il sévèrement, aimez-vous un jeune
 homme plus que les autres, y pensez-vous souvent, tous les
 jours ? »

437 une [R autre] jeune fille

le 20 et le 25 mars mais plus vraisemblablement du 20 mars, qu'elle a ensuite ré-
 cupéré la fin de la relation du 20 mars en oubliant la préposition, puis qu'elle a
 écrit ou récrit celle du 25 mars.

26. Jean-Joël Prince, né à Saint-Grégoire-de-Nicolet (Québec) le 18 août 1816, décédé à Saint-Hyacinthe le 30 octobre 1893. Son oncle, M^{or} Jean-Charles Prince, était directeur du Séminaire de Saint-Hyacinthe (1830-1840) pendant qu'il y faisait ses études. Dans son journal, Amédée Papineau raconte que, le 2 décembre 1837, « voyant les Patriotes dispersés & vaincus », sa tante Rosalie Dessaulles « pria Mr. Prince, Directeur du Collège, de venir chez elle, ce qu'il fit aussitôt. Elle se consulta avec lui pendant près d'une heure, & après l'adoption & la rejection de plusieurs plans, ils s'arrêtèrent à celui-ci. Je partirais aussitôt avec son neveu, mon ami Joël Prince, pour St Grégoire, où réside leur famille ; & de là je me rendrais aux États par les townships de l'Est » (Amédée Papineau, *Journal d'un fils de la liberté*, vol. I, p. 98). Jean-Joël Prince fut ordonné prêtre à Montréal le 13 août 1845. D'abord missionnaire dans les Cantons de l'Est, il devint professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe en 1848. Il était aussi aumônier au couvent de Saint-Hyacinthe et fut nommé chanoine du chapitre de la cathédrale de Saint-Hyacinthe en 1877 (voir J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, t. I, p. 450 ; C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 509-512).

Il a fallu dire oui... et ce que j'étais fâchée ! On dit ses péchés, on n'est pas tenu à plus — et les singuliers avis que mon aveu forcé m'a valus : « Ne pas chercher l'occasion de le rencontrer *seul* ! — Ne pas l'encourager à être *tendre* (Ô stupidité !), de prendre avec lui un air froid ! d'éviter de le regarder en face ! » 450

Pauvre vieux monsieur P[rince], je crois sérieusement qu'il est fou ! Les absurdes choses et les beaux conseils que je n'ai pas demandés.

Mon cher bon Dieu, vous qui voyez le fond de mon cœur, vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne puis obéir. *Monsieur* P[rince] n'a pu savoir ce qu'il disait, il n'a pas compris que Maurice est mon grand ami, le meilleur qui soit après papa. De plus, je ne lui ai pas demandé de règle de conduite, c'est un vieux curieux et comme je regrette de lui avoir répondu ! 455 460

Je ris quand je pense aux insolences que j'avais envie de lui répondre à chaque recommandation.

Le beau résultat de toutes ces bêtises c'est que ce matin je n'ai pas communiqué. J'étais si fâchée contre *monsieur* P[rince] et si décidée de ne pas m'occuper de lui, et de ne plus jamais lui dire que des gros gros péchés (si je puis en faire !), que je ne me suis pas trouvée bien préparée pour recevoir le bon Dieu dans mon cœur. Et cette communion manquée me fait de la peine et je me tourmente, je m'inquiète, j'ai peut-être mal fait de l'omettre ! Vieux laid va ! 465 470

30 mars

Maurice a failli partir pour Québec avec G[aspard]²⁷ qui retournait à l'Université. J'ai été cinq jours sous cette triste im-

447 et [A^b ce] que 449 le [R^a les] rencontrer 466 je [D *peux* S^a puis] en 467 bien [A^a préparée] pour

27. « Il est rumeur que M. Maurice St. Jacques, qui a obtenu son brevet pour l'étude du droit au mois de janvier, va quitter le collège ; il irait vénérer Thémis dans son sanctuaire même. C'est, dit-on, M. G. T. qui, à force de lui vanter les charmes de Québec, l'aurait entraîné dans ce parti » (*le Collégien*, 2 avril 1875, n. p.). Les initiales seraient celles de Gaspard Turcot, étudiant en médecine à l'université Laval (voir *l'Union*, 16 septembre 1875, art. cité, *infra*, p. 192, 13 septembre 1875, n. 65).

pression, puis tout s'est arrangé pour moi et dérangé pour lui
 475 qui a si hâte de commencer ses études de droit. Et je suis con-
 tente parce que je suis une égoïste qui me réjouis de ce qui *doit*
 désappointer Maurice. Je dis doit car je ne l'ai pas vu et à Jos qui
 m'a informée de tout cela je ne fais jamais de questions. Elle a le
 défaut de dire les faits et de ne jamais parler des impressions des
 480 gens. Moi je n'attache d'importance qu'aux impressions, ou aux
 faits en autant qu'ils affectent les sentiments de ceux que j'aime.
 Jos écrit son journal et elle me le laisse lire — ce sont d'amusan-
 tes petites histoires sur ce qu'elle fait ou ce qu'elle a vu faire !
 Elle me reproche de ne pas lui laisser voir *mon* journal, et ne
 485 comprend pas pourquoi. Je refuse en disant : « Oh ! moi, j'écris
 pour moi toute seule ! » Je ne lui explique pas que c'est mon
 âme qui tient la plume et qu'il est impossible de lui laisser lire
 mon âme.

Comme je vois Maurice si peu, je me demande si, en réalité,
 490 cela ferait une grande différence s'il partait.

Mais oui, j'ai toujours l'espoir de le voir, je le sais si près,
 dans sa chambre vis-à-vis la mienne, je le devine derrière ses ri-
 deaux, quand Jos me parle, elle vient de lui parler, je sais par
 elle ce qu'il fait, où il est, et alors je ne me sens pas toute seule,
 495 et chaque fois que j'ai la moindre petite joie, quand ce ne serait
 que de voir sa lampe s'allumer le soir, je me dis qu'il est mon
 ami et que rien ne peut empêcher cela. Ça me console si j'ai de
 la peine et ça double ma joie si j'en ai un peu.

Je me mets à l'étude sérieusement ce soir — j'ai été indo-
 500 lente et amollie depuis une semaine.

Plus tard

Cette pauvre tante Gaudet²⁸ est morte — nous en recevons
 la nouvelle aujourd'hui. Il y a longtemps qu'elle est malade.

481 faits [R qu'en] autant 487 de [A lui laisser] lire 496 dis [D que S
 qu'il est] mon

28. Marie-Julia Cécilia Mondelet (« tante Minnie » : voir *supra*, p. 137, 15 fé-
 vrier 1875 et n. 8) avait épousé à Trois-Rivières, le 23 juillet 1866, Jean-Frédéric
 Gaudet, ingénieur civil. De ce mariage étaient nés cinq enfants : Frédéric-
 Mondelet (11 avril 1867), Marie-Alice (19 août 1868), Marie-Joseph-Ernest

Quatre petits orphelins encore. Mon Dieu, mon Dieu que vous faites de tristes choses. Pour qui est-ce mieux cette séparation ? 505
Pour la pauvre mère ou pour les pauvres petits ?

Je ne puis pas entendre ou voir de si tristes choses sans avoir une laide impression dans le cœur : « Comment Dieu peut-il être en même temps si bon et si cruel ? » Je chasse cette vilaine pensée mais j'en reste toute troublée et je fais des efforts pour ne plus m'y arrêter. 510

Mon Dieu, je ne *veux* pas voir en vous un maître dur, pardonnez-moi et faites-moi voir ce que je ne comprends pas dans votre sévérité, car il doit y avoir quelque chose de caché, que je ne sais voir et qui expliquerait cette douleur dont vous accablez tant de monde. 515

2 avril

J'avais un gros mal de tête que Jos et moi avons noyé dans nos folies et nos éclats de rire. J'aurais voulu sauter et crier de joie de vivre, de sentir le soleil si chaud, de voir le ciel si bleu, d'être gaie, et d'avoir une Jos si fine si fine que j'aime ! 520

Ce soir en fermant ma fenêtre j'ai entrevu Maurice qui, penché sur son bureau, paraissait écrire. Il ne bougeait pas, je le voyais de profil et je n'ai pas osé le regarder longtemps. S'il avait levé la tête ! Il aurait pu croire que je le vois souvent ainsi et c'est la première fois. 525

Comme il est près et comme nous nous voyons rarement. C'est singulier cela.... Que je voudrais *donc* être un garçon !!

507 ou [R *app*] voir

(23 décembre 1869), Charles-Dominique (6 mai 1871) et Marie-Jean-Albert (6 janvier 1873). Voir G. Malchellose, « Généalogie de la famille Mondelet », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 51, 1945, p. 55.

7 avril

530 Comme il y a des gens bêtes ; bêtes, curieux et méchants !
 Et on ne peut pas les tuer comme les pauvres rats qui ne sont
 pas si nuisibles, c'est sûr ! Non, on ne peut pas les tuer, et il faut
 tenir compte de leur opinion.... Pourquoi ? Parce que nous som-
 mes tous un peu bêtes, je ne vois pas moyen d'expliquer cette
 535 déférence autrement !

On a remarqué que je tutoyais Maurice, que nous nous tu-
 toyions, et *on* trouve que ce n'est pas convenable, trop familier,
 etc. !

Il va falloir lui dire *vous*, et comment lui expliquer ce chan-
 540 gement ? Lui qui me trouve si enfant, va-t-il rire de l'importance
 que j'aurai l'air de me donner quand je lui défendrai de me tu-
 toyer. Il va rire de moi, il ne voudra pas ! ah ! misère ! Comment
 faire ? et je le verrai peut-être demain, Jos m'a dit ce soir en me
 545 reconduisant ici : « Tu viens passer l'après-midi chez nous de-
 main, maman doit le demander à ta mère aujourd'hui — elle
 doit aller la voir. Viens, *nous* t'attendrons à bonne heure. » —
 Elle a dû vouloir dire Maurice... je l'espère et je vais faire rire de
 moi pour la peine !

8 avril

550 C'est arrangé la grosse affaire ! J'ai vu Maurice qui a mis des
 restrictions à mes sévères projets — D'abord il m'a fait dire *pour-*
quoi il fallait ce changement et puis il a décidé que nous dirons
 « tu » quand nous sommes seuls. Je me vois d'avance me trom-
 per devant les autres et ce sera bien pire ! Ça ne fera jamais,
 555 cette demi-mesure, avec ma vivacité et mes distractions ! Mais il
 n'a voulu rien entendre et comme je m'y attendais il s'est bien
 amusé de mes *progrès* comme il dit. Il paraissait bien m'aimer et
 j'ai regardé ses chers yeux bleus si tendres et si moqueurs. Ô
 monsieur Prince ! cachez-vous pour ne pas voir, c'était déli-
 560 cieux... malgré vos bons avis !

11 avril

J'ai communié ce matin. J'ai bien prié — il y avait de [la] jolie musique et j'étais remuée. C'est le bon Dieu qui en a profité.

Au retour, en allant déjeuner Jos me dit que les jeunes gens sont allés « aux sucres » à Belœil²⁹. Ils auront un temps charmant. Le soleil brille, tout a une délicieuse teinte verte — 565
comme ce sera beau dans la montagne.

Grande discussion aujourd'hui avec Sœur Sainte-C[écile]³⁰ qui veut que je *solicite* mon ruban d'enfant de Marie. J'ai protesté vivement — Mon orgueil n'admet pas ces importunités. 570
J'ai demandé ce ruban une fois, on ne me l'a pas donné, et on ne m'a jamais dit pourquoi, qu'elles le gardent ces bonnes sœurs. Jamais je ne le redemanderai.

Sainte-Cécile m'a appelée mauvaise tête, orgueilleuse, et tout ça c'est vrai, mais ne change rien à ma résolution d'attendre 575
patiemment qu'on vienne m'offrir les honneurs !

Je lis toujours Dickens et je vis avec ses personnages, je les aime, je les déteste, je partage leur vie, je pense avec eux. C'est une agréable diversion dans ma petite vie cloîtrée, mais cela 580
nuit un peu à mes études que je bâcle pour pouvoir lire plus longtemps. Ce n'est pas bien ? Je le sais parfaitement !

564 Jos [A^a me] dit 565 allés [A^a «] aux sucres [A^a »] à

29. Situé à environ 20 km de Saint-Hyacinthe, Belœil était un lieu d'excursion populaire, en particulier pour les collégiens (voir *Souvenir de Belœil*, 1910, Montréal, Imprimerie La Patrie, s. d., n. p., qui cite un refrain des étudiants en philosophie de Saint-Hyacinthe), surtout à cause des monts Rouville, aussi appelés « Montagnes de Belœil ». Un guide touristique de l'époque signale que « *the Belœil Mountain, which is close to the village, is a favorite resort for pic-nic parties, &c.* » (R.W. Stuart Mackay, *The Stranger's Guide to the Cities and Principal Towns of Canada*, Montréal, C. Bryson *et al.*, 1854, p. 74).

30. Mathilde Marchand, née à Longueuil (Québec) le 17 mai 1844 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 19 mars 1868 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 26 janvier 1913. « Douée d'un talent exceptionnel pour la musique et d'une voix remarquable » (p. 14), elle enseigna la musique et le chant pendant dix-neuf ans, au pensionnat de Lorette puis au couvent de Saint-Hyacinthe (voir « Sœur Marie Sainte-Cécile, Marchand », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1913 à janvier 1916*, vol. 1, p. 12-16).

15 avril

Ma cousine Caroline s'est mariée ce matin³¹ et elle part pour l'Europe³² — elle est bien heureuse — je voudrais voyager, aller très loin dans les beaux pays dont les noms seuls font

31. Caroline Dessaulles (voir *supra*, n. 21) épousa Frédéric-Liguori Béique (1845-1933), fils de Louis Béique et d'Élisabeth Artois, le jeudi 15 avril 1875, à Montréal, en l'église Saint-Jacques-le-Majeur (voir « Généalogie Papineau », f. 72-73 ; « Mariage », *Courrier*, 17 avril 1875, p. 3, qui, par erreur, situe le mariage le vendredi précédent). Parmi les cadeaux, figure « un porte-monnaie contenant cinquante piastres en or », don de Georges-Casimir Dessaulles (Liste des cadeaux, annexée au contrat de mariage). Avant son mariage, Caroline Dessaulles séjournait souvent à Saint-Hyacinthe pendant l'été, chez son oncle Georges-Casimir. Dans ses mémoires, elle situe en 1872 un séjour à Arthabaska, où elle aurait rencontré Louis Fréchette (M^{me} F.-L. Béique, *Quatre-vingts ans de souvenirs*, p. 36-37) ; ce serait plutôt en 1871, selon une lettre du 23 août 1871 (fonds privé) dans laquelle son cousin Joseph-Godefroi Papineau lui écrit : « J'ai appris avec plaisir que tu avais fait la poétique connaissance de M^r Fréchette et qu'il t'avait gratifié[e] de quelque chose dans ton Album. » Il s'agirait du poème « Le lac de Belœil », publié dans *Pêle-Mêle* (Montréal, Lovell, 1877, p. 235) avec la dédicace « À M^{lle} Caroline D. » et daté « 1872 ». Deux lettres de Louis Fréchette à Caroline Dessaulles permettent de croire que le poète fut un soupirant éconduit : « Pourquoi vous ai-je aimée comme un fou en vous voyant ? Pourquoi vous l'ai-je dit à notre premier tête à tête ? [...] Ainsi j'avais l'intention d'ouvrir mon cœur à monsieur votre père, de lui définir ma position en lui confiant mes espérances. Je n'en ferai rien. J'attendrai que les circonstances m'aient placé dans une position plus favorable à mes aspirations » (une lettre datée de « St-Norbert, Samedi Soir » ; la première page de l'autre manque ; fonds privé).

32. La traversée s'effectua à bord du *Russia* (de la ligne Cunard), après un séjour d'une semaine à New York. Le couple séjourna à Londres, à Rome, à Paris, et visita la France, l'Italie, la Belgique (voir lettres de Caroline Dessaulles à ses parents : New York, 16 avril 1875 ; à bord du *Russia*, 20 avril 1875 ; Liverpool, 1^{er} mai 1875 ; Londres, 2 mai 1875 ; à son père : Londres, 11 mai 1875 ; Marseille, 17 mai 1875 ; Rome, 30 mai 1875, Bruxelles, 4 juillet 1875 ; Paris, 21 et 27 juillet 1875 ; à sa mère : Rome, 23 mai 1875 ; Milan, 21 juin 1875 ; Paris, 13 juillet et 22 août 1875 ; *Quatre-vingts ans de souvenirs*, p. 41-43). Pendant ce temps, Louis-Antoine Dessaulles avait quitté le pays pour échapper à ses créanciers (voir *infra*, p. 181, 2 août 1875, n. 63 et Appendice I, p. 621-624). Au retour, en septembre 1875, F.-L. Béique, « qui avait déjà acquis une jolie aisance » (*Quatre-vingts ans de souvenirs*, p. 41), découvrit qu'il était ruiné. Il put cependant rétablir sa fortune et fut associé à de nombreuses entreprises : membre du Conseil d'administration de la Compagnie du Pacifique canadien et directeur de plusieurs autres sociétés de chemins de fer, directeur de la Compagnie Royal Electric, vice-président de la Canadian Cottons, directeur et vice-président du Trust général du Canada et président de la Banque canadienne nationale. Le couple eut dix enfants, dont un fils, Henri-Alphonse, qui épousa Louise Fréchette, fille de Louis-Honoré Fréchette et d'Emma Beaudry, et une fille, Caroline, qui épousa Jean-Baptiste Beaudry Lemane, fils de Joseph Lemane (voir *infra*, p. 342, 10 mai 1877, n. 19) et de Polyxène Beaudry.

rêver ! En attendant je m'ennuie, et je ne suis pas du tout à mon devoir. C'est qu'il est ennuyeux et monotone mon devoir, et moi je suis une petite lâche ! Ouah ! je voudrais dormir deux mois — ou me changer en rat !

Huit jours que je n'ai vu Maurice, même de très loin... Jos insiste souvent pour que j'entre chez elle, mais je résiste à cette grosse tentation toujours dans la crainte de rencontrer Maurice que je voudrais tant voir ! 590

Mystère ça s'épelle avec un M, un y, un s, un t, un e, re !

16 avril 595

Il fait froid et une petite pluie glacée qui vous cingle la figure ! Il n'y avait pas autre chose à faire que des folies pour ne pas mourir tout *drète* ! C'est à quoi nous nous sommes appliquées Jos, Alice et moi. Nous avons réussi au-delà de toute expression et j'en suis encore toute gaie ! J'ai vu Maurice trois minutes ! C'est mieux que rien, mais c'est pire que plus ! 600

Ô Sagesse, si tu m'entendais ! Que dirait-il s'il savait que je l'appelle Sagesse ? Je l'appelai d'abord Salomon, mais en apprenant qu'il avait eu tant de femmes je l'ai pris en horreur !

Mary³³ m'a dit aujourd'hui que le plus *fin* garçon du monde, et le plus gentil, c'est son cousin Maurice ! Elle a bien découvert cela toute seule la petite sorcière ! — elle est gentille mais je n'aimerais pas que son cousin la trouvât la plus gentille du monde. 605

596 qui [D nous S vous] cingle 608 la [D trouve S^a trouvât] la

33. Mary Louise Buckley, née à Saint-Hyacinthe le 7 mars 1861, fille aînée de Charles Peter Buckley (médecin, frère de madame Saint-Jacques, décédé le 26 octobre 1865) et de Joséphine Louisa Williams (voir P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 17). Élève au couvent de la Présentation de 1876 à 1878 (ACPM, Listes des élèves). Elle avait été auparavant, avec ses sœurs Joséphine et Élizabeth, élève au couvent de Lorette. Le 23 avril 1883, elle épousera Narcisse Pérodeau (1851-1932), qui deviendra le quatorzième lieutenant-gouverneur de la province de Québec (voir F.-J. Audet, O. Maurault, G. Malchelosse, « L'honorable Narcisse Pérodeau », dans *les Lieutenants-gouverneurs de la Province de Québec*, p. 248-249).

610 Dans tous les cas, pauvre petite moi, qu'y pourrais-tu ? Ah bah ! à quoi vais-je penser là — qu'il la trouve gentille et moi aussi et il faudra que tout le monde soit content. Tu entends, re-gimbeuse petite moi !

19 avril

615 Grand congé³⁴ assez embêtant — Augustine³⁵ a passé l'après-midi ici — elle m'amuse ordinairement, mais pas aujourd'hui. Rien ne pouvait m'amuser aujourd'hui parce que j'étais méchante !

620 Notre petite organisation... postale est découverte. Que va-t-il arriver ? C'est la longue langue de la belle Céphise³⁶ qui a donné l'éveil, et nous en souffrirons toutes.

625 Que dira Anna³⁷ à son retour ? Aussi, l'idée de lui écrire en cachette. Je ne vois pas ce que Céphise, Augustine et compagnie avaient de si particulier à lui dire ! Enfin, j'aurais dû faire mes objections avant de porter les lettres³⁸. À présent, je n'ai qu'à endurer les conséquences de mes actes.

34. Chronologie incertaine. C'est le jeudi qui était congé au couvent (voir *supra*, p. 117, 17 septembre 1874 ; p. 124, 23 novembre 1874 ; p. 142, 4 mars 1875). Or le 19 avril 1875 était un lundi. Il ne saurait non plus s'agir du congé du lundi de Pâques, puisqu'en 1875 cette fête tombait le 28 mars.

35. Cousine et amie d'Henriette Dessaulles, fille aînée (née le 25 juillet 1858) de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papineau. Elle fut pensionnaire au couvent de Lorette à Saint-Hyacinthe, de septembre 1872 à juillet 1876 (ACPM, Livre de comptes).

36. Fille du juge Wilfrid Dorion et de l'une des filles du docteur Trestler, de Montréal. Elle devint pensionnaire au couvent de Lorette le 7 septembre 1870 et termina ses études au couvent des sœurs de la Présentation le 4 juillet 1877, en même temps qu'Henriette Dessaulles (ACPM, Livre de comptes, f. 139).

37. Peut-être Anna Delorme, dont le nom figure dans une lettre d'Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa (27 juillet 1875, fonds privé) et ailleurs dans le *Journal* (voir *infra*, p. 174, 11 juillet 1875, n. 54 et p. 402, 25 janvier 1878, n. 16).

38. Des amies, pensionnaires au couvent de Lorette, auraient confié leurs lettres pour « Anna » à Henriette Dessaulles, qui y était alors élève externe. La correspondance avec l'extérieur était interdite aux pensionnaires, semble-t-il. Ainsi, le 20 février 1875, Clotilda, qui avait été pensionnaire au couvent de Lorette jusqu'à l'année précédente, écrivait de Belœil à Augustine Bourassa : « J'ai pensé que peut-être les maîtresses du pensionnat auraient découvert notre se-

Je ne suis pas fâchée de l'animation que ce *procès* va apporter à ma grise vie ! Tout pour une diversion !

Jeudi 22 [avril]

L'affreux avant-midi ! J'en tremble encore... c'est ridicule 630
tant de tapage pour quelques lettres inoffensives écrites à une
compagne malade, dans le but surtout de taquiner les sœurs en
faisant une chose défendue. C'étaient des frappements de main,
des cris, des hurlements, et je finis par trouver cette scène si 635
burlesque que j'employais toute ma volonté à ne pas éclater de
rire. La punition suivit le furibond discours, et pour ma part, je
suis en retenue huit jours avec devoirs supplémentaires pour
occuper ma réclusion.

Je m'en fiche un peu des devoirs et de la retenue et des 640
sœurs et de tout le bataclan !

Sœur d[u] P[récieux]-S[ang] après avoir été enragée, a été
pointue, ironique et n'a pu résister au plaisir de faire un peu
d'esprit. Au lieu d'étaler son esprit, elle devrait nous prouver
qu'elle en a en étant plus modérée et plus digne.

Toutes ces criailleries sont vulgaires ! Ouah ! 645

23 [avril]

Brouille parfaite de Jos et moi avec « l'Ange » (*Sœur Sainte-*
C[écile]). Elle vous a de fameuses cornes à ses heures !

Pour le moment elle m'a enlevé ma musique et j'en suis ré- 650
duite aux exercices chromatiques et à la mécanique des cinq

641 Précieux-Sang [R a A après avoir] été [R pointue A enragée], a été pointue
crète correspondance [...] » (fonds privé). Et le 3 avril 1875 : « Tu me dis que
vous avez été surveillées pendant quelque temps [...]. Si cela arrive encore d'ici à
la fin de l'année scolaire avertis-moi à temps, afin que je ne vous expose pas à
vous faire punir ni toi, ni notre bonne Henriette [Henriette Dessaulles ?] qui se
charge de nous faire parvenir notre correspondance gratis, l'une à l'autre [...] »
(fonds privé).

doigts. Si la musique ne me transporte pas après quelques jours de ce régime !

J'ai les yeux grands ouverts par exemple sur les très féminines imperfections d'une jeune sainte en herbe qui se nomme
 655 Sainte-Cécile, et qui me maltraite pour me cacher sa faiblesse pour moi. C'est de la coquetterie, si je m'y connais un peu ! J'ai accepté ma disgrâce gentiment — pas une révolte ni la plus petite colère.. mais je l'attends *Sainte-C[écile]* ! Elle me *fera des excuses* ou je ne jouerai pas à la distribution des prix. Qui serait
 660 plus attrapé, ma méchante petite sœur ? Vais-je m'amuser quand vous aurez besoin de mes services ? Et vais-je abuser de la situation et me faire prier avant de consentir à vous pardonner généreusement !

25 avril

665 De quoi se mêle-t-elle cette petite *Sainte-C[écile]* ! Elle prétend que ma nonchalance, ma paresse à la salle de musique comme ailleurs, indiquent un *état d'âme inquiétant* ! Elle fait allusion à une affection... hum ! hum !

670 Elle m'a fait rougir la petite prêcheuse.. je tremblais qu'elle ne nommât Maurice. On ne sait pas ce qu'elles savent ces curieuses petites nonnes !

Ça m'a plus amusée ce discours que mes fichus exercices ! Et le résultat, sage moraliste ? C'est que je pense encore plus à mon grand ami dont vous vous occupez tant !

675 En revenant à la maison, je le rencontrai qui faisait une promenade sur Charlie qui avait l'air très émoustillé et qui l'emportait bon train. Que je voudrais monter aussi, aller vite comme le vent et me rendre au bout du monde, aussi loin qu'on peut aller !. au risque de me faire manger toute ronde par les gentils
 680 sauvages anthropophages !

653 ouverts [A^a *par exemple*] sur 670 ne [D *nomme* S *nommât*] Maurice
 qu'elles [R^a *ne savent pas*] ces 676 qui [D *le menait* S *l'emportait*] bon

28 avril

Grand congé³⁹ et immense ennui ! Jusqu'à Dickens que j'ai envoyé rouler sous mon lit. Si je pouvais y envoyer aussi tous ceux qui m'exaspèrent !

J'ai vu Maurice cinq minutes chez Jos où j'étais entrée chercher un patron de dentelles. Mais ces jolies minutes, même, n'ont pu me remettre un peu de calme dans le cœur. Je voudrais mordre et égratigner et je ne puis que pleurer, ce que je fais depuis une heure. Je *m'aime* quand je suis enragée, car j'ai le courage alors de dire ce que je pense, ce que je trouve injuste et méchant, je l'ai fait tout à l'heure, elle a paru surprise et elle s'est tue ! Miracle !

Que je me sens malheureuse, et pourquoi me fait-elle de la peine si gratuitement ? Pourquoi, pourquoi tout ce si triste de ma vie ?

29 avril

Ma colère est tombée — j'ai honte de moi quand je pense à ce que j'ai dit dans mon indignation hier... Je ne trouve pas que maman ait été juste — elle a été sévère et irritante — mais j'avais eu mes torts avant et je n'ai jamais raison de lui parler si laide-ment qu'hier. Non seulement je dois la respecter, mais je dois me respecter assez pour ne pas parler comme une petite furie !

C'est très rare que je perde mon calme et une fois la digue rompue, il n'y a plus eu de mesure.

Je veux réparer et faire mes excuses à maman dès ce soir. Oh ! que c'est difficile.... surtout avec cette impression si forte que tout irait bien si elle le voulait, et que je ne suis pas seule à me tromper dans toutes nos difficultés. Ces difficultés, quand on en voit le fond, sont des insignifiances. Maman est très exi-

693 me [D faire S^a fait-elle] de 694 gratuitement [A^a ?] Pourquoi
701 je [R me] dois 704 a [D pas S plus] eu 707 irait [R^a si] bien

39. Chronologie incertaine. C'est le jeudi qui était congé au couvent (voir *supra*, p. 117, 17 septembre 1874 ; p. 124, 23 novembre 1874 ; p. 142, 4 mars 1875). Or le 28 avril 1875 était un mercredi.

710 geante et tracassière ; avec un peu d'affection et de tendresse,
 elle obtiendrait de moi ce qu'elle voudrait, mais non, elle im-
 pose sa volonté à raison ou... à tort, et toujours impérieusement
 et de façon à me révolter toute... parce que je suis orgueilleuse ?
 Je ne le nie pas. Mais je suis aimante aussi... pourquoi l'oublie-
 715 t-elle tant ?

1^{er} mai

Enfin, un nouveau mois ! Puisse-t-il ne pas ressembler au
 dernier. C'est à déguster de la vie, ce temps rechigné.

720 J'arrive du mois de Marie avec.. Maurice ! Je lui ai dit *vous*
 parce que H[enriette] Dur[ocher] était avec nous. Elle a ouvert
 de grands yeux ! elle y pensera quelques jours.

725 Maurice a été assez fin pour ne se servir ni de *vous* ni de *tu*. Il
 était à peindre avec son petit air narquois et triomphant ! J'en
 ris encore ! C'est charmant de si bien nous comprendre sans
 nous parler, car nous n'avons pas pu nous dire même bonjour
 sans témoin. N'importe, ça m'a fait un petit velours ce retour
 d'église, il est tard et je vais aller rêver du mois de Marie.

5 mai

730 Rien de drôle au couvent, ni à la maison, ni dans moi. Il
 pleut — il fait un grand vent froid, les nuages sont noirs — de-
 puis le mois de mai pas un rayon de soleil !

J'aperçois Maurice qui lit, et fume en lisant. Si au moins je
 pouvais fumer ou.... sacrer ! Mais je ne sais pas et c'est défendu !

6 mai, *L'Ascension*

735 Sortons de notre peau, pauvre petite âme à moi, et mon-
 tons au ciel pour y oublier nos laideurs et celles de notre pro-

chain — Celles de mon prochain surtout me causent une vive antipathie. Ça ne me ferait pourtant pas de mal de travailler à me corriger. Qu'en dis-tu, muet et patient confident ?

Je suis allée à confesse hier — j'évite de parler de la tiédeur, c'est un sujet dangereux. Évitions les trous, ma petite âme, et cheminons tranquillement dans la poussière et la paix ! Me voilà loin de mon Ascension ! Maurice me trouverait peu raisonnable et peu *raisonnante*. Mais, Sagesse, je ne pourrais vous ressembler, une enfant ! Oui, c'est vrai, il dit que je suis une enfant et il le croit ! !

13 mai

Cousine Louise⁴⁰ a chanté divinement — j'étais dans un grand fauteuil, loin de la lumière, écoutant et me perdant dans cette harmonie — j'en ai pleuré.. de plaisir ?.. de quoi alors ?.. Je ne sais, j'étais toute remuée, toute vibrante et je viens de remercier Dieu d'avoir créé la musique, et de m'avoir mis dans l'âme une telle puissance d'en jouir !

Je n'ai pas parlé à Maurice depuis le premier mai, j'ai à peine vu Jos qui a été souffrante et que je ne vais pas voir par entêtement, c'est elle qui le dit — je sais mieux moi !

J'étudie assez bien, tout va assez bien et le temps file et ramène les vacances !

742 et [R dans] la paix !

40. Marie Louise Laframboise, née à Saint-Hyacinthe le 14 juillet 1858, quatrième enfant de Rosalie Eugénie Dessaulles (sœur de Louis-Antoine et de Georges-Casimir) et de Maurice Laframboise (« Généalogie Papineau », f. 94). Elle chantait à certaines occasions : « [...] nous avons été aux vêpres qui ont été très solennelles. Louise Laframboise a chanté l'*Ave Maria* et le *Tantum ergo*, elle a très bien chanté » (lettre de Marie Papineau à son père Auguste-Cyrille, Saint-Hyacinthe, 24 janvier 1876). Voir aussi *infra*, p. 198, 24 septembre 1875.

15 mai

760 En revenant de l'église ce soir je rencontre Maurice qui
marcha avec moi jusqu'à la maison. J'étais intimidée, gauche
et... dinde ! En me laissant, il me tendit la main.

— Bonsoir, petite statue, où est donc ma petite amie Hen-
riette ?

765 Je l'ai regardé avec mon âme dans les yeux.

— Mais là voilà revenue ! Pourquoi cette grande timidité —
ou bien es-tu fâchée avec moi ?

— Oh ! non !

770 — Alors tout est bien, j'aurais de la peine, vois-tu, beau-
coup de peine de ne plus être ton ami. Bonsoir.

Merci mes yeux, mes chers yeux, sans vous, il ne me retrou-
vait pas !

17 mai

775 Mariage de mademoiselle Cart[ier]⁴¹. Il a l'air bête ! elle
était jolie mais en soie bleue ! Moi ce sera du blanc, beaucoup
de blanc léger, vaporeux et voilant. Et si j'entre au couvent ? Du
blanc ? et si je meurs ? du blanc, toujours du blanc !

780 Je n'écris pas souvent, j'ai tant de travail que j'abandonne
même mes chères lectures. Je n'ai donc pas le temps de m'en-
nuyer mais je suis un peu fatiguée, et j'ai la tête vide et rien à
écrire.

763 est [A^b donc] ma 774 mademoiselle [D Cartier S^b Carthy]. Il < Ms.
retouché à tort. Nous rétablissons l'original : voir n. 41. >

41. La version originale du manuscrit donne *Cartier*, transformé par une
surcharge en *Carthey*, à tort comme l'atteste un entrefilet du *Courrier* : « Mardi [18
mai] M. Arthur Clément, comptable de la Banque des Marchands de cette ville,
conduisait à l'autel D^{lle} Robertine Cartier, belle-fille de L. Taché, Écr., Notaire
et Shérif de St-Hyacinthe. La bénédiction nuptiale fut donnée par M. le Supé-
rieur du Séminaire, et ce fut le Rév. W. Raymond qui célébra la messe de ma-
riage » (« Mariage », *Courrier*, 20 mai 1875, p. 2). Le registre de la cathédrale con-
firme la date indiquée par le *Courrier*, plutôt que celle du *Journal* (voir R. Jetté,
Mariages de Saint-Hyacinthe, vol. 1, p. 113).

24 mai

Fête de la reine⁴² — petit congé — chaleur accablante. J'ai de la peine et je suis bien méchante. Le temps me pèse, je voudrais arrêter, me reposer de vivre ! Mais non, tous les jours ça recommence, les autres et moi, sans arrêt et sans progrès. 785

J'ai vu Maurice un instant. Cela me fait du bien ordinairement. Mais il avait son air de juge, je suis restée dans ma coquille. Jos a parlé toute seule, quand je suis partie, Maurice est venu à la porte. Je parlais sans lui donner la main — il tendit la sienne, alors je lui donnai ma main. Il l'emprisonna dans les deux siennes. 790

— Tu ne partiras pas sans me dire pourquoi tu n'es plus la même avec moi. Vite, dis !

Je secouai la tête faisant signe que non. 795

— Eh bien alors je te garde ici.

— Toujours ?

— Oui.

— Je suis bien contente ! fis-je avec un gros soupir.

Il rit de bon cœur. 800

— Tu es une petite énigme et je vais essayer de la deviner, mais je ne suis pas fin du tout — il faudra que tu m'aides ?

Je partis sur ce point d'interrogation.

Pouvais-je lui dire que je suis si malheureuse à la maison et que je n'en puis plus et que tout va si mal ! 805

J'étais bien, là, emprisonnée et gardée par lui..

786 recommence [A^a ,] les autres et moi [A^a ,] sans 791 donnai [D la mienne S^a ma main]. Il

42. La reine Victoria, montée sur le trône d'Angleterre en 1837. « Lundi, étant le jour de la fête de la Reine, les bureaux publics étaient fermés et les drapeaux flottaient sur un grand nombre de bâtisses » (*l'Union*, 26 mai 1875, p. 3). Quelques années plus tard, le même journal adoptera un autre ton : « Cette bonne reine Victoria ! Quatre drapeaux britanniques, placés sur les principaux édifices, avaient été chargés d'ondoyer loyalement pendant toute la journée de lundi, en l'honneur de Sa Très Gracieuse Majesté. Sur le soir, les gamins s'en donnèrent à cœur joie, et le bruit de l'explosion des pétards se prolongea fort avant dans la soirée » (« La Fête de la Reine à Saint-Hyacinthe », *l'Union*, 28 mai 1880, p. 3).

25 mai

Sœur Sainte-C[écile] me donna de la musique pour Jos. J'allai la porter en revenant du couvent. J'étais dans la chambre
 810 de Jos et nous riions aux éclats quand Maurice entra. Il avait dû
 passer la main dans ses cheveux en étudiant et il était échevelé.
 Cela m'a *dégênée*. Nous avons causé, ri joyeusement et tout simple-
 815 ment, comme si c'était une chose ordinaire et simple de nous
 voir et de nous parler. Pourquoi n'est-ce pas toujours ainsi ?
 Est-ce ma faute ? — — — probablement, c'est toujours *ma faute*,
 avec tous !

29 mai

Belle promenade en voiture. Papa et maman en arrière,
 820 moi, toute seule en avant, conduisant les chevaux et nageant
 dans le vague et les étoiles ! Nous sommes revenus à dix heures.

La bonne soirée — je suis tout apaisée, bonne, j'aime le bon
 Dieu et je voudrais être un ange pour le lui dire mieux.

Et tous mes chagrins ?.. Je n'y veux plus penser. J'en forge
 la moitié. Je suis exigeante et capricieuse et souvent injuste et
 825 toujours braillarde.. Pas devant les autres jamais ! Parce que je
 suis pétrie d'orgueil !

En fin de compte, je suis heureuse parce que je me dis des
 injures — ou bien est-ce que je me dis des injures parce que je
 suis heureuse ? Je m'en fiche !

830

1^{er} juin

Belle journée au bois. Beaucoup de plaisir avec Sœur Sainte-
 C[écile]. Jos en raffole — je l'aime bien, mais modérément.
 Nous avons cueilli des fleurs et chanté et couru et pleinement
 835 senti que nous vivons ! Que c'est bon ! C'est ça qu'il me faut. Ai-
 mer — aimer tout le monde et toutes les choses et tous les êtres

et me sentir toujours unie à tout — jamais repoussée ou tenue à distance.

Bientôt les vacances. Il me semble que j'en jouirai plus que d'habitude.

En attendant je travaille beaucoup — j'ai renoncé à tout ce qui n'est pas ma classe. À cinq heures et demie je suis au jardin, sous les pins où j'ai ma table de travail. Adèle m'apporte du bon lait et un morceau de pain en attendant mon déjeuner à sept heures et demie. Tout est frais, parfumé, si tranquille — je prends des forces pour la journée. La chaleur est fatigante.

3 juin

Au retour de la classe, j'emmenai Jos voir mon muguet — je lui en donnai une grosse botte et lui recommandai d'en mettre la moitié dans la chambre de Maurice. J'aimerais autant qu'elle l'oublât.. et pourtant... oh ! Chaos !

4 juin

Je sortais du magasin du couvent où j'étais allée acheter un cahier — je rencontrai Mère Saint-Marc⁴³ qui me garda une dizaine de minutes à parler avec elle.

Elle me demanda si j'allais aimer le monde. Je fis d'abord une réponse qui ne voulait rien dire, elle insista, et je lui dis

852 magasin [A du couvent] où

43. Antoinette Létoile, née à Monnetier (Haute-Savoie) en France, le 19 décembre 1821 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 8 septembre 1842 ; décédée le 16 janvier 1882. Elle accompagna sœur Saint-Maurice (voir *infra*, p. 295, 22 septembre 1876, n. 3) en 1853 et fut pendant onze ans « maîtresse générale des classes » et assistante de la fondatrice de la province canadienne. Elle rentra en France à la fin de l'été 1864, revint au Canada avec sœur Saint-Maurice en 1867 et fut alors nommée supérieure des Missions d'Amérique. En 1875, elle passa six mois en France et revint à Saint-Hyacinthe avec la supérieure générale le 9 mai 1876 (*Courrier*, 29 avril 1876, p. 3 ; *ibid.*, 11 mai 1876, p. 3) ; elle retourna à la maison mère de Bourg-Saint-Andéol le 4 novembre 1879 (voir « Sœur Marie Saint-Marc, Létoile » dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1881 à janvier 1884*, vol. 2, p. 62-83).

alors qu'il y avait des choses qui me déplaisaient dans le monde comme au couvent.

— Vraiment ? dit-elle très moqueuse.

860 — Oui, et la chose qui me déplait le plus existe dans les deux au même degré.

— Qu'est-ce donc ?

— Les simagrées, ma Mère.

— Vous dites ?

865 — Je dis les simagrées.

Elle rit et me fit lui expliquer comme je déteste tout ce qui n'est pas vrai, simple et naturel. Je suis toute surprise de ma hardiesse. Jamais je ne me serais crue capable de parler si ouvertement avec la Supérieure.

870 Ce soir j'ai vu passer Maurice à cheval. Jos lui a donné le muguet, il m'a fait remercier par Jos — la petite menteuse dit : « il t'embrasse autant de fois qu'il y a de branches de muguet ». Je sais bien que ce sont de ses inventions.

10 juin

875 Nous étudions à nous faire mourir — pas une minute à moi d'ici nos examens. Il fait chaud — je suis très fatiguée. Ce serait si bon n'avoir rien à faire et flâner sous les pins en regardant les nuages se poursuivre sur

880 Je ne sais plus — Que j'ai hâte que les vacances commencent !

15 juin

Les examens anglais terminés — dans trois jours j'aurai tout fini. Très bons examens d'anglais — la plus forte, grâce à Dickens ; c'est un agréable professeur.

885 C'est un soulagement d'avoir cette préoccupation de moins. — Ce soir Jos m'appela à la « Clôture », pour aller étu-

dier notre duo. Elle s'impacienta contre Maurice parce qu'il me faisait parler pendant que je jouais.

Il alla s'asseoir au bout du salon — il était sérieux, presque triste. Je crois que Jos lui a fait de la peine. J'aurais voulu aller le faire sourire — mais il fallait piocher ! 890

Il me ramena à la maison.. nous avons fait des projets pour les vacances, ses examens sont terminés. Il me trouve pâle et muette. Il m'intimide et je ne puis plus lui tout conter comme autrefois et je l'aime bien pourtant.. il me demande encore pourquoi je ne lui parle plus comme autrefois, comme l'été dernier. 895

— Je ne sais pas, tu me gênes !

— Mais pourquoi ? Je suis toujours le même Maurice ! J'étais si fier d'être ton grand ami ! Te souviens-tu quand tu étais toute petite, il y a cinq ans et que tu avais peur d'entendre aboyer notre gros chien, tu me prenais la main et tu t'y cachais la figure, en criant, « Maurice aie soin de moi j'ai trop peur de ton chien ! » 900

— J'étais un *baby* alors.

— Tu étais bien plus gentille que maintenant avec tes petits airs guindés. 905

— J'ai l'air guindé ?

— Non, non, pas guindé, mais comme si tu ne me connaissais plus !

— Ça me fait de la peine, parce que... 910

— Parce que ?

— Parce que je voudrais que tu me trouves encore gentille !

— Mais je te trouve parfaite moi ! C'est toi qui me traites mal !

— Non, ce n'est pas vrai ! 915

— Quoi ?

— Ce n'est pas vrai ! Ça *paraît* peut-être mal, mais au fond, va !

Il rit.

— C'est mieux au fond ? 920

— Oui.

— Tant mieux alors !

901 tu [D te S t'y] cachais la figure [R avec], en

1^{er} juillet

925 Pauvre petit journal abandonné — mais il faudrait des journées de quarante-huit heures pour pouvoir faire tout ce qu'il faut faire. *Thank goodness*, ça achève cette année de couvent ! Encore une autre, et une autre et ce sera tout.

930 Je vais au collège après souper avec monsieur Saint-J[acques]⁴⁴ et Jos, voir un beau feu d'artifice⁴⁵. J'y rencontrerai peut-être Maurice, la soirée est belle, chaude et claire.

2 juillet

(Avant le déjeuner)

44. Romuald Saint-Jacques, né à Saint-Denis-sur-Richelieu le 29 octobre 1827, fils d'Antoine Cheval dit Saint-Jacques et de Zoé LeCavalier (G.-A. de Jordy, *Généalogies des principales familles du Richelieu*, t. I, p. 145-146). De 1841 à 1845, il avait été pensionnaire au Collège de Saint-Hyacinthe. Le 8 juin 1852, il avait épousé Christine Chamard, décédée sans laisser d'enfants, et, en secondes noces, le 22 janvier 1856, Joséphine Hermine Buckley, de qui il eut quatorze enfants (au moins cinq moururent en bas âge). Il eut un magasin général à Saint-Denis, de 1846 à 1858, et y fut maire de 1856 à 1858, alors qu'il établit son magasin à Saint-Hyacinthe. En 1865, il avait fondé un « Bureau d'Échange » qui devint ensuite la Maison de Banque R. St-Jacques et Cie, dissoute à son tour en 1873, lors de la création de la Banque de Saint-Hyacinthe (voir *infra*, p. 567, 25 août 1880, n. 20), dont il devint le « caissier », c'est-à-dire le directeur-général, et dont Georges-Casimir Dessaulles, qui en était l'un des principaux actionnaires, fut élu président en 1878. En 1873, il avait été avec Georges-Casimir Dessaulles l'un des fondateurs de la Société Permanente de Construction d'Yamaska. La même année, les deux voisins s'étaient associés pour fonder la Compagnie Manufacturière de Saint-Hyacinthe, qui devint plus tard la Penman's. Si Georges-Casimir Dessaulles est alors « le personnage le plus prestigieux de Saint-Hyacinthe », Romuald Saint-Jacques « apparaît comme le bourgeois conquérant de la société maskoutaine ». Voir L. Lapointe, « La formation de la Banque de Saint-Hyacinthe et le développement économique régional (1850-1875) », p. 159 ; J.-B.-A. Allaire, *Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu*, p. 252 et 449-450 ; P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 18-23.

45. C'est le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, désignée comme fête nationale des Canadiens français, qui était chômé et marqué à Saint-Hyacinthe par une messe solennelle, une procession, un banquet et un feu d'artifice. En 1875, la « journée devait se terminer par un magnifique feu d'artifice au Séminaire, mais au grand désappointement de tous un orage violent qui vint fondre sur la ville vers 7 hres P.M., fut la cause qu'il n'eut pas lieu, et en nécessita la remise au 1^{er} juillet, jour de la Confédération » (« Notre fête nationale », *l'Union*, 1^{er} juillet 1875, p. 3).

Nous sommes revenus tard hier soir, tout près de onze heures. La bonne et belle soirée — je vais vite la raconter avant de partir pour la classe. 935

Maurice laissa ses compagnons et vint nous retrouver sur l'escalier de la cour de récréation. *Monsieur Saint-J*[acques] causa tout le temps avec monsieur Ouellette⁴⁶, Jos avec un jeune prêtre que je ne connais pas. Maurice s'assit à mes pieds et nous avons eu deux belles heures de causerie — d'abord ce fut comme d'habitude — j'étais dinde ! mais je ne sais comment Maurice s'y prit, au bout d'une heure je *jasais* comme aux plus beaux jours de ma bavarde enfance. — Nous avons parlé de son départ et j'avais envie de pleurer — mais il n'a pu s'en apercevoir — du collège, du couvent, des vacances. Il n'était pas gai. J'avais des roses sauvages — il en prit une. 940 945

— Nous allons l'effeuiller comme on fait les marguerites, pour savoir si tu l'aimes, et comment ?

— Si j'aime *qui* ?

— Je ne sais pas, moi, celui que tu aimes mieux. 950

— Je n'ai pas besoin d'effeuiller ma pauvre petite rose pour le savoir !

— Tu le sais, dis-le-moi ?

— Tu le sais bien, dis-je en affectant un ton grave, que c'est le bon Dieu qu'il faut aimer le plus ! 955

Nous avons bien ri et je l'ai grondé d'avoir effeuillé ma rose pour rien.

Ensuite parlant de son départ il a dit comme c'est long trois ans et que cela lui coûtait beaucoup de partir... qu'il allait s'ennuyer beaucoup de moi. 960

— Vrai, vrai !

— Mais oui, de toi qui as l'air si surprise, que tu ne t'ennuieras pas beaucoup j'ai peur.

— Ne dis pas de choses laides, Maurice, ni de mensonges !

934 raconter [D *afin S avant*] de

46. Henriette Dessaulles écrit : « Ouellet ». Probablement Jean-Rémi Ouellette (1830-1904), prêtre, professeur au séminaire de Saint-Hyacinthe depuis 1845 ; nommé chanoine en 1877 et supérieur en 1883 (Anonyme, « M. le chanoine J.-R. Ouellette », dans *Annuaire du Séminaire de Saint-Hyacinthe, 1904-1905*, p. 55 ; C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 521-531).

- 965 — Tu penseras souvent à moi alors ?
 — Oui et je trouverai cela encore plus triste quand tu seras parti.
 — *Encore plus triste, tu es donc triste, ma petite Henriette, conte-moi cela veux-tu ?*
 970 — Je n'ai rien à conter, c'est triste partout parce que
 — Oh ! ce parce que ce serait la fin de toutes tes phrases si je te laissais faire — parce que quoi ?
 — Parce que je ne suis pas comme les autres peut-être !
 975 Mais je vois toutes les petites filles rire, s'amuser, tous les jours, toutes les journées, et moi je suis si contente quand j'ai pu être gaie comme les autres que je l'écris pour m'en souvenir.
 — Qu'est-ce qui t'empêche d'être gaie ?
 — Je ne puis pas te le dire.
 — Ce sera pour un autre soir, ma petite chérie. Il faut chasser toute la tristesse à présent et bien jouir de notre belle soirée.
 980

Et il fit si bien, me conta des histoires si drôles que je ris et finis par dire des folies.

Comme c'était bon et comme il est bien mon vrai grand ami, le seul au monde qui puisse me faire lui dire ce qu'il veut.

985

Le soir —

- Il est neuf heures — avant d'allumer ma lampe j'ai passé une demi-heure assise *sur* ma fenêtre — j'entendais le piano de Jos, mais ce n'est pas elle qui jouait. C'était mieux.. Je suppose que c'est *monsieur Broderick*⁴⁷, un des camarades de Maurice qui devait dîner là ce soir. Maintenant tout est silencieux —
 990 Maurice est allé le reconduire au collège je suppose.

Que le ciel est beau ce soir — je suis heureuse, heureuse — j'aime les étoiles, j'aime tout !

47. Vraisemblablement John Sydney Broderick, âgé de 19 ans, fils de Daniel Broderick, de Sherbrooke, entré au Séminaire de Saint-Hyacinthe en 1867, la même année que Maurice Saint-Jacques, et l'un des huit finissants en philosophie en 1874-1875 (voir ASSH, « Conventum », ms., 2 décembre 1874, 3 f. ; ASSH, « 1874-75 : Noms des élèves du Collège St-Hyacinthe », f. 550 ; C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. II, p. 252). Henriette Dessaulles écrit « Brodrick » : nous corrigeons d'après les documents cités plus haut.

6 juillet

Distribution des prix et enfin en vacances ! J'ai eu plusieurs prix⁴⁸ et Maurice les porta ! ! Par quel hasard ? Un orage le fit venir au-devant de Jos avec des parapluies — il en donna un à Jos, s'empara de mes prix et m'invita à partager l'autre. C'était très gai malgré le déluge... 995

Ce soir, Augustine, Marie, Adine et Céphise⁴⁹ sont à la maison, elles prendront le train demain matin seulement. 1000

Elles sont toutes en prières, moi j'écris parce qu'il faut que je dise comme je me sens heureuse ce soir, je ne sais pas pourquoi, il me semble que j'étoufferai si je ne le dis pas, et il n'y a que toi, mon petit cahier ! 1005

Je me demande comment je me sentirais si j'avais toujours, tout près, quelqu'un à qui je dirais mes petits chagrins, mes colères, mes joies, ce que je trouve laid et que je trouve beau, ce que j'aime et ce que je ne puis souffrir. Comme je serais bien, mais cela ne sera jamais, jamais ! Parce que les quelqu'uns, ça a des yeux, et quand des yeux me regardent je n'ai plus rien à dire ! 1010

7 juillet

Oui, les mamans, les vraies, ça doit être le quelqu'un dont je rêvais hier soir — alors, c'est fini, je puis me fermer le cœur 1015

998 partager [R son parapluie A l'autre]. C'était

48. Dans le « deuxième cours français », Henriette Dessaulles remporte le prix de politesse, le 1^{er} prix de composition et de musique, le 2^e prix d'ouvrages manuels, le 1^{er} accessit d'instruction religieuse, de grammaire et d'orthographe, le 2^e accessit de logique. Dans le « deuxième cours anglais », elle remporte le 2^e prix de prononciation, d'analyse grammaticale et de style (voir « Distribution des prix mérités par les élèves de la Présentation de Marie, à Saint-Hyacinthe, le 6 juillet 1875 », *Courrier*, 16 juillet 1875, p. 3).

49. Augustine et Adine Bourassa, filles de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papineau (voir *infra*, p. 371-372, 28 septembre 1877, n. 48). Céphise Dorion (voir *supra*, p. 156, 19 avril 1875, n. 36). Marie Papineau, née le 13 juin 1864, cousine et amie d'Henriette Dessaulles, fille d'Auguste-Cyrille Papineau (avocat et juge de la Cour supérieure à Montréal, huitième enfant de Denis-Benjamin Papineau) et de Marie-Louise Trudeau (« Généalogie Papineau », f. 184). Toutes quatre étaient pensionnaires au couvent de Lorette à Saint-Hyacinthe.

avec tout ce qu'il y a dedans, parce que la maman que j'ai, moi, je l'ennuie — elle me parle à peine, je sens que je suis dans son chemin, comme un petit embarras ! Sa froideur peut-elle dépendre de moi ? — j'ai bien des défauts, je sais, et si je ressens profondément, je suis timide et réservée et je le laisse peu voir !
 1020 Elle ne sait peut-être pas comme je voudrais qu'elle m'aime un peu. Oh ! je voudrais, cet été, être gentille et affectueuse pour elle.. mais j'ai peur — et quand j'ai fait une avance qui a été repoussée, je me sens toute meurtrie, comme si on avait marché
 1025 sur mon cœur.. un cœur sur lequel on marche, il est écrasé, replié, froissé et il reste là sans courage, lâche, prêt à se sauver et à se cacher pour éviter qu'on l'écrase encore.

J'étais si heureuse ces jours derniers ! !

8 juillet

1030 Jos a passé l'après-midi avec moi sous les pins. Nous faisons de la dentelle et j'avais du plaisir à écouter Jos faisant de beaux projets pour plus tard quand elle sera sortie du couvent. Pour elle c'est bientôt — elle a déjà dix-sept ans...

1035 Elle aime qu'on l'admire mais ne veut jamais aimer personne, prétend-elle, afin de ne pas avoir trop de peine. Je ne lui ai pas dit ce que je sens au fond, c'est que ce serait bien plus triste de ne pas aimer et de ne pas se faire aimer !

1040 Comme nous nous ressemblons peu ! Je la crois bien plus intelligente que moi, mais comme elle est froide ne semblant aimer personne, ni ses parents, ni ses amies. Elle rirait si je lui disais que pour moi l'amour de tout ce qui est bon, beau, vrai c'est la vie, et que si je ne me sentais capable d'aimer ainsi, sans mesure, j'aimerais mieux être morte.

1045 Mais non, dans nos causeries, elle me *défile* ses idées, et au lieu de lui dire les miennes je la contredis et nous discutons mais jamais sur ce qui me tient au fond de l'âme, car il me semble que si une fois elle riait de moi je ne pourrais plus la traiter en amie. J'aurais peur de ses moqueries.

Cette petite après-midi m'a distraite et je me sens bien disposée à essayer d'être bonne ici !

1050

9 juillet

Je suis furieuse contre moi-même — j'ai passé la soirée chez madame B.⁵⁰ où j'ai vu Maurice. J'ai été vilaine avec lui — un méchant démon en moi qui m'a portée à le taquiner, à rire quand il paraissait sérieux et même triste. Pourquoi, je n'en sais rien et je ne me pardonne pas, surtout ici, dans ma chambre où je revois ses yeux un peu sévères quand il vit qu'il n'y avait pas moyen de tirer un mot de bon sens de moi, pauvre petite Caprice !

1055

Dimanche 11 juillet

1060

En revenant de la messe j'offris à Jos de faire des visites de l'autre côté de la rivière⁵¹ — chez Blanche⁵², les Henshaw⁵³,

1053 un [D vilain S méchant] démon

50. Nous n'avons pu identifier cette personne. Voir *infra*, p. 552, 26 juillet 1880 et n. 6 ; p. 562, 15 août 1880 et n. 13 ; p. 578, 11 septembre et n. 35.

51. La rivière Yamaska, sur laquelle est située Saint-Hyacinthe et qui forme un demi-cercle autour de la ville. En 1875, trois ponts donnent accès à l'autre rive : le pont de la Société, construit en 1863, à l'extrémité nord-est de la rue Cascade ; le pont du Centre, au pied de la rue Concorde, qui conduit au village de Saint-Joseph ; le pont Barsalou, construit en 1864, au pied de la rue Bourdages, qui conduit au village de La Providence (voir H. W. Hopkins, *Atlas of the City and County of St. Hyacinthe, Province of Quebec*, p. 6-7, 10-11, 18-19).

52. Blanche Sicotte (née en 1860), fille de Louis-Victor Sicotte (voir *infra*, p. 364, 14 août 1877, n. 42) et Marguerite-Émilie Starnes. Elle était inscrite comme pensionnaire au couvent des sœurs de la Présentation de Marie en 1869-1870 et comme demi-pensionnaire en 1870-1871 (ACPM, Livre de comptes). La famille Sicotte habitait alors au village de La Providence.

53. La famille Henshaw habitait sur la rive sud de la rivière Yamaska, à Notre-Dame, non loin de Saint-Hyacinthe (« Incendie », *Courrier*, 15 juillet 1875, p. 3 ; « Incendie », *l'Union*, 18 juillet 1879, p. 4). Deux familles Henshaw, voisines, figurent au recensement de 1871 (celles de Josua et de George E.) mais une seule en 1881 : celle de G. Hayward (qui correspond à celle de George E.). George et Catherine Henshaw avaient quatre enfants : George E. (« Hayward ») (qui ne figure pas au recensement de 1881), Caroline, Jane (« Jenny ») et Elisa

1065 Anna⁵⁴ ; il fut décidé qu'Arthur⁵⁵ nous y conduirait en voiture et il eut la jolie idée d'inviter Maurice — Après les visites nous allâmes faire une promenade très loin jusqu'au souper.. nous avons causé et ri tous les quatre ensemble, et en nous séparant Jos nous demanda d'aller passer la soirée chez elle. J'y allai donc avec Alice et Arthur.

1070 La bonne soirée. Je n'avais plus de petit diable taquin dans le cœur. Maurice n'avait pas son air de « Sage » qui me provoque toujours à être un peu méchante. Nous avons causé tout simplement, tout *uniment*. Tout était clair comme je l'aime et je me sentais si joyeuse et si à l'aise que j'ai eu l'idée que j'avais en moi deux cœurs au lieu d'un !

1069 bonne [R^a *petite*] soirée

(« Lizzie »), ces deux dernières amies des Dessaulles et des Saint-Jacques (voir *infra*, p. 360, 10 août 1877 et p. 465-466, 24 juillet 1878). La famille Henshaw était de religion anglicane (Recensement, 1871) ou épiscopaliennne (Recensement, 1881). G.H. Henshaw est inscrit comme marchand (on avait d'abord écrit « cultivateur ») lors du recensement de 1871 et comme cultivateur en 1881 (voir Recensement, 1871, f. 33 ; Recensement, 1881, f. 96). En 1880, un entrefilet de *l'Union* le désigne comme propriétaire d'un lot minier à Saint-Georges-de-Beauce sur lequel on a trouvé « un morceau d'or pesant 10 onces et d'une valeur de \$180 » (9 juillet 1880, p. 3).

54. Anna Delorme (née en 1861), fille de Louis Delorme et de Marie Julie Anna Fortier. En 1871, Louis Delorme avait épousé en secondes noces Sara-Odile Paradis ; en 1853, il avait été directeur-fondateur du *Courier de Saint-Hyacinthe*, passé depuis aux conservateurs mais qui en 1853 s'annonçait d'allégeance libérale (voir C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 207), puis rédacteur du même journal en 1860-1861. Il était l'un des directeurs-fondateurs de la Banque de Saint-Hyacinthe et fut député libéral de Saint-Hyacinthe aux Communes de 1870 à 1878, alors qu'il devint greffier à l'Assemblée législative.

Dans une lettre du 27 juillet 1875, Henriette Dessaulles rapporte à Augustine Bourassa une visite d'Anna Delorme le samedi précédent (24 juillet) : « Mademoiselle Anna Delorme après quelques *gentils mots* [c'est elle qui souligne] sur la chaiseur du jour, la fraîcheur du soir, l'éclat du soleil, la beauté de la lune, me fait le plus gracieusement possible une invitation pour une soirée dansante le lendemain. [...] Tu comprends mon bonheur, enfin j'allais danser ! il y avait un an que je n'avais eu ce plaisir. » Ensuite elle raconte la soirée du dimanche, à laquelle assistait Maurice Saint-Jacques, et le retour : « dans *ma* voiture il y avait Josette, Henriette 'le papillon', Maurice, Arthur, Alice et moi » (fonds privé). Sur Anna Delorme, voir aussi *infra*, p. 402, 25 janvier 1878, n. 16.

55. Frère aîné d'Henriette Dessaulles, né à Saint-Hyacinthe le 12 mai 1858 (« Généalogie Papineau », f. 121-122 ; voir *infra*, p. 199-200, 29 septembre 1875 et n. 70).

Il paraît que la Céline bleue du bazar est à Saint-H[acinthe]. Maurice me l'a annoncé et j'ai béni le Seigneur que même avec *tous* ses yeux, il ne puisse pénétrer dans le secret de *mes* cœurs, et y voir le stupide petit sentiment de jalousie qu'elle m'inspira l'hiver dernier⁵⁶ parce qu'elle a vingt ans, des cheveux blonds et qu'elle est si jolie ! Je mourrais de honte si Maurice pouvait même s'en douter !

Je serai aimable avec elle si je la rencontre, et cela ne sera pas difficile, car..... je ne *puis* dire car.. quoi !

Lundi 12 [juillet]

J'ai horreur de moi parce que j'ai menti.. oui menti, n'est-ce pas la pire des misères ? J'ai si honte ! Amélie L[afamboise]⁵⁷ est arrivée ce matin. Je fis *semblant* de vouloir partager ma chambre avec elle, mais Alice, à qui j'avais fait la leçon, insista pour garder Amélie avec elle. Je cédaï *généreusement* — et voilà ! je me méprise pour toute cette comédie.

Bon Dieu, je suis arrivée à mentir ! Je n'ai plus même de plaisir à être seule dans ma chambre, après avoir tant fait pour garder ma solitude... Je n'y suis pas seule d'ailleurs, tous les *petits* mensonges de ma *petite* comédie sont nichés dans tous les coins me narguant et me donnant envie de pleurer.

C'est comme cela quand on ne sait plus bien prier — mes prières sont laides ! Je les dis sans y penser, sans l'aimer le grand bon Dieu qui ne m'écrase pas comme je le ferais si j'étais Lui !

Mardi 13 [juillet] 1100

Tous les mardis des vacances maman recevra mes amies et amis et je la trouve bien bonne de s'occuper ainsi de nous amuser. Ce fut gai ce soir mais je suis plus fatiguée que je ne le croyais en prenant mon cahier — ce sera pour demain ce récit.

56. Voir *supra*, p. 135 et 137-138, 11 et 22 février 1875.

57. Voir *supra*, p. 121, 15 octobre 1874 et n. 25.

1105

14 [juillet]

1110

1115

Il est six heures, je suis « sous les pins » et tout est si frais, si gracieux, si parfumé que je n'ai pas trop de tous mes cœurs pour jouir de ce qui m'entoure. Que c'est beau tout ! Le ciel et les arbres et les fleurs et toutes ces couleurs du ciel et de la terre qui s'harmonisent dans ce grand tableau où j'ai ma petite place, me sentant tant vivante au milieu de tous ces bruits charmants et de tous ces parfums si doux ! Mon Dieu c'est ici que je prie bien — il n'y a ni routine ni indifférence dans l'élan qui me porte vers vous pour vous remercier d'avoir tout créé, et moi aussi, pauvre petite dans ce grand monde si beau.

1120

J'étais venue ici pour parler d'hier soir — mais mes impressions d'hier soir sont effacées par la grande émotion de ce matin, je me sens si près de Dieu ce matin que nos jeux et nos conversations d'hier soir ne me paraissent que de la fumée qui s'en va.

15 juillet

1125

Une longue visite au couvent. Nous avons vu *Sainte-C*[écile] charmante à son ordinaire, *Saint-Amon*⁵⁸, exagérée dans ses recommandations contre les amusements, mais bonne et sincèrement affectueuse, *Sœur* [du] *P*[récieux]-*S*[ang] fine, moqueuse, peu sympathique, toutes les autres un peu plus ou un peu moins aimables suivant leur humeur et leurs capacités.

1130

En revenant, j'étais chez Jos à me rafraîchir avec un verre de limonade. Maurice entra, vint me regarder dans les yeux, ce qui me fit rougir je ne sais pourquoi : « C'est pour voir de quel côté souffle le vent aujourd'hui.. » Il me trouve capricieuse je suppose. C'est vrai mais pourquoi s'amuse-t-il à trouver mes dé-

1114 moi [A aussi], pauvre 1119 soir [A ne] me 1123 exagérée [R et]
dans 1131 capricieuse [A je suppose]. C'est 1132 à [R me] trouver

58. Sœur Saint-Amon, Joumard, née le 20 décembre 1828 à Langeac (Haute-Loire), en France ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 8 septembre 1850 ; décédée à Saint-Julien, en France, le 15 mai 1902. Arrivée au Canada en 1865 ; fondatrice du couvent de Saint-Ours en 1868 ; directrice du couvent Notre-Dame-de-Lorette, jusqu'à son retour en France en août 1876 avec la supérieure générale (voir *infra*, p. 295, 22 septembre 1876, n. 3).

fauts ? Je suis bien prête moi à l'*ornier* de toutes les qualités possibles et impossibles !

Après cette douteuse petite question il a été fort gentil, mais moi je suis restée... figée. Que je suis sotte de tant m'occuper de son opinion ! 1135

16 [juillet]

Mon cousin Gustave est ici — autrefois j'aimais beaucoup à le voir, et à présent il m'ennuie... et.. m'embrouille ! C'est même probablement parce qu'il m'embrouille qu'il m'ennuie ? ? 1140

Je ne sais trop comment exprimer tout cela.. c'est mieux de l'illustrer : Voilà ! Avant souper nous étions « sous les pins », Fanny était dans la balançoire et j'étais près d'elle afin de la faire balancer. Des fleurs que j'avais à mon corsage sont tombées, il s'est *précipité* pour les ramasser, les a embrassées et mises dans sa poche. 1145

C'était trop ridicule ! Je ris — il me roula des yeux, et j'eus beau faire il garda un petit air.. bête. Il ne l'est pas pourtant ! Eh bien, à propos de tout, il est comme cela, et cela me fait mourir de rire ou m'enrage, mais même quand je ris je ne trouve pas cela amusant. 1150

Nous allons ce soir chez madame Saint-J[acques] à notre réunion du jeudi, je suis montée mettre une petite robe de mousseline jolie comme tout, et je suis toute fière de ma mine ce soir ! Je ne sais pas pourquoi il ne faut pas dire ou penser qu'on se trouve gentille. Je ne me suis pas faite, et ça crève les yeux que je suis gentille. 1155

Bon, il faut partir et je suis en bonne disposition pour bien m'amuser. 1160

1152 ou [R^b m'enrager], mais

17 [juillet]

1165 Il n'est pas tard, à peine six heures, et mon premier regard a été pour mes chers rayons de soleil ! Hélas ! tout est sombre, il pleut et je ne puis descendre au jardin. J'aurais dû être une fleur ou un oiseau, plutôt un oiseau à cause des ailes ! Je ne suis heureuse qu'à l'air, là où je ne suis arrêtée par aucun mur.

1170 Je suis tout simplement une petite fille qui ne regrettait pas d'avoir autre chose qu'un cœur d'oiseau en elle hier soir ! J'ai passé toute une heure à causer avec Maurice qui a certainement un grand talent pour questionner et se faire répondre.

1175 Hier je le *sentais* me regarder toute la soirée, même quand j'étais très loin de lui. Cela me gêne... en même temps j'aime cela.. je l'observe de mon côté. J'ai des yeux pour m'en servir aussi, moi ! Qu'il a l'air froid, calme et fin. Est-il si froid et si calme que cela ?.. il se pourrait que non : « *Still waters run deep*⁵⁹ ». En verrais-je le fond ?

22 juillet

1180 Belle promenade en voiture avec Jos, H. L.⁶⁰ et Maurice. Il était très gai et très amusant. Je ne lui ai pas parlé seule, depuis le 17. Il me semble que j'ai un monde de choses à lui dire, mais il me semble des mensonges, et je sais bien que je ne trouverais plus rien de tout ce « monde de choses » s'il me regardait avec son air sérieusement intéressé.

1167 l'air, [R qu] là

59. Proverbe qui apparaît en anglais vers 1400, dans une traduction et un commentaire de Caton : « *Quod flumen placidum est, forsan latet altices unda* » (*Distiques*, Livre IV). On le retrouve chez Shakespeare : « *Smooth runs the water where the brook is deep* (*Henry VI*, III, 1, 53). La forme française, d'un sens quelque peu différent, en est citée chez Molière : « Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort » (*le Tartuffe*, I, 1, 24).

60. Nous n'avons pu identifier cette personne.

27 juillet 1185

Nos réunions continuent deux fois la semaine⁶¹, nous nous amusons bien... pourtant hier soir je n'ai pas été « à l'aise » avec Maurice.. très timide, gauche — il m'a presque dit que je ne l'aimais pas. Je n'ai pas protesté — je l'aime bien pourtant ! Mais je suis sotté et il me gêne terriblement !

1190

Pourquoi aussi parle-t-il de notre amitié — il y a d'autres sujets, sinon plus intéressants, plus faciles ! ! Ces points représentent mes soupirs ! Je voudrais bien être un oiseau ! Ils font aller leur petite tête à droite à gauche, ils turlutent, et ils ne sont jamais obligés de parler avec les oiseaux gênants, *c'est-à-dire* avec ceux qui les intimident !

1195

30 juillet

L'amitié — l'amour — ce sont deux mots — sont-ce deux choses ? Les deux veulent dire aimer quelqu'un. J'aime Maurice c'est bien certain — est-ce de l'amitié ou de l'amour ? Pour répondre il faudrait connaître la différence entre les deux. Je n'ai jamais entendu parler de l'amitié de Dieu — ce n'est pas assez fort ! L'amour, alors, c'est le *plus* ! Je l'aime le plus.. et je suis une petite folle parce que j'y pense beaucoup, que j'ai toujours hâte de le voir et quand je le vois, j'ai l'air aussi... bête que les statues de l'église !

1200

1205

1192 représentent [D des S mes] soupirs 1195 c'est-à-dire [A avec] ceux

61. Le mardi chez les Dessaulles, le jeudi chez les Saint-Jacques : « Ce soir, comme c'est mardi [donc le 26 juillet], nous aurons une réunion ici, jeudi c'est chez Joséphine » (lettre d'Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa, 27 juillet 1875, fonds privé). Dans la même lettre, elle fait le récit d'une soirée dansante, le dimanche, 24 juillet, chez Anna Delorme. Puis elle ajoute : « Ah ! Ah ! curieuse, je t'entends me demander combien de fois j'ai dansé avec M[aurice]... Mais pas plus souvent avec *lui* qu'avec les autres, j'ai dansé un cotillon, un quadrille et il m'a conduite au réveillon ; en revenant nous nous trouvâmes seuls sur un grand sofa, la position était agréable, nous sûmes en profiter en nous amusant beaucoup. Il me donna un très joli bouquet pour tenir à la main, et un autre petit que je mis en guise d'épinglette. »

Il ne semble pas me trouver si bête que ça, lui, et il a de bien jolis yeux et une chère voix douce qui continue à m'entrer dans le cœur.

1210

31 juillet

Vilaine journée à la maison. Froideur, brusquerie, reproches pointus. Je n'en ai eu que de l'humeur, cela fait moins de mal que de la peine.. et ça ménage les larmes !

1215

Ce soir exercice de chant. Je croyais écrire très long et je n'ai plus rien à dire. C'est curieux cela !

Le soir

1220

Je suis revenue du chant avec Maurice — le ciel était ravissant, tout pointillé d'étoiles — l'air était parfumé et grisant — tout était silencieux et un peu mystérieux. J'ai à peine parlé. Je ne le pouvais, mon cœur était rempli à déborder de tout mon chagrin de la journée, de mon bonheur de ce soir, et si j'avais prononcé dix mots, j'aurais pleuré de belles larmes vraies ! Maurice a-t-il deviné tout cela, ou une partie de ce tout ? Il parla peu, aussi, mais de sa voix douce douce et il m'a dit « bonsoir, ma petite Henriette » si tendrement, que la petite phrase aimante vibre dans mon cœur et me dit qu'il l'aime bien *sa* petite Henriette.

1225

1230

1235

Je viens de faire ma prière dans ma fenêtre — j'ai bien prié, et j'ai demandé pardon au bon Dieu de ma petitesse et de mon égoïsme. Comme je m'occupe de moi, comme j'étudie et critique tout ce qui n'est pas parfait chez les autres ! Pauvre mère, si occupée, si ennuyée et si fatiguée parfois, avec cette grande maison à conduire, les *babies* si criards, les domestiques difficiles, et moi ? souvent peu aimable... et si elle montre un peu d'humeur, je la critique, je me plains, je me pose en victime ! Vilaine égoïste, va ! Va, file ta petite vie frivole et gaie, je te défie bien de savoir te dévouer comme celle que tu oses blâmer !

Mon bon Dieu, que je suis petite et laide, aide-moi à avoir un grand cœur et un grand esprit, rien de si petit que je suis et qui ferait pitié à ceux qui sauraient !

1240

Lundi 2 août

Comment rassembler mes idées dans ma pauvre tête pour écrire ce soir — je ne sais plus penser — tout est chaos et souffrance en moi. — Ce matin maman m'appela dans sa chambre — elle avait l'air si triste que je fus émue de suite [en] l'apercevant. Puis [...] ⁶² ses sanglots. Enfin elle me dit le terrible secret — et c'est mon père, mon bon, mon parfait aimé qui portera encore tout le poids de cette faute de mon pauvre oncle ⁶³ ! Le déshon-

1245

1239 si [R petite] que

62. Au bas du feuillet, une bande de largeur irrégulière (environ 2 cm) a été déchirée et enlevée, dérochant deux ou trois lignes d'écriture au recto et au verso (voir l. 1256).

63. Le 5 août 1875, un entrefilet du *Courrier*, signé « J. de Québec », rapportait : « Le *Star* de Montréal dit qu'il est rumeur que l'hon. L.-A. Dessaulles, greffier de la Couronne et de la Paix, s'est enfui en laissant après lui des dettes pour un montant de \$80,000 ou \$90,000, sur des billets promissoires dont la plupart sont escomptés par des courtiers et quelques-uns par des banques. On insinua aussi que quelques noms qui apparaissent sur ces billets ont été forgés » (p. 2). Le *Courrier* traduit à peu près littéralement un article paru sous la manchette « Absconding of an Official. \$80,000 to \$90,000 in Debt », dans *The Star* (2 août 1875, p. 3). Un article plus détaillé parut sous la manchette « The Dessaulles Defalcation. Further Particulars », dans *The Evening Star*, le même jour (voir *infra*, Appendice I, p. 623-624). Le lendemain, le *Star* publia un résumé des mêmes informations sous la manchette « Service charge against a prominent public official » (*The Star*, 3 août 1875, p. 3). Le journal montréalais *The Gazette* rapporta la nouvelle le 3 août, sous le titre « Heavy Defalcations » (p. 2). Le 4 août, sous le titre « The Dessaulles Case », la *Gazette* précisait que la famille s'était réunie le vendredi ou le samedi précédent (30 et 31 juillet) et avait décidé de ne plus avancer de fonds à Louis-Antoine Dessaulles comme elle l'avait fait auparavant : cette fois, ses dettes s'élevant à 80 000 \$ environ, les ressources de la famille n'y pouvaient suffire (voir *The Gazette*, 4 août 1875, p. 3). Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895), essayiste et journaliste, président de l'Institut canadien, était le frère aîné de Georges-Casimir. Il fut le premier maire de Saint-Hyacinthe (élu le 26 novembre 1849) et député de Rougemont à l'Assemblée législative. Il avait hérité de la seigneurie de Saint-Hyacinthe mais avait dû la vendre en 1867 pour payer ses dettes. Dans une lettre datée « Dimanche 1^{er} Août [18]75 », il décrivait sa situation et demandait pardon à sa femme, qu'il n'avait pas instruite de son départ, et à sa fille Caroline (voir *infra*, Appendice I, p. 621-623). Il s'enfuit d'abord aux États-Unis puis en Belgique et enfin en France, où il demeura jusqu'à sa mort.

neur ! c'est cela qui est bien plus affreux que la ruine — et que
 1250 ce soit le plus loyal, le plus honnête, le plus estimable qui porte
 ce fardeau ! est-ce bien juste mon Dieu !

Je ne puis l'écrire la triste chose, je ne puis en dire les mots.
 Cela me fait mal, me brise toute !

Pauvre père il fait pitié, si pâle et courbé sous cette injustice
 1255 du sort ! Mon Dieu, aide-le, tu sais bien que personne n'est plus
 digne de ton secours et de ta grâce. Aide-le, il le faut [...]

Ce soir je voulais refuser une promenade en voiture avec
 Jos, mais maman préféra nous y envoyer. J'avais le cœur malade
 — — demain peut-être, notre malheur sera public, notre malheur
 1260 et notre honte ! Bonté divine, on aura le droit de nous mépri-
 ser !

Maurice me ramena jusqu'à la barrière du jardin. Il prit mes
 mains dans les siennes.

— Ma petite chérie, tu es triste, et je suis malheureux de te
 1265 voir triste. Peux-tu me dire ce que tu as ? Puis-je faire quelque
 chose pour toi ? tu sais bien que rien ne me coûterait pour t'ai-
 der un peu !

— Personne ne peut m'aider.... et tu sauras demain. Et de
 grosses larmes roulaient sur mes joues. Il me regardait si ten-
 1270 drement que mon cœur saignait à l'idée que demain peut-être, il
 rougirait... de nous. Cette vilaine pensée ne fut qu'un éclair —
 j'ai foi en son amitié.

— Tu ne veux donc rien me dire, à moi, ton grand ami, qui
 t'aime tant !

1275 Je secouai la tête...

— Pauvre petite chérie !

Et il embrassa mes mains.

Et je montai — et j'ai pleuré encore sans pouvoir m'arrêter.

Pauvre père chéri ! Et ma tante et C[aroline]. C'est pire que
 1280 la mort ce malheur qui leur arrive !

La mort ce n'est pas le mal, c'est la fin du mal, c'est le repos — c'est la grande paix jamais troublée. Je n'aurais pas peur de la mort moi ! Pour moi, j'entends !

3 août

J'ai passé une nuit affreuse ! de la fièvre, des cauchemars, je me suis levée brisée et triste comme je ne l'ai jamais été ! J'ai écrit la fatale chose à Jos — je n'aurais jamais le courage de le lui dire. Elle vint de suite toute sympathique et tendre. Son amitié m'a fait du bien et sa foi. 1285

C'est bien vrai que rien n'arrive sans la permission de Dieu, qu'Il prévoit tout et qu'Il *veut* notre bien toujours. Il faudrait plus le croire pour mieux accepter ! 1290

Merci, chère petite Jos, tu m'as relevée de terre. Je serai courageuse pour aider mes pauvres aimés qui souffrent bien plus que moi. Pauvre père chéri ! Tant l'aimer et ne pouvoir rien rien pour lui. Vouloir donner sa vie pour lui épargner cette souffrance et ne pas même pouvoir le lui dire ! 1295

10 août

Bien des jours sans écrire. Je me suis occupé le corps et l'esprit. J'ai essayé d'être bonne, et de faire du bien à mes chers affligés — j'ai été *heureuse* — oui vraiment, je ne me trompe pas, heureuse de me sentir plus près de Dieu en étant plus à mon devoir. Et puis je me sentais utile, j'amusais les enfants, je babillais à table pour les faire sourire, et quand dans la maison tout était trop tranquille, qu'on respirait la tristesse dans l'air, je me promenais en turlutant quelque chose de gai et je me « mettais un peu en l'air » pour dire des drôleries. Cela me faisait un singulier effet, comme si je devenais « une autre », et j'avais un grand soupir de soulagement quand je revenais dans ma chambre et 1300
1305

1310 que je pouvais être tout simplement une petite fille fatiguée de jouer la comédie !

Je parle au passé, mais je continue cette singulière chose, de faire du bien en faisant le singe !

Le même soir.

1315 J'étais perchée sur la clôture du jardin causant avec Jos, quand Maurice vint avec une singulière petite bête qu'il voulait nous faire voir au microscope. Je ne sais comment mais il me fit au doigt, avec son instrument, une légère égratignure — Il fit une exclamation, se pencha vivement, embrassa mon doigt
1320 (comme on fait aux *babies*).

— Maurice ! — fis-je toute surprise.

— Ne me gronde pas !

— Je n'y songe pas, j'ai été surprise tout simplement.

Il me regarda dans les yeux.

1325 — Tu ne m'en veux pas alors ?

— De m'avoir égratignée, ah non ! — dis-je en riant.

— Non, de...

— De m'avoir guérie, comme un bébé ? encore moins !

1330 Jos nous examinait curieusement. Je trouvais Maurice amusant avec son air intimidé, et il me passa dans l'espace d'une seconde dix idées drôles dans la tête.

— Cela ne m'a pas impressionnée de me faire embrasser le bout du doigt.

1335 Je suppose que Maurice croyait que j'allais m'objecter à ce drôle de petit baiser !

— Pourquoi ?

— Nous avons l'air de trois personnes embrouillées.

Et etc. dans le même genre. Je pensais très vite et j'aurais voulu *voir* ce que Maurice pensait.

1315 clôture [A du jardin] causant <Ajout au crayon entre les deux paragraphes : *entre les deux jardins*.> 1318 fit [R^a mal à un A^a au] doigt

Je ne bougeais plus sur mon poteau. Enfin je sortis de moi et je sautai en bas. 1340

— Bonsoir le monde, je pars.

Maurice sauta par-dessus la clôture en un clin d'œil.

— Faisons le grand tour par le jardin, dit-il.

Je permis en inclinant la tête. 1345

— Tu es la plus drôle de petite personne que je connaisse !

Je le regardai étonnée, avec mes plus grands yeux.

— C'est moi qui suis drôle ?

J'étais stupéfaite, j'avais si bien pensé que c'étaient eux les *drôles* ! 1350

— Oui, dit-il convaincu, la plus drôle, la plus amusante et la plus délicieuse. Et je t'aime !

Je ne répondis pas.

— Tu ne m'aimes pas, toi ?

Je ne dis rien. 1355

— Méchante va, pourquoi me faire de la peine ?

— Pourquoi en as-tu ?

— Parce que je vois bien que tu ne m'aimes pas.

— Si c'est *ça* que tu vois, tu n'es pas fin, voilà tout !

Il rit. 1360

Nous étions à la porte, je lui dis bonsoir et je montai les marches en courant, le cœur tout léger, tout en joie de l'avoir entendu dire qu'il m'aime. Le joli mot *aimer*, c'est doux, c'est caressant, c'est comme un mot de velours !

1^{er} septembre 1365

Vingt jours sans écrire ! À quoi bon ? Je suis malade, ou triste, enfin, pas du tout comme je devrais pour être à l'aise. Le départ de Maurice approche, Jos entre pensionnaire et je serai bien seule et bien à plaindre !

1370 Je reprends mon Journal, le confident fidèle de mes lamen-
tations.

Je n'ai rien à lui dire pour aujourd'hui — je me suis étendue
dans une chaise longue sous les pins, sans un ouvrage, sans un
livre et je faisais semblant de dormir quand on approchait de
1375 moi.

Ce n'est pas beau tout cela ! Je ne le dis pas pour m'admirer
non plus, ni pour me blâmer d'ailleurs, je ne pouvais faire autre-
ment.

Ce soir, nous avons une petite soirée chez Jos. Il faudrait
1380 décidément que j'aie un autre air ou M[aurice] me trouvera
maussade.

2 septembre

Notre dernière soirée des vacances — nous étions nom-
breux — il faisait chaud, les portes étaient ouvertes et nous pou-
1385 vions aller sur la galerie. Maurice m'y amena — Après m'avoir
dit comme il était triste de partir et qu'il m'aime et qu'il souffrira
tant de notre séparation :

— Tu ne m'as jamais jamais dit que tu m'aimes, toi !

1390 — Et tu ne vois pas que je t'aime, autant que Jos, autant
qu'Arthur ?

— Pas plus !

Il avait un petit ton désappointé.

— Mais c'est beaucoup, beaucoup cela !

— Le plus que tu peux ?

1395 — Oui.

— Alors je dois être bien bien heureux et il faut me promet-
tre... de l'avancement ! (un petit silence)

— Plus que les autres, tu voudrais ?

— Oui, plus que tout le monde ! Comme je t'aime moi !

1400 Je ne répondis pas — je cherchais à voir dans moi.

— Alors, reprit-il, d'une voix si douce si douce, ce n'est pas
possible ?

— Je ne sais pas, moi !

Et j'eus le cœur tout serré et une grande envie de pleurer. Mais quelqu'un vint nous rejoindre et je ne l'ai plus vu seul. 1405

Plus que tout le monde, plus que Papa, que Jos, Alice, Arthur !.. impossible ? Non pas impossible.. mais.. je vais me coucher je suis si fatiguée !

5 septembre

C'est peut-être la dernière fois que j'ai vu Maurice tout seul. J'aurais voulu l'*aider* car il paraissait triste, et j'aurais voulu lui dire tant de choses que j'avais pensé lui dire avant son départ. Mais je ne pouvais pas. Ce fut lui qui parla, qui fut bon, qui me dit de douces choses, trop, car je craignais de pleurer. Il me dit que ses lettres à Jos seraient pour ses deux petites sœurs, que puisque je l'aime comme j'aime Jos je suis sa petite sœur, qu'il peut donc m'écrire et moi écrire un petit mot au crayon au bout des lettres de Jos. 1410 1415

Pourquoi essayer d'écrire tout ce qu'il me dit d'aimant, de bon, de délicat et d'encourageant. Il me dit entre autres choses, que je me fais peut-être trop facilement de la peine, que chacun est bon à sa façon qui n'est pas toujours la nôtre. Que maman est très bonne et qu'elle doit m'aimer beaucoup « parce que personne vivant avec toi, ma petite H[enriette], ne peut s'empêcher de t'aimer » (en voilà une raison !). Alors, il faut la prendre comme elle est, et ne pas demander aux arbres de chanter, être contente qu'ils donnent de l'ombre et soient beaux pour les yeux, etc. 1420 1425

Il faut donc que je sois *raisonnable*, et d'après tes conseils, chère Sagesse. Je ne lui ai pourtant pas conté mes petits chagrins, ni à personne. Il devine parce qu'il la connaît bien sa petite amie ! 1430

1414 qui [R *je le*] me 1416 je [D *l'aimais* S *l'aime*] comme 1420 dit *entr'autre chose*, que < corrigé d'après le sens > 1422 à [R *leur* A^a *sa*] façon 1424 Henriette, [A *ne*] peut [D *ne pas* S *s'empêcher*] [A *de*] t'aimer

7 septembre

1435 Jos est entrée ce soir — Ne pouvait-on la garder demi-pensionnaire comme moi ? Arthur part demain — — Maurice, dans quelques jours ! C'est inutile d'essayer d'écrire sensément, je ne sais plus penser ! Pauvre petite moi !

Et le bon Dieu ? J'y pense à peine — je me force à prier et mes prières ne valent rien. Toutes les tristesses alors !

1440 Je suis allée reconduire Jos et je revins avec Maurice. Alice nous abandonna en route pour marcher plus vite. Nous savions bien que c'est la dernière fois que nous nous verrons seuls, et c'était si triste !

1445 À la barrière : « Veux-tu me laisser t'embrasser, ma petite chérie ? » Je penchai la tête, il m'embrassa sur le front — j'aurais voulu pleurer là sur son épaule et soulager enfin ce pauvre petit cœur angoissé que je porte en moi depuis tant de jours ! Mais non, il faut toujours être brave et ne pas montrer son chagrin. Il me lit assez pour savoir comme j'en ai de la peine quoique je ne
1450 sois pas certaine de l'aimer plus que tout au monde !

8 septembre

La rentrée — j'avais peur que la journée ne finisse plus ! Jos était triste — elle avait dû pleurer, elle avait les yeux rouges. Moi j'avais beaucoup pleuré mais je n'avais pas les yeux rouges. Il ne
1455 faut jamais, jamais qu'on voie mes larmes et surtout pourquoi je pleure !

Je pense à hier soir — — il m'a embrassée — — que dirait monsieur P[rince] ? Il tonnerait ! Pourquoi ? Moi j'ai voulu parce que M[aurice] me le demandait, il avait de la peine, je
1460 n'aurais pas voulu lui en faire plus — surtout en lui refusant une si petite chose.

Quant à moi, vrai, entre me faire embrasser par lui et me faire dire très doucement qu'il m'aime, j'aime mieux entendre qu'il m'aime. Et puis, puisque cela ne se fait pas, de se laisser
1465 embrasser par un homme, je ne le permettrai pas souvent à

Maurice. Au fait, je pense à tout cela ce soir, mais hier cela a été plus simple — il m'a priée et j'ai dit oui parce que j'aurais souffert de lui résister. C'est tout. Et que le bon Dieu et tous ses anges nous aient vus, cela ne me gêne ni vis-à-vis d'eux, ni vis-à-vis de moi-même !

1470

9 septembre

Meilleure journée — leçon de musique charmante. Étrange coïncidence — « à quel numéro des *Études* étions-nous aux vacances ? » — 17 — et 17 c'est *l'Adieu*, de Mozart⁶⁴. Cela m'aidera, de le jouer mon adieu, et avec Mozart il ne sera pas poignant. Il me met toujours du calme dans le cœur celui-là !

1475

Les élèves allaient au bois, j'étais fatiguée et j'avais pensé revenir à la maison, mais pauvre petite Jos supplia pour que je l'accompagne. Nous avons causé d'elle et je n'ai pas essayé seulement de lui faire deviner ma tristesse. À quoi bon, *dire* ?

1480

En revenant, je montai en courant les deux escaliers, et je m'arrêtai stupéfaite, absolument pétrifiée en apercevant Maurice et Arthur dans ma chambre ! Le beau Arthur lui faisait voir notre domaine à tous deux. Il trouva ma chambre très grande avec ses trois fenêtres, et fraîche et gracieuse — « juste la chambre qui *vous* convient ». Ce fut un instant seulement, il me serra la main et ce fut tout.

1485

1466 hier [D ça S cela] [A a] été

64. Le titre *Études* et le numéro 17 correspondent vraisemblablement à un manuel en usage au couvent. Dans le catalogue Köchel de l'œuvre de Mozart, aucune pièce pour piano ne figure sous le nom d'*étude*, le terme n'apparaissant dans la littérature pianistique qu'au XIX^e siècle. Toutefois, Mozart a composé en 1778 une série de douze variations pour le piano-forte sur le thème de la chanson « La belle Françoise » (K. 353), dont le premier vers se lit : « Adieu donc, dame Françoise » (renseignement communiqué par le professeur Yves Chartier, du département de musique de l'Université d'Ottawa).

Le soir

Après dîner au moment d'entrer dans ma chambre, j'ai
 1490 fermé les yeux bien serrés, puis rendue dans ma chambre je les
 ai ouverts, essayant de voir Maurice comme tantôt... Pas de
 Maurice ! Je suis toute seule, mais je ne suis pas triste — j'ai
 passé longtemps dans [la] fenêtre à voir les étoiles s'allumer en
 haut. J'ai rêvé bien doucement, bien vaguement aussi — je n'ai
 1495 rien désiré, rien regretté, je trouvais cela bon de *vivre*.

10 [septembre]

Gustave arrive demain pour passer deux jours ici. Maman
 aurait bien dû ne pas l'inviter — je ne puis le dire comme cela
 m'ennuie de le recevoir — cela veut dire de lui parler, d'être ai-
 1500 mable, occupée de lui et Bonté ! que je suis fatiguée !

Samedi 11 [septembre]

En revenant du couvent, je rencontre M[aurice] qui vient
 me reconduire et m'annonce que G[ustave] est déjà arrivé. J'ai
 fait la moue.

« Cela nous procurera peut-être une soirée encore », dit
 1505 M[aurice] pour m'encourager. Puis il me rappela m'avoir déjà
 dit que G[ustave] paraissait beaucoup m'aimer, et il me de-
 manda si je le croyais.

« C'est bien possible, dis-je en soupirant, plus il m'aime
 1510 plus cela m'ennuie puisque je ne l'aime pas de reste, moi ! »

Le voilà qui monte ce grand G[ustave]. Je ne veux pas qu'il
 entre dans ma chambre, je cours le

1490 puis [A^a *rendue dans ma chambre*] je les ai ouverts [R *dans ma chambre*],
 essayant

Le soir

J'ai dit que j'étais fatiguée, afin [de] monter à bonne heure et abrégé ainsi la soirée. Ce n'est pas un mensonge, je suis absolument épuisée, agitée, fâchée, si près des larmes que je ne pourrai peut-être pas écrire. Et pourquoi *tout* ? 1515

Non, je ne pourrai pas l'écrire ce soir ; les grosses larmes roulent et m'aveuglent, et puis pourquoi m'en souvenir de cet ennui ? Non, je ne l'aime pas, pas du tout, et je le lui ai dit, et je ne veux pas qu'il me parle comme ce soir et je le lui ai défendu !. 1520

Et je ne lui permets pas de me toucher le bout des doigts, et j'aime mieux ne plus le voir avec ses grands yeux flamboyants et tristes qui me font de la peine quoique je le déteste ce soir !

Et j'en ai pour deux jours à le voir ici ! — je veux dormir et n'y plus penser et penser seulement à Maurice que je ne verrai peut-être plus d'ici longtemps, longtemps ! 1525

12 septembre

Le cauchemar continue — ses yeux me suivent partout — il me parle doucement malgré mes rudesses — il me suit et me pèse ! Je voudrais me sauver n'importe où, et me cacher d'ici son départ. Si maman l'avait laissé chez lui ! 1530

Il a osé me parler de Maurice, de son départ prochain, il pense que cela me fait de la peine... « entre voisins »... — J'ai répondu d'aplomb que cela me faisait de la peine parce que Maurice est mon meilleur ami. Puis tout mon courage m'abandonnant après cette énergique déclaration, je filai au piano me sentant rougir jusqu'à la racine des cheveux. 1535

Il me suivit et se penchant tout près :

— Tu l'aimes, Maurice ? 1540

Je me retournai, exaspérée.

— Cette question ! Puisque je viens de te dire que c'est mon meilleur ami !

1514 fatiguée, [R pour A afin] de monter 1515 abrégé [A ainsi] la
1516 je [A^a ne] pourrai 1524 soir ! // [D En S Et] j'en 1531 d'ici [R à] son

Je terminai par un haussement d'épaules expressif. — Il
 1545 s'assit près du piano et fit mine de prendre ma main, je les mis
 résolument derrière moi.

— Veux-tu faire la paix, ma petite cousine ? Je te promets
 de ne plus t'ennuyer — je n'aurais pas dû te faire cet aveu...
 c'était trop tôt, mais il y a si longtemps que.. (je fis un mouve-
 1550 ment) enfin, essaie d'oublier tout cela, je ne le pourrai pas moi,
 et je ne te demande que d'être un peu bonne, de me traiter
 comme un vieil ami qui ne compte pas, mais comme un ami, pas
 comme.. comme si tu me détestais ! Veux-tu, Henriette ?

J'inclinai la tête et je me mis à jouer sans le regarder — mais
 1555 je savais bien avec quelle expression il me regardait et j'ai terri-
 blement pitié des gens qui ont l'air de souffrir. Je ne suis pas mé-
 chante et je ne le déteste pas, mais je voudrais ne plus jamais le
 voir !

13 septembre

1560 Maurice part ce soir⁶⁵ — — Que je voudrais donc être endor-
 mie et me reposer. Il pleut — il fait un peu froid.. je voudrais
 avoir une mère qui me prendrait dans ses bras, qui me caresse-
 rait, qui m'aiderait !

14 [septembre]

1565 Journée nulle — ça ne vaut pas la peine d'en parler. J'ouvre
 mon cahier comme si j'allais trouver du *bon* dedans. C'est une il-
 lusion ! Je n'ai rien à dire. Une masse de leçons à préparer mais
 pas d'intelligence pour le faire. Oh ! lâche ! lâche ! Amollie que
 je suis ! Ne m'aideras-tu pas, mon Dieu, à être autre chose
 1570 qu'une cire fondue ?

65. « Nos deux jeunes amis, MM. Maurice St. Jacques et Gaspard Turcot, sont partis lundi [13 septembre] pour Québec, où ils vont suivre leurs cours à l'Université Laval. Le premier se fait disciple de Thémis, le second veut marcher sur les traces d'Hippocrate » (*l'Union*, 16 septembre 1875, p. 3).

C'est ridicule et dès ce soir il faudrait changer. Je me donne jusqu'à demain et puis — il faudra marcher coûte que coûte !

15 septembre

Commencement de la réforme — c'est plus facile à dire qu'à faire, mais avec de la volonté c'est *faisable* ! J'ai de l'ouvrage — mon travail en retard et celui de ce soir. Je ne pense à rien, je veux faire ce que j'ai à faire ce soir. 1575

Quatre « faire » dans cinq lignes c'est beaucoup de *façon* !

16 septembre

Conversation *intéressante* avec la directrice. Voilà à peu près : 1580

— Quand je vous envoyai au jardin lundi matin, parce que vous paraissiez fatiguée, y êtes-vous allée ?

— Mais oui.

— Y êtes-vous restée tout le temps ? 1585

— Non je suis...

Elle m'interrompt brusquement.

— C'est donc vrai, vous êtes allée à la gare au départ des universitaires ! Comment avez-vous pu abuser ainsi de ma confiance ? — — 1590

Pendant qu'elle parlait je sentais mon indignation grandir mais je pris sur moi, je l'interrompis à mon tour pour dire aussi froidement que possible :

— Ce n'est pas vrai — ce sont des inventions indignes !

Et je tournai le dos pour partir. Elle me retint. 1595

— Expliquez-moi, Henriette, où étiez-vous ?

— Pas à la gare certainement, fis-je ironiquement.

— Dites où, alors.

— Non.

1600 — Il le faut ! Je le veux.

Je la regardai et je repris le chemin de la porte. Elle me suivit.

— Mon enfant, pourquoi cette révolte, répondez-moi.

1605 — Vous m'avez insultée, je ne mérite pas qu'on me soupçonne d'une si vulgaire et laide chose !

Ma voix tremblait. Elle mit la main sur mon bras, je me reculai.

— Permettez-moi de partir, ma Sœur, je *veux* m'en aller.

— Dites-moi avant.

1610 — Rien ! rien, je ne dis rien !

Et je partis émue et indignée d'une telle calomnie !

Si elle croit que je m'excuserai — que je lui dirai où j'étais — qu'elle s'arrange ! Me croire capable d'aller à la gare reconduire des jeunes gens ! Bête de vie !

1615 Tout sert à réveiller les maux, autant la colère qu'autre chose ! Je vais travailler maintenant, *faire des vers* ! Misère !

17 septembre

1620 Il fait triste — la pluie, un vent qui se plaint dehors, beaucoup de froideur et de contrainte à la maison. Et c'est congé, pas moyen de m'en sauver.

Comme je persiste dans ma réforme, je me suis occupée. J'ai tout mis à l'ordre dans mon petit palais : tiroirs, livres, correspondance, musique.

1625 J'ai travaillé, causé... un peu toute seule par moments, mais j'en faisais l'effort et j'ai bien mérité la petite heure de rêverie dans ma fenêtre ce soir où je suis venue à bout de me gcler le corps et les idées !

1630 Sagesse, tu me gronderais si tu savais ! Si tu m'avais vue dans la fenêtre ouverte, laissant la pluie me mouiller les cheveux et le vent me caresser si rudement.

1625 rêverie [R *que je*] dans

Plus tard

J'ai travaillé mon piano. Que je voudrais jouer comme je rêve de jouer ! Je laisse mon piano un peu découragée et triste... c'est si peu ça !

18 septembre 1635

Je suis encore toute bouleversée ! Je n'aime pas les questionneurs indiscrets surtout à confesse — ailleurs je les envoie promener !

Je suis très franche, je dis tous mes péchés, sans détours, sans excuses, sans atténuation et, je le crois, sans exagération, mais je ne reconnais pas au confesseur le droit de forcer mes confidences, et de me questionner au point de me faire avouer des choses qui ne sont pas des péchés. Cela me trouble, parce qu'il me fait une faute de ce qui n'en serait une que si je l'avais crue telle. Si j'avais osé j'aurais refusé de répondre — mais j'ai été intimidée. 1640 1645

Je suis inquiète et mal à l'aise à présent — je ne comprends pas bien ce qu'il m'a dit — c'est à propos de ce baiser que je n'aurais jamais songé à accuser même comme la plus légère faute ! Le sens de ses paroles m'échappe : il a paru me croire très méchante et en grand danger... et puisque je ne parlais pas de ce baiser, « manquant de sens moral ! » 1650

Qui m'éclairera dans ces noirceurs ? — eh bien, c'est moi toute seule : — je suis moi, j'ai une conscience, je réponds de moi devant Dieu seulement. Je me sens innocente des affreusetés dont il m'accuse, eh bien, je le suis. Je n'ai pas à m'inquiéter, ni à chercher. Arrangeons-nous avec le bon Dieu, ma petite âme, il voit assez loin et assez bien pour que rien ne lui échappe, nous n'avons pas peur même de son regard. 1655

Je ris : Maurice, qui l'a eu comme professeur d'anglais, m'a déjà dit irrespectueusement : « C'est un vieux fou monsieur 1660

1649 accuser [A^a même] comme la plus légère faute [R seulement] ! Le
1660 l'a [R déjà] eu 1661 irrespectueusement [R que] c'est

P[rince]⁶⁶ ! » J'ai protesté alors — je le laisserais bien dire ce soir !

Lundi 20 [septembre]

1665 Ma parole, « Le monde *vire* à l'envers. » Je suis dans une époque d'épreuves et je n'ai jamais eu tant à lutter contre l'indiscrétion, le bavardage et la vulgarité. Je ne lutte pas gentiment j'ai peur — tant mieux ma rudesse fera peur peut-être.

1670 En sortant de classe, je vois la vieille mademoiselle P.⁶⁷ qui m'aborde en me faisant des démonstrations et des mines. — Elle insiste pour m'amener goûter à son gâteau — je suis un peu gourmande, je cède et je la suis, très amusée de son bavardage tant qu'il est question des autres !

1675 Après m'être délectée de ses friandises je me disposais à filer :

— Dis donc, Henriette, t'occupes-tu encore de Maurice ?

J'en sautai !

— Actuellement, mademoiselle, je m'occupe de mes études.

1680 — C'est qu'on m'a dit ces jours derniers que tu aimais bien ton cousin G[ustave] P[apineau] et que le départ de M[aurice] ne te faisait pas du tout de peine. Pauvre M[aurice], (ton larmoyant !) je l'ai connu tout petit. Dis-moi, l'aimes-tu encore ?

— Ça vous intéresse beaucoup, mademoiselle ?

1685 J'étais littéralement enragée !

— Oh ! beaucoup, fit-elle sans s'apercevoir que je devenais dangereuse, (ton attendri !) je l'aime tant Maurice, et j'ai toujours pensé que plus tard vos amourettes finiraient par un mariage...

1674 friandises [R *et*] je

66. Voir *supra*, p. 148, 25 mars 1875, n. 26. Jean-Joël Prince enseigna l'anglais au Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1848 à 1888 : « M. Prince, c'est le légendaire maître d'anglais » (C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 509).

67. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

Je me levai.

1690

— Bonsoir, mademoiselle, je vais réfléchir à tout cela et je vous donnerai une réponse quand j'aurai le plaisir de vous revoir.

— Mais ma petite Henriette (disait-elle en me reconduisant), tu es fâchée ?

1695

J'éclatai de rire.

— Oh ! non Mademoiselle — je suis ravie !

Et je dégringolai l'escalier.

21 septembre

Du nouveau... et pas beau ! Maman, à mon grand ahurissement, me parle de mon amitié pour Maurice et me dit que je suis, ou je serai peut-être tentée de recevoir ses lettres et de répondre et que ce serait de la dernière inconvenance ! (Ça c'est une phrase, rien qu'une phrase !) Elle insiste pour que je promette de ne pas lui écrire durant ces trois années d'université..

1700

1705

Il a bien fallu promettre, ou bien j'avouais une intention de lui écrire. Et les pauvres petits bouts au crayon, il faut y renoncer — et il faut avertir Maurice — et il aura de la peine.. moi encore, passe, je suis habituée, mais lui en faire à lui !

Demain la Saint-M[aurice] j'irai à la messe pour lui.. en attendant qu'on m'interdise de prier pour lui !

1710

23 septembre, 8 heures

La date — l'heure — et puis quoi dire ? — je suis triste et seule, seule et triste dans ma chère chambre où tout est paisible et gracieux au moins !

1715

Alice a ses amies, ses petits intérêts de classe et autres, différents des miens — elle est si enfant. Je l'aime bien, en petite maman, si elle s'ennuie, je me mets en frais pour l'amuser, et si

1720 elle le désire, je l'aide pour ses leçons, je n'en reste pas moins
une petite solitaire, perchée très haut ! Je suis malade de cette
éternelle solitude, je suis trop orgueilleuse pour prier les gens
de s'occuper de moi, et trop... affectueuse pour ne pas mourir si
cela continue !

1725 Mourir ! encore une phrase, tu ne mourras pas, et tu le sais
bien. Je me déteste quand j'exagère ainsi !

24 septembre

1730 Louise⁶⁸ a chanté ce soir.. c'était si bon de l'entendre — je
n'ai pu préparer mes leçons et je suis restée dans l'escalier noir,
roulée dans un grand tricot doux doux et chaud. Je suis comme
les petits poulets — cherchant à me blottir dans le duvet, et à
défaut de duvet je me contente de la laine qui me tient chaud.

1735 J'ai un peu pleuré dans mon escalier. Je me suis trouvée
malheureuse — ce qui n'est pas vrai quand on raisonne, et j'ai
pleuré sur moi... ce qui est fou ! Je m'en accuse et je vais expier
en me levant de bon matin demain pour préparer ma classe.
Pauvre petite moi !

25 septembre

1740 Un petit mot de Maurice glissé dans une lettre de Jos — il a
reçu mon avertissement — c'est le dernier bon billet et il est
bien doux et bien.. tout ce que j'aime !

Je l'ai tant lu, je le sais par cœur — je l'ai serré dans mon pe-
tit coffret suisse — puis ce soir je l'ai repris. Il me donne de la
joie ce petit morceau de papier.. et de la peine ! Tout m'en
donne !

1745 Me voilà encore dans mes mollesses, mes lâchetés et je
m'en veux. Ô fille de cire molle, va !

1720 haut ! [R qui est] Je

68. Louise Laframboise (voir *supra*, p. 161, 13 mai 1875 et n. 40).

Eh *ben*, pauvre petite âme à moi, recommençons, puisque avec nous c'est du recommencement toujours, et que nous ne savons pas continuer.

Il n'y a que le travail, un travail sérieux, soutenu, pour me rendre un peu raisonnable. Je n'en manque pas et je m'y remets, toute confuse d'avoir à me relever encore si tôt après la dernière chute. Je t'en prie, cher bon Dieu. Aide-moi un peu ! 1750

28 septembre

Il fait joli dehors, tout est en grisaille mais si doux si doux que c'est une jouissance exquise de respirer et de vivre, non pas de la vie agissante, qui remue et qui parle, mais de vivre avec son âme dans un rêve qui vous porte très haut, très loin et d'où je reviens avec peine ce soir pour me mettre à mon analyse d'histoire ! 1755
1760

29 septembre

La fête de notre cher Papa⁶⁹ à qui je devais donner un beau bouquet — un gros orage est venu effeuiller mes fleurs et détruire ce projet.

Arthur⁷⁰ a passé la journée avec nous. Il est content de sa situation — il m'a fait bien des caresses comme d'habitude — 1765

69. Né le 29 septembre 1827 (voir *supra*, p. 120, 28 septembre 1874, n. 23).

70. Il semble qu'Arthur, son frère aîné, alors âgé de 17 ans, avait quitté la maison paternelle (voir *supra*, p. 188, 7 septembre 1875). Lors du recensement de 1881, son nom figurera cependant avec la famille Dessaulles. Le 13 avril 1880, il avait quitté Saint-Hyacinthe en compagnie de Gustave Lamothe pour se rendre au Dakota (*l'Union*, 15 avril 1880, p. 2 ; *Courrier*, 17 avril 1880, p. 2). On ne saurait préciser quand il revint, mais le 11 avril 1881 il serait retourné au Dakota pour y « travailler avec un parti d'ingénieurs » (*Courrier*, 12 avril 1881, p. 2). Dans une lettre du 29 avril 1881, Henriette Dessaulles écrit à Augustine Bourassa : « Je suis inquiète d'Arthur dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis près de quinze jours » (fonds privé). Par la suite il revint s'installer à Saint-Hyacinthe : célibataire, il y était pensionnaire dans un hôtel ; il y demeura jusqu'à sa mort à l'âge de 94 ans. Dans son testament, rédigé le 4 mai 1900, Georges-Casimir Dessaulles lègue ses biens à tous ses enfants, tant du second mariage que du premier, mais à l'article 5 il précise : « Je veux qu'Arthur Dessaulles, l'un de mes fils,

bien des promesses d'être persévérant et pas trop diable, comme d'habitude aussi. Les tiendra-t-il ses promesses ? Hélas ! je voudrais en être plus sûre.

1770 J'en veux à maman de ne pas avoir été plus aimable pour lui. Elle fut glaçante. C'est si triste de penser que cela peut éloigner Arthur de la maison. Il faudrait tout faire pour l'y attirer et l'y retenir, il s'en fait tant, au contraire, pour le faire fuir !

1775 C'est une de mes tristesses et une de mes graves inquiétudes !

30 septembre

1780 Ce sera bientôt la retraite — que j'ai hâte !. pour me convertir ?.. oh non, c'est une phrase cela ! pour être seule et tranquille ! Je suis fatiguée de mes classes, de ma musique, des autres, de moi, de tout ! Du bon Dieu ?. mais oui, c'est laid à dire peut-être, mais c'est la vérité toute laide qu'elle soit ! Être incapable de faire une bonne prière, être dégoûtée de son devoir, c'est pourtant bien cette horrible chose que j'appelle de « la fatigue de Dieu » !

1785 Je me force tout de même à marcher coûte que coûte. J'étudie — je prie, je cause, et quand vient le soir je dors et ce que je suis débarrassée !!

n'ait que l'usufruit et jouissance de sa part dans les biens de ma succession, laquelle part devra être administrée par mes dits exécuteurs testamentaires. même après le partage des biens de ma succession ; en conséquence, ils ne devront lui payer que le revenu net de cette part qui lui sera servi mensuellement par mes dits exécuteurs, et j'autorise même mes dits exécuteurs testamentaires à payer eux-mêmes sa pension là où il résidera, et aussi le coût de son habillement, à même le revenu net de sa part dans ma succession, afin qu'il soit dans l'impossibilité de s'endetter pour pension et habillement. Dans tous les cas, le revenu dont il s'agit demeurera incessible et insaisissable tant qu'il profitera à mon dit fils Arthur » (Testament n° 4222, F. S. Mackay, N.P., fonds privé). L'article 1^{er} d'un codicille du 13 mars 1916 révoque ces dispositions et stipule : « je lui donne et lègue une pension annuelle et viagère de six cents piastres (\$600.00), payable mensuellement à compter de mon décès, par mes exécuteurs testamentaires. Cette pension annuelle et viagère sera incessible par mon dit fils et insaisissable par ses créanciers, lui étant léguée à titre d'aliments » (n° 12 738, F. Samuel Mackay, N.P., fonds privé).

1^{er} octobre

Jos m'a dit ce matin que dans sa dernière lettre à Maurice elle ne lui fait pas même mes amitiés. Pourquoi ? — je ne l'ai pas demandé — j'étais émue et je n'aurais pas voulu, pour rien au monde, qu'elle s'en aperçoive. Je n'ai rien dit : mon silence l'étonna :

— Eh bien ? dit-elle, qu'as-tu à dire ?

— Rien — c'est ton affaire !

Et je me mis à chanter *En roulant ma boule* !

Pourquoi me faire de la peine — et à lui peut-être ? Oh ! petite Jos, si tu savais comme cela me ferait du bien une parole douce, une caresse, un petit souvenir affectueux !

Elle le fait par caprice, elle n'est pas méchante et je ne lui en veux pas.

3 octobre

Jos a reçu une lettre de Québec — elle me la montra de loin — elle croyait peut-être que je *prierais* pour la lire ?.. Je n'y ai pas même fait allusion — je n'ai pas demandé de ses nouvelles. Rien... et je revins de la classe, le cœur lourd comme une pierre ! À quoi bon être courageuse et essayer d'être bonne, quand.. quand.. non ! elle n'est pas méchante, elle ne croit pas me faire de peine. C'est pour me taquiner — je ne *veux pas* lui en vouloir !

Pas de classe aujourd'hui, ouverture de la retraite ce soir. On ne nous a pas dit encore qui nous la prêche — ce silence est un mauvais signe — il n'est peut-être pas fameux !

1815 N'importe, nous serons en silence⁷¹ de quatre heures ce soir jusqu'à dimanche⁷² ! C'était tout ce que je voulais, au moins je le *disais* ! Attrape, ça t'apprendra à *faire des phrases* !

Le soir —

1820 La retraite est commencée. Je n'y suis pas encore. Le prédicateur est... plat, tout ce qu'il y a de plus plat. J'aurais pu faire, moi, un aussi bon sermon que le sien.. au moins ! Ce n'est pas cela qu'il me faudrait, ce serait de l'enlevant, afin de me sortir de moi-même, de ma torpeur, de ma fatigue !

1825 Mon Dieu, je veux bien la faire cette retraite. Donne-moi ta grâce, aide-moi toi-même, puisque Tu m'aimes, et que ceux qui sont tes prêtres ne savent pas parler à mon cœur !

Ce sera toujours un immense soulagement de ne pas me confesser à monsieur P[rince]⁷³. L'exaspérant monsieur P[rince] ! Dire qu'il est si bon pourtant !

4 octobre

1830 La retraite continue — tout m'y ennuie excepté le silence qui me ravit. Dieu, que c'est bon de se taire et de ne plus entendre les autres ! J'ai tout de même attrapé une bonne petite gronderie injuste !

71. Pendant la retraite, le silence absolu était de rigueur. L'horaire comportait deux ou trois sermons par jour sur lesquels les retraitantes devaient ensuite réfléchir, à la chapelle ou ailleurs.

72. Chronologie incertaine. Le 3 octobre 1875 étant un dimanche, il est peu probable qu'il y eût classe ce jour-là. Toutefois, les jours indiqués pour le 5 et le 6 octobre sont exacts. Par ailleurs, la retraite annuelle durait d'ordinaire trois jours pleins, sans compter la journée d'ouverture. Ainsi, commençant le dimanche 3 octobre, elle se serait terminée le mercredi 6 ; selon le *Journal*, elle semble s'être terminée le jeudi 7 octobre, plutôt que le dimanche 10 octobre tel qu'annoncé ici. Le deuxième paragraphe de l'inscription du 3 octobre pourrait donc provenir d'une autre année du journal, de même que certains autres passages se rapportant à la retraite.

73. C'est le prédicateur qui entendait les confessions des retraitantes mais il pouvait se faire aider d'un autre prêtre.

Hier soir maman me demande :

— Comment prêche-t-il ce prédicateur ?

1835

— Stupidement ! il crie et veut nous faire croire que nous sommes toutes en voie de nous damner !

Alors on me gronda ! Je suis trop jeune pour donner mon opinion ainsi (pourquoi me la demande-t-on ? !) c'est un esprit de critique nuisible et ridicule — etc. ! etc. !!!

1840

Et voilà ma fille ! garde tes petites idées va, et dis des mensonges plutôt que ton opinion. Ce serait le résultat logique de la gronderie !

Ce soir un sermon sur la mort. Cela me révolte d'entendre beaucoup de bruit et de tapage autour de la mort qui me paraît une chose triste mais douce. Triste à cause de la séparation, alors il faut en parler avec des larmes et non avec ce grand fracas. Puis elle est douce la mort : ne vivre qu'avec son âme, comprendre l'incompréhensible Dieu, et ne pouvoir plus pécher !

1845

Décidément il est ridicule cet homme qui ramène tout en bas ! qui ne parle que du laid en nous, dans la mort et dans l'éternité avec ses descriptions flamboyantes et insensées des châtements.

1850

Pauvre prêtre va ! Ce n'est pas le « genre Jésus » que tu as adopté — tu prêches plutôt comme les ministres de l'armée du salut⁷⁴ qui crient comme des forcenés dans les rues de Montréal depuis quelque temps.

1855

1857 depuis [R^a quelques] temps

74. Fondée en Angleterre en 1865 par le pasteur méthodiste William Booth, l'Armée du Salut, d'abord connue sous le nom de *Christian Mission*, n'adopta son nom actuel — avec le costume et la nomenclature militaires — qu'en 1878. Ses exercices du culte prenaient souvent la forme de marches avec fanfare, de prières ou de prédications en plein air. Ses premières manifestations au Canada eurent lieu en 1880, alors que G. S. Railton, de passage à Halifax après un séjour aux États-Unis, y prêcha pendant deux semaines en attendant le bateau qui devait le ramener en Angleterre. Les premiers « corps » furent fondés à Toronto en février 1882 et à London (Ontario) en mai 1882. Les premières manifestations à Montréal eurent lieu en décembre 1884 et, dès le début, rencontrèrent une vive opposition. À Montréal d'abord, puis à Québec (surtout en 1887), les activités de l'Armée du Salut suscitèrent des affrontements violents et des arrestations (voir R. G. Moyles, *The Blood and Fire in Canada. A History of the*

Cela ne peut être mal de le critiquer parce qu'il est un prêtre. Je ne crois pas cette bêtise-là !

1860 Je voudrais bien être très bonne, mais je sais que jamais je ne le pourrai ! Et puis, ceux qui sont *si bons que ça* sont un peu détestables : exigeants, voulant tout ramener à leur opinion, réglant et dirigeant tout excepté leur humeur !

1865 Voilà donc mes réflexions de retraite ! elles se ramènent, hélas, à dire que j'aime mieux moi que les autres, à m'excuser de ce que je fais mal en accusant les autres.

1870 Je suis toute triste de moi et de mes petites. Et je ne me suis jamais sentie si *seule*. C'est affreux de ne pouvoir jamais s'ouvrir à quelqu'un non seulement qui comprendrait, mais qui aiderait !

Les autres, mes amies, prétendent qu'elles se convertissent. Le croient-elles, est-ce vrai ?

Se convertir, c'est un mot qu'elles disent ! ce ne sont pas des criminelles, pas plus que moi – –

1875 Bon Dieu ! que je suis lasse. Il me semble que dans moi tout est chaos et désordre et que jamais je ne finirai de remettre chaque chose à sa place !

Mardi 5 octobre

1880 Confession à monsieur R[aymond]⁷⁵. Pas de froissant ni de troublant de ce côté. Pas de questions indiscretes, d'ailleurs je

Salvation Army in the Dominion 1882-1976, Toronto, Peter Martin Associates, 1977, viii, 312 p. ; S. P. Clark, *Church and Sect in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1948, 458 p.). L'anachronisme de la comparaison ne peut s'expliquer que par un ajout lors de la transcription du journal par Henriette Desaulles.

75. Il pourrait s'agir de Charles-Guillaume Raymond (20 février 1843-18 janvier 1886), ordonné prêtre le 4 août 1867, professeur d'anglais au Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1873 à 1877 (voir J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, vol. 1 : *les Anciens*, p. 464-465). Il est plus vraisemblable, cependant, qu'il s'agisse de Joseph-Sabin Raymond, supérieur ecclésiastique de la communauté des sœurs de la Présentation de 1858 à 1860 et de 1868 à 1880 (voir « Pages d'histoire en marge d'une maison centenaire », *Courrier communautaire*, vol. 9, n° 2, 29 août 1976, p. 14, n. 2) : il ne devint prélat

n'aurais rien à dire. Lui, m'a-t-il dit des choses remarquables ? Non.. il faut bien étudier, être une bonne enfant pieuse, obéissante — Pas un mot sur l'orgueil qui me fait faire tant de sottises et dont je m'étais bien accusée. Mais pourquoi le lui reprocher ? Je le sais, moi, c'est à moi de me corriger — me refaire, toute seule ! allons donc. Ah ! les phrases ! 1885

Cela me repose ce grand silence — et j'ai un vilain plaisir à remarquer les airs recueillis des *enfants* devant les surveillantes et leurs niches en dessous. Puis les ferveurs à la chapelle, les prosternements, les affaissements sur les prie-Dieu. Mais elles se croient réellement ferventes et recueillies, elles se prennent au sérieux. 1890

Il faut croire que je n'ai pas leur air. *Sœur* [du] *Saint-Sacrement*⁷⁶ m'aborda ce matin :

— Vous en faites une retraite, vous, avec votre petite mine éveillée ! 1895

— Ne me trouvez-vous pas très correcte ?

— Correcte, c'est possible, mais pieuse et fervente non !

— Tant pis ! je fais ce que je peux.

Mercredi 6 [octobre]⁷⁷ 1900

On nous ordonne ce matin de faire une analyse de chaque sermon. Analyser quoi ? des idées ? il n'y en a pas ! — le français de ce monsieur ressemble à celui de ce journal, il est même plus incorrect. Le pauvre homme ! s'il savait qu'il me scandalise, en parlant de Dieu comme d'un homme ordinaire, et des grandes 1905

1903 de [A *ce monsieur*] ressemble 1905 homme [A *ordinaire*], et

domestique, avec le titre de monseigneur, qu'en 1876. C'est ce dernier qui sera le confesseur de Joséphine Saint-Jacques (voir *infra*, p. 391-392, 14 janvier 1878 et n. 5).

76. Alphonsine Durocher, née à Saint-Charles (Québec) le 23 août 1843 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 16 juin 1869 ; décédée le 28 septembre 1878. Elle enseigna au couvent de Saint-Hyacinthe jusqu'en 1878 et y fut chargée de la première division du pensionnat (voir « *Sœur Marie du Saint-Sacrement, Durocher* », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1878 à janvier 1881*, vol. 1, p. 130-139 ; voir aussi *infra*, p. 304, 15 novembre 1876, n. 12).

77. Toute l'inscription du 6 octobre est à la mine de plomb.

vérités comme d'un menu de dîner. Je parierais même que le menu serait traité avec plus de... recueillement !

1910 Oh ! que je suis malheureuse et méchante et seule et abandonnée ! Pourquoi ces grands élans de tout mon être vers le beau, le bien, la lumière et puis je retombe lourdement, tirée en bas par les petites, les laideurs, les choses incompréhensibles ? Je sais que je pourrais être un peu bonne — je le veux, mais bonne pour qui et pour quoi ? Personne n'a besoin de moi et dans les devoirs que l'on m'indique comme étant les miens, il
1915 y en a au moins la moitié qui sont des grimaces et des sottises !

Personne n'a besoin de moi ? est-ce bien vrai, ma petite âme ?. Loin, loin, au fond de mon cœur, j'entends une voix bien douce, qui m'assure que je suis nécessaire à Maurice, qu'il l'a dit et que je l'ai déjà cru ! Est-ce à dire que je ne le crois plus ?. il
1920 m'aime bien je sais, mais.. nécessaire ? indispensable ? Oh ! non, ce n'est pas vrai ! Si je disparaissais de sa vie demain, il aurait de moi un bon petit souvenir attendri, et puis après un peu le souvenir s'effacerait complètement. Et lui dans ma vie, est-il plus ?.. voilà, je ne sais pas bien... il est avec Papa le seul être que
1925 je trouve absolument sympathique, en qui tout m'attire, l'esprit, les qualités morales, les petits défauts.. distingués, la délicatesse presque féminine, les manières gentilles, la voix si douce et si chaude, l'affection qu'il me témoigne... mais si c'est vrai que je suis attirée vers lui, c'est également vrai que je résiste à cette
1930 attirance, je voudrais autant ne pas l'aimer que je me sens capable de l'aimer ! Voilà des réflexions de retraite qui ressemblent peu à l'analyse que je suis censée faire à cette minute.

On me grondera et on me punira peut-être parce que je renonce à essayer de trouver quelque chose dans *rien* !

1935

4 heures

Je pris une feuille de papier tout à l'heure et je m'amusai à faire un petit sermon sur le « devoir » considéré comme *but* et comme *moyen*. C'était une fantaisie, mais écrite sérieusement — je m'intéressai tant à ce travail que lorsqu'on appela les analy-

ses, je n'avais pas bougé ni levé les yeux de sur mon papier. Je dis simplement que je n'avais pas fait cette analyse. 1940

— Alors qu'avez-vous écrit depuis plus d'une heure ?

— Je griffonnais.

— Apportez ce papier.

Ce que je fis. 1945

Après lecture :

— Où avez-vous copié ceci ?

— Ce n'est pas de la copie.

— Un résumé de mémoire ?

— Non. 1950

— Qui a fait cela ?

— Moi.

— Quand ?

— À l'instant.

— Je garde cette feuille, vite faites votre analyse et ne perdez plus votre temps. 1955

Il a donc fallu faire quelques phrases bêtes sur un sermon plat !

Et il y a quelques minutes Sœur [du] P[récieux]-S[ang] me remit mon sermon en me demandant de compléter ce petit travail qu'elle trouve bien commencé. Mais cela ne me sourit plus ! 1960

7 octobre

Nous voilà toutes converties, paraît-il, une armée d'anges dont les ailes ont poussé un peu rapidement, peut-être, mais elles y sont, tâtez, bonnes gens incroyables ! 1965

Sans badinage, j'ai été fervente ce matin à ma communion. J'ai pris tristement une demi-douzaine de bonnes résolutions que je ne tiendrai pas, je sais... mais vrai, j'essaierai d'être pieuse et simple et humble et bonne !

Voilà un programme effrayant, ma petite âme, dis tout de suite que tu veux être une sainte ! Eh *ben*, oui, je veux être une 1970

sainte, monsieur le démon, puisque c'est le seul moyen de ne pas aller jouir de l'éternité avec votre laide personne !

1975 J'ai commencé ce soir par être très patiente et soumise, quand maman me fit de vifs reproches sur mon manque de *sociabilité*. Oui, je vis dans ma chère grande chambre et je me trouve toujours trop d'occupations pour passer bien longtemps avec la famille.

1980 Ça c'est vrai ! C'est très bruyant en bas, on cause et on discute à propos de tout et de choses qui ne m'intéressent pas. De plus, je suis réellement prise presque toujours par mes leçons. Ajoutons, pour être franche, par mon journal, Walter Scott, Longfellow, Lamartine⁷⁸, gens distingués, intéressants et pas du tout tapageurs !

1985 Il faudra tout de même être un peu aimable à l'avenir, et montrer ton museau au salon, petite Moi !

10 octobre

À la sortie de la classe Jos me dit : « J'ai une lettre de Maurice ! »

1990 Je ne la regardai même pas, mais j'étais si indignée contre elle, que je me sentis les joues rougir et les yeux flamboyer. Après un silence : « Ça ne paraît pas t'intéresser ? »

Je haussai les épaules avec l'air le plus hautain de ma collection et je la laissai sans l'avoir regardée.

1987 10 [D Sept. S Oct.] // À

78. Dans les listes de livres établies lors du partage des biens de Georges-Casimir Dessaulles, en 1930, on trouve : Lamartine, *Confidences* (2 volumes) ; Lamartine, *Harmonies* (1 volume) ; Lamartine, « petite édition » (6 volumes) ; Walter Scott, *Rob Roy* (3 volumes) (« Livres », Lots n^{os} 1 à 5, 10 f., fonds privé). Sur Longfellow, voir *infra*, p. 271, 25 juillet 1876, n. 30, et p. 517, 2 septembre 1879, n. 46.

Elle est méchante et j'ai de la peine, autant⁷⁹ parce qu'elle est méchante que de la peine qu'elle me fait. Je l'aimais et si je finis par croire à sa méchanceté je ne pourrai plus l'aimer ! 1995

Je voudrais bien comprendre ses motifs, quelque'idée de sœur je suppose ! Affaire de conscience, de responsabilité, de folies, de grimaces, de phrases ! Bonté ! 2000

11 octobre

Une journée exquise, douce, claire, l'air est pur et je jouis de vivre et de me sentir aujourd'hui, douce, claire et pure. Pourquoi me tourmenter quand ça paraît si simple de respirer, de voir et d'aimer la belle nature ? Je voudrais être un oiseau, je partirais l'automne pour aller dans les pays de soleil, je n'aurais pas de conscience, ni d'obligations, ni de remords, je volerais loin de toutes les choses laides, j'aimerais tout — car je n'aurais personne à aimer ! Ce serait une vie simple et facile. Je ne demanderais que de la chaleur, un petit coin vert pour mon nid... et le monde entier pour y promener mes fantaisies ailées ! 2005
2010

12 octobre

Un gros mal de tête et je viens de finir mes leçons — nous avons un examen vendredi.

Je suis allée voir ma cousine Charlotte⁸⁰ qui reçoit des cadeaux, s'occupe de son trousseau et a l'air trop affairée pour 2015

1997 croire [R qu] à

79. Le mot « autant » figure au bas d'une page du manuscrit ; « parce qu'elle », au début de la page suivante. Entre les deux, un feuillet a été enlevé. Reste une bande rectiligne de 0,8 cm, sur le recto de laquelle apparaissent des amorces d'écriture mais aucune lettre complète.

80. Fille aînée de Jules-Maurice Lamothe (on écrit aussi La Mothe) et de Marie-Charlotte Mondelet, sœur d'Émilie Emma, épouse en premières noces de Georges-Casimir Dessaulles (voir G. Malchelosse, « Généalogie de la famille Mondelet », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 51, p. 53-55). Le 11 octobre 1875 — la visite d'Henriette Dessaulles serait donc antérieure à cette date —, elle épousa en l'église Notre-Dame de Saint-Hyacinthe Charles Alphonse-

être heureuse. Pour moi, l'agitation exclut le bonheur. Elle me dirait probablement que je n'y entends rien ! Ces vieilles filles ont un grand mépris pour les opinions des petites filles comme moi.

Jos est muette, et moi immobilisée dans mon orgueil ! Jamais, jamais je ne lui ferai une question. Hier elle a parlé de Québec, j'ai inventé un prétexte pour la laisser, afin de ne pas avoir la faiblesse *d'avoir l'air d'écouter avec intérêt !*

Que je m'ennuie de lui, j'ai froid au cœur dans cette solitude que j'endure. Je me détache de Jos, elle me désappointe — elle a plus d'esprit que de cœur. J'adore Papa, mais je le vois si peu, si rarement seul, et quand cela arrive, je mets ma tête sur son épaule et je ne dis rien, jouissant en silence d'être enveloppée dans sa tendresse.

J'aime bien Alice, mais elle a ses amies de classe, d'autres intérêts et tout autant de réserve que moi.

Ma bonne tante tient une place dans ma vie, et une bonne ! Elle parle peu, mais prêche d'exemple et ne m'a jamais dit une parole blessante, injuste ou amère. Je la vénère comme une sainte. Elle est comme les saintes.... très loin de moi !

Maman est à s'habiller pour sortir ce soir ; après son départ, j'irai au salon faire de la fantaisie musicale — inventer des extravagances, faire vibrer les cordes de mon piano à l'unisson des cordes de mon petit cœur — elles sont tendues à se briser, aussi de les effleurer les fait gémir !

13 octobre

Journée de soleil et de gaieté, de la gaieté folle, bruyante qui étourdit et fait du bien à la petite folle que je suis. En classe, à la musique, durant le silence ou la récréation ce fut un rire inextinguible, des idées bouffonnes, des sorties saisissantes

2034 et [R *el*] ne jamais [A *dit*] une 2045 musique, [R *en A durant le*] silence

Herménégilde Clément, médecin à Baie-Saint-Paul (voir *Courrier*, 12 octobre 1875, p. 2). Elle était alors âgée de 24 ans (Recensement, 1871, f. 9).

pour les pauvres maîtresses. J'eus des difficultés à l'anglais où je fis de la traduction iroquoise et à la musique où la pauvre Sainte-C[écile] faillit devenir enragée.

Pauvre sainte, elle a encore plus de patience que j'en aurais si je *m'avais* pour élève quand je suis en effervescence comme aujourd'hui. 2050

Ces petites lignes serrées m'exaspèrent ! il me faut de l'espace... pour déployer mes ailes !

Que c'est bon de rire, d'avoir le cœur plein de joie, la cervelle sans idée, la conscience sans remords — même quand on a passé la journée à faire enrager les autres. Maurice aurait ri ! rien ne l'amuse comme mes journées d'effervescence ! 2055

Pas un mot — il pourrait aussi bien être parti pour une autre planète. Mademoiselle Jos soigne ses scrupules... quand il s'agit des autres ! 2060

15 octobre

Le jeune Hamel est mort d'une fièvre typhoïde pendant le service de sa sœur morte de la même maladie. Elle avait vingt-deux — et lui vingt ans⁸¹. La pauvre mère ! A-t-elle beaucoup de foi ? Croit-elle, dans son cœur, que le bon Dieu a *bien* fait et qu'il 2065

81. Joséphine Hamel, fille aînée de Joseph Hamel, mourut le 13 octobre 1875 à l'âge de 20 ans et demi. Son frère Edmond, âgé de 15 ans et demi (16 ans selon *l'Union*), mourut peu après le service funèbre de sa sœur, le vendredi 15. Aucun journal ne signale la cause des décès (voir *Courrier*, 16 octobre 1875, p. 3 ; « Obituaire », *Courrier*, 19 octobre 1875, p. 2 ; « Obituaire », *l'Union*, 21 octobre 1875, p. 3). Au cours du dernier quart du XIX^e siècle, on commença à « considérer l'eau, au moins, comme l'agent propagateur le plus puissant et le plus actif du germe typhoïdique » et à s'inquiéter de ce que des aqueducs s'alimentaient « dans des ruisseaux ou dans des rivières qui [étaient] plutôt des égouts à ciel ouvert que des cours d'eau potable ou bien [faisaient] leur prise d'eau dans le voisinage ou au-dessous de la décharge des égouts » (*Rapport du Conseil d'hygiène de la Province de Québec*, 1895, p. 33). À Saint-Hyacinthe, où des « éclosions de fièvres typhoïdes se [manifestaient], automne et printemps, dans les institutions et dans les familles [...], la pompe de l'aqueduc s'alimentait dans le canal d'aménage du moulin seigneurial », et ce jusqu'en 1884 : on considérait que « cette eau, sans être irréprochable, était préférable à celle que les porteurs d'eau puisaient tout le long de la rive depuis la digue jusqu'au Séminaire » (C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 300).

est si bon ? — J'ai une tendance irrésistible à me révolter contre ce mystère de la douleur humaine — Quand j'ai connaissance de grands malheurs, j'essaie de n'y pas penser, j'ai peur de penser laid et mal !

2070

Aide-moi donc à t'aimer et à te comprendre, grand Dieu terrible et... bon, oui je le crois, je veux te croire bon !

17 octobre

Quoi dire ? quoi dire ? Que le vent hurle et me fait frissonner ? Que je suis triste et éteinte ? que Jos est méchante pour moi — que je voudrais dormir toute la journée et tous les jours pour oublier ce tout de ma vie grise qui m'écrase ! Et Maurice ?.. qui sait, il m'a peut-être oubliée lui aussi ? S'il me trouve la moitié insignifiante comme je me sens, il a eu bien raison aussi !

2075

Bonté ! ou Misère ! je ne sais vraiment quoi invoquer et je me demande à quoi bon écrire, sinon à me faire pleurer comme je suis en train de le faire.

2080

18 octobre

En récréation Jos m'aborde d'un air mystérieux :

— J'ai une lettre de Québec.

Je la regardai sans parler, je devais avoir un air affamé :

— Eh bien, continue-t-elle, taquine, veux-tu la lire ?

— Écoute, Jos, si tu me l'offres sérieusement, donne, je serai contente de la lire, si — — —

Ma voix tremblait tellement que je ne continuai pas.

— Grande orgueilleuse va, pourquoi ne l'as-tu pas avoué avant, que ça te faisait de la peine de ne pas les voir ces lettres ?

2090

J'avais la chère lettre dans la main, mais j'étais fâchée du ton de Jos — je lui jetai la lettre.

— Tiens ! je ne fais ni aveu, ni prière ; — de plus je te demande pardon d'avoir pu te paraître indiscreète en lisant tes lettres. 2095

Je la laissais. Elle courut après moi — passa son bras autour de ma taille :

— Ma petite Henriette, pardon, garde la lettre, au surplus, cela me rendra service, Maurice est furieux contre moi parce que tu ne vois plus ses lettres et que je ne lui fais jamais de commissions de ta part. Tiens, écris-lui un mot au crayon et je le glisserai dans ma réponse ! 2100

— Vilaine Jos, capricieuse va ! Tu sais bien que je ne puis écrire. Je l'ai promis ! 2105

— Ah ouiche ! ta belle-mère n'en saura rien !

— Ce que je m'en fiche d'elle — mais je ne puis me ficher de ma parole et j'ai promis de ne pas écrire. Ne me tente pas, petite Jos ! Si tu savais comme c'est difficile de se résister ! 2110

Et j'ai eu toute la journée la jolie lettre de M[aurice] à Jos, et elle est là sur ma table — et il me semble en la relisant que j'y découvrirai encore des choses aimables et gentilles pour ses petites sœurs.

Et voilà que ce soir, mon cœur n'est plus lourd et que le grand vent m'endort et me berce au lieu de me glacer et de me faire mal... mon grand ami, je ne t'aime pas plus que tout, c'est sûr, mais je t'aime bien, va, et l'on me fait bien des misères dont tu ne te doutes pas. Quand je pense à toi, à nos longues causeries dans le jardin, c'est très doux et il me semble que je ne suis plus seule --- Je voudrais voir dans ton cœur, c'est si difficile de croire que tu aimes beaucoup une si petite moi ! 2115 2120

19 [octobre]

Tout a bien été — la classe, la musique ; il n'est pas probable que tout le monde ait changé — alors, petite moi, c'est toi qui étais maussade, et si tout allait de travers c'était de ta faute ? — Quelle confusion pour moi de raisonner si sagement ! 2125

Il paraît qu'il existe une science par laquelle on connaît les gens par leur écriture⁸². La mienne, ces jours-ci serait curieuse à
 2130 étudier ! est-elle laide, est-elle laide ! Suis-je si laide que tout cela intérieurement ? — non, pas laide mais agitée, impétueuse, vibrante !

J'ai bien travaillé aujourd'hui — j'avais l'intelligence alerte, tout me paraissait clair, facile à saisir, et je me sentais des idées,
 2135 des chapelets d'idées ! — aussi ma composition anglaise sera-t-elle bonne — j'avais à faire une petite analyse sur Dickens, *mon* Dickens ! Je l'aime d'amour tendre ce profond, triste, fin et subtil Dickens !

21 octobre

2140 Lecture de notes impossible ! Sœur Saint-A[mon]⁸³ se livra à sa furibonde éloquence, et devant cette exagération toute méridionale, je fus prise d'un fou rire. Je riais tout bas, mais de tout cœur, et de tout moi ! Je payai ce beau plaisir par une retenue de

2141 devant [D son S cette] exagération

82. Henriette Dessaulles aurait publié son premier article de graphologie, sous le pseudonyme de Jean Deshaies, dans *le Journal de Françoise* (28 juin 1902, p. 77 ; voir J. Couture, « Vie et œuvre de madame H. D. Saint-Jacques », p. 14). Pourtant, dans une lettre du 2 mai 1898 (fonds privé), elle demandait à Marie Papineau Beaudry de soumettre au père Knapp une étude graphologique qu'elle venait de terminer. Une autre lettre (à Marie Papineau Beaudry, 26 novembre 1898, fonds privé) témoigne de ce qu'elle pratiquait la graphologie contre rémunération : « je suis très riche de ce temps-ci, la graphologie m'apportant beaucoup de sous et de maux de tête. [...] Être la mère de cinq enfants et passer mes journées à dire aux gens des stupidités à 50 cents la tête ! Et cela après une vie comme la mienne ! ». Dans un ouvrage de graphologie (*L'Art de juger de l'esprit et du caractère des hommes et des femmes, sur leur écriture*, Paris, Saintin, s. d.) ayant appartenu à Henriette Dessaulles, nous avons retrouvé un feuillet inséré portant l'inscription : « Ce livre ancien découvert par mon mari, sur les quais de la Seine, et offert, par lui, à ma mère Henriette Dessaulles Saint-Jacques, graphologue d'expérience, de pratique constante, sous le pseudonyme de Jean Desheyès depuis 1895 — jusqu'à ses derniers jours à l'âge de 85 ans » (probablement de Marie Saint-Jacques Guimont, fonds privé). Elle tiendra une chronique de graphologie dans *le Journal de Françoise* (1902-1909), *la Patrie* (1904-1906), *le Canada* (1906-1914), *le Nationaliste* (1914-1922), *le Devoir* (1922-1946). Sur la graphologie, voir aussi *infra*, p. 334, 18 avril 1877 et n. 16.

83. La directrice du couvent, qui vraisemblablement faisait la lecture des notes, était alors sœur Saint-Amon (voir *supra*, p. 176, 15 juillet 1875, n. 58).

deux heures avec pensum pour m'occuper. Ce n'est pas trop cher pour un pareil accès de gaieté ! C'est donc fou de ne pouvoir s'amuser d'une chose très drôle sans en être punie ! il faudrait être faite de carton, ma mie ! 2145

22 [octobre]

Oh ! Abomination de grand ménage ! cela me désoriente et je me sens perdue dans ce chaos... même mon petit coin a l'air d'une vente à l'enchère ! Pas de tapis, — mes livres à terre dans un coin, de grandes fenêtres nues, derrière lesquelles les étoiles curieuses veulent devenir de vulgaires commères ! oh mes mignonnes, fermez vos yeux jolis, et ne venez pas scruter la pauvre petite fille vilaine qui écrit pour ne pas trépigner et pleurer de rage.. elle est vilaine allez, et méchante et laide — on le lui a bien fait entendre d'une voix criarde et râpeuse ! et c'est parce qu'elle croit toutes ces horreurs qu'elle est si malheureuse... qu'elle voudrait être morte ! oui, *finie* pour toujours ! Mon cœur ne sera plus tenaillé et palpitant quand il sera immobile et glacé dans ma poitrine.. je ne demanderai plus à personne de m'aimer et de me caresser quand je ne sentirai plus rien ! 2150 2155 2160

Vais-je pouvoir me débarrasser de cette angoisse folle avant d'éteindre ma lampe ? Ce sera si misérablement triste de me sentir seule dans le noir. Ô Dieu, Dieu, est-ce vrai que tu nous aimes et que tu remplaces les mères ? et tu ne viens pas quand je t'appelle et quand je ne suis plus qu'une pauvre petite misère ! 2165

23 [octobre]

Grand calme après la tempête — pas une de *mes feuilles* qui s'agite — elles pendent jaunes et sèches sans pouvoir même tomber comme leurs sœurs vraies qui pleuvent sur le sol ! Je suis lasse — lasse lasse — il y a plusieurs *amis* au salon — j'ai demandé de ne pas paraître ma petite heure de rigueur ! Je l'ai de- 2170

2147 faite [D en S de] carton
voudrais S voudrait] être

2158 malheureuse [D que S qu'elle] [R je D

2175 mandé à tante, afin d'obtenir : très bonne elle a passé la main sur mes cheveux :

— Il faudrait rabattre toutes ces boucles et refaire un peu ta toilette, Henriette, c'est ce qui t'ennuie ?

2180 — Ô ma tante, tout m'ennuie.. et je dors debout. Tu arrangeras cela avec maman ?

— Mais dis-le-lui toi-même, ce sera mieux.

Câline, je lui pris les deux mains :

— Je t'en supplie, ma tante, donne-moi ma permission, et laisse-moi monter de suite !

2185 Elle hocha la tête, et mettant le doigt sur mon front :

— Il se passe de folles choses dans cette folle tête !

Et je suis délivrée des Laurier⁸⁴, Saint-G[ermain]⁸⁵, Saint-J[acques]⁸⁶, Plamondon⁸⁷, etc. ! Ce que c'est difficile d'avoir la paix dans ce pauvre monde !

2175 bonne [R *et*] elle 2177 et [A^b *refaire*] un peu [A^b *ta*] toilette
2183 supplic, [D *petite* S^b *ma*] tante

84. Vraisemblablement Wilfrid Laurier (1841-1919), qui avait été élu en 1874 député libéral de Drummond-Arthabaska à Ottawa, après avoir été député du même comté à Québec de 1871 à 1874 (voir *infra*, p. 587, 9 octobre 1880 et n. 46).

85. Probablement Joseph Henri Lemaire Saint-Germain, médecin et ami de la famille. Dans une lettre du 24 août 1869, Fanny Leman Dessaulles écrivait : « Le D^r Saint-Germain est venu me faire une visite la semaine dernière, je crois qu'il est décidé de se fixer à Saint-Hyacinthe, s'il peut vendre ses terres à Stanfold, il viendra dès cet automne » (lettre à Agathe Honorine Leman, musée McCord, fonds Dessaulles). En 1872, il était devenu son médecin (voir *ibid.*, 23 septembre 1872, musée McCord, fonds Dessaulles ; voir aussi *supra*, p. 143, 7 mars 1875, alors qu'Henriette Dessaulles commente la mort de Margaret Ann, épouse du D^r Saint-Germain). Cependant, il pourrait aussi s'agir de Jules Saint-Germain (1851-1919), notaire, fils du notaire Horace Saint-Germain, qui chantait et jouait dans les soirées théâtrales et qui fut l'un des signataires du contrat de mariage d'Henriette Dessaulles (voir Recensement, 1871 ; C. Lachance, « Notre Société philharmonique », *le Courrier*, 9 mai 1979, p. F-1).

86. Soit Romuald Saint-Jacques (voir *supra*, p. 168, 1^{er} juillet 1875, n. 44), soit Eugène Saint-Jacques (voir *infra*, p. 506, 16 août 1879, n. 34).

87. Il pourrait s'agir d'un beau-frère d'Eugène Saint-Jacques, qui avait épousé Édith Plamondon. Si la réunion avait un caractère politique — ce qui est peu probable : on n'aurait pas exigé alors la présence d'une jeune fille —, il pourrait s'agir de Léon Plamondon, qui, avec le docteur Saint-Germain, sera pris à partie lors d'une assemblée politique, en 1879, par le conservateur

Je ne veux pas penser à hier, cela vous décrocherait, mes
pauvres feuilles ! Quoi dire alors ? 2190

J'ai découvert une belle âme ! – – Rosalie⁸⁸, notre petite
couturière, (elle est très vieille, 30 ans au moins !) est toujours
seule dans la chambre de couture et hier, avant le petit massacre
dont je fus la victime, je passais très nonchalante près d'elle : 2195

— Vous êtes bien pâlotte, mamzelle Henriette, êtes-vous
fatiguée ?

— Je suis surtout bien tannée, Rosalie !

— Et de quoi ?

— Oh ! – – – de moi, je suppose ! 2200

— Vous êtes pourtant bien heureuse, mamzelle !

— Moi, heureuse ?

— Mais oui ! Vous avez de bons parents, tout à *souhaitte*,
vous êtes riche, vous restez dans une belle maison, vous êtes
servie comme si vous étiez manchote, vous vous instruisez dans
toutes les sciences ! Y en a pas beaucoup de si heureuses que
vous ! 2205

Je ne répondis pas tout de suite – – à elle, que pouvais-je ré-
pondre ?

— Et vous, Rosalie, questionnai-je, vous n'êtes pas heu-
reuse ? 2210

— Faites excuse, mamzelle, je suis bien contente de mon
sort.

— Vous demeurez chez vos parents ?

— Non ils sont tous morts. Je loue une petite chambre où je
vis toute seule – – mais pas longtemps, ajouta-t-elle avec son
bon sourire, puisque je travaille ici tous les jours, de sept heures
à sept heures. Quand je sors d'icitte le soir, je vais faire mes
prières à l'église, puis en arrivant je me couche pour me lever à
cinq heures le lendemain ! 2215

— Et le dimanche ? 2220

2203 à [A^b *souhaitte* < souligné >], vous 2218 sors [A^b d'icitte] le

P. Boucher de La Bruère, propriétaire du *Courrier*, (voir *l'Union*, 3 avril 1879, p. 2).

88. Rosalie Martin, qui aurait été âgée de 33 ans. Au recensement de 1861, elle figure comme « engagée », âgée de 19 ans et habitant chez Georges-Casimir Dessaulles. Elle n'y figure pas lors des recensements de 1871 et de 1881.

— Je passe beaucoup de temps à l'église et de temps à temps j'écris à mon neveu qui est vicaire aux États.

— Et vous êtes heureuse ainsi ?

2225 — Oui, je fais mon devoir tant que je peux pour le bon Dieu et je sais que le bon Dieu fera le sien vis-à-vis de moi !

Je l'ai laissée toute songeuse et je remuais des pensées très douces, quand j'eus cette gronderie imméritée qui m'agita l'âme si violemment. Ce qui me brise, c'est de tout garder en
2230 moi, et hier, au lieu de protester ou de nier, je me suis cristallisée dans mon orgueil et je souffrais une torture de penser que maman me croyait capable de la tromper.

Pourquoi protester, si elle n'a pas confiance, elle ne me croirait pas et cela m'abaisse de discuter sur les petites bassesses
2235 dont on me croit capable.

Je ne voulais pas en parler, mais je vois que cela ne fait rien — je suis calme à présent et je suis surprise de ne pas en vouloir à maman. Je la plains plutôt — si elle est aussi soupçonneuse avec les autres qu'avec moi, elle doit vivre bien mal à l'aise !

2240 Quand j'ai de gros chagrins comme celui-là, je fuis mon petit père, tant j'ai peur de ne pouvoir résister à la tentation de tout lui dire. Et il aurait de la peine sans pouvoir remédier à rien ! Oh ! non, cher, je ne te ferai jamais souffrir, mais ce serait bon, de me bien serrer dans tes bras et de te dire : « aime-moi,
2245 plus que plus, les autres me font mal ! »

L'angoissante chose, de tout garder, de tout refouler en soi, de laisser croire qu'on n'a pas de cœur, de mentir — car c'est mentir et elle a raison un peu, ma belle-mère, quand elle m'accuse de la tromper, de *ruser* avec elle ! Oui, elle l'a dite cette
2250 horreur ! !

Me voilà encore en ébullition. Je me vantais d'être calme, oui, calme comme la mer dont les vagues sont éternellement en mouvement !

2225 peux [A^b pour le bon Dieu] et 2233 ne [A me] croirait 2235 croit
[D coupable S capable]. // Je 2248 mentir [A et] elle

24 [octobre]

Dans de grands honneurs aujourd'hui ! On m'admet
 comme.... postulante, dans la Congrégation des enfants de Ma- 2255
 rie. Beaucoup de cérémonies pour cela. Interrogatoire sérieux
 sur mes dispositions *bonnes*, discours sur la sagesse (!!!),
 l'exemple que je dois donner... une robe blanche, un ruban,
 mais enveloppant tout cela, de la musique si jolie, la voix d'or de 2260
 Sainte-C[écile] et un ravissement à la chapelle de ces lumières et
 de l'encens et de la musique et de toute cette poésie qui se déga-
 geait de la petite scène où je jouais un rôle. Je voudrais vivre
 dans l'encens et l'harmonie, avec les anges, et je me voudrais
 des ailes pour me transporter loin, loin de tout le noir d'ici ! 2265

27 [octobre]

Fête d'Emma⁸⁹ — j'ai eu du plaisir à lui choisir un joli livre
 — je les aime ces enfants, et j'aime leur mère, et peut-être
 m'aime-t-elle, elle est si bonne pour moi quand elle est bonne.
 — Mais souvent nous ne nous comprenons pas. 2270

J'étudie beaucoup, nous préparons des examens — je suis
 en veine et les difficultés me donnent une grande ambition de
 les vaincre.

Je revins tard de la classe, je m'attardai au coin du couvent à
 parler avec le petit bossu, je l'aime ce pauvre petit vieux, il a de 2275
 bons yeux malheureux qui me donnent toujours envie de lui
 sourire et de lui dire un mot gentil.

Je venais de laisser *mon ami* quand je rencontrai *madame*
Saint-J[acquès] — elle m'arrêta pour me demander de retourner
 au couvent porter une lettre à Jos. — Je n'y courus pas, j'y volai, 2280
 c'était une lettre de Québec.

89. Demi-sœur d'Henriette Dessaulles, née le 27 octobre 1871 (« Généalogie Papineau », f. 121). Élève au couvent des sœurs de la Présentation, de 1885 à 1888. Elle demeurera célibataire et prendra soin de son père, l'accompagnant dans tous ses voyages : dans une lettre du 14 février 1923 (fonds privé), G.-C. Dessaulles demande à son collègue du Sénat et neveu par alliance, L.-F. Béique, d'user de son influence pour faire émettre à Emma un laissez-passer valable sur tous les chemins de fer du pays.

Je la tenais serrée dans ma main — et mon cœur aurait tenu dans l'autre petite main tant il était serré de... je ne sais de quoi par exemple ! Mais il n'était pas plus gros qu'un noix, le pauvre petit !

J'aurai des nouvelles demain, mais j'en espère et c'est une joie !

30 octobre

Je n'ai pu voir Jos sans témoin — « Bonnes nouvelles ! » m'a-t-elle glissé. Ses yeux brillaient et mon cœur a battu ! Qu'a-t-elle voulu dire avec son air mystérieux... un billet pour moi peut-être ? Je ne le veux pas. — J'ai promis, j'ai promis ! Je suis un peu agitée et j'ai mal travaillé cet après-midi. Mon Dieu que je suis difficile à mener, je me fais l'effet d'un jeune cheval nerveux, toujours prêt à dresser les oreilles, à s'emballer et même à ruer !

Je veux étudier deux heures ce soir et réparer l'après-midi si mal employée. Je n'ai nulle envie de travailler, je voudrais plutôt monter sur le toit, ou partir pour les étoiles qui font une dentelle de lumière sur le fond si pur du ciel. Que c'est beau, beau ce qui nous entoure et comme on voudrait s'élever, se grandir avec cette beauté !

À l'ouvrage, petite rêveuse !

Plus tard

J'ai travaillé comme un vieux teneur de livres ! J'ai fait des chiffres tant que je n'ai pas eu la cervelle rompue — et je me suis donné un congé dans ma fenêtre, pour revoir mes chères étoiles. Pendant cela — une lumière a brillé vis-à-vis, derrière le rideau, dans la chambre de Maurice, toujours noire depuis longtemps. On aura donné cette chambre à un ami peut-être ! Et les yeux de Jos ?.. Si c'était Maurice lui-même ? Pauvre petite folle, va ! Les chiffres t'ont troublé l'imagination. Va te coucher et

rêve aux étoiles si tu veux mais n'invente pas des extravagances. Tout de même, c'est heureux que mon travail ait été fait avant d'avoir cette vision...

2315

31 octobre

C'était vrai, il est ici pour trois jours ! — En tournant le coin pour me rendre au couvent, ce matin, je le vis dégringolant l'escalier pour venir me rencontrer. Je fus si saisie, que j'en étais étouffée !

2320

Il vint me reconduire au couvent et ma première surprise passée, je me retrouvai avec lui comme avant : absolument heureuse et à l'aise... précipitant les questions, répondant à la diable, sentant toute la caresse de ses chers yeux aimants m'entrer dans le cœur ! Que c'était bon et que ce fut court ! Qu'avons-nous dit ? — peu en paroles, mais j'ai compris que j'étais sa petite amie toujours et qu'il compte bien être le mien toujours aussi. Et ces jolies choses devinées sous les questions banales et les mots de tous les jours !

2325

Le verrai-je en

2330

Triste interruption ! Maman n'entre pas une fois par année dans ma chambre, elle y est venue, pour me faire un petit discours vite résumé. Elle sait que Maurice est ici, qu'il a marché avec moi jusqu'au couvent, ce matin.. et elle ne veut pas que cela se renouvelle.

2335

Un discours d'un quart d'heure qui finit par un sec :

— Tu m'as comprise ?

— Oui, mais si Maurice vient encore me parler sur la rue, je ne lui dirai pas de s'en aller, certainement.

— Mais je le veux !

2340

— Je ne me charge pas de semblables commissions et *ça, c'est décidé* ! Je ne chercherai pas à le voir, mais s'il vient, je ne le renverrai pas.

— C'est une révolte, un refus de m'obéir ?

— C'est impossible, je ne puis faire cela.

2345

Elle sortit de la chambre fâchée, en disant : « Tu n'oseras pas me braver ! »

2350 La braver ! Je n'y songe pas, pauvre de moi ! Elle me mettrait en petits morceaux sans me décider à dire ce qu'elle veut me faire dire à Maurice ! Je n'ai pas peur d'elle — de personne d'ailleurs.

Que le sort me soit doux et nous rapproche, je n'essaierai rien.. car je suis un brave homme de petite fille et je n'ai qu'une parole !

2355

1^{er} novembre

2360 Dès ce matin j'avais décidé que je n'irais pas plus loin que le couvent à midi et ce soir, afin de ne pas chercher à rencontrer Maurice... Je l'ai tout de même espéré avidement, et ma journée a été agitée et tourmentée, car j'ai été tentée de m'écarter de mon strict programme. Dieu merci, j'ai tenu bon et je puis *me* regarder en face dans mon miroir et ne pas rougir de ma lâcheté.

Mettons que ce soit une belle journée pour le ciel, elle n'en reste pas moins une vilaine triste pour moi !

2365 Est-ce singulier de maman ces défenses, ce tourment pour... rien ! *C'est-à-dire* pour me faire de la peine.. !!

2 novembre

2370 Quand je sortis du couvent, cinq minutes en retard parce que j'avais été retenue à la salle de musique, j'aperçus Maurice qui m'attendait à quelques pas. Mon cœur en sauta de joie, et nous sommes revenus lentement jusqu'à la maison — et là, nous avons bien causé trois minutes avant de nous laisser. Il part demain et reviendra le 20 décembre. Il a beaucoup de travail — il aime l'université — son voisin de chambre c'est Tom Chase

Casgrain⁹⁰ — un charmeur, paraît-il. — Je causais très à l'aise, sous le flamboyant œil maternel que je supposais caché derrière un rideau. Quand il partit, il serra un peu ma main et me dit : « ma petite Henriette ! » — avec cette petite douceur, j'irai bien jusqu'à Noël ! 2375

J'entrai résolue à subir l'orage avec beaucoup de placidité. J'eus en effet une sévère gronderie à laquelle je ne répondis pas un mot. 2380

Elle finit par finir, et je viens de monter absolument ennuyée de toute cette dépense de mots ! Cela ne m'a pas fait de peine — ni peur, ni rien ! rien qu'un ennui sans nom ! Comme c'est sans bon sens tout ce tapage ! M[aurice] part demain — je l'ai vu cinq minutes avant-hier — six aujourd'hui ! Avec la méthode de maman, j'aurai longtemps le souvenir de ces onze délicieuses minutes ! 2385

Il n'est pas neuf heures et je me couche — j'ai un mal de tête affreux ! C'est toute cette éloquence sûrement ! ! 2390

4 novembre

J'ai si mal à la tête depuis trois jours ! Aujourd'hui, en classe, à certains moments je ne pouvais suivre les leçons tant je souffrais... il me semble être un peu mieux ce soir mais je n'ai pas le courage d'étudier... je ne continuerai même pas à écrire 2395

2386 Avec [D sa S la] méthode [A de maman], j'aurai

90. Né à Détroit (État du Michigan, É.-U.) le 28 juillet 1852 ; fils de Charles-Eugène (Eusèbe) Casgrain, médecin et sénateur (1887-1907) et de Charlotte Chase. Il fit ses études au Séminaire de Québec et à l'université Laval, où il précédait Maurice Saint-Jacques d'une année ; récipiendaire de la médaille du gouverneur Dufferin en 1877 ; admis au barreau le 17 juillet 1877. Il pratiqua à Québec et fut professeur de droit à l'université Laval. En 1885, lors du procès de Louis Riel, il agit comme avocat du ministère public. Il fut élu député conservateur à l'Assemblée législative en 1886 ; procureur général dans le cabinet de Boucherville (21 décembre 1891-12 novembre 1892) et dans celui de Taillon (31 décembre 1892-11 mai 1896). Élu député conservateur à la Chambre des Communes en 1896 ; ministre des Postes dans le cabinet Borden, du 20 octobre 1914 au 29 décembre 1916, date de sa mort (voir H. J. Morgan, édit., *The Canadian Men and Women of the Time*, p. 169 ; *Répertoire des parlementaires québécois 1867-1978*, p. 107-108).

— je n'ai rien à dire d'ailleurs — je n'ai dans la tête que des élan-
cements et dans le cœur un barbouillage !

9 novembre

J'ai été tout à fait malade, une grosse fièvre et ce mal de tête
2400 si continuel ! Je me lève pour la première fois cette après-midi.
Le temps a aussi triste mine que moi... car je ne suis pas bril-
lante. J'ai essayé de lire, de coudre, de faire de la musique.. rien
ne va ! Je suis une petite machine hors d'usage.. pour un peu je
me mettrais au grenier. J'ai demandé à Adèle de me monter un
2405 de ses chats, et enveloppée dans un grand tricot bien doux, le
chat dans mes bras, j'ai passé deux heures sans bouger, ayant
bien chaud et bien doux, rêvant de pays bleus où le soleil est
toujours brillant, et la brise toujours caressante. Cette tristesse
de novembre, ce vent triste, cette pluie, ce froid, voilà qui res-
2410 semble peu à mon rêve et à celui de Minet qui ronronnait en rê-
vant aussi à sa façon. Quand Adèle est venue m'en débarrasser,
il a paru trouver très ennuyeux d'être dérangé.

Tante Leman me soigne et me dorlote -- c'est presque bon
d'être malade, je me sens si petite et si faible ! Je vis un peu
2415 comme dans un rêve, dans ma grande chambre assombrie, je
n'ai entendu que des voix douces et de bonnes paroles : on mar-
chait sur la pointe des pieds et dans ce grand silence, quand
j'étais bien fatiguée et que je fermais les yeux, il me semblait que
je m'en allais loin, loin, si loin que je n'en reviendrais plus, et
2420 cette sensation-là était très douce. J'ai écrit tout cela sans être
trop fatiguée, mais j'ai bien fini ma journée quoiqu'il ne soit que
cinq heures et je vais me coucher pour tout de bon !

13 novembre

Je reprends mes forces tout doucement.. Jos est venue me
2425 voir hier, avec Sœur Sainte-C[écile]. En partant Jos m'a glissé sa
dernière lettre de Québec. Une longue et intéressante lettre que

2408 toujours [D *chaud* S *brillant*], et 2414 malade, [D *on* S *je*] me
2415 chambre [R *un peu*] [D *sombre* S *assombrie*], je 2425 glissé [R *la*] sa

je suis en train d'apprendre avant de pouvoir la remettre à Jos. J'espère pourtant retourner au couvent dans une semaine.

Je puis lire sans fatigue et quand j'échappe à la surveillance de tante et de maman, je passe des heures charmantes à lire *Pickwick Papers*. Ce Dickens — il me ravit ! 2430

19 novembre

Il fait froid mais très beau, je suis sortie hier, encore aujourd'hui. Je suis guérie. On me trouve pâle — c'est un détail — je me sens très vivante et j'ai hâte qu'on me permette de recommencer mes classes. Je m'amuse bien à la maison ; — je déchiffre des opéras (la porte bien fermée pour éviter les critiques !), je lis Dickens, je joue avec les enfants.. et j'ai presque honte de le dire, tous ces soirs-ci, je vais à la cuisine vers cinq heures, quand le poêle pétille et que la lampe n'est pas allumée et je me fais conter des contes de loups-garous, de «*jeteux de sorts*», de feux follets⁹¹. Adèle croit à toutes ces folies, et elle les raconte avec une conviction et une chaleur qui me tiennent sous le charme. 2435 2440

Oh ! si ma raisonnable mère savait ce que je deviens à cinq heures ! Elle en serait très fâchée. C'est tout de même fichument amusant ! Oh ! les gens raisonnables ! Quelle triste invention ! Tout chez eux est réfléchi, calculé, raisonné, prouvé ! Ils ne vivent pas, ils.... fonctionnent à la façon des machines.. Bonté ! que je suis heureuse d'être une petite Fantaisie, «*my Fairy*» comme m'appelait ma pauvre Kate⁹² ! 2445 2450

91. Thèmes de nombreuses légendes du Québec, « [...] les feux follets et les loups-garous sont toujours des âmes méchantes qui demandent à être délivrées [...]. Selon la croyance, pouvaient devenir feux follets [‘petits feux qui voltigent çà et là’] non seulement les âmes des défunts qui avaient trépassé en mécréants, mais aussi les âmes des enfants morts sans baptême » (J.-C. Dupont, *Le Légendaire de la Beauce*, Montréal, Leméac, 1978, p. 76-77). On devenait loup-garou, c'est-à-dire qu'on se transformait en animal (loup, chien, chat, bœuf, etc.) si l'on était sept ans sans faire ses pâques. Ces thèmes sont passés en littérature, surtout au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, sous la forme de contes surnaturels (voir A. Boivin, *le Conte littéraire québécois au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1975, 385 p.).

92. Catherine (Kate) McGinley, bonne d'enfants. Née en Irlande, elle était venue au Canada, dans la suite du prince de Galles, en 1860. Elle figure au recensement de 1861 : âgée de 24 ans, « engagée » chez Georges-Casimir Dessaul-

Fée, fantaisie ou farfadet, il m'arrive très souvent de ne pas être au goût de ma raisonnable mère, hélas ! Et si elle connaissait l'emploi de mon temps de cinq à six heures et demie, elle serait bien scandalisée !

2455

29 novembre

Dix jours sans écrire — je ne suis pas bien encore, j'ai dû prendre froid, mais je tousse un peu⁹³ et chaque fois que le docteur vient, il me trouve un peu de fièvre, et avec sa plus grosse voix, il recommande de la prudence et des petits soins. Le matin, je suis gaie, alerte, légère, mais quand l'après-midi vient, je me roule dans le « grand gris » sur le sofa, et sans dormir tout à fait, je rêve à tous les contes d'Adèle, j'invente des histoires aussi jolies qu'extravagantes, et je finis par m'endormir et par rêver à de vrais lutins, à des sorcières échevelées, à des bêtes enchantées ! Je m'éveille brûlante et frissonneuse. Tante me désahabile, me met au lit — et je recommence des nuits agitées et fatigantes.

2460

2465

Voilà ma vie — — — ce n'est pas gai, mais c'est loin d'être triste !

2470

2453 être [R du] au

lcs. Elle y figure aussi au recensement de 1871. Elle serait passée au service de la famille de Saint-Ours vers 1874 ou 1875 (voir *infra*, p. 502-503, 14 août 1879 et p. 584, 2 octobre 1880). Henriette Dessaulles lui a consacré une « Lettre de Fadette » (« Kate », *le Devoir*, 23 avril 1921, p. 5 ; reprise dans *Lettres de Fadette*, 5^e série, p. 57-61). « Ma bonne, Kate McGinley, arriva tout droit d'Irlande chez nous : elle y passa quinze années, ne s'acclimata jamais complètement et n'apprit pas un mot de français » (*ibid.*, p. 58). Un inédit datant vraisemblablement de l'été 1934 évoque Kate tenant les trois enfants (Arthur, Henriette et Alice) Dessaulles sous le charme de ses récits (voir *infra*, Appendice II, p. 626).

93. Entre les mots « peu », en bas de page, et « et », en tête de la page suivante, quatre feuillets ont été enlevés. Restent des bandes d'environ 1 cm de largeur sur lesquelles apparaissent des fragments de lettres tracées à l'encre ou à la mine de plomb.

1^{er} décembre

Je suis faible... ce matin en me coiffant j'ai perdu connaissance -- quand j'ai ouvert les yeux j'étais couchée, Papa me tenait la main et me regardait avec de grands yeux inquiets — j'ai voulu lui sourire, mais il a fait encore très noir. Le docteur est venu : « Ce n'est rien, rien du tout ! Elle est un peu faible la poulette ! Du repos ! du repos ! » 2475

Miséricorde, mon gros docteur, du repos — je ne prends que ça, je ne bouge pas depuis longtemps ! Enfin ! c'est ça être malade ! Je ne souffre pas, je dors beaucoup, tout est tranquille en moi ! Mon esprit dort, mon cœur aussi ! Je n'ai jamais vécu si doucement, je suis comme dans un long long rêve ! 2480

On m'a défendu de marcher aujourd'hui. Je suis bien contente, cela me fatigue tant et je n'aime pas l'avouer.

J'ai pensé à Maurice tout à l'heure. Il est très loin, avec les princes de mes contes -- je n'ai plus de cœur, — il dort -- laissons-le en repos.. le gros docteur l'a dit. Merci, gros docteur, mais ne me laisse pas mourir dans ce grand repos ! 2485

4 décembre

Jos est venue me voir. Elle m'a glissé un livre dans lequel j'ai trouvé plus tard un billet de Maurice. Il n'aurait pas dû -- un gentil billet parce que je suis malade. Je l'ai mis sous ma joue pour dormir sur les douces phrases de mon grand ami qui est triste et inquiet et me sermonne afin que je me laisse soigner. Ce n'est pas difficile de se *laisser* soigner quand on ne fait rien pour soi-même ! Non ! rien — je ne m'ennuie pas, je ne pense même pas ! 2495

Cela mène peut-être au ciel un rêve comme celui dans lequel je vis ! Bientôt je ne serai plus qu'une petite âme, une petite âme dolente et résignée qui montera avec les anges sans faire de façons. 2500

Tu auras de la peine, mon pauvre Maurice, mais moi je n'en aurai plus jamais, et je t'aimerai d'en haut bien mieux que d'en bas va !

2505 Que je suis lasse.

15 décembre

Eh *ben* ! elle se réveille la petite âme, et je renonce à mon ascension pour le moment. Il y sera toujours le ciel et le vieux saint Pierre doit retenir ma place : modeste et... bon marché !

2510 Mes examens du trimestre sont fichus ! Je ne puis encore étudier. J'ai fait demander au couvent, de passer mes examens d'anglais et de musique : si je continue à devenir mieux je pourrai m'y préparer sans trop de fatigue. Impossible pour le français, ces concours écrits m'épuiseraient.

2515 C'est bête d'être malade quand on aurait tant à faire !

Je *crois*, mais sans en être certaine, que Maurice arrivera le 24. Il ne trouvera qu'une ombre mince, blanche, un peu triste, presque plus une petite fille, et presque tout à fait un petit fantôme.

2520 Il m'aimera bien quand même, je sais. Je le lis sur les lignes et entre les lignes du fameux billet de contrebande sur lequel j'ai dormi souvent, ce qui l'a froissé, effacé, taponné ! Il n'en reste pas moins le plus joli billet possible, et je m'admire ferme de n'y avoir pas répondu !

2525 Ô mes tentations, que j'étais heureuse sans vous, quand je vivais à demi ! Dans le réveil général, celle d'écrire un petit mot n'a pas manqué de me tourmenter. J'ai été héroïque ! Bien, ma fille, vante-moi, si ça te console !

18 décembre

2530 C'est demain que Maurice arrive. Singulier comme cela ne m'impressionne pas... Je l'aime bien et je serais contente de le voir, mais... mais c'est très curieux d'être calme et froide comme la neige qui tombe si mollement ce matin... calme et froide !

Pauvre moi, faut-il que tu sois à demi morte, tout de même pour être déjà comme la belle neige blanche !

2535

Pauvre grand ami, je ne t'aime pas plus que tout, bien sûr !

J'irai au couvent demain pour l'examen de musique : une sonate de Mozart, un nocturne de Chopin et une étude de vélocité qui me met hors d'haleine ! Je suis encore si faible qu'après être tout embobinée pour sortir, il faut me reposer avant de me rendre à la voiture.

2540

19 décembre

J'ai vu Maurice de loin, et j'ai été si émue que mes yeux se sont remplis de grosses larmes qui ont commencé à geler sur le bout de mes cils ! J'étais en voiture -- lui aussi. Je voudrais bien le voir. Je serais mieux si je voyais ses chers yeux si si doux et si caressants. J'ai un grand besoin d'être aimée et choyée et gâtée comme une petite petite !

2545

Je recommence à vivre puisque je recommence à désirer des choses impossibles, à être angoissée et agitée...

2550

Mon Dieu, garde-moi et aime-moi, toi le grand et le bon, et le Tout-Puissant !

21 décembre

J'étais seule dans la voiture avec le vieux François⁹⁴, c'était près du collège, je vis Maurice et je fis arrêter. Il vint me parler. « Montez, Maurice, je vous reconduirai chez vous. » — Il monta et s'indigna parce que je disais *vous*... ce qui ne m'empêcha pas de continuer parce que... eh bien parce que !

2555

Dix bonnes minutes ! Je les ai dans le cœur, les minutes, les paroles, la voix, les yeux, ce tout lui que j'aime ! Je le laissai chez

2560

2554 avec le [D domestique S^b vieux François], c'était

94. Cocher et jardinier chez Georges-Casimir Dessaulles. Il n'y habitait sans doute pas puisqu'il n'y figure dans aucun recensement.

lui et je rentraï à la maison si rose et si animée que Papa vint m'embrasser et me faire des compliments sur ma bonne petite apparence. « C'est le bon air et le froid », fait-il. « Et Maurice, monsieur Papa », pensai-je !

2565

24 décembre

Il neige à gros flocons, et j'ai dû beaucoup prier pour faire ma promenade à cette humidité. Mais je le voulais tant ! J'avais tant l'impression que je verrais Maurice ainsi ! Et je l'ai rencontré avec sa cousine Mary⁹⁵ qui le trouve si gentil ! Je les ai invités
 2570 tous deux à monter en voiture avec moi, et j'ai dit à François d'aller au bout du monde, à la campagne. À cette tempête, nous avons rencontré peu de monde et je n'ai pas vu une seule bonne âme charitable dont la mission soit de rapporter mes faits et gestes à mon austère mère.

2575

Nous avons fait la plus jolie promenade.. Je disais « vous » et Maurice aussi, à cause de Mary, ainsi cela n'a pu lui faire de peine ! Tant mieux, car c'est dur de ne pas toujours faire tout ce qu'il veut... lui qui est si peu exigeant et qui ne m'a jamais rien refusé.

2580

Nous sommes revenus « à la brunante » comme dit François.

2585

Ça c'est une désobéissance. J'espère que maman finira par le savoir ! Je n'aime pas à me cacher. C'est méprisable !.. me révolter et faire à ma tête, ouvertement, ne me donne pas de scrupules comme un mensonge et une cachette !

2590

Quand ma volonté a été la plus forte — au couvent et chez nous, et que j'ai fait à ma tête malgré les autres, j'éprouve un grand plaisir qui n'est pas diminué par le remords que mes révoltes devraient m'inspirer ! Je n'ai peut-être pas de *sens moral* —
 2590 comme l'a dit monsieur P[rince] qui me comprend comme je comprends le mystère de la sainte trinité !

2573 mission [D est S^b soit] de 2577 mieux, [D que S^b car] c'est
 2590 me [D connaît S comprend] comme je [D connais S comprends] le

95. Mary Louise Buckley (voir *supra*, p. 155, 16 avril 1875 et n. 33).

Dans la soirée

Longue veillée de Noël, toute seule dans ma chambre, en attendant la messe de minuit — j'irai au couvent en voiture. C'est un peu ridicule, et j'ai dit à mon vieux François comme j'ai de la peine de le faire atteler au milieu de la nuit, quand je pourrais si bien me rendre à pied. Mais je ne suis pas la maîtresse ici, et quand je ne puis faire autrement — *eh ben*, j'obéis ! 2595

L'année achève, et moi je recommence à vivre pour tout de bon, à sortir de ce rêve de fièvre et de cette vie de rêve, où je ne retrouvais rien de mon moi.. où je n'aimais ni à remuer, ni à penser, ni à aimer ! voilà ! ni à aimer ! et voilà que je recommence à aimer, à désaimer, à me cabrer sous les reproches, à penser que le monde est mal organisé et à rêver de le réformer. Je me trouve ridicule mais je m'aime quand même, et je voudrais être libre ! libre comme un oiseau et avoir le grand infini pour m'ébattre. Voler au-dessus des grincerries d'ici, des inquiétudes de moi, de tout ce qui nous tient attaché ici, de tout ce qui pèse, de tout ce qui crispe, de tout ce qui vous serre le cœur et le fait crier de peur ou de mal ! 2600 2605 2610

Je communierai cette nuit et je demanderai à Dieu ces ailes de l'âme qui m'élèveraient un peu, près de Lui L'Infini, et loin de moi petite misère de ce soir !

30 décembre

Encore très fatiguée depuis Noël, je n'ai pu sortir — j'ai toussé, j'ai eu de la fièvre, et de la peine et je voudrais mourir, ce serait si plus simple et si fini ! 2615

Hier soir maman a réuni mes amis — nous étions une dizaine et Maurice en était, et *elle* a été affreuse avec lui — oui, grossière tout à fait ! Et alors, toute révoltée, je me suis rapprochée de M[aurice] que j'avais évité, par timidité, et je lui ai dit : « Maman est très vilaine avec vous, mais n'ayez pas de peine, moi je suis votre amie, et je le serai malgré elle et rien ne m'empêchera de l'être ! » 2620

2625 Comme j'ai été toute remuée et quelle soirée j'ai passée, et dans quelle révolte je suis ! Elle est injuste, et méchante ! Il ne lui a rien fait, pourquoi l'invite-t-elle si c'est pour lui faire un affront ?

2630 Après la soirée, quand j'allai dire bonsoir à petit père, j'inclinai la tête devant elle, et je lui dis « bonsoir » sans faire mine de l'embrasser. Elle me suivit.

— Maurice te porte beaucoup trop d'attention, et j'ai voulu lui faire comprendre...

Je l'interrompis violemment, quoique parlant presque bas.

2635 — Ce n'est pas exact, quand il est venu au piano pour tourner mes pages, il ne m'avait parlé qu'en arrivant pour dire bonsoir comme les autres ! Et tu as été grossière avec lui, et je lui ai fait des excuses, et je lui ai dit que si tu ne l'aimais pas, j'étais son amie, moi !

2640 Et je filai si vite que je ne vis ni son air, ni rien ! Aujourd'hui elle ne m'a pas parlé et je l'évite. Je ne regrette rien... ce n'est pas mal de dire la vérité, ce n'est pas mal de blâmer l'injustice. Tant pis si c'est l'autorité qui la commet. Je ne *puis* pas me soumettre mollement, lâchement, il faut que ma volonté s'affirme
2645 ou bien j'en serais malade.

Ô mon cœur tout en révolte, tout vilain, tout agité, faut-il que nous finissions l'année dans ce désarroi ? J'ai beau dire que je ne regrette rien, je me tourmente de tout ceci ; ses torts à elle m'apparaissent aussi clairs que mon droit à dire la vérité, et j'en
2650 arrive tout de même à m'inquiéter de mon attitude de révoltée. La paix, cette paix que j'ai tant demandée, ces ailes que j'ai tant désirées, c'était vrai aussi ! Et me voilà dans la discorde et mes ailes sont brisées ! Dieu, Dieu, ne peux-tu donc m'aider, me sortir de ce chaos, me calmer et me montrer le vrai et le droit. Tu
2655 sais bien que je ne veux pas t'offenser, mais tu sais bien aussi que je n'ai pas un cœur d'esclave et que je ne puis pas accepter en silence l'injuste caprice qui veut me dominer !

À quoi bon écrire tout ceci, je vais l'enfermer ce cahier et garder en moi tout ! À quoi bon, tout ? Mes bonnes résolu-

2635 pas [D *vrai* S *exact*], quand 2638 que [R *s'îl*] si 2650 arrive [A *tout de même*] à 2659 bon, [AR *écrire*] tout ?

tions ? Je suis bonne quand tout va à mon goût ! Belle vertu 2660
vraiment ! Je ne sais plus ce que j'écris et je te demande, mon
Dieu, d'avoir pitié de moi, pauvre petite âme !

[1876]

3 janvier ¹

5 Une minute, non, dix, seule avec lui, des minutes si douces que je me sens moins d'amertume dans le cœur. Ce qui était doux ? Simplement de le voir et de sentir que je suis son unique petite amie ! Moi je suis un peu timide, j'ai peut-être l'air froide, mais il doit deviner. Et l'autre soir, quand je lui fis des excuses, ou plutôt des protestations contre maman, il a dû voir que j'avais l'âme toute remuée et il doit bien savoir pourquoi !

10

5 janvier

Encore un petit tête-à-tête avec M[aurice]. Beaucoup de doux dans l'âme et il faut que cela dure longtemps, car il part demain et c'est bien fini, les petites entrevues.

15

Je ne *puis plus* lui dire « tu », et je suis toujours très intimidée -- il a tenu ma main dans la sienne quelques secondes et j'étais étrangement émue. Et quand je pense à lui, je vis dans un autre monde, où je ne suis ni seule, ni triste, ni méchante ! Oh ! être méchante, avoir le cœur rempli d'amertume, avoir envie de faire mal, comme les autres nous en font ! C'est la pire des souffrances !

20

7 excuses, [R *pour*] ou 16 dans [R *une*] autre

1. En tête de cette page, le manuscrit porte un millésime, 1877, écrit à la mine de plomb et manifestement erroné.

Je me fais illusion peut-être quand je me crois capable d'être infatigablement bonne avec ceux que j'aime et qui m'aiment. Jamais je n'ai eu dans mon cœur un mouvement d'impatience, une pensée de critique ou de reproche pour mon petit père ! Je le trouve parfait, et jamais une ombre n'a passé non seulement sur mon affection, mais sur mon admiration pour lui ! Je n'ai pas cette perfection de sentiment pour Maurice. Je le juge, lui ! Quelquefois il m'agace, et je jouis de lui faire sentir que je suis bien indépendante de lui, que je ne ferai que ce que je voudrai, quand même il voudrait le contraire. Et en faisant ainsi la maussade, je finis par en avoir de la peine, si ses chers yeux deviennent très sérieux, s'il fronce le sourcil, et surtout s'il a l'air triste ! Mon cœur fond alors, et n'étaient ma timidité et toutes les bêtes lois de convenance, je lui passerais mes bras au cou, et je lui dirais que, toute vilaine que je suis, je l'aime bien, et que si ce n'est pas plus que tout, c'est beaucoup ! C'est bon à écrire — mais jamais, jamais je n'aurais le courage d'être aussi sincère et *moi* que cela !

Heureusement ! Car toutes les personnes « *comme il faut* » me honniraient ! Monsieur P[rince] aurait envie de m'étrangler, quand mes bonnes amies, les vieilles filles de l'endroit, lui raconteraient cette inconvenance !... et Maurice lui-même mourrait peut-être de saisissement ! Devant toutes ces terribles conséquences, je me refourre doucement dans ma coquille et plutôt que de réparer mes sottises de cette façon... primitive, je vais essayer de n'en plus faire !

6 janvier

Il est parti ce matin et j'ai de la peine un peu, tout de même, tout en éprouvant un vrai soulagement à l'idée *that all will run smooth in my conscience when I shall act no lies*.

Voilà qui est drôle, j'ai écrit en anglais sans y penser. Je lis tant d'anglais qu'il m'arrive souvent de penser en anglais. Je suis distraite aussi, il faut me l'avouer quoique je tente de le nier quand on m'en accuse.

15 janvier

55

Je n'ai pas ouvert mon cahier depuis longtemps. Je me sens stupide et figée. Le peu d'intelligence que j'ai à dépenser va pour suivre ma classe tant bien que mal, plutôt mal. Je me dis, pour m'excuser, que je suis encore faible... c'est possible, mais, 60 il est «*sûr et certain*» aussi, que je suis *ben* paresseuse, et que je passe beaucoup de temps à flâner en rêvant. Il serait temps de me secouer, je vais devenir sentimentale comme V.² qui fait des vers en regardant la lune et... en mâchant de la gomme, la vulgaire fille !

65

La maison est pleine de monde, d'étrangers, d'amis et de parents ! — tous les dominicains³ ne font qu'un rond entre le couvent et la maison, pour présenter leurs hommages, etc. ! Je ne les connais pas, et je les fuis avec enthousiasme. Pourquoi, je n'ai jamais pris la peine d'y penser... probablement parce qu'ils 70 ne s'occupent pas de moi ! Ah ! Ah ! on te perce à jour, duchesse de carton !

Au fait, c'est possible, mais c'est bien vrai qu'ils me font peur et que je leur suis reconnaissante de ne pas *me voir*.

18 janvier

75

Pauvre petit cahier à moi, pris, abandonné et repris, toujours prêt à m'écouter et qui semble parfois un vrai ami, tant je me sens mieux après mes griffonnages.

Des nouvelles de Québec hier. Il travaille beaucoup, sa lettre est sérieuse et pas... enfin, on le sent d'une gravité un peu

65 d'étrangers, [R et] d'amis 66 les [D dominicains S dominicains] ne

2. Nous n'avons pu identifier cette personne.

3. Suite aux demandes réitérées de l'abbé Joseph-Sabin Raymond et de M^{re} Jean-Charles Prince, les dominicains avaient accepté la charge de la paroisse Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, le 5 octobre 1873. L'abbé Raymond, qui, en 1843, avait rencontré Lacordaire et manifesté le désir d'entrer dans l'ordre des Frères prêcheurs, avait fondé le tiers-ordre de Saint-Dominique à Saint-Hyacinthe dès 1854. Fanny Lemay Dessaulles s'occupait activement des œuvres paroissiales : voir par exemple les lettres à sa mère — l'une non datée, l'autre du 25 février 1874 — où elle raconte les préparatifs du « dîner dominicain » (fonds privé).

triste qui me fait de la peine. Je suis d'ailleurs dans une phase 80
sombre : j'aurais besoin d'être secouée rudement, je m'amollis,
je me traîne ! Personne ne le fera, parce que personne ne s'oc-
cupe de moi. Je file tout doucement mon chemin, essayant de ne
pas attirer l'attention. On est d'ailleurs très agité et occupé
d'autre chose ! La maisonnée est *en branle* à propos d'un concert 85
de charité⁴ : ce sont projets formés et abandonnés, énoncés et
discutés avec un tintamarre ahurissant !

Moi j'habite mon ciel, très loin de cette agitation mais très
loin aussi de la distraction que ces préparatifs procurent aux 90
gens d'en bas. Tout me paraît gris. Mes études même m'intéres-
sent peu — il y a cette algèbre qui m'horripile et que je serai tou-
jours trop bête pour comprendre !

Heureusement, la musique me console quelquefois — —
mais même elle, la douce, me jette dans de grands décourage- 95
ments ! Je joue si peu comme mon rêve.. enfin je travaille de
mon mieux et je trouve, à certains moments, une jouissance ex-
quise à jouer des romances de Mendelssohn qui me vont droit à
l'âme pour la faire vibrer, chanter ou pleurer.

31 janvier

Abandon encore, pauvre petit confident. J'ai peu de temps, 100
beaucoup d'ouvrage, pas grand'chose à dire, peut-être, quoique
j'aie la sensation d'avoir le cœur plein à déborder !

Si au moins le soleil pouvait briller bien clair et nous ré-
chauffer un peu et nous donner l'espoir d'un printemps qui pa- 105
raît encore si loin !

Je ne l'aime pas monsieur Prince ! Pas du tout ! C'est un
bon bonhomme, trop curieux, sans malice... et sans... flair ! Ah !
ça surtout ! Il sait mieux se moucher bruyamment dans son

84 très [R agitée] et occupé [R ailleurs] d'autre 85 La [A maisonnée] est
97 de [A Mendelsionn S Mendelsonn] qui

4. « Henriette a dû te parler de la part que je me trouve forcée de prendre
dans une séance de charité à laquelle je me prête avec la plus grande répu-
gnance possible » (lettre de Fanny Leman Dessaulles à Caroline Dessaulles, 9
janvier 1876, fonds privé).

110 mouchoir rouge que confesser des jeunes filles ! Je crois même qu'il ne soupçonne pas l'existence d'êtres comme nous ! Pour lui, il y a des prêtres, des religieuses, des vieux parents, peut-être des garçons ? Pas *ben* sûr ! C'est assez peu drôle la vie !.. *Ma* vie !

1^{er} février

115 C'est bon de rire comme je l'ai fait aujourd'hui ! J'ai été absolument folle et en l'air, la classe en a été bouleversée — toutes ont fini par être aussi espiègles que moi, et *Sœur du P*[récieux-Sang], enragée ! Elle parla de punition. Alors joignant les mains, comiquement suppliante : « Attendez pour punir, ma
120 Sœur, je n'ai pas fini mes singeries, je n'en pouvais plus, vous savez, depuis si longtemps je n'avais pas ri de bon cœur ! » Elle fit un petit discours calmant et tout se finit en douceur.

Puis avant mon départ elle m'emmena dans la classe et essaya de me confesser.

125 — Je m'aperçois bien que vous êtes triste, mon enfant, et je voudrais tant vous faire du bien, ne pouvez-vous vous ouvrir un peu à moi, cela vous aiderait peut-être, et franchement, avec vos pauvres yeux chercheurs et tristes, vous me faites souvent pitié. C'est pourquoi je n'ai pas puni vos dissipations d'aujourd'hui,
130 vous aviez besoin d'une détente. Dites-moi, ma petite enfant, ce qu'il y a, là et là — montrant le front et le cœur.

— Je serais bien en peine de vous dire ce que je ne sais pas... on me dit à la maison que je ne suis pas raisonnable, que je vis dans les étoiles, que j'ai une sensibilité exagérée — — moi je ne
135 sais pas — — je ne sais qu'une chose, c'est que je trouve la vie un peu triste, que bien peu de choses et de gens me satisfont, que je suis aussi mécontente de moi que des autres, et que je... m'embête !

140 Elle sourit, fut très bonne, parla très joliment sans dire grand'chose, et me renvoya soulagée d'avoir dit... pas beaucoup, peut-être, mais enfin d'avoir dit ce qui l'aidera à me comprendre. Et dire que c'est celle que j'aimais le moins ! Ça mon-

tre que je me trompe souvent dans mes jugements, et comme je ne suis pas entêtée, je me déclare à moi toute seule que je crois bien possible de l'aimer un jour, parce qu'elle est bonne, je ne l'avais jugée que fine, et du fin tout seul, c'est sec pour une moi ! 145

8 février⁵

Une mauvaise semaine – – une semaine de vertu ! Et j'en suis toute brisée et dé-goûtée même du nom ! Vertu ! C'est un nom bête, une chose... difficile et... Bonté ! que je suis stupide ces jours-ci !.. Le jour de ma fête⁶ j'ai reçu une lettre de Maurice. Il ne devrait pas m'écrire... il s'en excuse trop gentiment pour que je lui en veuille !. Depuis ce jour, j'ai écrit chaque soir une lettre que je déchirais le lendemain, parce que j'ai promis à maman de ne pas lui écrire. Je la déchirais le matin, et le soir je recommençais dans un grand accès de révolte contre cette autorité un peu tyrannique. J'en ai déchiré quatre, puis ce soir je me suis décidée à ne plus céder à la tentation de lui écrire, demain je l'enverrais, peut-être, cette lettre, et je ne veux pas manquer lâchement à ma parole. Jos m'a dit hier : 150 155 160

— Veux-tu mettre un mot au crayon au bout de ma lettre ?

— Non !

— Tu vas lui faire de la peine !

— Non, il sait que je ne puis lui écrire. Dis-lui merci pour ses jolis souhaits et mes meilleures amitiés. 165

— C'est tout ?

— Oui ! ! ! !

Pas quatre, mais un énorme soupir, qui fit rire Jos et moi aussi !

151 Maurice [D qui S. Il] ne 154 que [A de A^a je] déchirais 168 quatre [R *soupirs*, A^b *mais*] un énorme [A^b *soupir*,] qui

5. À la mine de plomb, au-dessus de la date : « 1877 (?) M. G. ». Les initiales sont celles de Marie Guimont, la dernière survivante des filles d'Henriette Dessaulles, qui eut quelque temps le manuscrit en sa possession. L'écriture n'est pas la même que celle du millésime indiqué à la date du 3 janvier (voir *supra*, p. 234, n. 1).

6. Le dimanche 6 février. Elle est née en 1860.

170 Après ça, j'attendais la joie qui est censée entrer dans le cœur des gens vertueux ! Je t'en fiche ! C'est de la blague ça, et j'ai même parfois regret, non d'avoir *bien* agi, mais d'être ainsi faite, que j'aurais été si malheureuse si j'avais *mal* agi.

10 février

175 Journée d'émotion ! D'abord Jos m'a donné le portrait de Maurice avec un tout petit mot, un bon petit mot que je ne puis lui reprocher dans mon cœur. Et son portrait — — — c'est bien lui... le *lui* des autres, grave, digne, froid. Mon *lui* à moi ne sera jamais reproduit que dans mes yeux quand nous sommes seuls !
180 La tendresse de ces yeux bleus là, quand ils sont tendres ! Je le regarde souvent, mais je ne puis le laisser sur ma ta[ble], il ne faudrait pas risquer une telle inconvenance *ici* ! On n'a aucune objection, par exemple, aux lettres de mon cousin ! J'en reçois une ce soir.... si je la montrais à maman, elle en aurait chaud tant
185 elle est... chaude ! Gustave m'avait écrit pour ma fête, et comme sa lettre était restée sans réponse, il m'écrivit ce soir des reproches et des... folies !

Fiez-vous aux hommes ! Il m'avait promis de ne plus me parler de ses sentiments, il en écrit plus qu'il n'a jamais dit — je
190 ne suis pas là pour rire de lui, ou me fâcher et le faire taire, aussi, il file sur un train !

Au souper — on apporte la malle, maman fait la distribution :

— Une lettre de ton cousin, je crois.
195 — Tiens ! encore une !
— Avais-tu répondu à la dernière ?
— *Ben* non ! je n'écris pas aux jeunes gens, moi !

Elle fit semblant de n'avoir pas entendu.

13 février

Ça va pas mal ! un petit train-train un peu monotone et endormant — ça me repose de mes agitations dernières. Je me suis remise un peu sérieusement à mes études et me voilà encore intéressée. Si je pouvais retrancher les chiffres du programme, ce serait charmant. 200

Sœur du P[récieux-Sang]⁷ s'occupe aimablement de moi — je sais que je ne suis pas aussi gentille que je le devrais avec elle. Ce n'est pas tout à fait de ma faute. Ma timidité, mon orgueil, ma réserve, voilà une trinité de maux qui s'opposent aux *abandons* de ma part ! 205

18 f[évrier] 210

Jos a reçu une lettre qu'elle refusa de me montrer.

— Il a eu un gros rhume, il est mieux, me dit-elle.

— C'est tout ?

— Oui tout ! fit-elle en pirouettant pour repartir.

Je n'y ai plus fait allusion à cette lettre, mais j'ai été distraite en classe, et un peu tourmentée, mais avec Jos, j'ai été gaie et insouciant, elle aurait pu croire, autrement, que je voulais l'attendrir. On a son petit orgueil, Nouz-autte ! 215

La vie est compliquée et par de bien petites et mesquines choses ! Un caprice, le vent qui change ! Je suis fatiguée, moi, bien bien fatiguée de tout ! Je ne voudrais pas mourir, c'est trop effrayant ! mais si je pouvais dormir bien longtemps, jusqu'à ce que le prince Beau Minou vienne me réveiller ! Ah ! mon prince, vous êtes loin, et on ne veut pas que je m'endorme ! 220

208 réserve, [R c'est A voilà] une

7. Directrice du pensionnat de Notre-Dame-de-Lorette (voir *supra*, p. 113, 10 septembre 1874, n. 9). Le *Journal* ne signalera ni son décès, le 20 novembre 1877, ni ses obsèques, le 23 novembre.

23 [février]

225

Je ne suis pas en disposition de faire des phrases, je suis fâchée ! Au fond, ce devrait être contre Jos, qui dit et fait des bêtises, eh bien ! je lui en veux moins qu'aux religieuses, qui ont dû lui fourrer ces idées croches dans la tête.

230

Ce matin encore, elle me montra une lettre de Québec. Au lieu de remarquer la lettre :

— Tu as la même maladie que l'année dernière, Jos, tu devrais faire attention, c'est périodique !

235

— C'est-à-dire, *ma chère*, que je me trouve en conscience d'encourager ton extravagante affection pour Maurice.

— Extravagante toi-même ! fis-je très dédaigneuse.

— Nie donc, que tu l'aimes, Maurice !

240

— Je n'ai rien à nier, ni à avouer. Garde tes lettres, je ne te les ai jamais demandées, et garde tes conseils, je ne les accepte pas. Garde ton frère s'il en a besoin et.. fiche-moi la paix ! — tout cela sur un ton un peu plaisant et en la regardant malicieusement.

— Dis donc, fit-elle, câlinement, l'aimes-tu beaucoup ?

Je la regardai, sans répondre, toujours taquine.

245

— Réponds... rien qu'à cette question !

— *Ma chère* ! d'une façon extravagante !

— Moqueuse !

250

— Je te conseille de ne pas encourager cette *incommensurable* affection, et de soigner ta petite conscience ! — et je riaais comme une folle.

Sans se décourager, me prenant le menton :

— Dis-moi, si tu l'aimes beaucoup ?

— Tu es donc sourde ! Je me tue à te le crier !

255

Elle renonça aux aveux, m'offrit la lettre que je refusai poliment, comme on refuse une invitation qu'on a l'intention d'accepter... et je l'ai, la petite lettre où il sermonne Jos, parce qu'elle ne lui parle pas de moi dans toutes ses lettres.

Encore une crise de conscience traversée, miss Jos ! Si au moins je n'en souffrais pas, je m'en ficherais de ses scrupules !

Moi, je sais plus sûr que cela ! Une chose qui est mal le 260
 lundi, l'est toujours et je la fais quand même sachant qu'elle est
 mal, ou je l'évite... dans mes crises de vertu ! Là encore, c'est
 moi qui en souffre. Et dire qu'on me gronde quand je dis que la
 vie est bête ! C'est pourtant *ben vrai* ! !

5 mars 265

J'ai trop d'ouvrage, je ne trouve pas le temps d'écrire, il fau-
 drait négliger ma classe et... *ben*, j'ai trop de conscience ! C'est
 triste à dire, mais c'est comme ça !

Je vieillis, c'est évident, je n'ai plus quinze ans depuis un 270
 mois, hélas ! hélas ! Aujourd'hui j'ai le rhume, je me dorlote et
 je fais la paresse, et je trouve cela bon, et vrai, j'aimerais à passer
 ma vie, blottie dans mon fauteuil, près d'un bon feu, avec Dic-
 kens ou Walter Scott ! -- mais ce dernier est bien sentimental,
 et on est moins *amis* avec ses personnages. On les sent des êtres 275
 d'imagination. Ceux de Dickens ont vécu, ils sont si vrais, si hu-
 mains, si de tous les jours !

Je m'interromps pour constater que j'écris déplorablement
 comme griffe et comme style... Sœur d[u] P[récieux-Sang] serait
 horrifiée — je garde mes ciselures pour elle, mes abandons et
 mes petits secrets, ma révérende, sont pour moi toute seule ! 280

Quoi qu'a dirait de mes secrets, de *mon* secret, que je ne dis à
 personne, et qui devient petit à petit mon grand trésor, la
 source de mes joies et le sujet de mes rêves.

Il neige, c'est triste, le vent est lugubre et j'ai bonne envie
 d'aller dormir pour oublier le froid et le triste de cette fin d'hi- 285
 ver. Oh le printemps, les ciels bleus, le beau soleil, reviendront-
 ils jamais !

7 mars

290 J'ai fini de soigner mon rhume, je perdais trop de temps —
je suis allée en classe aujourd'hui. — À la récréation, Jos me dit :

— Tu prieras pour moi, veux-tu ?

— Oui, comme d'habitude, je prie tous les jours pour toi,
ma petite Jos, je...

— C'est d'une manière spéciale que je te demande de prier.

295 Elle avait l'air sérieux, une crainte m'étreignit le cœur :

— Maurice est malade ! dis-je en lui saisissant le bras, vite,
vite, réponds, Jos ! — et je la secouais, sans trop savoir ce que je
faisais.

— Mais non, petite folle, il ne s'agit pas de lui, ma parole !

300 Je la laissai pour cacher mon émotion et ma confusion.
Dieu ! que j'ai eu peur ! et que j'ai été stupide de le cacher si
peu.

Après le couvent, Jos qui est chez elle pour quelque temps,
vint faire une promenade avec moi. Il faisait doux et gris comme
305 j'aime. Elle voulut parler de la petite scène du midi — je ne lui
répondis pas.

— Petite bûche, va ! pourquoi gardes-tu tout pour toi ? je
sais bien que tu l'aimes, va !

310 Je ne répondis que quand elle parla d'autre chose. Oui je
l'aime bien, mais il a dit plus que tout, et je ne l'aime pas plus
que tout ! Je m'applique à penser à lui le moins possible. Cela
me distrait et m'empêche d'être toute à mes études, et je veux
apprendre, et savoir et être un jour assez instruite pour qu'il
315 s'amuse avec moi comme si j'étais un garçon ! J'aurais dû être
un garçon, je suis manquée en fille !

13 mars

Pourquoi je prends mon cahier quand j'ai une masse de tra-
vail à faire ? C'est que je suis moins seule avec mon petit confi-

dent tout près.. et ce ne serait pas gentil de ne pas faire un bout de causette, je travaillerai après. Nous sommes en examens. Je suis un peu fatiguée et je dors mal. Je me laisse énerver par cette idée d'examens. Ça et la confession ! C'est réussi comme embêtements ! 320

Je vois Jos depuis qu'elle est chez elle, — elle y passera encore une dizaine de jours. Je ne lui parle pas de Maurice — elle non plus, c'est un sujet banni de nos causeries. Pourquoi ? Parce que je la sens un peu moqueuse et taquine et que je ne puis endurer de l'entendre sur ce sujet sans être crispée. 325

Non, plus je vais, plus je m'assure que c'est mieux de se livrer aux autres le moins possible. On n'est pas compris, mal jugé, froissé souvent... si elle était mon amie et ne fût pas sa sœur — — d'ailleurs, je n'ai rien à en dire. Je ne permets pas les questions aux autres, et même, je m'en fais peu, étant un peu incapable d'y répondre. 330

Maman a été longtemps absente. J'ai honte de le dire, mais je le dis à moi toute seule, j'ai *joui* de son absence. Je me suis sentie si calme, si bonne, si tranquille. 335

21 mars

J'ai étudié avec rage, avec acharnement, je suis à peu près prête pour mes examens, mais un peu morte de fatigue. Je voudrais être plus forte, je ne sais pas résister à une fatigue un peu prolongée. L'hiver s'en va, toute sa blancheur et sa grâce disparues dans l'affreux dégel noir ! Comme il faut les gagner les ciels bleus ! 340

Il faut tout gagner ! le succès dans les études, la paix dans sa chambre, les petits bonheurs qu'on nous dispute, tout, tout ! Et on se gâte l'humeur dans la lutte... 345

Les examens commencent demain — en voilà pour une quinzaine hélas !

9 avril

350

C'est presque un abandon, mon cher journal, moi qui t'aime d'amour tendre, cher miroir de mes imperfections !

355

Depuis quelques jours j'attends Maurice. Je n'ai pas fait de questions à Jos, qui les attend, peut-être, pour me renseigner. Alors je ne sais rien. Je suppose qu'il passe ses vacances de Pâques ici — ce qu'elles dureront, ou le jour de l'arrivée, tout cela, je l'ignore ! Ça paie, d'être orgueilleuse comme moi au moins ! Pauvre petite moi, va !

360

Si Jos m'aimait bien, comme je l'aime moi, elle devinerait que je suis curieuse, et elle ne pousserait pas la taquinerie si loin ! C'est peut-être mieux ainsi, elle me froisse un peu, de sorte que je serai toujours d'une extrême réserve avec elle en tout ce qui concerne son frère.

365

Il me semble que Maurice et moi nous éloignons l'un de l'autre — — — nous finirons par être des étrangers si nous nous voyons dix minutes par année. Est-ce que je l'aime beaucoup ? Vrai, vrai, je ne le sais pas bien.

370

Il se refait en moi un sentiment très complexe pour lui ; il y entre beaucoup de timidité, beaucoup de réserve, une grande crainte qu'il croie que je m'en occupe beaucoup, tout cela m'éloigne un peu de lui, d'un autre côté, le souvenir de ses yeux ou de sa voix m'émeut ; je l'admire, j'ai confiance en lui, je... oui, je l'aime, je l'aime bien, mais..... Chaos ! Chaos !

17 avril

375

380

Je suis folle, j'ai barbouillé deux pages la semaine dernière pour dire que je n'aime pas ou que — — — enfin c'était bien embrouillé, bien bête et pas vrai. Je l'aime, parce qu'il est mon ami, mon seul, et que je suis sa vraie petite amie, et mes vagueries et mes midi à quatorze heures sont des bêtises ! Je continue à être juchée sur mon orgueil et à ne rien savoir par Jos. Comme le ciel est clément et doux en ces beaux jours d'avril, il m'est venu des renseignements d'une source étrange. Gustave, qui m'écrit avec

une belle persévérance, fait allusion au plaisir que j'aurai à voir Maurice cette semaine. Alors — je l'attends plus que jamais ! La figure de maman est triste dans son allongement. Maurice est sa maladie du printemps comme il l'a été l'hiver dernier ! 385

Il n'y a réellement rien autre chose à faire qu'à m'en fiche et... *ben...* je m'en fiche, bien à regret, mais que faire ? Puis-je empêcher M[aurice] de venir ici... et quand il est ici puis-je lui dire : « Monsieur, ne me regardez pas, ma mère ne le permet pas » ? D'ailleurs, elle l'invite ici chez elle avec les autres — 390

Bah ! je perds de belles minutes à écrire des inutilités, preuve que j'ai des loisirs et que mes examens ne sont plus un supplice en perspective.

Il fait beau, idéalement beau, le joli ciel bleu, les arbres où on devine le jeune vert qui arrive ! Je me sens vivante, prête à *re-vertir* et à chanter aussi, et à briller et à être heureuse ! 395

Cher printemps jeune, gracieux et bien discret encore ! — c'est une jeune fille, ce printemps, il n'a que seize ans et nous laisse à peine deviner tous les secrets renfermés dans ses âmes d'arbres, de ciels et d'oiseaux ! 400

18 avril

Maman avait une lettre très pressée à porter à la gare ! Une lettre dominicaine⁸ même ! Alors j'offris gentiment d'y courir et j'y rencontrai Maurice qui est arrivé la nuit dernière. Je revins avec lui — nous marchions lentement mais les minutes couraient ! Le son de sa voix comme je l'aime, et que c'est triste de le voir comme ça à la dérobée pour si peu ! 405

Il m'intimide maintenant. C'est fini de mes allures d'enfant — je suis gauche et j'ai le cœur si ému quand je parle, j'ai peur qu'il ne le devine. Tout cet émoi pour des presque banalités, et — — — 410

396 qui [R se] arrive

8. Voir *supra*, p. 236, 15 janvier 1876, n. 3.

N'importe, je suis bien heureuse ce soir — il me semble que
 415 *Saint-Hyacinthe* est rempli de gens aimables et qui m'aiment, et
 dans ma grande chambre, je ne suis pas seule ; ma joie est accro-
 chée à toutes les mousselines, aux dorures des cadres, aux tran-
 ches des livres, et tout ça brille, reluit et sourit. Si je l'aime ?
 bien sûr je l'aime et de tout mon cœur aussi ! Il n'en demeure
 pas moins tout aussi certain que j'aurais préféré être un garçon
 420 et son meilleur ami. Comme ça aurait simplifié bien des choses !

Ce soir au souper maman *me* dit :

— Maurice est arrivé hier soir, paraît-il.

— Oui, (ma voix était tremblante et j'avais un air aussi in-
 souciant que possible) je l'ai vu aujourd'hui.

425 — Pour lui parler ?

— Oui.

— Longtemps ?

— Pas compté — fis-je raide ment et d'un ton si peu enga-
 geant que les questions cessèrent.

430 Encore une grossièreté à mon crédit. Je *m'*ai en horreur
 quand je ne suis pas polie... mais l'exaspération où me met un
 interrogatoire... public nuit aux jolies manières, ma chère ma-
 dame !

435 Ne pensons pas à elle, ne nous crispons pas, ma petite âme,
 replongeons-nous dans le calme de notre amitié dont c'est l'un
 des beaux jours !

Il m'a regardée avec des yeux chercheurs et très doux —
 nous ne nous sommes pas touché le bout du doigt — — il m'a dit
 « ma petite Henriette », une fois, en me laissant — — j'ai dit *vous*,
 440 lui a dit *vous* en m'abordant, puis *tu*, comme d'habitude. Ça a
 duré cinq minutes et j'attends ces cinq minutes-là depuis trois
 mois et demi ! C'est fou... c'est *ben* possible que ce soit fou, mais
 c'est bon, aussi !

419 aussi [R certaine], que 420 Comme [R nous A ça] [D aurions S aurait]
 simplifié 432 interrogatoire... [D publique S public] nuit

20 avril

J'ai salué Maurice sur la rue, hier : il était avec Eugène⁹ ; au- 445
 jourd'hui c'est jeudi, j'espérais sortir un peu dans l'après-midi,
 mais Auguste est venu ! J'en aurais hurlé si j'avais écouté mes
 instincts féroces. Je me suis contentée d'être maussade et capri-
 cieuse.

Après son départ, maman remarqua qu'Auguste n'avait pas 450
 dû s'amuser avec moi.

« Je l'espère bien, et qu'il ne reviendra plus ! Ne peut-il lire 445
 ou sortir avec ses amis ses jours de congé ? Dans tous les cas, si
 tu l'invites toujours à venir ici, moi je ne lui tiens plus compa-
 gnie !.. » puis éclatant d'un rire très gai : « D'ailleurs monsieur 455
 P[rince], qui est son professeur et mon confesseur, est tout à fait
 opposé à ces tête-à-tête. » Maman rit et ne répondit pas. Ô sa-
 gesse des vieux ! Je vous tire ma révérence, c'est tout ce que
 vous aurez comme témoignage d'admiration.

Malgré mes.. *épreuves*, j'ai le cœur bien joyeux et tout léger 460
 ce soir ! Je vois *sa* lampe, à peine, comme une petite étoile et elle
 me dit, la petite lueur, que mon ami est à quelques pas, et qu'il
 est mon ami même quand nous ne nous voyons pas. Cela suffit
 parce que je ne suis ni exigeante ni gâtée. Ah ! non ! *Ça* surtout !
 Mais.... un jour viendra où je serai gâtée et aimée et jamais 465
 seule, plus jamais !

21 avril

J'écrivais à ma table de travail bien loin de *la* fenêtre (j'en ai 470
 trois !) quand maman entra pour me faire essayer une robe. Elle
 alla à la fenêtre pour la fermer et vit Maurice, paraît-il, moi je ne
 l'ai pas vu et je ne le savais certes pas là !

452 Ne [D peut-être S^b peut-il] lire [R et] ou 455 puis [R partant d'un] [D
 éclat de S^b éclatant d'un] rire

9. Eugène Sicotte, né en 1858, fils de Louis-Victor Sicotte, juge à Saint-
 Hyacinthe, et de Marguerite-Émilie (Amélie) Starnes, fréquenta le Séminaire de
 Saint-Hyacinthe de 1868 à 1873. Il fut admis au notariat en 1880 et pratiqua
 d'abord à Sherbrooke puis à Montréal en 1881, et à Saint-Hyacinthe où il fut
 shérif (voir Recensement, 1871, f. 13 ; *Courier*, 4 mai 1880, p. 3 ; *ibid.*, 21 mai
 1880, p. 2 ; *l'Union*, 5 novembre 1880, p. 3 ; *ibid.*, 4 mai 1881, p. 3).

— Est-ce Maurice dans sa fenêtre ?

— Je ne le sais pas.

475 Elle fit l'essayage avec la figure longue, et la conversation en resta là. Oh l'ennui ! Croit-elle que je parlerais à Maurice ou même que j'oserais lui faire un signe ! Et c'est *cela* qu'elle soupçonne ! et elle m'épie !

480 Je sortis avec Alice plus tard, dans l'après-midi. Au coin, en revenant, rencontre avec Maurice qui me dit bonjour et auquel je répondis en ralentissant mais sans m'arrêter malgré sa prière. En arrivant :

— C'est Maurice que vous venez de rencontrer ?

485 Je filai en haut sans répondre, laissant ce soin à Alice, j'étais si indignée que j'en tremblais ! Que c'est petit ! C'est de la tracasserie pure, cela ! Quel bien me feront ces ennuis ? Est-ce dans l'intérêt de mon bonheur, dont on parle si bien, qu'on s'applique à détruire ma confiance et mon estime ?

Je voudrais me sentir moins d'amertume dans le cœur, mais ces petitesse me révoltent !

490

22 avril

495 Pas même rencontré Maurice mais reçu de lui une chère lettre, où il n'y a ni amertume ni récriminations. Il est meilleur que moi ! Il me dit qu'il n'attend pas de réponse et qu'il ne m'en demande pas. Comme il est loyal et délicat, et comme je respire à l'aise après l'avoir lue, la douce et gentille lettre.

Je voudrais oublier les soupçons humiliants, l'espionnage, la malveillance injuste, toutes ces laideurs qui me dégoûtent !

500 Je ne veux penser qu'à notre amitié si grande, si confiante, si délicate, elle me rend meilleure ; ce serait laid de la rancune dans tout ce rayonnement qui m'illumine l'âme, et ce soir je demande au bon Dieu de m'aider à pardonner à maman son injustice et ses soupçons que je n'ai pas mérités.

25 avril

Il partira demain et, vrai, j'en suis presque contente ! Me faire épier et soupçonner ainsi, je deviendrais enragée dans huit jours ! 505

J'ai rencontré M[aurice] sur la rue. Il était avec un ami, je ne sais qui, je ne voyais que lui.

29 avril

Nous sommes en grands préparatifs au couvent pour l'arrivée des Mères *Saint-Maurice* et *Saint-Marc*¹⁰. Je serai pensionnaire pour une quinzaine parce que je tousse et que je ne devrais pas sortir à l'humidité. 510

Je laisse mon journal ici. Je suis heureuse de ce changement. Ici je me sens étouffer. 515

Je garde dans mon cœur une impression triste du séjour de Maurice ici. Toutes les joies rêvées se sont changées en amertume et dans toute l'honnêteté de ma conscience je ne crois pas avoir mérité les soupçons malveillants de maman. Je ne veux pas être, moi-même, injuste ou méchante, et pour y réussir il faudrait effacer de ma mémoire ces derniers dix jours ! 520

12 mai

Revenue à la maison ce matin un peu malade, et assez indifférente au changement d'habitation. Ici, au couvent, c'est surtout moi que je retrouve et je suis une bien vilaine moi, peu réjouissante et aussi déraisonnable que possible. Je passerais ma 525

511 des [R sœurs] mères 521 mémoire [R de] ces

10. « Les Révérendes Sœurs St. Maurice, Supérieure Générale des Sœurs de la Présentation de Marie, de France, et St. Marc, supérieure de la maison de St. Hyacinthe, sont attendues par le prochain steamer de la ligne transatlantique française [le *Canada*]. De grands préparatifs se font pour recevoir dignement ces deux vénérables Dames qui sont accompagnées de deux autres sœurs » (*Courrier*, 29 avril 1876, p. 3 ; sur sœur Saint-Maurice, voir *infra*, p. 295, 22 septembre 1876, n. 3 ; sur sœur Saint-Marc, voir *supra*, p. 165, 4 juin 1875, n. 43).

vie à décrocher des étoiles et hélas, quand je me figure en saisir
une petite brillante elle me glisse entre les doigts et s'évapore
sans laisser de traces, et moi je pleure sur chaque désappointe-
530 ment comme si on m'arrachait un morceau de cœur.

Pour me rendre sage et pratique on me sermonne et on me
gronde si je parais distraite et détachée des laideurs plates qui
remplissent ma vie.

14 mai¹¹

535 Plus malade — l'inutile docteur est venu me faire tirer la
langue et prendre ma température : « Inutile, docteur, j'ai de la
fièvre toujours ! » C'était vrai pour ce soir. Il m'ausculte, il
prend l'air important ! Le ridicule homme ! Je ne l'aime pas,
oh ! je ne l'aime pas !

540 « C'est le printemps pluvieux et froid », dit-il. Oui et si ce
n'était pas ça, ce serait autre chose, car je sens que j'ai la gorge
d'une extrême délicatesse et que tout me fait mal, le vent, la
pluie, la poussière — oh ! l'horrible poussière ! Et dire que nous
545 sommes poussière ! C'est un peu difficile à croire, que mes yeux
sont faits de poussière, et j'ai beau les regarder minutieuse-
ment, ils semblent faits de plus jolies choses !

16 mai

Je me lève et je descends pour mes repas, mais je me sens
malade ! Rien ne me fait rien.

550 Je ne puis lire, ni faire de la musique, ni causer, ni même
penser sans fatigue. Je pleure pour une paille en croix et je dors
quand je le puis.

527 en [R avoir A^a saisir] une

11. Début des extraits du journal publiés sous le titre « L'amour passa... », le samedi 2 mai 1908, dans le *Journal de Françoise* (voir *infra*, Appendice III, p. 627-644).

On va m'envoyer au bord de la mer quand je serai un peu plus forte. Ce projet de voyage me laisse insouciante, moi qui ai tant désiré voir la mer quand je ne le pouvais pas ! Horrible petite fille va ! 555

Jos vient souvent me voir — elle me parle un peu de Maurice. Je l'écoute sans faire ni remarques ni questions. Hier elle me dit :

— Je crois bien que l'étoile de Maurice décline et que tu t'en occupes peu ! 560

— Tu crois ? fis-je languissamment.

Elle se mit à rire.

— Oui, fit-elle taquine, tu te seras aperçue que c'est un homme et non un Dieu, comme tu as vu que j'étais pétrie d'argile ! 565

— Que veux-tu dire ?

— Que tu me juges et m'analyses trop pour m'aimer autant qu'avant !

Je ne répondais pas. Elle insista. 570

— Réponds, sage de seize ans ! Quand tu seras vieille comme moi, tu auras appris qu'il faut prendre les gens comme ils sont !

— Mais quand ils se font voir à nous *pires* qu'ils sont, comme toi, affreuse petite Jos ! 575

— Alors il faut les deviner et les percer à jour.

— Ce serait plus simple pour eux d'agir *simplement*.

18 mai

Henriette D[urocher]¹² est venue me voir. J'étais dans ma chambre sur le sofa tout énervée encore d'une nouvelle auscultation et peu disposée à être taquinée. Aussi lui en ai-je fait une sortie. 580

555 pouvais [A *pas* !] Horrible

12. Voir *supra*, p. 123, 23 novembre 1874 et n. 31 ; *supra*, p. 160, 1^{er} mai 1875, et *infra*, p. 356-357, 2 août 1877.

Elle amena le nom de Maurice dans la conversation et voulut badiner sur mes sentiments pour lui : « Ne m'en parle plus de
 585 *ce garçon*, tu m'ennuies ! Ne peux-tu trouver un autre sujet de conversation. J'en ai les oreilles rebattues ! »

C'était amusant de voir son saisissement. Je fis mine de m'excuser de ma petite violence, en mettant tout sur le large
 590 dos du pauvre docteur, et la conversation continua paisible, et, de sa part, *respectueuse*.

25 mai

Tous les jours, Jos arrive en courant, après la classe, et me distrait une demi-heure, puis elle repart, me laissant un peu de son animation et de son énergie. Comme elle est vivante et que
 595 je voudrais, mais non, je ne veux pas être elle... elle est intelligente, bien plus que moi, elle a une force de caractère étonnante, mais elle n'a ni tendresse ni ardeur. Elle raille et rit de ce qui me fait pleurer, elle prétend ne pouvoir jamais aimer -- elle parle des siens avec une indifférence qui n'est pas jouée, et
 600 j'aime mieux être moi, passionnée, aimante, impressionnable et faible !

4 juin

Quel orage ! tout est secoué et semble devoir être arraché. C'est superbe, et je me sens toute petite et cependant bien confiante en Dieu si grand mais si miséricordieux, ou plutôt miséricordieux parce qu'il est Grand !
 605

Quel bon moment ! où je me sens et je me vois croire, où je suis comme sortie de moi et en présence de Dieu. Que je voudrais vivre ma petite vie en votre présence toujours, Seigneur !

Je vais un peu au couvent, je m'ennuyais tant à la maison, mais je travaille peu, et mon année ne vaudra pas beaucoup j'ai peur. Cette grande faiblesse persiste, et même mes parents ne se doutent pas de l'énergie qu'il me faut employer à certains
 610

moments, pour ne pas m'étendre, fermer les yeux et ne plus bouger.

615

Je partirai pour la mer du côté de Portland¹³, au commencement de juillet, avec le docteur M[alhiot]¹⁴ et sa famille. Comme j'ai hâte de la voir cette mer dont j'ai rêvé !

Jos me dit que son frère ne reviendra de ce côté qu'en août — il doit aller à Kamouraska, chez sa tante¹⁵ pour le mois de juillet. Je vois ses lettres à Jos qui a pitié de mon orgueil ou qui est fatiguée de taquiner. De jolies longues lettres, on le sent très ardent à ses études, satisfait et heureux. Que le bon Dieu le bénisse et le protège et qu'Il le garde aussi bon qu'il est intelligent. Et pour moi ? Je ne sais trop — c'est comme si l's'éloignait dans le vague, comme si tout notre joli passé était très loin. J'y pense très doucement mais bien tranquillement, et si Jos ne me passait pas ses lettres, je n'en souffrirais pas !

620

625

624 et [D qu'il S qu'Il] le

13. Portland (dans l'État du Maine, aux États-Unis) et ses environs, en particulier Old Orchard Beach, étaient des stations balnéaires très fréquentées par la bourgeoisie québécoise au XIX^e siècle. Un guide touristique de l'époque signale, à propos de l'un des nombreux hôtels de la côte : « *It has long been a favorite resort of gentlemen from Canada, who come here with their families to enjoy the benefits of sea-bathing, in which they have great faith* » (Edward H. Elwell, *Portland and Vicinity*, Portland, W. S. Jones, Loring Short & Harmon, 1876 [éd. fac-similé, Greater Portland Landmarks, 1975], p. 109). Le même guide décrit une coutume selon laquelle, le 26 juin de chaque année, la population locale et les estivants se rendaient à la plage de Old Orchard pour s'y baigner car la mer était censée posséder des propriétés médicinales particulières ce jour-là. Un train de la ligne du Grand-Tronc, qui reliait quotidiennement Portland à Montréal et à Québec, s'arrêtait à Saint-Hyacinthe. Le trajet, d'une distance de 422 km, s'accomplissait en 15 à 17 heures (voir *New England : A Handbook for Travellers*, Boston, James R. Osgood & Co., 1883, p. 287-291 et 431).

14. Adolphe Malhiot (graphie qu'on trouve dans presque tous les documents), médecin, né en 1815, fils cadet de Julie Boucher de La Perrière et de François-Xavier Malhiot (A. Couillard-Després, *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours*, t. II, p. 91). Il avait été maire de Saint-Hyacinthe (1866-1867) et il était probablement le médecin de la famille Dessaulles : en 1857, il avait soigné Rosalie Dessaulles, grand-mère d'Henriette (voir lettre de Louis-Antoine Dessaulles à Louis-Joseph Papineau [où l'on trouve la graphie « Mailhot »], 14 juin 1857, musée McCord, fonds Dessaulles). Les familles Malhiot et Dessaulles se fréquentaient : une lettre de Fanny Lemay Dessaulles à sa mère parle de tableaux vivants joués chez le docteur Malhiot (24 août 1869, fonds privé). Adolphe Malhiot est décédé le 2 novembre 1878 (voir *Courrier*, 5 novembre 1878, « Décès », p. 3 et « Obituaire », p. 2 ; « Feu le Dr Malhiot », *l'Union*, 7 novembre 1878, p. 2).

15. Nous n'avons pu identifier cette personne.

630 Est-ce contradiction... suis-je insouciante parce que je suis faible ? Je ne sais trop. J'y pense peu et cela sans m'y forcer comme déjà !

15 juin

635 Je renonce à me traîner au couvent — à quoi bon en savoir si peu plus, si je dois mourir.. car cette idée me vient souvent quand je me vois changer si rapidement. J'ai dit au docteur hier :

— Dites donc, vous, allez-vous me guérir, ou bien m'expédiez-vous dans les étoiles bientôt ?

— Veux-tu te taire ! tu n'es pas malade — c'est de la faiblesse !

640 — *Ben*, si je ne suis pas malade, je serais curieuse de voir comment on est malade ! Savez-vous que je ne puis plus me coiffer seule ?

— Trop de cheveux, grogna-t-il, faudrait les couper !

Je me pris la tête à deux mains.

645 — Jamais, vous m'entendez, jamais ! Vous m'enterrez avec mes cheveux !

— Ta, ta ta, je t'envoie à la mer et aussitôt que possible, et tu reviendras grasse et bien forte, tu entends, fillette ?

650 — Tant mieux, car j'ai beau ne pas être malade, docteur, je n'en puis plus de vivre si peu ! — et de grosses larmes descendirent malgré moi, et le lâche docteur se sauva.

Et je pars bientôt et en attendant je ne remue plus, je suis trop trop fatiguée !

22 juin

655 C'est donc bien vrai et je partirai la semaine prochaine pour aller très loin, un vrai voyage, aux États-Unis, et je verrai la vraie mer, et je m'y baignerai ! Quoique molle et paresseuse, je me berce doucement dans ce beau rêve et quand il me vient une grande frayeur que ce ne soit qu'un rêve, j'écoute les propos à la

maison ; je regarde le joli costume de baigneuse et les gentilles 660
petites toilettes que maman et Rosalie préparent, avec un inté-
rêt qui me gagne, les jours où je ne suis pas alourdie par la cha-
leur et la fièvre. Car j'ai de mauvaises journées où je me traîne et
où rien me fait rien.

Je me fais un singulier effet de petite personne champi- 665
gnon ; il me semble que mon passé, si peu long encore, est loin,
et mon passé c'est un an, trois mois... il ne me tient plus, il est
comme un rêve fini. L'avenir, c'est ce voyage en pays inconnu,
avec des amis de mes parents, que je connais, mais qui me sont 670
bien indifférents — je ne tiens donc pas, non plus, à cet avenir.
Je ne me l'imagine pas, parce que je suis trop fatiguée — je sais
que je pars, je suis contente parce que c'est du nouveau, et que
peut-être je trouverai dans ce là-bas où on m'envoie, cette vie
qui me manque et qui me laisse si... si *champion*, que je suis un 675
peu dégoûtée de moi et de tout. Je dis cela à toi tout seul, cher
petit confident discret. On m'a déjà grondée et, oui, ridiculisée,
pour avoir dit tout ce si vrai sentiment. C'est ridicule à mon âge
de parler ainsi — — pourquoi ? parce que je suis jeune paraît-il.
C'est peut-être justement pour ça, pourtant, que je m'embête. 680
Je vis dans ma chambre comme une religieuse, et je ne fais ja-
mais ma volonté. Si j'étais plus vieille, et quand je serai plus
vieille, j'ai idée que ça changera... et je ne puis croire que tout
sera terne et ennuyeux comme maintenant ! J'aurais dû être un
garçon, et s'il n'y avait aucun moyen de me faire garçon, cher 685
bon Dieu despotique n'aurais-tu pu me faire oiseau ? Oh les jo-
lis et les heureux !

Jos se trouve bien à plaindre parce que je pars, et je me
trouve à ce propos une bien vilaine petite égoïste, puisque je
contemple son chagrin avec... oui, hélas, avec ravissement. Je 690
lui ai avoué hier ce monstrueux sentiment. Elle fut indignée, et
moi, lui passant les bras au cou : « Si tu as tant de peine, petite
Jos, c'est que tu m'aimes, et j'aime que tu m'aimes. » *Cela* a
calmé son indignation, elle a même paru satisfaite. N'empêche
que j'ai un cœur laid !

J'apporte mon cahier avec moi là-bas, ce sera mon seul con- 695
fident car la vieille Louise et la vieille Sophie ! et le vieux doc-

teur et madame sa femme¹⁶ ! Est-ce amusant de penser que cette collection sera mes compagnons de vie six semaines ou deux mois ! Là-bas, heureusement je trouverai les La Mothe¹⁷.
 700 Le bon monsieur G[uillaume], la solennelle, superbe, glaçante madame ! Alice, Juliette et la mignonne Marie.

2 juillet

Comme je suis malade, mon Dieu, puis-je bien guérir et devenir forte — j'en doute quand je m'éveille après une nuit
 705 comme la dernière, agitée par la fièvre et tour à tour brûlante et glacée, et le matin on me lave, on me coiffe, on m'habille, et malgré tout cela, il faut me coucher sur le sofa et me reposer avant de pouvoir déjeuner. Je n'ai plus de ressort, d'intérêt à rien. Que je voudrais ne plus être malade, d'une manière ou de
 710 l'autre, guérie ou morte.

699 je [R retrouverai] les [D Lamothe S La Mothe]. Le 706 me [D lève S lave], on me [D peigne S coiffe], on

16. Hermine Marguerite Lamothe (1823-1899), fille de Joseph-Maurice Lamothe et de Marie-Josette Laframboise, et son mari Adolphe Malhiot (voir *supra*, p. 255, 4 juin 1876, n. 14). De ce mariage étaient nées cinq filles : Marie (1846-1881), devenue religieuse (Marie-Aimée-de-Jésus ; Éliza Saint-Jacques, sœur de Maurice, portera le même nom en religion) de la Présentation de Marie en 1873 (voir *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1881 à janvier 1884*, vol. 1, p. 54-63) ; Hermine (1848-1878), qui avait épousé en 1868 Louis Tellier, avocat, député de Saint-Hyacinthe (1878) ; Sophie (1849) ; Louise (1850) ; Virginie (1855), qui avait épousé Pierre Fauteux, le 16 novembre 1875 (voir *Courrier*, 20 novembre 1875, p. 3). Les cinq sœurs avaient fréquenté le couvent de Lorette entre 1858 et 1867. Voir ACPM, Livre de comptes, f. 40-43 ; Recensement, 1861, f. 13 ; Recensement, 1871, f. 89 ; J.-J. Lefebvre, « La famille Lamothe, de Montréal », *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, vol. 12, n° 2, février 1961, p. 59.

17. Guillaume Lamothe (on écrit aussi La Mothe) (1824-1911), fils de Joseph-Maurice Lamothe et de Marie-Josette Laframboise, avait épousé, à Florence, en 1850, Marguerite de Savoye (1826-1915). Selon les notes généalogiques communiquées à Marie Saint-Jacques Guimont par Marie Laframboise (ms., 6 f., fonds privé), ils auraient eu quatre enfants : « Loulou », Alice, Juliette et Henri. Caroline Dessaulles dit avoir été l'amie de « Loulou » (Marguerite, 1853-1939, qui avait épousé en 1873 Rosaire Thibodeau, nommé sénateur en 1878 : M^{me} F.-L. Béique, *Quatre-vingts ans de souvenirs*, p. 37). Jean-Jacques Lefebvre signale une autre fille : Marie (1867-1958), qui épousa en 1892 Charles Barnard, avocat (voir « La famille Lamothe, de Montréal », *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, vol. 12, n° 2, février 1961, p. 60). Guillaume Lamothe était le frère de madame Malhiot (Hermine Lamothe).

Pauvre docteur insensé, ou menteur comme un démon, qui dit que je ne suis pas malade ! Je croirais plutôt que je me meurs.... L'horrible mot et la triste chose, mon Dieu, aidez-moi ! Je ne veux pourtant pas mourir — Mais si Lui le grand bon Dieu le veut et l'a décidé, cela se fera puisque je suis sa chose — ce mystère-là est insupportable ! Pourquoi nous a-t-il créés, que lui faisons-nous et que lui importe que nous soyons ou pas ?.. Je suis trop fatiguée et ces pensées tourbillonnent dans ma tête et me font mal, parce que je ne me sens pas bien bonne au *fond*.

Orchard Beach. 9 juillet

Depuis trois jours ici, je vis dans un rêve, contemplant la mer, respirant ce bon air parfumé de varech, me demandant si je suis bien moi, l'*ex* petite misère, la petite loque, partie il y a quatre jours de Saint-H[yacinthe] tenant à peine ensemble !

Que tout cela est beau, et que c'est bon de vivre et de me dire que la vie me revient par toutes ces belles choses. Mes yeux sont ravis, mes oreilles sont ravies, je ne me lasse pas de la regarder la belle mer tant rêvée et si plus belle que mon rêve ! Je ne me lasse pas de l'entendre, et le jour et la nuit elle me berce, elle engourdit en moi toute la sourde souffrance, les petites agitations, les inquiétudes vagues qui accompagnaient mon grand état de faiblesse. Et tout ce grand apaisement se manifeste par un sommeil qui m'anéantit le matin, l'après-midi et toute la nuit. Couchée à 9 heures hier soir, je ne m'éveillai ce matin qu'à 9 heures, ayant dormi ces douze heures sans interruption. De mon lit je vois la mer. Je me suis habillée en poussant des exclamations admiratives qui faisaient sourire Mademoiselle Louise entrée pour s'informer de la « petite malade ».

Elle est un peu pincée, cette si petite et si importante mademoiselle Louise ! Alice et Juliette ont leur chambre vis-à-vis la mienne sous la surveillance directe de leur solennelle mère. Elles seront mes compagnes habituelles et nous laisserons Louise et Sophie se faire des mines dans leur glace, changer de toilette quatre fois par jour pour faire la conquête des Yankies !

737 habillée [R *ce matin*] en 742 leur [D *solanelle S solennelle*] mère

J'ai passé la matinée avec Alice, nous étions couchées sur le sable, à l'abri d'un rocher, un peu éloignées de l'hôtel... sans causer, sans lire — à regarder, à écouter, à rêver, dans un état de béatitude absolument ravissant ! Les bonnes heures ! La
 750 bonne vie où il n'y a qu'à se laisser vivre dans le beau !

10 juillet

Je viens de faire une superbe acquisition. Une plume toujours prête à écrire, où l'encre ne s'épuise pas. Juste ce qu'il faut pour écrire sans m'enfermer dans ma chambre. Je vis sur la
 755 grève !

Pris mon premier bain ce matin. C'est un enchantement et le bon vieux docteur dut gronder pour me faire sortir de l'eau. Je suis brisée, moulue, je n'ai pu nager, je suis si peu forte encore — mais je sais que dans peu de jours je suivrai Alice qui
 760 nage comme un poisson.

Je suis en ce moment avec Alice sur un rocher d'où nous voyons très loin, et aussi loin que nous voyons, c'est la mer toute verte, de grandes vagues frangées d'argent et sa continuelle
 765 plainte si triste et que j'aime. Je n'entends plus qu'elle en dehors, et elle fait tout taire en dedans aussi. Mon âme est engourdie — c'est à peine si je me sens vivre, ou plutôt je vis d'une vie si idéale, si loin de tout ce qui froisse et de tout ce qui fait mal, que je voudrais devenir une petite huître, habitant le sable doré,
 770 baignée par la mer verte, sans âme, sans cœur, sans rien que ma coquille jolie !

Je viens de m'interrompre pour répondre à Alice qui s'informe curieusement de ce que j'écris.

— Rien, répondis-je sans me compromettre.

— Dis simplement que tu ne veux pas me le dire.

775 — Eh bien, je ne veux pas te le dire — et de plus, ça ne se dit pas — ce sont des mots, et je n'arrive pas à leur faire dire mes impressions. C'est si beau si beau, Alice, que je remercie dix fois par jour le bon Dieu d'avoir créé la mer... et moi !

746 Alice, [A^a nous étions] couchées 763 verte, [R avec] de sa [D grande
 Sb continue] plainte

— Petite rêveuse, va !

J'ai voulu penser à Maurice, mais j'essaie de ne pas céder à la tentation — cela me remettrait dans *ma* vie et je veux être une hûître et heureuse ! 780

11 juillet

Hier, une soirée inoubliable. Très fatiguée, le bon docteur m'avait installée dans une chaise longue sur la véranda, qui ressemble au pont d'un navire. Un clair de lune superbe éclairait *ma* mer féeriquement, elle chantait très doucement, et du côté du salon, un jeune musicien jouait des nocturnes de Chopin dont j'ai joui à en avoir mal. Ça semble une contradiction.. c'est ainsi pourtant. J'étais sortie de moi-même ! En laissant le piano, il vint à la porte-fenêtre près de laquelle j'étais étendue. «*Thank you so much, and do play again !*» fis-je d'un ton suppliant, oubliant que je ne le connaissais pas. — Il s'approche et constatant qu'il avait affaire à une enfant il s'assit près de moi et me demanda si j'aimais la musique, si je jouais, si j'étais malade depuis longtemps. Enfin dix minutes de causerie à laquelle Alice vint se joindre et elle lui demanda son nom. C'est un monsieur Robinson (Henry)¹⁸. C'est un grand nonchalant, très pâle, qui a des yeux tristes et flamboyants, une main très fine et très blanche, un sourire un peu dédaigneux — je le crois malade — il a la voix douce et parle lentement — il ne sait pas le français et je me demande comment un Anglais peut jouer avec tant d'âme ! Car il n'est pas Américain¹⁹. Il est ici au même hôtel que nous. Il m'a promis de jouer demain matin tout ce que je voudrai. — Made- 785 790 795 800

785 la [D *verandah S veranda*], [A *qui ressemble au pont d'un navire*]. Un 787 chantait [R *la mer*] [D *si S^a très*] doucement 803 est [R *au*] ici

18. Henry Torsey Robinson, né à Hallowell (Maine, É.-U.) le 16 décembre 1848, fils aîné de William Shaw Robinson et de Eunice Sampson (*Hallowell Vital Records*, vol 1 : *Births*, p. 250 ; Maine State Archives, *Federal Population Census — 1850*, Hallowell, Maine). Nous n'avons pu trouver de renseignements au sujet de ses études ou de sa carrière.

19. On ne saurait préciser pourquoi Henriette Dessaulles attribue à Henry Robinson la nationalité anglaise, à moins que ce ne soit à cause de son accent du New England : il est né aux États-Unis, à Hallowell (Maine) (voir *supra*, n. 18).

805 moiselle Louise me fait un discours pour me prouver que j'ai eu tort de lui parler. Bah ! je suis une enfant — et c'est un Anglais !

Malgré leurs cérémonies et leurs minauderies, elles sont très bonnes, et je les aime assez. Le cher vieux docteur grogne avec frénésie : à table, il grogne contre le menu, sur la grève, 810 contre le vent et le sable, et ailleurs contre tout ! C'est si amusant ! J'ai toujours peur de perdre mon petit air sympathique et d'éclater de rire.. catastrophe qui me ferait perdre toutes les bonnes grâces dont je jouis !

815 Quelle vie de paresse ! Ne rien faire de tout le jour que manger, se baigner, dormir, jaser, et rêver ! Je suis si mieux déjà !

Reçu une jolie lettre de Jos où je trouvai un souvenir gentil de Maurice qui est à Kamouraska²⁰ — à la mer aussi, mais la mer froide d'en bas de Québec. Il est si loin, si loin. J'aime trop à y 820 penser pour réussir toujours à ne pas y penser. Comme ce serait joli de le voir ici, de causer avec lui comme je viens de le faire avec ce grand bel Anglais qui daigne être aimable pour Alice et moi.

12 juillet

825 Ce matin monsieur R[obinson] me fit jouer, ce qui m'intimida beaucoup, mais je ne me fis pas prier.

Il m'offre de me faire travailler un peu avec lui tous les matins. Il dit que j'ai de l'âme !(?), qu'en travaillant je deviendrais musicienne. Que tout cela m'a rendue heureuse ! et j'ai accepté 830 avec enthousiasme ses offres de m'aider.

822 grand [D beau S bel] Anglais 826 je [R le fis sans A^a ne] me [D faire S^a fis A^a pas] prier

20. Située à 145 km de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent, Kamouraska était une station balnéaire très fréquentée. Sur ce lieu de villégiature, J. M. LeMoine cite longuement A.-B. Routhier, « poète de Kamouraska » (voir *l'Album du touriste*, Québec, Augustin Côté, 1872, p. 318-324). Arthur Buies y consacre une chronique du *Pays* en septembre 1871 (voir Arthur Buies, *Chroniques I*, éd. critique par F. Parmentier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 135-140 ; voir aussi *ibid.*, p. 437-438) et une autre du *Canadien* en 1873 (« Kamouraska », 13 août 1873, p. 2).

Il a fait très chaud, si j'en excepte l'heure de musique, j'ai somméillé presque tout le temps, sur la véranda dans un hamac, sur la grève, couchée sur le sable. J'ai fini ma toilette pour le dîner et je griffonne pendant qu'Alice chante le duo de Faust et Marguerite « Je t'adore²¹ », etc. —

835

Adorer un homme ou une femme cela se fait-il ou bien est-ce une phrase ? Sagesse, en demandant de t'aimer plus que tout (comme tu dis m'aimer, toi) prétendais-tu à un tel culte ? Alors où serait ta sagesse, je n'y croirais plus, va !

Comme *il* est loin de moi. J'y pense quand je prétends somméiller.... Suis-je donc une petite blagueuse et est-ce que j'essaierais de me tromper moi-même ?

840

Trop de questions, ma mie... ne pense plus à tout cela ! regarde le ciel et la mer, écoute-la chanter, laisse-toi bercer et ne te questionne plus ! À quoi bon te tourmenter ! repose-toi... tu étais si heureuse à tes heures d'huître !

845

13 [juillet]

Alice et moi sommes sur *notre* rocher, loin des baigneurs, et respirant un peu. Il fait chaud encore aujourd'hui.

J'ai fait un peu de piano avec mon Anglais. Travaillé la petite romance Mend[elssohn] « En Gondole²² » — Monsieur R[obinson] est curieux de savoir où nous (Al[ice] et moi) passons nos après-midi. J'allais le lui dire, bien simplement, quand Alice intervint et m'en empêcha. J'en suis bien contente maintenant — il voulait peut-être nous retrouver et nous perdions alors la possession exclusive de notre si joli rocher ! J'y passe des heures délicieuses.. je ne suis plus moi, j'ai des ailes, et en moi, des voix qui chantent. Je n'avais jamais senti en moi tant de vie et tant de joie de vivre ! Et j'aime Dieu, je le sens là tout près,

850

855

832 la [R verandah] dans 836 se [D fait-i S^a fait-il] ou bien [R si c'est A^a est-ce] une 855 peut-être [R se join] nous

21. De l'opéra de Charles Gounod, *Faust*, acte III, scène 11.

22. Figure sous le titre « In a Gondola » (Premier Livre, n° 6, p. 13-14) dans l'édition des *Romances sans paroles* dont Henry Robinson lui fera cadeau (voir *infra*, p. 268, 21 juillet 1876 et n. 27).

860 je le vois, je le touche et tout mon ravissement est une grande et
longue prière.

Alice a lu par-dessus mon épaule — elle rit de mes « extases » et m'ordonne d'écrire des faits. Quoi par exemple ? « Eh bien, notre promenade de ce matin, nos connaissances ! parle de moi, dis que je lis la *Revue des deux mondes* en cachette²³. »

870 La sorcière ! C'est vrai pourtant ! Et ce matin notre promenade à Saco²⁴, en longeant la mer, a été charmante. Oui, j'ai connu trois Américains, assez ronds d'allures, mais très intelligents et qui ne se croient pas des phénix parce qu'ils savent parler d'autre chose que du temps. Ils se prétendent émerveillés de ma connaissance de l'anglais, de mon accent si pur ! Je sais qu'ils me flattent — n'importe j'avale tout gloutonnement au risque de m'étouffer avec leurs compliments.

875 Voilà qui jure un peu avec mes extases, et Alice rirait encore plus de moi si elle savait ! Avec son nez fourré partout, elle le lira peut-être un de ces jours. Ah ! les phrases ! Petite moi, tiens-toi bien, n'écris que du vrai, ne cultive que du beau et la vanité c'est laid et bien plus, c'est bête !

16 juillet

880 Rien reçu de Jos encore malgré ses promesses ! C'est une affreuse petite Jos, et je lui en voudrais si je l'aimais moins. Je me console de mes déceptions en écoutant monsieur R[obin-

23. La *Revue des deux mondes* n'était l'objet d'aucune condamnation ni même d'une mise en garde. On la recevait dans quelques collèges et dans des maisons bourgeoises. Aux yeux du clergé, cependant, certains de ses collaborateurs pouvaient passer pour avoir des idées dangereuses et la revue pouvait contenir des articles à ne pas mettre entre toutes les mains. Il s'agirait donc d'un interdit familial, fortement secondé par des conseils cléricaux (renseignement communiqué par M. Nive Voisine).

24. La plage à Old Orchard forme un hémicycle d'environ quinze kilomètres, dont les deux pointes sont Prout's Neck au nord et Fletcher's Neck au sud, à l'embouchure de la rivière Saco et près de la ville du même nom. Même à marée haute la plage accueillait facilement les voitures ; à marée basse, elle constituait « l'une des plus larges et des plus belles avenues que l'on puisse trouver » (voir E. H. Elwell, *Portland and Vicinity*, Portland, W. S. Jones *et al.*, 1876 [éd. facsimilé, *Greater Portland Landmarks*, 1975], p. 112, 131).

son]. Il joue comme un ange — du Chopin aujourd'hui ! C'est si beau, j'en ai l'âme toute vibrante et un peu meurtrie aussi !

Comme il a dû souffrir, ce Chopin, pour que l'écho de sa souffrance nous fasse aussi mal, et je suis si étrangement faite que je jouis à être ainsi remuée. 885

Monsieur R[obinson] s'aperçoit de l'effet de sa musique. «*Child, child, how intensely you feel music !*» m'a-t-il dit tout à l'heure. 890

Ça m'agace qu'il soit Anglais — — — je lui pardonnerais d'être Américain. Ils me plaisent assez, eux... et les Irlandais ? — oui comme les Français !

18 juillet

J'étais si fatiguée aujourd'hui que le bon vieux grognon de docteur m'a condamnée à la chaise longue, et je n'ai pu me joindre aux autres qui sont toutes allées avec madame Lamothe, chez madame Smarthe²⁵ passer l'après-midi, dîner et elles ne reviendront qu'après la soirée. Madame Malhiot a ronflé tout l'après-midi le nez dans un journal, et je prends ma plume pour ne plus regarder la mer qui étincelle et me fait papilloter les yeux. Je l'ai contemplée si longtemps, perdue dans une rêverie si vague et si douce qu'elle ressemblait à ces songes qui nous laissent une impression jolie qu'on ne parvient pas à saisir au réveil. Que c'est bon ne rien faire — — ne pas penser — voir les nuages en haut, la mer en bas, les sentir si grands et soi si petite... les sentir des choses, et soi une âme... c'est-à-dire que je puis monter, m'élever, arriver un jour jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infinie Grandeur, et la mer sera toujours là, roulant ses eaux vertes, chantant, se plaignant ou hurlant, une chose bien belle, mais une chose ! 905 910

Et cela me rend heureuse, parce que le beau me sort de moi, me donne des ailes et un immense désir de tout ce qui est

883 Il [D me S joue] comme 903 ces [D rêves S songes] qui 909 roulant [R le] ses 910 chose [D si S bien] belle

25. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

plus beau que tout, et qu'on voudrait voir sans savoir ce que
915 c'est ! Je veux bien croire

Interruption de deux heures, ce sera bientôt l'heure du di-
ner.. monsieur R[obinson] est venu s'asseoir près de moi, ins-
tallé « en Anglais », avec une minuscule petite table à tiroir, d'où
920 il a sorti du papier à musique, une plume fontaine²⁶ et l'inten-
tion bien arrêtée d'écrire la petite berceuse à laquelle je devais
trouver un nom. Il n'a pas travaillé et il m'a empêchée d'écrire,
ce qui n'est pas un grand malheur en ce qui me concerne. Je le
croyais avec les autres, chez madame S[marthe]. Il dit que cela
l'ennuie ces « *family affairs* ». J'ai ri de lui, sept étrangères chez
925 une étrangère, c'est une singulière affaire de famille.

Nous avons beaucoup causé — c'est un vieux bonhomme, il
a vingt-sept ans ! Je m'en doutais ; au commencement de nos
conversations il m'appelle cérémonieusement *Miss*.. puis quand
il s'anime il lui arrive souvent de dire « *Child* » — ce que j'aimais
930 plus ou moins avant de savoir son âge. Je lui ai très gravement
dit cela, ce qui l'a fait rire immodérément. Alors madame Mal-
hiot s'éveille en sursaut, balbutie quelques mots d'anglais de
fantaisie, et nous plante là pour aller se préparer pour le dîner.

— N'allez-vous pas faire votre toilette aussi ? demande ce
935 sage.

— Ne me trouvez-vous pas bien, ainsi ?

— Non, votre robe de mousseline sera trop légère d'ici à
une heure.

— Je mettrai un tricot, et je ne monte pas, je suis trop fati-
940 guée.

— Raison de plus pour ne pas vous exposer à prendre
froid. Soyez raisonnable et allez mettre une robe chaude.

Je refuse — il insiste — je me fâche — il persiste avec son
ton tranquille exaspérant... alors je prends mon livre et ne lui
945 réponds plus — il voit le docteur, et va lui demander si ce ne se-
rait pas plus prudent, etc. — Le docteur vient de suite m'ordon-
ner le changement de toilette. Je pars, enragée d'être forcée de

26. De l'anglais « *fountain pen* » : stylo. *Stylograph* n'apparut en anglais qu'en
1882 et ne fut adopté en français qu'en 1907.

suivre non ses conseils mais presque les ordres de ce *fichu* Anglais !

Me revoilà sur la véranda, j'écris sans lever les yeux et je me garde bien de regarder le grand R[obinson] qui m'observe par-dessus son journal. Il ne me fera pas sourire le vilain monsieur ! Je lui apprendrai à se mêler de ce qui le regarde. Il vient de ce côté. Rien ne me fera lever la tête — Bon voilà la cloche... et l'Anglais à deux pas qui me parle.. je n'entends pas !

10 heures

Elles n'arrivent pas, je suppose qu'elles s'amuse bien, moi je suis dans ma chambre et même dans mon lit — j'écris parce que je ne puis dormir avant leur retour.

Après dîner monsieur R[obinson] a porté la grande chaise longue dans le coin près du piano, puis il m'a dit : « Mettez-vous là, je jouerai pour vous tout ce que vous voudrez. » Comment continuer à être fâchée ? Aussi j'y ai renoncé, et je lui ai fait payer sa dette en musique superbe. À neuf heures il cessa. « *You look very pale and tired, child, you ought to go to bed.* » Et docilement je suis montée. Il est amusant avec ses airs de despote ! Quand je serai moins fatiguée, je connais une petite personne qui regimbera un peu beaucoup, s'il s'avise de vouloir la conduire ainsi !

Il m'adoucit et m'assouplit avec sa musique. Je suis peut-être une espèce de « petite crocodile » !

Eh bien, je m'endors et je renonce à attendre Alice et les autres. J'aurais tant voulu une lettre de Jos et des nouvelles de M[aurice] aujourd'hui ! Mais je ne me plains pas de ma journée — je l'avais entrevue si longue et si ennuyeuse quand *elles* m'ont laissée seule avec le docteur et sa grosse femme ! Ce que j'avais oublié de faire entrer dans le programme, c'est monsieur R[obinson] et aujourd'hui, il a été mon salut.

21 juillet

Je n'écris pas bien souvent dans le cher petit cahier. Le
 980 temps passe à rien et avec une rapidité étonnante. Reçu hier soir
 une courte lettre de Jos qui est à Saint-H[yacinthe]. Elle ne parle
 pas autrement de M[aurice] que pour dire qu'il est toujours à
 Kamouraska. Le reverrai-je jamais !.. J'y pense beaucoup, beau-
 coup, et je n'ai jamais tant désiré le voir. Il sera tout autre, et j'ai
 985 peur, peur de ne plus le retrouver en grand ami si doux !

Je suis bien déraisonnable, j'ai défendu qu'il m'écrive, et je
 lui en veux presque de son obéissance.

Quand le reverrai-je ? — sera-t-il à Saint-H[yacinthe]
 quand j'y reviendrai ?

J'étudie bien avec monsieur R[obinson]. Comme je com-
 prends ce que je n'avais jamais soupçonné avant !.. Je lui devrai
 ma première vraie révélation de la musique. Il profite de son
 rôle de professeur pour exercer tranquillement son autorité et
 sa surveillance (paternelle, je lui dis en me moquant) sur ma pe-
 995 tite personne qui suis toute saisie de ne pas plus me révolter
 contre cette étrangeté !

Il m'a donné une jolie édition des « Romances sans paro-
 les » de Mend[elssohn]²⁷. J'hésitais à les accepter, il m'a dit :
 « *You must keep them and play them for my sake* » et j'ai cédé. J'en ai
 1000 pris l'habitude avec ce diable d'Anglais tranquille ! Je le crois

995 qui [R est A suis] toute plus [D se S me] révolter 998 J'hésitais [R
 pour A à] les

27. *The Six Books of Songs Without Words (Lieder Ohne Worte) for the Pianoforte*, by Mendelssohn, edited by J. W. Davison, Londres et New York, Boosey and Co., s.d., 98 p. (exemplaire ayant appartenu à Henriette Dessaulles, fonds privé). La page de titre porte dans le coin supérieur droit l'inscription manuscrite : « J. Henry Robinson / Old Orchard Beach / Maine / July 17, [...] ». Selon la date de cette inscription, la chronologie du *Journal* serait incertaine. Le millésime figurait sans doute dans la marge de droite, maintenant entièrement rognée. À gauche, au-dessus du titre, de la même main : « Montreal ». À droite, au-dessous du titre, d'une autre main : « Miss Dessaulles / St. Hyacinthe ». Seuls les nos 6 du 1^{er} livre (« In a Gondola »), 6 du 2^e livre (« Barcarole »), 6 du 3^e livre (« Duetto »), 5 du 4^e livre (« Volkslied ») et 5 du 5^e livre (« Venetian Barcarole ») portent des titres imprimés. Le n° 3 du 1^{er} livre porte un titre à l'encre, d'une main étrangère semble-t-il : « Hunting Song ». Les autres titres manuscrits seraient d'Henriette Dessaulles : « Confidence » (1^{er} livre, n° 4), « Inquiétude » (1^{er} livre, n° 5), « Consolation (?) » (2^e livre, n° 3), « Chanson du printemps » (5^e livre, n° 6), « Chanson du rouet » (6^e livre, n° 4), « Berceuse » (6^e livre, n° 6).

bien malade, il ne semble pas devenir mieux, et il est triste souvent à faire pitié.

23 juillet

Monsieur R[obinson] nous a procuré à Alice et à moi un plaisir charmant. Il a obtenu de madame L[amothé] de nous emmener avec lui pour une promenade à cheval. Et sur cette belle grève si unie, nous avons fait une promenade inoubliable. 1005

Ce vieux tyran ne permettait pas les galops trop prolongés, et nous l'écoutions avec une docilité aussi comique que rare ! Louise et Sophie nous regardaient partir avec des airs d'envie. Elles sont convaincues, je gage, que nous leur volons un cavalier. Nous ne [le] leur volons pas, car il ne s'est jamais occupé que de nous « les fillettes » comme elles disent un peu dédaigneusement. 1010

Nous sommes revenues pour l'heure du bain — et après le lunch j'ai dormi toute l'après-midi d'un sommeil de plomb. Monsieur R[obinson] a passé la soirée avec nous, il parlait si peu que je lui demandai ce qu'il avait. «*Nothing, darling, I feel a bit tired.* » Alice me pinça le bras à me faire presque crier. — Il était distrait, il a oublié à qui il parlait. *Darling...* chérie — — le mot français est bien plus joli. 1015 1020

Plus tard je lui demandai s'il était trop fatigué pour jouer. Il me répondit oui et me promit de jouer demain matin aussi longtemps que je le voudrai. Je ne devrais pas m'en occuper puisque ça doit être une distraction — cela m'ennuie qu'il m'ait appelé «*darling*» — je ne veux être la chérie de personne que la tienne, mon ami si loin ! 1025

1007 avons [D eu S^a fait] une
1019 bras [R pour A^a à] me

1015 sommes [D revenues S revenues] pour

25 juillet²⁸

Grand émoi dans l'hôtel ce matin. Ce pauvre monsieur
 1030 Rob[inson] a eu une hémorragie, on a fait venir un médecin de
 Portland. Je viens de m'informer, on le dit mieux ce soir —
 madame L[amothé] et madame M[alhiot] en ont pris soin. Sa
 sœur²⁹ doit arriver bientôt, on lui a télégraphié. Pauvre homme
 — je me demande s'il a peur de mourir, ou bien s'il est telle-
 1035 ment affaibli qu'il ne se soucie ni de vivre ni de mourir.

Alice et moi avons passé la journée tristement, dans l'in-
 quiétude. Penser qu'il peut mourir, disparaître pour toujours de
 ce monde si beau, et qu'il ira... où ?

Mardi matin

J'ai vu ce matin monsieur R[obinson]. Il est d'une pâleur li-
 1040 vide — ses yeux sont immenses, ils impressionnent par leur
 éclat et leur... inquiétude. Il passe la journée étendu sur une
 chaise longue — sa sœur est ici. Elle a une bonne figure sympa-
 thique. Elle est venue me chercher au salon, envoyée par son
 1045 frère, car je n'avais pas osé approcher. « Venez, mon enfant, et
 ne le laissez pas parler trop — il vous demande — ne le contra-
 riez pas », a-t-elle ajouté presque bas. — Et me voilà près de lui,
 un peu émue de le voir si changé. Il me dit de rester là, près de
 lui et de lui parler. Mais quoi lui dire ? On ne parle pas sur com-
 1050 mande ! Alors je lui offre de lire... Il envoie chercher un volume

1032 soin. [R Sa mère ou] [D sa S^a Sa] sœur [R plutôt] doit

28. Chronologie incertaine. Le 25 juillet 1876 était un mardi. Pourtant, ce que le *Journal* inscrit par la suite sous « mardi matin » semble se dérouler le lendemain.

29. Henry Robinson (voir *supra*, p. 261, 11 juillet 1876, n. 18) avait deux sœurs : Fannie Almira, née en 1852, et Elizabeth Pidge, née en 1855. Il avait aussi quatre demi-sœurs, nées du premier mariage de William S. Robinson (à Pamela Gow, décédée en 1845) : Lucy Ellen, née en 1834 ; Emily Gilmas, née en 1836 ; Amelia Bovey, née en 1839 ; Charlotte Augusta, née en 1841 (*Hallowell Vital Records*, vol. 1 : *Births*, p. 249-251 ; « Descendants of Eunice Bodge (1778-1848) and Ezekiel Robinson (1770-1856) », *Maine Historical Society*, f. 2).

de Longfellow³⁰. De la poésie !.. Mais il ne fallait pas le contrarier. Je commençai avec peu d'assurance.. puis j'arrêtais en le regardant, craignant je ne sais quoi... de mal lire, mal prononcer.. l'ennuyer. «*Why do you stop, child — go on, I love to hear your pretty little brocken accent. It is music, don't be afraid, read on.* » Rassurée, je lus longtemps. Puis je partis en promettant de le revoir demain comme il m'en priait. 1055

Étrange homme. Il me fait pitié, et j'ai prié ce soir pour que Dieu lui vienne en aide.

Nous devons aller à Portland demain, mais le docteur est souffrant et la partie est remise. 1060

Alice et moi ne savons que faire de nous depuis quatre jours... le temps a été un peu gris... est-ce cela, ou la maladie de notre ami, ou l'humeur hargneuse de ce pauvre docteur qui s'épuise à grogner ? Je ne sais trop — mais la mer ne chante plus, elle pleure et il nous arrive souvent d'avoir envie d'en faire autant. Pourtant je suis mieux — je ne tousse plus et je *rosis* en attendant d'engraisser ! 1065

Mercredi

J'étais fatiguée aujourd'hui, l'air est lourd, nous aurons de l'orage, et je suis à l'orage, c'est-à-dire un peu nerveuse, agitée, mal à l'aise. Après le lunch je me suis endormie au salon dans un grand fauteuil — je m'y étais réfugiée avec Alice pendant que tout le monde va faire la sieste. 1070

Je m'éveille tout d'un coup et je vois monsieur R[obinson] dans un fauteuil, pas loin. Il sourit de mon effarement, m'assura 1075

1064 l'humeur [D *grognonne* S *hargneuse*] de

30. Henry Wadsworth Longfellow, poète américain né à Portland en 1807, décédé à Cambridge, Massachusetts, en 1882. L'un des auteurs les plus populaires de son temps, il figure parmi les auteurs préférés d'Henriette Dessaulles (voir *supra*, p. 208, 7 octobre 1875). Il a écrit, entre autres, *Voices of the Night* (1839), *Ballads and Other Poems* (1841), *Evangeline : A Tale of Acadie* (1847) et, son œuvre la plus connue au XIX^e siècle, *The Song of Hiawatha* (1855) (voir S. A. Allibone, *A Critical Dictionary of English Literature and British and American Authors*, Philadelphia, J. B. Lippincott, 1858, vol. 1, p. 1123-1130). Un exemplaire de l'édition de 1855 de *The Song of Hiawatha* se trouve dans le fonds Bourassa (BNQ).

qu'il était presque guéri et qu'une séance de Longfellow lui ferait grand bien. Il proposa d'aller sur la véranda où il y avait un peu d'air. Il marchait bien et malgré sa pâleur semblait presque
1080 comme avant.

— *Now for a reading !* fait-il en s'étendant dans sa chaise longue. *You are a dear little darling, you know !*

Alors prenant mon courage à deux mains :

— Pourquoi (j'écris français, ça m'ennuie en anglais) m'appellez-vous ainsi « chérie » sans que cela ne paraisse très étrange ?
1085

— Vous n'aimez pas que je vous appelle ainsi ?

— Non, et vous ne devez pas le faire³¹.

— Et pourquoi, enfant ?

— Parce que je ne suis pas votre chérie, et vous le savez bien.
1090

— Je sais le contraire, je vous aime bien, et je voudrais avoir une délicieuse petite sœur comme vous. Alors, reprit-il en taquinant, il faut vous appeler mademoiselle ?

— Mais oui, comme tout le monde !
1095

— Je ne suis pas tout le monde, moi, je suis un pauvre diable qui mourra au premier jour et si cela me fait plaisir de vous parler tendrement, sans m'en apercevoir, d'ailleurs, je vous demande quel inconvénient cela peut bien avoir !

Je ne répondis pas de suite... ne sachant trop quoi dire et émue à cette idée de mort évoquée si tranquillement. — Enfin :
1100

— Vous ne le croyez pas que vous allez mourir ?

— Mais oui, je le crois !

— Cela ne vous fait pas bien peur ?

— Peut-être un peu... mais vous voilà très sérieuse, petite chérie. Ah ! pardon, mademoiselle !
1105

Je ris franchement.

1077 presque [R guérie] et

31. Dans « 1850 », nouvelle inédite non datée mais vraisemblablement postérieure à 1911 — elle porte la signature de Fadette —, l'héroïne écrit à une amie pour lui apprendre qu'elle aime un Anglais : « [...] il m'appelle *Darling, my little love* ; moi qui n'entends jamais de mots caressants à la maison je sens mon cœur se fondre à ces douceurs » (« 1850 », dactylographie, f. 9, fonds privé).

— Allons, soyez bonne, passez-moi cette fantaisie de malade et laissez-moi vous dire ce que je voudrai.

Avec un gros soupir :

1110

— Mes permissions vous importent peu, et je sais que vous ferez comme d'habitude, *your own sweet will* !

Et voilà où nous en étions quand je me remis à lire Longfellow. Oui il est malade mais il est capricieux et autoritaire au moins autant que malade.

1115

Aujourd'hui la mer est sombre et plus belle que je ne l'ai vue encore -- et je suis un peu triste, comme dépaycée, je n'ai pas encore éprouvé cela ici. Est-ce de l'ennui déjà ?..

Les lettres de Jos sont rares, et celles de chez nous sont

[vendredi]

1120

C'est vendredi ou samedi, ah ! vendredi car nous n'avons pas mangé de viande à midi. La vie s'écoule si douce et si monotone, je suis devenue une si vraie petite huître que je ne tiens plus compte des jours. Je me laisse vivre béatement, un peu bêtement aussi. J'aime moins à écrire, c'est un effort et ma nouvelle nature s'y refuse. Je suis tout occupée à refaire ma coquille, je suis bien fermée et les impressions n'entrent pas plus qu'elles ne sortent de la petite boîte brillante que la mer baigne, que l'odeur de varech parfume et que le sable doré tient chaude.

1125

Alice continue à dévorer les *Revue*s qu'elle vole très adroitement à sa mère : elle en est si occupée qu'elle cause peu. Nous sommes deux petites sauvages sur notre rocher où personne ne nous dérange. Elle lit -- je dors ou je rêve éveillée -- le tout se ressemblant si bien, que je ne suis jamais certaine, en revenant du rocher, d'avoir rêvé endormie ou éveillée.

1130

1135

Notre grand ami est mieux, presque bien. Tous les jours, il trouve le moyen de nous retrouver et il parle avec moi sans plus s'occuper d'Alice que si elle était à dix lieues. Hier elle a repris ses éternelles revues et a lu sans interruption, pendant que nous causions, *c'est-à-dire* causer ! que je m'évertuais à répondre aux

1140

innombrables questions de mon vieil ami. En nous quittant, il s'inclina narquoisement devant Alice : « *I beg to be excused, Miss Lamothe, if you read all the time ?* » Alice lui répondit vertement — et il s'en alla, aussi calme qu'un dieu, laissant Alice indignée de ce qu'elle appelle son insolence. Moi j'ai bien ri de la petite scène !

4 août

Mon pauvre petit cahier, te voilà bien négligé, n'importe si tu as un bout d'âme, réjouis-toi, quand je n'ai pas besoin de toi c'est que tout va bien, que mon âme est paisible, mon cœur heureux et on ne parle plus de la santé avec la mine que j'ai ! Je suis rose, noire, ronde, je ris à propos de tout comme une petite folle, je chante en m'éveillant et je ne trouve pas les journées assez longues pour y mettre tout ce que je voudrais faire !

Nous montons à cheval quelquefois Alice et moi avec notre grand ami anglais qui est presque bien maintenant. Je travaille mon piano tous les matins — Alice et moi marchons comme des trappeurs. Nous nageons, nous nous éloignons des gens civilisés et nous marchons nu-pieds dans le beau sable fin ! Quelle vie heureuse ! C'est un bon petit bonheur un peu bête et ravissant ! Quand je veux penser à Saint-H[yacinthe], à la maison, au couvent qui m'attend, je ne me laisse pas penser !

Je suis moins sévère en ce qui concerne Maurice. J'y pense souvent mais sans regrets du passé, sans désirs pour l'avenir. J'ai plutôt une extrême curiosité de lui et de moi à notre première rencontre.

C'est une autre partie de ma vie qui recommence — j'étais une enfant, je suis une jeune fille qu'on traite avec des égards, pour laquelle on fait des frais ! Ce sont des découvertes faites aux États-Unis cela !

Au fond je me sens un peu bien jeune encore, et je me le fais répéter sur tous les tons par Alice qui est très fière de la supériorité que ses trois ans de plus lui donnent sur moi. Ce qui est consolant, ma mie, c'est que tu la rattraperas.... quand elle

1151 de [R rien A^a tout] comme montons [A^a à cheval] quelquefois 1152 pas [D la S les] journées 1154
1159 bête [A^a et] ravissant

cessera de vieillir comme mademoiselle P.³² qui a trente-cinq ans depuis huit ans ! Non, Alice a trop d'esprit pour faire de semblables singeries ! 1175

Monsieur R[obinson] devait partir demain, il vient de me dire qu'il changeait ses projets et passerait encore «*some time* ». Nous sommes bons amis et nous avons de belles petites querelles quand il veut me mener au doigt et à l'œil comme au commencement. Ah ! les Anglais ! et comme il est bien de sa race lui ! 1180

Eh bien, il a trouvé un petite Canadienne capable de lui tenir tête !

5 août³³ 1185

Alice et moi avons attrapé une belle gronderie parce que nous sommes des sauvages ! rien que ça ! Pauvres de nous, la glaciale madame L[amothé] nous a servi un froid mépris très rafraîchissant par cette chaleur. J'ai laissé Alice méditer sur nos erreurs dans sa chambre, et je me suis enfuie ici sur mon rocher sur lequel je suis perchée très haut et où je veux oublier ce petit ennui. C'est bête de³⁴ ne pouvoir faire des choses très simples, comme de nous promener (Al[ice] et moi) dans le sable nus pieds, loin des baigneurs, sans se faire dire des... duretés. 1190

Bah ! je n'ai pas dix-sept ans, je me fais dire et redire que je suis une enfant, et je ne me sens pas du tout, mais du tout 1195

32. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne (voir *supra*, p. 196-197, 20 septembre 1875).

33. Le manuscrit, de la date jusqu'à « C'est bête de » (l. 1192) en bas de page, est à la mine de plomb.

34. En marge supérieure du feuillet 170 commençant par « ne pouvoir », le manuscrit porte une note : « (pages écrites au crayon, illisibles et copiées en les relisant — Sept. 1900) ». Les feuillets 170 à 175, portant les inscriptions datées des 5 (sauf les lignes 1185 à 1192), 6 et 7 août, sont étrangers au cahier. Non lignés, ils ont été collés à des bandes de 1 cm de largeur, produites en coupant les feuillets du cahier à l'aide de ciseaux — la bordure brisée caractéristique en témoignage. Chaque feuillet ajouté est collé derrière la bande restante, sauf le feuillet 175, collé derrière deux bandes jointes ensemble. Entre la page où se termine le texte du 7 août et celle portant la date du 8 août, la bande restante d'un feuillet coupé est libre, suite à la détérioration de la reliure. Des vestiges de lettres subsistent au recto des bandes restantes.

« amoindrie par ces enfantillages » ! Ce que je me fiche de l'opinion et même de vous, Madame !

1200 Bon ! voilà monsieur R[obinson] qui vient de ce côté — il me découvrira dans mon aire, il m'y joindra et je causerai avec lui au lieu de jaser toute seule. Rien en cela de désagréable et pourtant... pourtant, j'aime mieux être seule³⁵.

.....

1205 L'étrange entrevue, est-il singulier cet homme ! Il s'est tranquillement installé sur *mon* rocher, sans paraître étonné de m'y voir, sans demander la permission, tout à fait à l'anglaise ! Puis, silence complet — il m'examinait, me tenait sous son regard inquisiteur.. J'en éprouvai d'abord du malaise, puis de la gêne, enfin, toute troublée je me lève pour partir. Il s'objecte, je m'entête et je commence à descendre. Il se lève, me touche légèrement le bras : « *You must remain here, I cannot lose this opportunity of speaking to you alone, before I go, and unfortunately this is very soon !* »

1215 Indécise, j'hésitais... « *Child, be kind !* » Il implorait, ma révolte s'apaisa et je consentis à m'asseoir près de lui. — J'y passai une heure. Il parla de musique, de sa vie manquée à cause de sa santé délabrée, de son isolement, de sa tristesse habituelle, et ensuite bien doucement, il me remercia d'avoir mis de la joie dans sa vie par *ma seule présence*... du souvenir qu'il garderait de moi — et les mots tendres revenaient, les mots caressants qu'on
1220 emploie avec les enfants : « *darling* », « *little one* », « *little love* ». J'en étais tout intimidée et quand je pus parler, je lui dis qu'après tout j'étais pour lui une petite étrangère et qu'il ne devait pas me parler ainsi. Il sourit tristement et m'assura que cela n'avait aucune conséquence car bientôt peut-être il serait mort — il en
1225 parle si tranquillement de cette terrible chose !

1230 Nous sommes revenus ensemble à l'hôtel, lui grave, moi émue et attristée. — Ce soir il joua longtemps et quand il commença la marche funèbre de Chopin, je m'enfuis sur la galerie afin de cacher mes larmes ! C'est affreux de penser non seulement qu'il va mourir, mais qu'il le sait, qu'il attend tous les jours

1200 et [D nous causerons à deux S je causerai avec lui] au A en] cela

1201 Rien [R dans

35. Le pointillé qui suit est du manuscrit.

l'accident, fièvre ou hémorragie qui le tuera. Dans l'amitié et l'intérêt que je lui porte, il y a surtout une immense pitié pour ce condamné si beau, si artiste, et si débordant de vie encore malgré ses sinistres prédictions.

Je suis montée doucement à ma chambre sans attirer l'attention de personne. 1235

6 août

Je porte au cou, habituellement, une chaînette à laquelle est suspendue une petite médaille en or de l'Immaculée. Hier je la manquai au retour du bain, j'étais désolée, croyant l'avoir perdue dans la mer. Ce matin, mon grand ami me la rapporta — un domestique l'avait trouvée dans l'escalier. Tout heureuse je remis chaînette et médaille à mon cou. *Monsieur R[obinson]* me questionna. Pourquoi je porte cette médaille, si je crois à cette protection de la Vierge. Pourquoi j'y crois, etc. ! Une longue causerie dans le beau soleil qui mettait des rayons tout autour de nous. 1240

— M'aiderait-elle votre Vierge si je la priais, moi ?

— Oui, elle console tous ceux qui souffrent.

— Voulez-vous... non, je n'ose vous demander... 1250

— Quoi ! Vous n'osez pas ! Allons, monsieur, on est Anglais ou on ne l'est pas ! Osez ! C'est la première fois que je vous vois hésiter !

— Voulez-vous me donner cette petite médaille ?

— Pour... quoi faire ?.. 1255

— *I shall pray your Virgin, she will help me perhaps !*

Je détachai chaîne et médaille et les lui donnai, pendant qu'il se confondait en excuses et en remerciements attendris.

Il est protestant, mais sainte Vierge mienne, vous le protégerez, vous lui adoucirez la mort, vous l'*aiderez* comme il le dit. 1260

7 août

Notre ami est parti ce matin et demain ce sera notre tour. Je suis triste, singulièrement triste et.. inquiète. Je ne m'habitue pas à l'idée qu'un être fort et jeune doive renoncer à tout avant
 1265 d'avoir joui de rien, et qu'il ira Dieu sait où, après avoir été si malheureux.

Dieu s'occupe-t-il réellement de chacun de nous ? Je ne le crois pas. Nous sommes des atomes, des parcelles d'un grand
 1270 *Tout* qu'Il dirige et gouverne d'après un plan que Lui seul connaît. Mais ce grand Dieu ne s'occupe pas de la poussière que nous faisons en remuant, pour arriver ou partir ! Et pourtant, serait-ce juste ainsi ? Nous vivons sans l'avoir voulu, nous mourons sans le vouloir — et nous disons que nous sommes libres !
 Pauvres misères que nous sommes !

1275

Le soir

Alice et moi avons visité tous nos jolis coins d'ombre ou de lumière : le petit bois, notre rocher, la source, et enfin notre belle grève ! Nous laissons un peu de nous dans ce morceau de monde ! Nous avons peu parlé, attristées toutes les deux par
 1280 nos adieux à cette belle nature que nous ne reverrons peut-être jamais.

Je suis arrivée toute frêle et blanche, une pauvre petite ombre qui faisait pitié — je pars vigoureuse et forte, pleine de vie et de gaieté quand *tout va bien*. Ils seront heureux chez nous, petit
 1285 Père, Jos... peut-être Maurice ! Oh ! lui... s'occupe-t-il encore de sa petite amie ? J'ai essayé de m'en détacher, mais je sens encore que tout mon cœur va à lui ! Et pourtant, il est probable que je ne suis dans sa vie que la petite compagne qu'on tutoie et qu'on traite en petite fille jusqu'au jour où on aime la belle grande
 1290 jeune fille qu'on épousera !

Ah ! l'horreur ! que je la déteste cette cauchemar ! Aussi pourquoi m'amuser à imaginer des affreusetés ? Pourquoi penser du tout ? Ma petite âme, endors-toi, et ne te tourmente pas si inutilement.

 1265 d'avoir [D vécu S joui] de

1269 Tout [D qu'il S qu'Il] dirige

8 août 1295

Départ retardé par suite d'une indisposition du docteur. Une journée triste, un ciel gris, une mer noire, un grand vent ! Je voudrais m'en aller loin loin, où personne ne me verrait et où je pleurerais toutes les larmes qui m'étouffent. Pourquoi ? Ah ! pourquoi ! Pourquoi le ciel est-il lourd comme du plomb, la mer noire comme de l'encre, le vent triste comme un sanglot ? J'ai l'âme lourde et noire et triste et je voudrais de bons grands bras caressants qui m'entoureraient et dans lesquels je serais tranquille et consolée. Ça, c'est le rêve inutile et toujours recommencé ! Ô Dieu, ne pourrais-tu pas me prendre vraiment à toi et me garder en toi à travers tout, que je le veuille ou non, que je sache ou que je l'ignore, sois l'ami puissant et tendre et pitoyable de la petite âme en détresse qui crie vers toi ce soir.

1300

1305

Pourquoi ce grand trouble, cette angoisse qui me fait si mal ? Je suis lasse, lasse et je ne sais même pas pourquoi !

1310

Saint-Hyacinthe

Arrivée hier soir. Grand accueil aimable et étonné, j'ai dormi douze heures, et je suis très fraîche après cette bonne nuit. On se récrie, on s'exclame ! Comme elle est brune, et rose, et ronde ! et vraiment on ne paraît pas trouver laid cet amalgame.

1315

Les Saint-Jacques ne sont pas de retour — j'ai vu les vieilles tantes³⁶ qui ont poussé leurs Oh ! et leurs Ah ! en anglais et qui n'en reviennent pas de ma bonne mine !

J'en ai pour deux ou trois jours d'exposition pour les indigènes. Je n'étais pas faite pour vivre en société — je trouve les gens stupides, pris en masse, et moi comprise dans la masse, afin de ne choquer personne !

1320

Mon beau petit cahier achève — je ne suis pas riche pour en acheter un autre et demander de l'argent, ça ne me tente pas !

1325

1303 dans [D *lesquelles* S *lesquels*] je

36. Mary et Julia Buckley, tantes de madame Saint-Jacques (née Buckley) ; elles habitaient chez les Saint-Jacques (voir *infra*, p. 283, 21 août 1876, n. 38).

Aussi bien je pourrais cesser ces griffonnages si inutiles. Le pourrais-tu, ma mie ? Tu te vantes, peut-être ! Et puis, pourquoi t'en priver, même s'ils sont inutiles, s'ils te plaisent ? Et ils te plaisent, parce que tu es remplie de toi, tu t'aimes, tu te cherches, tu jouis de te découvrir, de parler de toi, de te poser en petite héroïne ! devant toi-même ! Eh ben, c'est pas si mal trouvé, c'est au moins un public indulgent que tu t'es trouvé, ma mie !

Hier grand pique-nique aux Sources — plaisir bien modéré, mais journée exquise de douceur molle et paresseuse. Perdu là une belle occasion de voir Maurice. Ils arrivent tous à la « fin de la semaine, peut-être avant », m'a tranquillement dit la vieille Marie. Je l'aurais secouée, c'est si peu la même chose tout de suite ou dans cinq jours ! Je vis dans l'attente, oreilles et yeux au guet ! Que je suis donc folle.... de le constater ne m'améliore pas hélas, et j'ai hâte pareil !

12 août

C'est bien le treize, hier je n'ai écrit que la date... au moment d'écrire je ne l'ai pas pu, et cependant j'avais tiré le petit cahier de sa cachette pour jaser un peu... Pourquoi ce caprice.. oh ! pourquoi moi, alors ?

Je regarde au fond de moi ce soir — je ne suis pas contente — je ne suis pas claire... mais pas du tout. J'attends Maurice demain et je suis un peu troublée à l'idée de le revoir... Maman a repris son air de détective ! Elle est d'une humeur noire avec moi à cause de ce retour !

Où l'injustice va-t-elle se nicher, grands dieux des bois francs ! Mais la justice ! un autre mot bien sonnant, qui fait bien dans les discours, mais peut-être, comme le bonheur, n'existe-t-elle qu'avec un à peu près peu satisfaisant.

Enfin ! il ne s'agit ni de la justice, ni de maman, mais de moi que je veux voir ce soir.

1328 inutiles, [R si A s'ils] te 1331 devant [D moi-même S toi-même] ! Eh 1333 grand [D pic nic S pique nique] aux [D sources S Sources] — plaisir 1338 suite [R et A ou] dans 1339 ne [D me S m'améliore] pas 1355 s'agit [R pas] ni

Suis-je heureuse du revoir prochain — oui, est-ce que j'aime Maurice ? Le sais-je ? Aimer, aimer, toujours le même mot pour ses amis, ses goûts, ses préférences, le bon Dieu... Je l'aime bien, voilà.. et cela *c'est pas ça* ! Donc je ne l'aime pas ? 1360
Horreur ! tais-toi petite monstre !

Je désire et je redoute notre première entrevue ; je me vois gauche... tout émue en dedans, mais à dix lieues de lui en apparence. Et lui aura son binocle et il me regardera avec tous ses yeux. Deux paires ! Ce n'est pas trop pour voir la pauvre petite que je me sentirai, là ! 1365

Tout ce que je demande à mon étoile, c'est cinq minutes seuls, en présence d'autres, je serai stupide !

14 août

Raisonne, discute, prouve-toi que tu ne l'aimes pas, pauvre petite âme ! J'ai entendu sa voix ce soir, en passant, sans le voir, et une grande joie est entrée en moi, et je n'essaie plus de voir comment je l'aime... qu'importe tout ! Il est là.. tout près.. demain je lui parlerai peut-être.. que c'est doux d'y penser et comme j'étais bête hier de tout gâter avec mes... fouilles ! 1370
1375

19 août

Le temps passe, passe, trop vite et nous courons vers la rentrée, les départs, tout le triste de l'automne ! Nous retomberons dans le gris — tout s'assombriera, le ciel et la terre, il fera froid, et je frissonne en songeant à tout ce qui me manquera ! 1380

Pourquoi ces pensées tristes ce matin quand tout rayonne et resplendit autour de moi ? Le jardin est tout parfumé — quel calme autour de moi ! Et c'est si bon, si délicieux de rester ici toute seule en communion avec ces rayons, ces parfums, ces bourdonnements, ces gazouillements si doux ! 1385

C'est bon de vivre l'heure présente sans souci de ce qui fut et de ce qui sera, sans penser, sans sentir... rien... que la joie de vivre !

1390 J'ai vu Maurice en famille ce qui fut absolument manqué ! et quelques minutes seuls dans le jardin chez lui, le lendemain de leur arrivée.

1395 Ce ne fut pas beaucoup plus... ou beaucoup moins... manqué ! Je suis devenue stupidement timide... j'étais paralysée... incapable de le regarder et de lui répondre — heureusement que je l'ai vu sans le regarder et que je lui ai parlé, sans lui répondre — alors tout mon émoi a peut-être passé inaperçu.

1400 Ses yeux sont toujours si bleus et si scrutateurs ! sa voix pleine et douce et prenante... c'est tout, tout, tout ! Pauvre petit cahier curieux, ne fais pas de questions — que veux-tu que je réponde, je ne sais qu'une chose, vois-tu, c'est que j'ai en moi un grand mystère qui s'appelle moi, que je ne n'y comprends plus rien, et que je barbouillerais vainement tes dernières pages blanches pour y écrire ce que je pense et ce que je sens. Tu es une de mes mauvaises habitudes, cher cahier discret — aurai-je 1405 l'énergie de te mettre de côté, tolérera-t-on ta présence dans ce beau couvent où je passerai l'année prisonnière ? Oh ! petite moi, tu seras reluquée, surveillée, gardée, couvée ! On voudra t'emmuuler, te pétrir, te perfectionner ! On te prendra tout de toi, ton temps, ta volonté, tes goûts, on cherchera à voler tes impressions, à diriger tes affections, à assouplir ton caractère... À 1410 quoi tout cela aboutira-t-il ? Que retireras-tu de cette année difficile ? Hélas ! si on réussit, tu ne seras plus toi, et si on échoue, tu seras la plus malheureuse des petites filles, parce que tu seras la plus persécutée !

1415 Le vieux François s'est planté devant moi appuyé sur son râteau, il me regarde curieusement et puis : « Ça serait-y un effet de vot' bonté de me dire quois que vous écrivassez, mamzelle Henriette. Vous avez pas vot' joli petit air plaisante ! Vous avez pas du chagrin, dites, moë, voyez-vous, je vous ai connue longue comme ça (montrant son bras) et vous m'excuserez ben de vous dire que je vous aime ben gros ! » Je l'ai rassuré et j'ai repris mon « air plaisante », et j'ai été ridiculement joyeuse de me 1420

1404 discret — [R aurais-je] l'énergie 1410 caractère... [R Oü] À 1421 et [A^a j'ai] repris

faire dire et de croire qu'il m'aime ben gros. C'est bon de se faire aimer ben gros, et d'aimer, d'aimer tout, depuis les nuages légers jusqu'aux petites fourmis affairées qui courent toutes soucieuses, sans se douter les pauv³⁷ 1425

J'ai brisé ma plume et j'ai dû faire un grand effort pour ne pas pleurer de ce petit accident — j'ai donc perdu décidément mon « air plaisante » et je me sens maussade comme la fée Gronnon ! 1430

Comme je voudrais le voir... pour savoir !.. Quoi ? ? ? Lui et moi ! pour nous savoir. Ah ! François, elle en a un peu, du chagrin, la petite que tu aimes ben gros ! Elle est inquiète et tourmentée par de grands papillons noirs, qui, en tournoyant autour d'elle, la frôlent de leurs ailes sombres ! 1435

21 août

Soirée agaçante, hier, chez les Durocher — Amédée ne me quitta pas une seconde, H[enriette] s'attacha aux côtés de M[aurice] et... le jeu de quatre coins ne m'amuse pas !

Je revins avec Maurice, Alice et Jos ayant pris les devants, ce furent quelques minutes seuls. M[aurice] trouve que je suis bien *différente* depuis ce voyage. 1440

? ? ? ?

Il essaya de reprendre notre ancien petit ton si intime et si doux. Je ne l'y encourageai pas.. aussi en me disant bonsoir j'étais *vous* ! 1445

Pauvre moi bête, va !

Ce matin, Jos m'a dit à la clôture que mademoiselle Mary³⁸ est gravement malade. Elle m'a demandé aussi d'y aller cet

1441 ce [D fut S furent] quelques

37. Les lignes 1428 à 1436 sont à la mine de plomb.

38. Mary Buckley, sa sœur Julia et son frère Morris (Maurice), tous trois célibataires, habitaient chez leur nièce, Joséphine Hermine Buckley Saint-Jacques : Maurice Buckley (1804-1881), autrefois commerçant à Saint-Hyacinthe, était d'ailleurs propriétaire de la maison (voir « Notice nécrologique », *l'Union*, 23 février 1881, p. 2). Leurs parents, John Buckley et

1450 après-midi. J'ai promis.. et il me semble que trois heures ne sonneront jamais. Je le verrai peut-être.

Et ça t'avancera, petite dinde, tu seras désagréable et froide, tu lui feras de la peine comme hier soir. Ah ! misère de moi !

1455

22 août

Hier j'ai passé deux heures avec Jos, auprès de la pauvre vieille tante, pendant que madame Saint-J[acques] se reposait. J'y dois retourner vers quatre heures. Elle est très malade et n'en guérira probablement pas. J'ai vu Maurice à la clôture ce
 1460 matin où j'étais allée demander des nouvelles. Jos m'envoya son frère pour m'en donner. Il arriva très grave, un peu triste même, j'essayai de... m'éteindre, je me sentais les yeux rir, et le cœur déborder de joie dans tout ce clair soleil et si près de lui ! L'effort dura peu et au lieu de m'assombrir comme lui, je l'illuminai
 1465 comme moi. Et après quelques instants de « vous » cérémonieux, il me tutoya et rit avec moi et me taquina et commença à me faire un procès pour savoir pourquoi je bâtis un mur de glace entre nous. Mais j'étais trop animée pour expliquer d'aussi sérieuses choses ! Nous nous sommes laissés après le
 1470 plus joli quart d'heure imaginable !

Et revenue dans ma grande chambre, je me fais des reproches de toute cette joie, de ce bonheur que j'ai rapporté *presque* de cette chambre de mourante. Comme je suis égoïste, et occupée uniquement de moi ! Pauvre vieille grand'tante de Maurice
 1475 qu'elle aime tant et qu'elle a bien gâté, prétendent-ils tous. Ce sera un de ses mérites, c'est vraiment une bonne action de choyer ce grand monsieur à la mine si froide et qui a dû tant jouir de cette vieille tendresse aimable.

Maman n'est pas bonne pour moi... non que je veuille dire
 1480 qu'elle soit méchante, ce serait un affreux mensonge ! Mais elle

1474 vieille [A *grande*] tante
 1480 qu'elle [D *est* S *soit*] méchante

1475 qu'elle [D *a tant* S *aime*] tant

est inabordable, critique, glaciale, presque malveillante, et quand, après avoir été heureuse, je reviens dans son rayon, mon cœur se serre et un rien me rend la plus malheur[euse]³⁹ petite fille !

Je voudrais me cuirasser d'indifférence -- ne plus sentir le mal qu'elle me fait ! Je me fais de longs discours : « Tu ne l'aimes pas, il ne faut pas que tu l'aimes et que tu aies de la peine ! » J'ai beau épuiser mon éloquence, chaque mot dur me blesse et je recommence sans cesse à avoir du chagrin... ce qui prouve que je suis une petite bête et une assez bonne petite bête ; puisque je ne puis pas arriver à ne plus l'aimer. 1485
1490

24 [août]

La pauvre vieille tante Mary est morte ce matin⁴⁰ à quatre heures après une très longue agonie. Je l'ai vue hier après-midi, j'en suis encore tout impressionnée.. La mort est si triste en elle-même, pourquoi faut-il de plus cet accompagnement terrible de respiration pénible, de traits contractés, d'horreur que l'on voit, que l'on respire, que l'on sent près du pauvre malade ? 1495

Jos m'a appelée pour l'aider à préparer des fleurs. J'ai fait ce que j'ai pu, en tremblant, et si bouleversée, que j'ai dû revenir sans compléter le travail entrepris. Je suis une pâte molle ! Je me méprise, je devrais pouvoir dominer mes impressions et savoir rendre service quand c'est le temps. Oh ! pauvre de moi, pauvre de petite moi ! 1500

1498 près [D de S du] [R ce] pauvre

39. Le mot est en fin de ligne : Henriette Dessaulles a vraisemblablement oublié de le compléter à la ligne suivante.

40. « Décès. En cette ville, mercredi 23 courant, chez son frère Maurice Buckley, Écr, D^{lle} Mary Buckley, à l'âge de 65 ans et quelques mois. La Sépulture a eu lieu samedi, 26 au milieu d'un grand concours de parents et d'amis » (*Courrier*, 29 août 1876, p. 2). Il est possible que la date du 24 août dans le *Journal* soit fautive, puisque la visite à la « pauvre vieille tante » « hier après-midi » y est datée du 22 août.

1505 Vers huit heures Jos me fit demander par Éli⁴¹ pour — je ne sais pourquoi. Maman qui eut connaissance de la commission me dit (m'ordonna) d'y aller puisque je pouvais être utile. Je passai deux heures chez Jos dans sa chambre où Mary B[uckley]⁴² et Maurice veillèrent aussi. Nous étions tristes et sérieux,
1510 notre conversation s'en ressentit.

À dix heures Maurice vint me conduire à la clôture, et il m'aïda à monter les marches. Il y faisait un noir de loup !

— Vous n'avez pas peur, Henriette ?

1515 — Mais pas du tout, je me promène avec mon bon ange qui me préserve des noirceurs de la glacière !

Et je prenais ma course, d'un bond il fut près de moi :

— Attendez, c'est imprudent. Je vais vous reconduire à la porte, où vous me direz bonsoir au moins !

Ceci d'un ton de reproche amer. À la porte :

1520 — Monsieur Maurice, je vous dis bonsoir et merci.

Je pris ma robe des deux mains pour lui faire une belle révérence, il les prit toutes deux et les embrassa en disant :

— Chère petite méchante, je t'aime bien va !

1525 Il me regarda entrer par la porte de la cuisine où la lumière me piqua les yeux et me remit dans le réel.

Je suis montée sans voir personne pour garder sur mes mains les bons petits baisers, et ne rien entendre après ce beau « je t'aime bien va ! » Moi aussi je t'aime bien va !. mais je ne le dis pas... *presque même pas* à moi-même !

1507 aller [D *puisqu'on S puisqu'*] je 1511 et [A *il*] m'aïda 1512 y [D *avait S faisait*] un

41. Elisabeth-Hélène (Éli^{za}) Saint-Jacques, née le 24 mai 1866, septième enfant de Romuald Saint-Jacques et de Joséphine Hermine Buckley. Elle fut élève au couvent de Lorette de 1873 à 1878, et au couvent de la Présentation de 1878 à 1882 ; religieuse de la Présentation sous le nom de Marie-Aimée de Jésus ; fondatrice du collège Saint-Maurice à Saint-Hyacinthe (ACPM, Extrait du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Saint-Hyacinthe-le-Confesseur [...] 1866 ; P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 22).

42. Mary Louise Buckley, cousine de Joséphine et de Maurice Saint-Jacques (voir *supra*, p. 155, 16 avril 1875, n. 33).

1530

Je ne sais ni le jour, ni la date⁴³.. il pleut, je suis triste et j'écris pour ne pas pleurer — quitte à accompagner, plus tard, le grattement de ma plume de belles larmes toutes prêtes à tomber. J'entre au couvent la semaine prochaine. *Cela* ne me fait pas ce grand chagrin, je calcule m'y plaire au moins autant qu'à la maison où.. où ça va décidément mal. Je n'accuse personne, je constate.

1535

Depuis les chers petits baisers, je n'ai pas vu Maurice seul, et je parierais qu'il s'imagine avoir rêvé tout cela tant je ne parais pas m'en souvenir. Il a pour me parler une voix très douce, et toujours ses yeux chercheurs qui me scrutent. Vois-tu, au moins, que tu es mon cher grand ami, dans ces yeux-là ?

1540

Qui sait ce qu'il voit et qu'importe ! Il part et... j'ai de la peine tant tant de cette séparation bien plus complète que d'habitude, puisqu'il ne se doute pas que je l'aime un peu !

1545

Oh ! cette pluie qui tombe si également, qui semble vouloir tout noyer — elle est triste comme tout est triste du reste ! même le soleil, même les fleurs, même les arbres — le soleil pâlit, les fleurs gèleront, les arbres se dépouilleront et si tôt, si tôt ! je serai alors dans ce couvent qui m'attire et me fait peur. J'y aimerai tant l'isolement qu'il me sera facile d'obtenir, et je détesterais tant la règle qui me prendra dans son engrenage.

1550

Voici ta fin, mon pauvre petit cahier. T'ai-je assez barbouillé et conté mes secrets ! Tu rejoindras tes frères dans mon coffre à secrets — tu te feras brûler ; quand je serai plus vieille, je te relirai avant, avec peut-être un peu de mépris pour toi et pour moi, et pourtant, tu as quelque chose de moi en toi — un peu d'âme de petite fille — c'est peut-être rare, les petites filles qui s'amuse à s'écrire ! Je t'*achèterai* un successeur, condamné d'avance à toutes les indiscrétions des nonnes ! Aussi ne suis-je pas encore décidée à me confier à ce nouveau cahier, il resterait tout blanc, comme ma vie au couvent qui sera bonne et blanche et... fade peut-être et sûrement reposante ! J'y mettrai un peu de bon Dieu au couvent, si les religieuses n'en veulent pas trop

1555

1560

1539 qu'il [R *croit qu'*] s'imagine

43. La rentrée au couvent aura lieu le mercredi 6 septembre : on serait donc entre le 28 août et le 3 septembre.

1565 mettre... ce serait bon... si elles sont raisonnables. Mais..... Voilà
— ces mais... ce sont les obstacles hélas⁴⁴ !

44. Au bas de la dernière page du cahier, au crayon : « 1877 ? »

Deuxième cahier

Page laissée blanche

[1876]¹

17 septembre

Au couvent.

Mon essai de silence avec toi, cher Confident, a épuisé
toute ma sagesse, et me voici ce soir, après un gros chagrin, et
un grand déluge de larmes... Ce serait bien long, bien difficile,
et bien inutile de dire tous les pourquoi -- à quoi bon d'ailleurs
— n'est-ce pas plus sage d'oublier ?.. d'essayer !

Va ! J'en ai *tassé* des choses, dans mon cœur, depuis que je
suis enfermée ici, et il est lourd, le pauvre, je ne puis plus le por-
ter seule et je viens à toi pour ne pas le trop meurtrir en le traî-
nant.

Sous ma petite robe noire, je suis devenue une quasi-
nonne, moins la piété et la sérénité ! Je ne suis donc pas un per-
sonnage intéressant ! Pas tout à fait malheureuse, pas très à
plaindre peut-être, mais une autre « Moi », grise et mécanique,
qui ressemble bien peu au petit Rayon de Maurice ! Lui, il est à
Québec, loin de moi, moins par la distance que par le profond
silence ! Si j'ai de la peine de *cela* ? Mais oui, petit bêta !

Tu es devenu stupide au couvent, toi aussi !

2 1876 // [D 17 S 20] septembre < Nous avons retenu la date du 17, seule compatible avec la suite du journal. > 6 long, [R et] bien

1. Ajouté au crayon en tête de la page. Probablement de la main de Marie Guimont.

J'essaie de m'habituer à marcher au son de la cloche ! C'est affreux !.. Ce lever, à peine éveillée, cette toilette si rapide, cette journée longue où pas une minute n'est tout à fait mienne, ce
 25 coucher dans le grand dortoir froid, long, et blanc comme un cimetière !

Bien cachée dans ma petite alcôve, j'ai de grands chagrins ! Je pleure les caresses de papa, sa chère présence douce qui me donnait toujours de la joie, je pleure ma chambre, ma solitude dans ce joli coin arrangé pour moi et par moi ! Je pleure mes
 30 griffonnages, mes rêveries dans *mes* fenêtres, mes livres, mon Dickens, mes poètes, mes fugues musicales insensées quand mon cœur voulait sortir de moi, que la porte du salon était bien close, et que maman était très loin ! Je pleure ma liberté enfin ! le peu que j'en avais et que j'apprécie trop tard !

35 Mon pauvre petit, tu es en danger ici. On y est très indiscret, on appelle *ça* de la surveillance. — Il y a un langage spécial au couvent : on décore les petites, les indélicates et les niaiseries de jolis noms qui ont tout à fait « bon air » !

40 C'est défendu d'écrire son journal. Je m'en moque un peu et je saurai bien me garder des vertueuses curiosités !

Comme je suis méchante et amère — et parce que je suis mécontente de moi, je critique les autres ! Je ne suis *bien* qu'à la chapelle... non pas que j'y prie, car je ne peux appeler « prières » mes confidences et mes protestations, et mes appels au pauvre
 45 bon Dieu que je dois un peu effarer dans cette sainte chapelle ! Mais Il est bon, et souvent je sors de sa présence apaisée, avec le désir d'être bonne !

19 septembre

Être bonne, ici, c'est être une petite machine bien huilée,
 50 qui ne grince pas en marchant, et qui obéit au moindre mouvement qu'on lui imprime ! Un coup de cloche, un ordre du Signal, un signe ! La petite Machine doit se lever, s'asseoir, mar-

23 mienne, [R *pour*] ce 24 froid, [R *et*] long 34 que [A *j'en*] avais
 36 spécial [D *ici*, et S^a *au couvent* :] on

cher, prier, se confesser, communier et..... Oh ! tout ce qu'on nous ordonne de faire à la cloche et à la seconde !

Être bonne, pourtant, ce n'est pas cela ! Moi, je rêve d'une bonté qui déborderait en bienfaits sur les autres : en sourires sur les tristes, en aumônes sur les pauvres, en compassion sur les souffrants, en bienveillance sur les timides et les gauches ! Une bonté qui rayonnerait, comme le cher soleil qui entre, aujourd'hui, par toutes les fenêtres, donnant de la vie aux murs blancs, de la lumière aux coins sombres, faisant tout resplendir, éclairant tout !

Pauvre petite moi ! Seras-tu seulement aimable pour Céphise² qui vient d'arriver et que tu contredisais et taquinais tant, l'année dernière ? Essayons d'être bonne, sans quoi nous aurons « fait des phrases », ma petite âme !

Au parloir pour maman. J'ai eu froid au cœur.. je n'en veux point parler... C'est ridicule de tant souffrir de l'absence de caresses tendres !.. Ce fut un parloir aussi court que froid et voilà ce qui me donne un instant pour écrire.

Hier, un ennuyeux sermon. Pire ! une horreur de sermon ! J'aurais voulu ne pas entendre. Impossible ! la voix nasillarde, les longues phrases confuses, les expressions vulgaires, les hésitations, les répétitions... rien ne fut perdu de la forme chaotique, et comme il n'y avait rien au fond, hélas ! hélas !

Heureusement, Sainte-C[écile] chanta : de ma place au chœur, je la voyais tout irradiée, vraiment loin de la terre, et j'étais tout heureuse de son mystérieux bonheur. Il se dégageait d'elle de la sainteté qui m'enveloppait et me pénétrait, et j'oubliai le sermon laid, mes ennuis, mes révoltes, mes chagrins, et

56 qui [D déborderaient S déborderait] en

2. Au crayon, en tête de la page du manuscrit et appelé par un astérisque dans le texte : « Céphise Dorion ». Céphise Dorion était dans la même classe qu'Henriette Dessaulles au couvent de la Présentation : elles terminèrent leurs études en même temps. Lorsque Céphise Dorion devint pensionnaire, en septembre 1870, Fanny Leman Dessaulles écrivit à sa mère : « Dites à Henriette que M^{me} Dorion est décidée de mettre sa petite fille au Couvent à Saint-Hyacinthe et que j'aimerais bien qu'elle en fit son amie autant que possible, si elle en a la permission qu'elle lui fasse faire un tour de voiture les jours de congé, en attendant que j'arrive moi-même » (lettre de Fanny Leman Dessaulles à Agathe Honorine Leman, non datée, portant l'inscription « À bord du 'Champion', Cornwall // Samedi matin », musée McCord, fonds Dessaulles).

je voulus dans mon cœur devenir une petite sainte, toute en Dieu, et que Dieu remplit. Je priai avec ferveur pour la première fois durant un exercice en commun, je ne prie bien que toute seule, ordinairement...

85 J'ai bien commencé ma journée. J'avais des ailes... une vraie ébauche de sainte !. puis crac ! Au parloir mes ailes ont été coupées et du même coup mon ardeur s'est ralentie et me voilà, ce soir, très, très plate petite fille, bonne tout au plus à s'écrire pour se consoler de ses déceptions !

90 Il fait déjà un peu froid, les feuilles jaunissent et l'été s'en va...

21 septembre

Me voici retombée sous les griffes de monsieur P[rince] ! Cher bon vieux que je calomnie ! Il est bon, excellent, dévoué
95 mais il ne comprend rien, et sa manie de questionner me met hors de moi ! Je veux accuser mes péchés, c'est tout ! Il n'a pas le droit d'essayer de me tourner, comme une poche que l'on vide.. et je ne lui répondrai pas ! et je lui dirai que je lui défends de me questionner ainsi !

100 Aujourd'hui j'ai tout simplement « fait la bête » et répondu si naïvement qu'il n'aurait pas compris même s'il eût été *ben* plus fin ! Et je m'en veux, et j'ai presque des scrupules. Quand je reçois un sacrement, ce n'est ni un badinage ni un jeu, et je
105 sais que mes réponses étaient, d'intention, irrespectueuses pour le prêtre que j'ai oublié, pour ne voir que le pauvre homme bête !

Pardon, mon Dieu, je voudrais faire directement ma confession à vous... comme les protestants alors ?.. Voilà où me mènent ma mauvaise tête et ma manie de raisonner ! à l'hérésie,
110 petite monstre ! Ni plus ni moins !

22 septembre

La Saint-Maurice et grand congé en l'honneur de la mère générale³. Je me fis raconter la vie du Saint sur tous les tons, par celles de mes amies qui soupçonnent mes préférences. Je n'en fus pas contrariée. C'était charmant d'entendre le joli nom dans tous les coins du bois.. les oiseaux même finirent par s'en mêler ! Le ciel était tout bleu, l'air si pur et d'une fraîcheur légère qui nous entraînait en bonheur par tous les pores ! 115

J'arrive de la chapelle où je suis allée toute seule prier pour Maurice.. Il y faisait sombre et mystérieux — je m'y suis sentie bien seule, bien calme et bien bonne ! Trois rares états précieux, ma pauvre petite âme ! 120

24 septembre

J'ai passé la journée au lit hier. Je ne sais si ce sont les taquineries « Mauriciennes », mais j'ai eu une «révolution de bile» très peu intéressante. Je suis bien, ce soir, mais un peu fatiguée et molle. 125

Jos est venue au parloir, elle était délicieusement jolie et rose dans tout ce noir de deuil. « Pas très gaie ! dit-elle en soupirant, je m'ennuie de toi, et je voudrais être au couvent⁴ ! » 130

113 Saint [R par celles] sur 120 Maurice.. [D La S II] y

3. Sœur Saint-Maurice, supérieure générale des sœurs de la Présentation de Marie : Rosalie Borgel, née le 27 janvier 1816 à Présilly (Haute-Savoie) en France, décédée le 5 avril 1878. Directrice des sœurs de la Présentation de Marie au Canada de 1853 à 1862 ; elle établit la maison mère de sa communauté dans les environs de Saint-Hyacinthe, à Sainte-Marie-de-Monnoir en 1853 et à Saint-Hugues en 1855, puis à Saint-Hyacinthe même, au couvent de Notre-Dame-de-Lorette en 1858. Élue supérieure générale le 8 décembre 1862, elle retourna en France (à la maison mère de Bourg-Saint-Andéol) en mars 1863 (voir É. Marbot, *Vie de la révérende mère Marie-Saint-Maurice, fondatrice des Missions de la Présentation de Marie au Canada et troisième supérieure générale de cette congrégation*, Aix, A. Makaire, imprimeur de l'Archevêché, 1891, 352 p.). Elle fit une visite à Saint-Hyacinthe du 9 mai au 23 août 1876 et y présida à l'installation dans la nouvelle maison mère des sœurs de la Présentation (*ibid.*, p. 258-268 ; *Courrier*, 29 avril 1876, p. 3 ; *ibid.*, 11 mai 1876, p. 3 ; *ibid.*, 22 août 1876, p. 2).

4. Au cours de l'année scolaire 1875-1876, Joséphine Saint-Jacques avait été pensionnaire au couvent de Lorette pendant neuf mois, et « quart de pension » pendant un mois. En septembre 1876, elle ne s'inscrivit pas au couvent de

Est-elle sincère ? Ce serait charmant et c'est peu possible, j'ai peur.

Je me suis mise à l'étude pour « tout de bon ». Je travaille
 mon piano deux heures, y consacrant un peu de ma récréation,
 135 ce dont je suis bien aise, les récréations étant décidément les
 heures les plus *sciantes* de la journée. Je sympathise peu avec Cé-
 phise Dorion — les religieuses que j'aime sont occupées d'au-
 tres choses que de moi, et je suis aussi heureuse que possible
 140 dans la petite salle de Sainte-C[écile] qui me laisse seule, ou qui
 écrit à son bureau sans paraître savoir que j'existe, pendant que
 je travaille ferme quand elle y est, et que je rêve *harmonieusement*
 quand elle s'éloigne.

29 septembre

Congé de sortie pour la fête de Papa. Belle belle journée
 145 heureuse.. c'est bon de se croire aimée, mais le croire et le voir
 et le sentir, c'est bien meilleur !

J'ai vu Jos qui rêve de venir me rejoindre au couvent.. je lui
 ai dit, et c'est la vérité, que la vie y est très douce... *si on veut*.

Si on nous laissait un peu plus de liberté ! Ce serait tout à
 fait aimable. Cela me fâche de me cacher pour écrire cet inno-
 cent journal ! Ce sont des petites nonneries détestables, et nous
 souffrons de trois douzaines de ces bêtises par jour ! Cela com-
 150 prime l'air autour de nous. Si on était plus simple et plus large !

D'ailleurs, je parle du couvent, n'était-ce pas un peu ainsi à
 155 la maison ? C'est le monde entier qu'il faudrait réformer. Oh !
 quelle entreprise, ma pauvre mie ! et si nous commencions
 l'œuvre de réforme par toi !

132 peur. // [D J'ai S Je] me 135. décidément [A les heures] les 136
 Céphise [A* (Dorion)] — — les 156 et [R par] si 157 réforme [D sur S^a par]
 toi toi ! // [D 20 S 30] septembre

la Présentation ; elle y devint pensionnaire le 8 janvier 1877 (ACPM, Livre de
 comptes, f. 120).

30 septembre

Installation nouvelle, dans un joli *petit* dortoir, où nous ne sommes que sept élèves et une religieuse, chacune ayant ses rideaux formant alcôve. Enfin ! je serai seule ! Ce que j'ai souffert de cette toilette et de cette vie en commun. Je ne suis pas faite pour faire partie d'un troupeau... je déteste le berger, la houlette, les moutons et le pâturage ! C'est complet ! Pas de vocation chez moi !

3 octobre

Monseigneur⁵ est venu nous voir et nous a donné petit congé — la température était douce, exquise de douceur embrumée. C'était plaisir, à la promenade, de voir les *petites* marcher dans les amas de feuilles tombées de chaque côté du trottoir. *Sœur Saint-David*⁶, forte sur l'étiquette et les *convenances*, les gronda, les pauvres chéries, et les mit en silence pour les punir ! Si elle les empêchait de mentir, cela vaudrait infiniment mieux ! Non, ça, ce serait l'âme, le fond, et ici c'est le dehors qu'on soigne ! L'idéal, ici, c'est de marcher guindée, empesée, les yeux à

163 pour [D être S faire A partie] d'un 169 petites [D danser en S marcher dans] les 171 Saint-[A^a DAVID], forte

5. Louis-Zéphirin Moreau, né à Bécancour (Québec) le 1^{er} avril 1824, décédé à Saint-Hyacinthe le 24 mai 1901. Aumônier des pensionnats des sœurs de la Congrégation et de la Présentation de Marie (1853-1858), aumônier des sœurs de la Présentation de Marie (1867-1869), vicaire général du diocèse et curé de la cathédrale de Saint-Hyacinthe (1869-1876), il fut élu quatrième évêque de Saint-Hyacinthe le 19 novembre 1875 et sacré à Saint-Hyacinthe le 16 janvier 1876 ; béatifié, à Rome, le 10 mai 1987 (voir *l'Opinion publique*, 27 janvier 1876, p. 37 ; Jean Houpert, *Monseigneur Moreau. Quatrième évêque de Saint-Hyacinthe*).

6. Alexandrine Teyssèdre, née à Millau (Aveyron), en France, le 9 juillet 1842 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 15 août 1861 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 1^{er} janvier 1921. Elle accompagna la supérieure générale, sœur Saint-Maurice, lors de son voyage au Canada en avril 1876, et en septembre de la même année elle fut chargée du troisième cours français au couvent de Saint-Hyacinthe. En novembre 1877, elle devint directrice du pensionnat et, le 12 septembre 1879, assistante de la supérieure et maîtresse des novices. Du 8 janvier 1898 au 25 mars 1917, elle fut supérieure des Missions d'Amérique (voir *Trois Présentines modèles*, Avignon, Aubanel, 1922, vol. 3 : *Âme apôtre*, 110 p.).

terre, les mains croisées sur le ventre et en parlant tout bas sur la rue comme dans une église. Bêtise !

6 octobre

180 Temps sombre, froid et triste, humeur vilaine qui me fait trouver tout agaçant et Céphise en particulier !

185 Qu'elle parle donc ! Et que je suis fatiguée de ce bourdonnement continuuel qui me poursuit partout, en classe, à l'étude, en récréation, au dortoir, dans les rangs ! Je réponds à peine, mais elle va toujours, rien ne la dérange ! Ni mon mutisme et mes airs distraits, ni mes impatiences quand je suis trop ennuyée.

190 On m'a obligée de me confesser aujourd'hui... Je n'ai pas beaucoup cédé puisque je suis entrée pour dire à monsieur P[rince] que je ne voulais pas me confesser et qu'on n'avait pas le droit de m'y forcer. Tout effaré de mes petits airs décidés, il m'assura que j'étais libre, (ça c'est une nouvelle !). Il me dit quelques paroles apaisantes – il avait la mine troublée que j'aurais dû avoir, moi la pécheresse endurcie.

195 Ce soir, la directrice passait comme je riais de bon cœur. « Voyez, me dit-elle en souriant, comme on est gaie après s'être bien confessée. » Je laissai là mes amies et je l'abordai mais je ne riais plus.

— Je ne me suis pas confessée, ma sœur.

— Mais je vous ai vue entrer au — — —

200 — Oui pour dire que je viendrai un autre jour.

— Pourquoi cet entêtement ?

Moi avec un grand soupir !

— Ne me faites pas de questions, je vous en prie, sachez seulement que monsieur P[rince] sait ce qu'il doit savoir.

205 Elle haussa les épaules.. et je la laissai méditer sur mes bizarreries.

Qu'on me laisse tranquille et que Dieu les bénisse !

205 laissai [R pour] méditer

8 octobre

Je m'ennuie de mes livres... il n'y a rien ici quoique la bibliothèque soit remplie... 210

J'ai été très fatiguée pendant la classe, il y faisait trop chaud et je faillis perdre connaissance. Ce fut vite passé, mais on m'a envoyée au bois et c'est ravissant d'y être si seule. La température est douce comme au printemps.. tout est si exquis, si paisible autour de moi, dans cette jolie lumière d'automne, que je voudrais être poète pour le dire comme je le sens. 215

Comme on est bien toute seule ! — c'est du bruit et de la vie commune que je souffre le plus, ici. Oh ! ma chambre !

La vieille Sœur Marthe⁷ est venue, très curieuse, savoir ce que je faisais ici pendant la classe. 220

— Au lieu de vous fatiguer à écrire, allez courir un peu, ça vous donnera des couleurs, vous êtes toute pâle, ma pauvre petite..

Elle est partie — courir après quoi ? Mes rêves ?.. je n'en fais plus ! Défendu ici ! Tout y est défendu même de se... *périr* ! 225

Je n'avance à rien pour ma musique — quand je travaille un peu longtemps je suis si fatiguée que j'en tremble... et puis... et puis mes leçons ne me satisfont pas et Sœur C[écile] a perdu de son prestige comme professeur depuis mes études avec monsieur R[obinson]. 230

J'y pense quelquefois.. Jos m'a dit l'autre jour que les dernières nouvelles le disaient mourant. Pauvre garçon ! Prie-t-il la Sainte Vierge ? Oh ! qu'elle ait pitié de sa misère — mourir si jeune et ne pas être catholique, être abandonné dans cette froideur glaçante du protestantisme.. Mais Dieu est là, pour lui comme pour tout en ce monde.. je crois bien fort qu'Il lui adou- 235

214 est si [D *doux* S *exquis*], si 217 de [R *cette* A *la*] vie [R *en*] commune que je souffre [A *le*] plus 225 même [A *de*] se 229 son [D *prestige* S^a *prestige*] comme

7. Probablement Céline Gauthier, née à Saint-Césaire (Québec) le 26 mars 1838 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 19 janvier 1869 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 17 juin 1915 (voir « Sœur Marie Marthe, Gauthier », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1913 à janvier 1916*, vol. 3, p. 48-50).

cira la séparation, l'arrivée là-bas... Comme cela fait penser, la mort, ces différences de religion, la foi, le salut. Le salut accessible à tous, dans des conditions si différentes ! Car il faut qu'il
 240 soit accessible à tous, sans exception, parce que Dieu est juste, et Dieu est bon, et Il est grand et *nos* détails ne sont pour Lui que les petits atomes que nous devinons autour de nous sans les voir !

Je n'ose jamais parler à personne des pensées qui m'obsèdent parfois sur tous ces sujets. Il m'est déjà arrivé d'exprimer des idées peut-être erronées — il aurait fallu me le démontrer et ne pas me faire taire en me grondant. On m'a fait taire *tout à fait* — j'évite autant que possible de parler de moi et de tout ce qui me touche de près.... mes affections, mes opinions, mes rêves...

250 La cloche sonne — le soleil est caché — il a fait sombre et froid soudainement et aussi vite mon âme est devenue triste — je vais courir à la chapelle où personne ne pensera à venir me chercher !

11 octobre

255 Je n'ai pas été bien depuis mardi et je suis à l'infirmierie où on me fait prendre des horreurs pour remuer la bile paraît-il. Qu'on m'en débarrasse et de ma malice par la même occasion ! Sœur Antoinette⁸ vient de me dire que je suis amusante, elle n'est pas perspicace de ne pas voir que je suis plutôt dangereuse
 260 et sur le point de devenir enragée, et de la mordre, ou monsieur P[rince] ou Céphise ! Pauvre monsieur P[rince], il ne se reconnaîtra plus quand il sera enragé car il est bon comme... comme quoi de bon ?.. Ça c'est un problème que je chercherai un autre jour !

241 et [D il S Il] est 252 où [R on m'oubliera car] personne venir [R m'y A^a me] chercher 255 l'infirmierie [R pour] où

8. Caroline Brisard, née à Saint-Hyacinthe le 11 novembre 1847 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 16 juin 1869 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 2 avril 1881. Auxiliaire à l'infirmierie du couvent, du 22 juillet 1876 au 28 mars 1879 (voir « Sœur Marie Antoinette, Brisard », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1881 à janvier 1884*, vol. 1, p. 78-81).

Et le docteur⁹ ? En voilà, un sujet d'étude ! Il m'amuse tant, 265
 que je me rendrais malade pour le plaisir de le voir se *bercer* dans
 la pharmacie en donnant ses consultations. Un vrai médecin de
 Sœurs ! Je suis certaine qu'il devine modestement leurs maux
 sans jamais oser leur faire de questions intimes ! Puis c'est un
 temporisateur... On verra demain... on y verra... c'est à voir.... 270
 Et si on est trop pressées de crever, on crève ! Et personne ne
 nous dérange !

Je me demande comment je pourrais le faire sauter de sai-
 sissement, quelle horreur je pourrais inventer pour le faire sor-
 tir de ce calme bête... il est cuit ! C'est un empaillé ! 275

J'y songerai.. après la retraite qui commence demain. Je fré-
 mis en songeant au prédicateur de l'année dernière. D'un *pareil*
 délivrez-nous, Seigneur !

3 novembre

J'ai été si occupée que je trouvais difficile d'écrire mon jour- 280
 nal sans négliger quelques détails, et je m'étais si bien convertie,
 que je visais à la perfection ! Voilà que je dégringole de ces hau-
 teurs. C'est très beau, mais c'est fatigant, et c'est un peu bête de
 se priver de ce qu'on aime pour faire ce qu'on n'aime pas, et
 prétendre ensuite que c'est de la vertu ! Pas une miette ! c'est de 285
 la niaiserie — Cela ne fait de mal, ni à moi ni aux autres, que
 j'écrive ici, je travaille avec ardeur, et j'ai assez des sacrifices im-
 posés par la vie sans m'en inventer !

Ce qui précède équivaut à une photographie de ce que je
 suis aujourd'hui, un peu révoltée, un peu triste, un peu dégoû- 290
 tée et assez malheureuse pour avoir besoin d'écrire ma misère
 puisque je ne puis la dire.

Ah ! j'étouffais ! Comme l'air manque ici dans les petites
 idées, les petites pratiques, les petites querelles, les petites peti-
 tesses ! Oh ! de l'espace, de l'air, des idées ! ! Ça surtout. Mes li- 295

269 oser [A leur] faire

9. Probablement Adolphe Malhiot (voir *supra*, p. 255, 4 juin 1876, n. 14),
 qui était le médecin du couvent de la Présentation de Marie.

vres, mes livres, j'en pleure, quand je les vois, en imagination, rangés sur mes rayons, là-bas, couverts de poussière, gardant en eux ce qui me ferait tant de bien !

Heureusement que le temps pour se lamenter est court.
 300 Les classes sont sérieusement remplies. J'essaie de décrocher les deux diplômes français et anglais¹⁰. Ce dernier demande un surcroît de travail qui me force à renoncer à une partie de la récréation du midi. Je ne m'en plains pas et cette partie de littérature anglaise que je vois m'intéresse beaucoup. Les travaux de
 305 composition sont difficiles mais ni ennuyeux ni arides. *Sœur Saint-W[ilfrid]*¹¹ est intelligente et... assez instruite, elle manque un peu d'idées personnelles et d'originalité pour dire celles des autres, mais elle enseigne bien et nous laisse beaucoup de...
 310 marge.. d'horizon.. Je suis plus *moi* dans mes compositions anglaises que dans les mêmes devoirs français.

Jos que j'ai vue ces jours-ci désire toujours venir au couvent. Elle en jouirait bien je crois. Nos classes sont vraiment très intéressantes.

Ce qui me choque au couvent c'est le petit esprit, l'espèce
 315 de religion qu'on nous y enseigne à côté de la grande, les sermons, la routine de ces nombreux exercices de dévotion et la niaiserie de nos *obligations* ! En dehors de cela, c'est parfait. Plusieurs religieuses sont charmantes et d'une bonté parfaite — intelligentes... et, il me semble, bien à plaindre malgré leurs airs
 320 heureux !

Une à laquelle j'ai dit cela s'est récriée et m'a dit qu'il y avait tout un monde que je ne soupçonnais pas ! — Je l'ai assurée de ma connaissance de ce « monde » spirituel.

— Mais pour donner le bonheur il doit se développer dans
 325 un milieu plus large.

10. Sur le programme des études, voir *supra*, p. 112, 8 septembre 1874, n. 5 et p. 115, 11 septembre 1874, n. 13.

11. Maria Hickey, née à Burlington (Vermont), aux États-Unis, le 28 décembre 1855 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 19 décembre 1876 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 4 février 1941. Pendant plus de cinquante ans, elle enseigna l'anglais au couvent de Saint-Hyacinthe et fut chargée du groupe dit « des Anglaises ». Vers 1910, elle traduisit en anglais les manuels scolaires pour la préparation des brevets anglais du Bureau de l'instruction publique (voir « Sœur Marie Saint-Wilfrid », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1941 à janvier 1942*, p. 22-34).

— Notre bonheur, nous ne le cherchons pas ici ! répond-elle.

— Vous avez tort, surtout quand vos supérieurs passent leur temps à vous faire croire que l'autre bonheur est si difficile à atteindre. N'allez pas les croire, je vous prédis que vous arrivez au ciel tout droit ! Vous vivez comme des anges et on vous terrifie, et on vous torture avec des scrupules ! Ne les croyez pas, ma bonne petite Sainte-C[écile] ! 330

Elle a bien ri... Moi cela ne me fait pas rire, car plusieurs doivent tant souffrir, inutilement et cruellement ! 335

Le temps passe vite — la fin de décembre ramènera Maurice ici — J'y pense souvent sans me permettre de m'y arrêter trop. Ce que c'est que de vivre dans une atmosphère comme celle-ci, on s'en laisse pénétrer sans le vouloir et me voilà à agir en cette circonstance comme une *personne vertueuse*. Cela m'amollirait de penser à lui et je veux être une vaillante afin de bien profiter de cette dernière année. Ma dernière année d'études ! et je suis ignorante comme une carpe, et je me meurs d'envie de tout voir, de tout comprendre, de tout entrevoir au moins ! 340 345

15 novembre

J'écris si souvent pour faire mon Jérémie, que je prends mon journal ce soir pour y conserver ma gaieté un peu tapageuse et folle mais si bonne ! Ce n'est pas le temps qui me met en joie, il pleut des clous depuis deux jours, il fait froid, le vent ne trouve pas de notes assez lamentables pour gémir dans les grands sapins ! et moi j'ai l'âme dans la lumière et dans le bonheur depuis trois jours. Pourquoi ?.. Je me suis assurée que je n'en savais rien — mais je dois me mentir, et si je cherchais bien, je saurais peut-être ! Mais voilà ! je ne veux rien savoir... je me repose de chercher et de creuser, et d'aller voir la raison et le pourquoi des choses. 350 355

326 nous [A ne] le 329 bonheur [R sera A est] si 336 vite — — [R à] la
338 comme [D celui-ci S celle-ci], on

Ris et chante, ma mie, sans savoir pourquoi, sans y penser ;
 parce que tu es jeune et que toute ta vie est à faire et qu'elle peut
 360 être si belle !..

Sœur [du Saint-] S[acrement]¹² me demanda hier ce que
 j'écris dans un cahier noir qui a l'apparence d'un livre¹³.

— À votre place, ma sœur, je ne chercherais pas à le savoir,
 cela vous causera bien des embarras... et à moi aussi.

365 — Pourquoi à moi ?..

— Parce que vous serez obligée de me contrarier et cela en
 étant indiscreète ou bavarde... Ne me demandez rien, fermez les
 yeux et ne vous occupez pas du gros livre noir.

Très fine, elle devina et parla d'autre chose.

370 C'est elle qui m'amena voir les étoiles l'autre soir, et qui
 voudrait mourir ! Elle parlait même du bonheur que j'aurais,
 moi, à mourir jeune ! J'ai calmé son ardeur.. je vais commencer
 par vivre, il sera toujours temps de mourir puisque nous n'y
 échapperons pas !

375 Elle doit me trouver difficile à *monter* et peu capable d'en-
 thousiasmes surnaturels !

18 novembre

Le temps continue à être affreux et moi, bonne comme un
 ange, douce comme un agneau, gaie comme un jeune chat. J'ar-

366 que [R tu] vous 372 jeune ! [R Je l'ai A J'ai] calmé

12. Sur sœur Marie du Saint-Sacrement (Alphonsine Durocher), voir *supra*, p. 205, 5 octobre 1875, n. 76. On a retrouvé d'elle un billet non daté, adressé à « M^{lle} H. Dessaulles » : « Que cette nouvelle année que Dieu tient dans sa main, soit pour vous, mon Henriette, toute remplie des plus précieuses faveurs du ciel. Oui, que Jésus laisse tomber d'en haut quelques rayons de ces joies pures, qui illuminent d'un parfait bonheur votre dix-septième année [...] » (fonds privé). Dans la famille Durocher, on s'intéressait aux astres et à la cosmographie.

13. Ce cahier était peut-être du même format que celui, relié, où elle transcrivait son journal. Pour la description des manuscrits et, en particulier, du deuxième cahier, voir *supra*, Note sur l'établissement du texte, p. 69-72.

rête mes comparaisons, je ne trouve que des bêtes comme 380
terme et c'est un peu humiliant pour mon orgueil¹⁴.

Je suis tout à fait bien depuis que j'ai renoncé aux singe-
ries ! J'ai simplifié ma vie autant que je l'ai pu. Je ne fais de mes
prières que ce que je puis — le reste, je ne me force pas même à 385
l'attention. Ayant essayé de bien prier, et réussi souvent — je
me donne congé pendant que les autres dévident les intermina-
bles prières. Je prépare mes compositions quand je n'arrive pas
à suivre le sermon — je parle quand c'est nécessaire, même du-
rant le silence, j'étudie en récréation si je m'y ennuie trop, et je 390
suis si gentille et si aimable qu'on me le chante sur tous les tons
et que je le crois !

Étant contente de moi, je le suis des autres. Je plains les ver-
tueuses personnes qui se gâtent le caractère à se contrarier, je
me garde bien cependant de leur donner de pernicieux con-
seils ! On a sa petite conscience tout de même ! 395

Je travaille ferme.. et j'arrive à faire beaucoup sans trop de
fatigue.

Maurice revient le 21 décembre. Bientôt un mois ! Comme
ce sera extraordinaire de le revoir. C'est sa fête le 23 et je ne lui
enverrai pas le plus petit souvenir, pas le moindre signe d'ami- 400
tié ! C'est un peu triste et si Jos était bien bonne, comme elle est
fine....

21 novembre

Ma dernière fête de la Présentation¹⁵ ici ! Elle a été gra-
cieuse — une réception d'enfants de Marie — une élection à la- 405
quelle je suis élue Supérieure¹⁶ à mon profond étonnement. Ja-

14. Au crayon, en bas de page : « Pauvre ange ! »

15. Le 21 novembre, fête patronale des religieuses du couvent — Présenta-
tion de la Vierge Marie au temple — était grand congé (ni classes ni pratiques de
musique) : la journée comprenait une messe solennelle et un dîner de fête.

16. L'élection d'Henriette Dessaulles ne figure pas dans les Annales des
Enfants de Marie (ACPM), qui ne remontent qu'en 1879, même si l'Association
fut probablement fondée dès l'installation des sœurs de la Présentation au cou-
vent de Lorette en 1858 (voir *supra*, p. 126, 8 décembre 1874, n. 39). Le conseil
de l'Association des Enfants de Marie était élu par ses membres et composé

mais Supérieure moins orthodoxe ne fut inventée ! Enfin ma majorité fut écrasante et je n'ai qu'à accepter le bel honneur.

410 Les religieuses m'ont gentiment taquinée et elles semblent surprises mais non mécontentes. Ce sera un règne large et honnête. Je n'endurerai ni délation, ni petites envies « chez moi ».. et comme on connaît mon indépendance et ma franchise courageuse j'espère n'avoir pas à sévir. La supérieure des enfants de Marie est la première de tout le pensionnat — c'est
415 d'autant plus une petite reine qu'elle a été choisie par ses compagnes. Je remplace une très sage et très dévote personne, et j'ai peur de désappointer mes sujettes.

22 novembre

420 Congé de la Sainte-C[écile]. Ces petites fêtes intimes sont toujours joyeuses et aimables. J'allai faire visite au chapelain¹⁷ ce matin, en ma dignité nouvelle. Il me félicita et laissa un peu trop voir sa surprise. Cela ne me froisse pas, mais ce qu'il manque de tact ce bonhomme !

425 Je badinai avec lui et lui assurai que je n'avais jamais rêvé un pareil honneur possible.. car personne au couvent ne se juge avec plus de vérité que moi-même.. et je ne me reconnais pas les vertus ordinaires d'une supérieure. « Il faudra en pratiquer les extraordinaires, Henriette », fit la Mère. Cela aurait pu être très méchant, mais je l'ai sentie bienveillante. Quand je te dis, cher
430 muet, que je suis un ange !

410 mais [R *pas A non*] mécontentes 425 se [R *jugeait*] avec

d'une présidente (qu'Henriette Dessaulles nomme « Supérieure »), d'une vice-présidente, de deux consœurs, d'une secrétaire et d'une sacristine. Les Enfants de Marie, qui devaient être des modèles pour leurs compagnes, se réunissaient le dimanche à la chapelle pour réciter le « petit office de la Sainte Vierge » ; elles disposaient d'un local particulier et remplissaient parfois les fonctions de sous-maîtresses pour la surveillance (renseignements communiqués par sœur Émilie Gauthier, archiviste du couvent de la Présentation à Saint-Hyacinthe).

17. Probablement Jean-Joël Prince, quatrième aumônier des sœurs de la Présentation de Marie, du 4 octobre 1869 au 13 juillet 1879 (ASSH ; sur Jean-Joël Prince, voir *supra*, p. 148, 25 mars 1875, n. 26).

23 [novembre]

C'était la fête de Maurice, j'aurais voulu communier, mais voilà, il y aurait eu toute une enquête pour savoir pourquoi je communiais *trois fois de suite*¹⁸ ! J'ai bien prié pour lui et je me suis permis à l'occasion de sa fête de penser longuement à lui, à rêver de jolies rencontres aux vacances d'hiver.. à imaginer voir ses yeux et entendre sa voix... sa jolie voix grave et douce et tendre... oh comme j'aimais l'entendre, et quand je ferme les yeux, que j'oublie tout pour me la rappeler, je l'entends si distinctement, que j'en suis émue.

J'entends dire aujourd'hui que Jos reviendra au couvent après Noël. Si cela pouvait être vrai ! J'aurai des nouvelles au parloir prochain. Que ce serait beau !

27 décembre

Plus d'un mois sans écrire ici ! Signe de quoi ? ? . Ne fais pas le curieux, pauvre petit cahier, ni l'amer, ni le désagréable ! Si tu veux être mon vrai ami, il faut que tu me prennes comme je suis et quand je viens, et que tu ne me fasses pas faire trop d'examen de conscience, car je suis un peu vilaine et méchante présentement, et le résultat de mes réflexions serait de m'humilier beaucoup. Je m'en veux d'avoir été très lâche tout ce mois... triste, mal en train, et cela sans raisons *vraies*, qu'on explique en mots. Les mots, des inventions bêtes qui ne répondent pas à nos besoins de l'âme. Les mots sont utiles pour dire qu'on mange, qu'on dort, qu'on marche et qu'on parle, mais pour dire ce qu'on sent, pressent, pense ou devine, c'est beaucoup trop gros ! Ou bien, ma mie, étant trop ignorante pour savoir bien t'en servir, tu aimes mieux t'en plaindre que de te dire une pau-

447 il [R me] faut

18. Avant le décret du pape Pie X sur la communion fréquente (20 décembre 1905), on devait obtenir la permission de son confesseur pour communier. À l'occasion de la fête de la Présentation de Marie, le 21 novembre, il y avait communion générale ; le lendemain, 22 novembre, fête de sainte Cécile et patronale de son institutrice de piano, Henriette Dessaulles avait vraisemblablement obtenu de communier une deuxième fois.

vre petite *Rienne* ! Orgueil Orgueil ! Pousses-tu encore, et de-
460 viendras-tu plus gros que *Moi* ?

Nous sortons le 30, dans trois jours, et dans mon cœur gris, peut-être un rayon tout rose, et les petites voix ne chantent pas encore mais elles s'agitent et murmurent et attendent.... Comme j'ai essayé, depuis trois mois, de les faire taire, je les ai
465 parfois brusquées et elles ont pleuré, mais ma sévérité est vaine, elles chanteront, car elles le devinent, lui, l'ami si doux, de l'autre côté des grands murs, et si je me dis, pour me *faire croire*, qu'il m'est indifférent de *le voir*, elles, les petites lyres, sont prêtes à vibrer et à chanter que je l'aime, que je l'aime...

Oh comédie, pourquoi tant résister à l'affection qui me pousse vers lui... ce serait si doux de l'aimer et d'y penser toutes les heures de la journée et toutes les minutes des heures, sans me gronder et sans me contrarier ! Et qui m'en empêche ! Et
470 quoi m'en empêche ! Voilà, quoi ? Je ne sais pas, je ne me comprends pas, et je me trouve stupide !
475

Nos examens sont terminés, nous flânerons d'ici la sortie. Ce sera un repos et une tentation d'écrire. Ce que j'aimerais à barbouiller, à griffonner ! C'est une manie, j'ai heureusement peu de temps pour m'y livrer, car j'écrirais bien des extravagances.
480

J'ai laissé lire à Sainte-C[écile] une petite... Fantaisie, écrite il y a quinze jours. « Les ailes ». Il faut bien compter sur son affection pour être certaine de son indulgence. Elle a trouvé cela gentil.. et vraiment il me semble que ce l'est. J'en voudrais une
485 grande paire de mes ailes, pour sortir de l'étroit et voler très haut et très loin dans les grands espaces bleus !

31 décembre

Arrivée à la maison depuis hier matin — c'est la saison de la froidure, mais ici, elle se fait vraiment trop sentir ! Hélas ! à
490 quoi bon se plaindre — — — je vais sortir et essayer de me mettre l'âme d'aplomb, afin de finir l'année bien, et d'en commencer une autre mieux encore !

467 côté [D du S des] grands qu'il [D me indifférence S m'est indifférent] de

Avec ma folle imagination, j'avais rêvé un retour de conte de fées — des bras ouverts, des caresses tendres, des mots doux, et je n'ai trouvé rien de cela, Papa étant absent et les autres, plus positifs, m'ont saluée et embrassée pour l'acquit de leur conscience et j'ai été assez sotté pour en avoir le cœur tout transi ! 495

Le soir

Je rencontrai Jos et Maurice à cinq heures — il faisait noir et je me permis d'aller marcher un quart d'heure avec eux. Maurice part pour Saint-Denis demain pour l'enterrement de son grand-père¹⁹. Un triste jour de l'an pour mes pauvres amis. Il devrait l'être pour moi, mais il ne le sera pas car les quelques minutes que je passai avec lui m'ont donné du bonheur que j'emporte dans mon cœur comme un cher trésor. Je ne saurais être triste avec l'intuition si nette et si parfaite de sa fidèle affection. 500
La voix et les yeux m'ont redit la caresse que ses mots ne pouvaient faire soupçonner... et malgré la présence de Jos j'ai *entendu* qu'il m'aime, et l'année ne pouvait mieux finir que dans cette douce certitude qui me berce dans la caresse du retour, rêvée, perdue, et retrouvée plus douce que le rêve. 505
510

19. Antoine Cheval dit Saint-Jacques, fils de Pierre Cheval dit Saint-Jacques et d'Amable Desnoyers, alors âgé de 78 ans. Il avait épousé Zoé LeCavalier en 1825. De ce mariage étaient nés une fille et trois fils, dont Romuald Saint-Jacques, père de Maurice (voir Recensement, Sous-district de Saint-Denis, 1871, f. 17 ; J.-B.-A. Allaire, *Histoire de Saint-Denis-sur-Richelieu*, p. 449-450 ; G.-A. de Jordy, *Généalogies des principales familles du Richelieu*, t. I, p. 145-146). Sur la famille Cheval, voir aussi Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 10-12.

[1877]

5 janvier

Singulières petites vacances, où tout ce qui devrait être n'est pas, et tout ce qui ne devrait pas être, est ! D'abord, cette
5 belle phrase ! Puis le grand Gustave qui est ici depuis quatre jours, et Maurice que je n'ai vu qu'une fois depuis son retour de Saint-D[enis] et ceci en présence de Jos et de mon cousin !

C'est la vie à rebours, mais j'en prends mon parti gaiement. Mes protestations n'y feraient rien... et puis malgré ça, malgré
10 tout, Maurice m'aime — il me l'a dit et écrit et je le vois et je le sens, et le reste, eh bien, le reste, c'est vraiment le *reste*, et il ne faut s'occuper que du tout ! Et je suis ridiculement heureuse et mes petites voix chantent à plein gosier, et je leur souris, les petites mignonnes, et pour un peu je mêlerais ma voix de petite
15 fille à leurs voix de petites âmes pour faire un grand concert de.... je n'ose écrire d'amour ! C'est un si *grand* mot !

8 janvier

La rentrée demain ! J'ai vu Maurice trois fois et je ne donnerais pas la belle tempête de ce soir pour tout le Dominion canadien (qui n'est pas à moi !).
20

J'arrive de chez tante L[aframboise] avec Arthur, Alice et Maurice. C'est le beau Arthur, qui, sans m'en parler, très finement, a organisé cette rencontre.

Après souper il s'agissait d'aller faire nos adieux à tante L[aframboise] et Arthur fit atteler sur la *traîne* à cause de la tempête. Puis pendant que nous nous préparions, il courut chercher Maurice qui nous attendait en voiture avec lui quand nous descendîmes habillées comme des momies. 25

Durant notre visite, Maurice et Arthur se promenèrent, au risque de se perdre dans la neige, et nous sommes revenus par le chemin des écoliers. Ce fut donc au moins une heure de bonne causerie intime, et le vent et la poudrierie et le froid se sont faits caressants durant cette heure jolie où mon cœur a battu double et a fait provision de douces choses pour passer le reste de l'année bravement. 30 35

Mon Dieu, comme malgré ma volonté, il s'empare de moi... lui, paraît tant m'aimer, et comme je suis prête à lui rendre toute cette affection que je lis dans ses yeux, que j'entends dans sa voix et que ce soir il m'a dite si simplement.

Et où vais-je ainsi ? Je n'ai même pas de remords de cette entrevue en cachette ! Mais je déteste cela — et je n'aurais pas autorisé Arthur à préparer ce rendez-vous s'il m'eût consultée. *Heureusement !* Il l'a fait seul et j'en ai profité et c'est un peu hypocrite de faire semblant de le désapprouver. Comme je suis tiraillée, entre mon désir de le voir, mon honnêteté naturelle et ma fichue conscience ! 40 45

M[aurice] assure qu'il viendra demain soir au couvent avec moi — c'est possible puisque Jos s'y rendra aussi. Comme cela va rendre notre vie bonne d'être ensemble petite Jos et moi !

10 janvier 50

Je recommencerais peut-être mes silences, mon pauvre petit confesseur blanc, mais pas avant d'avoir dit un mot de mon re-

22 finement, [R av] a 28 momies. // [R Pen] Durant 47 demain [A soir] au

tour ici, hier soir avec Maurice. Nous marchions seuls ensemble et nous fîmes la route aussi lentement que possible !

55 Les chères minutes précieuses, comme j'en ai joui, dans ce silence ravi que M[aurice] ne comprend pas beaucoup et se permet d'attribuer à de la froideur. N'importe, quoi qu'il dise, s'il n'avait pas un peu foi dans mon amitié, il ne me parlerait pas
60 pas comme il le fait, et ses bonnes petites remontrances ne me font pas une assez forte impression pour me décider à dire ce que j'aime à garder dans mon cœur, à l'abri de tous les yeux !

Jos est enchantée de son retour au couvent. Nous ne nous quittons pas, et je suis heureuse, heureuse à vouloir le chanter ; comme les oiseaux quand le soleil clair arrive !

65

17 [janvier]

Oh ! la bonne vie, depuis la rentrée, et que je suis bonne depuis que je suis un petit bonheur ambulante ! Vrai, je me sens des ailes, des ailes aux pieds, car je touche à peine terre, et je
70 m'attire même des sermons sur mon peu de dignité : une supérieure, pensez ! Et des ailes à l'âme qui nage dans la joie, dans le désir d'en donner aux autres... Ma béatitude durera-t-elle ? Je me défie de moi.. et je sais que mes *revirements* sont aussi brusques qu'imprévus !

75 En attendant, jouissons en paix, ma mie, admirons-nous, faisons-nous des compliments sur notre bonté qui n'est, après tout, que celle des autres !

J'ai fait venir mes raquettes, et nous avons la permission de nous en servir pour nous promener dans le bois.

80 J'étudie avec toute l'ardeur que me donnent toutes mes ailes. J'aime le bon Dieu et je lui fais les plus beaux petits discours du monde, j'essaie de lui persuader que je ne puis être bonne qu'à la condition d'être heureuse. Entends-tu, cher bon Dieu, et comprends-tu, et te laisseras-tu convaincre surtout ?

59 il [A le] fait promener 69 dignité : [R pour] une 78 nous [A en servir pour nous]

19 [janvier]

Encore sous le nuage bleu — deux promenades en raquettes — escalades, sauts périlleux, chutes absurdes, le tout accompagné de grands éclats de rire qui me dilatent et me conservent dans mon joli bonheur. 85

Jos reçoit des lettres de M[aurice] qu'elle me laisse voir... ces lettres me le feraient aimer si ce n'était déjà fait.. elles sont d'une grande délicatesse de cœur et d'esprit... la petite note triste y revient souvent et c'est bien celle qui m'émeut et m'attendrit plus vite. Au fait, je m'émeus et m'attendris au simple contact des lettres que Jos me montre de loin quand on vient de les lui remettre et dont je m'empare un peu jalousement, trouvant dans mon cœur qu'elles devraient être à moi et pour moi seule ! 90 95

Pauvre petite laide égoïste, va !

23 janvier

Exquise leçon de musique, durant laquelle je n'ai pas joué une seule note. C'est un genre nouveau ! 100

Sainte-C[écile] s'amuse à faire vibrer les cordes de *ma* lyre et comme je l'aime bien, qu'elle est une religieuse selon mon cœur, je lui ai permis de jouer certains petits airs qui ont paru l'intéresser. 105

Elle connaît le monde et elle a des idées larges, beaucoup de finesse pour deviner, de la délicatesse et du tact. Elle serait un confesseur idéal.. En existe-t-il dans la vraie vie, des confesseurs comme elle ? J'en doute — des hommes... ça doit comprendre un peu gros — en bloc, en couleurs vives... enfin, je n'en sais rien, je ne leur ferai pas l'injustice de les juger d'après les échantillons (de prêtres) que je connais ! 110

Les assemblées d'enfants de M[arie] m'obligent à sortir un peu de ma réserve et de mon mutisme, et j'essaie vraiment

86 tout [D dans S accompagné] de 95 et [R que A dont] je [D m'emporte S m'empare] un 96 qu'elles [D devaient S devraient] être 108 idéal.. [R 1] En 109 ça [R se] doit 112 échantillons [A^a (de prêtres)] que

115 d'être l'âme en même temps que la tête de mes « enfants ». Au-
 jourd'hui j'ai dû donner un avertissement à une révoltée — je
 l'ai prise seule, et après m'être fait raconter son histoire, je lui ai
 dit qu'elle n'avait pas tort, mais comme je ne voyais pas le
 moyen de le prouver, que je lui conseillais de céder et de céder
 120 aimablement. Elle se fit prier et j'usai de tous mes *petits moyens* et
 même de quelques caresses pour l'amener à faire sa soumission.
 C'est pas *ben ben* dans l'habitude d'*icitte*, ces *magnières* !

Jos et moi sommes citées aux autres comme sages, c'est à
 faire désespérer du salut du pensionnat d'après les austères
 125 coutumes. Nous prenons la vie trop facilement pour être si sa-
 ges que ça. Aimables ? Je ne dis pas non, et on nous choie à
 cœur que veux-tu ! Je me sens pousser toutes sortes de qualités
 ignorées dans cette atmosphère paisible et chaude d'affection
 souriante. Je suis gaie et bienveillante, je cherche à faire plaisir,
 130 je me sens en confiance avec tout le monde, même avec mon
 confesseur qui renonce à m'approfondir ! Je l'ai peu encouragé
 dans ses explorations j'avoue !

24 [janvier]

La mode est au journal et il y a bien des secrets qui traînent.
 135 On a mis la main sur ceux d'Aug[ustine] et d'Em[ma]. On a eu
 l'indiscrétion de les lire, on a poussé l'arbitraire jusqu'à les faire
 brûler sans consulter les pauvres auteurs. On se soucie peu du
 droit des gens dans cette sainte maison ! Je n'ai pas d'inquié-
 tude pour le mien — je le garde bien et puis j'ai des amies parmi
 140 les hautes autorités. Où l'intrigue va se nicher ! Je vous le de-
 mande !

M'entends-tu, Salomon ? Tu souris, j'ai peur de ce cher
 sourire si si fin, et si si moqueur qui fait peur aux plus hardis et
 qui me déconcerte si parfaitement ! Moquez-vous, monsieur,
 145 n'empêche qu'il faudrait des réformes ici pour oser dire qu'on
 aspire à la perfection !

130 même [A avec] mon
 M'entends-tu

140 demande ! // [D M'écoute SR M'attends]

25 janvier

Il neige, les flocons tombent drus et larges, tout est blanc, le ciel et la terre et je me sens un peu de ce temps sans soleil ! Je suis blanche et terne, molle comme toute cette blancheur douce qui tombe si tranquillement. On dormirait bien si on s'oubliait à regarder trop longtemps cet émiettement du ciel ! Malheureusement il y a trop à faire, des leçons à comprendre et des devoirs à écrire. J'ai une véritable répugnance à me mettre à cette besogne, je voudrais avoir une grande heure toute à moi, et la perdre en rêvant pendant que tombe la jolie neige ! Et je voudrais encore plus être dehors, et me perdre dans le brouillard blanc — marcher devant moi dans toute cette beauté immaculée.

La vie est-elle donc si longue qu'il soit sage d'en perdre une grande partie, et la plus belle peut-être, entre les quatre murs d'un couvent à écrire des devoirs stupides, à trouver des problèmes bêtes au lieu de jouir de toute la poésie que le bon Dieu laisse tomber sur nous !

La cloche sonne hélas ! hélas ! hélas !

29 janvier 165

Bonne petite journée de bonheur dont je remercie le cher Bon Dieu ce soir à la chapelle dont j'arrive, encore toute parfumée d'encens.

Au parloir maman fut si bonne ! presque affectueuse — Si j'avais pu l'en remercier et lui dire « encore » ! peut-être, une autre fois, aurais-je eu le même plaisir ? Au moins ai-je été aussi aimable et gentille que j'en suis capable... quand elle est froide je sais que je puis lui paraître assez maussade ! Nous n'avons guère d'illusions sur nos faiblesses, petite âme à moi, et quand nous péchons, c'est avec des yeux larges ouverts, qui ont tout vu et savent où ils vont et ce qu'ils font !

Et voilà ce qui fait que je suis si méchante, tout est réfléchi avant, analysé après, et si je persiste dans la mauvaise voie je deviens vite un petit monstre !

158 dans [D tout S^a toute] [R ce blanc et] cette bon Dieu [R qui] laisse 162 poésie [D du S que A le]

180 Après le départ de maman, H[enriette] D[urocher] me de-
 manda au parloir — elle fit des allusions que je feignis ne pas
 saisir et alla même jusqu'à prendre un petit air timide et rougis-
 sant en prononçant le nom de Maurice. Va toujours, la grosse, il
 n'est pas pour toi ce morceau de roi ! N'empêche que je l'ai ta-
 185 quinée délicatement pour flatter ses illusions, la pauvre ! Elle
 me trouve châtarmante à l'heure qu'il est !

Et puis, *last but not least*, Jos me passe une lettre qu'elle re-
 çoit de Québec — une jolie lettre gaie, écrite à la vapeur, ce qui
 ne nuit ni à l'esprit ni à la tendresse qui court invisible mais sensi-
 190 sible sous les petites phrases destinées à ses deux petites sœurs.
 Pauvre Éliza¹, je prends pour moi ce qu'elle est si ravie de lire
 pour elle !

Je n'ai pas étudié pendant l'étude, j'ai lu dans Racine² ou-
 vert au hasard, et puis tout à fait prise par cette grande musique
 195 j'ai tout oublié étude, leçons, etc. La journée a donc été par-
 faite ! — affection, soleil, poésie — il y a bien un petit accroc à la
 règle.. Bah ! c'est la moindre de mes inquiétudes.

30 [janvier]

200 J'étais fatiguée de ma journée, triste et manquant absolu-
 ment du courage nécessaire pour me mêler aux jeux et aux cau-
 series de la récréation. Je me sauvai à la chapelle dont j'arrive.

Je regardais la lampe qui brûle devant l'autel. On aurait dit,
 par moments, qu'elle s'éteignait puis après avoir vacillé, la lu-
 mière reparaisait plus vive et plus claire qu'avant, et j'ai pensé
 205 que nos âmes sont ainsi, presque éteintes, ne sentant pas Dieu,
 ne l'aimant pas, puis un souffle divin, une bonne pensée, une ré-

196 petit [D accros S accroc] à

1. Sur Élisabeth-Hélène (Éliza) Saint-Jacques, voir *supra*, p. 286, 24 août 1876, n. 41. Une troisième sœur, Henriette, était née le 13 novembre 1873 (voir *infra*, p. 413, 21 février 1878 et n. 28).

2. On étudiait le théâtre de Racine, du moins « les œuvres principales », au couvent de la Présentation : *Athalie*, *Esther*, « modèle des jeunes filles, des épouses et des reines », peut-être aussi *Andromaque*, *Iphigénie*, *Britannicus* et *Phèdre* (voir sœur Marie-Aimée de Jésus [Élisabeth-Hélène Saint-Jacques], *l'Enseignement à l'institut de La-Présentation-de-Marie*, p. 197-205).

vélation de Dieu dans la belle nature que nous n'avions pas vue avant, vient les ranimer et elles redeviennent plus claires, plus lumineuses après ces heures tristes.

Ô Dieu bon, laisse-moi te voir dans quelqu'un ou quelque chose ce soir, fais-moi oublier la tristesse terne qui oppresse, viens toi-même me reposer de tout ce « toujours pareil » ! 210

31 [janvier]

Encore un peu grise aujourd'hui mais moins lâche qu'hier.

Dans un corridor je rencontre Mary qui me saute au cou et m'embrasse en disant : « *Sweet, my honey, I love you and you are a darling !* » 215

Une grande religieuse sèche et sévère apparut pour couper court à cette jolie expansion irlandaise. Elle paraissait scandalisée la pauvre nonne... ce qui prouve qu'elle est un peu bête si elle ne comprend pas.... qu'on m'aime, qu'on s'aime, que nous nous aimions, *and love for ever !* 220

Jos et moi sommes en froid avec Sœur du P[récieux]-S[ang]. Ça ne vaut peut-être pas la peine et j'ai peur, ce soir, de trouver au fond de mon mécontentement une parcelle de jalousie. La découverte n'est pas faite pour me rendre glorieuse et je cours faire ma paix avec ma maîtresse, qui aurait le droit de me mépriser, si elle savait que toute l'après-midi j'ai nourri en moi ce mesquin sentiment. Pauvre petite moi vilaine, quand pourras-tu te réestimer ? 225 230

2 février

J'ai donné à Sainte-C[écile] le journal de Jos, avec son assentiment, *of course*, mais L'Amie ne s'en doute pas. Elle doit avoir une jolie opinion de ma discrétion.. Mais Jos réparera cela dans trois ou quatre jours. Elle semblait vouloir lire au travers 235

207 dans [D sa S la] belle l' A son] assentiment 215 cou [D en S et] m'embrasse 232 avec [R

du couvert, et elle m'eût envoyée de suite si elle l'eût osé. Elle est un peu humaine notre sainte après tout !

Je suis à l'infirmerie où j'ai été conduite ce matin après une défaillance prolongée qui a inquiété les sœurs. J'ai badiné et prétendu que j'étais allée de l'autre côté, voir ce qui s'y passait... on avait insisté pour m'y retenir, et c'était l'explication de mon retard à leur sourire de ce côté-ci.

Le petit docteur vient de me tâter le pouls, et de constater d'un air solennel qu'il était rapide et faible. Toniques, exercice — moins d'étude et... pas d'émotions !

Oh ! petit homme absurde ! sors-tu d'une boîte ? Moi, mon ami, je sors d'une étoile et je retournerai dans les grands rayons de Dieu, alors, tu comprends, je vis ! et tu n'as rien à voir aux battements de mon cœur ! Règle ta petite horloge et fiche-moi la paix, petit Esculape !

4 février

Encore une défaillance en classe où j'étais rendue depuis une heure et contre l'avis de l'infirmière. Je ne souffre pas, mais je suis si faible que ma voix est toute tremblante. C'est ennuyeux et un retard sérieux pour la classe.

Revu mon ami le docteur qui parle d'un repos à la maison. Je dis résolument : non. Je ne suis pas malade et — — — « Ta ta ta, fait-il, tout à fait olympien, c'est moi et non vous qui déciderai ! » Je l'écraserais entre mes deux pouces le vilain petit homme !

En attendant son exécution, il parlera à Papa, et on viendra me chercher et je voudrais tant rester ici !

6 février³

Ma fête à l'infirmerie où on me comble de cadeaux, de vœux et de caresses. Je suis tout heureuse et ma faiblesse me fait

3. À la mine de plomb : « 1877 M. G. ». Les initiales sont de Marie Guimont.

trouver meilleures et plus douces les chères affections dont je suis entourée. Le docteur⁴ m'exprime ses regrets de ne pas avoir su avant que ce fût ma fête, et ce soir madame M[alhiot] (sa femme) m'envoya une boîte de fleurs si parfumées, que je m'attendris et promets de ne plus rire de son Seigneur ! Ô ciel, quel Seigneur Comique ! Ça c'est la dernière boutade ! Vrai de vrai ! 270

J'ai donc dix-sept ans ! Me voilà vieille et guère plus raisonnable qu'à quinze ans... à quoi ça tient-il ces variations, ces caprices et ces enfantillages ? Et d'un autre côté, on me dit que je suis plus sérieuse que mes compagnes et dans nos conversations je les trouve un peu fades et niaises. Elles vivent dans un tout petit cercle dont elles ne sont jamais sorties, bien plus, elles ne soupçonnent pas qu'il existe autre chose que ce cycle monotone et terre à terre. 275 280

Il est cinq heures, on vient de m'apporter la lampe, ce qui m'a décidée à écrire parce que je m'enfonçais dans des pensées tristes. Une petite religieuse⁵ consomptive habite la chambre voisine, elle mourra bientôt et je me demande pourquoi cette vie manquée. Elle sort du pensionnat à dix-huit ans — après deux mois elle entre au noviciat où elle étudie jusqu'à sa profession — elle enseigne un an et depuis six mois elle meurt un peu tous les jours et laissera cette infirmerie où elle agonise pour être enterrée dans le petit cimetière sous les grands pins. On dit ici, c'est une prédestinée, une heureuse de pouvoir retourner à Dieu dans toute sa jeunesse et sa beauté. Moi, je ne comprends pas que la perte de ce grand don qui est la vie puisse être une bénédiction. Je vois qu'elle est une martyre, une victime qui paie pour d'autres, puisqu'elle est pure comme les anges ! Voilà — — mon âme n'est pas basse pourtant, mais je ressens une sorte d'humiliation de ne pas voir certaines choses élevées qui semblent si claires à d'autres que je ne trouve pas intelligentes — — il faudrait écrire des pages pour bien expliquer mon idée, ce se- 285 290 295

297 je [A ne] trouve

4. Adolphe Malhiot, médecin du couvent et de la famille Dessaulles. Au cours de l'été précédent, Henriette Dessaulles avait séjourné à Old Orchard avec lui et sa famille (voir *supra*, p. 255, 4 juin 1876, n. 14 et p. 258, 22 juin 1876, n. 16).

5. Sœur du Saint-Rosaire (voir *infra*, p. 346, 24 mai 1877 et n. 21).

rait inutile, c'est pour moi qui me comprends assez, et l'infirmière viendra bientôt avec mon souper.

On veut m'amener à la maison — je résiste de toute ma volonté — d'ailleurs je me sens bien mieux aujourd'hui.

7 février

Hier soir Jos me donna un cher petit billet que M[aurice] avait glissé dans sa lettre pour me souhaiter ma fête. — Mon départ pour la maison est décidé et on viendra me chercher demain. C'est un grand ennui inévitable auquel je me résigne, puisque je ne puis faire autrement. — Je me console de cet ennui et de tous les autres en lisant les pages si douces de mon grand ami.

Le temps passe un peu monotone à l'infirmierie et ce sera décidément plus gai à la maison. J'y ferai un peu de musique et je dénicherai bien quelque bon livre qui m'aidera à m'endurer.

8 [février]

Me voilà dans ma grande chambre et je retrouve toutes mes petites affaires, avec une joie presque exagérée, et que je ne voudrais pas dire tant je la trouve ridicule. Mais entre nous ? Mon miroir me fait refaire connaissance avec mon minois, je commençais à l'oublier, et c'est une étrange sensation de ne pas se voir en soi-même. Ma chaise longue, mes coussins, mon bon petit poêle qui pétille joyeusement, ma chapelle, mes livres, ma table sur laquelle j'ai commencé à empiler mes paperasses ! Tout cela ce sont autant de petites joies retrouvées, si douces, que je bénis le vilain docteur d'avoir exigé ce petit repos à la maison. Petit père est heureux, tante est bonne, et maman aimable, je n'aurais rien à souhaiter, si je n'étais une incontentable petite fille qui se désole de perdre son temps, qui se fait des reproches d'être si peu forte et qui ne peut se résigner à être paresseuse tout simplement sans penser à rien !

299 comprends [A assez], et 309 et [A de] tous 319 c'est [A une] étrange

9 février 330

La fête d'Alice⁶ que je ne puis embrasser et qui doit s'ennuyer de moi au couvent. Moi aussi je m'ennuie — je n'ai de distraction que la visite de mon petit docteur, c'est maigre ! Tante et maman s'occupent du bazar⁷, elles vont à la couture, à l'estimation des objets, elles passent les après-midi sorties. Je ne puis lire longtemps sans fatigue et ces jours-ci le salon est froid, je ne sais pourquoi sinon que la guigne me poursuit. 335

Ce soir madame A. B.⁸ veille ici et j'ai pris la fuite en l'apercevant. C'est une de mes antipathies cette grosse femme vulgaire, bavarde et tapageuse ! 340

Tante P[apineau]⁹ est arrivée aujourd'hui — alors mes soirées vont redevenir solitaires, car on me fait délicatement comprendre que je suis de trop quand maman et elle causent ensemble. Je ne m'en plains pas, je pense à ce que me causerait la présence de maman en tiers avec Jos et moi ! Cette vision me remplit d'indulgence ! D'ailleurs, moins on s'occupe de moi, plus je me sens libre, et j'aime tant à être seule que j'ai peur de resouffrir de la « grande bande » quand je retournerai au couvent. 345

Je me sens mieux et j'ai dormi toute la nuit dernière. Je me souhaite la même chance ce soir et je vais lire tranquillement près de mon feu qui m'invite. Je ne sais plus écrire, je ne trouve rien à dire — et quand je ne pourrai pas faire mon journal, je me plaindrai et je gémirai en me faisant croire que j'ai besoin de m'épancher. Je suis aussi ridicule que ce drôle de mot ! 350 355

Augustine arrive demain pour passer une semaine. Je lui fais préparer la chambre voisine — je ne puis me résigner à par-

343 elle [R sont à D causer S causent A ensemble]. Je 351 souhaite [D le S la] même

6. Née le 9 février 1862.

7. Le bazar annuel au profit des œuvres de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe (voir *supra*, p. 135, 11 février 1875, n. 4).

8. Nous n'avons pu identifier cette personne.

9. L'une des belles-sœurs d'Agathe Honorine Papineau Leman, la mère de Fanny Leman Dessaulles. Probablement Marie-Louise Trudeau, qui avait épousé Auguste-Cyrille Papineau, le 4 juillet 1854, et qui était elle-même descendante de Joseph Papineau par sa grand-mère (« Généalogie Papineau », f. 147-148).

tager la mienne¹⁰, ce qui cause ici de l'étonnement et même des embarras stupides.

360 On vient de me dire que je ne suis pas « comme les autres ».
C'te nouvelle !

10 février

365 Augustine est arrivée — je l'ai à peine vue, ce qui peut paraître extraordinaire — mais il y avait ce soir une grande réunion de famille, et je viens de m'excuser et de monter, sans attendre le départ de cette vénérable assemblée. J'ai prétexté la fatigue, c'est un fameux mensonge et je suis bonne pour veiller encore deux heures !

370 C'est aujourd'hui le fameux anniversaire que mon cousin¹¹ me rappelle avec une persistance si agaçante. Aussi, n'a-t-il pas manqué de m'écrire une lettre que j'ai reçue par la malle du soir. Dans ma rage je l'ai jetée au feu — il mériterait d'y être jeté aussi le grand fou ! Ce qui m'étonne c'est que, malgré tout, je lui conserve une sincère amitié. Pourquoi ne se contente-t-il pas
375 de ce très délicat sentiment que sa peu sage conduite m'empêche de lui montrer ? Oh les affreux hommes ! exigeants, jaloux, accapareurs, tenaces ! — quand ils ne sont pas violents et insupportables ! N'écoute pas, mon grand ami chéri, tu n'es rien de tout cela, aussi je n'aime que toi !

380 Et dire que jamais je ne lui ferai de si jolis serments ! Jamais je n'oserai !

Comme on rit au salon, et que je suis heureuse de n'y être pas ! Je m'ensauvage, c'est évident !

385 Aug[ustine] m'a donné une jolie petite bague, un mignon petit camée, c'est ma première bague, j'avais espéré que...

Que tu es bête, ma mie ! va te coucher, tu rêves ! et des extravagances aussi !

10. Augustine Bourassa avait terminé ses études chez les sœurs de la Présentation en juillet 1876. Au sujet du partage de la chambre, voir *infra*, p. 538-539, 5 octobre 1879 et n. 61.

11. Gustave Papineau. Voir *supra*, p. 240, 10 février 1876.

Ben non, j'aime mieux écrire sensément que d'aller me coucher, je ne dormirais pas, je voudrais danser ce soir et faire des choses remuantes ! Monter sur le toit ou tuer des voleurs, mais de voir toutes ces vieilles dames tranquilles au salon m'a donné une fièvre de mouvement ! 390

Pas comme tout le monde bien sûr ! et c'est tant pis pour tout le monde !

Il pleut à torrents, tant mieux ! il partira un peu de neige. Je devrais retourner au couvent, je suis à peu près bien, sinon très forte. Augustine me trouve maigre, grande et pâle — elle n'a pas dit laide mais ça doit être laid ! Je m'informerai demain, je préfère ne pas être une horreur quoique je ne sois pas du tout coquette. 395 400

Augustine a invité sa méchante petite cousine et elle a causé une heure avec moi avant d'aller se coucher — je ne m'endors pas et je continue à écrire, ne pouvant ni danser, ni grimper sur le toit ni courir dans les escaliers comme un petit chat fou !

Dans deux ans Maurice sera ici, il sera avocat et moi une très vraie *demoiselle* ! Ce devrait être joli tout cela, mais hélas ! je n'oublie pas l'ogresse du conte et je ne me fais pas trop de joie d'avance ! 405

Augustine vient d'essayer de me confesser — ce n'a pas été un succès ! 410

— Vous vous aimez encore M[aurice] et toi ?

— Ô non ! c'est fini cette histoire-là !

— Je ne te crois pas !

— Ça m'est bien égal et cela ne change rien à la situation.

— C'est toi ou lui qui a..... cassé ? 415

— *Rope broken by mutual consent, dear mademoiselle !*

— Vilaine petite blagueuse, va !

Nous avons beaucoup ri et j'en suis pour mes frais d'imagination ! L'inconvénient d'avoir une si belle réputation de constance ! 420

C'est le bazar demain. J'espère y aller et m'y amuser avant de retourner au couvent.

Jeudi 15 [février]

425 Le bazar est fini et moi je suis presque *finie* aussi tant je suis fatiguée, ce qui est bien ridicule ! Enfin, il paraît, et on dit, que c'est par charité ! C'est une invention, si je m'y étais ennuyée, j'aurais bien su rester à la maison. C'est horrible comme tout le monde ment ! C'est dégoûtant, ma parole !

430 J'ai reçu trois billets du couvent : de Jos, Alice, Mary me suppliant de retourner au plus tôt. Je crois vraiment qu'elles m'aiment un peu et j'en ai un grand bonheur qui me dispose à leur laisser voir de la tendresse. Elles m'accusent toutes de froideur, ce qui est une énorme erreur !

435 Je suis descendue au salon car madame S[aint]-J[acqués] est venue et elle me plaît. On a voulu me faire jouer — j'étais nerveuse et j'avais les doigts gelés et ce fut un joli fiasco. Puis j'allai toute penaude m'asseoir sur un tabouret près de la grille — je me trouvais aux pieds de madame Saint-J[acqués] qui me passait la main sur les cheveux, sans y faire attention probablement, et se doutant peu de la délicieuse impression que je ressentais de cette caresse de *sa* mère à lui !

445 Un siècle que je n'ai eu de ses nouvelles ! Son nom n'a pas été prononcé ce soir.. Je... je l'aime et j'y pense si souvent que sa pensée est mêlée à tout ce que je fais.. au couvent il faudra travailler à l'oublier un peu, il ne faut pas me laisser envahir ainsi, je ne le veux pas ! *Pantoute ! Amen.*

21 [février]

450 Que je voudrais être au couvent, et demain soir me paraît trop loin. Papa est absent et je suis transie, je gèle dans cette atmosphère polaire. Impossible de causer ! Les figures sont longues, le ton sec, les mouvements raides et quand je suis en bas je n'ai qu'un irrésistible désir de courir m'enfermer dans un coin bien noir, où je ne verrai que les choses douces de mes rêves. Ce serait si facile d'être heureux si *on* voulait, et je suis misérablement malheureuse. Je prie ma petite mère au ciel de venir ce soir me consoler et me caresser et m'aimer. Dieu, Dieu, pour-

quoi as-tu fait des orphelins, toi qui savais ce que c'était que la tendresse d'une mère ?

Jeudi

Plus qu'un chagrin, presque un désespoir, et pour une parole dure ! Pauvre petite âme à moi, tu ne t'habitues donc pas ? Ma présence lui pèse et elle s'impatienta, parce que j'insistai pour retourner au couvent plutôt ce soir qu'à quatre heures. Ma tante intervint en ma faveur, alors elle : « Oh ! qu'elle reste ! Qu'est-ce que cela me fait qu'elle soit ici ou au couvent ! *Ça m'est bien égal.* »

Et le ton ne me laissait aucun doute sur la sincérité de ce sentiment d'indifférence, et je suis assez bête pour en avoir tant tant de peine.

Après avoir sangloté dans ma chère chambre où je mourrais sans qu'on s'en aperçoive, il fallut m'habiller pour sortir — dans l'escalier je rencontre petit père qui vit mes yeux rougis.

— Cela coûte un peu à ma fillette de retourner au couvent ?
— Ô non ! je suis si contente, si contente !

Et j'appuyai ma tête sur son épaule afin de cacher les larmes si près.

— C'est bien laid de nous aimer si peu, fit-il en badinant.
— Tais-toi, ne dis pas d'affreusetés, je t'aime ! !

Et l'embrassant je me sauvai, non sans qu'il eût vu les larmes nouvelles..

Il me regarda partir et je ne sais ce qu'il pensa. Il n'était pas au dîner et ne sait pas la petite scène vilaine... heureusement !

Comme je ne veux pas faire de grands frais en bas, je reste dans ma chambre jusqu'au souper. Je pourrai toujours prétexter les préparatifs. D'ailleurs, on ne s'inquiétera pas de mon absence, je crois. Et ce soir je coucherai dans mon petit lit près de Jos, pas loin de Sainte-C[écile] qui viendra peut-être me dire bonsoir et tirer mes rideaux, et je les sentirai aimantes et heu-

reuses de me voir, et j'aurai peut-être le cœur moins lourd ! Je le
 490 souhaite ! Il m'étouffe ce pauvre cœur et si je pouvais me l'arra-
 cher et vivre avec une pierre à la place ! Maurice, je ne demande
 pas aux arbres de chanter, mais je leur demande de ne pas me
 meurtrir en m'écrasant quand je veux m'abriter sous leurs bran-
 495 ches. Si tu savais, mon ami cher, comme j'ai voulu être raisonna-
 ble et ne pas souffrir d'elle ! Faite comme je suis c'est impossi-
 ble ! Tu lui en voudrais si tu devinais tout !

22 [février]

J'étais triste, trop pour bien jouir de la belle réception
 qu'on me fit au couvent. J'ai beaucoup de peine et c'est de la
 500 peine amère et mauvaise. J'ai demandé au bon Dieu de m'aider
 à être bonne, de ne pas permettre que dans ce cœur qu'il a fait si
 aimant, il reste jamais une goutte de fiel. Pourtant j'aime bien
 maman encore — si je ne l'aimais pas, *ça me serait bien égal à moi*
aussi !

J'ai offert à Jos de faire sa composition, si elle veut écrire à
 505 Maurice qu'elle a négligé m'avoue-t-elle. Je vais donc me mettre
 au travail, faire le sien et le mien pendant qu'elle écrira une lon-
 gue lettre où mon nom ne sera qu'un... accident.

Bête de vie !

25 [février]

Je me demande pourquoi j'ai sorti mon cahier. Rien à dire !
 Au parloir, peu parlé — à quoi bon ? À quoi bon tout ? Si on
 pouvait ne plus être soi ! être une chose, un piano, une harpe,
 quelque chose qui vibre et chante sans souffrir ! Si au moins, au
 515 moins je trouvais le bon Dieu ! Mais c'est le bon Dieu des au-
 tres... elles le voient, elles lui parlent, Il les console !. Pour moi il
 est si loin si loin — je ne sais pas lui parler et Il ne répond ja-
 mais !

Hier soir, Sainte-C[écile] vint me rejoindre comme je sortais de la chapelle où j'avais passé une partie de la récréation. 520

— Venez avec moi, vous confesser devant les étoiles !

Et au bout du corridor, devant le ciel resplendissant, elle essaya de voir dans ma petite âme obscure.

— Dites-moi votre peine, car vous en avez, je vous comprendrais si bien, ma petite mignonne, et je pourrais vous aider, je sais que je pourrais vous aider ! 525

— Vous n'y pouvez rien ! Ni personne ! Pouvez-vous me mettre une pierre à la place du cœur ? et me donner une vraie âme qui aime le bon Dieu ?

— Alors, vous ne sentez pas que vous aimez le bon Dieu, et vous en souffrez ? 530

— Je ne le sens pas, parce que je ne l'aime pas !

— Chut ! chut ! Ne dites pas ces choses fausses. Mais vous l'aimez, mon enfant, vous aimez le bien, le beau, ce qui élève, et vous avez horreur du mal... vous ne voudriez pas offenser Dieu même légèrement ! C'est l'aimer ça ? 535

— Oh ! un peu... et Il ne nous aide pas quand on s'en occupe si peu que ça !

— Mais alors, aimez-le *plus*, demandez-le-Lui, il attend vos prières pour se prodiguer à vous avec toutes ses grâces... etc. 540

Je ne répondais pas, peu convaincue et mortellement triste de ne pas croire, comme elle, que ce fût si facile !

— Ma petite enfant, dites-moi *plus*. Pourquoi êtes-vous revenue soucieuse et triste ? — plus de joli sourire dans les yeux qui dansent ! — que vous a-t-on fait ? Qui l'a fait disparaître, le rayon joyeux que nous aimions ici ? Je vous aime, moi, et j'ai de la peine de ne pas partager la vôtre, dites-la-moi ! 545

— Je ne l'ai jamais dite à personne !

— Eh bien je serai la première, et c'est juste, puisque probablement je suis la première qui mendie votre confiance. 550

Qu'elle était gentille, douce et caressante ! Je n'y résistai pas et je lui dis la petite scène qui est un échantillon de tant d'autres... J'essayai de ne pas exagérer et de dire les qualités de

519 me [R trouver] rejoindre 542 que [D c'était Sa fut] si 551 résistai [A pas] et

maman, son dévouement, sa vertu qui seraient si aimables si son caractère était plus souple..

Je m'accusai aussi, je lui laissai voir mes exagérations, mes caprices, mes enfantillages, mes violences, mes rancunes. Jamais je n'avais fait une telle confession. Le coucher était sonné, les dortoirs endormis, quand nous nous laissâmes près de son alcôve.

J'ai peut-être mal fait — elle a peut-être reçu une mauvaise et fausse impression de maman, et au lieu d'être seulement malheureuse, je serais méchante aussi ! Je lui en reparlerai. Chère petite sainte du bon Dieu ! A-t-elle été bonne et sympathique ! Et que c'est bon de lui avoir un peu ouvert mon cœur ! Je suis triste d'avoir remué ma tristesse, mais je pense vraiment que mon âme est moins lourde. Elle ne sait pas, elle, quel miracle elle a fait, de me faire lui conter ce si intime de moi.

27 février

J'ai passé mon temps à réfléchir depuis deux jours, à m'examiner et à voir mes torts avec *elle*, car j'en ai ! Sans parler je lui fais la leçon ; si elle se fâche, j'affecte un calme agaçant, et une douceur de ton exagéré ! Si elle ordonne, je me raidis et j'obéis si orgueilleusement que c'est pire qu'une révolte puisqu'elle ne peut rien me reprocher et qu'elle *sent* la révolte ! Et tout cela l'indispose contre moi, elle me pense méchante et pourtant je ne le suis pas ! Oh ! si elle m'aimait, si elle était un peu affectueuse comme elle me plierait à sa volonté.

J'ai peur de l'aimer moins à présent ! Je dois faire un plus grand effort pour pardonner — il faut me faire de longs discours pour me prouver son mérite, je ne le *sens* pas — — Elle viendra au parloir aujourd'hui et je ferai des avances, c'est à moi de les faire !

C'est difficile — c'est ça de la vertu, c'est forcer sa volonté quand même l'orgueil crie. Mon Dieu, mon Dieu, aide-moi, peut-être est-ce t'aimer [que] d'essayer d'agir de manière à m'estimer... qu'elle ne voie ni l'effort ni la souffrance, mets-moi

554 qui [D *serait* S *seraient*] si 586 d'essayer [D *de* S *d'agir*] de

dans les yeux une caresse qui la touche ! On a bien un peu pitié
 du pauvre chien battu quand il vous regarde doucement ! Oh !
 je voudrais ne plus être, n'avoir jamais été, au moins en petite
 fille ! Si tu m'avais faite fleur ! On m'aurait piétinée mais je se- 590
 rais morte sans une angoisse.. mais tu m'as mis là, au fond, ce
 cœur cabré, crispé, si facilement endolori, et je ne vois pas pour-
 quoi ! Change-le, rends-le un peu dur, un peu épais, je suis fati-
 guée de moi, si si lasse que j'en pleure ce matin, et j'écris pour 595
 m'aider !

8 mars

Plusieurs jours silencieux, le calme est revenu — je suis
 plus contente de moi et j'ai un peu honte de mes grands déses- 600
 pirs. Suis-je donc une lâche ?

Le soleil commence à être chaud et je soupire après les ciels
 bleus et la verdure. On ne peut jamais être tout à fait malheu-
 reuse quand tout est beau et vivant autour de soi ! Mais dans
 cette froideur et ce silence d'hiver on sent la vie se retirer de
 soi.. alors on est un peu figée, on essaie de se taire comme tout 605
 le reste !

Sainte-C[écile] est adorablement bonne pour moi, nous
 n'avons jamais repris notre conversation pour la continuer, et
 quand je la regarde, je me demande avec étonnement comment
 j'ai bien pu lui faire mes confidences ! Il faudrait que je me défie 610
 de cette influence si facilement exercée sur moi par ceux qui
 sont tendres et qui m'aiment. Je me sens comme de la cire molle
 entre leurs mains — — — j'y veillerai !

10 mars

Un mot pour avoir dans mon cahier un reflet du soleil 615
 chaud qui fond la neige, adoucit l'air, et nous apporte au cœur
 une grande joie, en lui faisant pressentir le printemps, les fleurs,
 le bleu et... l'amour qui vient avec toutes ces douceurs, et ces

parfums, et ces lumières du bon Dieu ! Ma petite âme, comme
620 tu es vite grisée par les chauds rayons !

Seize mars

Bien peu à écrire, beaucoup moins à dire et un cœur plein à
déborder ! de quoi ?.. pauvre mie ! demande plutôt ce qui n'y
625 loge pas dans ce cœur un peu troublé, un peu inquiet, un peu
souffrant, et si heureux malgré tout !

Préparation d'examens sérieuse — la fatigue ne compte pas
beaucoup pour les petites filles qui vivent dans un rêve étrange,
où tout se fait assez mécaniquement pour ne pas épuiser trop !

31 mars

Bons examens — grand soulagement de ce côté, et im-
630 mense bonheur inexplicable mais réel ! Maurice est à Saint-
H[yacinthe] avec son cousin Frémont¹² depuis ce matin. Quand
le verrai-je ? Peut-être pas avant lundi, peut-être pas du tout...
635 Une journée de sortie est vite passée et une rencontre est chose
assez compliquée à organiser, quand on est « Moi », une consi-
cience, et un orgueil — — — que j'aime mieux ne pas qualifier !

Derrière ce doute, il y a une chère espérance, une confiance
d'enfant en mon étoile qui ne peut m'abandonner ! J'en ai la fiè-
vre ! le voir, lui parler et entendre sa chère voix ! — Cela sera ! il
640 le faut, je le veux, tant pis s'il faut pour cela ne pas écouter ma
conscience criarde qui m'interdit la révolte, et décapiter mon

624 cœur [R rempli de A un peu] troublé 634 est [A chose] assez

12. Jules Joseph Taschereau Frémont, fils de Charles Jacques Frémont (l'un des fondateurs de la faculté de médecine de l'université Laval) et de Marie Cécile Panet. Né à Québec le 20 décembre 1855, il fit ses études classiques au collège Sainte-Marie (Montréal) et au collège St. Francis Xavier (New York) ; il commença ses études de droit à l'université Laval en 1875 (en même temps que Maurice Saint-Jacques) et fut admis au barreau le 11 janvier 1878. En 1887, il obtint un doctorat en droit et devint professeur à la faculté de droit de l'université Laval ; en 1890 il fut élu maire de Québec et en 1891, député aux Communes. Décédé à Québec le 28 mars 1902 (voir P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 29-30, 57-68).

grand orgueil, qui voudrait paraître ne pas tenir trop à cette rencontre.

Ce serait si bête de ne pas t'écouter, mon pauvre petit cœur aimant, et je te promets une fête !

645

3 avril

La journée d'hier !.. une exquisité ce retour au couvent, par une soirée si belle si belle ! Je marchais avec Maurice dans un tel rêve de bonheur que je me demande si je touchais encore la terre ! M'a-t-il dit des choses douces, les ai-je seulement devinées et senties ? Je ne sais plus, mais je me sens, plus que jamais, son unique petite amie et mon cœur n'est fier que d'une chose ! d'être à lui et si à lui qu'il n'est plus à moi.

650

Je griffonne pendant l'étude ceci qui ferait dresser les quatre cheveux de Sœur A[imée]-d[e]-J[ésus]¹³. Pourquoi ? Comment expliquer leurs singulières idées à ces religieuses qui voient et comprennent autrement que nous ?

655

[9 avril]

4, 5, 6, 7, 8 passés un peu dans les nuages dont je descends quand la cloche sonne trop fort, que le signal joue sèchement, et qu'on me force à répondre !

660

Au parloir tantôt, je n'étais pas très loin de M[aurice] et de son cousin, venus faire leurs adieux à Jos avant leur départ. Je le saluai, et je lui souris deux fois, malgré la présence de maman qui ne peut toujours pas me manger ! Cette belle pensée m'a donné un courage dont je suis glorieuse !

665

Monsieur F[rémont] a la plus singulière expression ! un drôle de petit air... suçant.. Il a la bouche tout d'un paquet...

Je dis des horreurs...

644 serait [R trop A si] bête 662 tantôt, [D j'étais S je n'étais] pas

13. Marie Malhiot (voir *supra*, p. 258, 22 juin 1876, n. 16).

670

11 avril

675

Il est parti hier avec monsieur F[rémont]. À propos, Jos est d'une humeur de chien -- « parce que son frère et son cousin sont partis », paraît-il ! Aïe ! Aïe ! Ça sent le brûlé !, et la sournoise ne m'en avait laissé rien voir ! C'est vrai que j'étais bien occupée à mes petites affaires, moi ! Et ça pourrait être des blagues aussi.

Ce soir exercice d'une comédie réellement jolie pour le couvent : *Le lutin du soir*¹⁴.

680

J'ai essayé de paraître gaie et pas distraite pour avoir la paix ! Je déteste qu'on me taquine à propos de Maurice.

C'est difficile de se remettre à l'étude après ces jours où j'étais si peu écolière dans l'âme !

12 avril

685

Petit bout de parloir à la glace ! Résultat de mes sourires à Maurice dimanche, je crois. Bah ! Le plaisir en vaut bien la peine et je ne regrette rien !

690

Jos prétend que M[aurice] est triste. Je ne m'en suis pas aperçue, je l'ai si peu vu, et avec moi il a semblé très heureux. Jos veut lui écrire plus souvent. C'est bien, mais je n'ose la louer trop.. on ne sait jamais avec elle... c'est mieux de la laisser à ses inspirations. Oh ! si je pouvais lui écrire, moi, mais je chasse la tentation avec toute mon énergie. J'ai promis ! Je ne veux jamais manquer à ma parole, mais je trouve que j'ai été bête de faire cette promesse !

695

13 [avril]

Je suis affreuse !

14. Nous n'avons trouvé aucune trace de ce texte.

14 [avril]

Encore pire !!

15 avril

Grandes gronderies sur toute la ligne ! À l'anglais, au français et enfin à la musique où *Sainte-C[écile]* m'a fait pleurer... à *verse* ! C'est juste ce qu'il me fallait. Je suis moins méchante ce soir et j'ai joliment honte de toutes mes grincheres ! 700

Mary me voyant l'air un peu triste ce soir m'embrasse les yeux, les joues et les cheveux. 705

— Veux-tu bien finir ! si on te voyait ! En l'honneur de quoi cette démonstration ?

— De la part de Maurice... une commission à son départ ! Et elle recommence ses folies.

Nous avons bien ri, et elle ne veut pas croire que je ne permettrais pas à son cousin de m'embrasser, et qu'il n'oserait pas lui donner une telle commission. « Ça, *my Honey*, c'est de la blague ! » Elle n'en démord pas.. elle est bien jeune, voilà tout, quoique de mon âge ! 710

18 avril 715

Je viens de réfléchir sérieusement et je me suis vue très laide ! Depuis le départ de Maurice, j'ai été capricieuse et vilaine, j'ai négligé tout, tout, et cela sans raisons. Parce que M[aurice] est parti, il ne s'ensuit pas qu'il ne me reste qu'à faire enrager les autres pourtant ! 720

Je viens de prononcer ma condamnation, et je reprends la résolution de me mettre à *tout* avec un peu de cœur. Je ne vauds rien — mes plus beaux efforts aboutissent aux plus belles chutes, et toute mon énergie, dont je me vante, le temps qu'elle dure, se fond invariablement dans une mollesse dégoûtante ! 725

Pauvre de moi ! je voudrais être une chose, sans responsabilités, sans remords, sans âme... — je me demande ce que de tels accents¹⁵ peuvent indiquer, des oiseaux avec de grandes ailes ouvertes — — est-ce l'amour des espaces infinis, l'horreur de l'entrave... de la gêne du couvent ? Je voudrais savoir quelque chose de cette science mystérieuse ! Un *clergyman* de Hull la pratique, paraît-il. Si ce n'étaient ces insupportables conventions, je me procurerais son adresse et je lui écrirais¹⁶.

Il est probable qu'il répondrait sévèrement : « Mademoiselle, vous écrivez comme un singe, apprenez à écrire et je vous dirai ensuite ce que vous n'êtes pas ! »

21 avril

Je n'écris pas souvent, il ne se passe rien dans le couvent ! Toute la vie est en dehors, dans l'herbe qui pousse, les feuilles qui pointent, la sève qui monte partout et met de la couleur et des ombres ! Que c'est joli et gracieux dans notre petit bois, j'y voudrais vivre, petite mousse, ou maman oiseau, servant de nid ou faisant le nid, mais loin des grands murs gris où tant de beaux jours sont perdus !

On vient de m'appeler chez « notre-mère » — elle m'a remis un billet de papa disant que Rosalie est malade — ce doit être sérieux pour qu'on nous écrive, je suis inquiète.

15. Au-dessus du mot « âme » qui précède, l'accent circonflexe se prolonge en deux traits horizontaux.

16. Il semble bien qu'Henriette Dessaulles se soit adressée à un graphologue à peu près à cette époque. Nous avons retrouvé un manuscrit non daté (4 f., fonds privé), intitulé « Henriette Dessaulles. Graphiological sketch » et portant la signature « Charles Pelham Mulvany, Rector, Carrying Place, Ontario ». que nous reproduisons à l'Appendice IV (*infra*, p. 645-646). On ne saurait préciser si l'auteur en est bien ce « *clergyman* de Hull » ; on peut cependant dater cette étude des années 1877-1878, puisque C. P. Mulvany abandonna son activité pastorale en 1878 (voir *infra*, Appendice IV, p. 646, n. 4). Nous avons retrouvé une autre analyse de l'écriture d'Henriette Dessaulles : datée de Paris, 12 avril 1907 et préparée par une maison d'« Études graphologiques » sous la direction de Daniel d'Aulmont ; c'est l'examen graphologique, par Vera Seratoff et portant le n° 8.356, d'une lettre d'Henriette Saint-Jacques. Deux autres documents l'accompagnent : « N° 8.357 — Analyse par M^r Paul Dorgens, de la lettre signée 'M[arie] P[apineau] Beaudry' » ; « N° 8.357 — Analyse par M^r Maurice Valtier, du document portant quatrains sous le titre 'Voix d'un Soir' » (fonds privé).

(après la classe)

Ma pauvre petite Miette a eu des convulsions — on a été très inquiet durant quatre heures, elle est un peu mieux — mais ces convulsions peuvent être le début d'une bien grave maladie — j'ai hâte d'avoir d'autres nouvelles. Pauvre maman — quelle angoisse pour elle !

22 avril

À bonne heure ce matin j'eus des nouvelles de Rosalie. Elle a passé une très mauvaise nuit, mais elle n'est pas plus mal qu'hier soir. On nous permit d'aller la voir cet après-midi. Elle est très changée, ses yeux ont une fixité qui impressionne péniblement. Elle a paru contente de nous voir.. elle parlait avec une singulière excitation. Nous sommes revenues tristes, elle est bien malade, j'ai peur ! Elle n'est plus elle ! ni sa voix, ni ses yeux, ni ses gestes ! tout est brusque, sec, saccadé, elle qui est si douce et si gracieuse toujours !

Ce soir nous avons exercé la comédie. Je n'y avais ni l'esprit ni le cœur !

23 [avril]

Grand congé pour un monseigneur béni, qui se souvient d'avoir aimé à se reposer quelquefois. Nous avons travaillé aux costumes, décors et détails de notre soirée. Pendant la promenade nous arrê tâmes voir notre petite sœur. Elle est plus changée et plus abattue qu'hier. On nous assure que c'est mieux, c'est la fièvre qui l'a laissée ! Tant mieux ! Je veux le croire... mais je réussis mal et j'ai le cœur serré chaque fois que j'y pense !

775

25 avril

780

La journée s'est passée en préparatifs pour notre soirée. Nous avons eu de meilleures nouvelles de Rosalie et je me mis à la fête avec entrain et désir d'en faire un succès pour la première classe : nous sommes les organisatrices. Ce fut réussi. Jos faisait une délicieuse princesse, et les demoiselles d'honneur étaient fraîches et jolies. Nous avons bien joué — les plus sévères chez ces austères nonnes ont trouvé la pièce un peu trop mondaine — le prince (dont on *parle*) leur fait peur comme s'il était Satan en personne ! Les pauvres folles !.

785

Tout est fini et nous ne nous en occuperons plus de cette soirée qui nous a coûté autant de travail que de critique ! Ce qui est une fameuse mesure !

27 avril

790

J'ai beau me sermonner, me raisonner, me dire des injures, j'ai encore une attaque de diables bleus ! Jos rit de moi — et c'est la plus sympathique ! Pas étonnant que mes cornes poussent dans ce gouffre d'indigo où je trempe !

28 [avril]

795

J'ai fait le diable pour ne pas dire haut la prière du soir à la chapelle. J'ai été grondée avec raison, mais sans bon sens, ce qui fait que je suis dans une belle rage !

Sagesse ! Sagesse, j'ai honte de mes enfantillages quand je pense à toi si sérieux, si raisonnable, et toujours si digne !

800

Jos est malade et elle ne se soigne pas, je n'ose la morigéner, elle me rappellera mes imprudences et mes folies !..

Je l'aime ma petite Jos, et je serais heureuse que l'entente entre elle et son frère fût plus parfaite. Ils en seraient heureux tous deux, et ce serait assez facilement obtenu ! Plus de sou-

plesse et de douceur chez Jos, moins de timidité et de froide réserve chez Maurice... en mots c'est vite dit ! !

805

30 avril

Jos est rendue chez elle avec une forte bronchite, et je commence le mois de Marie ce soir, par ce gros sacrifice !

La bénédiction a été longue et j'en ai utilisé chaque minute pour épuiser la réserve de larmes que je sens inépuisable malgré le gaspillage que j'en fais. Pourquoi pleurer ? Parce que Jos est partie, parce que c'est mon dernier mois de Marie ici ? Parce que mon âme est lourde et inquiète sans savoir pourquoi ? Un peu de tout cela, je crois !

810

J'erre comme une âme en peine dans ce grand couvent, qui me paraît vide sans ma petite amie.

815

Comme je m'attache à ce que j'aime, et comme je souffre d'en être séparée !

Mercredi 2 mai

Querelle bête avec Céphise ! Quel nom, c'est assez pour donner la rage aussi ! Elle m'a dit que je suis coquette.

820

— Quand m'as-tu vu mériter cette... injure ?

Elle balbutie qu'on lui avait dit, qu'elle s'imaginait... que j'avais l'air...

— Je t'engage, fis-je ironiquement, dans ton propre intérêt, de ne pas juger les gens d'après leur air... car si on te jugeait d'après le tien !...

825

— Pour quoi me prendrait-on ? dit-elle en colère.

— Tout au moins pour une bavarde.

J'avais mon calme de commande que je sais être la plus agaçante chose du monde.

830

— Tout au moins ! crie-t-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que tu seras heureuse si on se contente de te prendre pour une bavarde.

835 — Et pour quoi encore me prendrait-on, mademoiselle ?

— Vous tenez à le savoir... mademoiselle ?

— Henriette ! ma patience est à bout !

— Signe qu'elle n'est pas assez longue, voilà tout !

840 — Dis tout de suite pour quoi on me prendrait d'après mon air ?

— Ordinairement pour une sottie, ce soir, pour une furie !

Je crus qu'elle me donnerait un coup tant elle était fâchée — la cloche mit fin à cette stupide querelle, et j'ai si honte de moi-même ! Je m'abomine !

845 Lui faire des excuses ? il le faudra — ça aurait été plus simple et plus digne de ne pas relever la petite attaque dont j'aurais ri, si une autre que cette Céphise l'eût faite !

Mary et Alice et J[os] B[uckley]¹⁷, témoins de la petite scène, ont ri et m'approuvaient... trois petites démons, dont la première m'aime d'amour tendre et aveugle, dit-elle. Elle ne me rencontre pas dans un escalier ou un corridor sans me sauter au cou malgré mes protestations effarées. Je n'aime pas ces démonstrations... je n'ai pas dit que je n'aimais pas les bonnes petites caresses discrètes et tendres de quelqu'un que j'aimerais
855 beaucoup !

3 mai

J'ai fait mes salamalecs à Céphise qui a voulu m'embrasser pour sceller la réconciliation. Jamais au grand jamais, je ne l'offenserai, quand ce ne serait que pour éviter un autre baiser semblable !
860

859 semblable ! // [A^a Jos Buckley] m'a

17. Joséphine (José) Julia Buckley, née à Saint-Hyacinthe le 1^{er} juin 1862, fille de Charles Peter Buckley (médecin, frère de madame Saint-Jacques, décédé le 26 octobre 1865) et de Joséphine Louisa Williams (voir P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 18). Élève au couvent de la Présentation de 1876 à 1880 (ACPM, Liste des élèves).

Jos Buckley m'a dit la bonne aventure ce soir et nous avons bien ri. Voilà la prédiction : Mariage en été dans trois ans, toilette blanche, grand déjeuner de noces, auquel la « prophète » assistera comme cousine. À ces mots une fusée de rire qui me mit dans une telle confusion, que je faillis en pleurer. Mary eut pitié de moi et détourna l'attention en se faisant aussi dire son avenir. 865

J'ai reçu un billet de maman, expliquant que personne n'est venu au parloir parce que Rosalie est encore malade. Elle est très inquiète si j'en juge par cette phrase si belle : « Prie Dieu, pour qu'il nous conserve ta petite sœur s'Il voit que nous pouvons en faire une bonne chrétienne ». 870

J'admire la soumission qu'on devine sous cette demande, et je me dis ce soir que je suis une bien *petite* fille pour oser juger et critiquer maman comme je le fais souvent ! 875

Vendredi 4 [mai]

La maladie se complique et se porte au cerveau. La pauvre petite souffre beaucoup — je suis bien inquiète et je prie pour la chérie que j'aime tant.

Je me souviens du ravissement, quand on m'amena pour la première fois devant le petit berceau bleu où elle était si mignonne et si petite que je ne pouvais croire que ce fût un vrai petit bébé. C'était le premier que je voyais, j'y touchais avec crainte, elle semblait si fragile ! Ses cris me perçaient le cœur, et je me suis souvent levée, la nuit, quand je l'entendais pleurer, pour aller demander si elle était malade. On me renvoyait me coucher et je ne pouvais dormir que lorsqu'elle était calmée. 880 885

Plus tard quand on la grondait je courais me cacher pour ne pas la prendre dans mes bras et la sauver de ce que j'appelais des duretés. 890

871 s'Il [D *croit* S *voit*] que 874 petite [A *small* <au-dessus du mot « petite », non raturé >] fille 889 et [R *me*] la

Je n'ai pas eu ces faiblesses pour les autres, je les aime bien, mais rien qui puisse se comparer à la tendresse que j'éprouve pour la petite chérie qui souffre maintenant sans que je puisse rien faire pour elle !

895

6 mai

Les nouvelles s'aggravent. Une forte fièvre, des symptômes sérieux. Je conjurai N[otre]M[ère] de m'envoyer la voir. Elle se fit prier, puis consentit. Pauvre petite chérie ! Quelle impression triste je rapporte de ma visite !

900

Elle voulut rester sur mes genoux et appuyait sa jolie tête sur mon épaule. « Je t'aime, toi », disait-elle souvent.

905

J'avais à une chaînette un médaillon qui renferme le portrait de Maurice, dont on ne voit que l'image d'un lion sur le dos de la photographie. Rosette le prit dans ses petites mains, elle le considéra attentivement avec ses grands yeux brillants de fièvre : « Prends garde, Henriette, il te dévorera le cœur ! »

J'en fus toute saisie quoiqu'elle ne parlât que du lion, sans soupçonner ce qu'il cachait.

910

Quand il fallut partir, elle noua ses bras à mon cou et ne voulait pas du tout me laisser aller. Je lui fis mille promesses, mais elle pleurait tout doucement quand je me sauvai, le cœur gros et les yeux remplis de larmes.

J'ai horriblement peur de la perdre, elle n'est plus elle-même !

915

7 mai

Mauvaises nouvelles — elle est très souffrante. Mon Dieu, ne la guérez-vous pas ! C'est peut-être la mort qui vient, qui guette ma petite mignonne, qui en fera une chose inerte ! Oh !

903 l'image [D du A^a d'un lion sur le] dos 918 Oh ! [D ces S ses] jolis

ses jolis yeux de velours si caressants, seront-ils fermés pour toujours ? Mais c'est insupportable cette idée ! Pourquoi nous l'avoir donnée si c'est pour l'enlever si tôt ? Dieu est-il donc un être capricieux... comme nous ? 920

8 mai

Jos revient au couvent ce soir — c'est elle qui me donne des nouvelles. Toujours de plus en plus tristes, ces nouvelles ! 925

Elle a vu maman.. « elle fait pitié ! » dit-elle.

Pauvre maman ! son cœur doit se briser puisque moi je souffre tant à la pensée que notre mignonne souffre, et pourrait partir !

Mon Dieu, cela sert-il de te prier ? Non... tu as décidé ! 930
 Nous ne savons quoi, mais tu as décidé ce qui arrivera, et cela se fera ! Notre douleur ! notre joie ! qu'est-ce que cela te fait ! Et pourtant, je te prie, je voudrais t'attendrir.. au moins qu'elle ne souffre pas la chère petite âme si pure ! Elle n'a pas mérité ta colère, elle ! Aie pitié !.. 935

(Chez nous) 9 mai

Elle est très mal, il y a eu une consultation. On ne nous a rien dit à nous. Mais on va la faire administrer ! Elle paraît souffrir, elle se plaint doucement, mais elle n'a pas toujours sa connaissance. Oh les chers yeux doux, ils sont fixes, étranges, plus des yeux, des *choses* brillantes qui font mal ! 940

Maman fait pitié — elle ne nous voit pas... Dans son cœur est-elle résignée au... pire ! se révolte-t-elle contre la souffrance imposée à ce petit ange ?

Je n'en sais rien ! Nous ne savons rien, sinon que la mort, la hideuse mort est entrée ici et attend la pauvre petite victime ! 945
 Moi je n'espère plus, et j'ai tant tant de peine ! J'ai essayé de prier... « À quoi bon ? me disait une voix au fond de moi. Elle mourra, elle mourra, parce que c'est décidé et tes prières n'y feront rien, pauvre petite Rien ! » 950

Le soir

On nous garde pour la nuit. La pauvre petite est sortie de cette torpeur, mais c'est plus pénible ! Elle est très agitée, se roule, gémit, c'est lamentable ! Dieu ! Dieu ! Ne la fais pas souffrir, prends-la, mais sans lui faire si mal ! Pourquoi ? Pourquoi ?

Dans ma douleur il y a un affreux sentiment de révolte, d'indignation qui me torture car je le sens mauvais et je ne puis l'empêcher ! Ô Vierge Marie, soulage-la, je t'en prie, toi la douce, la tendre, la Mère !

Je viens de la voir — elle repose tranquillement. Elle est si jolie, si exquisement jolie et pour qui et pour quoi ? Pour la terre... c'est horrible !

Oui, je sais les anges, le ciel... je sais, mais je ne vois que la tombe et.. l'arrachement !

965

10 mai

Un petit moment de répit vers midi. Elle parut reconnaître sa mère, baisa sa médaille de la Vierge en souriant, puis elle est retombée dans son insensibilité.

De temps à autre ses petits doigts se crispent, son corps semble se tordre, puis c'est cette espèce de mort...

Et nous attendons, avec encore un peu d'espoir depuis ce léger mieux...

Tante P[apineau]¹⁸ est arrivée avec le frère¹⁹ de maman, ils l'aideront — elle est accablée et très changée.

18. Voir *supra*, p. 321, 9 février 1877 et n. 9.

19. Joseph Leman, médecin, né à Buckingham (Québec) en 1842, fils de Denis Sheppard Leman, médecin, né en Angleterre, et d'Agathe Honorine Papineau, troisième enfant de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Louise Cornud. Joseph, qui habitait alors à Montréal, et Fanny Leman étaient les seuls enfants survivants : deux filles, l'une née en 1838 et l'autre en 1840, étaient mortes en bas âge (« Généalogie Papineau », f. 160).

11 mai 975

Très mauvaise nuit. Le docteur dit que cet état peut se prolonger et on nous envoie au couvent pour notre classe. Penser à *cela* au travers de cette angoisse !

Je viens de l'embrasser la petite mignonne — elle ne guérira pas ! Je le sens et je m'en déssole ! 980

Le soir

Nous sommes revenues parce que Rosalie a reçu l'extrême-onction à cinq heures. Elle est calme mais elle n'a pas sa connaissance. Maman paraît moins triste, la présence de tante P[apineau] lui fait du bien... elle espère peut-être encore, elle ? 985

Mon Dieu, je vous prie pour la mère.. aidez-la quand vous lui prendrez sa petite fille !

12 mai

Toujours la même chose... peut-être pire ! Elle paraît plus souffrante. Ô bons anges, soulagez-la ! 990

Nous repartons pour le couvent. C'est une souffrance dans une souffrance cette classe qu'on nous force à faire !

Je vous l'offre, mon Dieu, pas pour elle, ni pour moi, mais pour que votre lumière éclaire nos âmes !

Je me sens vilaine, mais je veux vous aimer, et il le faut ! il le faut ! 995

13 mai

Plus mal ! Plus d'espoir possible ! Je plains maman du fond de mon âme ! Elle paraît résignée ! Je voudrais voir le fond de son âme et savoir comment ce miracle est possible... s'il existe ! 1000

Pauvre petite chérie ! était-ce un pressentiment qui la faisait nous garder avec tant d'insistance, ce dimanche quand elle demandait dix minutes de plus, cinq minutes, trois minutes ! Et je me suis sauvée et je lui ai refusé ces minutes, parce que...
 1005 parce que sa mère me l'ordonnait ! Ça fait mal, si mal d'y penser !

Le soir

Ses plaintes se sont changées en cris. Un cri long, aigu, incessant ! Et mon cœur se brise... car elle souffre...

1010 C'est navrant et si peu comme une plainte d'enfant ce long cri perçant ! Dieu ! Dieu ! Vois-tu ? Entends-tu ? — Et tu pourrais la soulager, la faire mourir sans la torturer ! Et Tu veux qu'on t'aime parce que tu es bon !

1015 Je blasphème... pardon, mais je ne puis comprendre et je ne puis bénir !

14 mai

Oh ! ce cri ! Il ne cesse pas et c'est affreux ! Souffre-t-elle ? ou bien, est-elle sans connaissance ? Je suis affolée — j'ai couru sous les pins pour essayer de ne plus l'entendre, mais je l'entends partout, il reste dans mon cœur comme la plainte suprême et dernière de ma pauvre petite Miette !
 1020

15 mai

Les cris s'espacent — elle a des moments de calme.

1025 Je viens de la veiller seule durant une heure et un grand calme s'est fait en moi. De sa petite âme déjà si près du ciel, il est venu à mon âme une lueur, un éclair dans lequel j'ai su le rachat des coupables par la souffrance de l'innocence... la vie de l'âme,

1026 j'ai [D vu S su] le

rendue, en échange de la vie du corps. J'ai *vu* comme j'ai été coupable de douter de la bonté de Dieu, et de me révolter contre ce qu'Il veut. C'est à genoux près d'elle, que j'ai demandé 1030 pardon et que j'ai dit bien sincèrement à Dieu que je voulais *tout* comme Il le veut. Et un si étrange bonheur m'anime que je me parais avoir changé de cœur et d'esprit ! Merci, ma Mignonne, c'est par toi que j'ai entrevu le vrai.. bientôt nous te prierons, toi 1035 le petit ange et la protectrice de la famille... pourquoi n'ai-je jamais pensé avant, au côté surnaturel de cette épreuve qui n'est presque plus un malheur quand on comprend ?

17 mai

Maman m'inspire une compassion profonde.. comme elle peut aimer, elle que je croyais si froide ! Je ne *puis pas* lui montrer ma sympathie. Je suis arrêtée par ma timidité, ma crainte d'être indiscreète, enfin ! par tout ce qui me *vient*, et m'empêche de me donner quand, pourtant, tout mon cœur voudrait soulager ceux qui souffrent. 1040

18 mai 1045

Comme il faut souffrir pour mourir, et cette chère petite âme si pure, à qui le ciel revient *de droit*, est certainement à le gagner pour un autre...

Mon Dieu, prenez en pitié cette malheureuse mère, je ne puis la regarder sans pleurer ! 1050

Je souffre tant je ne puis le dire, mais je ne suis plus méchante... et c'est bon de pouvoir joindre les mains et crier au bon Dieu un merci au travers de toutes ces larmes !

19 mai

1055 C'est fini²⁰, elle est enfin au ciel après tant tant de souffrances.

Mon Dieu, Tu as fait la vie bien triste, la mort encore plus triste, fais que nous acceptions l'une et l'autre telles qu'elles sont sans murmurer jamais, ni aujourd'hui, ni plus tard !

1060

21 mai

Elle est dans sa dernière demeure, son petit corps mignon dans une tombe, ses beaux yeux fermés pour toujours ! Je ne sais pourquoi j'ai pris mon cahier, je ne saurais écrire !

22 [mai]

1065

Nous retournons au couvent, ce soir... qu'est-ce que cela fait ! Là, ici, c'est fini, fini – – – comme c'est difficile de croire toute cette triste réalité... si c'était un mauvais rêve, un effrayant cauchemar !

24 [mai]

1070

Service de Sœur du Saint-Rosaire²¹, morte avant-hier. La journée a été si si triste. Ce soir Jos m'a remis une lettre de

1058 nous [R l'acceptions] l'une 1066 difficile [D à S de] croire
1067 rêve, [R une] effrayant

20. « En cette ville, le 19 du courant, à l'âge de 7 ans et 6 mois, Fanny Rosalie, enfant de Georges-Casimir Dessaulles, Écr, maire de cette ville » (« Décès », *l'Union*, 24 mai 1877, p. 3). Selon les symptômes décrits dans le *Journal*, elle aurait été atteinte de méningite.

21. Aurore Gagnon, née à Saint-Hyacinthe le 13 février 1845 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 19 mai 1865. Selon le *Journal*, elle serait morte le 22 mai ; selon le *Courrier*, ce serait le 23 ; alors que la *Nécrologie* des sœurs de la Présentation indique le 21 mai 1877 (voir « Sœur Marie du Saint-Rosaire, Gagnon », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, 1874-1877*, vol. 4, p. 94-100 ; *Courrier*, 29 mai 1877, p. 3).

M[aurice] qui sait la triste nouvelle et m'écrit un bon petit mot de sympathie. Toujours délicat, bon, comprenant tout, voulant prendre sa part de mon chagrin ! Comme je t'aime, comme je t'aime....

1075

25 mai

C'est un besoin de sortir ce cahier, puis je ne trouve rien à écrire — je suis si peu moi... mon cerveau est engourdi — je ne pense pas, je ne puis dire que je souffre, je suis les autres machinalement, rien ne m'intéresse.. c'est comme dans un rêve que je vois et que j'entends.

1080

Il n'y a qu'à la chapelle que je me sente un peu vivre — j'y suis tout près de notre petit ange et je la prie.

28 mai

Jos avait beaucoup de travail en retard et je lui offris en riant d'écrire à Maurice pour elle. À mon grand étonnement, elle y consentit. J'ai donc écrit comme secrétaire de Jos — mais je l'ai remercié de sa sympathie et je lui ai dit aussi que j'ai beaucoup de peine.

1085

C'était ravissant de lui écrire, c'était un peu comme lui parler ! Je m'imagine le voir décacheter sa lettre tranquillement, puis être tout saisi en voyant mon écriture...

1090

Puis il lira vite, vite, et il cherchera peut-être ce que je n'y mettrai pas, une petite parole tendre, quelque chose de moi seule à lui seul ! Ça je ne puis me le permettre, cela sortirait de mon rôle de secrétaire et serait manquer sérieusement à ma fichue promesse ! Ré conscience !

1095

30 mai

1100 Ce triste mois achève tristement — au parler papa me dit
que mon cousin Maurice Laframboise²² est dangereusement
malade de la diphtérie²³ — Louise et Jules sont atteints aussi
mais moins sérieusement.

1105 Je suis toujours abattue et triste — rien ne m'intéresse, j'ai
horreur du bruit de mes compagnes, de leurs éclats de voix — et
quand je le puis, comme ce soir, je m'en salue en courant m'en-
fermer dans ma classe, et je serais punie si on m'y découvrait.
Qu'importe cela et tout le reste ! Comme on se fatigue avec tous
ces détails inutiles !

1110 Les élèves sont au bois, c'est un grand silence dans le cou-
vent désert, et même dehors, une grande paix semble descen-
dre sur toutes les choses. Mais c'est une paix fausse, tout exté-
rieure. La souffrance demeure dans les âmes... et l'ennui, et la
fatigue pour les pauvres travailleurs, et la misère pour les men-
diants. Les choses se taisent mais tant que les êtres vivront ils
1115 souffriront parce que... Oh ! parce que il le faut, que Dieu le
veut ainsi, et c'est mal, très mal, m'a-t-on dit, de le critiquer et
de murmurer. Les saints le remercient et le bénissent et appel-
lent l'épreuve !

1120 Pourquoi me sentir si malheureuse ? Je n'ai pas de raisons
et si je me plainais, je ne saurais de quoi, sinon que tout me
pèse et que je semble être le seul être déraisonnable de cette
maison, où l'activité et la joie débordent !

1109 bois. [R il fait A c'est] un 1111 toutes [A^b les] choses 1121 que
[A je] semble

22. Enfants de Rosalie Eugénie Dessalles (sœur de Louis-Antoine et de Georges-Casimir) et de Maurice Laframboise : Maurice, né le 20 mars 1850 ; Louise, née le 14 juillet 1858 ; Jules, né le 16 septembre 1862 (voir « Généalogie Papineau », f. 94 ; « Feu G. Maurice Laframboise », *l'Union*, 7 juin 1877, p. 2).

23. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la diphtérie était la maladie contagieuse prédominante au Québec et l'une des plus meurtrières, apparaissant tantôt sous forme de cas isolés, tantôt sous forme d'épidémie. Il semble que « parmi la population, on ne la crai[gnait] pas autant que la variole qui [était] certainement beaucoup moins désastreuse » (*Rapport du Conseil d'hygiène de la Province de Québec*, 1895, p. 29).

31 mai

C'est terrible de penser que c'est si vite fini et que Maurice est mort ! 1125

Mon Dieu, je me suis arrêtée, toute glacée d'avoir écrit cette affreuse phrase ! Ce n'est pas mon Maurice²⁴, mais j'ai songé qu'un pareil malheur est possible et j'en suis tout impressionnée.

C'est donc mon pauvre cousin qui est mort dans des souffrances atroces. Il a étouffé !.. 1130

Quoi écrire ?.. mes réflexions sont mieux inédites.. elles ne sont ni douces ni chrétiennes.. Ô Dieu, fais-moi t'aimer... je ne t'aime pas, je suis toujours prête à la révolte, et j'ai horreur de moi. Et la voilà peut-être la cause de mon malaise constant... je n'ai pas confiance assez.. je doute de toi et je suis misérable. 1135

7 juin

Nous étudions, nous étudions ! Je ne vois partout que des petites lettres noires : j'en vois sur les murs, dans mon bureau, sur mon bureau, dans l'air, j'en vois jusque dans les plats, ce qui a un singulier mauvais effet sur mon appétit. 1140

Et tout ce cauchemar pour préparer des examens. C'est singulier comme on a eu du talent pour compliquer la vie..

Le soir

Je viens de recevoir une lettre de M[aurice] pour moi toute seule. Il n'a pas les mêmes scrupules que moi et les petites tendresses me grisent ! Je lis, je relis, j'embrasse la longue lettre, et je recommence la lecture, la relecture et les caresses. 1145

Personne ne se doute de ma folie heureusement ! On m'enfermerait !... 1150

1131 étouffé !.. // [D *Que S Quoi*] écrire

24. Il s'agit de Maurice Laframboise. Voir *supra*, p. 348, 30 mai 1877.

Et ce soir je ne suis pas malheureuse, mon âme est légère, semble flotter dans beaucoup de bonheur qui la porte. Quelle étrange chose que nos cœurs, quels curieux petits instruments que le mauvais temps fausse, et que les émotions douces font vibrer si harmonieusement !

1155

Être heureuse, mais c'est cela vivre, peut-on imaginer une vie sans bonheur ?.. mais c'est pire que la mort qui au moins donne le repos !

12 juin

Nous continuons à étudier et je suis très fatiguée — pâle et maigre, me disent mes amies.. et « chez nous » on s'inquiète et on veut me renvoyer encore cette année à Portland. J'espère que ce projet sera abandonné ! Pauvre monsieur R[obinson] ! comme c'est loin déjà cette amitié étrange que la mort a interrompue si brusquement²⁵. Je n'y pense jamais sans être émue, je revois ses beaux grands yeux si tristes, et sa voix caressante ou impérieuse mais d'un timbre si joli... avec quelle affection il me parlait, et malgré mes protestations, m'a-t-il appelée « *darling* », « *love* », « *dear* », sans que je puisse l'en empêcher ! Caprice de malade, oui mais il y avait plus ! et elle n'était ni banale, ni ordinaire cette extraordinaire amitié qu'il avait pour moi.... Pauvre garçon ! Je ne puis que prier pour lui maintenant, et demander à Dieu le bonheur qu'il n'a pas eu dans cette vie !

1160

1165

1170

Je me surprends moi-même en m'avouant que je n'ai jamais parlé de lui ni à M[aurice], ni à Jos, ni chez moi ! Ce que Jos a appris c'est par A[lice] L[amothé] — je n'ai pourtant voulu rien cacher... mais il est mort et cela me paraissait comme une profanation de discuter avec d'autres sa délicate préférence pour moi. Je crois bien que voilà la raison de mon silence, au moins, est-ce bien celle que je vois clairement... ?

1175

1180

1157 que [D le S la] mort

25. Henry Robinson est décédé à Farmingdale (Maine, É.-U.), le 20 mars 1877, à l'âge de 28 ans (*Portland Daily Press*, 29 mars 1877, n. p.).

21 juin

Discussion avec Jos qui est fatiguée comme moi, irritable et nerveuse *plus* que moi. Nous n'avons pu nous entendre parce qu'elle m'interrompait continuellement. J'ai pris le parti de me taire — il s'agissait de Sainte-Cécile que je *néglige* paraît-il, de mon exclusivisme, de mes distractions, de ma «*réserve ridicule* ! » 1185
 Que sais-je encore ! Il faudrait me refaire pour plaire à miss Jos qui a surtout besoin de toniques ! Quand elle a constaté que j'étais trop indolente pour me fâcher, elle m'a laissée tranquille ! Je ne suis pas ambitieuse après tout, tout ce que je demande, c'est la liberté de mes actes, et de mes sentiments. C'est encore assez difficile à obtenir dans cette bête de vie ! 1190

1^{er} juillet

Deux jours encore et ce sera fini ma vie de pensionnaire... J'ai de la peine, car cet adieu est définitif — jamais je ne reviendrai vivre dans ce couvent où la vie m'a été douce, et où j'ai compris tant de choses que je n'aurais pas vues ailleurs. Et, à côté de ce regret si vif, il y a une impatience joyeuse de sortir des murs gris, pour voir si le bonheur sera atteint au-dehors ! si enfin tous mes rêves se transformeront en réalités, si mon amour.. Mon amour ! Chut ! En parler ! c'est à peine si je l'ose même avec toi, mon petit confesseur pourtant si discret. 1195

Oh ma vie de petite fille, je l'abandonne avec joie et avec regret... une crainte vague de l'inconnu me tourmente et tous ces sentiments contradictoires me bouleversent. 1200 1205

Du calme ! du calme ! de la modération ! me disent souvent les sages nonnes. Ô mes saintes, vous le monopolisez le calme, et il n'en reste plus pour les petits êtres comme moi !

3 juillet

C'est le dernier jour, et c'est la tristesse qui domine dans mon âme.. Je viens de la chapelle où j'ai prié, prié comme ja- 1210

mais ! Je me suis mise entre les mains de Dieu et de la douce Vierge, j'ai demandé à cette dernière de si bien aimer les miens, que je ne devienne jamais pour eux une occasion de faire mal.

1215 Puis je dis adieu à ma petite Sainte-C[écile], au chœur, à la salle de musique, à ma classe, au bois. Partout il y a un peu de mon cœur, quelques éclats de rire, des larmes aussi ! Et rien de tout cela ne reviendra ! C'est perdu, tombé dans le grand passé qui emporte tout dans ses énormes flots sombres !

1220 Dans quatre ou cinq heures ce sera le départ, et je voudrais retenir le temps, me cramponner au présent.

Quelle confusion d'impressions !. et comme il est étrangement fait ce pauvre cœur à nous !

29 juillet

1225 Je t'avais abandonné, mien journal — je te reprends, ne sachant pas encore si j'aimerai à écrire, mais l'essayant, car je ne sais quoi faire de moi !..

1230 Quand je compare mon radieux espoir du jour de mon arrivée, et ma désolation d'aujourd'hui, je trouve le destin injuste et cruel, et maman, qui est l'instrument du destin, me paraît ni plus ni moins que féroce !

J'essaie vainement de badiner, je n'ai pas le cœur à rire.

1235 Un jour, au commencement des vacances, Jos vint nous demander Alice, Augustine et moi, pour une promenade en voiture avec elle et son père. J'acceptai, et pour la *forme*, je demandai ensuite la permission. À ma stupéfaction maman refusa.

— Non ! mais quelle raison donner ?

— Que je ne veux pas, tout simplement !

— Mais tu as bien compris qu'il s'agit de son père ?

1240 — Oh ! si c'est son père, ce qui n'est pas prouvé !

Sur ce doute blessant, je partis très vite pour porter à Jos l'aimable refus. — Je l'entendis me parler en partant, mais je fi-

1228 jour [R *et*] de 1234 moi, [R *de faire A pour*] une 1242 parler [Ab *en partant*], mais

lai sans me retourner, mettant tout de suite en pratique les jolies leçons de politesse que je reçois.

Un peu plus tard, ne pouvant toujours courir le lièvre, j'eus avec elle une explication... orageuse ! Elle ne veut pas que je voie Maurice, elle prendra tous les moyens pour m'en empêcher — les gens bavardent — — je suis trop jeune et patati et patata ! 1245

J'étais d'une rage, mais d'une rage dont j'ai honte quand je me la rappelle. Je ne sais plus ce que je lui dis, je ne me possédais pas ! Je ne doute pas d'avoir été parfaitement inconvenante. Quand je me donne le luxe de me fâcher, je fais bien les choses ! 1250

J'ai un vague souvenir de lui avoir dit que mon esprit et mon cœur étaient à moi, que mes opinions et mes sentiments ne pouvaient être affectés ni par sa volonté ni par son abus d'autorité. 1255

Plus tard, le lendemain, je crois, elle me retrouva seule, et me croyant calmée, elle essaya de me persuader qu'elle faisait un si beau tapage pour mon plus grand bien ! 1260

Et elle me laissa, persuadée qu'elle a agi irréprochablement ! Ouiche ! !

En attendant la récompense de sa vertu, je suis, moi, très malheureuse et pour un simple caprice.

Dans tout ceci il y a une horreur ! Pour s'excuser auprès de madame Saint-J[acques] de son inqualifiable refus, elle a menti et prétendu qu'elle ignorait que ce fût monsieur Saint-J[acques] qui nous accompagnerait. Ce mensonge complète tout ! Et mon estime pour madame se promène aux champs ! 1265

Avant-hier, j'étais au jardin et j'aperçus M[aurice] qui me saluait près de la clôture de « notre coin ». Je m'y rendis, décidée de lui parler deux minutes *quand même tout* ! Je me sens très libre, n'ayant rien promis, et ayant en moi tout ce qu'il faut pour braver toutes les autorités possibles et impossibles ! sages et déraisonnables ! Je lui parlai quelques instants — je le mis au courant de ce qu'il savait un peu déjà par Jos. Il est désolé des ennuis 1270 1275

1249 mais d'une rage [R *que A dont*] j'ai 1256 par [R *la*] sa 1269 estime [D *de S pour*] madame 1270 et [R *je l'*] j'aperçus 1271 décidée [D *à S de*] lui

que tout ceci peut m'attirer. Je lui ai demandé de ne pas trop s'inquiéter de moi, je suis fille à me défendre, et on s'y prend très mal avec moi.

1280 Il a été gentil, très tendre, mais il a trouvé que j'avais l'air d'un petit loup ! ou bien du chat « *Tigri* » de nos jeunes années. Ce souvenir m'a déridée, j'ai ri aux éclats, au grand émoi de M[aurice] qui craignait que je fusse entendue.

1285 — Mais je m'en fiche ! Je ne me cache pas pour venir ici ! Qu'on me voie ! On ne peut toujours pas me tuer... Remarquez bien, Maurice, que je n'aurai pas avec vous d'entrevues cachées, jamais ! La révolte me va, mais le mensonge ? Ouah ! je laisse ça aux gens respectables ! Aux *Zotorités* !

1290 Eh bien ! on n'a rien su, et je continue à crever d'ennui dans une douce paix. Je vois Jos de temps à autre, et elle a recommencé à ne pas même nommer Maurice ! Jusqu'à elle ! Fiez-vous aux amis ! « *Il ne manquait que cette goutte à ma coupe d'amertume !* » C'est un style à la Dufort²⁶, mais ce que je me fiche du style présentement !

1295 Maman est bien servie dans ses projets par notre deuil qui diminue la possibilité des rencontres, et depuis un mois je n'ai vu M[aurice] que ce petit bout de temps à la clôture. Mais il est impossible que le hasard, le bon ami des pauvres diables, ne nous aide pas un peu ! Il me reste dans le cœur un grain d'espoir
1300 qui m'aide à endurer.. ma misère.

31 [juillet]

En entrant dans ma chambre hier, je rencontre maman qui en sortait. Pour quoi y faire, elle n'y monte pas deux fois par an !

1278 moi, [R que] je

26. Allusion à M^{me} Dufort (voir *infra*, p. 358-359, 5 août 1877). Née Rosalie Birtz, fille de Pierre Birtz et de Jeanne Aubertin ; veuve de Charles Bourdon, elle épousa en secondes noces Euchèr (Euchère) Bougret Dufort, commerçant à Montréal, né le 20 février 1814, fils de François Dufort et de Cécile Marion. Installé à Saint-Hyacinthe depuis environ 1863, E. B. Dufort y était propriétaire de plusieurs maisons qu'il louait ; il avait été récemment élu président de la Commission scolaire. Voir J. Roy, « Notes sur la cité de Saint-Hyacinthe (Histoire de chaque maison) », f. 28-30, 87-88 (ASSH) ; *Courrier*, 26 juillet 1877, p. 2.

Voulait-elle chercher... mes secrets ? Cette idée m'affola et dans un moment de folie, je fis une sottise que je pleure maintenant. Je brûlai les lettres de Maurice, mes jolies lettres, que je lisais pour me donner du courage et de la joie ! Elles sont perdues et par ma faute ! J'en pleure ! 1305

Je sais que mon cahier sera toujours introuvable, mais j'ai eu peur que ses clés n'ouvrirent mon secrétaire. — J'ai un peu honte de la soupçonner d'une telle bassesse, mais ses espionnages de l'hiver dernier, son dernier mensonge m'ont rendue défiante, et, je veux l'espérer pour elle, injuste ! 1310

1^{er} août

Jolie journée, la première de l'été. Je ne l'ai pas vu, mais j'en ai l'espoir pour demain ! 1315

Vers cinq heures, maman reçoit une dépêche annonçant l'arrivée de Marie-Louise S[énécal]²⁷ et de sa tante par le train du soir.

Elles arrivent, et pendant leur souper, Jos vient mystérieusement demander maman au salon. Le cœur me bat très fort. Une invitation sans doute ! Je suis dans une inquiétude pénible ! 1320

Maman revient de la conférence pour nous annoncer un pique-nique auquel nous invite madame S[aint]-J[acques]. À cause de Marie-Louise elle consent à ce que nous y allions malgré notre deuil. Et demain ! demain ! 1325

1304 m'affola [A et] dans 1310 peur [R de] que 1324 un [D pique nique S pique nique] auquel

27. Marie-Louise Sénécal (née en 1860), fille de Denis-Henri Sénécal et de Josephine Cherrier, seigneuresse de l'île Bizard. Par ascendance maternelle, elle était parente des Papineau. En 1880, elle épousera Frederick Debartzch Monk (voir *infra*, p. 504, 14 août 1879, n. 30). Sa tante est Philomène Charlotte Cherrier, fille de Côme-Séraphin Cherrier et de Marie Mélanie Quesnel (voir É. La-bastrou *et al.*, *Histoire de l'île Bizard*, p. 37 et 47).

1330 Plus tard une autre invitation pour des exercices de chant à l'évêché où on prépare une messe *grandoise*²⁸ pour la réception du légat²⁹ ! Béni légat !

Eh ben ! Le v'là l'ami des pauvres diables, qui va se mêler de nos affaires !...

J'allai donc à cet exercice — je serais surprise, si Maurice ne s'y faisait pas inviter pour le prochain !

1335

2 août

Une plume d'or, de l'encre rose pour écrire cette exquise journée au bois, sans maman, et près de Maurice à qui je réussis à parler plusieurs fois sans témoins.

1340

Nous nous sommes rendues au bois en voiture à dix heures ce matin. Je descendis la dernière, et Maurice était là pour me donner la main et m'*aider à descendre*. Comme si je ne pouvais sauter par-dessus le cheval ! Enfin il fallait « faire la dame », et aidée par mon chevalier c'était gentil !

1345

Je fus d'abord un peu intimidée.. tant d'yeux curieux et de langues bavardes dans cette grande réunion ! Et il me semblait que toutes savaient notre histoire et nous guettaient.

1350

Une partie de croquet nous permit de nous séparer des vieilles dames, et même de nous parler un peu, tout en jouant. Dans l'après-midi, une longue promenade dans le bois nous rapprocha encore — partis en groupes, la débandade se fit petit à petit, et je finis par être seule avec Maurice. Ma cueillette de fougères fut bien vite abandonnée et nous avons enfin pu causer à l'aise une bonne heure, et retrouver les autres sans être remarqués excepté peut-être par H[enriette] Dur[oche] qui me jalouse et me surveille de près.

1355

1337 Maurice [A à] qui 1338 parler [R à plusieurs reprises A fois] sans
1352 bien [A vite] abandonnée

28. Ainsi, et souligné sur le manuscrit.

29. Visite du délégué apostolique à Saint-Hyacinthe, les 15 et 16 août 1877 (voir *infra*, p. 364-365, 15 août et n. 43).

Plus tard je me trouvai avec elle — elle me fit un tas d'histoires ! D'abord elle fit allusion à ma *brouille* avec Maurice, qui semble parfaite, dit-elle.

— Je crois, continua-t-elle, qu'il aime mademoiselle Henshaw³⁰, il paraît que sa mère a bien de la peine, parce qu'elle est protestante ! Mais il ne veut rien entendre, il en est fou, tu sais ! 1360

Je l'ai laissée dévider ses cancons, en suivant des yeux les jolis nuages blancs qui se roulaient en flocons légers sur un bleu ravissant qui faisait oublier la terre... et les méchantes !

Un mot de Maurice qui se faufila près de moi dans l'agitation du départ. 1365

— Ma petite chérie, quand nous reverrons-nous ? Ne peux-tu rien imaginer et ne comprends-tu pas que [je] ne puis me passer de toi si longtemps ?

— Utilisez votre belle voix, monsieur, et dévouez-vous aux œuvres pies ! 1370

— Je ne comprends pas...

— Ça ne paraît pas toujours que vous êtes si fin ! J'étais à l'exercice de chant hier soir, il y en aura trois par semaine, avis ! À bon entendeur salut ! 1375

— Que c'est joli de te voir gaie et riieuse, alors c'est entendu — je me ferai inviter en faisant valoir ma belle voix, et pour toi je deviens choriste !

4 août

Je le vis à l'évêché mais si peu — les exercices étant sérieux et toute conversation suivie interdite. Nous sommes revenus ensemble sous un ciel ravissant. Il a tenu ma main un instant de plus que le strict nécessaire à la porte — il me gronde parce que je lui dis toujours vous, il m'appelle sa chérie au travers de sa gronderie, c'est délicieux mais trop court ! 1385

1374 hier [A soir], il

30. Lizzie Henshaw. Voir *infra*, p. 360, 10 août 1877 et n. 36.

Je suis invitée à être une des marraines de la cloche du couvent, j'ai père pour parrain et nous avons accepté. Ça ! c'est une occasion à simagrées !

5 août

1390

La cérémonie³¹ a été longue et fatigante, notre grosse filleule se nomme : Marie-Joseph-Louis-Maurice ! L'acte fut signé au couvent où nous fut servie une belle collation.

1395

Comme maire³², Papa avait la place d'honneur et je fus hélas, séparée de Jos et d'Augustine, et voisine de madame Dufort³³ qui extravagua un peu plus que d'habitude, leva les yeux au ciel, fit du sentiment et finit par me rendre malade d'envie de rire.

1386 être [A une des marraines] de

31. Le dimanche 5 août 1877, à la cathédrale, après les vêpres, M^{gr} Louis-Zéphirin Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, bénit la cloche du nouveau couvent des sœurs de la Présentation. Le discours de circonstance fut prononcé par l'abbé Charles de Lacroix de Castries. *L'Union* et le *Courrier* rendent compte de l'événement mais aucun ne donne le nom de la cloche, qu'on retrouve cependant dans les *Annales* des sœurs de la Présentation de Marie (voir « Bénédiction d'une cloche », *L'Union*, 9 août 1877, p. 2 ; *Courrier*, 4 août 1877, p. 2 et 9 août 1877, p. 2 ; « Pages d'histoire en marge d'une maison centenaire », *Courrier communautaire*, vol. 9, n° 2, 29 août 1976, p. 11 et p. 14, n. 2). Après la bénédiction, les parrains et marraines furent invités, ainsi que l'assistance, à aller sonner la cloche et y déposer leurs offrandes.

32. Georges-Casimir Dessaulles avait été échevin au conseil de ville de Saint-Hyacinthe de 1852 à 1862 et de 1865 à 1868 ; il fut maire de cette municipalité de 1868 à 1879 et de 1886 à 1897 (voir C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 431, 514-515). En septembre 1927, à l'occasion du centenaire de Georges-Casimir Dessaulles, la ville de Saint-Hyacinthe érigea une porte d'honneur dite Porte des anciens maires (« Un législateur centenaire », *la Presse*, 24 septembre 1927, p. 26).

33. En tête des vingt-quatre parrains et marraines se trouvent « Son Honneur le Maire G. C. Dessaulles et D^{lle} H. Dessaulles » (*L'Union*, 9 août 1877, p. 2 ; le *Courrier* se contente d'indiquer : « G. C. Dessaulles et sa Demoiselle »). Parmi les parrains et marraines : « R. St-Jacques, Écuyer, caissier de la Banque de Saint-Hyacinthe, M^{lle} Joséphine St-Jacques » ; « M. Napoléon Bourassa, artiste, M^{lle} Augustine Bourassa » ; « M. E.-B. Dufort, Écuyer, et M^{me} Dufort » (*Courrier communautaire*, vol. 9, n° 2, p. 14, n. 2). Sur madame Dufort, voir *supra*, p. 354, 29 juillet 1877 et n. 26.

Je donnai plus tard à mes amies et aux sœurs une séance *re-productive* de cette ridicule conversation dans laquelle je disais un petit mot discret pour attiser les feux de l'extatique grosse dame ! 1400

Enfin je pus m'échapper et courir le couvent à la recherche de S[ainte]-C[écile]. Elle me taquina et prétendit que le dernier nom était dû à mon initiative.

6 août 1405

Je sortais de chez Mary ce soir, me croyant seule avec Alice, quand Maurice s'approcha, me prit le bras pour le passer sous le sien, absolument comme si c'était chose ordinaire. Je ne puis dire que nous nous sommes vus, il faisait une noirceur de gouffre, mais ces bonnes petites minutes ont été un bonheur inespéré et très doux. Comme j'avais raison de compter sur le hasard, le voilà décidément pour nous. 1410

7 [août]

J'ai commencé (à lire) les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès³⁴. Je ne sais pas quoi écrire, je m'ennuie à mourir ! J'en ai pleuré tout à l'heure. Sagesse, que dirais-tu ? Pleurer pour rien, parce qu'il fait triste dehors ! 1415

Les soirées et les réunions de toutes sortes se multiplient, Jos et mes autres amies sortent et s'amusent.. à cause de cela je trouve pire cette retraite à laquelle me condamnent mon deuil et les exagérations de ma belle-mère. 1420

1398 plus [A tard] à 1409 il [D fait S faisait] une 1414 commencé [Ab
(à lire)] les 1419 s'amusent.. [A à cause de cela] je

34. Laure de Permon (1784-1838), duchesse d'Abrantès, épouse du général Junot, auteure de *Mémoires sur l'empire, la restauration et les cent-jours* (12 vol., 1830-1834). Les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* (en 18 volumes) figurent dans le partage des biens de Georges-Casimir Dessaulles en 1930 (Livres, Lot n° 4, f. 1, fonds privé).

10 août

Les jours se succèdent plus ennuyeux les uns que les autres ! Maman est d'une froideur... intense ! Augustine est dans ses grandes tristesses ; Adine, Alice et Gustave³⁵ s'amuse-
 1425 ent en petit comité privé d'où je m'exclus parce que.... je ne sais pour-
 quoi !

Ce soir, de ma fenêtre j'ai vu passer Maurice à cheval avec Lizzie et Jenny³⁶. Je suis contente qu'il ne s'ennuie pas comme
 1430 moi ! Quant à être jalouse comme Jos m'en a parlé, je n'y songe même pas. Je sais trop comme M[aurice] m'aime — ce serait idiot d'en douter. Je crois en lui comme au bon Dieu. C'est une profession de foi que je ne m'aviserais pas de faire devant des gens que je connais !

Je lis, je fais un peu de musique — — mais tout cela un peu
 1435 mécaniquement. Je n'y suis pas toute ! *My heart roams !*

10 [août]

Nous nous occupons toujours de cette éternelle illumination³⁷, et je lampionne, et je colle et je découpe ; et je deviendrai
 1440 folle si cela continue ! Maman dit que je suis malade — — elle me trouve pâle — — elle ne dit pas triste mais elle doit le voir ! Ce n'est pas le corps qui souffre, je voudrais un peu de bonheur, une vie comme celle des autres jeunes filles ! J'aurais vite repris

1428 avec [A^b Lizzie et Jenny]. Je

35. Gustave Bourassa, né le 16 juin 1860, frère d'Adine et d'Augustine, fils de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papincau. Ordonné prêtre le 10 août 1884, il fut secrétaire de l'Université de Montréal puis curé de Saint-Louis-de-France à Montréal ; décédé le 20 novembre 1904 (voir « Généalogie Papincau », f. 63). Son nom revient fréquemment dans les lettres d'Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa.

36. Jane (« Jenny ») et Elisa (« Lizzie ») Henshaw, filles cadettes de George et Catherine Henshaw. Selon les fiches de recensement, Jenny était âgée de 17 ans et Lizzie de 14 ans en 1871, alors qu'elles auraient eu respectivement 20 et 19 ans en 1881. Le 21 août 1877, Henriette Dessaulles note que Lizzie Henshaw a quatre ans de plus qu'elle et donc 21 ans à cette date, confirmant ainsi les recensements du recensement de 1871.

37. L'illumination des édifices et des résidences, le 15 août, à l'occasion de la visite du délégué apostolique (voir *infra*, p. 364-365, 15 août et n. 43).

mes couleurs et ma gaieté ! Mais elle ne comprend pas ! Ou bien, elle comprend et ça lui est égal ! Pauvre petite moi, dans quel abîme ont sombré tes jolis rêves ! 1445

Je suis malheureuse et j'en veux à maman, et je me déteste parce que je lui en veux ! Je devrais avoir l'âme assez généreuse pour lui pardonner, puisque son intention est bonne !

La forme est détestable, elle se trompe, c'est évident, mais c'est qu'elle ne sait pas voir autrement. Elle est impérieuse et veut toujours tout conduire, elle est froide et ne s'aperçoit pas de ce qu'elle serait étonnée de m'entendre appeler ses duretés, elle a une *énorme* confiance en elle, et croit savoir mieux que les autres ! 1450
1455

Toutes ces considérations et mille autres qu'on y ajouterait ne me décident pas à lui pardonner. Je ne le puis pas ! Ce serait mentir de le dire, et je ne me mens jamais ! ou, du moins, le moins possible, car j'ai découvert, dernièrement, qu'on se ment avec une extrême facilité sans s'en apercevoir. Les gens polis et aveugles appellent cela : illusions, inexpérience, enfin de jolis mots pour déguiser ces mensonges. Alors c'est mensonges sur mensonges ! On finit par joliment s'embrouiller et embrouiller ses petites affaires ainsi ! 1460

11 août 1465

Grande partie de « La Crosse³⁸ ». Toute la jeunesse y est, j'avais espéré aussi... mais madame s'objecte. Je suis trop or-

38. Dans une partie de crosse, jouée sur une surface extérieure d'environ 110 m x 64 m, deux équipes de dix joueurs se passent une balle de caoutchouc dur au moyen de bâtons dont l'une des extrémités est munie d'un filet, pour tenter de marquer un point dans les buts adverses. Ce sont les Algonquins de la vallée du Saint-Laurent qui auraient les premiers pratiqué ce sport appelé *baggataway* ; en 1683, Jean de Brébeuf, frappé par la ressemblance entre le bâton utilisé par les Indiens et la crosse d'un évêque, lui aurait donné son nom français. La première équipe de Blancs aurait été formée à Montréal en 1842 mais la pratique de ce sport se répandit peu jusqu'en 1867, alors que W. G. Beers forma la *National Lacrosse Association* à Kingston (Ontario) et déclara la crosse sport national du Canada, ce qu'elle ne devint de fait que vers 1889 (J. T. West, « La-crosse », dans *The Canadian Encyclopedia*, vol. 2, Edmonton, Hurtig, 1985, p. 964). Dans les parties disputées à Saint-Hyacinthe en 1877 et 1878, les équipes comprenaient douze joueurs. Le club de crosse Indépendant de Saint-

gueilleuse pour insister et paraître y tenir, et je n'ai plus même l'énergie nécessaire pour me mettre en colère !

1470 M[arie]-L[ouise]³⁹ Sénécal et sa tante arrivent pour passer une semaine en pension à l'Hôtel-Dieu. Ce sera peut-être une diversion. Je me couperais les oreilles pour en faire une aujourd'hui !

Le soir

1475 Enfin ! une petite lueur dans mon noir ! Je revins de l'évêché avec Maurice, et il supplia pour que nous allongions un peu la route⁴⁰. Jos et Alice étant avec nous (à vingt pas !) je consentis, mais je n'aime pas cela... en principe ! En pratique j'aurais voulu marcher un mille, et que ce mille durât dix ans !

1480 Ils préparent (chez les Henshaw) des comédies anglaises, et M[aurice] me fit rire avec son histoire de la distribution des rô-

1479 ans ! // [R On] Ils

Hyacinthe fut formé le 21 juin 1877 ; le nom de Maurice Saint-Jacques ne figure pas dans le compte rendu du *Courrier* (28 juin 1877, p. 3), mais il avait participé, en 1875, à un match amical où s'affrontaient, exceptionnellement, deux équipes de dix joueurs (*l'Union*, 5 août 1875, p. 3). Quant au nom de ce sport, la graphie varie. En 1875, *l'Union* écrit : « match de La Crosse » ; dans le compte rendu de la réunion de fondation, en 1877, le *Courrier* écrit : « club de crosse ». Par la suite, les deux journaux de Saint-Hyacinthe écrivent *Lacrosse* (à l'anglaise), en plaçant parfois le terme entre guillemets. En 1878, lors de l'annonce des élections au cours desquelles Maurice Saint-Jacques devient président du club Indépendant, le *Courrier* écrit encore *Lacrosse* (11 avril 1878, p. 3), de même que *l'Union* (15 août 1878, p. 3) dans le compte rendu d'une partie à Belœil. Dans les autres articles au cours de l'été 1878, les deux journaux utilisent la graphie « crosse », de même que dans le compte rendu de l'élection de 1879, alors que Maurice Saint-Jacques est réélu à la présidence du club (*Courrier*, 13 mai, p. 3 ; *l'Union*, 16 mai, p. 3). Il semble que l'usage de la graphie française résulte de ce que le club lui-même refrancisa son nom en 1878, mais pendant tout ce temps les termes pour désigner les diverses positions des joueurs demeurèrent anglais (*Goal*, *Point*, *Cover point* ou *Corner Point*, cette dernière étant la position habituelle de Maurice Saint-Jacques). La partie du dimanche 11 août 1877, qu'avaient annoncée placards et journaux, opposait l'Indépendant de Saint-Hyacinthe au Hawthorn de Saint-Lambert : Maurice Saint-Jacques figure parmi les douze joueurs de l'Indépendant (*l'Union*, 16 août 1877, p. 2).

39. Voir *supra*, p. 355, 1^{er} août 1877 et n. 27.

40. L'évêché était situé à moins de cent mètres de chez elle.

les ! Ils faillirent se prendre aux cheveux et Eugène⁴¹ boude encore !

C'est bon d'avoir une bouffée du dehors. On se sent moins une momie ! les bandelettes y sont, mais j'entends et je vois les autres ! Pas *ben* exigeante, hein ? 1485

Après les petites nouvelles, il s'occupa de moi, mais je lui parlai peu de ce qui se passe, je ne veux pas lui faire de peine ! Il n'y peut rien, cela l'aigrît contre maman et je me défie de mes jugements sur elle, car je semble être la seule à ne pas la trouver une perfection ! Alors c'est plus prudent de me taire et voilà ! Il m'a serré la main bien fort dans les deux siennes en partant, et je vivrai sur ce brin de bonheur, en attendant mieux ! 1490

13 août

Je suis gâtée ces jours-ci, mais la pâtisserie finira avec les exercices de chant, et je retomberai dans le trou ! 1495

J'ai donc eu une longue conversation avec Maurice à l'évêché, parce qu'un gros rhume m'empêche de chanter. Une vraie heure de paradis au milieu des cris des chanteurs et du brouhaha d'une dernière répétition. Il avait ce soir dans les yeux cette expression si tendre qui me ferait faire des folies, si tous les saints du Paradis et tous les Sages (?) de la terre ne s'unissaient pour nous séparer ! 1500

Comme il ne se doute pas de l'influence qu'il exerce sur moi, il me reproche ma timidité et ma réserve «*farouche*». Le mot m'a bien amusée. 1505

Un autre de ses sujets de gronderie (des caresses, ces gronderies !), c'est mon obstination à ne pas le tutoyer, lui me traite très cérémonieusement en compagnie, mais il ne manque jamais, quand nous sommes seuls, de revenir à la douce habitude de notre enfance. Qu'il continue, je le permets et cela me fait plaisir, mais je ne puis plus faire de même. 1510

1508 à [R lui A ne pas] le

41. Eugène Sicotte (voir *supra*, p. 249, 20 avril 1876, n. 9).

14 août

1515 Grande soirée chez les Sicotte⁴² — j'ai aidé Augustine pour
 sa toilette, elle vient de partir et je suis misérablement seule
 dans ma grande chambre qui s'étire ce soir pour m'y faire paraître
 plus seule ! Pensons à hier soir, ma petite âme ! Aux chers
 yeux bleus si tendres, à sa voix aux inflexions si douces, à son
 amour si enveloppant et si fort, et chassons la tristesse pour rê-
 1520 ver de jolis rêves de bonheur ! C'est encore ce qu'il y a de meilleur
 dans ta vie les rêves !

15 août

1525 La maison est bouleversée et les gens y sont sens dessus
 dessous, chacun à leur façon ! les jeunes, gais et excités, les
 vieux excités et de mauvaise humeur, les plus vieux (papa et
 tante) calmes et bons ! Pas d'illumination capable de les sortir
 de leur bonté, ceux-là ! J'ai hâte que ce tohu-bohu prenne fin, et
 cette visite archi-apostolique⁴³ m'intéresse peu.

1528 visite [D < illisible > S^b archi-apostolique] m'intéresse

42. Louis-Victor Sicotte (1812-1889), fils de Toussaint Cicot et de Marguerite Gauthier dit Saint-Germain, avait épousé en 1837 Marguerite-Émilie (Amélie) Starnes (1818-1908), fille de Benjamin Starnes. En 1838, il s'était installé à Saint-Hyacinthe pour y pratiquer le droit. Élu député en 1851 sous la bannière réformiste, il fut président de la Chambre en 1854, ministre des Terres de la Couronne en 1857-1858, ministre des Travaux publics en 1858-1859, chef de l'Opposition en 1859 ; il s'allia à Sanfield Macdonald pour former le gouvernement en 1862-1863. De 1863 à 1887, il fut juge à la Cour supérieure pour le district de Saint-Hyacinthe (voir A. Désilets, art. « Sicotte, Louis-Victor », dans *DBC*, t. XI, p. 909-912 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 253-260). « Il s'était fait bâtir, vers 1862, au-delà du Ruisseau plein-champ, dans un îlot de grands pins éloigné du chemin public, une maison de brique visant au palais sans en avoir la solidité. Elle s'écroula après une courte existence [...]. 'Le trottoir du juge Sicotte' reliant son palais à la ville [...] était long d'un mille et le juge en avait payé tout le coût » (*ibid.*, p. 258-259). La famille habita ensuite une maison de pierre au village de La Providence. Louis-Victor et Marguerite-Émilie Sicotte avaient eu dix enfants, dont Rodolphe (1851), Édouard (1855), Eugène (voir *supra*, p. 249, 20 avril 1876, n. 9), Arthur (voir *infra*, p. 399, 23 janvier 1878, n. 13), Victor (voir *infra*, p. 510, 20 août 1879, n. 41) et Blanche (voir *supra*, p. 173, 11 juillet 1875, n. 52).

43. Les 15 et 16 août 1877, visite à Saint-Hyacinthe du délégué apostolique M^{sr} George Conroy, évêque d'Ardagh (voir *Courrier*, 18 août 1877, p. 2-3 ; *l'Union*, 23 août 1877, p. 2). À son arrivée à la gare, à dix-neuf heures, le maire Georges-Casimir Dessaulles lut l'adresse de bienvenue. Après le *Te Deum* à la ca-

Puisqu'il est ici pour entendre les griefs et redresser les erreurs, j'ai grande envie de lui conter ma petite histoire et de le faire fulminer maman ! En attendant, je place des lampions, et je cours du haut en bas de la maison, la larme à l'œil et la mèche à la main ! 1530

Onze heures

L'illumination était ravissante. Je me promenai dans cette féerie un peu triste et *machine*. Je me coucherai contente de n'y plus penser. Je voudrais dormir six mois ! L'ogresse de mon conte sera peut-être devenue maniable à mon réveil ; je suis fatiguée de lutter contre elle et contre moi ! 1535

19 [août] 1540

Quatuor de jours lugubrement ennuyeux ! Je ne vois même pas Jos qui sort et s'amuse et me néglige ainsi, sans que je songe à m'en plaindre.

Maman a pris occasion de me dire, à ce sujet, que j'ai une amie qui se passe facilement de moi. — C'était un peu cruel, et j'ai répondu, très vivement, que l'amitié la plus tendre n'oblige pas les gens à tenir compagnie aux prisonniers — et je m'enfuis pour ne pas me faire manger ! Je me retrouve dans ma chambre, intacte et enragée. Ça, bien sûr, c'est inutile, méchant, et ne peut avoir été dit dans mon fichu intérêt ! 1545 1550

thédrale, illumination des édifices publics et d'un grand nombre de résidences au moyen de lampions, de lanternes chinoises et de transparents : « Jamais il [ne] nous a été donné de contempler un spectacle plus grandiose que celui que présentait la ville vers les 9 heures ; d'un bout à l'autre ce n'était qu'une guirlande de feu » (*l'Union*, p. 2). « Nous mentionnerons particulièrement la demeure de son honneur le Maire dont l'illumination avait un cachet tout spécial d'élégance. On admirait au centre de l'édifice un *Salve* d'une grande richesse et dans la disposition des lumières et des transparents il était facile de voir qu'une main habile avait présidé aux décors » (*Courrier*, p. 2). Le lendemain, 16 août, messe pontificale à la cathédrale : « La messe de 'Mercadente' fut très bien exécutée par un chœur puissant de Dames et Messieurs dirigé par M. Hamel. Les solistes MM. Boivin, Hamel, Casavant, Birs, D^{lles} Doucette, Buckley et Dessaulles s'acquittèrent de leur partie de la manière la plus habile » (*l'Union*, p. 2).

21 août

Jos a passé toute l'après-midi avec moi, sous les pins afin de n'être pas dérangées.

1555 Elle a de sérieux ennuis à cause des assiduités de *monsieur* D[urocher]⁴⁴. Et c'est de cela surtout que nous nous sommes entretenues.

1560 Elle me dit aussi que Maurice est silencieux, triste et *bourru*, c'est son expression, mais je n'en crois rien. Nous ferions une belle paire ! Dommage qu'on ne nous réunisse pas, et sans miracle, nous redeviendrions peut-être aimables comme avant !

1565 J'ai fait des visites avec Augustine. Chez les Henshaw nous fûmes reçues très gentiment : elles nous invitèrent à y aller souvent et sans cérémonie ! Cours après, miss Lizzie ! Souvent ! Sans cérémonie ! Savons-nous la signification de ces mots, seulement, dans notre monastère ? Elle est charmante et malgré ses quatre années de plus que moi, il n'y avait pas l'ombre de condescendance dans ses manières avec moi.

1570 Je ne suis pas en veine d'écrire — je suppose qu'il faudrait m'intéresser davantage aux choses, pour que cela me plaise de les raconter.

23 août

Une belle soirée qui me fait oublier toutes mes tristesses.

44. Vraisemblablement Amédée Durocher. Dans une lettre du 10 juillet 1878 à Augustine Bourassa, Henriette Dessaulles énumère ses compagnons lors d'une promenade en chaloupe la veille : « Nous étions J[ules]. M^r Durocher, M^r Turcot, M^r Ostell, Jos, Emma, Alice et moi. » Deux phrases plus bas, elle ajoute : « M^r D. a chanté : 'Je t'aime encore !' Il avait une expression céleste dans ses yeux levés aux cieux *boucanés* ; ses bras tendus vers Joséphine, sa langue pendante (après la chanson naturellement) et ses soupirs étouffés. Il l'aime encore et c'est trop vrai, il en est fou fou !! Et elle ?.. Toujours cruelle ! » (fonds privé). Dans une autre lettre à la même, elle exercera son ironie aux dépens du même soupirant, auquel s'en sera alors ajouté un deuxième, Arthur Sicotte (voir *infra*, p. 399, 23 janvier 1878) : « Monsieur D. a mangé du chou hier et a eu une indigestion. Arthur S. a écrit trois lignes qui l'ont forcé à parcourir le dictionnaire en tous sens pendant deux heures, aussi est-il assiégé d'une furieuse migraine à qui le dictionnaire déplaît souverainement. Joséphine a eu tant de douleur à la nouvelle de la maladie de ses deux amoureux qu'elle a pris le lit pour une journée » (29 octobre 1878, fonds privé).

Nous avons dîné chez Blanche⁴⁵ et passé la soirée sur l'eau en chaloupe, et Maurice et moi étions voisins... mais nous en avons d'autres, et la conversation fut générale, mais c'était si bon d'être tout près de lui, d'entendre sa voix — de saisir les petites nuances dans les inflexions vives ou caressantes. Puis, nous avons tout de même fini par attraper de bonnes petites minutes à nous seuls. Il remarqua ma bague, se la fit donner, la passa à son petit doigt où elle est encore, car je l'oubliai, et lui aussi probablement.

Je ne me sentais pas très gaie, plutôt le contraire et cependant j'étais si heureuse, et ce fut bon ce petit bout de vie ! Je ne sais si je paraissais intimidée ou si j'avais absurdement rougi comme cela m'arrive souvent :

— Dis-moi, Henriette, est-elle vraie, cette extraordinaire chose, que tu es timide avec moi ?

— Mais oui, un peu — mais je le suis généralement avec tous, vous savez !

— Dis « tu », comme autrefois ! Vous ! c'est comme si j'étais un étranger !

— Si je dis « tu », je n'aurai plus rien à dire.

— Dis !.. je vais te souffler... dis : Maurice, je t'aime.

— Oh ! mais même en tutoyant je ne dis pas de mensonges !

— Horreur ! Tu me punis trop sévèrement de ma...

— De votre quoi ?

— De ma prétention. ?.

— Ce n'est pas une prétention exagérée ; en y pensant bien, je vois que je vous aime bien.

— Le *bien* gâte tout !

— Tiens, vous êtes difficile à contenter !

— Oh ! oui ! Je ne serai heureux que lorsque tu m'aimeras sans mesure comme je t'aime moi !

Un délicieux silence malheureusement troublé par la voix d'Eugène interpellant Maurice — puis nous ne nous retrouvâmes plus !

Sans mesure ! infiniment !... Si cela sera jamais ? Qui sait !

45. Blanche Sicotte, qui habitait au village de La Providence, de l'autre côté de la rivière Yamaska (voir *supra*, p. 173, 11 juillet 1875, n. 52).

25 août

1610 Maman a-t-elle l'instinct qui l'avertit des petites joies attrapées dernièrement, et veut-elle me les faire payer ? On le jurerait ! Plus froide, plus difficile à contenter, plus épineuse, il n'y en a pas dans le monde entier, et je suis absolument lasse ! Je trouve la vie que je mène un fiasco et moi, une misérable petite
1615 fille !

Je ne suis pourtant pas si exigeante ! — un peu de soleil au-dehors, un peu d'affection pour le cœur et je ne demande qu'à
1620 jouir paisiblement des deux ! *Paisiblement*, quel mot divin ! Sans bruit, sans agitation, sans gaspillage de paroles, sans contradictions, sans éclats de voix, sans froncements de sourcils — mais tout en douceur, en suavité de ton et de manières !

Quel rêve ! *Ici* il semble irréalisable, mais n'y a-t-il pas un petit coin du monde où il ne puisse devenir une douce réalité ? Alors, mon étoile, éclaire-le, ce coin béni, pour que j'essaie de
1625 m'en rapprocher !

1^{er} septembre

Je suis au plus creux du trou, et il vaudrait mieux me taire que de recommencer mes éternelles plaintes !

1630 Les cours à l'Université ne recommencent qu'au 1^{er} octobre et d'ici au départ de M[aurice] je serai soumise à cette détestable surveillance qui m'exaspère !

Je ne désire cependant pas qu'il parte. C'est, malgré tout, une joie de le savoir si près, de le deviner dans la vieille maison, parfois, d'entendre le son de sa voix.. de respirer le même air —
1635 de savoir qu'un hasard peut nous réunir et de l'espérer. Autant de chers petits bonheurs auxquels il faudra renoncer ! J'aurai peut-être un peu plus de sourires à la maison ? C'est à espérer, mais c'est sage de ne pas trop y compter.

22 septembre

Je n'avais rien à dire, je crevais d'ennui — je me suis tue à ton grand profit, cher petit ami, joli avant que je te barbouille, triplement laid quand je te couvri de mes lamentations. 1640

Hier soir, il y a eu une éclaircie dans mon ciel noir. Nous sommes allés chez les Henshaw, entendre leur comédie qui eut un plein succès. 1645

Loan of a Lover ⁴⁶ est une jolie petite affaire fine et animée dans laquelle Lizzie a parfaitement joué et s'est volontiers laissé faire la cour par Maurice qui, lui aussi, s'en est bien tiré.

Espérons qu'ils s'en tiendront à la comédie toujours !

Je fus forcée de refuser une danse à M[aurice] parce que nous avons l'*ordre* de revenir après les comédies, et la voiture arriva aussi exactement que celle de Cendrillon ! 1650

Maurice paraissait « désolé » : pour moi qu'il trouve arbitrairement traitée, et pour lui qui comptait tant me voir à cette soirée. 1655

Malheureusement, je ne puis rien. Mon orgueil ne me permet même pas de protester.

Ce matin maman me demande si nous nous sommes amusées.

— Oui, très bien, dis-je froidement. 1660

— Eh bien, moi, dit la sorcière Alice, je suis partie au moment où j'allais m'amuser, Henriette aussi, d'ailleurs ! Nous sommes les seules qui soyons parties après les comédies. Je me demande pourquoi !

Pas de réponse — maman se levait de table et feignit de n'avoir pas entendu. 1665

Rien de mieux quand on n'a pas raison, de ne pas se casser la tête à trouver des raisons !

1663 qui [D *par* S *soyons*] parties

46. Vaudeville en un acte (Londres, Lacy, s. d., 26 p.), de James Robinson Planché (1796-1880), dramaturge britannique, auteur de nombreuses comédies et fantaisies.

24 septembre

1670 Je revenais de chez tante L[aframboise] ce soir quand je rencontraï Maurice qui m'arrêta pour me faire ses adieux, il part demain. Je l'autorisai à venir me conduire jusqu'à la maison... Au coin, il m'offrit de me laisser continuer seule.

1675 — Non, non ! Cela aurait l'air de nous cacher ! Je ne m'abaisserai pas à cela. Venez jusqu'à la porte et nous y restons assez longtemps pour qu'on nous voie.

Ce fut donc un petit quart d'heure bien à nous, et je ne laissai pas l'inquiétude de l'*après* gâter ce joli moment.

Je n'échappai pas à l'interrogatoire sévère.

1680 — Avec qui causais-tu à la porte ?
 — (Je la regardai.) Pourquoi me le demander ? Tu le sais.
 — En effet, j'ai vu que c'était M[aurice] et je suis surprise après ma défense.

1685 — (J'étais très calme.) Je n'ai rien fait pour le rencontrer ; il est venu me faire ses adieux ; fais-lui des défenses à lui, si tu le veux, moi je ne m'en charge pas, et je ne trouve pas pire de lui parler que d'être reconduite par *monsieur* Del[orme]⁴⁷ comme avant-hier, ou de passer la soirée seule au salon avec Gustave, comme tu le permets chaque fois qu'il vient.

1690 — Tu t'écartes de la question, il ne s'agit ni de *monsieur* Del[orme] ni de Gustave, mais de M[aurice] avec qui je te défends de causer sur le chemin.

— Tant pis ! je n'y puis rien !

1669 septembre // [D] J'a S Je] revenais 1691 mais [R je] de Maurice [A avec] qui

47. Henriette Dessaulles abrège le nom en « Del ». Serait-ce pour le distinguer du « monsieur D. » (Amédée Durocher) qui fait la cour à son amie Jos (voir *supra*, p. 366, 21 août) ? Le 7 janvier 1878, il sera question d'un « monsieur D. », et le 13, d'un « Affreux monsieur D. », qui l'invitera à une promenade en voiture. Le même nom reviendra le 4 février et le 9 février (« Monsieur D. entre autres me fait l'effet d'un serpent »). Par ailleurs, dans le récit de l'épisode de « Larkins Folly » (voir *infra*, p. 395-396, 17 janvier 1878 et n. 12), elle parle de « E. D. », qu'elle désigne une fois par le prénom Émile ; le 19 août 1879, elle écrit le nom au complet : Émile Delorme. On ne saurait préciser si l'initiale désigne chaque fois la même personne, mais il s'agit vraisemblablement de l'un des fils de Louis Delorme, député libéral de Saint-Hyacinthe de 1870 à 1878 : Émile, Louis (né en 1856) ou Gustave (né en 1860), qui étaient inscrits au Séminaire de Saint-Hyacinthe en 1867 (voir Recensement 1871, f. 31).

J'avais l'air ennuyée, elle avait son air mécontent. Papa entrait.

1695

— Eh bien, mamzelle Lustucru, on n'a pas l'air de bonne humeur ?

Je lui saute au cou :

— D'une humeur charmante, monsieur Papa, bonsoir !

Cher père à moi, tu ne seras jamais ennuyé par le récit de mes petits embarras — je m'en tire toute seule pas trop mal vraiment.

1700

Seulement, quand j'ai fait tant d'efforts pour paraître de bois, quand mon âme est toute soulevée de révolte et de colère, j'en demeure toute tremblante et.. j'écris comme un pauvre petit chat enragé !

1705

Maurice m'a dit de chères petites phrases douces que je me redis pour les entrer dans mon cœur et le guérir de tout par leur exquisité !

28 septembre

1710

Il est parti — j'en suis ridiculement attristée. Je le voyais si peu... mais depuis son départ le ciel est moins bleu, l'air moins bon, la vie grise, grise, et un brouillard d'ennui enveloppe ma pauvre petite âme seule !

Jos est à Québec. Les Bourassa⁴⁸ sont partis, Mary part pour Montréal. Alice est enchantée d'être au couvent « pour ne

1715

1694 elle [A avait] son

48. Napoléon Bourassa (1827-1916), dessinateur, peintre, sculpteur, architecte, homme de lettres. Il étudia la peinture et le dessin en Europe et auprès de Théophile Hamel ; pratiqua surtout l'art religieux et le portrait. L'un des fondateurs de la *Revue canadienne*, à laquelle il collabora jusqu'en 1874, y publiant en feuilleton (1864-1865) son roman *Jacques et Marie*. Il réalisa plusieurs commandes à Saint-Hyacinthe : une quinzaine de tableaux (surtout en 1867-1868), la chapelle du couvent de la Présentation (1876-1880), des esquisses et des ébauches pour la décoration intérieure de la cathédrale (1885-1893), des plans pour la façade du couvent des dominicains (1890-1892). Pendant l'exécution de ses travaux à Saint-Hyacinthe, il séjournait fréquemment chez Georges-Casimir Dessaulles, son cousin par alliance. En 1857, il avait épousé

pas être chez nous », vient-elle de m'affirmer. Il faudrait absolument me faire une vie un peu sérieuse — m'occuper l'esprit et ne pas perdre mon temps en vageries. — J'en sens la nécessité
 1720 sans trouver le courage de me faire un *programme*. Je n'ai jamais plus senti le besoin d'être dirigée et aidée. Oh ! la belle occasion pour un vrai prêtre du bon Dieu, de former une âme à sa fantaisie, je suis si dégoûtée de moi, que je me laisserais absolument conduire à sa guise ! Est-ce une bien bonne disposition cela ?
 1725 Non, c'est une paresse épouvantable.

5 octobre

Après une belle dégringolade me voilà « sur le pont » encore, et un peu honteuse de cette triste neuvaine. Je me suis sortie toute seule du trou, et vrai, j'y ai un peu de mérite car le ciel
 1730 m'aide peu et nous inonde immodérément.

Le seul joli côté de ce déluge, c'est de m'avoir fourni un prétexte pour faire flamber les bûches dans mon petit poêle. J'y ai été avec tant d'ardeur, que mon étage devenait une fournaise, et mes trois fenêtres grandes ouvertes, pour combattre cette
 1735 chaleur, feraient crier les plus sages habitants de cette bénie maison ! Criez, sages, mais ne m'empêchez pas d'écouter le gai pétilllement, et de regarder les lueurs roses qui font de ma chambre un coin de féerie ! C'est si bon, si bon de redevenir gaie, insouciant, de ne plus me sentir écrasée et misérable.

1732 poêle. [R Je l'ai A J'y] ai

Azclic Papineau (1830-1869), fille de Louis-Joseph Papineau. De ce mariage étaient nés cinq enfants : Augustine (1858), Gustave (1860), Adine (1863), Henriette (1866) et Henri (1868), fondateur du *Devoir* et directeur lorsque Henriette Dessaulles y collaborera sous le pseudonyme de Fadette. Les trois filles de Napoléon Bourassa furent pensionnaires chez les sœurs de la Présentation à Saint-Hyacinthe : Augustine, de septembre 1872 à juillet 1876 ; Adine, de septembre 1874 à juillet 1879 ; Henriette, de septembre 1874 à juin 1881. En 1877, Adine et Henriette étaient rentrées au pensionnat le 4 septembre (ACPM, Livre de comptes) ; leur père habitait au 90 de la rue Saint-Denis à Montréal (*Lovell's Montreal Directory for 1876-1877*, p. 321). Sur Napoléon Bourassa, voir Anne Bourassa, *Napoléon Bourassa, un artiste canadien-français (1827-1916)*, Montréal, s. édit., 1968, 88 p. ; Roger Le Moine, *Napoléon Bourassa, l'homme et l'artiste*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1974, 259 p. ; Jean-Noël Dion, « Napoléon Bourassa et ses réalisations à Saint-Hyacinthe », *le Courrier*, 18 et 25 mars, 1^{er}, 8 et 15 avril 1981.

Sans raison, dites-vous ? Possible que ce soit votre opinion, 1740
 mais que savez-vous de moi, censeurs incorrigibles ? Jugez-vous
 de moi par vous ? ? Pensez-vous que lorsque j'ai bien dîné et
 dormi dans un bon lit, qu'il ne me faille plus rien ? Pensez-vous
 que mes agitations se calment à lire des journaux, et que mon
 ennui ne s'exaspère pas à entendre des potins ? 1745

Jos revient de Québec après-demain — je ne compte pas
 beaucoup sur les nouvelles qu'elle m'apportera et je me ferais
 servir en hachis plutôt que de faire des questions. Il ne me reste
 qu'à prier le ciel d'attendrir la roche qui lui tient lieu de cœur.

Alice semble très heureuse dans son couvent. Par moments 1750
 je voudrais y être... Autant *Ça* que *Ceci* vraiment !

Deux invitations à Montréal qui ne me tentent ni l'une ni
 l'autre. Faire des singeries dans l'est — — des bêtises dans
 l'ouest, voilà la perspective ! Les bêtises au moins seraient amu- 1755
 santes, mais je ne puis laisser mon ennuyeuse conscience ici,
 et... décidément je n'irai pas. — Ce qui est absolument comique
 dans *le cas*, c'est que maman me reproche de ne pas profiter de la
 belle occasion de m'amuser !!

Si jamais j'ai des enfants !... il est pourtant probable que je 1760
 ne verrai pas plus clair que les autres. Et on parle de la grâce
 d'état ! Oh ! les phrases !

9 octobre

Jos, arrivée ce matin, m'écrit un billet, plutôt un ordre
 qu'une invitation. Je m'y rends cette après-midi et j'ai de suite la 1765
 récompense de toutes mes vertus. Une belle longue lettre, un
 mandement du Seigneur Maurice, qui me prend un temps si
 long à lire et à méditer, que Jos exaspérée tente de me l'arracher
 et le déchire en deux. Je défends mon *butin* comme une jeune ti-
 gresse, et pour nous reposer de ce combat, nous partons en pro-

1744 journaux, [A^b et] que 1748 questions. [R Je] Il 1749 roche [A
 qui lui tient lieu de cœur]. // Alice 1753 singeries [D de S dans] l'est 1768 une
 [D mère S jeune] tigresse

1770 menade loin loin du côté des Rapides-plats⁴⁹. Un ciel de rêve, tout est délicieux, enveloppé dans le joli brouillard — et je suis si heureuse, si heureuse que je puis à peine parler ! Le manque d'habitude évidemment ! Le bonheur m'étouffe, moi !

1775 Jos parle, parle, je l'entends de très loin, du fond de ce bonheur qui est fait de tendresse mais d'une tendresse qui manque de calme et qui contraste étrangement avec l'exquise paix des choses.

1780 Nous revenons après six heures — et je m'éveille dans de pointus petits reproches ! Dîner sur des épines, ça creuse l'estomac, et ce soir, pour me reconforter, je lis ma chère lettre et.. oui, je l'embrasse. Il ne le saura pas.. ce serait merveilleusement doux de lui répondre, de chercher les mots qui ne lui diraient pas, mais lui laisseraient deviner que sa petite amie l'aime, l'aime ! Et je ne puis l'écrire cette lettre si difficile ! Si jamais on
1785 m'y reprend à faire des promesses imprudentes !

18 novembre

Plus rien à dire ? Oh ! non ! Trop à dire ? Peut-être. Ne sais comment le dire ? Oui !

1790 Et voilà, mon petit miroir, pourquoi tu restes au fond du grand tiroir, derrière les cols de dentelle et les nœuds de ruban. Tu sens bon maintenant et si je t'emprisonne, au moins est-ce avec de jolies choses parfumées ! Pas de reconnaissance ? Ingrat ! — Et même des reproches ! Faisons la paix, petit père blanc, écoute, tu n'es ici que pour cela, et tu m'ennuies quand tu parles !
1795

1782 lui [D diront S^b diraient] pas, mais lui [D laisseront S^b laisseraient] deviner

49. L'appellation correcte est Rapide-plat : sur la rive sud de la rivière Yamaska, à environ 7 km en aval de Saint-Hyacinthe, à l'embouchure d'un cours d'eau appelé « rivière Delorme » en l'honneur d'Hyacinthe Delorme qui y établit la seigneurie de Saint-Hyacinthe en 1757. En 1798, le manoir seigneurial fut construit au centre de la ville actuelle. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il ne subsistait de l'ancien établissement au Rapide-plat qu'un moulin à farine doublé d'une scierie. En 1893, on y construira un barrage hydro-électrique. Voir *Gazette officielle du Québec*, 116^e année, n^o 52A, 29 décembre 1984, p. 5954 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 22-27, 360-361.

C'est un bel enfantillage tout ceci, et pourtant l'expression vraie d'un vrai sentiment. Quand j'abandonne ce journal, j'ai l'impression que j'ai tort, et des vrais petits remords me ramènent à lui et me mettent la plume aux doigts. Absolument comme une oie que je suis !

1800

Je commence déjà à rêver du retour de Maurice pour Noël. Cet espoir me rend bonne, oui, je n'exagère pas : bonne, bienveillante, complaisante et gaie. Voilà bien des compliments, ma mie, tu ne te ménages guère et ton orgueil grossira de toutes tes exagérations ! C'est que je suis loin de ma conversion... « *Little pagan I was, little pagan I am still*⁵⁰ ! »

1805

Qu'arrive-t-il ici ? Jos flirte assidûment. Je... végète en riant. Maurice, à Québec, se fait mourir à étudier. Les jeunes gens d'ici paraissent vivre de leurs rentes. Les dominicains⁵¹ prêchent, ma mère gronde — le ciel pleure, les enfants poussent ! Et tout cela c'est la vie ! ce rêve d'autrefois devenu une sèche réalité insignifiante !

1810

Ce serait pire encore, si je ne m'étais créé mon petit monde à moi, dans ma chère chambre qui devient chaque jour plus jolie avec les rideaux légers, les fleurs partout, les bons fauteuils, le feu clair, les rayons où, souvent, un livre acheté, ou volé en bas, vient s'ajouter à mes vieux amis.

1815

Puis j'ai eu les Sonates de Beethoven, les Nocturnes de Chopin⁵², on vient d'accorder le piano et même de le *soigner*, et depuis un mois, je travaille une couple d'heures chaque soir, porte fermée parce que les enfants dorment et que j'aime tant à jouer quand personne n'écoute. Voilà pour le dehors.

1820

1801 Noël. [R *Cela*] Cet

50. S'il s'agit d'une citation, nous n'avons pu en identifier la source.

51. Sans doute, les dominicains de la paroisse Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, qui étaient des prédicateurs très en demande, sauf dans le diocèse de Montréal (alors sous la férule de M^{gr} Bourget) où on les soupçonnait de libéralisme.

52. Les sonates de Beethoven et les nocturnes de Chopin ont connu plusieurs éditions avant 1877. Aucun indice ne permet de préciser de quelles éditions il s'agit ici. Nous avons cependant retrouvé un exemplaire des sonates de Beethoven (Edited & Fingered by Agnes Zimmermann, *Sonatas for the Pianoforte Composed by L. Van Beethoven*, Londres, Novello, Ewen & Co., 2^e éd., 1880 [1^{re} éd., 1873], fonds privé) portant l'inscription manuscrite : « Henriette Dessaulles..... his. / 6 Février 1881 » (la date est celle de son anniversaire de naissance).

Voyons le dedans, la pauvre petite âme qui a soif, soif d'une
 1825 vie qu'elle n'a pas et qu'elle désire.. le pauvre cœur également
 affamé et qui cherche à s'étourdir, et après tout cet examen, ose
 dire que tout est bien dans le meilleur des mondes !

Décembre

C'est au commencement du mois et un vendredi mais je ne
 sais la date et je m'en.. fiche ! Il neige à plein ciel, c'est si joli et
 1830 c'est bon aussi ! J'arrive : j'ai marché très longtemps prenant
 plaisir à me faire un petit chemin dans ce fouillis moelleux.
 J'étais heureuse, heureuse à chanter pour crier ma joie... j'entre
 à l'église — Une douzaine de personnes près d'un confessionnal
 — en quel honneur aujourd'hui ? Deux mois depuis que je me
 1835 suis confessée. J'ai eu la tentation (!) de m'exécuter au-
 jourd'hui.. mais à quoi bon ? Je ne pêche pas, c'est à peine si je
 vis... Et il y a eu des saintes, et des héros, et de grandes péche-
 resses ! Pour sûr elles naissaient ailleurs que dans ce grand vil-
 lage qui me fait l'effet d'une boîte d'où on sort chaque matin les
 1840 maisons carrées, les arbres raides et vernis, les bonshommes et
 les bonnes femmes, les bêtes rouges, jaunes et bleues. Tout cela
 se regarde avec des petits points noirs tout ronds qui ne bou-
 gent pas ! Il pleut ou il neige sur cela, ou bien le soleil fait luire
 le vernis. Puis la journée finie, on remplit la boîte, on la ferme :
 1845 tout dort et *ça* recommence le lendemain !

On ! on ! — Et moi je bâille !

Si j'étais entrée tout de même derrière la grille, qui sait si
 un prêtre bien inspiré ne m'aurait pas mis un ressort pour que je
 sois moins... fichée en terre que mes chers çø-villageois !

1850 Deux mois, c'est raide, et je devrais... si j'étais certaine que
 ce fût mieux, au moins ! Mais voilà, mes expériences m'ensei-
 gnent plutôt le contraire !

Je voudrais bien *utiliser* mon cœur, mon activité, ma vie en-
 fin ! Je le voudrais et avoir à sacrifier pour cela un peu de mes
 1855 goûts et de mes aises. Je me sens si petitement inutile !

21 décembre

L'arrivée de Maurice me fait te sortir, mon bon petit ami. C'est bon de sauter de mon ennui dans cette grande joie de le revoir, et je le reverrai souvent même ! C'est délicieux d'y penser, et l'idée des comédies m'enchanté plus que je le pensais encore ! 1860

Ce soir exercice de chant, il y sera peut-être ! Je ne sais rien, et j'espère tout !

Le soir

Je l'ai vu, je lui ai parlé, je ne lui ai accordé rien de ce qu'il demandait et je suis, quand même, une heureuse petite mortelle. Non, non, des promenades avec lui gêneraient nos affaires, il faut nous contenter de nous voir dans les réunions... et puis alors, qu'il utilise tous ses talents pour se trouver seul avec moi. J'étais sage ! miraculeusement sage et je résistais bravement à la supplication des chers yeux tendres, et ce qui fut plus difficile, au désappointement qui vint les assombrir. A-t-il bien compris au moins, que ce qu'il demande est une impossibilité, et que sa petite amie est si désolée de ne pas être une fée toute-puissante qui ne demande qu'à le combler ? 1865
1870
1875

Non, il était un peu triste... mais il réfléchira et -- à quoi, autrement, lui servirait cette raison que je lui ai souvent enviée ? Comme je vais bien dormir, le sachant là, à quelques pas et avec l'espoir de le voir un peu souvent !

22 décembre 1880

Il n'est plus raisonnable du tout mon grand Ami ! Il prie et supplie pour des inaccordables choses ! -- que je le tutoie, que nous fassions ensemble de longues promenades, que j'aie voir Jos plus souvent afin de le rencontrer !

1885 Vous me demanderez peut-être de m'embrasser, monsieur l'exigeant !

Mais voilà, j'ai une bonne petite tête et je me serre le cœur, pour l'empêcher de parler, et je dis *non*, bien doucement mais bien fermement aussi. Et Maurice s'excuse et me demande pardon, parce que je lui dis qu'il est un grand enfant et qu'il me fait de la peine. Je lui accorde tous les pardons possibles, et... peut-être, le r~~r~~endrai-je aussi sage qu'avant !

1890 Il s'est gâté dans la vieille capitale, et cela l'amuse de me l'entendre le lui reprocher.

1895 Déjà une soirée finie ! et une journée prise sur la quinzaine des vacances.

Et j'ai déjà trouvé les journées trop longues !

23 décembre

1900 Premier exercice de nos comédies⁵³. J'étais stupidement intimidée quand il s'agit de parler à mon tour. Je confessai à M[aurice] que c'était lui qui me gênait — je fus grondée comme une petite fille !

1905 Voilà pour le réel. Dans la comédie, j'ai des amoureux qui m'inquiètent. Eugène est trop paresseux, jamais il ne saura son rôle ! Et si jamais monsieur T[aché]⁵⁴ prend des *airs tendres*, ce ne

53. Nous avons retrouvé deux pièces de théâtre entièrement copiées à la main et portant la mention par Marie Guimont : « Comédies de salon probablement jouées par Fadette jeune fille ou jeune femme ». Ce sont « Chez un notaire », par Léopold Laluyc, 17 f., n. p., et « Une averse », 33 f., n. p.

54. J. de La Broquerie Taché (1858-1932), fils de Louis Taché et de Charlotte Odile Beaudet. Étudiant au Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1869 à 1876, il fut admis au notariat en 1881. Il fut secrétaire-trésorier de la Société d'industrie laitière et l'un des fondateurs de l'École de laiterie de Saint-Hyacinthe. De 1902 à 1914, il fut éditeur-propriétaire du *Courrier* ; en 1904, il fut défait deux fois comme candidat conservateur aux élections fédérales. En 1914, il fut nommé Imprimeur du roi et, en 1920, bibliothécaire du Parlement à Ottawa. On trouve souvent la graphie « J. de Labroquerie Taché », d'où les initiales « J. de L. Taché » ou « J.L.T. » : son nom lui venait de sa grand-mère paternelle, Louise-Henriette, fille de Joseph-Ignace Boucher de La Broquerie et de Charlotte Boucher de Niverville de Montizambert (voir L. Lejeune, *Dictionnaire général [...] du Canada*, p. 685-686 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 368, 389, 528).

sera pas pour moi ! C'est Maurice qui aurait fait l'amoureux idéal, mais je n'aurais jamais osé jouer avec lui.

J'ai dit en riant à D[e] L[a] [Broquerie] T[aché] qu'il ne m'inspirait pas, et qu'il paraissait plutôt tiède.

— Vous paraissez vous y entendre, jugez-vous par comparaison, mademoiselle ? 1910

— Intuition toute pure, monsieur.

Le retour fut... *sweet* !

24 [décembre]

Journée de dévotions ! Confession — plusieurs chapelets, en attendant mon tour. Deux grandes heures à l'église ! Ce serait trop s'il n'y avait pas tant de curieuses binettes à observer. Depuis la petite fille avec le nez en l'air, jusqu'à la vieille dévote, en passant par tous les degrés, d'âge, de dévotion et de politesse. C'est autour d'un confessionnal que l'on distingue plus vite la personne bien élevée. 1915 1920

Tout cela semble bien à côté de la piété que suggère la belle fête de Noël, et au fond j'ai été plus touchée qu'il pourrait te le paraître, cher confident. Et ce soir j'ai refusé une petite réunion intime organisée pour *attendre* la messe de minuit. Je communie rarement, je veux au moins m'y préparer sérieusement, et le sérieux était expressément banni de ladite réunion. 1925

Maurice m'en voudra peut-être de cette occasion perdue ! Tant pis !

Les gens de la maison se reposent en attendant l'heure de la messe. J'aurais des lettres à écrire, mais je sais bien qu'elles seront remises à plus tard, parce que mon feu est si joli et m'attire — et dans le grand silence de la maison, il sera doux de rêver toute seule en le regardant — et je crois bien que je ne regretterai pas la petite soirée chez J⁵⁵. 1930 1935

1918 fille [A *avec*] le

55. Nous n'avons pu identifier cette personne.

25 décembre

11 heures — le soir

Belle et longue journée commencée à une heure et demie ce matin : vers la fin de la messe, une alarme de feu fit sortir la
 1940 foule de l'église. Quand je sortis avec Arthur, je rencontrai sur le perron Jos et Maurice. Avec un *touchant accord* les garçons changèrent de compagnes et nous allâmes tous quatre, voir brûler l'usine à gaz⁵⁶. Ai-je vu le feu, ai-je rêvé, tout cela a-t-il été
 1945 vécu ? C'est comme un conte ! Je ne revois en moi autre chose que Maurice qui, avec son petit air de propriétaire passa mon bras dans le sien et prit ma main qu'il garda dans la sienne toute cette heure jolie !

J'étais émue et comme toujours (quand je suis émue), silencieuse, mais je l'écoutais, ravie, et il dut sentir que si je parlais
 1950 peu ce n'était pas par indifférence.

En revenant du couvent, où j'avais rencontré madame Saint-J[acques], elle insista pour me faire entrer chez elle. Ce fut encore une demi-heure près du feu de cheminée qui flambait gaîment et mettait dans ses yeux bleus de petites flammes aimantes si délicieuses. Et ce soir il y avait soirée de charité au
 1955 marché⁵⁷, et le hasard nous plaça, Père et moi, juste en avant de

1944 ne [A revois] en 1945 propriétaire [R me] passa 1948 toujours
 [A (*quand je suis émue*)], silencieuse

56. L'usine de la Compagnie du Gaz (New City Gas Company) était située à l'angle ouest des rues Dessaulles et Rosalie. L'explosion qu'on craignait n'eut pas lieu mais la ville fut privée de l'éclairage au gaz pendant plusieurs semaines (voir « Incendie », *l'Union*, 27 décembre 1877, p. 2 ; « Feu », *Courrier*, 20 décembre 1877, p. 3). C'est par erreur que le chanoine Choquette donne 1880 comme la date de l'incendie (voir *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 226 et 360). Henriette Dessaulles signale cet incendie mais ne dit mot de celui du 3 septembre 1876 qui détruisit les deux tiers de la ville de Saint-Hyacinthe, y compris des maisons de la rue Girouard et les locaux de la Banque de Saint-Hyacinthe, dans laquelle son père et celui de Maurice étaient associés (voir *Courrier*, 5, 9, 12, 16, 21, 26 et 30 septembre, 3 et 17 octobre, 4 novembre 1876, feuilles non paginées : ses locaux ayant été détruits, le *Courrier* ne publiait qu'un « extra » ; voir aussi « Cour du Magistrat de District », *l'Union*, 14 septembre 1876, p. 2 ; « Incendie de Saint-Hyacinthe », *l'Opinion publique*, 14 septembre 1876, p. 413 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 329-333).

57. De 1857 à 1870, le bazar annuel au profit des œuvres de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe eut lieu dans la salle du marché (voir *supra*, p. 135, 11 février 1875, n. 4). Nous n'avons pu cependant trouver trace d'une « soirée de charité » qui s'y serait déroulée le 25 décembre 1877.

M[aurice] et de Jos. Alors de temps à autre il se penchait pour me dire un mot, et au retour il marcha avec moi et ce fut encore un bon petit moment.

Les rues n'étant pas éclairées⁵⁸ il fait d'autant plus noir qu'il y a menace de tempête. Il fallut donc prendre le bras de Maurice après avoir été sur le point de tomber sur la neige glissante. J'avais d'abord fait la pincée, et j'ai bien mérité de faire rire de moi par le vilain taquin. Que c'est bon tout cela ! Et ce soir je remercie le bon Dieu qui se décide enfin à venir à notre aide !

1960

1965

30 décembre

Je n'ai pas écrit depuis cinq jours. Cinq jours heureux et généreux qui m'apportaient à leur tour un peu de bonheur. Visite, rencontre sur la rue, comédie, chacun a fait son devoir et je ne serai plus jamais une petite pleureuse tant j'ai de joie en réserve pour les mauvais jours.

1970

Ce soir la répétition des comédies fut comique ! Je riais de si bon cœur que c'était contagieux. Il fut entendu entre monsieur T[aché] et moi, que je l'avertirais par un petit signe, quand il ne serait pas assez... *tendre* dans la scène d'amour ! Il fait tout de même des progrès ce drôle de T[aché] et il a l'esprit de rire avec moi de mes singulières remontrances. Maurice a été bien amusé de m'entendre faire la leçon à cet amoureux si cuit ! Il (M[aurice]) prétend que je joue bien mon rôle — il a tant de raisons d'être indulgent que je me défie un peu de son opinion !

1975

1980

Pas un seul petit mot seuls, et je suis surprise de la facilité avec laquelle M[aurice] passe du « tu » au « vous » sans jamais se tromper. Moi, j'ai, pour toujours, abandonné cette habitude d'autrefois... et Maurice proteste en vain contre mes « cérémonies ».

1985

Ce soir, il m'a appelée, au cours de l'exercice, Mademoiselle Dessaulles, je l'ai regardé avec de grands yeux surpris et

1960 il [D faisait S fait] d'autant

58. À cause de l'incendie de l'usine du gaz.

1990 nous avons éclaté de rire. Eugène était avec nous et nous vit et nous entendit ! Grand bien lui fasse ! Il n'a vu et entendu que de jolies choses, ce qui ne lui arrive pas tous les jours de sa vie à ce monstre d'Eugène !

31 décembre

1995 L'année s'enterre dans la plus belle tempête de neige *rêvâ-ble* ! Depuis deux jours, la neige monte, monte... en descendant pourtant ! Ça c'est vraiment une finesse ! Voilà où j'en suis, je perds la tête et je ne sais plus te parler sensément, mon cher cahier.

2000 Je suis absolument grisée ! Par la neige toute blanche, et la poudrierie aveuglante ? ? *P'têtre* bien, curieux ! ou bien par autre chose ! Toujours est-il que je suis heureuse, d'un beau grand bonheur qui rit et chante et me soulève, me fait toucher la terre du fin bout du pied seulement !

2005 Et il ne s'en doute même pas, le cher aveugle, et il m'a dit ce matin : « Autrefois, quand tu m'aimais... ».

2010 Quand je l'aimais, le fou ! À quoi bon tant de paires d'yeux, si on ne voit pas la belle flambée dans le cœur de sa petite amie ? Ce que je dis alors ? Rien, mon petit père ! Ne faudrait-il pas me jeter à son cou et lui crier « je t'aime » ! Je crois vraiment que je ne suis pas seule à perdre la tête, et que la tienne branle ! Maman m'a dit ce soir

Bien tard

2015 Je ne sais plus ce qu'elle m'a dit, j'ai été appelée au salon, Jos et Maurice venaient nous chercher pour une promenade en traîne avec quatre ou cinq autres. J'en arrive. Ce fut joyeux et les éclats de rire qui se perdaient dans le vent de tempête ont empêché la police de nous arrêter pour tapage nocturne. — Je n'ai pas parlé à lui tout seul, mais nous étions ensemble, et cela me suffisait. Je crois même que je l'aime mieux.. c'est-à-dire que je

ne sais pas. Tout se brouille en dedans, je n'arrive pas à bien me 2020
démêler — il faudrait, pour y arriver, être dans un calme qui est
loin, loin !

L'année achève, à peine une heure encore... Dieu, Dieu, 2025
que m'apporte l'autre ? Ai-je peur, ai-je hâte ? C'est toute ma
vie qui s'esquisse maintenant, je serai très heureuse ou parfaite-
ment malheureuse ! Je ne puis vivre à peu près, ressentir un
peu, aimer raisonnablement, vivre paisiblement !

Ce ne sera pas la vie qui me fera... je ferai ma vie, de tout ce 2030
qui est en moi, je la voudrai comme mon rêve ; se pliera-t-elle à
ce rêve ? Pas tout à fait, et je n'y compte pas, mais ne pourrais-
je, dans tout ce réel, mettre un peu de l'idéal qui m'attire, et
sans lequel ma vie serait manquée !

C'est entre tes mains, mon Dieu, que je remets mon âme et 2035
tout moi, mon avenir est à toi comme mon passé... tromperas-tu
toute ma confiance si parfaite ? Je ne le crois pas, et je m'endors,
très paisible, avec l'année qui s'en va, emportant tant de nous et
de ceux que nous aimons tant, que nous ne retrouverons qu'à la
grande récapitulation du bon Dieu, dans la vallée de Josaphat !

Comme je n'y crois pas à ces choses qu'il faut croire !

Ça, pourtant, c'est à savoir et je l'apprendrai sûrement ! Je 2040
n'aime pas marcher à tâtons !

[1878]

7 janvier

5 Pas une minute depuis le commencement de l'année, les répétitions, soirées, après-midi de patinage, visites reçues ont absorbé tout mon temps.

Le quatre eu[ren]t lieu nos comédies¹. Ce fut un succès — j'étais, d'avance, malade de peur — mais après une minute d'étourdissement, pendant laquelle je croyais marcher sur la tête, et où je ne voyais pas si j'avais devant moi du monde ou des

8 pendant [D lequel S^b laquelle] je

1. Nous n'avons trouvé dans les journaux aucun écho d'une représentation qui aurait eu lieu le 4 janvier 1878. Le 14 février 1878, un entrefilet de *l'Union* signale que « Le Club Yamaska est à préparer un magnifique drame qu'il représentera dans quelques jours » (p. 3). Le 23 janvier 1879, *l'Union* annonce une « Soirée dramatique » pour le lendemain : « Demain soir quelques amateurs joueront un très-joli drame intitulé le 'Bohémien' et une comédie de Molière suivra cette pièce » (p. 2). Le compte rendu de la semaine suivante précise qu'il s'agit du *Bohémien* de Scribe et du *Mariage forcé* de Molière, et que Maurice Saint-Jacques y tint un rôle (« Représentation de vendredi », *l'Union*, 30 janvier 1879, p. 2). Le dimanche 16 février, on reprit la pièce de Scribe avec, cette fois, un vaudeville intitulé *Devant l'ennemi*, où Maurice Saint-Jacques tenait aussi un rôle. Dans *l'Union* du 12 décembre 1879, une réclame annonce une soirée dramatique pour le dimanche suivant (14 décembre) : « Les meilleurs amateurs de St. Hyacinthe y prendront part » (p. 4). Le nom d'Henriette Dessaulles ne figure dans aucun des comptes rendus, pas plus d'ailleurs que celui d'autres jeunes filles qui ont pu tenir des rôles. On se contente d'indiquer, par exemple, dans le compte rendu du 30 janvier 1879 : « Des amateurs de cette ville, appartenant à nos meilleures familles, ont eu la bonne et généreuse idée de donner, vendredi dernier, une soirée dramatique dont la recette était destinée à aider deux institutions de St. Hyacinthe : la bibliothèque publique et notre corps de musique » (« Représentation de vendredi », *l'Union*, 30 janvier 1879, p. 2).

arbres, je devins très maîtresse de moi, et je finis par me sentir
tout à fait à l'aise, assez, même, pour aider mes deux amoureux
qui firent des prodiges, et dont l'ardeur ne laissait rien à désirer. 10

La soirée se termina gaîment. Monsieur Maurice s'amusa à
être un peu jaloux, parce que d'autres que lui m'ont dit qu'ils
m'aiment ! 15

— Mais c'est « pour rire » !

— Même comme cela, en badinant, cela m'a fait mal.

Et il était assez sérieux pour mériter d'être grondé...

— Si, au moins, je savais, ma petite chérie, que tu m'aimes
beaucoup, mais... 20

— Vous ne le savez pas, voilà !

— Dis-le-moi, veux-tu ?

— Je l'ignore moi-même, monsieur !

— Ne badine pas, je suis sérieux.

— Eh bien, je ne badine pas, Maurice, vous savez que vous
avez toujours été un bon ami pour moi et je ne vous permets pas
de douter à ce sujet. 25

— Tu ne veux pas comprendre ! Et cela ne me suffit pas
d'être un bon ami pour toi.

À ce moment arrivèrent Blanche et monsieur D.², et je ne le
revis plus (seul) car je revins avec mes parents. — Depuis, je l'ai
vu un peu chaque jour mais jamais seuls ensemble, ce qui vaut
bien mieux, car — — car quoi, je serais bien en peine de le dire. 30

Il part le onze — — et il refera souvent noir en moi et autour
de moi. Le bonheur nous vient par parcelles, à doses homéopa-
thiques, et il faut le recueillir précieusement et le garder au fond
de l'âme, de peur de ne pas même savoir ce que le mot signifie ! 35

10 de [D moi-même S^b moi], et sentir [D très S tout] à 14 qu'ils [D m'ai-
maient S^b m'aiment]. « Mais 18 d'être [R un peu] grondé 30 moment [D ar-
riva S arrivèrent] Blanche

2. Vraisemblablement Blanche Sicotte (voir *supra*, p. 173, 11 juillet 1875, n. 52) et l'un des frères Delorme (voir *supra*, p. 370, 24 septembre 1877, n. 47).

11 janvier

40 Toute ma philosophie ne me sert pas à grand-chose et j'ai pleuré en pensant qu'il part cette nuit. Puis, il a bien fallu sécher les larmes pour ne pas être un petit épouvantail ce soir. Nous allons chez les S[icotte] jusqu'à l'heure du train.

45 Je mets ma robe de serge blanche qu'il aime, et je voudrais être gaie et animée et gentille pour lui, puisque c'est la dernière fois d'ici à six mois. L'embarras, quand je me laisse être gentille, c'est que je crains de l'être trop... d'oublier tout le reste pour

Ah ! les mots ! les mots !

Le soir

50 C'est fini — j'entends le train laisser la gare et emporter toute ma joie de vivre, avec lui ! Et c'est ça aimer ! L'étrange chose, et comme elle dépend peu de nous ! Comme notre volonté n'a rien à y voir. Je ne sais pas pourquoi je l'aime, pourquoi tout ce qui est *lui*, sa voix, son regard, ou même son nom, 55 entendu par hasard, me remue d'une émotion si douce et si forte, que je me sens *une autre* quand elle me domine.

60 La soirée, pour moi, n'a compté que durant les instants passés avec lui, et ils furent bons. Je n'étais pas gaie, mais j'ai été heureuse d'un grand bonheur grave, en voyant que tout son cœur est à moi et en sentant que le mien va à lui comme à son but, presque instinctivement.

De tout cela, il peut deviner bien peu, ma grande réserve (qu'il appelle de la froideur) et ma timidité s'y opposent. À tort ou à raison ? Je ne sais — je ne sais rien, sinon que je l'aime mais qu'il n'en semble pas du tout sûr.

65 Il s'est informé de mon journal qu'il serait curieux de voir ! Rien que cela ! Quelle modération, monsieur Salomon ! Jamais vous ne le verrez, ce miroir de tout moi, pourtant !

Jamais ? C'est un grand mot qui veut dire plus *than what I mean*, et peut-être, un jour, mais à quoi vais-je penser là ? Eh

40 part [D *ce soir S cette nuit*]. Puis 41 être [R *une petite*] épouvantail
57 Je [D *n'ai S n'étais*] pas 68 plus [R *que ce que*] than

bien, à ce qui me trotte beaucoup dans la cervelle.. et si je n'ose pas écrire mes rêves, parce que je puis à peine les saisir, ils n'en sont pas moins devenus un de mes jolis passe-temps. 70

Mes rêves, c'est pourtant sur eux qu'il faut vivre à présent, et si je maigris il n'y aura pas lieu de s'étonner !

Ah, demain ! reprendre ma petite vie, sans grogner, sans paresse, sans lâcheté ! Le puis-je ? Mais oui puisqu'il le faut, et qu'il faut pouvoir sa vie, son devoir ! 75

Et ça, ce ne sont pas des mots, c'est une nécessité, si bien que je suis malheureuse en essayant de me soustraire aux ennuis de mon devoir. 80

En cela, je me trouve un peu absurde. En cela ! en tout de moi il y a de l'absurde, de l'extravagant, un excès de conscience, d'analyse qui me gêne et me nuit dans mes tendances... révolutionnaires.

Ô ma petite âme, que tu es une belle petite complication ! 85

12 janvier

La journée a été triste et je bénis sa fin ! J'ai fait peu d'efforts pour être aimable. On me l'a fait sentir désagréablement.. je ne m'en plains pas, je méritais les allusions, et si elles étaient un peu plus pointues que nécessaire, je ne suis pas sans reproche sous ce rapport, et je sais excuser chez les autres mes propres faiblesses. J'ai même pris occasion de cela pour faire une petite revue de mon année, qui m'a laissée songeuse et mécontente de moi. 90

Je suis sortie du couvent, décidée à être bonne et conciliante et à m'arranger, coûte que coûte, avec ma belle-mère. Après six mois, je trouve que je m'arrange plutôt mal. Mon amour-propre veut crier très fort que c'est elle qui a tort, ma conscience crie plus fort que je suis beaucoup à blâmer. *Satré* conscience ! ! 95 100

Je concède à mon orgueil que l'été dernier fut insupportable, et je ne me reproche pas grand-chose en ce triste temps où je faisais comme je pouvais, et où j'ai demandé de mourir plutôt que de vivre longtemps dans de pareilles conditions.

105 Mais depuis le départ de M[aurice] pour Québec, quand cette grande cause de conflits fut disparue ! J'aurais pu faire plus d'efforts et c'est un méprisable sentiment de rancune qui m'en a empêchée. Je veux en finir avec mes petites. Mon devoir est tout à fait indépendant de la conduite et des opinions de
110 maman, et mon devoir m'ordonne d'être respectueuse, soumise, reconnaissante des bontés vraies, il m'ordonne de pardonner à tous, à plus forte raison à elle ! Je veux, il faut que ma conduite reflète ce pardon. C'est facile de *dire* : j'oublie, je pardonne ! Je ne veux pas le dire, je veux le *faire*, le *vivre*, ce pardon, et ça c'est difficile !
115

Oh ! je ne me fais pas d'illusions, ça n'ira guère mieux quand je me serai morfondue dans la vertu ! Nous ne nous entendrons jamais très bien. Elle m'aime et je l'aime c'est bien entendu — — — et c'est surtout convenable ! Mais nos natures sont
120 antipathiques : elle, positive et pratique, moi une rêveuse et une — (je ne trouve pas le mot, que sentimentale rend en me ridiculisant, ce que je n'admets pas). Elle, une routinière, et moi, avide de changement, de progrès, d'horizons agrandis ! Elle, une ancien régime, « l'Autorité, toutes les autorités justes ou injustes », « il faut courber la tête ! » Moi, une nouveau régime,
125 avec l'horreur de la tyrannie, même sous ses formes religieuses et surtout sous ses formes religieuses, parce qu'elle déforme et défigure la religion qui doit être la vraie liberté, étant la création d'un Dieu parfait. Elle, une austère, moi le contraire. — Elle,
130 une personne froide et si raisonnable ! Moi, une ardente, une impulsive, une capricieuse ? dans l'extérieur, la forme, soit, mais si accrochée, cependant, à mes idées, à mes opinions, à mes sentiments. Avec cela, elle est bien supérieure à moi ? Qui le nie ? N'empêche que je ne voudrais pas être elle pour tous les
135 trésors qui restent à découvrir !

101 Je [R lui] concède 122 moi, [R une] avide 131 forme, [A soit],
mais 132 idées, [R et] à

13 janvier

Affreux monsieur D[elorme]³ ! Il me crispe ! Il est venu ce matin, m'inviter pour une promenade en voiture. J'étais sortie, et maman accepta pour moi, malheureusement. Ses rigueurs sont dirigées contre M[aurice] seulement, et je puis me promener seule avec chacune de mes connaissances masculines. Hou ! C'est à faire hurler ! 140

Il vint donc me chercher à quatre heures — j'étais d'une humeur taquine et pointue, prête aux discussions et même aux passes d'armes. 145

Tout, absolument tout ce qu'on peut dire à une jeune fille pour l'agacer il le dit ; il fit allusion au départ de Maurice, et souligna indécemment ses allusions ! Il me reprocha de lui avoir refusé deux danses à la dernière soirée et fit encore une détestable allusion aux privilèges d'un de mes amis ! Enfin ! il fit tant et si bien, que je finis par lui dire qu'il était un impertinent, que je n'avais ni confidences à lui faire, ni explications à lui donner, et de me laisser arranger mes petites affaires sans s'en mêler. 150

C'était très drôle de le voir ronger son frein durant ce gentil petit discours. Il tenta de s'excuser en mettant ses fautes sur le compte de la grande amitié qu'il me porte (! !), et pour couronner le tout, m'invita pour une autre promenade en voiture. 155

— Non, mille fois merci, monsieur ! Celle-ci a été désagréable pour nous deux. Je ne suis pas habituée à ce qu'on me parle comme vous l'avez fait, et je ne crois pas, vraiment, pouvoir m'y habituer. 160

— Mais — — je vous ai déjà demandé pardon, et je vous renouvelle toutes mes excuses.

— Et moi je vous repardonne et j'oublierai facilement... si je ne vous vois pas trop. Les potins m'ennuient et j'éviterai toutes les occasions de les entendre. Au fond vous savez, je m'occupe peu de l'opinion de ceux qui les font, mais c'est plus reposant de les ignorer tout à fait. 165

138 matin, [D me S^a m'inviter R demander] pour voiture [R cet après-midi].
J'étais 146 ce [D que S qu'on] peut

3. L'un des frères Delorme, probablement Émile (voir *supra*, p. 370, 24 septembre 1877, n. 47).

— Je vous en prie, soyez bonne et prouvez-moi que vous ne
170 me tenez pas rigueur en consentant à venir en voiture diman-
che !

— Non, je vous remercie encore et je refuse, en vous re-
commandant de ne pas vous en fâcher. Vous ne perdez rien,
d'ailleurs, puisque j'ai passé le temps à vous dire des duretés.
175 Au revoir — sans rancune !

Il me salua très cérémonieusement, et je parie qu'il est fu-
rieux, ce dont je remercie le *bon Sort* !

Au retour maman questionna :

— Belle promenade ?. Tu t'es amusée ?
180 — L'embêtement le mieux réussi de l'hiver !
— Oh ! tu parles comme un gamin !
— Tant pis !

Et je file à ma chambre où j'essayai de reprendre mon calme
un peu ébouriffé par la bataille.

185 Pour un treize il n'est pas manqué. Bête de vie !

14 janvier

Visite à *Notre Mère*⁴ ! Une petite visite du nouvel an, et après
avoir joué la comédie ! C'était *ben* compliqué et Jos et moi réso-
lûmes de combiner nos diplomaties pour en sortir à peu près in-
190 demnes.

Tout alla bien pour commencer.. souhaits et compliments
de la saison, c'était coulant, moelleux, charmant, puis crac !

— Que faites-vous cet hiver, mes enfants ?
— Oh ! un peu de tout, ma Mère, et
195 — Oui, reprend-elle, sévère, de tout, même du théâtre.
Oh ! mes enfants, j'ai été surprise et désolée d'apprendre etc. !
etc. !

4. Les « Sœurs de cette province [étaient] autorisées à désigner par ce titre [Mère] la Directrice générale de nos maisons en Canada » (*Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1881 à janvier 1884*, vol. 2, p. 71). Il s'agit donc de sœur Saint-Marc (voir *supra*, p. 165, 4 juin 1875, n. 43).

Un discours très long sur son chagrin, l'indignation de monseigneur R[aymond]⁵ ! Elle voulut nous arracher la promesse de ne plus jouer. Je refusai résolument. 200

— Mais, Henriette, c'est très mal de jouer la comédie⁶, vous devenez des actrices, vous vous donnez en spectacle, vous y perdez de votre dignité ! Ne comprenez-vous rien ?

— Je ne comprends certainement pas de telles exagérations, et je ne crois pas mal faire en jouant dans un salon, devant des amis, des comédies convenables, et pour y renoncer, il faudrait me prouver que c'est mal, et ce ne serait pas facile ! 205

Ce fut une longue visite ennuyeuse — elle menaça et supplia et se buta à ma résolution bien arrêtée de ne pas céder. L'affreuse Jos ne s'est pas donné la peine de parler beaucoup, elle 210

5. Joseph-Sabin Raymond, né à Saint-Hyacinthe le 13 mars 1810, décédé à Saint-Hyacinthe le 3 juillet 1887. Ordonné prêtre le 22 septembre 1832, il fut professeur (pendant plus de trente-cinq ans) au Séminaire de Saint-Hyacinthe et supérieur de la même institution (1847-1853 et 1859-1883) ; supérieur ecclésiastique de la communauté des sœurs de la Présentation (1858-1860 et 1868-1880) ; grand vicaire de l'évêque de Saint-Hyacinthe (1852-1887) ; prélat domestique du pape, le 21 juillet 1876 ; chanoine titulaire de la cathédrale de Saint-Hyacinthe (1877-1887). En 1864 et 1867, il soutint des polémiques contre Louis-Antoine Dessaulles qui accusait les prêtres du Séminaire d'intervenir dans les luttes politiques. Il est l'auteur de nombreux discours et sermons ainsi que d'articles dans la *Revue canadienne* et dans les *Mélanges religieux* (voir J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, vol. 1 : *les Anciens*, p. 465 ; C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 499-505 ; C. Madore, « Monseigneur Sabin Raymond » et « M^{re} Raymond et les Dominicains », *le Courrier*, 27 octobre 1976, p. F-1).

6. « Le troisième désordre que vous avez à craindre, c'est l'amour des plaisirs du siècle. Nous entendons par là les pièces de théâtre, les spectacles, la comédie et l'opéra [...]. On ne saurait prendre part à ces divertissements profanes sans être exposé à l'occasion prochaine du péché [...]. Vous vous ferez donc une loi de vous les interdire à vous-mêmes et de les interdire à vos enfants [...]. Ne soyez pas surpris lorsque les confesseurs [...] se montrent sévères, au tribunal de la pénitence, contre ceux qui refuseraient de se soumettre à leurs injonctions sur un point si important » (« Lettre pastorale des Pères du 3^e concile provincial de Québec », 1863, [signée par dix évêques, dont Joseph Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe], dans *Mandements des évêques de Saint-Hyacinthe*, vol. 2, Montréal, Beauchemin, 1889, p. 163). Le décret XX du 7^e concile provincial, intitulé « Des amusements dangereux », après avoir mis les fidèles en garde contre les compagnies de théâtre qui viennent au pays et contre les cirques, ajoute : « *Les théâtres de société* ou de famille offrent aussi de grands dangers, à raison des réunions de jeunes gens et de jeunes filles. Parents, faites-y une sérieuse attention, ne soyez pas cause que vos enfants perdent la vertu et tombent dans l'abîme du vice : ils ne s'en relèveront peut-être jamais » (« Mandement promulguant les décrets du 7^e concile provincial de Québec », janvier 1889, dans *Mandements des évêques de Saint-Hyacinthe*, vol. 8, Montréal, Beauchemin, 1898, p. 468-469).

m'approuvait et me laissa faire la discussion, ce qui lui mérita une belle secouade de ma part, au retour.

— Je ne pouvais pas parler parce que je pense à ce qui m'attend au confessionnal, si *monseigneur* R[aymond] est si indigné qu'elle le prétend !

— Pauvre Jos va ! Aussi où as-tu pêché l'idée baroque de te confesser à ce grand *peureux-là*⁷ !

— Oh ! Henriette, tu es inconvenante.

— Oui, très, pour te servir, miss Jos !

V'là une belle série qui commence, et ces deux jours sont remarquablement embêtants !

15 janvier

Nous commençons à préparer une soirée de charité avec tableaux vivants, musique et tout le branle-bas ! Cela m'ennuie faussement ! Je me tais afin de ne pas scandaliser mon zélé entourage.

Visite au collège où nous eûmes la suprême joie de ne pas rencontrer *monseigneur* R[aymond] absent pour *quelques* jours. Puisse-t-il être absent chaque fois que nous irons. Jos a retrouvé sa langue depuis que le supplice s'éloigne. Ce sera un combat homérique, je voudrais y assister et j'en ris d'avance, à la grande indignation de Jos qui ne me trouve pas sympathique !

À mon retour à la maison, je rencontre Gustave⁸ qui vient faire de l'arpentage, et que maman envoyait au-devant de moi ! Il revint donc prendre le dîner à la maison et après, je suggérai d'aller voir Jos.

Après y avoir passé une heure, nous sommes revenus à la maison. Maman vint nous retrouver au salon et insista pour que

223 Nous [R *sommes* A *commençons*] à préparer [R *un concert* A *une soirée*] de

7. À propos de M^{gr} Raymond : « On a vu sous sa plume des phrases surchargées, une hésitation à révéler sa pensée, des euphémismes multipliés » (C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 501).

8. Gustave Papineau (voir *supra*, p. 125, 23 novembre 1874, n. 36). Il était arpenteur-géomètre.

G[ustave] passe ici les jours de travail à S[aint]-H[yacinthe].
Puis elle nous laissa, croyant avoir gagné sa cause. 240

— Je ne puis pas et je ne veux pas rester ici, veux-tu le dire à Cousine, en lui faisant comprendre que c'est plus commode d'être à l'hôtel avec mon compagnon ?

— Bien volontiers, j'arrangerai cela.

— Et tu es bien contente d'arranger ça de cette manière ? 245

— Tu es injuste. Je consens tout simplement à ce que tu me demandes, et si cela te plaît d'accepter l'invitation de maman, tu nous feras plaisir à tous.

— Dis-moi que tu le préfères et je reste !

— Tu es insupportable et je ne te dirai rien de plus que ce que tu sais, c'est que nous t'offrons l'hospitalité de bon cœur. 250

— *Nous t'offrons !* fit-il ironiquement, tu sais à merveille me faire comprendre que mon arrangement est le meilleur.

— C'est certainement le plus sage, si nous devons nous quereller ainsi ! 255

— Ma petite cousine, (le ton était tout changé et redevenu très doux) veux-tu me pardonner, et deviner tout ce qui explique et excuse ma vilaine humeur ; donne-moi la main et dis que tu me pardonnes.

— Allez et ne péchez plus ! fis-je en riant, et en tendant la main. 260

Il la saisit et l'embrassa. Je la retirai brusquement :

— Tu n'es pas raisonnable !

Il soupira en haussant les épaules, et partit en faisant battre la porte, et je restai toute frissonneuse dans le corridor froid où une grande bouffée glacée était entrée de dehors. 265

Ils sont étranges les hommes ! M'aimer quand je suis si peu aimable pour lui ! Comment cela peut-il se faire ?

Pauvre Gustave, il me fait de la peine quand je *crois* qu'il m'aime, et cela, c'est quand je le vois. Quand je l'oublie un peu, ça fait mieux mon affaire de croire que c'est de l'imagination chez lui. 270

239 ici [D ces S les] jours 241 puis [A pas] et veux [A pas R passer] rester
245 contente [R de] d'arranger 251 que [R c'est de bon cœur que] nous l'hospitalité [A de bon cœur]. // — Nous

16 [janvier]

Bonne matinée passée à travailler avec maman, nous avons
 275 causé, j'essayai de paraître très intéressée par son concert et je
 pense avoir été tout à fait aimable. Elle était bien disposée — la
 présence de Gustave à *Saint-H*[yacinthe] probablement ! Elle
 était un peu intriguée de son manque d'empressement à profiter
 de son invitation, et elle parut croire que c'était de ma faute.
 280 Je l'assurai du contraire et lui fis comprendre que G[ustave]
 ayant à travailler avec monsieur Vanier⁹, préférerait ne pas s'en
 séparer.

J'ai eu une invitation pour une soirée de glissade demain —
 accepté *of course*.

285 Gustave est venu ce soir, un peu tard. Je jouais du piano au
 salon, maman et Papa étaient sortis pour la soirée.

Je le reçus gentiment mais je ne me sens pas bien à l'aise
 sous le regard de ses grands yeux qui brûlent et qui lancent des
 éclairs. Et quand sa voix est un peu émue, je n'ai qu'un¹⁰ lâche
 290 désir de me sauver loin, loin ! La conversation étant languis-
 sante, j'essayais un sujet, et puis un autre, changeant quand
 j'avais peur... mais tout devient piège dans une situation comme
 la nôtre, et un rien, une allusion, un mot, une intonation, me re-
 mettait en danger d'entendre ce que j'évite avec tant de soin.

295 G[ustave] n'est pas généreux en revenant ainsi sur ce qui ne
 peut changer. Espère-t-il arriver à se faire aimer ? Il me semble
 qu'il ne peut avoir d'illusions, pourtant !

Tout cela m'ennuie et me fait de la peine, beaucoup plus de
 peine que c'est raisonnable et d'en avoir et qu'on m'en fasse !

285 jouais [A^b *du piano*] au 288 sous [A *le regard de*] ses 294 danger
 [R *d'écouter*] d'entendre

9. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

10. Entre « qu'un », dernier mot au verso du feuillet 113, et « lâche », premier mot au recto du feuillet 114, cinq feuillets ont été coupés à l'aide de ciseaux. Restent des bandes d'environ 0,6 cm de largeur sur lesquelles apparaissent des fragments de lettres tracées à l'encre.

Le 17 [janvier] 300

J'arrive de « Larkins Folly¹¹ », et je me tâte de temps à autre pour m'assurer que je tiens bien ensemble, car, grâce à un entêtement fou, j'ai failli me tuer.

Je m'étais rendue avec l'inévitable Gustave et j'étais agacée... de tout lui ! À l'arrivée, grand brouhaha — nous étions 305
une dizaine avec cinq belles traînes sauvages. La côte était superbe, toute glacée et par là, un peu dangereuse, c'est-à-dire qu'il faut de l'habileté pour conduire sûrement.

J'étais déjà descendue avec Eugène et Blanche, quand j'entendis Gustave et É[mile] D[elorme]¹² qui discutaient. Le premier critiquait la façon de conduire de É[mile] D[elorme] et la jugeait dangereuse. É[mile] D[elorme], content de lui comme d'habitude, l'envoya promener avec ses conseils, et vint me demander de glisser avec lui. J'acceptais quand G[ustave], très vivement, me mit la main sur le bras. 315

— Je t'en prie, Henriette, ne te risque pas avec Émile, à moins qu'il ne change sa manière de conduire la traîne.

— Vous êtes en parfaite sûreté avec moi, mademoiselle, n'ayez aucune crainte ! me dit É[mile] sans regarder G[ustave].

— Je t'en prie ! supplia Gustave et sa main serra mon bras, ce qui me fâcha, je me reculai brusquement et je suivis É[mile] en disant en riant : 320

— J'ai confiance, mais ne me tuez pas.

Pendant que nous nous préparions, G[ustave] s'empara d'une traîne et descendit seul : je le vis au bas, debout, et nous attendant, puis nous partîmes comme l'éclair, puis un fracas, et plus rien ! 325

303 failli [R être] me

11. On appelait ainsi, vraisemblablement du nom de son propriétaire, ce qui subsistait d'un château inachevé situé sur la ferme Morrison, une terre mesurant 2 arpents sur 30 arpents, appartenant à la communauté des Filles de la Charité et située au nord-est de leur propriété de La Providence (voir C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 185 ; L. Voyer, *Saint-Hyacinthe*, p. 88).

12. Émile Delorme (né en 1858), fils de Louis Delorme, député libéral de Saint-Hyacinthe de 1870 à 1878 (voir Recensement, 1871, f. 31 ; *supra*, p. 370, 24 septembre 1877, n. 47).

Mal dirigée, la traîne dévia, se heurta à un arbre, et je fus lancée assez loin et avec assez de force pour en rester tout étourdie. Quand je *vis clair*, j'étais couchée dans la neige, ma tête appuyée sur la poitrine de G[ustave] qui me demandait tout ému si je m'étais fait mal, si je l'entendais, et cela, en m'appelant « sa petite Henriette », « sa petite aimée ».

Je voulus me lever, mais je n'y pus réussir encore, mais je rassurai G[ustave] en lui assurant que je n'avais pas de mal. Je m'informai de mon compagnon de malheur.

« L'animal, j'espère qu'il s'est assommé ! » fit le doux Gustave. Cela me fit rire et me ranima tout à fait. Je réussis à me tenir sur mes jambes un peu molles, mais pas endommagées. Les autres venaient tous voir ce qui se passait. Je questionnai G[ustave] pour savoir comment était arrivé l'accident mais il répondit seulement : « J'ai eu si peur, si peur, ma petite Henriette, je t'aime comme un fou ! » Tous arrivaient, et ce fut un joli vacarme, surtout quand le pauvre É[mile] vint nous retrouver, un peu éclopé et *beaucoup* penaud !

Après m'être reposée un peu je revins à la maison avec G[ustave] qui était tout remué et qui ne cessait de me dire son amour et sa peur, et sa peur et sa colère contre D[elorme] et comme j'avais été cruelle de ne pas m'occuper de sa prière...

Je reconnais avec toi, mon petit confident, que j'ai cédé à l'entêtement et à l'orgueil, ne voulant pas céder aux prières de G[ustave] devant D[elorme]. Je sais que c'est vilain, mais on n'est pas parfait !

J'ai bien recommandé à G[ustave] de ne pas conter chez nous le danger couru, je n'en entendrai jamais la fin ! Je suis encore un peu bouleversée, une bonne nuit me remettra. Qu'aurait dit Maurice, si... mais je n'aurais pas fait cette folie.

329 rester [R^b toute] étourdie 330 neige, [R avec] ma 340 venaient
 [A^b tous] voir 341 savoir [R ce] comment 354 conter [A chez nous] le
 355 couru, [D j'en S je n'en] entendrai

18 janvier

Nous étions à déjeuner quand le beau G[ustave] arriva et me demanda comment j'étais, avec un ton d'une telle sollicitude que ce furent de suite des questions pour savoir si j'avais été malade la veille. C'était facile de dire non, et j'arrangeai ma petite affaire en bénissant la gaucherie de G[ustave]. ! 360

J'avais bien lieu de le bénir à plein goupillon ! Il m'invita pour une promenade en voiture dans la journée. Je prétextai des visites à faire et je devenais éloquente, quand maman m'interrompit brusquement : 365

— Tu es absurde, tes visites peuvent se remettre, il fait un temps superbe, à quelle heure viendras-tu la prendre, Gustave ?

Lui, se tourna vers moi, «*feeling small* », j'espère, de s'y être pris ainsi pour réussir. 370

— Alors, tu viendras, quatre heures te conviendrait-il ?

— Mais oui, fis-je froidement et un peu impatientée.

Dans le courant de la matinée, maman voulut me blâmer de mon peu d'amabilité pour mon cousin. Prenant mon grand courage : 375

— Gustave m'aime et il ne sera jamais pour moi autre chose qu'un cousin, et je serais bien vilaine si je l'encourageais dans un espoir inutile.

— Tu dois réfléchir très sérieusement avant de repousser un homme comme lui, il... 380

Je l'interrompis, plus émue que je n'aurais voulu :

— Ne discutons pas, ce serait si inutile, je n'aimerai jamais G[ustave] !

Et je filai à ma chambre, où j'essaie de reprendre mon calme. J'étais moins agitée hier après ma chute, que je ne le suis après ces quelques phrases. 385

Oh ! que je voudrais la paix, et ma liberté que chacun gêne à plaisir ? Cette promenade ce soir ! vrai, c'est un cauchemar. Il faut que tout cela finisse, qu'il comprenne enfin que je n'endu- 390

360 un [R *te*] ton [A^b *d'une telle sollicitude*] que 364 Il [R *me demanda* A^b *m'invita*] pour 386 je [A *ne*] le 389 vrai, [R *de*] c'est

rerai plus ses déclarations, ses noms caressants. Il faudrait être si dure pour lui ! J'en prends d'avance la résolution, et puis, je ne sais pas résister à la pitié qu'il m'inspire. Je suis lâche, lâche et je me méprise.

395

Le soir tard

L'interminable promenade, seule avec G[ustave] malgré mes tentatives pour avoir une compagne. Jos était engagée. Nous sommes allés sur la rivière et nous avons oublié la route et l'heure, absorbés par la pénible exécution. Car j'ai été cruelle !
 400 Je lui ai dit que j'aime M[aurice], non comme une enfant, mais bien sérieusement, que maman s'oppose à nos rencontres, parce qu'elle le favorise, lui, G[ustave]. Alors, s'il est généreux il ne continuera pas à être l'obstacle, la cause de mes petites misères.

405

J'avais horreur de moi-même, il me semblait que je l'écorchais, à plusieurs reprises il eut une protestation suppliante. Mais je ne me laissais pas faiblir et je tuai tout ce qui pouvait lui rester d'espoir.

410

Les pauvres yeux angoissés, la voix changée, tout son trouble si visible m'ont été une torture, et ce soir, après souper, je lui ai demandé de s'en aller ! Je ne pouvais plus ni le regarder ni lui parler, je me sentais comme une criminelle. Et maintenant, je suis seule et si misérable ! Faire souffrir quelqu'un qui vous aime « comme sa vie », « plus que sa vie », quand on n'a pas un
 415 cœur de roche, ça fait bien mal !

Oh ! que je voudrais être une étoile, une bête, n'importe quoi d'inoffensif, qui ne fait jamais mal aux autres !

23 [janvier]

420

La tempête fait rage dehors, maman est à Montréal, partie avant-hier avec ce pauvre G[ustave] — Je l'ai peu vu après la triste promenade. J'ai un gros rhume, je ne sors pas et je broie du noir.

Jos est venue cette après-midi, elle était gaie, me racontait, en riant, ses coquetteries avec A[rthur] S[icotte]¹³. Je ne la comprends pas ! Je ne comprends plus personne ! Et je n'essaie plus rien de plus difficile que de dormir tant que je le peux, sur mon sofa, tout près de mon feu comme une vraie petite chatte. 425

Que la vie est stupide !!! Ou bien est-ce moi ?

Le soir

Oui, c'est moi qui suis encore plus égoïste que stupide. Au lieu de rêver et de radoter au coin de mon feu, comme une vieille Berlue, je devrais me réveiller l'âme, songer qu'il fait froid pour ceux qui ne peuvent se chauffer et qui meurent de misère... et voilà trouvé, tout de suite, de quoi remplir ma petite vie niaise. 430 435

Cet après-midi j'étais descendue à la cuisine pour voir au dessert, quand vint une pauvre petite femme, pâle de misère et de froid, qui demandait la charité gauchement, ne l'ayant jamais fait encore. Son mari est ouvrier, il est malade, elle a deux tout petits enfants — — — enfin, l'histoire des gens sans pain, ni feu, au cœur de l'hiver, quand le travail de l'homme manque. Je lui ai donné tout ce que j'ai pu trouver et fait boire un peu de vin avant qu'elle retourne au froid. 440

Pour aujourd'hui et peut-être demain, c'est bien, puis après ? Moi je me remettrais dans mon égoïsme et eux dans leur souffrance ? Ah, non, et non, et tout de suite, je veux commencer à m'occuper un peu des pauvres, à aller les voir pour les connaître et vraiment les aider, de tout mon cœur autant que de ma bourse. 445

442 et [A fait boire] un 443 froid. // [R Mais D pour S Pour] aujourd'hui
444 bien, [R mais] puis

13. Voir *supra*, p. 366, 21 août 1877, n. 44. Arthur Sicotte, né en 1856, fils de Louis-Victor Sicotte, juge à Saint-Hyacinthe, et de Marguerite-Émilie (Amélie) Starnes, fréquenta le Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1868 à 1870. Il était commis à la Banque de Saint-Hyacinthe et, en 1881, émigra aux États-Unis où il devint commis, puis gérant, d'un magasin de mercerie (voir Recensement, 1871, f. 13 et 1881, f. 35 ; *l'Union*, 4 mai 1881, p. 3).

450 Je suis indignée en pensant à ma mollesse, étendue, pres-
 que tout l'après-midi, à flâner paresseusement, pendant que la
 pauvre malheureuse venait si loin dans la neige et la tempête, à
 peine vêtue, pour mendier de quoi les empêcher de mourir de
 455 y a des pauvres et qu'ils souffrent ! Et ne le croyais-je pas
 avant ?.. Oh oui, comme je crois... tout ! Vaguement, sans que
 cette foi pâle et fantôme ne remue rien en moi. Sans *réaliser* enfin
 que ce que je crois est vrai. C'est-à-dire, ma pauvre petite âme,
 que ce n'est pas la foi. C'est une façon, une habitude, et c'est
 460 pourquoi ta vie est vide autant de Dieu que de charité !

Pauvre petite malheureuse ! le bon Dieu s'est servi de toi
 pour me faire *voir*, et je lui promets, ce soir, que ce ne sera pas
 en vain qu'il aura soulevé un coin du voile de mon égoïsme.

24 [janvier]

465 Mon rhume, je l'ai envoyé au... diable, et ce matin je suis
 sortie et j'ai trouvé la petite femme d'hier, ses enfants qui sont
 jolis comme tout, et son mari qui me paraît bien malade. Le mé-
 decin ne l'a jamais vu. Alors je suis allée chez les sœurs de l'Ou-
 vroit¹⁴, leur donner ce nom à ajouter à leur liste, et puis chez le
 470 docteur¹⁵ à qui j'ai recommandé ce nouveau patient :

462 soir, [D *ce S que*] ce 466 ses [R *petits*] enfants

14. Fondé en 1863 pour venir en aide aux pauvres de la ville, l'ouvroir Sainte-Geneviève, dépendance de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe dirigé par la communauté des Filles de la charité, était situé dans une maison de la rue Concorde, entre les rues William et Canada. On y employait, à des travaux de tissage, de couture et de fabrication du savon, des femmes et des filles pauvres ; les produits étaient vendus et les bénéfices distribués aux pauvres. La subsistance de l'ouvroir était aussi assurée en partie par les bazars annuels au profit des œuvres de l'Hôtel-Dieu. En 1878, on entreprit la construction d'un édifice de quatre étages à l'angle des rues Saint-Antoine et Sainte-Marie, mais l'ouvroir n'y emménagea que le 8 septembre 1880 (voir C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 185-187 ; « 2^e Fleuron, ouvroir Sainte-Geneviève », dans *En feuilletant les chroniques de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe et des maisons qui en dépendent*, Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, Documents maskoutains, n° 12, Presses de l'Hôtel-Dieu et Courrier de Saint-Hyacinthe, 1940, p. 119-122 ; L. Voyer, *Saint-Hyacinthe*, p. 88-89).

15. Adolphe Malhiot, médecin et ami de la famille Dessaulles (voir *supra*, p. 255, 4 juin 1876, n. 14).

— Vous irez le voir pour mes beaux yeux, et je vous paierai ses remèdes.

— Alors, dit-il en riant très fort, tu seras seule à faire la charité ! Pas de ça, l'enfant ! Tes remèdes tu vas les payer, tout de suite, en m'embrassant et je serai toujours le gagnant !

475

Et je m'exécutai de bonne grâce, en remerciant le bon docteur, puis en partant je lui criai en riant :

— Soignez-le bien, vous savez mieux que moi que vous empoisonnez avec vos horreurs !

— Veux-tu te taire, petite peste !

480

Et j'étais loin qu'il était dans la porte, riant de son rire roulant qui ne m'agaçait pas aujourd'hui, parce qu'il a été bon.

En revenant j'entrai chez Jos — je lui dis ma petite histoire et toutes deux nous allons, dès aujourd'hui, coudre et faire des hardes bien chaudes pour tous ces pauvres gens.

485

Elle doit venir passer l'après-midi avec moi, et j'ai un monceau de belles choses à transformer en robes et en camisoles pour mes protégés. Seulement, il me faudrait de l'argent, j'ai épuisé ce matin le peu qui me restait sur ma pension du mois, et j'ai encore six jours avant de toucher cet argent. Demander ?.. non, prendre dans le gousset de papa ce n'est pas du tout ce que je veux ! Je veux me priver un peu quand je donne, autrement, où est le mérite ?

490

Le soir

Après réflexion j'ai trouvé que la question de mon mérite est encore une question d'égoïsme ! Il s'agit de faire le plus de bien possible à ces pauvres gens, et cela sans tarder, et au lieu de me priver pour leur donner *mon* argent, je mets mon orgueil dans ma poche pour *quêter* celui de papa ! Et il m'a donné ce que je demandais, généreusement... et j'ai béni l'absence de maman !

495

500

Certes elle est charitable et généreuse, mais, elle ici, je n'y suis plus ! Elle aurait tout conduit et tout fait — —

473 charité [D , *puisque* S *Pas de*] ça 487 en [R *camisoles*] pour
495 que [A *la question de*] mon 496 encore [R *de*] une

505 Jos et moi avons bien travaillé commençant par les petites robes de nuit, des langes pour le bébé, etc. Elle a emporté un panier chez elle, je travaillerai ici, et demain soir nous irons ensemble porter ce qui sera prêt.

510 Mon rhume me fatigue un peu et tante me met une moutarde ce soir. Je suis un peu fiévreuse, mais cela passera et je suis si si... satisfaite parce que c'est bon de ne plus être la petite Inertie qui rêvassait en se lamentant de maux imaginaires, avant-hier !

25 janvier

515 J'avais invité à dîner Jos, Blanche et Anna¹⁶. Jos arriva à cinq heures et me remit une lettre reçue de Maurice ce matin, et immédiatement arrivèrent Blanche et Anna qui s'excusaient de venir une heure avant le dîner, parce qu'elles se sont gelées et ne pouvaient rester plus longtemps à se promener.

520 J'en aurais été enchantée un autre jour, mais elles me dérangeaient fichument avec cette lettre dans ma poche que je ne pouvais voir ! Et mon supplice dura jusqu'à dix heures, et je viens seulement de lire, et il y avait une lettre pour moi toute seule ! Oh ! la bonne idée dont il me demande pardon, encore ! Je suis si sévère ! et je l'aime si peu !

525 Je l'ai embrassée la petite lettre jolie, toute ! les erreurs et les tendresses (sous-entendues), les reproches et les compliments, c'est une salade, mon doux Seigneur, mais elle est exquise et je n'en laisse rien perdre !

510 satisfaite [A *parce*] que 519 jour, [A^b < en tête de la page du ms. et appelé par un astérisque : > *de les recevoir, of course* ?] mais me [D *dérangeait* S *dérangeaient*] fichument

16. Blanche Sicotte et Anna Delorme (voir *supra*, p. 173-174, 11 juillet 1875, n. 52 et 54). Elles étaient inséparables, semble-t-il : elles avaient rendu visite ensemble à Henriette Dessaulles le 24 juillet 1875 pour l'inviter à une soirée le lendemain chez Anna Delorme (lettre d'Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa, 27 juillet 1875). Le 24 août 1876, elles avaient été impliquées dans un accident survenu à une voiture conduite par Anna Delorme (voir *Courrier*, 29 août 1876, p. 2).

A-t-il deviné que mon âme flottait dans la brume et demandait du secours... il est venu et tout est clair et beau encore, et je suis si si heureuse ce soir ! 530

26 [janvier]

Après déjeuner, par un froid sibérien, je suis allée chez mes pauvres.. c'était moins misérable que la dernière fois. Les petits étaient propres, le mari assis dans une chaise berceuse près du feu, et enveloppé de la couverture grise que j'ai arrachée à ma tante. Elle ne la regretterait pas si elle voyait comme il paraît confortable le pauvre malade. Il a vu le docteur qui les a égayés de son gros rire si bon et leur a donné de l'espoir. 535

J'ai donné les vêtements chauds et un peu d'argent pour le marché. J'ai joué avec le bébé qui m'a de suite tendu les bras. Il est tout mignon et ravissant. Il mettait sa petite tête sur mon épaule d'un mouvement si gracieux et si confiant que je me sentais déjà l'aimer. La maman avait l'air moins triste – – ça va mieux et je leur ai dit au revoir après une longue, longue visite qui paraissait leur faire plaisir. Je leur ai annoncé les religieuses ; l'homme a fait la grimace, mais je lui ai demandé de bien les recevoir puisque je les avais demandées. 540 545

— Oui, pour vous, mamzelle. J'les aime pas les sœurs !

— Vous les aimerez, celles-là, vous verrez comme elles sont bonnes. 550

Gustave est encore ici, venu pour terminer son travail — deux ou trois jours, paraît-il. Maman a voulu qu'il restât ici. Il a cédé. Il est mou et elle... ne comprend rien ! Après ce que je lui ai dit, elle aurait dû..., enfin ! Ça n'arrange rien de grogner. 555

J'ai joué un peu pour lui, puis nous avons regardé d'anciennes gravures trouvées l'autre jour au grenier. La soirée s'est traînée et ce soir je ne me retrouve plus dans le cœur tout le beau bonheur qui débordait hier soir.

529 deviné [R ce] que 548 je [D leur S les] avais 553 qu'il [D reste S restât] ici

28 janvier

560

J'arrive du chant fatiguée et ennuyée. La journée a été longue ! J'ai fait mon possible pour être aimable avec maman, mais sans beaucoup de succès. Je ne puis pourtant causer seule !

565

Je devine son mécontentement à cause de G[ustave]. Elle aurait voulu que je reste à la maison ce soir, mais j'étais trop contente du prétexte de l'exercice de chant, pour n'en pas profiter. Ces tête-à-tête sont pénibles à tous les deux. Je marcherais des lieues pour m'en sauver ! Il est raisonnable et ne *dit* rien — il n'a pas encore la vertu de ne pas me laisser sentir sa souffrance.

570

Jos est très gaie ces jours-ci, elle rit de tout et de tous et s'étonne de me trouver souvent un petit air « très grave ». Elle voudrait savoir !

— Ah, ne cherche pas à savoir, Jos chérie, ce serait trop difficile de t'expliquer mes variations d'humeur.

575

— Tu es donc une capricieuse ?

— Ya !

— Et une cachottière ?

— Mais non !

580

Je continue d'Abrantès¹⁷ et j'en vois bientôt venir la fin. Mes réflexions au sujet de toute cette époque seraient trop longues à écrire ici pour ma paresse, mais comme j'aimerais à en causer avec quelqu'un qui aurait lu les *Mémoires* dernièrement.

29 [janvier]

585

Passé une partie de l'après-midi avec Jos qui a un gros rhume, résultat d'imprudences ridicules.

590

Nous avons eu un plaisir un peu fou. Jos m'énumérait les qualités que devra avoir son futur mari : la liste en est longue et je lui assurai qu'en compagnie d'une telle perfection, elle passerait sa vie à avoir honte d'elle-même et à se faire sermonner, ce qui rendra son existence insupportable. « Ne me parle pas des absolues perfections, je les ai en horreur ! »

17. Voir *supra*, p. 359, 7 août 1877 et n. 34.

Jos assure que c'est parce que je crains les comparaisons..
et elle s'informe de ce que je veux, moi, chez mon *futur*.

— Comment le veux-tu, toi ?

— Oh ! comme il sera !

595

— Tu ne te compromets pas avec tes confidences, mais je te
connais ! et tu seras très difficile !

— Possible, mais quand il sera devenu mon mari, c'est que
je l'aurai choisi et aimé comme il est, c'est pourquoi ma réponse
était bien ma pensée. Puis, sais-tu, Jos, je n'ai jamais pensé à
mon *mari* !

600

— Blagueuse !

— Je te dis la vérité, je ne me figure qu'un amoureux avant ;
après, ça me dépasse ! Comprends-tu ?

— Non, pas assez fine pour !

605

— C'est dommage et c'est inutile, alors, de te développer
ma petite idée.

Et malgré ses protestations et ses supplications, je me tus.
Au reste, j'aurais été assez embarrassée d'expliquer cette im-
pression qui est réelle.

610

Ce soir j'étais gaie et je réussis à avoir avec mon cousin une
conversation très animée, où je discutai, je le contredis et je le
forçai à quitter son air malheureux. Il part demain. En nous di-
sant bonsoir, il me tendit la main, je n'en voyais pas bien la né-
cessité, mais je suis bonne fille, seulement, au lieu de se conten-
ter de la serrer il l'embrassa, ce qui n'est pas encore le *correct* que
je rêve pour nos relations.

615

30 [janvier]

J'ai longtemps regardé ces deux chiffres, je me demande
pourquoi j'ai cette manie d'écrire, et à quoi elle me sert. C'est
une habitude et comme un besoin, mais c'est plutôt une mau-
vaise habitude.

620

Si je me sens triste, «*out of sorts* » suivant l'expression an-
glaise, j'ai d'abord une grande envie de me réfugier dans ma

598 mon [R *futur*] mari 601 mari ! // [R Blagueuse !] // Je 609 em-
barrassée [D *d'exprimer* S^b *d'expliquer*] cette 613 En [R *partani*] nous

625 chambre. Là, je me sens toujours moins malheureuse, et mon
mouvement instinctif est de sortir ce petit cahier et de le bar-
bouiller. Au fin fond de cet instinct, il y a l'impression que j'ai un
confident, et en cherchant le fin du fin, je découvre que c'est, ou
630 du moins que j'ai l'illusion, que je parle à Maurice, qu'il verra
ces pages dans un lointain avenir. Ceci est nouveau, de quel-
ques mois seulement.. comme je fais des progrès en sagesse !

Cet après-midi, je ne suis pas brillante ! Est-ce le ciel lourd,
la menace de neige, qui m'écrase et me met l'âme en détresse ?

635 Serai-je jamais heureuse ? Heureuse comme je me sens ca-
pable de l'être ? Ou toute ma capacité de sentir se dépensera-
t-elle à souffrir ? J'arrive à certains moments à le craindre, et
cela parce que je suis si facilement blessée que je me demande si
ma sensibilité n'est pas exagérée.

640 Combien de fois Jos, avec ses franchises brusques et ses
questions directes, m'a-t-elle fait me replier toute dans un recul
d'âme un peu indigné.. J'avais presque l'impression d'avoir été
physiquement brutalisée.. et en reprenant mon calme, je me
rendais compte que Jos ne s'était aperçue de rien d'anormal ni
645 et je suis un vrai baromètre.. je suis même un thermomètre, et
mon cœur enregistre la température ambiante. Ainsi faite, puis-
je être heureuse ? – Il y a des jours gris où j'en doute !

Je voudrais aimer un peu le bon Dieu.. tout le monde parle
d'aimer Dieu comme d'une chose toute naturelle, et je puis me
650 croire un monstre, moi qui en ai seulement le désir et qui n'ar-
rive pas à voir en moi de l'amour pour Lui.

De l'amour... c'est que je comprends ce que c'est, c'est se
donner toute à l'aimé et vivre par lui à travers tout, joie ou souf-
rance. Qui aime Dieu ainsi ? Certainement pas moi, hélas !
655 Mon Dieu, penche-toi sur moi, explique-toi à moi, et rapproche
mon cœur de toi que je sens si loin... Tu vois comme il est triste
ce cœur, ce soir, aide-le, donne-lui de la lumière...

634 me [A sens] capable 637 je [R me sens A suis] si [D facile S facilement R à
être] blessée que [A je me demande si ma sensibilité n'est] [D peut-être S pas] exagé-
rée 643 s'était [R rendue compte A aperçu] [R ni] de rien d'anormal [A ni] chez
elle [D ou S ni] chez moi 649 je [D ne S puis] me 651 pour [D lui S Lui]. //
De

Mardi¹⁸

Jos m'écrit un billet à midi : « Je suis enragée, viens me voir, et descends de tes nuages, c'est pour t'occuper de gens méprisables et de viles petitessees ! Et surtout, ne viens pas décidée à excuser mes ennemis, car je t'étoufferais ! » 660

Le joli billet m'amena chez elle à trois heures : je la trouvai, en effet, enragée et si amusante, que je riais de bon cœur pendant le récit de ses malheurs. 665

Voilà les mauvaises langues en train de gâter ses affaires, pauvre petite Jos ! On parle de ses sorties fréquentes avec A[rthur] S[icotte], de sa coquetterie, etc. ! Les cancans ordinaires ! Jusque-là ce n'est que drôle, parce que Jos se fiche des histoires, dont les trois quarts sont des inventions. Malheureusement, une partie de ces potins sont revenus aux oreilles de monsieur S[aint]-J[acques], qui a enjoint à Jos de se surveiller afin de ne pas donner lieu à de pareilles remarques. De là la colère de Jos contre D.¹⁹ qu'elle suppose être le délateur, et contre son père qui attache de l'importance à ces bavardages. 670 675

Je la calmai de mon mieux, car après avoir ri, elle était redevenue si fâchée qu'elle en pleurait.. je lui dis qu'elle faisait trop d'honneur à D. en le détestant, qu'il ne méritait pas qu'on s'en occupât du tout. Pour moi un être que je n'estime pas n'existe pas, c'est moins que la poussière des chemins, car celle-ci je l'enlève de mes chaussures, et ceux que je méprise je ne les vois même pas ! Comme Jos ne me ressemble pas, elle se propose de dire son fait à D. Elle a tort, ce serait plus digne d'ignorer lui et ses potins ! 680

672 Jos [R d'avoir A de] se 678 s'en [D occupe S occupât] du 683 digne
[R de D l'ignorer S d'ignorer] lui

18. Chronologie incertaine : voir *infra*, p. 408, 4 février 1878, n. 20.

19. Probablement Amédée Durocher (voir *supra*, p. 366, 21 août 1877 et n. 44 ; *infra*, p. 449, 20 mai 1878 et n. 66).

4 février²⁰

Je voudrais !.. je ne sais pas ce que je voudrais ! Pas mourir comme madame T[ellier]²¹ mais dormir très très longtemps et être transportée très haut, là où je pourrais comprendre moi, les autres, le bon Dieu et la vie, car je ne comprends plus rien à rien !

Soirée chez les D[elorme] ce soir ! Et pas moyen d'y échapper ! Monsieur T[aché]²² est venu me porter un livre qu'il me prête — Il était charmant — Il le peut quatre fois l'an ; ne faisant pas une grande dépense d'amabilité, il se surpasse quand il s'en mêle.

C'est un roman anglais qu'il me vante. J'aimerais mieux lire que sortir ce soir.

Si je n'étais pas si stupidement rose, je dirais que je suis malade !.. Mais on ne me croira pas, on m'appellera capricieuse, et on me forcera peut-être à y aller. Autant y aller en douceur et parce que je le veux bien !

J'ai vu mes pauvres ce matin.. l'homme est plus mal.. ils font pitié ! Ce que nous faisons pour eux, le docteur et moi, ne les empêche pas de vivre leur malheur ! Et je suis tristement frappée de l'inutilité des secours humains quand Dieu veut faire souffrir !

De belles dispositions pour aller danser et dire des fadaïses et en entendre ! !

686 nc [R le] sais 705 Dieu [A^b veut D fait S^b faire] souffrir

20. Chronologie incertaine. Le 30 janvier 1878 est un mercredi, le 4 février serait le lundi suivant : l'inscription entre ces deux dates ne peut donc être un mardi.

21. Joséphine Rosalie Hermine Malhiot (voir *supra*, p. 258, 22 juin 1876, n. 16), épouse de Louis Tellier, décédée à Saint-Hyacinthe le 8 février 1878, à l'âge de 39 ans, « après une longue maladie soufferte avec une résignation exemplaire » (« Décès », *l'Union*, 14 février 1878, p. 3).

22. J. de La Broquerie Taché, avec qui elle a tenu un rôle dans « les comédies » présentées au début de l'année (voir *supra*, p. 378, 23 décembre 1877 et n. 54).

6 février

Dix-huit ans ! Je m'en veux de tout ce brouillard dans lequel disparaît ou, au moins, s'obscurcit la joie qui devrait être en moi. 710

On m'a fêtée — cadeaux, fleurs, bonbons, trois lettres, une d'Aug[ustine], de J[os] B[uckley]²³ et une de Gustave qui aurait mieux fait de ne pas m'écrire. J'attendais *mon* billet de Maurice... rien n'est venu, est-ce cela qui me ferait pleurer... et... ne rien voir de tout le reste ? La malle de Québec est arrivée ce matin et Jos est venue à deux heures avec ses seuls vœux à elle ! Oh l'ingrate que je suis, on me comble de jolies choses, on me caresse, on m'aime et je donnerais tout, tout pour un petit mot de lui ! 715 720

Le soir

À l'exercice de chant, Jos me donne enfin une lettre et un petit paquet tout blanc. Je pensai n'avoir jamais la patience d'attendre le retour pour lire ce que j'attendis si anxieusement toute la journée. La bonne petite lettre m'a remise dans la lumière et je commence ma fête, ce soir, en lisant les petites phrases si délicatement douces — et j'admire le délicieux éventail en satin peint de fleurs de myosotis et monté en ivoire très finement travaillé. C'est un petit bijou et une grosse extravagance, monsieur Maurice, et pour que le cadeau *pass*e, il est entendu que c'est Jos qui me le fait. 725 730

L'espèce de mensonge me chiffonne... que je voudrais *leur* crier la vérité et ne plus jamais penser à tromper, même légèrement ! C'est comme si un mensonge me brûlait, chaque fois que j'y pense, cela me fait mal ! Mal à l'âme, mal à l'orgueil, mal à tout le Vrai qui est en moi ! 735

Et ta joie, ma mie ? Reprends-la et laisse-toi caresser par elle... par lui !

728 peint [R avec de *petites*] fleurs ivoire [D si délicatement S^b très finement] travaillé

23. Augustine Bourassa (voir *supra*, p. 371-372, 28 septembre 1877, n. 48) et Joséphine (Jos ou José) Buckley (voir *supra*, p. 338, 2 mai 1877, n. 17).

9 février²⁴

740 Je suis à la cuisine et je surveille du sucre à la crème pour
Alice dont c'est la fête et que j'irai voir après souper.

Avant-hier et hier soir nous avons eu des soirées plates et
ennuyeuses, une chez les Delorme, l'autre chez les Sicotte. Je
déteste danser avec quelques-uns de ces jeunes gens. *Monsieur*
745 D[elorme]²⁵ entre autres me fait l'effet d'un serpent, le bonheur
dont je jouis dans ses bras n'est donc pas enviable !

Dans ses bras, je me révolte toute, contre cette idée, et je
médite un grand coup d'État, c'est de ne plus danser que les
dances carrées et d'éviter ainsi, au prix d'un petit sacrifice, car
750 j'aime la valse pour elle-même, d'être *tenue* par tous ceux qui
n'ont qu'à le demander et que je puis si difficilement refuser.
Car il n'y a pas de choix à faire : on danse ou non mais dans un
salon tous les danseurs sont assurés d'avance d'être acceptés si
on est libre.

755 Et il y en a si peu qui valent réellement bien et qui ne nous
froissent pas par leur seule manière de nous prendre la taille !

Me revoici dans ma chambre, près de ma table, *c'est-à-dire*
bien à l'aise, bien chez moi, avec toutes mes petites affaires qui
sont comme autant de porte-bonheur ou de rappelle-bonheur.
760 Mon sucre est délicieux, le paquet tout prêt à être porté au cou-
vent. J'irai ce soir avec Jos et nous causerons bien, elle me ra-
contera toutes ses.... choses et me reprochera peut-être de ne
pas lui dire les miennes, ce qui ne me fera pas dire un mot de
plus qu'il ne faut. C'est ma vertu, le silence !.. et aussi ton dé-
765 faut, parfois, ma mie !

Je n'ai pas encore répondu à M[aurice]. Je ne me résigne
pas à cette apparence d'indifférence, et je n'ai jamais été aussi
tentée de manquer à ma promesse... d'un autre côté, je n'ai pas
la résolution nécessaire pour la mettre de côté, cette stupide

742 eu [D deux S des] soirées 760 sucre [D si S est] délicieux, le paquet [D
est S tout] prêt à [A être D porter S porté] au 763 fera [A pas] dire

24. Le début de l'inscription, de la date jusqu'à « taille ! » (l. 740-757), est écrit à la mine de plomb.

25. Voir *supra*, p. 370, 24 septembre 1877, n. 47.

promesse ! Elle me tient par ce que j'ai d'honneur et de loyauté : 770
on se fie à moi, on me croit et je les tromperais !

Je suis affreusement tourmentée : je n'ai aucun courage ! ni
celui d'être «*all right*» ni celui d'être «*all wrong*» !

10 [février]

Journée inquiète et qui finit mal ! J'ai cédé à la tentation. 775
J'ai écrit quelques mots. Je m'en veux et je suis heureuse quand
je songe à sa joie. Il n'osait pas l'espérer mais, au fond, il devait
l'attendre... pourtant ça c'est peut-être trop féminin, cette com-
plexité !

Jos a ses ennuis à propos d'A[rthur]²⁶ et elle ne les prend 780
pas en douceur. Ce n'est pas triste du tout, car elle est si drôle et
si amusante dans ses rages et ses frénésies d'indépendance, que
je ris de bon cœur à chaque séance d'indignation.. et elles se
multiplient, depuis que la persécution s'accroît ! Je pense
qu'au fin fond d'elle-même Jos est contente d'avoir cette occa- 785
sion d'exercer la faculté de résistance qu'elle possède à un si
haut degré. Malgré ma si parfaite amitié, je ne réussis pas à la
plaindre. Elle le sait et en jouit !

L'étrange et séduisante petite créature ! Je comprends ceux 790
qui l'aiment et je les plains, car je me demande si elle peut ai-
mer !

13 février

Pauvre G[ustave] ! Où sont ses belles promesses et ses
grandes résolutions ? Reçu une lettre de lui se plaignant amère- 795
ment parce que je n'ai pas répondu à sa lettre du 6 ! A-t-il oublié
qu'elle est *finie* notre correspondance ? Je le lui ai cependant dit
bien fermement et je tiendrai bon.

773 all [D *straight S right*] » ni 786 d'exercer [R *cette A la*] faculté

26. Arthur Sicotte : voir *supra*, p. 399, 23 janvier 1878 et n. 13.

Je disais à Jos, tout à l'heure, comme je m'étonne de sa préférence pour A[rthur], qui est si... ordinaire.

800 — Mais il est très beau !

— Oui, j'admets qu'il est beau, mais, ma petite Jos, il m'ennuie, si tu savais comme il m'ennuie !

Elle haussa les épaules :

— Moi aussi ! fit-elle ensuite énergiquement.

805 — Comment ! et tu endures qu'il te fasse remarquer par ses attentions !

Tu es exposée à mille ennuis parce que cela déplaît à tes parents, et tu continues à l'encourager ! Par esprit de contradiction, alors ?

810 — Non, il m'ennuie, mais il me plaît aussi. Vois-tu, il m'aime et... il le dit très gentiment. C'est sa *ligne*, l'amour !

— Jos ! fis-je indignée.

— Bon ! te voilà sur tes grands chevaux ! Moi, je ne suis pas une sentimentale et je ne comprendrai jamais à *ta manière* sur le sujet de l'amour.

815 — Tais-toi, ma petite Jos, tu es une profane, indigne de toucher au mystère.. et tu *flirtes* avec A[rthur], voilà tout ! Il ne peut être question d'amour dans ton cas.

— Il m'aime ! fit-elle, entêtée.

820 — Possible, mais toi, tu ne l'aimes pas, et tu le lui laisses croire, et c'est mal, c'est indigne de toi !

— La voilà partie ! Mal ! Indigne ! Que de gros mots ! Et d'ailleurs, moi aussi je l'aime !

825 — Non, et non, et non ! Tu ne sais même pas ce que veut dire le mot !

— Tu ne le sais pas beaucoup plus, espèce de glaçon !

Je laissai tomber la conversation, je n'aime pas être en cause.

830 Oui, je sais ce qu'aimer veut dire, et je t'aime, mon si lointain ami ! Il a eu ma lettre — je ne la regrette pas, elle lui a donné de la joie. Quand même je la paierais par quelques remords !

807 cela [R leur] déplaît [A à tes parents] et 811 sa [D ligne S ligne], l'amour 828 cause. // [D Mais S Oui.] je 830 ne [A la] regrette 831 la [D jouissée quand S I joie. Quand] même

14 [février]

Je viens de recevoir une lettre de M[aurice] que j'ai lue avec un bonheur auquel s'est vite mêlée l'inquiétude. Cela devient une correspondance et je ne *puis* y consentir sans manquer à ma parole honteusement. 835

J'ai cédé une fois, deux fois, en passant, mais *plus* ce serait mal, et il faut te le dire, mon ami cher, et te faire de la peine. Je ne puis la prendre toute, en avoir double pour t'épargner ! 840

15 [février]

Je lui ai écrit un tout petit billet lui disant qu'il ne fallait plus écrire et pourquoi. Et le bonheur qui est censé accompagner l'accomplissement d'un devoir est terne, et ne peut compenser la peine qu'on se donne ! Comme on fait des phrases dans ce monde ! Et que de mensonges s'y débitent avec un aplomb mirobolant ! 845

Les préparatifs de ce stupide concert prennent une bonne partie de notre temps.. nous avons souvent des petites soirées un peu bêtes ! Ah ! que je suis TANNÉE²⁷ ! 850

21 février

La petite sœur de Jos, Henriette²⁸, est très malade depuis trois jours. On parle de méningite. Ils sont très inquiets.

Je serais triste, mais je ne me le permets pas. J'essaie de lutter par une activité constante, et en prenant un intérêt forcé à ce qui se fait et se dit autour de moi. C'est une fatigue, mais elle est 855

855 activité [D *constance* S *constante*], et

27. Le mot, détaché et d'une écriture plus ample, occupe à lui seul une ligne entière.

28. Marie Henriette Alphonsine, née le 13 novembre 1873, douzième enfant de Romuald Saint-Jacques et de Joséphine Hermine Buckley (P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 23).

bonne à combattre mon égoïsme qui me fait me plaire à me contempler l'intérieur et à me plaindre.

860 Quelles phrases mal faites ! Ah ! ma mie, ma mie, si nous faisons de la psychologie nous ne faisons pas de la littérature, hein ?

22 février

L'enfant est très mal et la fin est proche. Jos a de la peine, Maurice en aura aussi.. elle est gentille cette petite.

865 Nous apprenons ce soir qu'A[rthur] L[aframboise]²⁹ a la petite vérole³⁰, un mauvais cas. Pauvre tante ! Dans quelle inquiétude elle doit être.

Ré vie ! Que de tristesses, et pourquoi ?

870 On vient de nous prévenir que la petite est morte³¹. Pauvre mère, je la plains !

Après avoir plaint tant de gens malheureux, j'aurais honte de me lamenter sur mes maux irréels et si difficiles à préciser. Je

860 de [A la] littérature

29. Charles Arthur Adhémar Laframboise, né à Montréal le 18 avril 1865, douzième enfant de Rosalie Eugénie Dessaulles (sœur de Louis-Antoine et de Georges-Casimir) et de Maurice Laframboise (« Généalogie Papineau », f. 94). L'année précédente, le 31 mai, l'un de ses frères (Jean Maurice Georges, né le 20 mars 1850) était mort de la diphtérie (voir *supra*, p. 348-349, 30 et 31 mai 1877).

30. De nombreuses épidémies de variole se répandirent au Québec pendant le dernier quart du XIX^e siècle. On ne pratiqua la vaccination qu'après la grande épidémie de 1885-1886, et avec peu de succès. Des « hospices » étaient aménagés dans les hôpitaux pour y isoler les malades et, dès que des cas de variole étaient signalés dans les environs, les journaux publiaient des conseils d'hygiène pour éviter la contagion (voir *Courrier*, 1^{er} décembre 1874, p. 2 et 27 février 1875, p. 2 ; ASSH, « Chronique Tétreau », septembre-décembre 1885, f. 17-22).

31. « En cette ville, le 22 courant, à l'âge de 4 ans, 3 mois et 9 jours, Marie-Henriette-Alphonsine, enfant de Romuald St-Jacques, Écr » (« Décès », *l'Union*, 28 février 1878, p. 3 ; voir aussi « Décès », *Courrier*, 26 février 1878, p. 3). Environ 5% des décès au Québec à cette époque étaient causés par la méningite, et dans 75% des cas il s'agissait d'enfants de moins de 5 ans (voir *Rapport du Conseil d'hygiène de la Province de Québec*, 1895, p. 193-194).

me tais ! Si je pouvais me faire croire que je nage dans la paix et le bonheur ! Pas encore assez d'imagination pour cela, hélas !

Quelle écriture et quelle âme ! Une écriture de cauchemar, 875
une âme tout emmêlée !

24 [février]

J'arrive de chez Jos où j'ai été très surprise de voir Maurice :
il entra dans le boudoir avant que sa sœur m'ait dit qu'il était 880
venu. Je fus tellement surprise et émue, que mon cœur cessa de
battre... ce fut une grande angoisse ! puis il reprit à battre si vite
et si fort que j'en étais suffoquée. Au milieu de toute l'émotion
de ce retour de cimetière, cela passa inaperçu. Il vint me con-
duire à la porte :

— Je ne pars que demain, Henriette, si je puis te voir ce 885
soir ; autrement je partirai cette nuit.

— Vous savez bien que c'est impossible, comment puis-je
vous rencontrer, mon pauvre Maurice ?

— Ma petite chère, ne peux-tu m'écrire quelques mots de 890
temps à autre ? C'est si si triste ce silence entre nous !

— Ne me tentez pas, il ne faut pas que je vous écrive, j'en ai
de la peine, mais je ne puis faire autrement.

— Veux-tu que je te reconduise, là, tout de suite ?

— Je le veux bien.

— On te fera des reproches ? 895

— Bah ! cela ne me fait rien, venez !

Et il est venu, ce furent quelques minutes de plus, de bon-
nes petites minutes douces, sur lesquelles nous n'avions pas
compté, il faut donc en être bien reconnaissante, ma petite âme,
et ne pas te plaindre du *plus* que j'aurais pu avoir ! 900

Tu ne devrais jamais te plaindre puisqu'il t'aime, celui que
tu aimes !

28 février

905 J'en n'ai pas écrit depuis les minutes jolies ! Qu'aurais-je dit ?
 La maison est insupportable ces jours-ci, maman, d'une humeur
 à m'y faire penser deux fois avant de lui parler. Elle aura su que
 Maurice est venu, peut-être aussi, que je l'ai vu. Elle est juste et
 bonne ! Comme elle le prouve bien !

910 J'ai réellement essayé d'être patiente et douce. Je ne ré-
 ponds pas du succès, mais l'effort y était pénible et énervant.

J'ai ri ce matin : je travaillais à ma broderie, Fanny jouait
 avec mes laines et les emmêlait malgré mes avertissements de
 n'y pas toucher. Enfin je les lui enlève et lui donne un livre
 d'images en échange :

915 — Tu ne fâches pas toi, c'était pour faire fâcher toi que
 j'écoutais pas.

— Ah ! et tu es bien attrapée ! D'ailleurs, est-ce que je me
 fâche souvent avec toi ?

— Non, pourquoi tu te fâches jamais ?

920 — Parce que j'ai de la patience ! dis-je en riant.

— De la patience, c'est pas se fâcher ?

— Oui.

— Et maman a pas la patience, elle ?

925 J'avais une folle envie de rire et maman, très sombre, ne pa-
 raissait pas jouir de la logique de sa petite fille. Je détournai l'at-
 tention de l'enfant.

930 Non ! décidément, sa mère n'a pas la patience et la douceur
 en partage ! Quel caractère difficile, et que je comprends mal
 cette vertu si sévère pour les autres, cette piété qui la mène tant
 à l'église et qui ne l'empêche pas d'être violente et maussade
 plus de la moitié du temps !

J'aime mieux la religion de Père³² qui est bon, charitable, patient, juste ! Il ne va pas beaucoup à l'église et c'est un peu triste mais comme le bon Dieu doit l'aimer tout de même !

1^{er} mars 935

*Mercédès*³³ arrive pour passer quelques jours — je suis un peu contente mais pas très ! Ce sera peut-être une diversion à la maison et à l'humeur de maman ? Et puis, c'est une vieille jeune fille qui est sortie trois ou quatre hivers, elle me fera profiter de son expérience, peut-être sans s'en douter.

940

936 un [R *tout*] peu 939 qui [D a S^b *est*] sortie

32. Sur ses sentiments religieux, Georges-Casimir Dessaulles semble avoir été plus discret que son frère Louis-Antoine, qui fut président de l'Institut canadien et engagea de nombreuses polémiques avec des personnalités du clergé. Il participait aux cérémonies religieuses lorsque ses fonctions officielles l'exigeaient : c'est lui qui prononça le discours de bienvenue lors de la visite du délégué apostolique à Saint-Hyacinthe ; il figurait parmi les parrains de la cloche du couvent des sœurs de la Présentation. Mais il n'était certainement pas dévot, d'autres témoignages corroborent celui du *Journal* : ainsi, à l'approche du son 80^e anniversaire de naissance, sa fille Fanny l'exhorte à se confesser et à communier (lettre de Fanny Dessaulles [sœur M. Madeleine] à son père, 13 août 1907, fonds privé). Dans son testament, il lègue ses biens à tous ses enfants, tant du second mariage que du premier mais exclut sa fille Fanny : « [...] attendu que ma fille Fanny Dessaulles est entrée au couvent des Sœurs Dominicaines de Fall River, je l'exclus du legs universel contenu au présent article dans le cas où elle ferait encore partie de cette communauté ou de toute autre communauté religieuse lors du partage des biens de ma succession, et avant tel partage, elle n'aura aucun droit dans ma succession, mon intention étant que si elle laissait la vie religieuse avant le partage de mes dits biens, elle ait une part égale à celle de ses frères et sœurs, mais que si elle ne laissait la vie religieuse qu'après tel partage, elle n'ait aucun droit dans ma succession. Cependant, je m'en rapporte à mon épouse et, après son décès, à mes autres enfants pour faire à ma dite fille Fanny Dessaulles de temps à autre des cadeaux en argent ou autre chose tel qu'effets, livres, etc. [...] » Au 2^e alinéa de l'article 6, il exclut sa fille Fanny du partage des meubles, « si elle fait partie d'aucune communauté religieuse » (« Testament de G. Casimir Dessaulles, Ecr. », n° 4222, 4 mai 1900, F. S. Mackay, N.P., fonds privé).

33. *Mercédès* — Henriette Dessaulles orthographe « *Mercedès* » — Louise Papineau, née à Montréal le 3 mai 1856, fille aînée de Casimir Fidèle Papineau (septième enfant de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Louise Cornud) et de Marie-Louise MacDonald. Le 17 mai 1881 elle épousera Guillaume Couture, professeur de musique et maître de chapelle de la basilique de Montréal ; les membres de cette famille porteront le nom de Papineau-Couture (voir « Généalogie Papineau », f. 178-179).

Je l'ai gentiment installée dans sa chambre et j'espère qu'elle me laissera dans la mienne bien tranquille. J'étais faite pour la cellule où personne ne pénètre, et rien ne m'ennuie comme d'avoir mes amies à *rôder* dans mon sanctuaire.

945 Jos rit beaucoup de mes goûts de solitude ! Mais elle rit de tout, miss Jos, excepté quand ses « *blue devils* » sont plus forts que sa petite philosophie, et présentement cela paraît ainsi. Elle n'aime pas quand je reçois des cousines, etc., parce que je suis moins occupée d'elle ! Quelle belle tyrannie, et je l'aime, 950 comme un signe qu'elle tient à moi malgré ses airs de se ficher de tout.

2 mars

Elle me va parfaitement cette Mercédès, malgré son nom absurde et à cause de ses excentricités. Elle s'habille à faire grin- 955 cer des dents, elle a des idées extraordinaires et une façon méthodique de les exposer qui m'amuse tant ! Elle me surprend à toutes les heures du jour, je n'ai vu personne qui lui ressemblât. Je parais, aussi, lui causer de l'étonnement — tout cela c'est du neuf et m'intéresse beaucoup.

960 Jos doit écrire à M[aurice] ce soir. Je l'ai chargée de mes amitiés pour lui ! C'est une fade banalité qui semble presque ironique à force d'être plate !

4 et cinq mars

965 L'horrible bazar³⁴, la cohue, le tapage, le pressage, ce contact avec la foule qui me répugne et me crispe ! Je m'y suis jetée

941 chambre [R où A et] j'espère 947 présentement [D ça S cela] paraît
 949 belle [D tyrannie S tyrannie], et [R que] je 954 ses [D excentricités S
 excentricités]. Elle 957 n'ai [D pu S vu] personne 961 semble [D presque ironi-
 que S presque ironique] à

34. Le bazar annuel au profit des œuvres de charité de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe (voir *supra*, p. 135, 11 février 1875, n. 4). Le 2 février 1878, Fanny Leman Dessaulles demandait à sa mère de lui acheter du tissu à Montréal, pour confectionner une pièce de vêtement pour « le bazar de M^{me} Laframboise

résolument, après avoir tenté faiblement de m'y soustraire..
mais pas de chance avec maman qui s'y dévoue corps, âme,
bourse et famille !

Voilà donc deux jours consacrés à la vertu et je salue la fin
du supplice avec toute la ferveur de mon paganisme et de mon 970
sybaritisme !

À ce bazar, il y avait un ridicule monsieur Choquette³⁵ qui a
flirté avec Jos qui le lui a permis, la petite monstre ! Monsieur
A[rthur] avait donc des nuages sur son beau front, et il prome- 975
nait sa dignité d'un air suprêmement ennuyé. Il finit par avoir
un peu son tour, mais il conserva son air de dieu irrité.

J'ai pris le dîner près d'Eugène qui fut très aimable et qui
parle facilement de M[aurice] pour lequel il a un culte. À cause
de quoi, je lui pardonne bien des... grosseurs ! Il est taillé à coup 980
de maillet ce garçon ! Je parle de son âme, son esprit, son de-
dans enfin ! Car pour l'extérieur, quoique moins beau que le
dieu, il est très bien.

6 mars

J'accueille le carême comme un bon ami. On va pouvoir
cesser de gigoter et de bavarder et d'entendre des niaiseries 985
sous prétexte de s'amuser pendant le carnaval ! Je voudrais
m'éteindre quelques mois, disparaître de la scène et me faire
rallumer par M[aurice] à son retour. Il n'aimera peut-être pas ce
rôle de sacristain, monsieur l'avocat ! Quel personnage nous se- 990
rons, Sagesse !

969 et [R je AR j'en A je] salue 976 son [R retour], mais

[la présidente des Dames de charité] » (lettre de Fanny Leman Dessaulles à Agathe Honorine Papineau Leman, 2 février 1878, fonds privé).

35. Vraisemblablement Philippe Auguste Choquette, né à Belœil en 1854, fils de Joseph Choquette et de Marie-Thaïs Audet. Il fut élève au Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1868 à 1874, étudiant à la faculté de droit de l'université Laval, et admis au barreau en 1880. En 1883, il fonda *la Sentinelle* de Montmagny ; candidat du parti libéral dans Montmagny, il fut défait aux élections générales de 1882 mais fut élu député du même comté à la Chambre des Communes en 1887. Par la suite, il fut nommé sénateur puis juge de la Cour supérieure. En 1883, il épousa Marie Bender, fille de A. Bender, protonotaire de Montmagny (voir H. J. Morgan, *The Canadian Men and Women of the Time*, p. 186).

J'ai reçu les cendres ce matin. C'est une petite malpropreté qui ne m'inspire pas ! *Little pagan* ! Las, ma mie, nous le serons toujours j'ai peur ! Comme je me suis fait dire beaucoup de durétés quand j'ai exprimé mon opinion sur les cérémonies religieuses ou mondaines, je garde un prudent silence et je n'en manque (des cérémonies) que lorsque la chance me sourit.

Mercédès brode du vert pomme et du bleu prusse et du violet d'évêque ! C'est la plus belle cacophonie de couleurs imaginable ! Je m'étais gardée même de regarder le chef-d'œuvre. Alors elle me demande si je ne trouve pas son travail joli ! — Joli ! gracieux, délicat, tous ces mots se présentent ensemble à mon esprit en nuances douces, en formes caressantes, et mes yeux tombant sur l'horreur, me voilà prise d'un fou rire. J'ai ri aux larmes, sans pouvoir m'arrêter, ce qui paraissait l'intriguer. Comme je refusai de lui expliquer pourquoi, malgré ses instances, elle oublia de me redemander mon opinion.

10 mars

Mercédès est partie ce matin et, vrai, je la regretterai un peu. Elle est unique et j'ai exercé sur elle mes pouvoirs d'observation, en jouissant de son esprit et de son originalité.

Vers la fin de l'après-midi je servis de chaperon à Jos qui rencontrait A[rthur] en *cérémonie* !

Je fus aussi discrète que possible. Ils flirtent d'une façon alarmante, car ils ne s'aiment pas.. ce n'est pas ainsi qu'on aime, et ce n'est pas un garçon comme lui que Jos pourrait aimer ! Elle lui est trop supérieure. Dans notre amour, à nous, s'il n'entre pas beaucoup d'admiration, cela ne peut durer.

Je voudrais causer sérieusement avec Jos à propos de ses relations avec A[rthur]. J'y vois du danger.. elle ne l'aime pas mais elle est imprudente, et lui pourrait, sans miracle, s'éprendre vraiment de cette séduisante petite personne. Et je n'admets pas que pour s'amuser, une jeune fille joue avec des sentiments

996 manque [A^b (*des cérémonies*)] que 1012 *cérémonie* ! // [R *Ils*] Je
1020 s'éprendre [A *vraiment*] de

vrais. Elle me comprendra, je ne puis souffrir de la voir s'abaisser à ce vulgaire flirtage !

12 mars 1025

Maurice, qui est sorcier, ou peu s'en faut, s'est chargé de mes remontrances. Il a peut-être vu par les lettres de Jos qu'elle était bien occupée d'A[rthur] ? Toujours est-il qu'il lui écrit longuement à propos de lui, l'engageant à être très prudente et à réfléchir avant d'aller plus loin. Il semble craindre qu'elle ne l'aime sans s'en douter, et lui demande si elle est bien sincère avec elle-même, en faisant sonner si haut son *amitié* pour lui. 1030

Jos m'a communiqué la longue lettre sage et bonne, et, à propos de laquelle, j'ai émis aussi mon opinion qui diffère un peu de celle de Maurice, parce que moi, je ne crois pas que Jos aime A[rthur] mais je trouve qu'elle l'encourage trop, et elle risque de se compromettre sérieusement, un mariage avec A[rthur] me paraissant à peu près impossible. 1035

Nous avons donc causé sérieusement, Jos riant de ma sagesse *précoce* et me disant qu'il n'appartenait pas aux fillettes de faire la leçon à leurs aînées. Mais quoiqu'elle cherchât à déplacer la discussion, nous y arrivâmes et elle admit avec moi qu'il serait bon d'examiner sérieusement la question. 1040

13 mars

J'ai lu ce soir, sur Tennyson³⁶, une jolie étude qui m'a conduite de suite à la bibliothèque pour m'emparer de ses poésies 1045

1024 à [R cette A ce] vulgaire 1033 et, [D au S à] propos 1045 soir, [A sur Tennyson,] une jolie étude, [R sur Tennyson] qui

36. Alfred Tennyson (1809-1892), poète anglais, auteur de nombreux recueils, dont *Poems Chiefly Lyrical* (1830), *Poems by Alfred Tennyson* (1833), *Poems* (1842), *The Princess* (1847), *In Memoriam* (1850), *Charge of the Light Brigade and Other Poems* (1855), *The Holy Grail and Other Poems* (1869). Il a aussi publié des drames en vers. Aucun ouvrage de Tennyson ne figure dans les listes de livres établies lors du partage des biens de Georges-Casimir Dessaulles en 1930.

que j'apporte comme un trésor sur mes rayons « d'en haut ». Avec le soleil, je me reprends à la poésie, à la musique, à tout ce qui berce, à tout ce [qui] fait flotter un peu au hasard — —

1050 Et puis quand on me tire de mes rêves pour me jeter dans la grosse vie, je frissonne comme je le fais en entrant dans mon bain froid — seulement, je m'habitue mieux à la froideur des bains que j'aime qu'à la platitude des petits soins du ménage que je tolère seulement !

1055 Il faut pourtant apprendre !! Jos est, d'instinct, une excellente petite ménagère ; elle frotte, cuisine, conduit les domestiques à la vapeur toujours, fait souvent bien des embarras, mais rend à sa mère de très grands services. Je l'admire sans toujours trouver le courage de l'imiter. Je déteste toucher à la poussière,
1060 en respirer, en soulever ! J'ai horreur de l'odeur de la cuisine, je voudrais toujours que tout fût brillant et propre et que les fées soient chargées de faire le travail, car je plains les pauvres domestiques de passer leur vie à remettre à l'ordre ce que nous dérangeons — je plains les cuisinières qui passent leur vie à se
1065 cuire avec nos repas, et je plains les blanchisseuses qui frottent sans cesse et nous préparent de jolies robes fraîches, *réellement* « à la sueur de leur front ».

17 mars

1070 Jos m'entraîne à l'accompagner dans une promenade avec Arthur. C'est pour la forme, je marche un peu en avant, sans les écouter et mécontente de moi-même de n'avoir pas eu la fermeté de refuser à Jos cette déraisonnable chose ! Il me semblait impossible que Jos aimât cet Arthur ! et voilà que ma certitude s'ébranle... elle continue à appeler « amitié » ce sentiment assez
1075 vif, qui prend sur elle tous les jours plus d'empire. Se fait-elle illusion ? — essaie-t-elle de nous tromper sachant qu'elle l'aime ?

L'aimer, cela paraît si extraordinaire quand on les connaît tous les deux ! Ma raison refuse de croire, mais mes yeux ont vu

1047 trésor [R dans A sur] mes

1069 à [R faire] l'accompagner

d'étranges lueurs dans les yeux bleux (Oh !)* de Jos, et des variations de teint suspectes... et certaines inflexions de voix bien indiscrètes ! 1080

J'ai eu le temps de réfléchir, nous avons marché très longtemps et je me suis tenue à distance respectueuse aussitôt que nous avons dépassé les rues *peuplées*.

18 mars 1085

Jos a pris froid hier et n'a pu sortir — en sortant de chez elle, je rencontre le beau A[rthur] qui s'informe avec empressement de ce que devient sa petite amie. Puis il vient avec moi jusqu'au couvent et nous causons. Il me demande pourquoi je semble si peu encourager ses relations avec Jos, et me parle d'elle avec enthousiasme. Et s'apercevant que je n'ai pas répondu à sa question, il y revient. — Je réponds en riant qu'il n'a pas besoin d'encouragement, que ça paraît bien marcher sans cela. 1090

— Je ne badine pas, dit-il sérieusement, je sens que si vous pouviez empêcher J[os] de me voir, vous le feriez. 1095

— Vous exagérez, je ne l'empêcherais pas de vous voir un peu, mais je trouve ses promenades avec vous très fréquentes. Remarquez que je vous réponds parce que vous insistez, je n'avais pas l'intention de me mêler de ce qui ne me regarde pas. 1100

— Je vous prie de me dire bien franchement pourquoi vous vous objectez à ces entrevues fréquentes ?

— Eh bien, je serai très franche avec vous, et je vous ferai d'abord une question. Quand pouvez-vous vous marier ?

— Mais.. répond-il embarrassé, si j'avais une situation passable, tout de suite. 1105

* Faut-il que je sois préoccupée de ces extraordinaires et indéfinis personnages pour oser accoler un x aux jolis yeux de Jos !

1079 bleux [A (Oh !)*] de < La note, appelée par un astérisque, est placée immédiatement après le dernier mot («*peuplées*») de l'inscription du 17 mars. >
 1080 de [R teints] suspectes 1099 je [A vous] réponds

— Ce *si* mérite considération ! Vous admettez donc que pour le moment, et pour très longtemps encore, la question de mariage est écartée ?

1110 Il baissa la tête :

— Voilà justement pourquoi je trouve votre assiduité près de J[os] beaucoup trop empressée. Je pense, *c'est-à-dire* Jos me dit que vous flirtez, seulement — c'est possible, mais les cancans vont leur train et ils finiront par faire du tort à Jos que j'aime
1115 beaucoup.

— Vous être cruellement franche, dit-il amèrement.

— Qui l'a voulu ?

— C'est vrai, j'aurais tort de vous en vouloir, j'essaierai plutôt de vous attendrir. Au fond c'est parce que je suis pauvre que
1120 vous voulez m'éloigner ?

— Non, c'est parce que vous n'avez jamais travaillé sérieusement, que vous avez vingt-cinq ans, et que je n'ai pas de raison de croire que vous ferez beaucoup mieux dans l'avenir.

— Je vous assure que je n'ai pas eu de chance et... etc.

1125 Nous nous sommes laissés encore amis malgré les duretés qu'il m'a à peu près forcée à dire. En voilà un à qui cela ne réussit pas d'avoir des parents riches, (ou plutôt qui vivent richement) et qui n'auront pas une fortune à laisser à A[rthur] parce que la famille est si nombreuse ! Et lui ne sera jamais un travailleur. C'est un beau garçon indolent, élégant, léger, bon, délicat,
1130 un peu épais intellectuellement ; il aurait été complet avec des rentes, pour celles qui aiment les nullités !

Ma petite Jos serait furieuse si elle voyait ce que j'écris, et si elle savait comme j'ai malmené son ami aujourd'hui ! Je ne lui en dirai rien, étant curieuse de voir si leur intimité est assez
1135 grande pour que A[rthur] lui-même lui parle de notre entrevue.

Je me suis confessée ce soir — je désire communier demain et je me sens un grand besoin de quelque chose de très bon, de supérieurement bon ! Mon Dieu si tu voulais, pourtant !

1108 question [D du S de] mariage 1113 les [R gens et les] cancans
1126 réussit [A pas] d'avoir 1131 épais [A intellectuellement], il

19 mars 1140

Une bonne communion reposante, presque fervente, dont j'ai remercié Dieu — j'ai prié pour Maurice, pour nous deux ensemble. C'est très doux cette union dans une même bénédiction divine.

La vieille mademoiselle B[uckley]³⁷ est très malade depuis ce matin. C'est une attaque de paralysie et on craint pour sa vie — elle était à la messe tout près de moi, c'est à son retour qu'elle se sentit souffrante. Pauvre petite Jos ! encore de la fatigue et de l'inquiétude car elle l'aime bien sa vieille grand'tante. 1145

Je dois aller patiner ce soir avec Blanche et Milly Freer³⁸ — impossible de m'arranger autrement ! Il fait froid, je n'ai pas envie de remuer aujourd'hui et c'est bien absurde de faire le contraire de ce qu'on veut à peu près toujours ! 1150

20 mars

Passé la soirée hier à grelotter intérieurement et pour vrai ! Je patinai surtout avec Eugène et je ne l'aime pas assez pour lui pardonner de ne pas me laisser durant presque toute une soirée ! Il patine bien, mais je ne puis me faire à sa manie de blaguer, de rire de tout, de poser au sceptique ! Et ce qui me fâche le plus chez lui, c'est qu'il prétend être *si* ami avec Maurice ! Ils sont trop différents pour que ce soit réciproque cette amitié-là ! J'ai rarement parlé à M[aurice] d'Eugène, et cela parce que je ne voulais pas lui en dire du mal et que j'en pense si peu de bien ! 1155 1160

Je viens de terminer un livre de monseigneur Landriot : *Les péchés de la langue*³⁹. Après en avoir fait mon profit, je le passerais 1165

1160 c'est [R de] qu'il 1161 amitié-là ! [R J'en A J'ai] rarement

37. Julia Buckley, qui, avec son frère Morris (Maurice) habitait chez les Saint-Jacques. Sa sœur Mary y avait aussi habité jusqu'à sa mort, le 23 août 1876 (voir *supra*, p. 285, 24 août 1876, n. 40).

38. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

39. *Les Péchés de la langue et la jalousie dans la vie des femmes, suivis de conférences sur les jugements téméraires, la patience et la grâce* par M^{gr} Landriot, archevêque de Reims, 3^e éd., Paris, Victor Palmé, 1870, 387 p.

volontiers à toutes les mauvaises langues de l'endroit ! Seulement c'est un peu gênant de le leur offrir !

Mademoiselle B[uckley] n'est pas mieux. J'ai fait prendre des nouvelles, mais je n'ai pas osé y aller de peur de déranger.

1170

21 [mars]

L'affreux rêve, j'en suis si impressionnée que j'en suis malade.

1175

1180

1185

Je voyais Maurice mort et exposé dans un salon très long — pas le leur. — J'étais là, seule avec lui — il paraissait encore plus blond avec de longues moustaches, c'était lui mais autrement, jeune pourtant mais plus beau et plus vieux. Dans mon rêve, je l'embrassai et je sens encore aujourd'hui l'impression que fit sur mes lèvres ce front glacé. J'essaie de me distraire — — c'est une obsession — — j'ai souffert atrocement dans ce rêve, et aujourd'hui je *resouffre* de même. Ce n'est qu'un rêve, c'est absurde ! Tous les détails de cette chambre sont fixés dans mon esprit avec une netteté étonnante. Il y avait des fleurs partout, à terre, sur les tables et le parfum me reste là, au cœur, c'est atroce ! Mon Dieu, ne nous sépare pas de cette façon, je ne pourrais le voir mourir⁴⁰.

... Je sors — je veux oublier cette affreuse chose !

Le soir

J'ai marché dans la neige fondante jusqu'à l'épuisement total — et j'entraï chez Jos qui me reçut dans sa chambre.

1190

— Crois-tu aux rêves, ma petite Jos ?
 — Oh non, je t'arracherais les yeux si j'y croyais, car j'ai rêvé que tu avais dit de grosses méchancetés à A[rthur] hier !
 — Ah ! il t'a dit, alors, quand l'as-tu vu ?

1169 nouvelles, [D moi S mais] je 1191 non, [R car] je

40. Maurice Saint-Jacques est décédé le 4 mai 1897, à l'âge de 40 ans, des suites d'une pneumonie.

— Comment, fit-elle, indignée, tu as osé le maltraiter mon ami ? Je ne l'ai pas vu, mais en te voyant partir avec lui hier, j'ai eu peur que tu ne lui serves un plat de ta façon ! Raconte, vite ! 1195

Alors je fis ma confession et je lui assurai que A[rthur] avait bien pris mes discours.

Nous avons causé très longtemps et j'essayais de ne plus voir l'affreux tableau ! Jos y revint avant mon départ : 1200

— Tu n'es pas *toi-même*, qu'est-ce, à propos de rêve ?

— N'en parle pas, je veux l'oublier.

— Quelle impressionnable ! La voilà toute pâle. Tu es folle, ma pauvre enfant, un rêve !

— Oui mais un rêve qui est peut-être une prophétie ?.. 1205

— Tais-toi, tu es digne d'être Irlandaise avec tes superstitions — et on ne sait pas, ajouta-t-elle en me caressant, tu pourrais le devenir sans miracle !. Si on prend *son* nom, on prend aussi *sa* nationalité !

Je cachai ma tête sur son épaule et je ne répondis pas. Elle m'embrassa bien tendrement et je me sauvai. 1210

Je voudrais être endormie, ce sera si difficile de ne plus voir...

Mon Dieu, mon Dieu, garde-le-moi, tu sais bien que je l'aime, tant plus que je ne le croyais avant cette horrible crainte. 1215

22 mars

Bonne longue lettre de Maurice à Jos et un petit billet pour moi qui m'a fait un bien ! Je n'ai rien promis pour lui et si je ne lui réponds pas, je n'ai pas à cultiver de remords !

J'ai raccommodé, épousseté, avec entrain, sinon avec plaisir — c'est encore le meilleur moyen de se débarrasser de cet ennuyeux petit train-train du ménage ! J'essaie de ne pas laisser voir mon ennui aux autres, mais *ça y est* ! 1220

Le docteur annonce que tout danger est passé pour mademoiselle B[uckley], tant mieux ! 1225

Ce matin en ouvrant mon *Imitation* je tombe sur ces paroles : « Vous n'êtes chargés que de vous, vous ne répondrez que de vous... Ne jugez donc point afin que vous ne soyez point jugés⁴¹ ». J'essaie de plus en plus de ne pas juger, d'entrer dans
 1230 l'âme des autres pour tâcher de les comprendre — si souvent on blâme parce qu'on ne comprend pas, comme d'ailleurs on est blâmée pour ne pas être comprise.

Ce que je vois je le garde pour moi. Si j'y vois clair c'est que j'ai de bons yeux et j'en remercie mon créateur.

1235

25 mars

Le printemps qui avait paru nous faire bonne mine, s'enfuit, poursuivi par un vent et une neige de plein hiver. Ce serait un temps exprès, pour causer au coin d'un feu de cheminée, avec quelqu'un qu'on aime ! Mais je n'ai, à ma disposition, ni
 1240 l'un ni l'autre, et mon poêle boude, croit avoir assez chauffé toute la saison ; quand je tente de l'allumer, il fume comme un vieux matelot.

Je suis donc bien seule dans ma grande chambre, bien seule et un peu triste, comme le temps. Et demain, je regretterai ma
 1245 solitude, parce que Céphise sera ici, et il faudra la recevoir et... hélas ! que je voudrais faire un canevas de ma vie, et avoir le pouvoir de la broder à ma guise !

1230 pour [R *ess*] tâcher

41. Nous n'avons pu retrouver l'exemplaire ayant appartenu à Henriette Dessaulles. Le texte exact se lirait : « Vous n'êtes chargé que de vous, vous ne répondrez que de vous : 'Ne jugez donc point, afin que vous ne soyez point jugé' » (*l'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, et précédée de Prières pendant la Messe*, par F. de La Mennais, Paris, Edmé et Alexandre Picard, 1842, p. 80 ; exemplaire portant l'inscription manuscrite « Augustine Bourassa / Monte-Bello / 3 Juillet 1872 »). Le passage fait partie d'une « Réflexion » (Livre I, chap. XIV) ; la citation porte en note la référence « Math., VII, 2 ».

26 mars

Céphise (!) est arrivée et je la retrouve aussi gaie, aussi remuante, aussi bavarde qu'au couvent. Elle est encore une vraie petite fille de couvent. J'avais espéré qu'elle serait un peu autrement ! 1250

Je ne suis pas de bonne humeur, ce qui est laid, je le rendrai *beau* en le cachant et en essayant d'être aimable.

Si on n'était aimable qu'avec les gens sympathiques on y aurait peu de mérite... ce ne serait pas être bonne, et je veux devenir bonne, comme un sourire et comme un rayon de soleil qui partout sèment la joie et la force. 1255

Je suis une bien prétentieuse petite personne j'ai peur !.. enfin si j'essaie, cela ne fera tort à personne j'imagine ! 1260

J'ai pris froid je ne sais où, et je commence à tousser.

27 [mars]

Un bon gros rhume bien conditionné, de la fièvre, tout ce qu'il faut pour rendre un peu misérable. J'ai confié Céphise à Jos, et elles sont allées ensemble au couvent. Maman et ma tante sont sorties — je suis bien seule et j'ai froid au cœur ! Ô Sagesse, à mon secours ! Je sens bien que je ne suis pas raisonnable, et que je ne *devrais* pas être si triste, mais je ne sais où puiser le courage, et la résignation à ce qui est ma vie dans le moment. Il s'agirait de ne pas souffrir des mille petites piqûres de tous les jours ! En elles-mêmes, chacune isolément, ce n'est rien — mais le nombre et la fréquence en font une petite torture. Et quand je suis bien, j'arrive parfois à en faire fi, mais aujourd'hui, je ne suis qu'une pauvre guenille et je me plains comme Jérémie ! 1265 1270 1275

Mais *ça* c'est le dedans, je cache ce noir et je fais des efforts constants pour que rien ne perce au-dehors, et pour que C[éphise] se sente bien reçue et heureuse.

De réussir à *paraître*, me donne une joie étrange faite de
 1280 fierté et d'un bon petit désir d'être aimable.

28 mars

C[éphise] m'interroge ce matin, avec ce sans-*façon* qui me
 crispe, sur mes relations avec Maurice. Au couvent, mes amies
 me taquinaient pour lui, comme je les taquinais pour n'importe
 1285 qui, un cousin, un voisin, simplement un prétexte pour parler
 des jeunes gens, parce que c'est défendu.

— Vous êtes toujours amis, Maurice et toi ?

— Oui... assez.

— Ah ! c'est donc vrai ?

1290 — Quoi vrai ?

— Que c'est fini entre vous ?

— Romanesque Céphise, il n'y avait rien à finir, puisqu'il
 n'y avait de commencé que des bavardages de pensionnaires.

1295 — On m'a dit, reprit-elle, que M[aurice] aime mademoi-
 selle Henshaw, est-ce vrai ?

— Il ne m'a pas fait de confidences à ce sujet.

— Le crois-tu ?

Exaspérée, je lui criai, moitié riant moitié fâchée : « Veux-tu
 me ficher la paix, toi ! »

1300 Sous un prétexte quelconque je courus à ma chambre sen-
 tant en moi un malaise et une agitation ridicules. J'avais le cœur
 tout froissé, et *plus*, je veux, ce soir, aller au fond de mon vilain
 moi. J'ai *su* que si c'était le cas je détesterais Lizzie. Je pourrais
 être affreusement jalouse et je suis humiliée de ce laid sentiment
 1305 conditionnel. Alors, comme je sais que ces suppositions sont
 fausses, mon malaise était tout simplement de l'orgueil froissé.
 Qu'allai-je parler de toi, pauvre petit cœur ! Que tout cela est
 petit et laid, et j'ose faire fi des petites et des laideurs des au-
 tres !

1294 Maurice [R *aimait A aime*] mademoiselle 1299 la [D <illisible> S
 paix], toi 1300 prétexte [D *quelque S quelconque*] je 1305 Alors, [R *mon*]
 comme

30 mars 1310

Il fait si beau, si beau, c'est comme le printemps et j'aurais tant voulu sortir avec C[éphise] et Jos. Mais toutes les autorités se sont unies pour m'interdire de sortir de ma chambre parce que j'ai toussé et eu de la fièvre la nuit dernière. Il a fallu obéir hélas ! et j'ai flâné tout l'après-midi, fouillant dans mes souvenirs. 1315

J'ai trouvé des fleurs séchées : du varech et des mousses de mer, fines comme de la dentelle, rapportées d'Orch[ard] B[each]. C'est ce pauvre monsieur R[obinson] qui les avait pressées avec une patience et une adresse de femme. — Des fleurs de pommier, encore jolies — Maurice m'en avait coupé tant de branches qui me tombaient sur la tête, un jour de congé que nous étions allés à leur ferme, il y a bien trois ans de cela !.. Des feuilles d'érable de Québec, des fougères d'Owen Sound⁴² ! 1320

Toutes ces fleurs ont leur petite histoire et si je les écoute bien, elles me parlent toutes d'une bonne affection et je me dis que j'ai probablement tort de me plaindre puisqu'on m'aime malgré tout... presque malgré moi ! 1325

Puis j'ai rêvé des belles fleurs vivantes et parfumées que je cueillerai bientôt — oh ! cet avenir qui me paraît si joli si joli, vu d'un peu loin — Sera-t-il le désappointement et l'écrasement des rêves ? 1330

Jos est revenue prendre le dîner avec Céphise, elle m'a glissé une lettre de Québec reçue ce matin. On est bien occupé, bien sérieux, un peu court, et on recommande encore la prudence à l'affreuse petite Jos ! Elle rit et se dit *love-proof* ! Et l'autre ? Les vilains enfants ! 1335

31 mars

Ce matin, pendant que je me coiffais, l'intarissable Céphise parlait comme une pie, questionnant sans attendre de réponses 1340

1325 si [R j'y A je] les

42. Petite municipalité du sud de l'Ontario (44°34' N, 80°56' O.), située sur un estuaire (Owen Sound) de la baie Georgienne sur le lac Huron.

et filant si bien, que je ne m'occupais que de mes cheveux que je brosse presque avec amour. Tout d'un coup — elle : « Dis donc la vérité, je voudrais tant savoir ! Tu ne l'aimes pas, Maurice ? » D'un vif coup de brosse, je ramenai mes cheveux comme un
 1345 voile devant ma figure, et ainsi cachée j'osai dire : « Non, je ne l'aime pas ! » L'épouvantable mensonge, j'eus peur, en le disant, que mon âme crie le contraire.

Ô toi, toi qui voudrais tant savoir si je t'aime, si, à ce moment, écartant l'étrange voile vivant, tu m'eusses regardée dans
 1350 les yeux, tu aurais vu et appris la vérité. Celle que j'apprends tous les jours un peu mieux ! C'est que je t'aime de toute mon âme — — — mais que peut-être jamais tu ne le sauras !

1^{er} avril

Lecture à haute voix par maman : une jolie petite nouvelle —
 1355 — on s'y aime très délicatement, pas trop sérieusement, c'est bien ainsi que j'entends l'amour.

Puis revenue dans notre étage, je laissai Céphise se coucher, et enveloppée dans « le grand gris », je traînai ma chère chaise longue près de mon feu, et là, sans autre lumière que
 1360 celle de la bûche qui flambait, je passai une heure à remuer tous les souvenirs de ma petite vie ! Le très vague souvenir de maman⁴³, si jolie me dit-on, mais dont la figure s'efface et dont la voix seule se réveille si douce et si distincte en moi — des souvenirs de tristesse dans cette grande maison — l'arrivée de l'austère et bonne tante⁴⁴ — toute ma petite enfance où je retrouve
 1365

1357 coucher, [R puis] et

43. Émilie Emma (Aïma) Mondelet, née à Montréal le 12 mai 1835, décédée à Saint-Hyacinthe le 29 août 1864, septième enfant de Dominique Mondelet, juge à la Cour du banc de la reine à Trois-Rivières, et de Harriett (Henriette) Munro. Elle avait épousé Georges-Casimir Dessaulles le 20 janvier 1857, à Trois-Rivières ; de ce mariage étaient nés trois enfants : Arthur (1858), Henriette (1860) et Alice (1862) (voir G. Malchelosse, « Généalogie de la famille Mondelet », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 51, 1945, p. 53-54 ; E. Gibbs, art. « Mondelet, Dominique », dans *DBC*, t. IX, p. 617-620).

44. Agathe Honorine Papineau, veuve de Denis Sheppard Leman. Troisième enfant de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Louise Cornud, elle

peu de joies franches, où j'appris à être une petite souris silencieuse et discrète.. le mariage⁴⁵ de papa — mes jalousies, ma pauvre petite vie désolée, jusqu'au commencement de mon amitié pour Maurice — — puis notre sympathie grandissante, l'amitié de Jos, mon entente avec eux, ma préférence pour M[aurice] s'accroissant et bientôt suivie de tous les chagrins qu'on nous cause avec rigueur et dureté et sans *raison raisonnable* ! Et elle n'est pas finie cette épreuve : dans toute la conduite de maman, je sens sa résistance, sa malveillance pour M[aurice]. Elle ne me pardonne pas mon amitié pour lui et tout ce qu'elle pourra faire pour nous séparer elle le fera sans hésiter. C'est une épreuve, mais qu'importe elle, les autres et tout ce qui est contre nous ? Un jour viendra où nous aurons raison ! C'est ce ferme espoir qui doit me donner de la force, du courage, de la gaieté... presque du bonheur.

2 avril

Hier, j'ai été avertie par une belle caresse de Papa, de remettre mes écritures à aujourd'hui, parce qu'il était très tard.

Mais je ne suis plus en train de rêver ! Des visites ennuyeuses, de la pluie, du gris au ciel, de la boue sur la terre, m'ont ramenée et tirée en bas, loin, loin des azurs ensoleillés !

Il ne me reste plus que le souvenir de mon bel espoir d'hier, mais il est assez vivant pour embellir ma petite heure de calme solitude avant de m'endormir.

Jos devait sortir avec A[rthur] aujourd'hui : le mauvais temps l'en aura empêchée j'espère. J'ai peur de cette intimité qui augmente si rapidement. Et je m'en veux d'avoir peur ! Et je leur en veux de me donner la peur ! Tout cela n'améliore pas mon humeur qui est loin d'être satisfaisante ! Je fais de mon mieux pour la bien cacher, et C[éphise], qui n'a jamais soup-

1368 jusqu'au [D *moment S commencement*] de

était cousine germaine de Georges-Casimir Dessaulles (voir *supra*, p. 114, 10 septembre 1874, n. 11).

45. Le 14 janvier 1869, à Frances Louise (Fanny) Leman, née le 15 août 1844, fille d'Agathe Honorine Papineau et de Denis Sheppard Leman (voir *supra*, p. 113, 8 septembre 1874, n. 8).

conné que le dessus cache le fond des gens, ne se doute pas de la dualité en moi !

Cette vie en double n'est pas sans charme.. elle empêche la monotonie de nous moisir !

1400 La visite de Céphise crée une agréable diversion à la mai-
son — maman est aimable ces jours-ci, C[éphise] parle un peu
trop, mais elle est bonne, naïve, et cela m'amuse de l'observer et
de la voir si différente de moi ! Elle finira par entrer au
couvent⁴⁶ : elle est pieuse, un brin exaltée, faite pour suivre à la
1405 queue leu leu, en bonne religieuse ! — — du moins celles que je
connais sont ainsi. Il est possible que dans un autre pays elles
aient plus de personnalité — Ici, on s'applique d'abord à les
anéantir — à étouffer tout ce qui serait différent des autres — on
les ramène toutes au niveau général, qui est l'ordinaire, puis on
1410 leur défend bien de voir plus loin que leur nez, et on les conduit
au son de la cloche comme des locomotives qu'on chauffe sui-
vant la vitesse requise ! Les pauvres pauvres petites âmes ! Mais
Céphise n'en souffrira pas — — elle a l'esprit, le cœur et le corps
tout prêts pour la mise en moule.

1415 Je partirai dans quelques jours avec Céphise pour la ville.
J'irai chez elle. Cette perspective me laisse assez indifférente.
Mais au fait, ce sera au moins aussi intéressant qu'ici !

7 avril

Toujours en l'air ces soirs derniers, je n'ai pu écrire, et c'est
1420 aussi bon — quand je suis agitée je suis une petite toupie ! Pas
une idée, pas une impression qui s'imprime — — je tourne, en fai-
sant un petit zing-zing doux et ennuyeux ! Tu vois, pauvre petit
cahier, que tu dois être reconnaissant de mon silence.

J'ai communié ce matin pour mes Pâques. Je ne suis pas
1425 contente de moi, mes communions ne valent rien... je reçois le
bon Dieu en grande cérémonie, pour lui dire quelque chose, je
lui dis des choses que je ne sens pas. C'est un peu comme la ré-
ception d'un étranger, quand on veut lui faire beaucoup d'hon-

46. Céphise Dorion devint religieuse chez les Dames du Sacré-Cœur, à Montréal.

neur mais en se gênant et en souhaitant son départ sans se l'avouer ! Et je sens que tout cela est déplorable et ma seule petite volonté de le changer ne suffit pas ! 1430

Je pars pour Montréal après-demain : j'y passerai *quelques* jours.

Nous avons reçu une bonne petite lettre de Québec, et j'eus quelque difficulté à la soustraire aux regards de Céphise — je dus même nous faire arroser et l'histoire ne manque pas de cachet ! 1435

Nous partions de chez Jos qui n'avait pu réussir à me donner la précieuse lettre, elle la glissa dans mon parapluie, ne se doutant pas qu'il pleuvait. Mais Céphise, elle, s'en aperçut vite, elle n'avait pas de parapluie et comptait sur le mien : mais je refusai de l'ouvrir en assurant à mon amie qu'elle *s'imaginait* qu'il pleuvait, et malgré ses cris et ses protestations indignées, nous revînmes sous l'ondée, elle, exaspérée, moi, souriante et *indulgente*, feignant de croire qu'elle divaguait. 1440 1445

Puis enfin seule dans ma chambre, j'ouvris et lus la lettre qui effaça tous les remords que j'aurais dû avoir !

Maurice est bien, gai, il travaille beaucoup, et il dit à Jos de me faire quelques petites caresses à son intention. Il se permet bien des choses à distance, ce monsieur Maurice ! Moi je baise la petite lettre, parce qu'il n'en saura jamais rien, et qu'elle est un peu lui, le lui que je puis embrasser, son esprit, son cœur — *l'autre* je ne voudrais pas ! 1450

Montréal — 9 avril

Je suis chez Caroline⁴⁷ et c'est un charmant petit intérieur, chaud d'affection, de confiance, de gaieté. J'y respire du bonheur ! 1455

Ça sent bon ce bonheur et cela fait rêver...

1429 souhaitant [D sans S son] départ 1438 de [A chez] Jos

47. Caroline Dessaulles, qui avait épousé Frédéric-Liguori Béique le 15 avril 1875 (voir *supra*, p. 154, 15 avril 1875 et n. 31, 32). Le couple habitait alors au 33 de la rue Berri, à Montréal (*Lovell's Montreal Directory for 1876-77*, p. 306).

1460 J'ai couru les magasins pour Sœur Saint-H[yacinte]⁴⁸. J'ai marchandé, pour elle, des statues de saints, des ostensoirs, chandeliers, etc. Rien vu de vraiment joli. Comme il doit s'en faire, pourtant, des bijoux dans le genre. Quant aux statues, elles sont des horreurs, sans exception !

1465 Ce soir j'ai passé la soirée chez mon oncle P[apineau]⁴⁹. J'y ai vu Gustave qui fut gai, aimable comme avec une étrangère. J'en suis ravie, et j'espère que ce sont les premiers symptômes d'une guérison radicale. Je ne le vis pas seul — c'est l'écueil où viennent souvent échouer toutes ses bonnes résolutions.

1470 Je ne sais vraiment pas pourquoi j'écris mon journal, c'est plat et niais et c'est devenu une manie ! Avant de me coucher, il faut griffonner sur le petit cahier, même si on n'a rien à dire.

11 avril

1475 J'ai barboté dans l'eau tout l'après-midi. Malgré la pluie, comme maman part demain, elle tenait à m'amener choisir une robe pour moi. Je n'étais pas d'humeur, je la voulais noire, puis grise et devant l'ébahissement de maman qui n'y comprenait rien, je la suppliai de me laisser attendre un rayon de soleil pour la choisir !

1480 Cela parut l'intriguer ! Elle me comprend peu et me croit, peut-être, un brin fêlée. Elle pourrait bien avoir raison, moi,

1467 où [D vient S viennent] souvent

48. Sœur Marie Saint-Hyacinthe, Clapin, née à Montréal le 30 septembre 1826 ; agrégée chez les sœurs de la Présentation de Marie le 15 août 1856 ; décédée à Saint-Hyacinthe le 5 mai 1888. Elle fut économe du couvent de Saint-Hyacinthe pendant près de trente ans (voir « Sœur Marie Saint-Hyacinthe, Clapin », dans *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1888 à janvier 1891*, vol. 1, p. 93-103).

49. Auguste-Cyrille (Augustin) Papineau, né le 4 mars 1828, huitième enfant de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Louise Cornud. Cousin germain de Georges-Casimir Dessaulles et oncle de Fanny Leman Dessaulles. Il avait épousé Marie-Louise Trudeau, dont il avait eu trois enfants : Gustave (1855), Victor (1862) et Marie (1864). Il avait été nommé juge de la Cour supérieure pour le district de Montréal, le 1^{er} septembre 1876 (voir P. G. Roy, *les Juges de la Province de Québec*, p. 425). La famille habitait alors au 90 de la rue Saint-Denis, à Montréal (*Lovell's Montreal Directory for 1877-78*, p. 577).

j'attends mon rayon de soleil et je renonce à faire comprendre les gens à qui il faut tout expliquer !

J'ai écrit à Jos au retour de cette maussade corvée. Puis, j'ai fait ma toilette car il vient du monde ce soir... et jusqu'au dîner, je suis restée étendue sur le sofa du boudoir, où j'ai rêvé, les yeux grands ouverts, que j'étais une fée, un oiseau, ou n'importe quoi d'ailé, que je me transportais à Québec où Maurice me disait, malgré mes ailes, que je suis son unique petite amie. 1485

Depuis le dîner j'ai *griffé* cette ineptie et dans quelques instants arriveront les invités de Caro. 1490

Je me sens singulièrement indifférente à tout dans ce milieu étranger.

Le frère⁵⁰ de monsieur B[éique] habite ici avec eux. Il veut être aimable pour moi, mais il me déplaît... je me demande pourquoi ! Il a une façon de me regarder qui me met mal à l'aise, ses yeux sont trop noirs, se fixent facilement, enfin, j'ai envie de lui tourner le dos quand il me regarde longtemps ! C'est possible que cette impression passe comme tant d'autres, hélas ! 1495

18 avril 1500

Une lacune dans mon journal — je vis comme un « tramp », campant un jour chez Mercédès, deux chez Alice L[amothé] et revenant, entre chaque station, ici, où j'ai ma malle. J'aurais eu, d'ailleurs, peu à écrire, je m'amuse bien, mais d'un plaisir qui ne me laisse pas de souvenirs... 1505

J'essaie des robes, j'achète des bagatelles, je reçois des visites, et je suis toujours en mouvement sans réussir à ne rien faire qui vaille. C'est une vie de polichinelle dont je me fatiguerai vite. Je voudrais étudier le droit avec Maurice ! ! C'est ça qui serait réussi ! moi dans le code, lui dans l'amour ! 1510

1481 je [R ne] renonce 1485 je [R me] suis

50. Jean-Baptiste Alphonse Béique, né le 29 juillet 1850, fils de Louis Béique et d'Élisabeth Artois ; célibataire, il était le benjamin d'une famille de dix enfants.

J'ai eu du plaisir à voir longuement Alice et à rappeler les souvenirs d'Orchard Beach. Nous avons parlé de ce pauvre monsieur R[obinson] -- et Alice finit notre conversation en disant rêveusement :

1515 — Sais-tu qu'il t'aimait cet homme-là ?

— Je le sais maintenant, je ne m'en doutais pas alors... j'étais si enfant ! Je n'y pense jamais sans une grande tristesse, à ce pauvre H[enry]. Nous reverrons-nous dans l'autre monde, sera-t-il aussi beau ? Et penses-tu qu'il m'aimera encore ?..

1520 — Tu aimerais qu'il t'aime ?

— Oui, pour l'en remercier, il me semble qu'il jetait sa tendresse au-devant de moi, comme un grand trésor précieux, et que je marchais dessus sans le voir, et cela me fait de la peine chaque fois que j'y pense... et, c'est la première fois que je me le

1525 dis aussi clairement et que je vois *cela de moi* aussi distinctement.

— Tu l'aurais peut-être aimé, s'il eût vécu et que tu l'eusses revu ?

— Ô non, c'est impossible ! ai-je fait vivement.

Elle me regarda en souriant :

1530 — Il n'y a jamais rien d'impossible, Jeunesse !

Et elle rit. Je ne répondis pas.

21 avril

Triste jour de Pâques ! Il pleut, il fait froid, j'ai l'âme transie, et j'ai été si fortement tentée de *lui* écrire que j'ai commencé

1535 une lettre que j'ai déchirée. Ma vertu déchire un peu mon cœur et je continue à trouver que *cela ne paye* pas d'être si bonne !

J'ai trouvé bien imposantes et bien belles les cérémonies de la Semaine Sainte, à Notre-Dame. Je n'avais jamais assisté

1540 qu'aux petites miauleries du couvent, aussi ai-je été très impressionnée.

Ce soir Caro et moi sommes emmenées par son mari et son beau-frère pour entendre les discours politiques. Je me sacrifie par politesse. Ce que je m'en moque de la politique !

1513 disant [R *un*] rêveusement 1536 ne [D *paie* S *paye*] pas

Lendemain

Ce fut intéressant ces discours⁵¹. Le candidat libéral, un monsieur Grenier, est du genre mouton, il en a même le bèlement ! Son adversaire, monsieur Taillon, est beau, il a une voix superbe, il sait tout cela et ne nous permet pas de l'ignorer. Il s'exprime bien, mais il a de l'emphase et on ne sent rien de sincère en lui, c'est un bon acteur. 1545

Le sénateur Fabre⁵² est un homme d'esprit, mais c'est un causeur de salon et pas du tout un orateur de Husting⁵³. C'est lui qui m'a plu, comme homme. Monsieur B[éique]⁵⁴ mon cou- 1550

51. Le lundi 22 avril 1878, la *Minerve* (« Bulletin politique », p. 2), le *National* (« Division-Est », p. 2) et le *Nouveau Monde* (« Nouvelles électorales », p. 2) rendirent compte de l'assemblée contradictoire pour la circonscription de Montréal-Est, tenue la veille au marché Saint-Jacques, rue Ontario, à laquelle de 8 000 à 10 000 personnes auraient assisté (selon le *National*) et au cours de laquelle des bagarres auraient éclaté. Le premier orateur fut le candidat réformiste Jacques Grenier, échevin de la ville de Montréal, qui, selon le *National*, « répondit victorieusement aux naïses accusations portées contre lui par les amis de M. Taillon ». La *Minerve* rapportait au contraire : « Avec son air profondément abattu et sa voix éteinte, on aurait dit qu'il portait sa propre candidature en terre. » L'orateur suivant fut Louis-Olivier Taillon (1840-1923) : élu député conservateur dans Montréal-Est en 1875, il fut réélu le 1^{er} mai 1878 avec 3 934 voix, contre 3 794 à son adversaire du parti de la Réforme. Réélu en 1881, il fut président de l'Assemblée législative (1882-1884), procureur général dans le cabinet Ross (1884-1887), Premier ministre du 25 au 29 janvier 1887 et du 16 décembre 1892 au 4 mai 1896, chef de l'Opposition (1887-1890), ministre des Postes dans le cabinet Tupper du 1^{er} mai au 9 juillet 1896. Il fut candidat défait aux élections fédérales de 1896 dans le comté de Chambly-Verchères et de 1900 dans le comté de Bagot (voir *Répertoire des parlementaires québécois 1867-1978*, p. 543-544). Il avait étudié le droit au cabinet d'Hector Fabre (voir n. 52) et de Louis-Amable Jetté (voir n. 55).

52. Hector Fabre (1834-1910) fut directeur de l'*Ordre*, du *Canadien* et directeur-fondateur de l'*Événement* de Québec. Candidat défait dans le comté de Québec en 1873, il fut sénateur de 1875 à 1882, alors qu'il fut nommé commissaire du gouvernement canadien à Paris (voir J. K. Johnson, *The Canadian Directory of Parliament, 1867-1967*, p. 194). Lors de l'assemblée du 21 avril 1878, le « spirituel sénateur » Fabre aurait passé « en revue avec une ironie mordante les principales mesures proposées par le cabinet de Boucherville » (le *National*, 22 avril, p. 2).

53. Henriette Dessaulles écrit ce mot avec une majuscule, peut-être parce qu'elle lui attribue une signification particulière. De fait, il s'agit de tréteaux sur lesquels montaient les orateurs lors d'assemblées politiques en plein air.

54. Frédéric-Liguori Béique était avocat et homme d'affaires prestigieux mais piètre orateur — il bégayait. Associé de L.-A. Jetté, il avait travaillé à l'élection de ce dernier à la Chambre des Communes contre G.-É. Cartier dans le comté de Montréal-Est. Il fut nommé au Sénat par Wilfrid Laurier en 1902. « Il fut toujours libéral en politique et fut un des fondateurs du journal le *Canada* »

1555 sin hésite, bredouille, et c'est un soulagement quand il termine son petit discours⁵⁵. [...] Monsieur [...] [dis]tingué, [...] le pôle [...] qui s'expr[ime] [...] correctement [...] une machine [...] sans inflexion [...] [fi]gure impassible [...] fait penser à [...] bon-homme de bois qui parlerait mécanique[ment].

1560 Tous ces messieurs ont parlé très longtemps et ont dit très peu de choses -- ils faisaient surtout des phrases a effet. J'ai été surprise d'apprendre que cette assemblée est considérée comme importante dans la présente campagne électorale.

Cela me fait conclure que les hommes s'en font accroire !

[...] avril⁵⁶

1565 [...] soir, « L'a-[...] ». C'était [...] et c'est [...] musique [...] aime pas. [...] fut manqué [...] de bon. [...] ai joui de cette [...]

1554 il [D lut S termine] son

(M^{me} F.-L. Béique, *Quatre-vingts ans de souvenirs*, p. 69). F.-L. Béique aurait pris la parole après la bagarre, pour dénoncer vigoureusement les assaillants, selon *la National*; pour « féliciter ces assommeurs d'avoir chassé les conservateurs de l'assemblée », selon *le Nouveau Monde*, qui le qualifie d'« entremetteur des jobbeurs Lachinois ». Selon *la Minerve*, l'assemblée, qui avait déjà duré plus de quatre heures, se serait terminée avec les bagarres : « M. Béique, resté avec les criards, se mit [alors] en frais de haranguer dans le désert. » Lors d'assemblées antérieures, les vendredi 5 avril et dimanche 14 avril, il avait prononcé des discours en faveur du candidat libéral, Jacques Grenier (voir *Courrier*, 11 avril 1878, p. 3 et 16 avril 1878, p. 3).

55. Le coin supérieur du feuillet a été déchiré et enlevé. La partie manquante affecte la forme d'un triangle dont le côté horizontal mesure 9 cm et le côté vertical, 11 cm. Outre J. Grenier, L.-O. Taillon, H. Fabre, F.-L. Béique et l'échevin Robert qui en était le président, les orateurs lors de l'assemblée du 21 avril 1878 furent L.-A. Jetté, L.-O. Loranger, S. Pagnuelo et F.-X. Archambault. Les fragments du *Journal* semblent décrire L.-A. Jetté, qui aurait récité « son petit boniment composé de quantités d'extraits de journaux qu'il lut à perte d'haleine sans le moindre à-propos » (*la Minerve*, 22 avril 1878, p. 2). Louis-Amable Jetté (1836-1920), associé de F.-L. Béique, avait été élu député libéral de Montréal-Est à la Chambre des Communes en 1872. Réélu en 1874, il ne fut pas candidat en 1878. Il fut professeur de droit civil à l'université Laval de Montréal (1878-1898), juge à la Cour supérieure pour le district de Montréal (1878-1898, 1908-1911) et lieutenant-gouverneur de la Province de Québec (1898-1908) (*Répertoire des parlementaires québécois 1867-1978*, p. 291-292).

56. Verso du feuillet déchiré décrit en n. 55.

soirée au théâtre⁵⁷. [J'ai été] amusée par l'au[ditoire], les toilettes, les [lu]mières.

[C]'est curieux d'observer tant de monde... et de penser que chaque personne là a son histoire, qu'elle souffre, qu'elle aime, qu'elle est inquiète ou heureuse, sans que rien dans son apparence ne puisse nous le révéler. 1570

Il faut que le mensonge nous soit bien naturel pour que nous réussissions si bien à masquer nos impressions !

Une lettre de petite Jos m'annonce qu'elle accepte l'invitation de Céphise. Nous nous rendrons toutes deux chez le juge Dorion⁵⁸ la semaine prochaine, pour y passer une semaine. 1575

Ces bons Dorion, je les aime en bloc, tous ensemble. Ils sont hospitaliers, simples, bons, et si unis entre eux.

Je ne suis pas contente de moi.. je ne vis pas — je flotte dans mes rêves ou je piétine dans la poussière... et cette vie vide ne me vaut rien. Je suis faite pour mieux. Si je pouvais voyager, 1580

1572 apparence [A ne] puisse 1573 naturel [R que] pour

57. De retour à Saint-Hyacinthe, le 9 mai (voir *infra*), Henriette Dessaulles note qu'elle a « passé une dizaine de jours [...] chez les Dorion ». Elle aurait ainsi quitté Montréal vers le 28 ou le 29 avril. Du lundi 22 avril au samedi 27 avril, deux théâtres y offraient des représentations. Au théâtre Royal on jouait, « pour la première fois au Canada », *la Dame blanche* (1825), opéra en trois actes, de François Adrien Boieldieu. Marietta Hassani, de l'Opéra de Vienne, y tenait le premier rôle ; on annonçait la participation de M^{me} Filiatrault, de M^{lle} Lavallée et de MM. Trudel, Labelle, Charest, Lefebvre et Chartrand, ainsi qu'un « Chœur de Montagnards Écossais composé de 50 voix choisies » et un « Orchestre de 30 de nos meilleurs artistes ». En lever de rideau, on jouait *le Cheveu blanc*, comédie en un acte, d'Octave Feuillet de l'Académie française (voir *la Minerve*, 20, 22 et 23 avril 1878, p. 3). Au théâtre du Champ-de-Mars on présentait *le Forgeron de Châteaudun* (1873), drame de Frantz Beauvallet, joué par M. et M^{me} Maugard, M. et M^{me} Génot ainsi que MM. Marcus et Combe (voir *la Minerve*, 20 avril 1878, p. 3 ; 24 et 27 avril 1878, p. 2).

58. Wilfrid Dorion (1827-1878), fils de Pierre-Antoine Dorion (député de Champlain de 1829 à 1838) et de Geneviève Bureau. Son frère Antoine-Aimé était alors juge en chef de la Province de Québec. Admis au barreau en 1850, Wilfrid Dorion fut l'un des fondateurs de l'Institut canadien et un collaborateur de *l'Avenir*. Il contribua à la fondation du *Pays*, dont il devint copropriétaire et directeur en 1858 : il y obtint la collaboration, entre autres, de Louis-Antoine Dessaulles. Il fut un partisan de Louis-Joseph Papineau et du libéralisme, ainsi qu'un adversaire de la Confédération. Suite à la victoire du parti libéral aux élections fédérales de 1874, il fut nommé juge de la Cour supérieure en 1875 (voir P. Sylvain, art. « Dorion, Vincislas-Paul-Wilfrid », dans *DBC*, t. X, p. 257-259).

m'ouvrir l'esprit, prendre contact avec le vraiment beau. Je voudrais de grandes ailes pour me sauver dans les beaux pays où
 1585 l'on cultive autre chose que des légumes comme nous !!

Saint-Hyacinthe, 9 mai

Je suis arrivée ce soir à cinq heures, et j'ai un vrai plaisir d'écrire avant de me coucher.

J'ai passé une dizaine de jours très agréablement chez les
 1590 Dorion⁵⁹. Jos n'a pu résister au désir de flirter avec chacun des trois garçons.. moi je suis trop... enfin je ne flirte pas, c'est antipathique à ma nature, mais je les ai trouvés gentils, surtout Charles, qui, sous ses airs bourrus, cache une nature délicate. Nous étions bons amis et l'ours, comme l'appellent ses frères,
 1595 était bien apprivoisé quand je partis.

J'arrive à la maison au milieu d'un *Breda*⁶⁰ monstre ! Maman en a la spécialité, hélas ! Il faut un grand courage pour se plonger dans ce chaos et essayer d'en faire sortir notre intérieur d'ordinaire si ordonné et si méthodiquement rangé !

J'ai passé longtemps à ma fenêtre ce soir, ce n'était pas gai !
 1600 Pas d'étoiles, de grands lambeaux noirs qui semblent vouloir envelopper le monde ! Et maintenant j'entends la pluie sur le toit. Je pleurerais si je m'écoutais. Papa est absent et la maison me semble misérablement vide sans lui ! Je ne m'habitue pas à
 1605 me passer de tendresse. Serai-je jamais aimée comme je le rêve ? Autrement, ce n'est pas *vivre*, c'est *être*, et ce n'est pas drôle !

59. Comme son frère aîné Antoine-Aimé, Wilfrid Dorion avait épousé l'une des filles du docteur Trestler de Montréal. De ce mariage étaient nés quatre filles, dont Céphise, et trois garçons : l'un était commerçant, un autre était alors étudiant en droit, et Charles était avocat, associé depuis quelques mois à MM. Geoffrion et Rinfret à Montréal (voir L. Lejeune, *Dictionnaire général [...] du Canada*, p. 526 ; P. Sylvain, *DBC*, t. X, p. 259 ; *l'Union*, 6 juin 1878, p. 2).

60. Voir *supra*, p. 123, 8 novembre 1874, n. 29.

11 [mai], samedi

Voilà que ce soir, enfin, ma chambre n'a plus l'air d'un bazar, elle est redevenue coquette, blanche et jolie. Je viens m'y reposer des poussières et des glaces d'en bas ! 1610

On m'avait reçue si... cordialement, que je m'attendais à une semaine au moins d'amabilités ! Mais crac ! le vent a tourné, et il faut me résigner à être aimable pour moi toute seule, puisque les autres ne se soucient pas de ma compagnie. J'ai beau avoir désappointement sur désappointement, je me flatte toujours, après une absence, d'une amélioration qui ne vient jamais. 1615

Ce que je fige dans cette froideur, et si la mauvaise humeur s'en mêle, je suis tout ébranlée et nerveuse et je n'ai plus de courage ! 1620

J'essaie de me raisonner et de me convaincre que la froideur n'exclut pas la bonté, et qu'il ne faut pas médire de ceux qui ont le cœur fait autrement que le mien. C'est probablement une promesse de paix et de bonheur pour eux ! 1625

Tout de même, je ne me changerais pas, même si c'était possible... puisque c'est ainsi que Maurice m'aime, car il m'aime, je me le répète pour me redonner du ressort.

Je devais me confesser, je me rendis à l'église et je revins sans faire l'effort ennuyeux. Cette confession qui revient régulièrement monotone, avec mes répétitions, et celles du confesseur, me paraît si inutile comme résultat. 1630

Je me figure autre chose de très beau : une grande ouverture d'âme de mon côté, beaucoup de divination, d'indulgence et de fermeté chez mon confesseur, il devra, en plus, *planer*, s'élever assez pour m'entraîner à sa suite ; pour cela, il faut que je puisse le vénérer ! 1635

C'est un rêve !.

Et c'est introuvable un directeur comme lui, mais avec lui, je deviendrais quelqu'un ! 1640

Mon expérience a été un peu décevante : *monsieur* P[rince], maladroit, curieux, froissant, malgré sa grande bonté ; *monsieur* R[aymond], exigeant, étroit, austère, il m'étouffait !

1645 Et tous ces jeunes prêtres que je vois à tour de rôle, dans l'espoir d'en trouver *un*, et à qui je dis mes fautes pour en avoir une absolution précipitée. Ils sont si affairés et c'est si insignifiant une âme de jeune fille !

1650 Au mois de Marie ce soir, j'ai prié bien *ferme* mais bien froid. Que le bon Dieu me vienne en aide, je suis tellement livrée à moi-même et je ne suis ces jours-ci que faiblesse et tristesse.

Ô toi, toi, si tu la voyais ce soir ta pauvre petite amie désespérée, comment lui dirais-tu qu'il faut être vaillante et bonne, et que tout ce rêve la tue ; qu'il faudrait mettre du sérieux et de l'utile dans sa petite vie creuse.

1655

13 mai

Je me décide enfin à me confesser ce soir. Je m'adressai à un tout petit vicaire blanc et rose, que je trouvai blotti dans un confessionnal, où je m'attendais au moins à voir autre chose qu'un enfant de cœur ! Il m'*administra* l'absolution, et je partis, pure
1660 comme le ciel d'aujourd'hui pour aller dire bonjour à Jos qui venait de recevoir une lettre de Maurice.

Elle me la laissa lire, j'y trouvai des choses qui me firent plus de bien à l'âme que la petite cérémonie de la sacristie !

1665 C'est laid de parler ainsi ? Je le sais... Mais je suis fâchée ! Comment retirer du bien d'un sacrement qui se fait comme une affaire ? J'ai dit mes péchés toujours les mêmes, des petites bêtises qui ne sont pas moi, à peine de moi, et aujourd'hui on m'a sorti ce qui suit comme allocution : « C'est très bien, ma chère enfant, je vais vous donner l'absolution ».

1670 Enfant lui-même ! Et si c'est si bien, il aurait pu ajouter : « continuez ».

Mais sait-il que j'ai une âme ? et qu'il faudrait lui parler de Dieu, de ses devoirs, l'aider à les voir et à les remplir, la relever quand elle défaille, la secouer si elle s'endort ? Sa chère enfant ! Eh oui ! je suis une enfant, mais je serai bientôt une femme, et on m'aura toujours traitée en enfant et je serai peut-être bien mal préparée à être autre chose ! 1675

Non, non, tout cet échafaudage de cérémonies, de gestes extérieurs, c'est vide, cela sonne dans les oreilles comme les vieilles cloches, mais cela ne dit rien à l'âme, et Dieu n'est pas représenté ici-bas, on ne le comprend pas, on ne le donne pas à ceux qui pourtant voudraient tant l'atteindre ! 1680

Viens toi-même, viens tout seul, me parler et me prendre dans Toi, pour que je m'y repose, je suis si si lasse !

14 mai 1685

J'ai communiqué ce matin. J'ai bien senti le bon Dieu et je lui ai demandé pardon de mon indignation d'hier. Je suis une lâche, et je cherche à accuser les autres des lacunes que je constate en moi !

C'est aujourd'hui le mariage de monsieur C[asgrain]⁶¹, un des amis de Maurice. Il est un peu diable ce monsieur Tom ! Je me demande comment ce mariage réussira. Elle est très jolie et gracieuse, mais pas bien intelligente, et il faudrait le prendre un peu par l'esprit pour le garder longtemps, ce fantasque et spirituel Tom ! 1690
1695

1680 vieilles [D choses S cloches], mais

61. Tom Chase Casgrain épousa, en l'église paroissiale de Notre-Dame de Québec, Marie-Anne Louise Le Moine, fille d'Alexandre Le Moine, notaire, et de Julie Henriette-Émilie Massue. Selon le *Répertoire des mariages de Notre-Dame de Québec (1850-1908)* (p. 91 et 313), c'est le 15 mai 1878 que le mariage eut lieu. Le 16 février 1915, à Paris, il épousera en secondes noces Marie-Louise Berthiaume, veuve de René Masson. Sur Tom Chase Casgrain, voir *supra*, p. 223, 2 novembre 1875 et n. 90.

17 mai

1700 Une jolie journée douce ! Pourquoi ce beau bonheur ? Mon Dieu, simplement parce que l'air est léger, les arbres verts, les oiseaux jaseurs, le ciel bleu, et que moi je suis bien vivante, et que toutes ces jolies choses me chantent que Maurice m'aime et que je leur réponds que je l'aime tout autant ! C'est bien assez pour me mettre au cœur une grande lumière et me faire remercier le bon Dieu de cette joie.

18 mai

1705 Je cueillais des fleurs au jardin, après souper, quand arrivèrent Blanche, son frère⁶² et Jos, qui venaient me demander de traverser chez le juge⁶³. Je les installe sous les pins, et je leur demande un quart d'heure pour faire ma toilette.

1710 C'est court quand il faut mettre tant de choses, j'ai souhaité dix fois d'être une sauvagesse. Cela simplifierait les détails de toilette !

La soirée fut agréable. J'eus une discussion avec le juge !

1715 Il prétendit, avec son emphase ordinaire et son air le plus Pontife⁶⁴, qu'une femme qui sait lire, écrire et compter un peu, en sait suffisamment pour être une bonne maîtresse de maison et une épouse parfaite.

— Parfaite pour un mari imbécile ! fis-je étourdiment.

Il lève les sourcils dans un étonnement comique à voir, me regarde bien, pour s'assurer de ma hardiesse, et reprend son

1701 leur [D dis S réponds] que 1704 mai // [R J'étais D à S Je] cueillais

62. Blanche Sicotte et son frère Arthur.

63. Louis-Victor Sicotte (voir *supra*, p. 364, 14 août 1877, n. 42), qui habitait au village de La Providence, de l'autre côté de la rivière Yamaska.

64. Le chanoine Choquette, qui connut Louis-Victor Sicotte, le décrit ainsi : « Taille un peu au-dessus de la moyenne, teint clair, traits délicats, toujours totalement rasé lorsque ses contemporains étaient barbus de quelque façon, parole mesurée, habillée de respect et se pesant au passage, tout, dans sa personne, dans sa démarche, dans ses gestes impressionnait et semblait, dirait un malin, viser à l'impression » (C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 258).

ton lent et solennel pour soutenir son idée. — Je riposte avec beaucoup de feu, et il me regarde comme s'il ne m'eût jamais vue. 1720

Eug[ène] arrive au cours de la discussion, m'entraîne pour une valse, et je vois qu'il se mord les lèvres pour ne pas rire devant son père. 1725

— Savez-vous, Henriette, que mon père rencontre rarement une personne qui ose le contredire.

— Tant pis ! c'est pourquoi il s'habitue à dire des choses absurdes.

Je lui raconte la discussion, et il m'avoua n'avoir jamais eu le courage de discuter avec ce Jupiter tonnant. 1730

Je revins avec monsieur D[elorme]⁶⁵, qui insista pour m'accompagner malgré une protestation peu polie de ma part. Il me trouva distraite et me dit que je réservais mes maussaderies pour lui. Je lui assurai que je n'y mettais pas de mauvaise volonté. Il n'a pas compris, le nigaud ! 1735

Jos et Arthur continuent à jouer la comédie de l'amour, c'est tout à fait curieux de les observer.

19 mai

Anniversaire de la mort de Rosalie. Comme elle doit être bien au ciel ! Si c'était fait, je voudrais y être. Mais l'horrible mort par laquelle il faut passer ! J'en frissonne d'y penser ! 1740

Ce soir Jos et Arthur sont venus me chercher pour une promenade loin. Nous avons rencontré les Delorme en voiture, *l'exécrable* Émile sauta à terre et vint me demander la permission de marcher avec moi ! J'étais amortie, nous nous sommes ennuysés en paix. La soirée était délicieuse, j'aurais tant joui d'être seule ! 1745

1723 au [D courant S cours] de 1727 personne [R assez] qui

65. L'un des fils de Louis Delorme, probablement Émile. Voir *infra*, 19 mai, où il est question de « *l'exécrable* Émile » Delorme, et *supra*, p. 370, 24 septembre 1877, n. 47.

1750 Lettre de Maurice à Jos. Il la charge pour moi de choses très tendres qu'il n'ose jamais me dire. Je les recueille, ces douceurs, avec un soin jaloux, j'en vis, j'en rêve !

Saura-t-il jamais comme je l'aime ?

20 mai

1755 Dans quelques semaines Maurice sera ici — j'y pense continuellement, j'essaie d'imaginer comment seront les choses.. se décidera-t-il à venir faire visite à maman ? Il le faudrait, autrement ce sera une situation impossible !

1760 Maman veut que nous recevions tous les samedis soir. Elle le fait par bonté pour moi, car pour elle c'est une fatigue sans plaisir, mais franchement je préférerais qu'elle y renonçât, rien ne m'ennuie comme de recevoir chez nous. Devant elle, je suis paralysée et je ne sais pas me rendre aimable : j'ai toujours, d'ailleurs, l'impression que nos invités s'ennuient et sont gênés. Je n'ose pas dire tout cela ! Je ne serais pas comprise et on m'accuserait d'ingratitude.

1765 M[aurice] est à se préparer pour l'examen final. Cela me préoccupe : il doit se fatiguer et être inquiet, et d'y penser me met un poids sur le cœur qui m'empêche de respirer à l'aise !

1770 Il fait idéalement beau, oh ! cette douceur du printemps, qu'elle est exquise.. on voudrait être heureuse, heureuse dans cette fraîcheur parfumée !

1775 *Monsieur D[elorme]* a passé la soirée ici, l'affreux ! et dire qu'il faut recevoir et faire bonne figure à des gens comme lui. J'en suis presque malade tant cela m'a coûté d'efforts pour être polie. J'aurais voulu me voir ! Je devais être très.... *lointaine* comme dit Maurice en taquinant quand il me trouve trop froide et réservée.

Am[édée]⁶⁶ fait la cour à Jos, toujours sans succès. Elle devrait le congédier une fois pour toutes. Il l'aime et elle ne l'aimera jamais, c'est de le lui dire.

1780

Je n'aime pas à la voir distribuer ses sourires et ses amabilités à tous ces différents malheureux qui sont sous le charme. On l'accuse de coquetterie, je la défends de toute la force de mon affection pour elle, mais je sais bien qu'elle mérite un peu le blâme, et qu'elle pourrait rendre très claires certaines situations imprécises. Am[édée] par exemple : il en sèche sur pied, le malheureux ! Je le plains, quoique je ne l'aime guère. Un homme qui aime donne ce qu'il a de meilleur, et c'est un don qu'on peut repousser, mais ne jamais l'accepter pour le mépriser ou en faire un jouet.

1785

1790

J'ai parlé à Jos dans ce sens, plusieurs fois. Elle rit, elle appelle mes idées des *planitudes*, dit que nous ne comprenons pas les choses de la même façon, et qu'elle s'amuse bien innocemment.

Je suis fatiguée et tout me paraît bien difficile et bien triste !

1795

Vendredi

Plusieurs jours sans écrire, je ne vis pas, je remue, je m'agite, je ne m'occupe ni de ce que je dis, ni de ce que je fais ! Je pense uniquement à lui, qui est en plein dans l'épreuve. Ne pouvoir rien, rien !

1800

Je prie pourtant et avec presque de la ferveur.

Et il faut cacher tout ce tourment, car maman s'en scandaliserait si elle soupçonnait la cause ! Je voudrais être loin de ceux qui me parlent et qui s'attendent à une réponse. J'ai marché deux heures du côté de la campagne afin de ne plus voir personne.

1805

66. Amédée Durocher (né en 1854), fils de Jean-Baptiste Eusèbe Durocher et de Césarie Préfontaine. Il était le frère d'Henriette Durocher (voir *supra*, p. 123, 23 novembre 1874, n. 31 ; p. 366, 21 août 1877, n. 44). Il aurait été inscrit au Séminaire de Saint-Hyacinthe en 1865 (C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. II, p. 285). En 1871, il était commis, et en 1881, gérant de banque (Recensement, 1871, f. 85 ; *ibid.*, 1881, f. 8).

À quoi je songe durant ces longues promenades solitaires ?
 Je m'imagine notre premier revoir... ou bien je l'entends me re-
 procher mes *cruautés* ! Je lui réponds, je m'excuse -- et dans ces
 1810 jolies songeries, je lui dis des douceurs auxquelles je ne l'ai pas
 habitué. Il a des yeux ravis ! Il m'embrasse les mains, et je ferme
 les yeux tant c'est bon !

Mais une vache beugle ou un homme passe, et me revoilà
 dans la poussière, arrachée à mon rêve et obligée de.... recom-
 1815 mencer !

Lundi 3 juin

Une affreuse nouvelle qui me bouleverse ! Les journaux du
 soir annoncent la mort subite du juge Dorion⁶⁷. Trois semaines
 à peine que nous étions chez lui, comme il paraissait fort ! Et si
 1820 cordialement hospitalier, si gai, si parfaitement aimable.

Aura-t-il eu le temps de se reconnaître ? Son hostilité pour
 la religion était-elle réelle, ou une pose, et à la dernière minute
 vous a-t-il appelé, mon Dieu, d'un appel sincère qui vous a fait le
 prendre en vous ? Je l'espère, parce que je vous crois infiniment
 1825 bon, et que vous ne pouvez repousser un homme juste et bon,
 parce qu'il refuse de s'astreindre aux cérémonies extérieures du
 culte.

Cette fin subite me terrifie. Oh les pauvres désolés, comme
 ils doivent souffrir. Leur père, si je perdais le mien ainsi !

Je vais écrire à Céphise, quoi lui dire ? que je la plains ?
 1830 Oh ! les mots !

1819 peine [R *et*] que

67. Wilfrid Dorion (voir *supra*, p. 441, [...] avril 1878, n. 58, et p. 442, 9 mai 1878, n. 59) mourut le dimanche 2 juin à 17h30, d'une syncope. La nouvelle ne parut que le 4 juin dans le *Courrier* (p. 2), qui reproduisait un article de la *Minerve* du 3 juin. Le 6 juin, l'*Union* annonçait la nouvelle en reproduisant le même article de la *Minerve* et un autre provenant du *National* du 3 juin. Voir aussi L.-O. David, « L'hon. juge Wilfrid Dorion », *l'Opinion publique*, 13 juin 1878, p. 277.

6 juin

Je ne sors pas, je ne vois pas Jos, je ne lis pas, je ne fais pas de musique, je parle le moins possible, je ne travaille pas ! Tout est négatif en moi. Je m'en veux, je me sens idiot et je n'ai pas assez de volonté pour réagir contre cet engourdissement. 1835

Les Dorion non seulement perdent leur père, mais sa mort, en ce moment, entraîne leur ruine complète. Pauvres jeunes gens si ambitieux — et les jeunes filles habituées au luxe et à une vie si facile ! 1840

Samedi 8 [juin]

J'ai enfin réussi à surmonter l'étrange tristesse qui m'abat-tait. Je me trouve ridicule, c'est un acheminement vers la saine Raison.

J'ai si honte de moi quand je pense à ces jours inutiles et perdus, où ma volonté n'a pas su résister à des impressions exagérées ! 1845

Recommençons, pauvre petite âme à moi, essayons de voir mieux et de ne pas souffrir inutilement. Ça use le cœur pour rien ! 1850

Dans la soirée

Une dépêche télégraphique annonce à monsieur S[aint]-J[acques] que M[aurice] est arrivé premier dans ses examens, il gagne la médaille du gouverneur⁶⁸ et une forte somme d'argent comme prix de droit romain. 1855

68. « On nous informe que cette ville vient d'être spécialement honorée en la personne de l'un de ses enfants : M. Maurice St-Jacques, le fils d'un de nos plus respectables citoyens, vient de remporter, au concours ouvert à cet effet, la Médaille d'or Dufferin, à l'Université Laval, à Québec. On sait que M. Maurice St-Jacques étudie le droit et qu'il doit obtenir, ces jours-ci même[s], la licence qui lui permettra de pratiquer comme avocat. C'est donc comme élève de la faculté de droit qu'il a concouru et qu'il a été victorieux. Ce monsieur avait pour concurrents 3 des meilleurs talents de l'Université, messieurs Frémont, de Québec, qui a remporté la médaille d'argent, Archambault, fils de l'hon. Archam-

Ce fut, ce soir, le sujet de conversation au souper, et un chapelet d'éloges sur M[aurice], son talent, son travail, éloges bien mérités, certes, mais singulièrement étranges dans la bouche de maman. Elle peut avoir beaucoup de bon sens, mais elle
1860 manque certainement de logique !

Je suis très heureuse et très fière de lui, mais pas du tout surprise. C'est comme si je me fusse toujours attendue à ce beau succès.

Je suis entrée à l'église pour remercier Dieu de l'avoir béni et aidé. Je vais lui écrire dix mots de félicitations.. il me semble impossible de rester muette quand tous, même les indifférents, lui diront un mot amical et flatteur.
1865

Et ma promesse d'ailleurs s'étendait aux années d'université, et c'est à peu près fini puisqu'il est avocat et que ce sont des formalités qui le retiennent à Québec. Et puis j'aurais mille fois tort que je le ferais quand même !
1870

Ô ma vertu, c'est toi qui es lointaine !

Vendredi 14 juin

Est-ce vraiment possible ? Maurice arrivera au commencement de la semaine... peut-être ! Moi, je le crois difficilement, et, cependant, je le crois, puisque je suis si heureuse ! Jos a veillé avec moi au jardin, et elle m'a dit *cela*, tout tranquillement, *avant de partir*, comme si c'était une chose insignifiante ! Je l'ai secouée, la vilaine... et je paraissais furieuse pour cacher la grande émotion qui me remuait si profondément. Le voir, l'entendre, le savoir tout près... ce sera ravissant malgré tout les désappointements et les ennuis que je devine !
1875
1880

1868 années [R d'étu] d'université 1869 sont [R les] des

bault, de l'Assomption, et Drolet de Québec ; et ce n'est qu'après une lutte très vive où les talents seuls étaient en jeu, que notre jeune concitoyen a remporté la victoire » (« Honneur au mérite », *Courrier*, 13 juin 1878, p. 2). *L'Union* rapporte la même nouvelle, plus brièvement (13 juin 1878, p. 3) ; le 22 juin, le *Courrier* signale que des amis de Maurice lui offriront à son retour « une superbe pipe en écume de mer et un pot à tabac » (p. 3).

Il sera donc ici pour le bal, le 24, car c'est décidément fixé au 24. Où le verrai-je pour la première fois... pourrai-je lui parler ou serai-je étranglée ? Ô petite moi étrange, que je t'aime peu quand tu fais la petite bête ! 1885

17 juin

Comme tout se fait joli pour le recevoir ! Jamais le ciel [ne] fut plus doux ni l'air plus parfumé — les roses commencent à fleurir, les grands lis s'ouvrent, et leur parfum m'arrive par la fenêtre grande ouverte... et mon âme est comme les fleurs, elle s'ouvre, elle s'épanouit, et elle attend, non dans le calme de ces exquis choses, mais dans une fièvre d'impatience qui m'empêche de tenir en place, je vais, je viens, je chante, je rêve, je piétine pour que les minutes *marchent* plus vite ! Et depuis trois jours voilà ma vie. Une jolie petite vie bien inutile quand on ne voit pas le fond ! Mais en réalité, elle est utile, puisqu'elle me met l'infini dans le cœur, puisque je me sens vivre d'une vie ardente qui me met des « rayons dans les yeux », assure Jos en me taquinant. 1890

20 [juin]

Seigneur, si vous avez dans votre beau royaume, du calme, de la raison, de la modération, enfin ce qui fait les gens sensés, vite, jetez-m'en un peu avec la poussière d'or qui danse dans le soleil ! Je crois bien que tout cela me sera très utile ! 1905

22 [juin]

À neuf heures, Éliza arrive dans ma chambre, tout essoufflée : « Jos te fait demander à la clôture tout de suite. » Je cours, je vole, et j'arrive hors d'haleine à la clôture où je trouve Maurice et Jos ! Pour le coup, je pensai étouffer et je ne pus que ten- 1910

1888 ciel [A fut] plus 1895 pour [A que] les 1897 utile, [R cette vie,] puisqu'elle

dre la main qu'on serra bien fort. Jos, sous prétexte d'aller chercher un livre, nous laissa seuls. Oh le cher revoir exquis, sans une ombre... j'y aurais passé ma journée dans ce joli coin de verdure... mais le Seigneur, ayant entendu ma prière, m'avait
 1915 donné assez de raison pour que je pense à partir au bout de vingt minutes. Il protesta vivement, et je nous accordai cinq minutes de plus.

— Tu me comptes les minutes, et j'ai tant désiré te voir, tu es méchante !

1920 — Je ne puis pourtant pas passer la journée assise sur ce po-teau de clôture ! Vous ignorez peut-être, monsieur Maurice, que j'ai dix-huit ans ! Et qu'on m'en rebat les oreilles, de ce qu'il faut faire et ne pas faire à dix-huit ans !

— On ne te voit pas, de la rue ?

1925 — Dommage ! Mais on pourrait me voir des deux maisons, et je tiens à mes jours !

— Dix-huit ans, comme tu es vieille ! Peut-on m'aimer à dix-huit ans ?

— On essaiera !

1930 Et je dégringolais de mon fauteuil aérien quand arriva Jos, scandalisée de la longueur de la... minute !

Et il est revenu pour toujours ! Oh ! la joie !

Il doit venir faire visite à maman demain. Ce que je n'y serai pas !!!

1935

23 [juin]

Je me sauvai à deux heures, je revins à six, et on me dit que M[aurice] était venu en mon absence. J'entrai au salon, et je le trouvai joli parce qu'il y avait passé. Et demain soir je le verrai, je danserai avec lui... et ce n'est pas un rêve !

25 [juin] 1940

Le bal ! Y étais-je réellement ? C'est un souvenir confus et exquis de toilettes légères, de lumières, de musique entraînante, tout cela le cadre, et nous deux les personnages, lui, si tendre sous son apparence correcte et froide, moi, je ne sais plus ! heureuse et vibrante, un peu tremblante, ne voyant que lui et craignant qu'on s'en aperçoive. 1945

J'ai dansé deux fois avec lui et nous étions ensemble pour le souper. Au départ Maman était très occupée avec les invités, il m'entraîna au boudoir et pria pour que je promette d'aller en chaloupe, mercredi avec lui. 1950

— Et Jos ?

— Le faut-il ?

— Monsieur Salomon, vous perdez décidément la tête ! C'est impossible cette promenade seule avec vous ! Amenons Jos et Arthur, ainsi nous causerons à l'aise. 1955

— Alors, tu promets ? et s'il pleut, ce sera jeudi ?

— Oui, je promets, si toutefois je ne rencontre pas trop d'opposition, car je ne m'en cacherai pas.

— Naturellement, je n'y songeais pas, non plus. Ma chérie, quand tu me dis *vous*, je regrette l'autrefois ! 1960

— Ne regrettez rien, c'est *mieux* maintenant !

— Dis-moi que tu m'aimes !

Je lui tendis la main en souriant :

— Bonsoir, toi, à jeudi !

Si je l'aime ! Qu'il ouvre les yeux et qu'il voie ! 1965

26 [juin]

Rencontré M[aurice] chez son père devant toute la famille : nous nous disions *vous* tous les deux, c'était glaçant ! Il descendit l'escalier et vint me conduire à la barrière, il me dit que nous irons demain en chaloupe avec Jos et Arthur. Cela très rapide- 1970

1944 sous [D ses S son R apparences correctes] et 1968 vous [A tous les deux], c'était

ment, car je ne m'attardai pas à la barrière et je ne lui donnai même pas la main.

1975 Avec toutes mes exigences, je suppose que je viendrai à bout de me rendre très malheureuse, parce que nous ne nous voyons pas du matin au soir ! Je me déteste !

27 [juin]

1980 Miracle ! Le projet n'est pas allé à l'eau, mais nous conduisit sur l'eau, où notre promenade dura deux heures, absolument parfaite comme... comme tout ! C'était, depuis trois ans, la première causerie si longue et si à l'aise, sans personne devant qui il fallait nous surveiller afin de ne pas laisser lire nos impressions sur notre figure. Jos et Arthur, à l'autre bout de la chaloupe, étaient trop occupés d'eux pour s'inquiéter de nous !

1985 Oh ! les questions de ce cher curieux ! Comme il a voulu savoir tout de ma vie durant ces longs mois.

Que ce fut bon ! Que ce fut bon cette espèce de confession à lui, comme je sentais qu'il m'aimait -- Je suis revenue comme imprégnée de bonheur ! Et le petit nuage de rigueur apparaît à l'horizon, Maurice partant samedi pour une dizaine de jours !

1990 Notre promenade fut critiquée : trop longue, il est trop tard, pas convenable ! Qu'importe ! Toutes les gronderies ne l'empêcheront pas d'avoir été, d'être encore, puisque notre vie s'enrichit de ces deux heures exquises.

1995 *Elle* trouvera toujours à redire à mes rencontres avec M[aurice]. Je m'en fiche ! L'expression gamine me soulage -- --

28 [juin]

Il est parti avec Jos, ils passeront la semaine à Québec. Tout est terne, le soleil s'est éteint, les oiseaux sont malades et chantent faux, les fleurs ont soif et se fanent -- --

Je m'étais promis de ne pas me plaindre et de prendre joyeusement mon parti de l'inévitable, mais à quoi bon me jouer la comédie et me faire des grimaces ? Je suis ennuyée et triste et je voudrais — Oh ! tout ce que je voudrais ! 2000

Emma B[eaudry]⁶⁹ arrive ici demain — elle est gentille et en essayant d'être aimable cela passera le temps ! 2005

5 juillet

Une belle paresse que je ne me reproche pas trop : d'abord parce que j'ai beaucoup d'indulgence pour mes vices, et puis, j'aurais écrit de pires insignifiances que mon simple ordinaire !

Ni Maurice, ni Jos ! Le monde vide quoi ! Pire que vide ! Rempli de Charles, de John's, d'Arthur, d'Émile ! Ce que j'en ai eu d'eux ! J'aimerais à les réduire en poudre pour les faire avaler aux gens qui en ont assez de la vie ! 2010

Demain, nous commençons nos réceptions du samedi. Que les grands pouvoirs d'en haut me viennent en aide. Je me sens stupide ! 2015

Emma et Alice sont gaies, s'entendent bien et se passent de moi très bien, ce qui me ravit et me laisse toute ma liberté.

À quoi je l'emploie ? À flâner, à rêver, à luner, suivant les heures ! 2020

Dimanche 7 [juillet]

La soirée fut animée et tous parurent s'amuser. Moi j'aurais voulu les planter là et aller dormir dans mon grand lit où a

2014 samedi [D , que S . Que] les

69. Emma Beaudry (née en 1861), fille de Joseph Beaudry et d'Émilie-Anne Trudeau. L'un de ses frères, Louis Joseph Henri, épousera Alice Dessaulles en 1887 ; un autre de ses frères, Joseph, épousera Marie Papineau (voir *supra*, p. 171, 6 juillet 1875, n. 49) en 1892. Par ascendance maternelle, les Beaudry étaient parents des Papineau (« Généalogie Papineau », f. 133 et 184).

2025 dormi ma grand'mère⁷⁰. Preuve que je suis aussi sage qu'elle. Vouloir sagement dormir quand on valse au salon ! Eh ben, oui, on vieillit, on vieillit !

2030 Et aujourd'hui, grande réception « Sous les Pins » : Jos, Alice, Emma B[eaudry] et moi recevions les visiteurs, qui arrivant toujours, et ne partant pas, finirent par être une quinzaine. Ils fumaient leurs cigares, nous mangions des chocolats, et nous disions des folies et ce fut très amusant !

Nous irons sur l'eau après souper — il n'y sera pas et ce sera peut-être É[mile] [Delorme] qu'on me donnera comme voisin ! J'en frissonne d'appréhension !

2035 9 juillet

2040 Hier soir très ennuyeuse soirée chez les Henshaw. Ce soir⁷¹ belle promenade sur l'eau. Je répondais par monosyllabes, puis par signes et on finit par me laisser en paix, jouir du ciel clair et de l'eau étincelante, de mes souvenirs, de mes rêves ; je suis revenue tout heureuse d'avoir été pénétrée par la beauté de cette nuit si calme.

2045 Depuis quelques jours, la chaleur est accablante. Je passe des heures sous les pins avec ma corbeille à ouvrage et un livre sur la table — je ne travaille ni ne lis ! Je ne pense même pas, je jouis de vivre et de voir toute la vie autour de moi malgré la silence des après-midi brûlants.

70. Rosalie Papineau (1788-1857), fille de Joseph Papineau et de Maric-Rosalie Cherrier, qui, le 21 février 1816, avait épousé Jean Dessaulles (1766-1835).

71. Une lettre d'Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa, le 10 juillet 1878, corrobore la chronologie du journal : « dimanche après-midi [7 juillet] nous avons reçu des visites de monsieurs sous les pins, sur invitation ils sont restés jusqu'à l'heure du souper ». « Lundi nous eûmes une soirée chez ton cher gros admirateur Charly [Henshaw]. » « [...] hier soir nous allâmes en chaloupe. Nous étions J[ules], M^r Durocher, M^r Turcot, M^r Ostell, Jos, Emma, Alice et moi, Amélie n'a pas voulu venir. Elle a beaucoup perdu, nous avons eu un fun vert malgré la boucane.. » Le début de sa lettre fait allusion à la chaleur : « Veux-tu, je t'en prie, m'envoyer 3 caisses d'éponges, je ruisselle, je fonds ! ! » (fonds privé).

13 [juillet]

Du bonheur à bonne heure ! J'étais au jardin avant déjeuner, cueillant des fleurs, en imitant le cri des oiseaux me sentant si enfant, si heureuse sans savoir pourquoi, que lorsque Jules⁷² vint me chercher pour le déjeuner j'acceptai son offre de courir pour un prix mystérieux qu'il me promettait. Je pars comme une flèche et j'arrive, les cheveux tombés, essouffée, m'abattre sur les marches de l'escalier trois secondes avant lui. 2050

— Mon prix ! je lui crie hors d'haleine. 2055

Il se penche à mon oreille :

— Il est arrivé cette nuit, j'étais à la gare, je

Je lui donnai une petite tape sur la tête :

— Et voici ton prix ! grand taquin.

Mais c'était vrai ! 2060

Et je l'ai vu, car, étant censée ignorer son arrivée, j'allai chez Jos à quatre heures. Elle nous laissa seuls quelques minutes. J'étais très émue, et je n'avais plus rien à dire. Nous étions restés debout près du piano où j'avais cherché de la musique avec Jos : Maurice prit ma main. 2065

— Il y a si longtemps que tu ne me l'as laissée cette chère petite main, dis, chérie, es-tu contente de me revoir ? Pourquoi ne dis-tu rien ? (souriant) Tu ne m'aimes plus je parie.

— Justement, et cela me gêne de vous le dire ! Et le bon éclat de rire qui accompagna la déclaration me remit à l'aise. 2070

Je lui annonçai mon départ en pèlerinage⁷³ demain. Il grogna un peu : la foule, la fatigue, on va à Québec pour s'amuser et

72. Jules Laframboise, né en 1862, dixième enfant de Rosalie Eugénie Des-saulles (sœur de Louis-Antoine et de Georges-Casimir) et d'Alexis Maurice Laframboise. Le 16 septembre 1886, il épousera Elizabeth Buckley (« Généalogie Papineau », f. 94).

73. Le 25 juillet 1878, un entrefilet de *l'Union* signale que « Le sanctuaire de la Bonne Sainte-Anne, à la côte de Beaupré, est tous les jours le rendez-vous d'un nombre considérable de pèlerins » (p. 3). À la même date, une autre nouvelle rapporte que huit cents pèlerins des paroisses de l'Ange-Gardien et de Farnham y auraient été témoins de deux miracles. L'année suivante, *l'Union* rapporte : « Le pèlerinage à Ste-Anne, sous la direction du Révérend M. St. Georges a été un grand succès. Sept cents personnes y ont pris part » (« PÈLERINAGE », 25 juillet 1879, p. 4).

voir, et non en pèlerinage... Enfin des raisons sans fin pour me retenir.

2075 — Tout cela importe peu, cela me fait plaisir d'y aller, et je veux que vous m'approuviez.

— Mais en voilà une histoire ! Je ne puis approuver après ma critique de tout à l'heure.

— Il le faut, pourtant, ou bien je n'aurai plus de plaisir !

2080 Il me regarda dans les yeux, je rougis, il serra ma main que je voulais retirer.

— Tu ne devines pas, quel pouvoir tu as sur moi, et qu'il n'y a ni raisons, ni raisonnement qui tiennent devant ta chère volonté. Tout ce que je désire, c'est qu'un jour tu m'aimes comme

2085 je t'aime.

Je ne répondis pas, il garda ma main dans la sienne jusqu'au retour de Jos — je me sentais non la main mais le cœur emprisonné dans sa main, et palpitant comme le petit oiseau blessé que je tins ainsi hier dans la mienne !

2090

19 juillet

Le voyage⁷⁴ s'est fait sans encombre et vraiment sans beaucoup de plaisir... j'étais triste et je n'ai pu m'expliquer pourquoi.

Ce soir je rencontrai M[aurice] à un exercice de chant, je ne le vis seul qu'au retour. Il me fit remarquer que je l'avais traité
2095 « comme tout le monde » toute la soirée.

— C'est qu'il y avait beaucoup de monde, je suppose, d'ailleurs...

— D'ailleurs quoi ?

— Oh ! rien pour ce soir !

2100 — Rien d'aimable, j'ai peur.

— Au contraire, trop aimable pour un vilain monsieur comme vous ! Vous êtes exigeant et...

2076 m'approuviez [R d'y aller]. — Mais 2088 comme [R un] le

74. Vraisemblablement le pèlerinage à Québec, dont le départ aurait eu lieu le 14 juillet (voir *supra*, 13 juillet).

— Et toi de bien mauvaise humeur ce soir. Qu'y a-t-il ?

— Rien, rien ! fis-je impatiente et si nerveuse que j'aurais pleuré.

2105

Il me regarda surpris :

— Ma chérie, regarde-moi et que je voie ton joli sourire, dis-moi au moins que ce n'est pas contre moi que tu es fâchée.

— Non, c'est contre moi-même !

Et après l'avoir laissé, en montant à ma chambre, de grosses larmes m'aveuglaient et je ne sais pas pourquoi toute cette angoisse qui me serre le cœur.

2110

20 [juillet]

Oh ! la journée et la soirée bêtes ! Il est minuit passé et je ne pourrais dormir.

2115

J'étais à la gare à quatre heures, en voiture seule avec le domestique pour y porter des lettres. Maurice qui attendait ses amis, vint me parler et me demanda si j'allais au « Mille⁷⁵ » pour la partie de La Crosse⁷⁶.

2107 et [D avec ton S que je voie] ton

75. Piste de courses de chevaux au nord-ouest de la ville (aujourd'hui compris dans le secteur Bourgjoli de Saint-Hyacinthe), situé sur le lot de Rosalie Eugénie Dessaulles et désigné comme « *One Mile Race Course* » sur la carte de 1880 (H. W. Hopkins, *Atlas of the City and County of Saint-Hyacinthe*, p. 7). Le club de turf, inauguré en 1837, était la propriété de Georges-Casimir Dessaulles et de son beau-frère Maurice Laframboise. Au cours des années 1859 et 1860, des milliers d'amateurs s'y pressaient ; un train spécial du Grand-Tronc quittait même Montréal pour Saint-Hyacinthe à l'occasion des courses (voir Huguette Piérard, « Les loisirs à Saint-Hyacinthe 1859-60-61 », *le Courrier*, 27 septembre 1978, p. 3). À cette époque, le terrain était connu sous le nom de « *Mile End* » ; au cours des années 1870, les journaux le désignent comme le « Rond des Courses » (publicité, *l'Union*, 13 septembre 1877, p. 3) ou, plus communément, comme « le terrain des courses ».

76. Sur le jeu de crosse et sur la graphie de ce terme, voir *supra*, p. 361-362, 11 août 1877, n. 38. La partie du samedi 20 juillet, la première de 1878, opposait l'Indépendant de Saint-Hyacinthe à un club de Montréal : « Après l'arrivée du train de 4 hrs 40, samedi, tous se dirigeaient vers le terrain des courses, lieu de la partie, et à cinq heures la balle était lancée » (*Courrier*, 23 juillet 1878, p. 3). Maurice Saint-Jacques ne figure pas parmi les douze joueurs de l'Indépendant,

2120 — Non, il fait trop chaud.

Il parut désappointé mais n'insista pas. La conversation languissait, gênée, je m'excusai de ne pas attendre l'arrivée du train et de donnai à F[rançois] l'ordre de partir.

2125 De retour à la maison, Alice et Amélie⁷⁷ manifestèrent un grand désir de voir la fameuse partie et comme Jules était rendu et qu'Alice ne conduit pas, elles me demandèrent de les y conduire. J'hésitai, puis j'acceptai.

Aussitôt que Maurice me vit, il vint à la voiture, très surpris :

2130 — Te voilà, tout de même ! Il ne fait plus trop chaud ? (En se moquant de mon ton accablé.)

— Oui, il fait trop chaud et cela m'ennuie mais il l'a fallu !

Il me regardait sérieusement, il hocha la tête.

— Il fait chaud un peu et *on* est beaucoup capricieuse ?

2135 Je haussai les épaules et il dut me laisser pour retourner à son poste.

Et ce soir c'était notre réception ! Un embêtement ! Tous ces étrangers pour qui il fallait être polie ! J'étais engagée avec M[aurice] pour une danse. Je le priai de la causer, car la chaleur

2140 — « Décidément, la chaleur *vous* est contraire », fit-il ironiquement.

Il garda son air de juge et me traita cérémonieusement.

J'ai tort, ou au moins j'ai l'air d'avoir tort. C'est un vilain lutin qui me possède ! M[aurice] règle son ton sur le mien et...

2145 c'est affreux !

2125 était [R *partie A rendu*] et

sa place étant tenue, semble-t-il, par D. O'Brien (voir « Partie de crosse », *l'Union*, 25 juillet 1878, p. 3).

77. Sa cousine Amélie Laframboise (voir *supra*, p. 121, 15 octobre 1874, n. 25).

Dimanche 21 [juillet]

Au retour de la messe de sept heures je rencontrai M[aurice] qui revint avec moi. Il me demanda si je recevais « sous les pins » après-midi.

— Oui, vous viendrez ?

2150

— Je ne crois pas, fit-il en hésitant.

J'ai senti qu'il voulait que je l'en prie, et mon orgueil aidant, je parlai d'autre chose. Et il n'est pas venu !

Et... je vais me coucher, je suis trop bête !

Lundi 2155

Je conduisis Amélie à la gare et j'y rencontrai M[aurice]. Il vint nous saluer, distant et trois fois juge ! Quand Amélie fut partie, je le regardai avec une folle envie de rire. Il s'en aperçut :

— Eh bien, vous êtes de bonne humeur ce matin.. mademoiselle Henriette ?

2160

— Oui, et, si votre Honneur le permet, je rirai de lui de tout mon cœur !

Et ce fut la fin du malaise. Il me ramena à la maison. En me quittant :

— Ma chérie, ma chérie, je te perds ici, quand je te reverrai, seras-tu froide et cruelle ?

2165

— Oh, Maurice, vous exagérez.

— Non, tu as été abominable depuis trois jours ! Je t'en prie, sois bonne ! Tu me fais de la peine !

— Pardon, fis-je en lui tendant la main, je ne le ferai plus !

2170

Il me sourit et me dit :

— Quelle enfant ! quelle petite enfant gâtée !

Mardi

Comme tout va mal, et suis-je une vilaine capricieuse, bonne tout au plus à faire souffrir mon pauvre grand ami ! Nous

2175

avons eu de la peine tous les deux et *cela paraît* comme si toute la faute était de mon côté !

2180 Je subis une influence mystérieuse qui me pousse à être désagréable et changeante avec M[aurice], et quand je veux être gentille, il est trop tard !

2185 J'allai chez Jos après midi. Je lui fis une bonne visite dont M[aurice] parut jouir autant que moi, et au cours de laquelle Jos me demanda de l'accompagner chez sa couturière, à la Providence⁷⁸. Je consentis, Maurice demanda de venir avec nous, puis pendant que Jos s'habillait pour sortir, je dis à M[aurice] que décidément je n'y allais pas, qu'il était tard et que... Il m'interrompit froidement :

— C'est ma présence qui t'ennuie, ne te dérange pas ainsi, je n'irai pas.

2190 — Maurice ! protestai-je.

— Oh ! tu me fais un chagrin ! Je vois bien que tu ne m'aimes pas, et que je t'ennuie, eh bien, dis-le de suite, sois franche enfin !... Jos entra.

— Voulez-vous venir ? fis-je si émue que ma voix tremblait.

2195 — Malgré le plaisir que j'aurais à vous accompagner je ne veux pas vous déranger.

2200 Mes yeux étaient remplis de larmes, je tendis la main de son côté : « Viens ! » dis-je presque bas. Et il vint, nous avons très peu parlé tous trois durant cette longue route, Jos qui devinait que *ça clochait* essayait d'être gaie et animée, mais ni lui ni moi n'avions le courage de jouer la comédie.

Enfin, Jos entra chez la couturière et je lui dis que nous reviendrions la chercher un quart d'heure après. Elle nous assura qu'il lui fallait au moins une demi-heure.

2205 Nous allâmes nous asseoir au bord du fossé, à l'ombre, en pleine campagne. J'avais suivi Maurice sans dire un mot. Et je continuais à garder le silence, émue, fâchée, sentant qu'il avait raison peut-être, mais...

78. Village situé sur l'autre rive de la rivière Yamaska, au sud-ouest de Saint-Hyacinthe, auquel on avait accès par le pont Barsalou (voir *Atlas of the City and County of St. Hyacinthe*, p. 25).

Il parla gravement et doucement, il me rappela toutes les circonstances depuis trois semaines où je me suis montrée froide, dédaigneuse, indifférente et il voulut me faire dire que j'étais fatiguée de lui ! 2210

— Oh ! taisez-vous, Maurice, vous ne savez pas ce que vous dites, ce n'est pas cela !

— Alors quoi, ma chérie, aie confiance, dis-moi ce qu'il y a. T'ai-je froissée sans le vouloir ? J'ai peut-être été trop susceptible ? Je t'aime tant ! Je voudrais tant te sentir toute à moi et toujours ! Pardonne-moi si je t'ai fait de la peine... 2215

Mes larmes ne tombaient pas, mais je les sentais en péril sur le bout de mes cils. Maurice prit ma main et l'embrassa : 2220

— Et je te fais pleurer ! Je t'en prie, ne pleure pas, je ne puis le supporter. Je t'aime, ma petite Henriette, dis-moi que tu m'aimes un peu et ce sera fini tout cela !

— Faut-il que ce soit si peu que cela ?

Et je souriais et... tout redevint beau. 2225

Quand Jos que nous avions oubliée revint nous trouver, elle vit que la *demi-heure* avait été bien employée. Le retour fut gai et pourtant j'avais encore des sanglots plein le cœur !

Mercredi

Jos et moi étions parties pour faire des visites, mais à dix pas : « Ma petite Jos, je ne vois plus clair, je pense que je suis malade »... J'avais peine à parler, elle me soutint et me ramena⁷⁹ chez elle où je me sentais si faible et si molle que je dus me coucher une heure avant de revenir par le jardin. C'est la chaleur... et tout le triste vague que j'ai au cœur... quoi ?.. je n'aime pas à aller voir au fond, mais j'ai peur d'être une bien vilaine petite fille et toutes les histoires sur Liz[zie] H[enshaw] m'impression- 2230 2235

79. À la fin du cahier, la page de garde a été coupée à l'aide d'une lame ou de ciseaux. Des traces d'écriture à l'encre apparaissent sur la mince bande (environ 0,3 cm) qui reste. La narration se poursuit (du mot « ramena » à la ligne 2243) sur l'intérieur non ligné de la couverture verso.

2240 nent malgré tout, et je me déteste puisque cette jalousie serait une défiance de Maurice... mais non ! Non ! Ce n'est pas vrai. Je crois en lui, tout mon cœur proteste et crie contre mon petit orgueil misérable.

Troisième cahier

Page laissée blanche

[1879]

8 juin¹ au 18 octobre 1879²

Confie-toi à ceux que tu aimes ; le cœur, comme la rose, ne donne tout son parfum qu'en s'ouvrant³.

2 octobre [A² 1879] // Confie-toi

1. Il manque au moins un cahier du journal pour la période entre le 24 juillet 1878, date probable de la dernière inscription (« mercredi ») du deuxième cahier, et le 8 juin 1879, date de la première inscription du troisième cahier.

2. Un ruban à masquer de 2 cm de largeur réunit la couverture recto et la première page, le long du dos du cahier. Il n'y a pas de page de garde. Seules la datation et l'épigraphe sont inscrites au milieu de la page 1. Le millésime est à la mine de plomb, d'une graphie très proche de celle de la première inscription, où se trouve le même millésime, à l'encre cette fois. Le chiffre 3 aura été ajouté à la mine de plomb, dans le haut de la page.

3. La même phrase se trouve à la page 6 de la section intitulée « Fragments », dans l'un des cahiers de « Notes et pensées » (voir *infra*, Bibliographie, p. 648). Sans titre et non daté, ce cahier est d'une graphie proche de celle du troisième cahier du journal.

Dimanche 8 juin 1879

5

Louise⁴ est donc arrivée vendredi et depuis, j'ai été très occupée à la maison, plus que d'habitude parce que maman est souffrante. Je serais tentée de flâner un peu, si je m'écoutais, car la chaleur est accablante et je suis molle et sans ressort.

10

Je vis Maurice pour la première fois depuis le trois. Je le vis trois fois aujourd'hui et à part les cinq belles minutes d'à midi, quand j'allai chercher Jos pour le parloir, nos entrevues se sont bornées à très peu. Louise était avec nous et monopolisa la conversation. Elle dit parfois des choses *raides* cette Louise ! Cela me gêne et m'ennuie, je l'ai priée ce soir de dire ses *audaceries* quand je n'y serais pas. Elle a ri de moi et me trouve jeune ! Tant mieux ! Je le suis et je n'ai pas hâte de vieillir, si les années doivent me donner assez d'aplomb pour faire rougir les jeunes avec mes vieilles saillies !

20

Nous avons passé la soirée chez Jos, et au retour Louise marcha très vite en avant, monta l'escalier et disparut charitablement. Elle a été gentille de nous laisser un petit moment à nous ! Maurice en profita pour m'embrasser... et j'éprouvai cette étrange impression de bonheur et d'angoisse dont je reste encore tout ébranlée. Mon aimé, si je ne craignais de te faire de la peine je te demanderais de cesser ces caresses... et cependant je les aime, je les désire et je ne sais pas pourquoi je veux en même temps que je ne veux pas !

30

Je suis agitée et nerveuse ce soir. Il me semble que je ne pourrai dormir. L'air est lourd, le ciel sombre et troué à chaque instant par de longs éclairs aveuglants. Je vais me mettre à ma fenêtre et regarder le ciel pour voir clair en moi... À quoi sert pourtant ? Qu'y verrai-je sinon l'amour qui me possède ?

35

Et certes ! je ne m'en plains pas.. et dussé-je ne jamais avoir d'autre bonheur que celui d'aimer tant Maurice et d'en être tant aimée, que je ne saurais assez remercier Dieu de me l'avoir donné. Et la vie des autres jeunes filles, de ma petite Jos, par

17 années [A doivent] me [R donnent A donner] assez 24 étrange [R sentiment] impression

4. Marie Louise Laframboise, née le 14 juillet 1852, quatrième enfant de Rosalie Eugénie Dessaulles (sœur de Louis-Antoine et de Georges-Casimir) et de Maurice Laframboise.

exemple, me semble vide, terne, monotone ! Pauvre petite sœur ! Que je la voudrais heureuse et pas seulement joyeuse. Que je lui voudrais un grand amour dans le cœur et au lieu de vingt admirateurs un homme qui l'aimât d'un vrai amour enveloppant comme celui de Maurice pour moi ! Je lui faisais part de mon rêve l'autre jour et elle croit ne jamais pouvoir aimer beaucoup. Espérons que c'est une erreur et que le bonheur lui viendra par l'amour. Elle m'envie ! Je lui pardonne bien et je consentirais à être moins heureuse pour lui donner une part de bonheur — — — Mais le bon Dieu distribue les sourires et les larmes sans se soucier de nos générosités et tout ce que je puis faire, et c'est peu héroïque, c'est de prier pour ma Jos, ma si charmante et ma si fine Jos ! Et ce que je prie mal ! Le pauvre Bon Dieu seul le sait... et moi qui en suis très confuse.

13 juin

C'est le jeûne du jubilé⁵ et il fait une chaleur écrasante, ce qui m'amollit le corps et l'âme, et j'ai presque honte de l'avouer, je jouis de cet état languissant — — je me sens flottante, un peu comme si je m'en allais... mon Dieu ! si c'était pour monter au moins, pour sortir de ma vie actuelle.

J'entendais un prêtre dire l'autre jour comme toute vie, bien entendue et bien pratiquée, au point de vue chrétien devenait élevée et rayonnante... oui, pour le prêtre peut-être dont la ferveur, le détachement et le dévouement devraient en faire un

43 elle [R ne] croit 47 distribue [A les sourires et les larmes] sans 61 devraient [A en faire un] « saint »

5. « Indulgence en forme de jubilé » promulguée par le pape Léon XIII à l'approche du premier anniversaire de son élection au trône pontifical (*Lettres apostoliques de Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII promulguant un jubilé pour implorer le secours divin*, 15 février 1879). Le jubilé, fixé d'abord du premier dimanche du carême (2 mars) au dimanche de la Pentecôte (1^{er} juin), fut prolongé jusqu'à la fin du mois d'août. « Il a été donné lecture, au prône de la Basilique de Québec d'une circulaire de M^{gr} l'archevêque, relative au jeûne et à l'abstinence stricte d'un jour que doivent observer ceux qui veulent gagner les indulgences attachées au jubilé. D'après les nouvelles instructions, pour faire l'abstinence stricte, il n'est pas permis de faire usage d'œufs, de beurre, de fromage et de laitage » (*Courrier*, 17 avril 1879, p. 2). Les exercices du jubilé à la cathédrale commencèrent le 29 juin et la retraite y fut prêchée par le R. P. Bournigal (voir *l'Union*, 4 juillet 1879, p. 4).

« saint » dès ici-bas... mais une pauvre petite vie comme la
 mienne passée en partie à lutter non contre des obstacles mais
 contre des impressions ! une vie assombrie par cette antipathie
 65 devinée et endurée à toute heure et dont je souffre encore mal-
 gré toutes mes résolutions de ne pas m'[en] occuper. Que je
 suis donc sotté et que je m'en veux de la tristesse que l'attitude
 de maman me cause. Oh ! oublions-la donc et pensons plutôt
 que j'ai Maurice, qu'il est à moi comme je suis à lui, que nous
 70 nous aimons... que nous passerons notre vie ensemble ! et en
 attendant essayons d'être à mon devoir. Il est si difficile à voir ce
 devoir... il ne semble pas clair. J'ai toujours peur de trop
 m'avancer... est-ce de l'orgueil ou de la délicatesse ?

Louise est toujours avec moi ! Nous sortons ensemble, elle
 75 entre dans ma chambre à toute heure et elle me répète et elle dit
 devant Maurice que je suis un enfant, et cela m'indigne ! J'en
 suis excédée de ce refrain et je suis trop jeune et trop vieille
 pour toutes les enfances possibles.

Et Maurice ? Je ne le vois pas seul. Hier soir en chaloupe il
 80 paraissait triste et j'aurais voulu un moment, quelques minutes
 pour lui faire me dire ce qui ne va pas. À la porte il a serré ma
 main à la briser et nous demanda de retourner en chaloupe de-
 main soir : « J'ai autre chose à faire demain soir, merci, je ne puis
 accepter », répondit Louise brusquement et elle monta l'escali-
 85 er.

— J'irai, Maurice, si vous avez quelqu'un pour venir avec
 nous, Jos peut-être ?

— Merci, Henriette, j'aurai sûrement un *chaperon* puisqu'il
 en faut un !

90 — Sois raisonnable, fis-je bas, car L[ouise] nous regardait
 du haut de l'escalier, nous nous verrons demain et tu me diras
 pourquoi tu es si triste et je te consolerais.

— Je t'aime !

Et un bonsoir «*formal*» vint s'ajouter à ce cher soupir qui vi-
 95 bre au plus profond de mon être.

63 lutter [A non] contre [R non] des obstacles mais [A contre] des
 65 heure [D ce S et] dont

Oh ! les conventions, l'étiquette, la forme ! Que c'est horrible et comprimant. Que ne peut-on vivre vraiment libre et aimer au grand jour sans souci des remarques et de l'opinion ?

Je me fais l'effet, ce soir, d'une toute petite barque qui aurait roulé d'une vague à l'autre sur une mer très agitée. J'en éprouve le bouleversement et je suis si si fatiguée que je voudrais autre chose que mon oreiller pour y reposer ma tête. Maurice mon ami, si tu savais comme il faudra m'aimer pour me satisfaire et me reposer de tout ceci !

14 juin 105

Nous arrivons un peu tard de cette fameuse promenade sur l'eau. Je suis reçue à la vinaigrette, je ne m'en soucie pas et je cours à mon paradis où je m'enferme à triple tour malgré les réclamations de Louise qui veut « jaser ».

Jos et Émile étant de la promenade nous pûmes enfin nous parler ! Il se plaint bien ce pauvre Maurice et voudrait voir Louise réduite en fumée. La chère grosse engraisse tous les jours et s'éloigne de l'idéal rêvé. Il prétend que je pourrais aller chez lui plus souvent et qu'ainsi nous nous rencontrerions... Il ne veut pas comprendre que je ne puis convenablement aller le voir, car en somme c'est cela et tous les prétextes possibles ne tromperont personne. Il me gronda, puis me demanda pardon et s'excusa en me parlant de son amour, et d'une voix si émue, avec un accent si vrai et si profond que sa souffrance me remuait toute et je me faisais des reproches, me sentant coupable de quoi pourtant ? de ne pas pouvoir l'impossible.

Je lui parlai bien doucement, bien tendrement, essayant de lui remettre dans le cœur un peu plus de résignation à l'inévitable. Je réussis... il s'avoua un peu exigeant, mais je crois que je ne le voudrais pas autrement. Il me parla de « plus tard », de notre vie ensemble, il fit de beaux projets, il nous transporta dans un monde de rêve et quand la chaloupe toucha la grève, je m'éveillai en soupirant.

En revenant :

130 — Je ne t'ai parlé que de moi, ma petite chérie, en égoïste que je suis, et je voudrais savoir ce qui se passe chez toi, est-ce bien ou de travers ?..

— Continuons à ne parler que de toi... pour moi il n'y a que toi.

135 — Ô Henriette, dis cela encore ! Tu m'aimes donc autant que je t'aime moi ?

— Tu es bien vilain d'en avoir douté !

— Tu le dis si rarement.

140 Et ainsi de suite... c'est impossible et inutile d'écrire tout ce bonheur. Il me remplit le cœur et je le conserve là. Nous étions heureux et je suis toute saisie d'avoir dit à Maurice la petite phrase qui lui a causé tant de joie. Il n'y a que toi ! Oh ! que c'est vrai, c'est le fond de mon cœur que je lui fis voir là !

15 juin

145 Je sortis faire des visites avec Louise, au retour nous avons rencontré Maurice qui marcha avec nous, ce qui procura à L[ouise] la satisfaction de dire une sottise. Elle me choisit toujours comme sujet de conversation et s'amuse à dire à Maurice que je suis ci et ça, c'est un peu fantaisiste ces appréciations et
150 ordinairement j'en ris, aujourd'hui j'en fus très ennuyée.

Je ne dirai pas comment l'à-propos en vint mais L[ouise] me fit sauter en disant : « Oh ! Henriette, mais elle est très caressante ! » Cette expression ! j'en fus horrifiée et je détournai la conversation en adressant à Maurice une question à laquelle il fut forcé de répondre.
155

Au coin de la rue L[ouise] prit la côte, et M[aurice] et moi sommes revenus à la maison.

— Est-ce vrai ce que L[ouise] dit que tu es caressante ?

Je rougis..

— Oh Louise est une affreuse vieille et il ne faut pas l'écouter quand elle parle de moi. 160

— Mais, Henriette, je ne puis l'endurer *que* parce qu'elle me parle de toi.. et d'ailleurs elle ne me dit que de jolies choses de toi ! Dis, est[-ce] vrai ou faux ?

— Quoi ? 165

— Que tu es caressante.

— Je ne le sais pas. Demande ses preuves à L[ouise]. Ou plutôt n'y pense plus. Qu'est-ce que cela peut te faire après tout ? Tu es trop vieux pour t'amuser à des niaiseries.

— Et tu considères que les caresses sont des niaiseries ?.. 170

Il paraissait bien s'amuser et me taquinait impitoyablement.

— Je ne sais pas, fis-je impatiente, je n'y ai jamais pensé. Louise est une bavarde ennuyante et

— Et moi aussi ? 175

— Non, mais laisse-moi tranquille, ne me taquine pas pour rien, veux-tu ?

J'avais un air suppliant qui me fit gagner ma cause.

— Quand tu me regardes ainsi, je marcherais sur la tête pour te faire plaisir. 180

— Ce serait un joli spectacle ! Ne crains pas, il ne faudra jamais t'abaisser pour moi ! J'aime mieux te voir la tête dans les nuages si tu veux savoir mon goût.

— Je n'ai pas d'objection aux nuages si nous y touchons ensemble. 185

— Partout avec toi, surtout au ciel.

Nous avons ri et il a fallu entrer. Et voilà.

Louise manque d'un certain sens de la délicatesse qui lui fait dire non des choses inconvenantes mais des choses froissantes. Alors cela ne sert à rien de lui faire des remontrances, car si elle ne sent pas certaines choses que je ne *puis lui expliquer* elle ne comprendra rien à mon indignation. 190

183 goût. — [R <Plusieurs mots ont été effacés.> A *Je n'ai pas d'objection aux nuages*] si nous y [R <Un mot a été effacé.> A *touchons*] ensemble. — Partout avec toi, [R <Un mot a été effacé.> A *surtout*] au 191 sent [A^a *pas*] certaines je [A *ne*] puis

20 juin

195 Cinq jours qui ne comptent pas — je ne l'ai vu que de très
loin. Tout est au même point. L[ouise] me suit comme mon ombre, une ombre pesante qui me fatigue. Maman est malade — —
Jos de vilaine humeur et moi, eh bien, on m'accuse de vivre dans
un rêve et c'est vrai — je vis dans moi et je fais peut-être trop
peu attention à l'extérieur. J'admets que c'est un tort, mais l'au-
200 dehors est si banal et l'au-dedans si chaud et si lumineux !

Oh ! nos belles promenades du printemps, nos jolies minu-
tes au salon en attendant Jos, tous les bonheurs passés que je ne
regrettai pas parce que l'avenir me réservait mieux ! Me voici
bien payée de mes dédains.

205 Il est question d'un pique-nique aux Fourches⁶... Maurice
m'a fait *jur*er de m'y rendre dans sa voiture. C'est facile de jurer,
et souvent plus difficile d'exécuter ! Enfin ! À la grâce de Dieu !

Il faut aller me confesser — un mois déjà que je n'y suis al-
lée. Cela m'ennuie d'y penser ! Il semble étrange que mon con-
fesseur ne sache pas que quand je lui ai dit mes fautes il ne me
210 connaît pas. Et c'est pourtant cela ! Mes fautes c'est une partie
de moi, mais mon amour c'est tout moi ! C'est le pouvoir qui
donne la vie à la machine et il n'en sait rien. Je ne me sens pas le
courage de lui en parler. Ne pourrait-il deviner qu'à dix-neuf
215 ans une jeune fille *peut* aimer.

Jos trouve que c'est ridicule (c'est son expression) de s'ab-
sorber ainsi dans une affection... elle trouve Maurice aussi fou
que moi et que le Bon Dieu vous bénisse, mes chers enfants !
C'est une belle conclusion, ma petite sœur, et au fond tu ne
220 nous trouves pas si fous que cela !

206 jurer [R d'y A de m'y] rendre 208 que [D j'y S je n'y] suis

6. Situé sur la rive sud-ouest de la rivière Yamaska à l'embranchement de la rivière Noire, le lieu-dit La Fourche était appelé communément « Les Fourches ».

26 juin

Enfin hier ce fut *tout au long* une journée ravissante. C'était le pique-nique aux Fourches, je m'y rendis avec Maurice, et nous passâmes la meilleure partie de l'après-midi ensemble... enfin nous fûmes trois heures à revenir par une soirée idéale. 225
 J'en rapportai du bonheur pour m'aider à vivre mes petites croix. La maison n'est pas gaie... les pique-niques ne sont pas toujours du goût de maman et j'avais eu avant de partir des ennuis que je devrais oublier dans ma journée si heureuse. Maman a beau n'être pas bien, ce n'est pas une raison pour me manger ! 230
 Je pourrais crier comme Poucet : « Je suis si petite, si petite, ne me croquez pas de grâce ! »

Maurice aussi me trouve maigre et pâle et veut me faire dire que je suis malade, ce que je nie énergiquement. Je m'ennuie de lui et je le lui ai fait entendre pour le consoler de ne pas vouloir me laisser croquer par lui aussi... du moins autant qu'il le voudrait, car je ne suis pas inexorable et au lieu de se plaindre il devrait être très reconnaissant des libertés que je permets. 235

Enfin, toutes ces exigences c'est une autre manière de me dire sa tendresse, et loin de lui en vouloir je lui en sais gré malgré l'embarras où il me met quand il faut lui faire de la peine et à moi aussi en lui refusant un baiser. 240

3 juillet

Je délaisse mon journal et j'aurais tant à écrire pourtant. Je ne m'en sentais pas le goût et aujourd'hui si je n'écrivais pas ce serait un sacrifice. Ô contradiction féminine ! Commençons par le moins pénible. Tout va très mal à la maison. Maman est dans un état inexplicable ! si nerveuse, si excitable, si violente parfois que la vie près d'elle devient intolérable. Je prends tant sur moi pour ne pas laisser voir mon agacement que ma santé en souffre. Je suis faible, sans ressort, d'une sensibilité ridicule. Si je n'étais pas si orgueilleuse je pleurerais à propos de rien... mais pas à cause de maman -- vais-je l'écrire cette peine qui semble me tordre le cœur ? Ce sera difficile parce que la cause en est si 250

222 tout [D du S au] long 228 des [R petits] ennuis 254 cause [A en] est

255 vague, presque insaisissable ! Il a passé entre Maurice et moi un
souffle malfaisant, quelque chose qui ressemble à de la froideur.
À propos de quoi ? Comment est-ce venu ? Je ne le sais pas.
Cela remonte à samedi... Ce jour-là et depuis, M[aurice] n'est
pas tout à fait le même avec moi. Quelque chose dans sa voix,
260 son ton, son regard, dans tout lui... et moi, en orgueilleuse que
je suis, j'ai suivi l'impulsion donnée, et comme nous ne nous
sommes jamais vus seuls, nous semblons chaque jour nous éloi-
gner davantage l'un de l'autre. Et je souffre et mon cœur crie, et
ma raison cherche à comprendre — mais je suis perdue dans ces
265 ténèbres.

Dimanche, (le lendemain de ce triste commencement) nous
étions sous les pins : Jos, Mary, monsieur Arch[ambault]⁷, mon-
sieur Baby⁸, Éd[ouard] Laframboise⁹, Maurice et moi. Maurice
était raide, cassant, parlait peu, surtout à moi qui lui répondais à
270 peine et je ne fus pas en reste de froideur et de sécheresse.

268 Édouard [A^a Laframboise], Maurice 270 et [A je] ne

7. Horace Archambault (1857-1918), fils de Louis Archambeault (conseiller législatif, ministre de l'Agriculture et des Travaux publics de 1867 à 1874) et d'Élisabeth Dugal. Il fit ses études au Collège de l'Assomption, au Séminaire de Québec et à l'université Laval. Admis au barreau en 1878 (la même année que Maurice Saint-Jacques), il pratiquait à Montréal. En 1881, il devint professeur de droit à l'université Laval à Montréal. En 1880, il succéda à son père au Conseil législatif et fut Procureur général de 1897 à 1905. Nommé juge en 1908, il devint juge en chef de la Cour d'appel en 1912 (voir H. J. Morgan, *The Canadian Men and Women of the Time*, p. 26 ; L. Lejeune, *Dictionnaire général [...] du Canada*, p. 74-75 ; J.-J. Lefebvre, « Les Archambault au Conseil législatif ; quelques précisions sur sir Horace, l'hon. Louis et l'hon. Pierre-Urgel Archambault », *Bulletin des recherches historiques*, n° 59, 1953, p. 23-28 ; *Répertoire des parlementaires québécois, 1867-1978*, p. 7 ; Pierre et Lise Trépanier, art. « Archambeault, Louis » dans *DBC*, t. XI, p. 28-31). L'orthographe « Archambault », pour désigner cette branche de la famille, semble apparaître avec Horace ; on trouve cependant « Archambeault » dans *The Canadian Men and Women of the Time* (dont la source est vraisemblablement Horace Archambault lui-même) et dans le *Répertoire des parlementaires* ; sur le contrat de mariage de Maurice Saint-Jacques et d'Henriette Dessaulles, dont il fut l'un des signataires, l'orthographe est « Archambault ».

8. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne, vraisemblablement un jeune homme dans la vingtaine comme les autres invités. Il est peu probable qu'il s'agisse de Louis François Baby (1832-1906), avocat, député de Joliette aux Communes de 1872 à 1880, ministre du Revenu et de l'Intérieur dans le gouvernement de John A. Macdonald de 1878 à 1880, juge puîné à la Cour supérieure en 1880.

9. Édouard Adolphe Laframboise, né à Saint-Hyacinthe le 4 mars 1857, septième enfant de Rosalie Eugénie Dessaulles (sœur de Louis-Antoine et de Georges-Casimir) et de Maurice Laframboise.

Quand ils furent partis, j'étais restée dans mon fauteuil où Éd[ouard] me trouva perdue dans une rêverie bien triste. — Il s'installa près de moi et mettant la main sur mon bras il me dit affectueusement :

— J'ai une charmante petite cousine qui peut être bien méchante à ses heures... Pourquoi fais-tu de la peine à Maurice ? Il est triste comme je ne l'ai jamais vu et tu sais bien que c'est ta faute. 275

— Encore cette histoire ! fis-en en bondissant sur ma chaise. Maurice est triste et c'est ma faute ! Eh bien, non, ce n'est *pas* ma faute, je ne sais ce qu'il a, je n'y suis pour rien dans ses airs malheureux ! Ne dirait-on pas, vraiment, que *vous autres*, les hommes, êtes les rois de l'univers et qu'il faudrait être à vos genoux pour vous faire sourire ! Parlez des caprices des femmes ! Non, pas une, en y mettant toute sa science, ne saurait être capricieuse comme un homme ! Si tu veux consoler ce *pauvre* Maurice, va le trouver et laisse-moi tranquille. 280 285

Je me remis au fond de mon fauteuil essayant de lui donner le change afin qu'il ne voie pas que mon émotion était réelle. Il me regardait, ébahi... 290

— Ah bien, par exemple, ménage-moi un peu, je te prie, je ne t'ai rien fait et, sérieusement, je veux causer avec toi, viens marcher un peu, et laisse-moi te parler en ami, en ami de vous deux.

Je me levai et le suivis sans répondre. 295

— Je ne sais pas, ma petite cousine, si c'est sérieux ce qui se passe entre M[aurice] et toi — j'espère que non, et je veux te dire avant que tu continues à le traiter comme aujourd'hui, que ce garçon-là t'aime comme un homme n'aime qu'une fois dans sa vie. Je ne fais pas de sentiment souvent, ce n'est pas mon genre, mais sérieusement si maintenant tu repoussais M[aurice] il en deviendrait fou. A-t-il eu des torts avec toi ? C'est possible mais tu peux être certaine de son amour malgré tous les torts possibles. Je te connais trop pour croire que tu voudrais jouer avec un amour comme le sien... 300 305

Je l'interrompis :

— Je ne vois pas de quel droit tu me soupçonnerais d'être coquette — et pourquoi est-ce moi qui suis l'accusée ?.. Tu n'as

pas pensé que si je suis froide et indifférente c'est pour répon-
 310 dre à de la froideur et à de l'indifférence ? Je ne te dis pas que
 c'est cela, remarque bien, mais je trouve singulier que devant
 notre attitude à tous deux, tout de suite tu plaides la cause de
 Maurice en m'accusant de toutes sortes de vilaines choses...
 pourquoi ?

315 — Pour plusieurs raisons, Henriette — d'abord parce que
 je sais mieux que personne comme Maurice t'aime, ensuite tu es
 naturellement froide, un peu capricieuse et *ben* orgueilleuse !

Devant son air convaincu il n'y avait plus d'illusion possi-
 ble, j'éclatai de rire..

320 — Tu n'es pas flatteur au moins !

— Oh ! ça ne t'empêche pas d'être diablement aimable, et
 je ne suis pas surpris qu'il t'aime tant ! Mais n'y a-t-il pas moyen
 de faire cesser un simple malentendu ?

325 — S'il vous plaît, mon cher moraliste, de ne pas te mêler de
 cette délicate affaire. Et aussi, ne sois pas trop inquiet de ton
 ami.. quoique je sois si froide et si dure, etc., etc., il n'est pas en
 perdition.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

330 — Ça c'est indiscret, monsieur ! Mais pour te rassurer je
 puis bien te dire que je l'aime un petit peu.

— Ô les femmes ! les femmes !

Sur cette exclamation désolée je le laissai pour entrer voir
 au dessert.

335 Le soir nous nous réunissions chez Jos, ce fut la même triste
 histoire, pas une minute de solitude et même attitude. Oh ! c'est
 affreux ! tout à fait affreux ! et il faut que ce soit bien apparent
 pour qu'Éd[ouard] ait pu le remarquer. Que pense Maurice ?
 Qu'y a-t-il derrière tout ce changement ?

340 Oui je sais bien qu'il m'aime, mais alors pourquoi me tortu-
 rer ? Je le demande et moi qui l'adore, je suis capable de lui ré-
 pondre de ce ton glacial et cérémonieux, de le regarder sans pa-
 raître le voir ! Et peut-être se demande-t-il comme moi,
 « pourquoi » ?

C'est si peu, ce que je demande ! un cinq minutes d'explication... trois minutes tout seuls ! Je sais bien que je pourrais aller chez Jos, mais à cette idée mon orgueil se révolte, je me laisserais plutôt mourir que de paraître aller le voir maintenant ! 345

Oh ! cette souffrance est aiguë et bouleversante... mon cœur est comme désemparé, et plus la cause de tout ceci est mystérieuse plus je me révolte contre cet obstacle inconnu. 350

6 juillet¹⁰

Je suis malade, un gros rhume avec accompagnement de fièvre et un point de côté. Voilà pour le public — mais moi, je sais bien que la fièvre vient plutôt de la peine que j'ai que de ce rhume qui sert de prétexte à tant de soins fatigants et inutiles. Je me fais pitié. Je n'ai pas vu Maurice depuis dimanche — — — Jos est venue tout à l'heure, elle a été bonne et caressante et que c'était bon de la sentir m'aimer tant. 355

— Il faut vite te guérir et sortir de ton lit, Maurice a de la peine de te savoir malade et il a hâte de te voir. 360

— Il te l'a dit ?

— Je saurais cela sans qu'il me le dise !

— Réponds à ma question, ma petite Jos, je t'en prie, t'a-t-il dit « qu'il avait de la peine que je sois malade et qu'il avait hâte de me voir » ? 365

— Oui il m'a chargée de te le dire.

Enfin ! c'était un rayon de lumière dans tout ce noir mais c'est triste d'avoir à guetter les rayons quand on s'est noyé dans les splendeurs du soleil ! et je soupire après un mieux qui me permettra de rencontrer Maurice n'importe où et n'importe quand. Ma fierté capitule et je n'en puis plus de souffrir pour rien ! Car — au fond, qu'y a-t-il ? pas même une parole désagréable. 370

354 j'ai [R *plutôt*] que [A *de*] ce

10. Les inscriptions du 6, du 8 et du 10 juillet (l. 348-477) sont entièrement à la mine de plomb.

— Que dirai-je à Maurice pour toi ? demanda Jos en par-
 375 tant.

J'avais quelques fleurs sur ma table : je choisis deux brins
 de mignonnettes, une pensée toute sombre au cœur d'or, et une
 branche d'héliotrope — je les embrassai en les tendant à Jos :

— Donne-les-lui — pas nécessaire de le mettre au courant
 380 de la petite cérémonie, tu sais !

Mais j'espère bien qu'elle a tout dit.

Mon aimé ! mon âme est attachée à la tienne et je ne puis vi-
 vre en dehors de ton amour. Le sauras-tu un jour ? À certaines
 heures pénibles j'en doute, et ce doute me brise !

385

8 juillet

Je suis installée dans ma chaise longue « sous les pins ». J'ai
 laissé mon lit à midi encore toute faible et incapable d'aucun ef-
 fort. La chaleur est grande on me dit, et j'ai froid — froid au
 cœur. Je ne me sens pas vivre bien, mais comme dans un cauche-
 390 mar mal défini et effrayant, de ces visions de fièvre qui n'ont ni
 traits ni formes mais qui sont noires et lourdes et semblent rou-
 ler sur vous en vous étouffant sous leur poids et sous leur nom-
 bre.

À quoi bon écrire tout cela ?

395

Plus tard

Jos me quitte, elle m'a apporté un mot affectueux de Mau-
 rice me suppliant de me laisser soigner et me demandant de le
 voir aussitôt que possible. Je sais qu'il m'aime, je le sens, je le lis,
 mais alors que s'est-il passé ? Je suis déjà dans mon lit où Alice
 400 m'apportera mon souper — je lui ai fait promettre de ne pas me
 laisser toute seule avec mes fantômes imaginaires et ma tristesse
 réelle.

10 juillet

Maman est partie pour Montréal où elle passera deux jours — j'ai songé à utiliser son absence. J'ai fait demander Jos et je lui ai fait comprendre qu'il fallait qu'elle me débarrasse de Louise et que je voie Maurice durant ce temps. Elle a bien compris, a conçu un plan qui sauve même ma dignité car en venant ici avec Jos ce soir, Maurice croira que je dois aller me promener avec Louise, Jos et lui, ce qu'il m'est bien impossible de faire quoique je me sente bien mieux. Je le verrai enfin ! Je suis dans une hâte pénible !

Le soir

Enfin ! je respire à l'aise pour la première fois depuis quinze jours ! et il me semble que je recommence à vivre d'une nouvelle vie. Je veux raconter tout. Jos et Louise partirent pour leur promenade nous laissant au salon Maurice et moi. J'étais dans le grand fauteuil et Maurice debout près de moi — il s'agenouilla pour être plus près, me prit les mains et me regardant dans les yeux : « Ma pauvre petite chérie que se passe-t-il ? comme te voilà changée ! »... il embrassa mes mains.

— Dis-moi, Henriette, que tu m'aimes et explique-moi ta singulière conduite qui m'a fait tant souffrir !

— Explique toi-même, tu as pris le premier un air froid et un ton sec... je me souviens du jour, c'est l'après-midi de cette fameuse partie de crosse¹¹.

— J'avoue que j'étais mécontent ce jour-là, mais après ton inconcevable refus d'y venir avec nous c'était excusable... et tu n'as donné ni une raison, ni une excuse !

— Je ne comprends pas, Maurice, tu ne m'as pas demandé d'aller avec toi ?

— Oui, par Jos.

425 l'après-midi [A de] cette

11. À ne pas confondre, semble-t-il, avec la partie de crosse du 20 juillet 1878, dont il est question à la fin du cahier précédent et qui, elle aussi, suscite un malentendu.

— Pardon, Jos m'a demandé si j'irais avec elle et Frémont¹² et j'étais sous l'impression que tu prenais part à la partie, comme d'ailleurs cela avait été décidé d'abord. J'ai dit à Jos qu'il serait peu poli de laisser Louise s'y rendre seule avec Jules¹³ dans notre voiture, mais je n'ai jamais compris que c'était une invitation de toi. Je l'apprends ce soir.

— Et toute cette peine pour un malentendu qui se serait expliqué en deux mots ! Mais alors, Henriette, pourquoi ta mine glaciale ? Tu m'as fait tant de peine !

— Mais j'ai été comme toi, tu m'as donné l'exemple.. et j'ai eu de la peine aussi.

Mes yeux se remplissaient de larmes et je détournai la tête afin qu'il ne le vît pas. Il attira ma tête sur son épaule et me tint là sans parler, et le bonheur et la paix revenaient dans mon cœur, et j'aurais voulu rester toujours dans ses bras, dans son amour, loin de la vie qui fait mal et qui blesse.

Puis je me dégageai et nous avons fini de nous expliquer et de nous comprendre. Il me demanda pardon, se blâma pour sa susceptibilité — je reconnus mes torts aussi et dans toute cette affaire c'est Jos qui est plus à blâmer. Pauvre chérie, elle ne s'en doute probablement pas et je ne lui en veux pas. Maurice, lui, est plus sévère et il m'a fallu plaider pour elle.

Les deux heures ont filé avec une rapidité inouïe... j'eus à protester contre l'insinuation de Maurice : qu'une femme ne pouvait pas aimer un homme autant qu'un homme aimait une femme. Mais je plaidei mal, hésitant à dire ce que j'écris si facilement, me sentant tout intimidée de sa froideur passée et de son ardeur de ce soir. Comme malgré tout il reste défiant ! ne croyant pas parfaitement non à mon affection qu'il connaît mais à la profondeur et à la perfection de cette affection qui me prend toute et me tient si bien qu'il n'y a plus rien en dehors.

12. Vraisemblablement Louis Frémont Saint-Jacques, frère de Joséphine et de Maurice, né le 4 février 1863. S'il s'agissait de Jules Joseph Frémont, Henriette Dessaulles l'aurait plutôt désigné comme le « cousin Frémont » (31 mars 1877) ou « monsieur Frémont », comme elle le fera le 20 août 1880, alors qu'elle semble bien le rencontrer pour la première fois, et le 1^{er} septembre 1880, alors qu'il est du pique-nique aux Fourches.

13. Louise et Jules Laframboise, enfants de Rosalie Eugénie Dessaulles et de Maurice Laframboise. Sur Louise Laframboise, voir *supra*, p. 470, 8 juin 1879 et n. 4 ; sur Jules Laframboise, voir *supra*, p. 459, 13 juillet 1878, n. 72.

Il saura plus tard ! dans ce radieux plus tard où vivant ensemble, pouvant tout nous dire, il ne pourra exister entre nous ni froissements ni malentendus durables. Car cette fois-ci, un tête-à-tête de dix minutes eût expliqué le mystère et dissipé le nuage. 465

Quand vint l'heure du retour de Jos il m'embrassa encore et encore, ne pouvant se décider à me laisser et contre mon habitude je ne protestai pas. À quoi ça sert ? à lui faire de la peine — il n'admet ni mes scrupules ni mes résistances et je ne saurais les lui expliquer car je ne les comprends pas moi-même. Je crois que mes résistances dans ce sens ont contribué à lui faire croire que je l'aimais moins. C'est absurde à mes yeux... mais je me dis que je comprends peu certaines choses chez lui, comme lui ne peut deviner certaines choses chez moi — probablement la différence de nos natures. Tout cela ce sont des mots ! Le fait c'est que nous nous aimons et c'est délicieusement bon de le croire et de l'écrire. 470 475 480

14 juillet

Un bonheur inattendu hier soir ! Je rentrais du jardin quand je vis Maurice tout près de la clôture et comme magnétisée j'allai de ce côté aussi, et nous passâmes [une] demi-heure, lui sur l'escabeau, moi sur le tronc d'arbre qui me sert de fauteuil, dérobés aux regards curieux par la vigne qui est si touffue et par l'ombre du soir qui était devenue nuit quand je le laissai. C'est un coin charmant que nous décidons d'utiliser davantage. Il concilie toutes les difficultés et nous réunit en nous permettant de rester chacun chez nous. Comme nous jouirons en septembre de reprendre notre intimité facile que la présence de cette pauvre Louise a tellement brisée. 485 490

Deux ans ! Maurice espère que dans deux ans nous serons mariés. Moi je l'entends sans le croire *vraiment*, comme on écoute un conte de fées. 495

L'affreux papier ! Il est comme moi qui absorbe ainsi toutes les impressions qui s'étendent en dedans, barbouillent ma paix et mon bonheur.

484 j'allai [A de] ce

Maurice me regardait tant hier soir.

500 — Je voudrais te voir le fond de l'âme, mon Henriette. Je ne te comprends pas toujours, tu m'échappes par moments, et je vis inquiet, ayant toujours peur de te perdre.

505 — Tu peux encore dire de telles horreurs, Maurice, et les croire ! Quand donc auras-tu confiance en moi ? Est-ce donc si difficile à croire que je t'aime ? etc., etc., etc., etc. !

510 Il me vient des tentations de lui mettre mon journal entre les mains et puis j'hésite et j'ai peur d'un tel pas. Je sais tout de même que quand je m'y déciderai la raison n'aura rien à y voir. Un beau jour, il le voudra bien fort et ce sera comme toujours, je céderai à sa volonté cachée sous ses prières. Inutile de me faire illusion. Il est ma volonté, ma raison, mon cœur, tout... et c'est un reste de fierté qui me fait reculer le moment où il le saura.

21 juillet

515 Ce matin, heureusement, le docteur a constaté un mieux réel dans l'état de ma tante Leman qui nous a tant inquiétés toute la semaine. J'ai essayé de la soigner avec tout le dévouement et l'affection que je lui dois et que j'éprouve si bien pour elle. Je ne suis sortie que dans le jardin, chaque soir. Hier Maurice était à la clôture m'attendant pour avoir des nouvelles.
520 Nous y avons passé une heure, respirant avec délices après la chaleur de la journée. La bonne longue causerie !

J'ai appris que Blanche¹⁴ donnait un bal prochainement. Puis Maurice suggère d'aller aux Fourches, en très petit comité.

523 Maurice [R aimerait] suggère

14. Blanche Sicotte, fille du juge Louis-Victor Sicotte (voir *supra*, p. 364, 14 août 1877, n. 42) et de Marguerite-Émilie Starnes. Au recensement de 1871, elle a 11 ans — le même âge qu'Henriette Dessaulles ; y figurent également ses frères : Rodolphe, 20 ans, étudiant en médecine ; Édouard, 18 ans, commis ; Arthur, 15 ans, étudiant ; Eugène, 13 ans. Au recensement de 1881, elle figure avec ses frères Rodolphe, médecin, Arthur, commis, et Édouard, commis. « Nous avons un grand bal mercredi [30 juillet] chez Blanche. Les invitations sont sorties aujourd'hui. Aie recours à toute ton imagination si tu veux avoir une petite idée de l'excitation que ce prodige a fait naître parmi les demoiselles (jeunes et vieilles) de Saint-Hyacinthe ! » (lettre d'Henriette Dessaulles à Augustine

Il va falloir de la diplomatie pour organiser la chose sans amener une tempête ici. Maman n'a sans doute jamais été jeune, ou bien elle a perdu la mémoire de ce temps, toujours est-il que les pique-niques la rendent tout à fait... nerveuse, pour me servir d'un terme doux. 525

Maurice aime que je sois en blanc... Comme j'aurai du plaisir maintenant à m'habiller avec ce qui lui plaît et ce sera charmant de chercher à deviner ses goûts. Je n'avais jamais songé qu'il pût me trouver mieux avec un vêtement qu'avec un autre. Je découvre à ce propos que j'ai peu de vanité, et, quoi qu'en disent les mauvaises langues, pas un grain de coquetterie. 530

Quand je voulus partir, il supplia pour un sursis... moi j'essayai de lui persuader que ce n'était pas convenable de rester plus tard dans notre petit salon de verdure... mais je ne réussissais guère : « Bonsoir Maurice, je prêche très bien mais sans succès et je t'aime encore mieux que je ne prêche ». Il embrassa ma main et me dit au milieu d'autres tendresses que je prononçais son nom d'une manière très douce et unique, comme personne ne le fait. 540

Et voilà que j'ai rempli deux pages de *riens*, mais cela me fait parler de lui, me tient unie à lui quelques minutes de plus, et c'est avec toutes ces miettes que se grandit mon bonheur. 545

31 juillet

Dix jours sans écrire -- c'est l'histoire des gens heureux et c'est bon signe ! Hier soir le bal chez Blanche... une féerie, un enchantement ! Musique entraînante, toilettes fraîches, jolies filles, beaucoup de danseurs, un bon souper, des étoiles au ciel, une superbe galerie pour les contempler, jouir de tout cela et de tant de meilleures et plus exquises choses ! 550

C'est entendu avec moi-même que je ne parle que de Maurice puisque lui seul m'intéresse, et que *tous les autres* sont les ac-

536 rester [A plus] tard 552 choses ! // [R Puisque D c'est S C'est] entendu

Bourassa, 27 juillet [1879], fonds privé). Plus loin dans la même lettre, elle parle des « invités du Juge ».

555 cessoires inévitables, hélas, d'une soirée aussi charmante, je
laisserai de côté le reste, et je dirai *quoi* de nous ? J'ai tant écrit
que je l'aime, que je suis heureuse avec lui, et que je l'aime en-
core et toujours plus — que lui m'adore et me le dit, et que de le
croire me met le ciel dans l'âme, qu'il semble ne rester plus rien
560 à en dire sans recommencer. Et pourtant ce n'est pas toujours la
même chose et hier soir j'étais plus heureuse encore et nous
nous aimions plus — et il me semble qu'il viendra sous ma
plume d'autres mots plus doux pour conserver dans mon jour-
nal ce souvenir ravissant. Cette impuissance des mots ! comme
565 nous la sentons ensemble, et nous avons de longs silences du-
rant lesquels nous nous comprenons mieux et nous jouissons
plus de notre entente qu'aucun mot ne pourrait le faire.

Qu'il m'a dit souvent comme il m'aime, et que je le crois !
aussi fermement que je crois l'aimer moi ! C'est cela le bonheur,
570 le bonheur qui défie la vie, ses tristesses, ses misères. Tant que
nous serons *tout* l'un pour l'autre qu'importe le reste.

Est-ce ainsi toujours l'amour, ou sommes-nous seuls à nous
aimer ainsi ? Je serais tentée de le croire en entendant ces plain-
tes, ces déclamations contre la vie et ses duretés. Sûrement les
575 gens qui s'aiment doivent avoir un peu de bonheur et jamais de
désespoir !

Je ne vois qu'une ennemie, la mort qui sépare si impitoya-
blement et en y songeant je frissonne de terreur. Dieu Bon, laissez-moi Maurice, laissez-moi à lui, je ne vous demande rien de
580 plus !

Mais pourquoi ces horribles visions au travers de mon récit
de bal ? Je m'en veux ! J'avais une robe blanche et des fleurs
blanches et Maurice m'a remerciée d'être aussi « jolie pour lui ».
Ce sont ses mots que je cite car je ne me trouve pas assez jolie
585 pour le dire moi-même... et du moment que je lui plais comme
je suis je ne m'en occupe pas du tout. Je plane bien au-dessus
des nez et des teints. Là où je me tiens, il y a plus d'esprits et de
rêves que de corps et de choses.

Ce qui est parfois ennuyeux c'est de dégringoler de mes
590 hauteurs pour débarquer dans la très réelle vie quotidienne ! Je

555 inévitables, [A hélas,] d'une 577 si [D impitoyable S impitoyablement] et
589 qui [A est] parfois

m'en suis sauvée ce soir pour griffonner et parler de lui puisque je ne puis le voir.

1^{er} août

À cinq heures Jos *me siffa* à la clôture pour me dire que nous irions en chaloupe ce soir. Puis jusqu'au souper nous avons jase 595
de ses petites affaires et un peu des miennes qu'elle sait très avancées. Je lui ai dit qu'entre Maurice et moi il y avait un engagement définitif : cela ne parut pas la surprendre mais elle ne s'en doutait pas.

— Tu es contente, Jos, tu nous souhaites du bonheur ? 600

— Oh ! oui et je sais qu'autant qu'on peut être heureux sur la terre vous le serez, mes deux chers fous. À quand le mariage ?

— Oh ! nous en sommes loin va !

— Tant pis ! j'ai hâte d'aller chez vous, si on n'y vit pas en paix je renonce à la découvrir *de ce bord-ci* ! 605

— Pauvre Jos, tu parles avec amertume ce soir, as-tu de la peine ?

— Pouah ! de la peine, ça ne vaut pas la peine d'en avoir !

Le souper sonnait, je la laissai un peu triste de la savoir peu satisfaite. Et la promenade fut charmante. Maurice m'avait fait 610
consentir à monter seule avec lui dans la chaloupe — Jos, Louise, Alice et Arthur S[icotte] étaient dans une autre embarcation. De sorte que nous ne fûmes ni interrompus, ni surveillés, ni écoutés, ni *bâdrés*.

Ce soir nous avons parlé de la défiance de Maurice qui dé- 615
route chez un être aussi impressionnable et aussi ardent. Il jure qu'avec moi il n'est jamais défiant. Je lui ai prouvé le contraire et le tort qu'il nous faisait à tous deux. Il jouit de ma tendance contraire à tout voir en beau, à croire au bien, à aimer d'instinct le 620
côté aimable des gens, à juger avec bienveillance. Il assure qu'il faut une grande ignorance de la vie pour conserver cette jeunesse de cœur, ces illusions, et que lui fera tout en son pouvoir pour que je les garde longtemps. J'aurais aimé lui poser mes questions afin d'éclaircir les mystères qui m'inquiètent, mais ou-

625 tre que je sentais que mes questions seraient déplacées, je n'aurais pas su comment les formuler.

— À quoi penses-tu si gravement ?

— Je pense que je ne comprends bien que toi dans le monde.

630 — C'est bien, cela ! fit-il en embrassant ma main et en riant, c'est *rien* qu'à cela que tu pensais ?

— Non, je pensais aussi à tout ce que je ne comprends pas !

635 Et je fis un gros soupir. Maurice rit doucement et me regarda un peu fixement ce qui me fit rougir. Je sentis qu'il le remarquait mais je me *secouai* pour me sortir du *vague* et de l'embarras et la conversation prit un autre cours.

En revenant je lui dis que je trouvais la vie belle et le bon Dieu si bon ! qu'il fallait ne pas L'oublier et Le prier pour le remercier.

640 — Tu ne l'oublies pas, Maurice ?

— Non, on ne peut t'aimer, ma petite Henriette, sans penser souvent au bon Dieu qui t'a faite., pour moi, n'est-ce pas ? ... etc. ! etc. ! etc. !

Mon Dieu que j'ai été heureuse et que je l'aime !

645

3 août

Nous devons passer l'après-midi aux Fourches demain... le consentement obtenu à force de diplomatie et de ténacité, les paniers prêts, tout superbement organisé, et en fin de compte nous n'irons pas.

650 Après une promenade en voiture que je fis faire à Jos, j'arrêtai chez elle pour la ramener, Maurice vint à la voiture nous dire qu'il se sentait malade et incapable de nous accompagner. Il était pâle à faire peur. Je décidai vite que la partie serait remise et j'enjoignis à Maurice d'aller se coucher et à Jos de soigner sa pauvre gorge. On rit de mes décisions si vite prises et dites aussi promptement.

655

Quand Maurice me donna la main, la sienne était brûlante et je suis triste de le savoir souffrant et de ne pouvoir rien pour lui. Il ne dormira peut-être pas, ou il rêvera d'horribles choses comme moi quand j'ai la fièvre !

660

4 août

Je fus à bonne heure à la clôture pour demander à Jos des nouvelles de Maurice. Il est encore au lit mais un peu mieux qu'hier soir. Je passai une heure à causer avec Jos qui était triste et *amère*. Elle commença par se moquer de moi et de mon inquiétude pour Maurice... elle m'appela extravagante et exagérée dans mon affection pour lui, m'assura qu'une femme qui aimait un homme ne devait jamais le lui laisser voir sous peine de perdre tout empire sur lui, et autres absurdités du même genre.

665

— Eh bien, ma pauvre petite méchante, rassure-toi, tu es la seule bien au courant de ce qui se passe en moi, et Maurice lui-même a peine à croire que je l'aime tant ! Mais va, c'est timidité chez moi et non calcul, car je ne crois pas un mot de tes vilaines théories... tu n'y crois peut-être pas toi-même ! Qu'as-tu aujourd'hui, qui t'a fait de la peine, car si tu parles ainsi c'est généralement pour te venger sur moi des malices des autres ?

670

675

Elle m'avoua qu'elle trouve la vie insignifiante — qu'elle s'étourdit plutôt qu'elle ne s'amuse, qu'elle envie mon bonheur, et que si elle se moque c'est pour taquiner...

Pauvre Jos !.. elle aime encore Édouard je crois... c'est dur pour elle de s'en détacher, mais surtout surtout, de le voir se détacher d'elle.

680

J'ai passé une singulière journée — — — tout absorbée dans un rêve intérieur et agacée de ce qui venait le troubler. J'ai essayé de me secouer mais sans résultat : ma volonté n'y était pas toute.

685

675 car [A si] tu
sait S s'étourdit] plutôt

677 qu'elle [D trouvait S trouve] la qu'elle [D s'étourdis-
678 ne [D s'amusait S s'amuse], qu'elle

5 août

Jos, Louise et moi avons choisi la soie pour les drapeaux destinés aux vainqueurs des courses en chaloupe, samedi. Ils seront en soie bleu ciel avec des rames croisées au-dessus d'une guirlande de roses sauvages. Maurice trouve le dessin très joli et nous avons commencé à les broder dans l'après-midi, « sous les pins ». Beaucoup causé et discuté un peu fort, ce qui arrive infailliblement quand Louise et Jos sont ensemble. Elles ont parlé d'amour, de coquetterie, de flirt, de mariage, et les idées de l'une ne me vont pas plus que celles de l'autre. Elles affectent ou éprouvent (je ne sais trop) un grand mépris pour les hommes, etc. !..

Comme je ne parlai pas on m'accusa d'être distraite. Je leur assurai que j'étais très attentive, mais que je ne comprenais pas les *sujets* de la même manière qu'elles. Elles s'en donnèrent à cœur joie, pour me taquiner, Louise m'appela enfant, et je me sentis bien enfant et peu capable de comprendre tout ce qu'elles disaient assez mystérieusement d'ailleurs. Jos se donne des airs avec L[ouise], mais moi je sais que les discours de L[ouise] étaient aussi incompréhensibles pour elle que pour moi !

Maurice étant mieux alla à son bureau¹⁵ mais je n'eus pas occasion de le voir. Madame Saint-Jacques que je vis chez elle ce

689 courses [R de] en 702 joie, [R me] pour

15. Maurice Saint-Jacques pratiqua d'abord seul : son étude était située rue Saint-Denis « en face de la pharmacie du Dr. St. Jacques » (publicité dans *l'Union* et dans le *Courrier*, jusqu'au 5 novembre 1878). Il s'associa ensuite à T. S. Richer : l'étude « Richer & St. Jacques » était située dans la « Bâtisse de la Banque de Saint-Hyacinthe », à l'angle des rues Cascade et Sainte-Anne (publicité dans *l'Union* et dans le *Courrier*, 21 novembre 1878). À la même date, *l'Union* annonçait que la Banque de Saint-Hyacinthe venait de choisir MM. T. S. Richer et M. Saint-Jacques comme avocats (p. 3), en remplacement de feu l'honorable Bachand qui en était aussi le président ; le 19 novembre, le *Courrier* avait annoncé l'élection de Georges-Casimir Dessaulles à la présidence de la Banque, dont Romuald Saint-Jacques, père de Maurice, était le caissier. L'adresse d'affaires de « Richer & St. Jacques » cesse de paraître dans le *Courrier*, journal conservateur, à la fin de mars 1879. Le 17 avril, *l'Union* annonce que « M. Victor Sicotte est entré en société avec MM. Richer et St. Jacques » (p. 2). L'adresse de l'étude « Sicotte, Richer & St. Jacques » demeure la même (publicité, *l'Union*, 17 avril 1879). En mai 1879, l'étude emménage à l'angle des rues Girouard et Saint-Denis (publicité, *l'Union*, 16 mai 1879). En juillet, l'étude prend le nom de « Sicotte & St. Jacques », T. S. Richer s'étant associé à J. Roy (voir H. Duprat, « Joseph Roy, avocat et protonotaire de la cour supérieure durant 43 ans », Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, 17 décembre 1980, p. 7) ; l'adresse du bureau de-

matin me causa une grosse émotion. Elle me parla de Maurice, comme il est faible, il a besoin de repos, ne veut pas prendre de vacances. 710

— Moi je prêche inutilement, dit-elle en riant, si tu as quelqu'influence sur lui, tu devrais bien le ramener à la raison.

Je rougis, très embarrassée.

— Oh Madame, où vous avez échoué, que voulez-vous que je fasse ? 715

— Que tu réussisses, fit-elle en riant, et j'ai bon espoir !

Elle s'éloigna me laissant aussi émue et heureuse que si elle m'eût prise dans ses bras en m'appelant sa fille. C'était comme une approbation, une sanction de notre amour. J'aurais voulu l'embrasser cette chère mère de mon Maurice qui sera la mienne un jour, si le bon Dieu continue à me bénir. J'ai pour elle une grande sympathie et je serais surprise si de son côté elle ne me trouvait très à son goût. 720

Dimanche 6 août¹⁶ 725

Pendant la grand'messe je fis un beau bouquet que je portai à madame Saint-J[acques] dont c'est la fête.

Après midi je m'installai sous les pins dans ma chaise longue. Je commençai par rêver les yeux grands ouverts et ensuite je m'endormis tout de bon et les petits oiseaux m'arrosèrent, du moins Alice le prétend et me taquine parce que je suis si paresseuse. 730

Ce soir Maman et Louise allèrent faire une promenade en voiture, je refusai de les accompagner et bien m'en prit, car Jos me fit demander à la clôture où M[aurice] se trouvait aussi. 735

meure la même, soit à l'angle des rues Girouard et Saint-Denis, à environ 125 mètres de la maison Saint-Jacques.

16. Le 6 août 1879 était un mercredi. Si l'inscription est bien d'un dimanche, comme semblent le confirmer l'allusion à la grand-messe et le récit des occupations de la journée, la date en serait vraisemblablement le 3 août, et il faudrait décaler d'autant les dates qui précèdent et suivent immédiatement celle-ci. Même alors on ne parvient pas à corriger la date du 8 août, qui devrait correspondre, elle aussi, au dimanche 3 août (voir *infra*, p. 496-497, 8 août 1879 et n. 19).

Après quelques minutes, ce dernier proposa d'aller en chaloupe.. Jos se fit un peu tirer l'oreille, mais enfin elle se *sacrifia*. Elle n'aura pas sa récompense au ciel, elle lui fut servie immédiatement dans la rencontre du beau Arthur qui se joignit à nous, ce qui faisait l'affaire de tous !

En parlant de fleurs, de plantes et d'arbres, je dis à Maurice qu'il avait le goût trop délicat et trop vrai pour ne pas les aimer. Il prétendit en riant, qu'il adorait celles que je lui donnais, mais qu'il ne distinguait pas un hélio trope d'un myosotis.

Quand je l'eus convaincu de la nécessité d'aimer les fleurs, il ajouta à la maison de nos rêves un beau jardin rempli d'arbres et de fleurs.. et il promit d'être un jardinier modèle si je promettais de le suivre toujours et de lui parler pendant qu'il piocherait.

Maurice prépare une commande de livres et sa bibliothèque se forme tranquillement. J'y ai mon petit coin réservé et, demain, Maurice apportera un catalogue pour qu'ensemble nous choissions *mes* livres¹⁷. J'ai voulu faire des objections mais Maurice fronça le sourcil et pour faire ma paix il fallut céder. C'est un affreux tyran et je le lui ai dit : il donne ses ordres à genoux, mains jointes et d'une voix suppliante, mais il demeure le maître avec ses petites mines soumises.

Je lui fis part des inquiétudes de sa mère et de la mission de confiance dont on me chargeait et j'assurai que ma soumission méritait une récompense qui serait la vacance nécessaire à sa santé. Il fallut plaider : il avait tant d'ouvrage, son associé¹⁸ voulait s'absenter, ce serait plus facile plus tard, je devais être raisonnable et ne pas insister car c'était *si* difficile de me refuser quelque chose.... Je profitai lâchement de cette dernière admission et je ne fus satisfaite qu'après promesse de commencer sa vacance demain midi, la matinée devant être consacrée à préparer ses affaires en conséquence.

17. Il ne subsiste, semble-t-il, aucun inventaire de la bibliothèque de Maurice et Henriette Saint-Jacques. Selon une lettre d'Adine Bourassa à sa sœur Augustine, tous leurs livres auraient été vendus à l'encan en 1897 (lettre du 14 janvier 1897, fonds privé). Nous en avons cependant retrouvé quelques-uns, dont un exemplaire de *Théâtre de campagne* (Paris, Paul Ollendorff, 1877, 2 vol.) portant sur la page de garde l'inscription « Henriette D. St-Jacques / Janvier 1885 » et, sur la page de titre, « Maurice St-Jacques / Sept. 85 ».

18. Victor Sicotte (voir *infra*, p. 510, 20 août 1879, n. 41).

Quelle bonne soirée ! Comme je me sens aimée ! et lui ? je crois vraiment qu'il se repose maintenant dans mon amour, il paraît confiant, tranquille et plus heureux que je ne l'ai vu encore. 770

C'est dans une bonne prière que doit s'achever ma journée et Dieu qui voit dans nos cœurs voit dans le mien une reconnaissance que je lui dis mal mais que je sens vivement.

Je voudrais être comme le bon Dieu et *voir* le fond des gens et de tout. Il me semble que nous vivons trop à *peu près* pour ne pas beaucoup nous tromper ! 775

7 août

Je pratiquais ce matin vers neuf heures, quand j'entendis du bruit près de la fenêtre ouverte sur le jardin. J'aperçus avec surprise Maurice *installé* sur le rebord de la fenêtre : 780

— Mais depuis quand es-tu là, et en quel honneur ?

— Depuis plusieurs minutes — — —

— Mais pourquoi...

— Vas-tu me laisser dehors ? Tu n'es pas gentille ! 785

En allant lui ouvrir la porte une idée me vint...

— Gageons, fis-je en lui ouvrant, que tu veux manquer à ta promesse et ne pas prendre ta vacance.

— Quand je te dis que tu es une fée ! Une jolie petite fée que je voudrais bien embrasser... 790

Mais je m'éloignai de lui.

— J'ai ta parole, dis-je sérieusement, une promesse est une promesse surtout avec *toi* !

— Aussi je viens te prier de me dégager de cette promesse et t'expliquer mes raisons. 795

Ah ! ces raisons... des bonnes malheureusement ! un client de Québec arrivé hier soir, affaire importante qui ne peut se remettre, etc. « Tu vois que c'est indispensable de retarder ma va-

800 cance jusqu'à la semaine prochaine et puisque je ne suis pas en
faute tu peux bien me laisser t'embrasser ! »

Et je fus moins sévère et après quelques minutes il se sauva
au-devant du malencontreux client.

805 Je continuai à jouer en rêvant au « plus tard » de nos rêves...
comme c'est gentil à lui d'être venu m'avertir avant d'aller au
bureau ! Il est tendre et délicat, ne paraissant jamais m'oublier
et s'oubliant sans cesse pour moi. Son joli sourire si si compli-
qué ! fin et doux, tendre et moqueur. Toutes mes notes après
son départ en étaient une reproduction, et je prolongeai ma
810 pratique pour penser à lui dans cette harmonie qui convient si
bien à notre bonheur.

Ce soir encore une promenade en chaloupe... rencontré les
Henshaw qui organisent des courses en chaloupe pour jeunes
filles et nous ont invitées : accepté naturellement.

815 Lizzie était raide avec Maurice, charmante avec moi. Juste
le contraire de ce qu'elle désirait. En voilà une que j'aimerais à
voir d'un travers à l'autre !

820 Maurice à qui je fis part de mon observation prétend qu'elle
a été ainsi avec lui depuis le printemps, sans raison qu'il con-
naisse. Je crois qu'il a assez peu de prétention pour ne s'être ja-
mais aperçu que Liz l'a aimé et l'aime probablement encore.
Pauvre petite fille ! Je la plains. C'est affreux d'aimer sans espoir
et d'être forcée de renoncer à un homme comme Maurice.

825 Je n'ai pas dit cela à Maurice, parce que je respecte trop la
fierté de Lizzie pour discuter ainsi son cœur. Je me suis sentie
étrangement heureuse et j'ai presque peur de mon bonheur
tant il me semble parfait.

8 août

Jos et moi avons brodé toute la journée pour terminer les
drapeaux car les courses, « les régattes », sont demain¹⁹. Arthur

19. Les régattes eurent lieu non pas le 9 août mais bien le lundi 4 août. Elles
avaient été annoncées par un entrefilet dans le *Courier* (29 juillet, p. 2 ; 2 août,
p. 3) ; les deux journaux en publièrent le compte rendu le vendredi 9 août. En
particulier, *l'Union* signale que, lors de la distribution des prix : « Les Dames pré-

D.²⁰ et Émile sont les rameurs de *notre* chaloupe comme dit Maurice. 830

Nous arrivons de chez les Henshaw pour l'organisation des courses pour jeunes filles²¹. Les chaloupes tirées au sort, c'est celle de D[e] L[abroquerie] T[aché]²² qui me tomba en partage. Elle est très lourde et difficile à manier, mais le *sort* me donne aussi Maurice pour gouverner, alors si je suis en arrière des autres nous trouverons à nous distraire. 835

Je n'étais pas gaie et Maurice me fit trente questions pour savoir ce que j'avais. Il croit difficilement que je n'ai pas de rai-

sentèrent des pavillons d'un travail délicats [*sic*] aux rameurs de la *Thémis* [vainqueurs de la course à quatre rames] » (« Les Régattes », 9 août 1879, p. 2). Le compte rendu du *Courrier* est plus détaillé : « Les heureux vainqueurs de la *Thémis* reçurent comme prix de la course deux magnifiques drapeaux en soie cordée bleue [voir *supra*, 5 août], avec broderies splendides qui témoignent de l'habileté et de la délicatesse des mains qui les ont faites » (« Régattes », 9 août 1879, p. 2-3). Or, les rameurs de la *Thémis* étaient Arthur Dessaulles et Émile Delorme, comme le signalent les deux journaux, alors que le « propriétaire » (selon *l'Union*) ou le « pilote » (selon le *Courrier*) en était Maurice Saint-Jacques.

Dans tous les articles à propos de cet événement, on ne trouve que la graphie « régattes », comme dans le *Journal*, sans doute par contamination de l'anglais (« *regatta* »). Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la rame fut très en vogue dans le monde entier, mais en particulier au Canada grâce aux succès de E. Hanlan, qui fut le premier athlète canadien à jouir d'une renommée internationale et à remporter un championnat mondial. Les journaux de Saint-Hyacinthe font d'ailleurs allusion à E. Hanlan dans l'annonce et dans le compte rendu des régates du 4 août : « Nos jeunes gens enthousiasmé [*sic*] sans doute par les exploits d'Hanlan dont la réputation éclipse celle des grands hommes d'État ont résolu de former un club [...] » (*l'Union*, 9 août 1879, p. 2). Après avoir gagné le championnat canadien de la rame en 1877 et celui des États-Unis en 1878, E. Hanlan remporta une victoire retentissante, contre le champion britannique en Angleterre, en mai 1879 (J. Marsh, art. « Hanlan », dans *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, Hurtig Publishers, 1985, vol. 2, p. 792).

20. Henriette Dessaulles n'ajoute l'initiale du nom de famille au prénom de son frère aîné que pour distinguer celui-ci de deux autres participants aux régates qui portent le même prénom : Arthur Lamothe et Arthur Sicotte (voir *Courrier*, 9 août 1879, p. 2).

21. Ce projet, dont il est aussi question le 7 août (voir *supra*, p. 496), est distinct des régates qui se préparent pour le lendemain (en fait, le 4 août). Le compte rendu des régates du 4 août dans le *Courrier* se termine d'ailleurs par une allusion au projet de courses pour jeunes filles : « Un de nos reporters nous dit que nous aurons avant longtemps des régattes où les rameurs seront des rameurs du beau sexe. Fiat ! » (« Régattes », 9 août 1879, p. 3).

22. J. de La Broquerie Taché (voir *supra*, p. 378, 23 décembre 1877, n. 54) figure parmi les concurrents des régates du 4 août ; il aurait été le propriétaire de la *Mouette* (voir *l'Union*, 9 août 1879, p. 2 ; *Courrier*, 9 août 1879, p. 2-3).

840 sons — et il insinua que je manque de confiance en lui et que je lui cache quelque chose. Je protestai très vivement. Après mon plaidoyer..

— Tout de même, si tu avais tant confiance en moi, tu ne refuserais pas de me laisser ton journal.

845 — Mon journal ! tu y penses encore !

— Crois-tu, par hasard, que je l'ai oublié parce que je n'en parle plus ?.. c'est que tu me l'as refusé trop souvent pour que je puisse insister sans indiscrétion.

— Alors, tu veux beaucoup le voir ?

850 — Non, je ne *veux* pas le voir, j'aimerais à le lire.

— Ça c'est une nuance féminine, une subtilité comme tu dis souvent.

— Eh bien ?.. fit-il suppliant.

— Eh bien... quoi ?

855 Il ne répondit qu'en mettant un bras autour de ma taille et se penchant tout près.

— Tu m'aimes vrai ?

— Oh tu le sais bien !

860 — Je voudrais le savoir plus, rends-moi bien, bien heureux et promets de me donner ton journal...

Et je promis... il ne savait comment assez me remercier... j'étais heureuse de son bonheur mais troublée à l'idée de cette grosse promesse. Je me sens un peu comme s'il allait m'ouvrir le cœur pour voir dedans et j'en ressens presque une douleur physique.

865

Et puis je suis contente de penser qu'il ne pourra plus douter de mon affection jamais, jamais...

Toutes ces contradictions dans la pauvre petite bête que je suis !

870

9 août

Quelle journée mêlée ! Un vrai chaos dont je sors ce soir souriante et pleurante. Tout mon ennui vient d'une lettre reçue

de Saint-Ours ce matin, nous invitant Louise, Arthur, Alice et moi pour passer quelques jours chez les De Saint-Ours²³. Je ne parus pas désireuse d'y aller, maman insista de façon désagréable, je me résigne en grognant. 875

Je fus aux courses²⁴ avec Maurice à qui je contai mon ennui, il le partage d'autant plus que sa vacance est fixée à la semaine prochaine, de lundi à samedi, comme notre voyage ! Il en était si triste, que je cherchai à rire un peu de notre désappointement pour le distraire et l'effort que je fis pour le rendre gai dissipa mon nuage aussi. 880

— C'est vite passé une semaine et il nous reste toute notre vie pour nous voir.

— Toute notre vie !.. je ne sais combien d'années cela représente, fit songeusement Maurice. 885

880 désappointement [D à S pour] le 881 rendre [R gaieté] dissipa

23. François-Roch, seigneur de Saint-Ours (1800-1839), fils de Charles-Louis-Roch de Saint-Ours et de Josephite Murray, nièce du gouverneur de ce nom, avait épousé, le 23 mai 1833, Hermine-Marie Duchesnay, qui lui survécut jusqu'en 1884. De ce mariage étaient nées : Louise-Hermine (1834-1900), qui, demeurée célibataire, vivait au manoir ; Caroline-Virginie (1835), qui avait épousé en 1868 Alexandre-Édouard Kierzkowski, décédé en 1870 (voir *infra*, p. 505-506, 16 août 1879, n. 33) ; Henriette-Amélie (1837), qui avait épousé en 1865 Joseph-Adolphe Dorion (voir A. Couillard-Després, *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours*, t. II, p. 74-76, 97-103). Les familles Dessaulles et de Saint-Ours se fréquentaient depuis longtemps : en 1815, le contrat de mariage entre Josephite de Saint-Ours (sœur aînée de François-Roch) et Pierre-Dominique Debartzch avait été passé devant Jean Dessaulles, seigneur de Saint-Hyacinthe et grand-père d'Henriette. En 1881, Fanny Leman Dessaulles écrit à sa mère : « M^{lle} [Louise-Hermine] de Saint-Ours est ici chez M^{me} Lamothe. Nous sommes allés passer la soirée avec elle hier [...] » (lettre du 25 août 1881 à Agathe Honorine Leman, musée McCord, fonds Dessaulles).

La seigneurie fut concédée en 1672 à la famille Saint-Ours, qui construisit son premier manoir à l'Assomption, « à deux milles environ du village, sur la route de Montréal » (voir R. de Roquebrune, *Testament de mon enfance*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1958, p. 17-18). Le manoir situé sur le Richelieu fut érigé en 1792 par Charles-Louis-Roch de Saint-Ours et reconstruit en 1870, seuls les murs ayant été préservés, par la veuve de François-Roch (voir A. Couillard-Després, *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours*, t. II, p. 55-57, 424-426 ; R. Gauthier, *les Manoirs du Québec*, p. 66-67).

24. Les régates qui, de fait, eurent lieu le 4 août. Selon la datation du *Journal*, manifestement fautive, le 4 août Maurice aurait été alité à cause d'une fièvre (voir *supra*, p. 491). Par ailleurs, on conçoit difficilement qu'Henriette Dessaulles ne dise mot de la victoire de Maurice aux régates, qui lui valut le prix qu'elle-même avait brodé (voir *l'Union*, 9 août 1879, p. 2 ; *Courrier*, 9 août 1879, p. 2-3).

Il se fit un silence... comme elle est attristante la pensée de la mort et comme nous l'écartons avec soin.. ce qui ne l'empêchera pas de venir nous prendre à son heure.

890 Jos, Maurice et moi avons pris le dîner chez les Henshaw — c'est-à-dire un *lunch de soir* qu'on nous servit sous les arbres et après lequel nous avons fait une longue promenade sur l'eau. Hayward nous mit seuls dans notre chaloupe, car la sienne ne contient à l'aise que quatre passagers.

895 Ce fut une ravissante soirée. Je donnerai mes cahiers à Maurice avant mon départ, à l'exception de celui-ci que je réserve pour... plus tard. Jamais je ne pourrais écrire à cœur ouvert, comme je le fais, avec l'idée que Maurice verrait de *suite*. Maurice dit que c'est une fantaisie, un petit caprice... Soit, j'admets cela mais je tiens à ma décision. Il est d'une exigence ce
900 monsieur Maurice ! Si j'accorde cinq il demande six... et de concessions en concessions je deviens très souple dans ses mains, quoiqu'il me trouve volontaire et tenace. Il est trop poli pour me dire entêtée !

905 N'importe, je lui plais ainsi. Il me l'a si bien dit que j'ai remis mes projets de conversion à plus tard et je me laisse admirer en paix.

Il me reproche aussi d'être *farouche*, c'est un de ses badinages parce que je suis sévère sur le chapitre des... baisers. Ah bien ! il peut m'aimer parfaitement sans m'embrasser.. et c'est moi qui serais en droit de lui dire que c'est une fantaisie... quelquefois il prend mes refus en riant, ou il est triste et je cède, ou il boude, ou se fâche et je ris de lui. Nous aurions la paix s'il renonçait à sa fantaisie !

915 Saint-Ours, 13 août

Nous partions à dix heures ce matin, la voiture était à la porte, j'avais mon chapeau sur la tête, mon paquet de cahiers à

891 un [A^a thé] < Ajouté au-dessus de la ligne du texte : explication postérieure plutôt que correction, l'ajout ne s'accompagne d'aucune rature correspondante. > lunch 893 mit [A seuls] dans 898 Maurice [R pourrait D voir S verrait] de 912 riant, [R à d'autres A^a ou] il 917 sur [R ma A la] tête

la main et je devais les laisser à Jos en passant ; nous faisons nos bonjours dans le passage quand Maurice arriva, et du ton le plus tranquille imaginable, après avoir salué à la ronde : 920

— Je suis venu chercher ces livres que vous deviez donner ce matin (sans dire à qui).

Je lui tendis le paquet, comprimant une forte envie de rire à l'idée de la figure que ferait maman si elle savait ce qu'il contient. 925

— Je n'avais pas oublié, Maurice, je devais les laisser à la porte. Jos n'est pas venue me dire bonjour ?

Après deux minutes il fallut partir. Mais maman qui aime tant à questionner avait eu le temps de s'informer si les livres étaient pour Jos, ce qui me procura la vilaine torture de faire signe que oui.. et je m'en veux de ce mensonge, cela me fait me mépriser. Oh ! si j'avais pu lui crier : « Non, c'est pour Maurice, et c'est mon journal, et nous sommes fiancés !.. » 930

Ne plus faire de cachettes, ne plus dire de mensonges, agir toujours en pleine lumière et sans inquiétude ! Mon Dieu que ce doit être bon et que je suis peu faite pour les détours. 935

J'ai pensé cela et mille autres choses durant ce long voyage. Alice et Louise ont dormi et moi j'ai rêvé, réfléchi et essayé de prier. Mais je ne sais pas prier ! Pour le bon Dieu je suis froide et sèche. Quand je souffre, je lui crie égoïstement d'avoir pitié de moi, mais s'Il m'exauce et me comble je me *force* à lui dire merci. Et vrai, je ne puis me voir si ingrate et si laide sans en être bouleversée. Je voudrais l'aimer le bon Dieu mais ce désir dure un moment, un éclair ! habituellement j'y pense à peine ! Je me laisse absorber par mon amour. C'est ma pensée constante, mon but unique, ma seule préoccupation. Plus je vais, moins je m'appartiens. Rien ne me touche de ce qui n'est pas Maurice, et mes seules bonnes prières sont celles que je fais pour lui, pour nous ensemble. Le bon Dieu peut-il être content de me voir ainsi ? Souvent je me dis que Lui-même me l'a mis au cœur cet amour. Il l'a permis, Il semble le bénir et alors je me rassure. 940 945 950

918 main [R que A et] je devais [A les] laisser 922 matin [A^a (sans dire à qui)]. » // Je 924 figure [R de] que 943 Dieu [A mais] < non raturé : *par moments* > [A^a ce désir dure un] < rétabli par nous : *moment* > . [R par A^a un] éclair, [A^a !] habituellement 951 rassure. [D Il S Dieu] n'est

Dieu n'est pas comme les hommes, Il n'est pas jaloux et ne s'occupe pas d'être aimé *sensiblement*... non, mais je comprends que mon amour pour lui devrait ressortir de ma vie puisqu'il ne peut jaillir de mon cœur. Et quand je l'examine *bien* ma vie, elle me paraît assez peu faite pour satisfaire un Dieu *qui est mort par amour pour nous*. Si je pouvais réaliser cette étonnante vérité ! Comment puis-je la croire et vivre comme je le fais ? Donnez-moi une foi vivante, qui me fasse vivre, mon Dieu, c'est une foi fantôme que j'ai... une pauvre petite foi de rêve — — —

Dirait-on que je suis à Saint-Ours, qu'il est onze heures et que je griffonne sans parler de notre arrivée ? Ce sera pour demain. Il me vient à l'idée qu'en ce moment peut-être Maurice a commencé à me lire et j'en éprouve une étrange émotion... une émotion si complexe que je renonce à l'analyser ! Comme il faut t'aimer, mon Maurice, pour t'ouvrir ainsi mon âme !

14 août

Nous avons été reçues comme des princesses. Toutes ces dames ont été affables et charmantes — il y a deux messieurs étrangers, une vieille dame et nous quatre.

Notre vieille bonne Kate²⁵ ne pouvait nous faire assez de caresses et hier soir elle vint nous aider à nous déshabiller, tresser nos cheveux, border Alice dans son lit et me recommander de ne pas écrire trop longtemps.

Elle se rappelait d'une foule de détails de notre enfance et s'amusa à nous en parler : ma terreur des Fénians²⁶... mes révol-

952 les [R *enf*] hommes 958 puis-je [A *la*] croire

25. Catherine (Kate) McGinley (voir *supra*, p. 225-226, 19 novembre 1875, n. 92).

26. Patriotes irlandais, exilés aux États-Unis, qui effectuaient périodiquement des raids au Canada, dans les régions frontalières. Leurs opérations les plus sérieuses eurent lieu en 1866 et en 1870, à Frelighsburg et le long de la frontière entre l'État du Vermont et le comté de Missisquoi, puis au Manitoba à l'automne de 1871. On leur prêtait des visées diverses, soit d'ennuyer l'Angleterre en attaquant l'une de ses colonies, ou encore de s'emparer du Canada pour l'échanger à l'Angleterre contre la libération de l'Irlande (voir John A. Macdonald, *Troublous Times in Canada. A History of the Fenian Raids of 1866 and 1870*, Toronto, Johnston & Co., 1910, 255 p. ; Anonyme, *The Fenian Raids*,

tes quand il fallut dire nos prières en français — les révoltes d’Alice quand ma tante Leman l’obligeait à plier ses hardes et à serrer ses traîneries... mes gros chagrins pour une paille en croix, les bouderies d’Alice, les espiègeries d’Arthur. Elle s’interrompait dans ses récits pour admirer nos cheveux, mes « pieds de fée », « *Fairies’ feet*²⁷ ». C’était touchant et comique à la fois ! La bonne vieille Kate ! Que je la pleurai quand elle partit parce que maman *n’en voulait plus*. Ce fut un de mes plus gros chagrins d’enfant et celui que j’essayai [le] mieux de cacher parce que j’en voulais à maman. Un de mes premiers griefs contre elle. Le fait est qu’à l’heure qu’il est, je ne comprends pas bien pourquoi elle nous priva des soins et de la tendresse de Kate. Comme c’était triste sans elle ! Les autres bonnes nous trouvaient trop grandes pour avoir besoin de leurs services — j’avais dix ans²⁸, Alice huit, nous aurions dû savoir nous servir, mais Kate nous avait habituées autrement. Elle nous peignait, nous chaussait, nous habillait, nous conduisait au couvent, jouait avec nous, lisait pour nous, nous contait de beaux contes et nous chantait de vieux airs irlandais... Du jour au lendemain, il aurait fallu savoir nous passer de ses soins. Avons-nous été gourmandées et grondées parce que nous étions gauches et incapables ! Mais surtout avons-nous été *seules* après le départ de notre Kate ! Plus de contes et de chansons ! Personne pour nous amuser dans la grande chambre nue où nous devions

980

985

990

995

1000

987 fait [A est] qu’à 995 irlandais... [R Tout d’D D’un S Du] jour [D à S au R l’autre] lendemain

1866-1870, *Missisquoi County*, Missisquoi County Historical Society, 1967, 88 p.). Les journaux canadiens de l’époque faisaient grand état de ces raids et de leurs préparatifs ; on en trouve de nombreux échos dans la chronique Tétreau pendant la période 1865-1870 et même jusqu’en mai 1878 alors qu’on signale encore des menaces d’une « invasion de Finians » (ASSH). Un décret épiscopal du 12 janvier 1870 incluait les Féliens dans la condamnation apostolique des sectes secrètes (voir *Mandements des évêques de Saint-Hyacinthe*, vol. 8, Montréal, Beauchemin, 1898, p. 209-210).

27. « Après notre bain, une des caresses de Kate était de baiser nos petits pieds : des pieds comme ceux des fées de chez elle, disait-elle, si légers, qu’ils marchaient sur les fleurs sans les froisser, et si rapides, qu’en un clin d’œil, ils amenaient les fées vers les amis qui les appelaient » (« Kate », dans *Lettres de Fadette*, 5^e série, p. 59).

28. C’est donc vers 1870 que Kate McGinley aurait cessé de s’occuper d’Henriette et d’Alice Dessaulles. Entrée au service des Dessaulles vers 1860, l’année de la naissance d’Henriette, elle s’y trouvait encore lors du recensement de 1871 ; elle aurait passé 15 ans (peut-être un peu moins) chez eux (voir « Kate », dans *Lettres de Fadette*, 5^e série, p. 58 ; *infra*, p. 583-584, 2 octobre 1880).

jouer. Et nos terreurs dans la rue ! Je me vois encore un jour que j'avais passé l'après-midi chez Jos, « en bas de la côte ». Je remontais timidement, ayant aussi grande peur des passants que des chiens. Tout à coup, un petit chien jaune se met à aboyer et moi, prise de peur, je reviens sur mes pas et j'arrive plus morte
 1005 que vive chez madame Saint-Jacques... Maurice m'ouvre la porte et, très brave, il vient me reconduire me tenant par la main... et le vilain chien jaune ne me faisait plus peur et je me sentais bien protégée par mon petit ami.

1010 Comme c'est loin déjà — qu'elle est longue la chaîne qui nous unit ! elle a un premier anneau mais elle n'en aura pas de dernier.... elle se continuera par-delà cette vie et ne se brisera jamais !

1015 J'entends la cloche du lever.. je vais laisser mes souvenirs et terminer ma toilette. Il fait un temps superbe et de ma fenêtre la vue est si jolie !

Que le bon Dieu bénisse Maurice ce matin !.

14 août

1020 Journée très agréable. La vie ici est simple et très large. La maison est spacieuse, et on nous reçoit de manière à ce que nous nous sentions très libres. Monsieur Ermatinger²⁹ et monsieur C. Monk³⁰ se rendent aimables. Nous jouons au cro-

1002 que [R je A j'avais] passé 1006 Maurice [R m'ouvrit A^a m'ouvre] la porte et très brave, [D lui vint S^a il vient] me 1008 sentais [A bien] protégée
 1011 elle [A n'en] aura

29. Le manuscrit porte : « Ermetingher ». La famille, originaire de la Suisse, émigra au Canada au XVIII^e siècle. On trouve le nom de W. Ermatinger parmi les témoins au mariage de Henriette-Amélie de Saint-Ours à Joseph-Adolphe Dorion, le 5 juillet 1865 (voir L. Lejeune, *Dictionnaire général [...] du Canada*, p. 598 ; A. Couillard-Després, *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours*, t. II, p. 102-103).

30. Vraisemblablement Charles Monk, fils de Rosalie Debartzch et de Samuel Cornwallis Monk, juge de la Cour supérieure. De ce mariage étaient nés quatre autres enfants : Wentworth, Cornwallis, Louise et Frederick. Rosalie était la belle-sœur d'Alexandre Kierzkowski (voir *infra*, p. 505-506, 16 août 1879, n. 33) et la fille de Pierre-Dominique Debartzch qui, en 1815, avait épousé Joseph de Saint-Ours (voir A. Couillard-Després, *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours*, t. II, p. 76 ; J.-J. Lefebvre, « Pierre-Dominique Debartzch »,

quet, au badminton, nous allons sur l'eau et nous flânons de la plus belle façon. J'ai écrit à Maurice et j'attends ce soir une lettre de lui.

1025

Alice a dit à Kate que Maurice m'aimait et que nous finirions par nous marier. Kate se souvient de Maurice tout petit. Il avait de belles boucles blondes et sa mère l'amenait à maman qui le trouvait ravissant. Que c'est bon de penser que maman l'aimait ! J'ai hâte de dire cela à Maurice ! J'ai dit à Kate que c'était un grand secret — je lui ai fait promettre de prier pour Maurice tous les jours. Une des raisons qui lui remue le cœur, c'est que Maurice est un peu Irlandais : «*Oh my darling, you will be a bit Irish too when you are married !*»

1030

16 août

1035

Nous avons passé la journée à Sorel où nous avons fait la connaissance de mademoiselle Bruno et de mademoiselle Drolet de Québec. C'est la sœur d'un des amis de Maurice³¹ et je crois d'après ce que m'a dit monsieur Arch[ambault]³² qu'elle aurait bien accueilli Maurice si il lui eût fait un brin de cour.

1040

Pendant que je causais plus loin, elle demanda à madame Kierzkowska³³ si j'étais la mademoiselle Dessaulles qui est fiancée à monsieur Saint-Jacques.

1042 qui [R *était*] est

dans *Ancêtres et contemporains (1670-1970)*, p. 37-58). Dans une lettre du 25 août 1881, Fanny Leman Dessaulles écrit : « J'ai eu la visite de l'abbé [Wentworth] Monk, qui m'a dit que sa mère était descendue de Kamouraska il y a deux semaines à cause de la maladie de son frère Charles qui a les fièvres typhoïdes [...] » (lettre à Agathe Honorine Leman, musée McCord, fonds Dessaulles).

31. Eugène Drolet, de Québec. Confrère de Maurice Saint-Jacques à la faculté de droit de l'université Laval : inscrit en 1875, il obtint le grade de bachelier en droit en 1878 (Archives de l'université Laval, *Annuaire de l'université Laval*, 1875 à 1878). Sur M^{lles} Bruno et Drolet, nous n'avons trouvé aucun renseignement.

32. Horace Archambault, qui, de 1875 à 1878, avait été confrère de Maurice Saint-Jacques à la faculté de droit de l'université Laval (voir *supra*, p. 478, 3 juillet 1879, n. 7).

33. Le manuscrit porte : « Kerskowska ». Caroline-Virginie de Saint-Ours (1835-1894), fille de François-Roch de Saint-Ours et de Hermine-Marie Duchesnay. Elle avait épousé en 1868 Alexandre Kierzkowski, seigneur de Saint-

1045 Au dîner, madame K[ierzkowska] me rapporta le propos et
 voulut me taquiner à propos du *docteur Saint-Jacques*³⁴. Je dus à
 cette méprise de conserver mon sang-froid et je me défendis fa-
 cilement en leur disant que le *docteur Saint-J[acques]* était marié
 et père de famille. Ne sachant à qui s'en prendre, on me laissa
 1050 tranquille. Louise, Alice et Arthur furent muets et je les compli-
 menterai sur leur discrétion dès notre retour.

Nous partirons demain midi malgré l'insistance des dames
 pour nous garder. J'ai hâte de retourner ! Maurice sera au
 camp... mais n'importe, il sera moins loin.

1055 Elle est donc à peu près terminée cette promenade accep-
 tée si maussadement. Pour un ennui ça été un aimable ennui, et
 je trouve que je devrais m'habituer à envisager et à accepter les
 contrariétés plus philosophiquement. Mes agitations, mes gro-
 gneries me les grossissent d'avance sans me les épargner, et
 1060 quand tout est dit et fini, je me trouve enfant et déraisonnable
 de me faire de la peine pour des insignifiances. Je voudrais être
 toujours souriante et aimable pour Maurice. Je crois que pour y
 arriver je dois essayer d'être toujours aimable et souriante avec
tout le monde. C'est plus facile de se le proposer que de le prati-
 quer. Mais tout est possible avec de la bonne volonté et de la *vo-*
 1065 *lonté*. Je demande l'une et je vais exercer l'autre !

Charles, député libéral de Saint-Hyacinthe de 1867 à 1870, veuf de Louise-Aurélié Debartzch (1821-1850), décédé à Saint-Ours le 4 août 1870 (voir lettre de Louis-Antoine Dessaulles à Louis-Joseph Papineau, 7 août 1870, musée McCord, fonds Dessaulles ; A. Couillard-Després, *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours*, t. II, p. 99-101 ; P. Meunier, *l'Insurrection à Saint-Charles et le seigneur Debartzch*, p. 159-160 ; L. Kos-Rabcewicz-Zubrowski, art. « Kierzkowski, Alexandre », dans *DBC*, t. IX, p. 468-469).

34. Eugène Saint-Jacques, frère de Romuald Saint-Jacques, né à Saint-Denis-sur-Richelieu en 1846, avait épousé Marie-Anne Édith Plamondon en 1864. De ce mariage étaient nés trois enfants : Eugène (1872), Édith (1874) et Gaston (1878). Eugène Saint-Jacques pratiquait la médecine à Saint-Hyacinthe et, en 1870, y avait ouvert la pharmacie Canadienne, installée rue Saint-Denis en 1877. Il fut maire de Saint-Hyacinthe de 1902 à 1909 (voir G.-A. de Jordy, *Généalogies des principales familles du Richelieu*, t. I, p. 146 ; C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 524-525).

18 août

Arrivées à sept heures hier soir par une pluie diluvienne ! La route m'avait paru interminable et encore plus à la pauvre Alice qui avait sa migraine. Je me couchai fatiguée et toute triste de ne pas avoir aperçu la lumière de Maurice. C'est peu raisonnable puisque je le savais absent. Mais c'est entendu, je ne suis pas raisonnable ! Je ne le serai peut-être jamais. 1070

J'ai eu toute occasion aujourd'hui de mettre mes résolutions d'hier en pratique. Ça allait décidément mal ! Je veux bien croire que maman est souffrante et malade, mais si elle réfléchissait que ce n'est pas ma faute, cela l'aiderait à ne pas être si désagréable avec moi ! 1075

J'avais le sourire aux lèvres et la *braille* dans le cœur.

Dieu, que je me sens bête ! Si le soleil voulait se montrer j'irais toute seule marcher très loin et je reviendrais mieux. J'ai essayé de lire *Pickwick*. C'est trop *drôle* pour mon humeur actuelle. Je voudrais... je voudrais Maurice ou des ailes pour aller le retrouver. En attendant les ailes donnez-moi de la patience, Ô le plus patient des Dieux ! 1080

19 août 1085

À cinq heures je reçus une invitation de madame Desmarais³⁵ pour passer la soirée chez elle ; j'acceptai sans enthousiasme et je fis une petite toilette d'ennuyée, m'attendant peu à y rencontrer Maurice de retour cette après-midi seulement. La soirée fut insignifiante — je note pourtant une amu- 1090

1087 pour [A *passer*] la 1089 à [A *y*] rencontrer

35. Marie-Louise Herminie Gélinas, fille de Louis Raphaël Gélinas, marchand et éditeur du journal *la Minerve*, et de Caroline Loranger, de Trois-Rivières, qui, le 23 mai 1877, avait épousé Odilon Desmarais (1854-1904), de Joliette. Admis au barreau en 1876, ce dernier était venu s'établir à Saint-Hyacinthe où il s'était associé à Honoré Mercier. Il fut député de Saint-Hyacinthe à l'Assemblée législative de 1890 à 1892 et député de Montréal-Saint-Jacques à la Chambre des Communes de 1896 à 1901, alors qu'il fut nommé juge du district de Trois-Rivières (voir P.-G. Roy, *les Juges de la Province de Québec*, p. 165).

sante chose dite par mademoiselle Berthelot³⁶ à Émile Delorme. Elle lui parlait de l'ancien temps, de ses ex-admirateurs, et à un moment où le silence était presque complet, nous l'entendîmes lui dire avec son emphase un peu ridicule : « Votre père³⁷ fut mon premier amour ! »

Je ne vis bien Maurice qu'au retour, mais quel bon moment ! Nous avions tant à dire, et les quelques minutes passées à la barrière devinrent une demi-heure avec une rapidité inouïe. Comme ma *chaperonne* Louise n'y était pas, personne ne cria au scandale. Il s'agissait du journal. Maurice est ravi, reconnaissant et heureux... et ce qui le peint bien, l'exigeant incontentable, il regrette le bonheur que cette lecture lui aurait procuré ces derniers mois. Cela m'a fait rire de lui, il s'est joint à moi et ne veut absolument pas se corriger d'aucune de ses exigences. Il dit que d'avoir lu mon journal lui a fait l'effet d'une révélation, lui a fait découvrir une autre Henriette *plus bonne* à aimer que j'étais avant.. cela me donnerait envie d'être jalouse de moi-même.

Au bout d'une demi-heure j'insistai pour qu'il s'en aille.. je le laissai m'embrasser, ne voulant pas assombrir son bonheur du plus petit nuage. D'ailleurs je ne feins pas l'indifférence et ses baisers me sont bien doux. Si je pouvais être tout à fait tranquille sur ce point. Pourquoi ces défenses, ces sermons incompréhensibles ? À qui pourrais-je bien demander un renseignement ? Je sonderai Jos un de ces jours.

C'est bon de voir sa lumière vis-à-vis, de le savoir si près. Mon Dieu que je l'aime ! Je voudrais savoir un autre mot qui le dirait plus, autrement et mieux. Lui dit « je t'adore ». C'est mal – – je n'ose le dire mais j'ai peur de le faire.

1093 l'entendîmes [A lui] dire 1116 mot [R pour] qui

36. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

37. Louis Delorme (1824-1895), fils de Pierre Delorme et d'Elizabeth Burke, avait épousé en 1855 Marie Julie Anna Fortier, petite-fille de Gabriel Elzéar Taschereau, et, en 1871, en secondes noces, Flore Sara Odile Paradis. Il avait été député libéral de Saint-Hyacinthe de 1870 à 1878 ; le 14 mai 1879, il fut nommé greffier de l'Assemblée législative (voir H. J. Morgan, edit., *The Canadian Parliamentary Companion for 1876*, p. 188-189 ; J. K. Johnson, *The Canadian Directory of Parliament, 1867-1967*, p. 158).

20 août

À dix heures ce matin Jos, Louise, Alice et moi partions pour le bois cueillir des vignes sauvages, des fleurs et de la mousse pour faire une ridicule décoration à l'église, à l'occasion de la mort du pauvre petit prince impérial³⁸. Je trouve cette démonstration projetée tout à fait intempestive. Mais je n'ai pas été consultée et je me prête, sans préjugés, à tout ce que le major Doherty³⁹ a imaginé pour faire du fuss.

1120

1125

38. Eugène Louis Napoléon, fils de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, mourut sous les coups de sagaie des Zoulous, près d'Issandula en Afrique équatoriale, à l'âge de 23 ans, le 1^{er} juin 1879. Chef du parti bonapartiste en exil, il était attaché à l'état-major anglais lors de l'expédition contre les Zoulous. Les journaux canadiens consacrèrent de nombreux articles à cet événement (voir par exemple : *l'Opinion publique*, 3 juillet 1879, p. 314-316 et 24 juillet 1879, p. 350-352, avec des illustrations ; *Courier*, 24 juin 1879, p. 3 ; 3 juillet, p. 3 ; 14 août, p. 2 ; 30 octobre, p. 2). Le 83^e bataillon des volontaires de Saint-Hyacinthe fit parvenir à l'impératrice une couronne d'immortelles et fit chanter un service funèbre à la cathédrale de Saint-Hyacinthe — un entrefilet de *l'Union* (vendredi 22 août 1879, p. 4) « annonce » l'événement : « Une Messe de Requiem pour le Repos de l'âme du Prince Impérial recommandée par le Bataillon des Volontaires de St. Hyacinthe sera chantée à la cathédrale de cette ville jeudi le 21 courant » ; le compte rendu qui paraît le vendredi suivant (29 août, p. 2) n'en précise pas la date (« Jeudi dernier »), qui serait vraisemblablement le 21 août. À cette occasion, « Mesdemoiselles Sicotte, fille de l'Hon. Juge Sicotte, Laframboise, fille de l'Hon. Juge Laframboise, Dessaulles, fille de son Honneur le Maire de la Cité, St-Jacques, fille du Lt.-Col. St-Jacques, Buckley, fille de M. le D^r Buckley, un soldat de Crimée, avaient envoyé comme témoignage de respect et d'admiration deux couronnes avec un 'N' et une grande croix en fleurs » (« Le prince Impérial », *l'Union*, 29 août 1879, p. 3). Sur cette manifestation, voir aussi G. Lamothe, « Une ville française en Canada », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 2, n° 10, octobre 1883, p. 438.

39. Henry Joseph Doherty, marchand et militaire. Il était commandant de la milice de Saint-Hyacinthe, régiment de volontaires qui avait été formé en 1866 pour parer à l'invasion des Féliens et qui combattit contre ces derniers en 1870. En décembre 1879, le major Doherty fut promu au rang de lieutenant-colonel et nommé commandant du « 84^e Bataillon d'Infanterie de Saint-Hyacinthe », nouvellement formé. H. J. Doherty mourut le 12 octobre 1884 des suites d'une chute du troisième étage du séminaire, d'où il avait sauté par la fenêtre, se croyant poursuivi par les Féliens (voir C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 276-277 et 453 ; J.-A. Ayers, « Le régiment de Saint-Hyacinthe », dans *Album souvenir Saint-Hyacinthe 1748-1948*, p. 151-153).

Chemin faisant nous rencontrons Maurice Fontaine⁴⁰ et Victor S[icotte]⁴¹. Ce dernier nous arrête, nous questionne et nous prie d'inviter M[aurice] à nous accompagner. Ce qui fut fait par Louise.

J'étais partie fatiguée par la chaleur, Louise le savait et rendus au bois, en bon chef d'expédition, elle m'ordonna de ne pas bouger, et à Maurice de me tenir compagnie. Comme elles ont été douces ces deux heures ! Maurice fait des projets et nous organisons une vie si simple, si tranquille, si égoïstement heureuse ! Nous désirons tous deux nous isoler dans notre amour, bien sûrs d'y trouver la paix que nous rêvons sans être encore parvenus à l'atteindre.

Maurice me parla encore de mon journal qu'il aime à garder encore. Il assure qu'une femme est chose compliquée et qu'il faut lire dans son cœur pour la comprendre... et encore !

— Mais moi, je suis toute simple !

— Toi, tu es deux : *mademoiselle* Dessaulles et « ma petite Henriette ». Deux si différentes, si parfaitement distinctes, que j'en veux parfois à *mademoiselle* Dessaulles comme si elle était l'ennemie de toi.. ma petite chérie.

La conversation continua douce, animée, tendre, embarrassante, suivant les sujets qui ont tous le même point de départ, notre amour, et le même but, notre mariage.

1132 elle [A m'ordonna] de

40. Nous n'avons pu identifier cette personne. Cependant, le prénom pourrait être fautif, qui semble avoir été formé par un ajout à la lettre « M ». Transcrivant son journal, Henriette Dessaulles aurait pris pour une initiale l'abréviation de « monsieur » (forme beaucoup plus fréquente, dans le manuscrit, que le prénom et le nom au complet). Il pourrait s'agir alors de Raphaël-Ernest Fontaine (1840-1902), admis au barreau en 1862, candidat libéral défait dans le comté de Bagot en 1876, qui initiera Maurice Saint-Jacques à la politique après être devenu son associé en 1885 (voir J.-N. Dion et al., *Saint-Hyacinthe, des vies, des siècles, une histoire*, p. 319-321).

41. Victor Sicotte, né le 5 décembre 1840, fils de Louis-Victor Sicotte et de Marguerite-Émilie (Amélie) Starnes. Il étudia au Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1851 à 1859. Avocat, il s'associa à l'étude Richer & Saint-Jacques en avril 1879 (voir « Nouvelle Société », *l'Union*, 17 avril 1879, p. 2). En juillet de la même année, après le départ de T. S. Richer, l'étude, dont les bureaux étaient situés à l'angle des rues Girouard et Saint-Denis, sera connue sous le nom de Sicotte & Saint-Jacques (voir *supra*, p. 492-493, 5 août 1879, n. 15 ; Recensement, 1871, f. 1).

Nous passâmes l'après-midi à faire des guirlandes sous les pins. Monsieur Ostell⁴², Arthur S[icotte], Amédée, le major prétendirent nous aider, mais Maurice qui vint peu après quatre heures se rendit plus utile en une heure que les autres messieurs dans leur après-midi : il enfila des aiguilles, coupa des fils de laiton, assortit les fleurs, nous donna de bons conseils et Louise lui dit qu'il était un «*Brick*⁴³ ».

Nous avons passé la soirée chez les Baynes⁴⁴ : les Henshaw, Sicotte, Delorme, Saint-J[acques] et nous. Ce fut «*slow* » comme dit Blanche mais, pour parler toujours comme elle, le retour fut «*lovely* ».

Maurice me gronderait s'il savait que je veille encore, mais je ne pourrais dormir avec cette menace d'orage. Non que j'aie peur du tonnerre... je n'y ai jamais songé, mais cette électricité m'énerve et m'empêche de dormir. Il grondera tout de même ! Il me promet d'être *très sévère* plus tard. Ses menaces ne me font pas bien peur. Je suis habituée à des sévérités qui n'ont pas les compensations que j'espère trouver chez lui.

1159 parler [R *en*] toujours

42. Dans une lettre du 10 juillet 1878 à Augustine Bourassa, Henriette Dessaulles signale la présence d'un M. Ostell lors d'une promenade en chaloupe la veille (voir *supra*, p. 458, 9 juillet 1878, n. 71). Dans la même lettre, elle raconte à sa cousine : « Je ne t'ai pas dit quelle acquisition précieuse notre village a fait[e] dans la personne de M^r Ostell, c'est le fou le plus fin qu'on puisse rencontrer à plusieurs lieues à la ronde. Il nous fait rire à nous en rendre malades. Vrai, j'en avais des coliques hier... je ne le lui ai pas dit. // Alice a eu le front de lui dire qu'il était *un enfant rare*. Je ne te parle plus de lui, tu en jugeras par toi-même » (fonds privé). Nous n'avons pu trouver d'autres renseignements sur cette personne.

43. « Chic type, brave garçon ». Emprunt direct à l'anglais, qui a été relevé au Québec surtout dans le dernier quart du XIX^e siècle (renseignement communiqué par M. Lionel Boisvert, du Trésor de la langue française au Québec). On en trouve une occurrence chez Dickens vers 1850, dans un contexte qui en signale la nouveauté : « *Steerforth approved of him highly, and told us he was a Brick. Without exactly understanding what learned distinction was meant by this, I respected him greatly for it [...]* » (Charles Dickens, *David Copperfield*, Oxford, Clarendon Press, 1981, p. 87).

44. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette famille.

21 août

Confession stupide aujourd'hui ! Je ne suis pourtant pas
 1170 bonne et je ne trouve rien à dire à confesse, mon confesseur paraît aussi à *court* que moi, ce qui a pour résultat un cinq minutes tout à fait sot.

Je n'ai pas vu Maurice. Il a plu toute la journée. Les enfants
 étaient maussades, les bonnes aussi... maman très... nerveuse,
 1175 Louise avait les « blues » et alors je me suis enfermée et j'ai lu toute l'après-midi. J'avais mis Fannette⁴⁵ dans un coin de ma chambre avec beaucoup d'images à découper, ce qui était mieux pour elle que de s'unir au concert lamentable dont les échos parvenaient jusqu'à ma chambre. Quelle journée ! C'est à dégoûter de la vie ! Ouais !
 1180

22 août

Il y avait une soirée d'enfants chez Jos, j'étais demandée pour aider à les amuser. Maurice se joignit à nous, et je l'admirai de se dévouer si entièrement et si gaiement à l'amusement de
 1185 ces tout petits. Après leur avoir servi leur réveillon nous eûmes notre tour, Blanche, Jos, Maurice et moi. Blanche et Maurice ayant eu une discussion sur qui avait le nez le plus long, je fus appelée à juger.. Je décidai de les mesurer et je le fis au moyen de mon éventail, mais nous riions tant qu'il fut impossible d'ar-
 1190 river à une conclusion *incontestée*. Nous avons fait les enfants et la soirée se termina pour moi par quelques minutes avec Maurice qui vint me reconduire.. de bonnes minutes qui me font oublier ces deux vilaines journées. La *misère* m'amollit le cœur et quand Maurice voulut m'embrasser je le laissai faire bien gentiment et
 1195 pour un rien je l'aurais embrassé moi-même. Suis-je capricieuse après tout ? C'est bien possible !.. Mon aimé, mon aimé, que je serais heureuse *rien* qu'avec toi ! C'est trop beau ce rêve pour

1178 que [D se S de] s'unir 1185 ces [A tout] petits 1192 qui [A vint] me reconduire.. [D les S de] bonnes

45. Marie Émilie Frances (Fanny) Dessaulles, demi-sœur d'Henriette Dessaulles (voir *supra*, p. 127, 9 décembre 1874, n. 40). Elle était alors âgée de six ans.

oser croire qu'il se réalise jamais et cependant... je crois que j'ose le croire !

26 août 1200

Je devais une visite aux Henshaw et je partis à quatre heures contente de sortir de la maison où... mais passons !

En descendant la rue je rencontre Maurice qui me prie de le laisser m'accompagner chez les H[enshaw] :

— Si je refuse, tu seras mécontent, et si je consens, c'est moi qui serai mécontente, car ce sera ridicule d'aller ensemble voir Lizzie... surtout ! 1205

— Je ne vois pas le ridicule, ne laisserais-tu pas Eug[ène] ou Émile t'accompagner sans y penser seulement ?

— Il n'y aurait pas d'inconvénient avec eux mais tu supposes une chose peu probable. 1210

— Alors parce que *nous* sommes plus amis, je dois avoir moins de privilèges que les autres, c'est étrange et peu encourageant !

— Eh bien ! je ne discute plus. Décide, toi, ce qui est bien et convenable et je ferai ce que tu voudras, après tout, nul n'a plus d'intérêt que toi à me protéger contre les cancans et les remarques. 1215

Nous avons marché un bout en silence...

— Tu feras vraiment ce que je voudrai ? 1220

— Oui.

— Et si j'insistais pour que nous fassions cette visite ?

Je souris sans répondre...

— Décide toujours, je ferai *tout* ce que tu décideras...

— Alors allons faire une promenade, tu as raison, tu feras ta visite demain. 1225

— Je savais, Sagesse, que tu avais du bon sens ! C'est pour cela que j'ai souri.

1230 Elle fut jolie la promenade !. et je recueillis durant ces deux heures des forces pour recommencer demain une journée comme celle-ci ! Je suis ingrate de me plaindre. Aimée comme je le suis, et aimant Maurice comme je l'aime, devrais-je sentir autre chose seulement ?

1235 Depuis le printemps nous nous voyons rarement seuls.. il s'en plaint. Moi, j'échappe ainsi à ses baisers que j'aime et que je préfère éviter. Il me semble, c'est une simple impression, que je suis plus digne, plus contente de moi, quand il n'y a aucune familiarité entre nous. Il aurait de la peine si je le lui disais ainsi, et il en a quand je refuse... et j'en ai de lui en faire. Aussi je suis
1240 souvent faible, si c'est faiblesse de résister à mon impression pour me rendre à *ses raisons*.

Maurice se plaint de la contrainte que la présence de Louise nous impose et il désire son départ avec une ferveur comique.

30 août

1245 J'ai eu de la peine ce soir. Elle n'a pas duré mais elle a été aiguë et j'en suis encore un peu endolorie. Mon Maurice, tu m'as glacée avec ton air si ironique et ton regard si froid ! Comme tu es prompt à me juger mal, et quelle défiance en toi malgré tout !

1250 C'était grande soirée chez lui. Après avoir dansé, nous avons été au boudoir, et absorbés par notre causerie, j'oubliai un peu le temps. Madame Saint-J[acques], passant près de nous, me regarda singulièrement, et me rendant compte de sa pensée, je demandai à M[aurice], sans lui dire pourquoi, de me ramener au salon. On y chantait, et pour ne pas déranger nous avons attendu la fin de la romance, debout près de la porte. Quelqu'un
1255 appela Maurice dans le passage.

— Attends là, une seconde, Henriette, j'ai quelque chose à te dire avant de nous séparer.

1260 Je venais de dire oui et lui de partir quand madame Saint-J[acques] s'approcha de moi, passa mon bras sous le sien et m'amena m'asseoir au fond du salon entre Arthur S[icotte] et Lizzie. Je n'avais pu ni protester ni résister. Maurice revint une

seconde après, regarda de mon côté d'un air mécontent et se dirigea ailleurs.

Il ne m'approcha qu'au réveillon pour me dire d'un ton glacial qu'il ne me fatiguerait plus de sa présence ce soir, que je lui avais si bien fait comprendre que j'en avais assez de lui, qu'il se le tenait pour dit. — Tout cela sec, froid, coupant comme l'acier. — Je sentis mon cœur se glacer, pas au figuré, une véritable sensation physique affreuse !

— Ne me parle pas comme cela Maurice, tu me fais de la peine.

— Oh ! fit-il ironiquement. Tu ne m'en fais jamais, toi ?

— Tu es injuste, et quand je t'aurai expliqué comment tout est arrivé, tu verras que je n'ai pas l'ombre d'un tort. Mais pour-quoi me crois-tu toujours prête à te faire de la peine ? Qu'est-ce qu'il faudrait donc faire pour que tu croies en moi, les yeux fermés, avec *foi* ?

Je parlais bas, de peur d'être entendue, mais j'étais tremblante.

— Mais alors, dit-il plus doucement, explique-moi ta fuite, après ta promesse de m'attendre.

— Tu me croiras sans explications une autre fois, incorrigible défiant ?..

Je lui contai l'intervention de sa mère — Maurice s'indigna contre elle et je dus la défendre. Il me demanda pardon et j'eus juste le temps de l'absoudre avant d'être réclamée par un danseur.

Il me ramena à la maison.

— Mon Henriette, je t'ai fait de la peine encore avec ma sottise susceptibilité. Peux-tu ne pas m'en vouloir, et n'as-tu pas peur de confier ton bonheur à mon vilain caractère ? Ne réponds pas, ma chérie, laisse-moi te dire que je t'aime, que je ne puis pas me passer de toi, ne me dis pas que je te fais peur...

— Non je n'ai pas peur. Va en paix et ne pêche plus, ajoutai-je en riant.

— Je t'ai fait beaucoup de peine ?

— Affreusement. Ne me parle plus sur ce ton et crois donc enfin que je t'aime autant que tu m'aimes toi.

1300 — Je suppose que je ne mérite pas de t'embrasser ce soir ?
 — (Moi sérieusement) Non, tu ne le mérites pas... mais...
 embrasse-moi sans le mériter.

1305 Ce qu'il fit peu raisonnablement, me gardant toute frissonnante dans une étreinte où j'aurais presque désiré mourir tant mon bonheur était intense. Cela semble contradictoire ce désir et ce bonheur... c'est pourtant vrai comme je l'écris.

Si chaque fois que j'ai été capricieuse et froide, je l'ai fait souffrir ce que j'ai enduré ce soir, je ne sais si toute ma vie donnée à lui suffira pour réparer.

1310 Pourquoi souffre-t-on plus qu'on ne jouit, et toutes ses caresses et ses serments que je crois n'effacent-ils pas complètement le souvenir de ces minutes pénibles ? Je me rappelle ses vilaines paroles, son air sévère et je deviens émue et triste comme tout à l'heure !

1315 Plus tard

J'ai passé dans ma fenêtre une demi-heure à rêver — je me suis vue toute petite, timide, craintive et protégée par lui... et plus tard aimée constamment, malgré les obstacles, entourée, enveloppée de sa tendresse invariable et la paix est revenue
 1320 dans mon cœur... Je ne veux plus avoir de peine pour une parole vive qui l'a fait autant souffrir que moi. Il s'est trompé !. Mon Dieu ce n'est pas à moi à le lui reprocher.

2 septembre

1325 Ma pauvre petite Alice en a eu assez de son été et demande si instamment à Papa de retourner au couvent encore cette année qu'il y a consenti ce soir... J'ai de la peine pour moi, mais la petite Lis sera mieux au couvent puisque c'est son désir. Elle n'a pas de Maurice, elle, pour lui faire oublier les misères d'ici !

Toute joyeuse elle a commencé ses préparatifs immédiatement. J'ai voulu me distraire avec un volume de Longfellow et j'ai été frappée par ces strophes⁴⁶. 1330

The Light of Stars.

*The night is come, but not too soon ;
And sinking silently,
All silently, the little moon
Drops down behind the sky.* 1335

*There is no light in earth or Heaven
But the cold light of stars ;
And the first watch of night is given
To the red planet Mars.* 1340

*Is it the tender star of love ?
The star of love and dreams ?
O no ! From that blue tent above,
A Hero's armor gleams.*

*And earnest thoughts within me rise,
When I behold afar,
Suspended in the evening skies,
The shield of that red star.* 1345

*O Star of strength ! I see thee stand
And smile upon my pain ;
Thou beckonest with thy mailed hand,
And I am strong again.* 1350

*Within my breast there is no light,
But the cold light of stars ;
I give the first watch of the night
To the red planet Mars.* 1355

46. Sur Longfellow, voir *supra*, p. 271, 25 juillet 1876 et n. 30. Le poème « The Light of Stars » provient de *Voices of the Night* (1839), repris dans *Poems by Henry Wadsworth Longfellow*, vol. 1, Boston, Ticknor and Fields, 1860, p. 12-13. Le titre du poème est entièrement en capitales ; le texte se lit : « *heaven* » (str. II, v. 1) ; « *hero's armour* » (str. III, v. 4) ; « *calm, and self-possessed* » (str. VII, v. 4) ; « *And thou,* » (str. VIII, v. 1). Henriette Dessaulles avait écrit « *strength* » (str. V, v. 1 ; nous avons corrigé) ; elle a souligné « *Serene* », « *resolute* », « *still* » et « *Calm* » (str. VII, v. 3-4).

1360 *The star of the unconquered will,
He rises in my breast,
Serene, and resolute and still,
And Calm and self possessed.*

*And then, too, whoso'er thou art,
That readest this brief psalm,
As one by one thy hopes depart,
Be resolute and calm.*

1365 *O fear not in a world like this,
And thou shalt know ere long,
Know how sublime a thing it is
To suffer and be strong.*

1370 La souffrance, l'amour ! Je ne vois pas autre chose dans toute poésie comme dans toute musique vraiment belle ! C'est donc là la vie... la punition, la souffrance en fait le fond, et l'amour comme une bénédiction vient aider l'âme à l'accepter et à s'y attacher toute dure qu'elle soit !

1375 Oh douce bénédiction qui m'est donnée dans toute sa plénitude, faudra-t-il souffrir beaucoup pour l'acheter ?.. N'importe, mon Dieu, quoi qu'il m'arrive, merci de m'avoir donné mon amour. Sans lui je ne conçois pas la vie !

4 septembre

1380 Un vilain rhume me retient à la maison et au lieu de m'attirer les sympathies d'usage, fait pleuvoir sur ma tête les reproches d'autant plus agaçants qu'ils sont mérités. Ma punition réelle et utile a été d'être privée même de l'espoir de voir Maurice et je jure d'être prudente !

1385 J'aide Alice qui prépare ses livres, sa musique, ses hardes et elle chante tout en bouleversant sa chambre.

— Comme tu es contente de t'en aller ! lui ai-je dit un peu tristement.

— Comme je te plains de rester ! m'a-t-elle répondu.

1382 qu'ils [R étaient A^a sont] mérités

- Oui, ce serait insupportable sans Papa et... 1390
 — Et Maurice ?
 — Oui.

Je voudrais bien savoir à quel âge il me sera permis d'exprimer une opinion devant maman ?.. Je ne pourrai profiter de la permission, car je prends l'habitude de paraître n'avoir pas d'opinions, ni sentiments, ni idées... une poupée quoi ! 1395

Alice, moins bien *stylée* que moi, laisse de temps à autre voir ce qu'elle pense, et essaie même de *discuter*. Je lui ai conseillé de se taire chaque fois que c'est possible : c'est une occasion de moins d'irriter l'humeur déjà si difficile de la pauvre femme. 1400

J'essaie de m'expliquer l'injustice et les raideurs de maman *malgré* ses très chrétiens et pieux sentiments, et je vois que mon pauvre père, lui, sans sentiments pieux, réalise parfaitement pour moi l'idéal de l'homme juste, bon, patient, charitable dans la plus belle acception du mot. Si je pouvais plus loin mon raisonnement... eh bien ! je serais vilaine.. et je me tais. 1405

7 septembre

J'ai sorti mon cahier par routine, je ne me sens aucun désir d'écrire. À quoi sert tout ce griffonnage ? Je vis aujourd'hui avec un diable très bleu !. tout va mal aussi ! Maurice est à Québec, Alice part demain pour le couvent... et tant d'autres choses qui sont mieux inexprimées qu'enfermées dans mon cahier ! 1410

J'ai passé une heure à l'église — je n'y ai guère prié — il faisait tranquille là, et je m'y sentais bien — ce fut un effort à six heures de revenir à la maison. 1415

Alice a terminé ses préparatifs et m'a demandé de faire de la musique... Je n'y avais pas le cœur...

1403 père, [A lui,] sans

1405 je [D *pouvais* S *poussais*] plus

8 septembre

«It is a high, solemn, almost awful thought for every individual man, that his earthly influence, which has had a commencement, will never, through all ages, were he the very meanest of us, have an end. What is done is done, has already blended itself with the boundless ever living, ever working Universe, and will also work there, for good or for evil, openly or secretly, throughout all time. »

Quelle pensée profonde et effrayante, quelle vision de ma responsabilité il me donne ce Carlyle⁴⁷ ! Il est presque aussi attristant que mon diable d'hier, qui d'ailleurs n'a pas encore décampé.

Le soir

Je viens de reconduire Alice au couvent⁴⁸. Nous avons de la peine toutes les deux, sans nous le dire, naturellement ! Des

47. Thomas Carlyle (1795-1881), historien, critique et philosophe écossais ; auteur de *Sartor Resartus* (1831), d'une *Histoire de la Révolution française* (1837) et de nombreuses biographies, dont celles de John Sterling, Schiller, Frédéric le Grand. La citation est de « Voltaire », *Foreign Review*, n° 6, 1829 ; repris dans Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays [...] in Seven Volumes*, vol. 2, Londres, Chapman and Hall, 1872, p. 121. C'est un long compte rendu (63 pages) de *Mémoires sur Voltaire et sur ses Ouvrages, par Longchamp et Wagnière, ses Secrétaires ; suivis de Divers Écrits inédits de la Marquise du Châtelet, du Président Hénauld, etc., tous relatifs à Voltaire*, paru en 1826. La ponctuation y diffère quelque peu de celle de la citation : «never through » [sans virgule] ; «end ! » ; «done » ; «ever-living » ; «ever-working ». Le passage souligné, dans le *Journal* mais non dans l'édition de Carlyle, est une citation de Shakespeare : «What's done is done » (*Macbeth*, III, 2, 11). En 1908, sous le pseudonyme de Jean Deshayes, Henriette Dessaulles consacra à Carlyle un article de sa chronique « Entre nous » dans *le Canada*, à propos du livre d'Arvède Barine paru en 1887. Signalant qu'elle a examiné des autographes de Carlyle et de sa femme, Jane Welsh, elle en fait alors une étude graphologique (Jean Deshayes, « Entre nous », *le Canada*, 19 août 1908, p. 9).

48. Une lettre à Augustine Bourassa recoupe l'inscription du 4 septembre. Henriette Dessaulles s'y plaint avec humour et sérieux tout à la fois du retour d'Alice au couvent ; elle écrit aussi : « Je ne suis pas sortie de la semaine, j'ai eu le rhume et j'ai été maussade » (5 septembre 1879, fonds privé). La même lettre, se poursuivant sous la date du mardi 9 septembre, suscite des doutes à l'égard de la chronologie. Henriette Dessaulles y annonce à sa cousine : « Alice retourne au couvent jeudi [11 septembre] et je m'occupe à la préparer. » Et à la fin de la même lettre : « Nous allons au théâtre en bande ce soir. Les Scotte, les Saint-Jacques [selon le *Journal*, Jos et Maurice seraient absents] et nous. Nous nous proposons de rire quoique ce soit une tragédie [*la Prise du château de Montbrun*,

larmes dans la voix, des paroles banales... Ô belle bêtise humaine !

J'ai reçu une lettre de Maurice ce matin — il ne fixe pas le jour de son retour.. cela ne dépend pas seulement de sa volonté. Comme Saint-H[yacinthe] est vide quand il est absent ! J'ai un peu honte de moi et je fais des efforts pour paraître ordinaire. Mais le fond... comme il est troublé et agité. 1435

Maman m'a demandé ce soir si j'étais malade — j'ai senti les larmes si près que je me suis sauvée pour les cacher. J'aurais pourtant besoin de sympathie, mais hors celle de Maurice, comme je les redoute les sympathies ! 1440

Jos est à Montréal pour trois ou quatre jours et je suis aussi à l'aise dans le moment qu'un poisson dans un champ de trèfle.

10 septembre 1445

Trop bête pour écrire !

13 septembre

J'étais chez Jos cette après-midi, invitée à y souper — elle venait de me passer une *carte postale* de Maurice annonçant son retour pour lundi, quand j'entendis la porte d'entrée se fermer très fort et des pas rapides *enjamber* l'escalier. 1450

— C'est Maurice ! dis-je tout émue.

— Tu es folle, il est

Mais j'avais raison — c'était lui ! Il entra en coup de vent — fit une exclamation de joie en m'apercevant, et sans souci de Jos, prit mes deux mains qu'il embrassa — et puis ce fut questions et réponses — nous parlions tous les trois ensemble. Jos lui conta que je l'avais deviné avant de le voir... elle trouva moyen de s'esquiver un instant pour nous laisser ensemble. Le 1455

1451 et [A des] pas

présentée par le Cercle Saint-Jean-Baptiste à la salle de l'hôtel de ville, le 9 septembre 1879 (« Soirée dramatique », *l'Union*, 12 septembre 1879, p. 4). »

1460 bon moment doux et si vite passé ! Mais j'en ai emporté ici le souvenir aidant. Je me sens rassurée et heureuse comme au sortir d'un vilain rêve quand on se rend compte que ce n'était qu'un rêve.

1465 Louise part dans deux jours.. nous nous entendons bien mais sans nous comprendre beaucoup, aussi avons-nous de l'amitié l'une pour l'autre mais peu de sympathie. Il y a d'ailleurs une si grande différence d'âge⁴⁹, qu'il n'est pas étonnant qu'en dehors de nos natures si différentes, nous n'ayons pas du tout la même manière d'envisager les choses. J'avoue ici ce que
1470 je ne ferais pas à d'autres, que tout ce qui me rapproche de Maurice est accueilli avec joie, et sans le vouloir, bien innocemment la chère bonne Louise... a souvent été un obstacle à nos tête-à-tête.

J'en reviens à notre revoir — Comme il a été vite au cour-
1475 rant !.. il savait et comprenait mon chagrin du départ d'Alice, mon plaisir de celui de Louise, ma lassitude de ces jours derniers, mon ennui de son absence, mon bonheur de son retour... et il m'avait fait comprendre et sentir que pour lui je suis *tout*. Et si peu de mots pour exprimer tant ! C'est cela l'amour, la sym-
1480 pathie parfaite, la divination du plus intime de soi-même par le seul être de qui l'on veuille être comprise.

14 septembre

Je plane au-dessus de mes ennuis, il faut me piquer fort pour me faire sentir la vie ordinaire. Il en résulte une certaine
1485 distraction qui m'attire taquineries des uns, reproches des autres. J'accepte tout avec une suprême indifférence qui prend des apparences de vertu.

Louise fait sa malle, je vole de sa chambre à la mienne et nous causons à bâtons rompus. Elle vient de découvrir le retour

1466 mais [A peu] de 1468 nous [A n'ayons] pas 1472 Louise... [R était] a 1481 l'on [D veut S^a veuille] être 1483 il [A faut] me 1486 indifférence [A qui] prend

49. Louise Laframboise est née le 14 juillet 1852.

de Maurice et essaie de me taquiner. J'ai trop de plaisir à entendre parler de lui pour que ces taquineries ne me charment pas ! 1490

15 septembre

Louise est partie à dix heures — j'étais à la gare où je rencontrai Maurice venu pour dire bonjour à notre cousine que nous aimons bien, quoi que nous en disions. Maurice vint me conduire chez Mary où j'avais affaire.. et chemin faisant nous nous engageâmes à nous rencontrer à quatre heures pour une longue promenade. J'étais d'une gaieté folle... et nous avons bien ri. 1495

À mon retour maman qui nous avait vus passer me fit un discours sévère sur les graves inconvénients de sortir si souvent sur la rue avec Maurice. 1500

— Nous ne pouvions toujours pas revenir en marchant l'un devant l'autre — je ne me mettrai pas non plus un écriteau avec « défense d'approcher » ! 1505

Elle leva les épaules d'un air dédaigneux et allait me répondre vertement lorsque je repris :

— D'ailleurs, je n'essaie pas de te faire croire que c'est le hasard ou les circonstances qui nous réunissent. C'est bien notre volonté puisque je dois rencontrer Maurice cette après-midi à quatre heures. 1510

J'avais parlé sans animation et avec beaucoup de fermeté. Je n'attendis pas une nouvelle édition] du discours si connu et je montai à ma chambre plus remuée que je n'aurais voulu le lui laisser voir. 1515

Je n'ai pas eu l'intention de la braver, mais elle le croira — elle ne comprendra pas que j'ai par moments un besoin impérieux de lui dire la vérité... de ne pas avoir l'air de me cacher d'elle. Je ne veux pas lui obéir en ceci, mais je veux qu'elle le sache et par moi-même. Comme elle est mécontente et quelle journée nous allons passer. Courage, ma petite âme ! Au moins 1520

1504 pas [A non plus] un 1513 n'attendis [A pas] une 1514 voulu [A le] lui

nous saurons aujourd'hui ce qui assombrit l'humeur de ma-
 dame. Je me vois partir à quatre heures ! Essaiera-t-elle de m'en
 empêcher ? Elle y perdrait ses peines. J'irai, et rien au monde ne
 1525 m'arrêtera. Oui, un ordre de Papa – – mais elle sent sa cause
 trop mauvaise pour faire intervenir Papa ! Je crois bien que si ja-
 mais il se mêle de cette vieille affaire c'est qu'à bout de patience,
 j'aurai eu recours à lui, moi ! Ce serait déjà fait si je n'avais pas
 eu son repos tant à cœur. Je suis jeune, j'ai bon pied, bon œil et
 1530 je puis me tirer d'embarras toute seule.

J'ai un étrange mauvais sentiment dans le cœur... c'est
 comme une espèce de joie chaque fois qu'elle est injuste. Je me
 dis alors... Mais à quoi bon écrire mes méchancetés ici ? Vrai,
 j'ai un peu honte.. mais quoi faire ?.. Je constate toutes mes
 1535 noirceurs mais pour en sortir il faudrait non seulement être
 bonne, mais être sotte. Les imbéciles se laissent *mener*, mais moi
 je veux voir la raison vraie et sensée de cet abus d'autorité.

Les braves ne se tiennent pas cachés, et je descends avec
 mon ouvrage rejoindre maman.

1540

Le soir

La délicieuse promenade – – cela vaut la peine de batailler
 un peu pour en faire de semblables. Afin de ne pas gâter le plai-
 sir de Maurice je ne lui contai pas l'escarmouche... nous avions
 tant de choses plus intéressantes à nous dire. Jos, F[rémont]⁵⁰
 1545 et Horace⁵¹ se plaignent de l'abandon où ils prétendent que
 Maurice les laisse à cause de moi.

— Est-ce vrai que tu les négliges ? Comme ils sont injustes
 de m'accuser...

— Moins que tu le penses peut-être, fit-il en souriant.

1550

— Mais comment cela ?

1528 lui [A^a, moi !] Ce 1535 non [R pas A seulement] être

50. Frémont Saint-Jacques, frère de Maurice (voir *supra*, p. 484, 10 juillet 1879, n. 12).

51. Horace Archambault (voir *supra*, p. 478, 3 juillet 1879, n. 7). Lors du mariage de Maurice Saint-Jacques et d'Henriette Dessaulles, il fut l'un des témoins signataires du contrat (Liste des cadeaux et contrat de mariage, fonds privé). L'un de leurs enfants sera prénommé Horace.

— Ils sentent bien qu'ils ne me sont pas nécessaires, que plus ça va et plus je me passe d'eux. Du moment que je t'ai, que m'importent Horace ou Jos. Je n'ai qu'un désir, c'est de vivre avec toi, uniquement pour toi, et ils le savent parce que je ne m'en cache pas.

1555

Je le regardais tout émue, et il dut voir bien de la tendresse dans mes yeux, car il ajouta presque bas et d'une voix si douce qu'en fermant les yeux je crois l'entendre encore et je frissonne de bonheur :

— Et à toi faut-il beaucoup d'amis ?

1560

— Toi, tout seul.

— Vrai, vrai, tu viendrais avec moi, loin des tiens et tu pourrais être parfaitement heureuse ?

— Oui.

— Ton père ?..

1565

— Je l'aime tant que je me surprends moi-même à dire que je m'en passerais. La peine que j'aurais de m'en séparer ne saurait m'empêcher d'être heureuse avec toi.. pas *parfaitement* toutefois — je n'y crois pas au bonheur parfait.

— Oh la petite sceptique ! Et depuis quand ne crois-tu plus au bonheur parfait ?..

1570

— Oh ! je ne dis pas que pour un instant il ne puisse exister — je l'ai éprouvé, mais je dis qu'il ne peut durer, parce que si nous ne trouvons pas la souffrance au-dehors, nous l'aurions toujours *dans* nous.

1575

— Mais je ne t'ai jamais entendue parler ainsi, depuis quand t'es-tu fait cette idée ?

— Nous nous aimons beaucoup, n'est-ce pas, nous le savons, nous avons foi l'un dans l'autre, et cependant, avons-nous perdu, toi ou moi, une seule occasion de nous faire de la peine quand les apparences étaient défavorables ?

1580

— Mais ma petite Henriette, nous ne nous voyons pas assez souvent ; ne pouvant nous expliquer ce qui nous inquiète nous nous tourmentons plus longtemps, mais vivant ensemble, avec toute liberté de nous parler, il n'y aurait plus de malentendus. Ne dis pas, ma chérie, que tu ne crois pas au bonheur ; si tu y renonces, toi, *qui* y croirait ?.

1585

— Ai-je dit que j'y renonçais ? Tel qu'on peut l'avoir sur terre je crois l'avoir avec toi et je n'ai pas peur de l'avenir tant
1590 que nous serons ensemble.

Nous en avons dit bien plus long sur le sujet...

Comme il est tard. J'éteins ma lampe ou Maurice grondera peut-être. Je n'ai pas bien bien peur de lui mais faisons *semblant* toujours.

1595

16 septembre

Ce matin temps menaçant de toutes manières — au vrai et au figuré. *Nous* avions quelque inquiétude sur le succès de notre pique-nique aux Fourches car les nuages étaient bas et gris — à la maison, maman était mécontente parce que j'avais bravement
1600 annoncé que j'avais accepté l'invitation de Maurice pour m'y rendre dans sa voiture avec Jos et une autre ou d'autres peut-être. Je ne répondis rien aux reproches, je fis mes préparatifs avec un grand calme et une volonté ferme de faire à ma tête : Emma Lamothe⁵² étant venue vers onze heures, maman obtint,
1605 en la priant, qu'elle viendrait dans la même voiture que moi — comme chaperon ! ! Pour le coup voilà une protection !

J'ai ri, mais cela ne me dérangeait pas et je fus bon prince.

Enfin tout s'est organisé, le soleil a fait mine de se montrer et à une heure je montais en voiture avec Maurice, ayant en arrière pour me surveiller Emma et Jos Buckley ! Maman contem-
1610 plait ce départ d'une fenêtre et paraissait lugubre ! Je ne l'étais pas moi et le trajet fut animé et gai au possible. Comme nous n'étions qu'une quinzaine, j'avais *décrété* qu'il n'y aurait pas de tête-à-tête, que nous nous mêlerions à tous sans jamais chercher
1615 à nous isoler. Maurice s'était soumis, tout en me promettant gaiement qu'il me fera payer plus tard mes sévérités exagérées, quand il sera le maître ! Il l'est bien dès maintenant, s'il savait comme je suis peu capable de lui résister il discuterait peut-être

1591 Nous [A *en*] avons 1593 peur [A *de lui*] mais

52. Voir *infra*, p. 557, n. 10.

plus longtemps. Mais je cache ma faiblesse sous un petit ton qualifié par lui de « tranché » qui met fin à toute contestation. 1620

C'était ravissant dans le bois, les feuilles commencent déjà à changer de couleur, le soleil, boudeur, se cachait derrière une voile embrumée qui enveloppait tout d'une teinte grise un peu triste et très douce. Je me sentais heureuse et bien « à part des autres » malgré notre réunion extérieure. 1625

En traversant la rivière dans le grand bac, les nuages noirs crevèrent et la pluie tomba à torrents. Nous nous précipitâmes dans la première maison du bord pour laisser passer l'orage avant de monter en voiture. Maurice qui ne m'avait pas laissée depuis le départ m'enleva mes chaussures (malgré mes protestations) pour les faire sécher ; grâce à son pardessus dans lequel il m'avait enveloppée sur le bateau il n'y avait de mouillés que mes souliers. Je nous vois encore, près du poêle, moi, assise sur un banc, lui, à genoux devant moi pour me déchausser.. et j'entends son ton bref quand je voulus m'objecter à ce procédé si peu « *proper* ». 1630 1635

— Pour cette fois ce sera comme je le veux, vite !

Et vite, j'obéis et j'en eus de la joie...

Et le retour ?.. le ciel si noir, la pluie monotone, le bruit des roues enfonçant dans les grandes flaques d'eau : est-ce un rêve ? Cela en avait un peu l'apparence mais que de bonheur vrai dans cette quasi-irréalité. 1640

Maurice, prétextant sa myopie et l'obscurité, avait cédé ses fonctions de cocher à Arthur qui prit la place de Jos, et nous étions en arrière, délivrés de la surveillance cependant si indulgente d'Emma. Ce furent trois heures parfaites et que je chercherais inutilement à décrire. Pourquoi d'ailleurs ? — le souvenir en est ineffaçable dans mon cœur — Maurice m'a juré que je connaîtrais le bonheur parfait, qu'il me forcerait à y croire... En ai-je réellement douté ? C'est presque trop bon de nous aimer tant !.. cela me rend craintive et j'ai si peur de tout ce qui pourrait nous séparer... Maurice me défend de craindre. Comme nous nous aimons, mon Dieu, plus que nous pouvons dire, plus 1645 1650

1623 voile [D *gris S embrumé*] qui 1628 maison [A *du bord*] pour
1630 départ [R *vint*] m'enleva 1642 cette [R *pres*] quasi 1647 inutilement
[R *de A à*] décrire

1655 que personne qui n'a pas aimé *comme nous*, peut savoir. Et il y en a peu qui s'aiment *comme nous*, autrement, entendrait-on tant de plaintes contre la vie ? Moi je la trouve belle et bonne la vie, et je veux vivre pour la connaître mieux et jouir de toutes les joies et de tous les bonheurs qu'elle me promet ! Mais surtout, je veux vivre, si par moi il peut être heureux, toujours, en m'aimant.

1660 Misère ! onze heures, et j'écris encore... c'est être plus longtemps avec lui que d'écrire de lui, et je cède sans résistance à tout ce qui prolonge notre union.

18 septembre

1665 Il fallait bien une dégringolade ! et la chute a été rude. J'avais déjeuné un peu *vaguement*, encore sous l'effet de mon ravissement de la soirée — maman se chargea de me tirer de mon rêve. Ce serait long et insignifiant d'entrer dans tous les détails de cette petite scène... à quoi bon ? tout au plus dirai-je qu'elle fut dure et que malgré ma volonté et mon habituel empire sur
1670 moi-même, elle put voir comme elle m'avait blessée.. cela heureusement ne parut pas l'affecter et elle se retira en coup de vent me laissant au cœur une grande pointe qui me faisait mal. Après son départ ma tante Lemman voulut me dire un mot de sympathie, elle essaya de m'expliquer que lorsque maman est encinte, ses nerfs sont malades, qu'elle ne peut se contrôler et
1675 n'est pas tout à fait responsable de ses paroles... qu'il ne faut pas, par conséquent, me faire trop de chagrin.. qu'au fond maman m'aime, etc., etc.

C'est bien au fond alors — car je ne le vois pas souvent !

1680 Elle a été très bonne comme toujours, essayant de me consoler et de me convaincre. Hélas ! elle m'a convaincue de l'extrême antipathie que maman a pour moi, puisque ses nerfs me distinguent entre tous pour entrer « en agitation ».

1685 Je m'en veux tout de même de cette sensibilité bête qui me rend si facile à être atteinte et il y a des minutes où je voudrais devenir une pierre inerte pour ne rien sentir, d'autres où j'envie

1654 savoir. [A Et] il 1655 autrement, [R on entendrait moins A entendrait-on tant] de 1657 joies [A et] de

les êtres très calmes, très raisonna[bles] qui acceptent paisiblement les jours comme ils viennent, les gens comme ils sont.. ils sont autrement heureux que moi si déraisonnable, si vibrante, si ardente ! Comment Maurice accepterait le changement, ce serait à voir, je pourr

1690

Une heure plus tard

On est venu me chercher pour descendre au salon « pour un monsieur avec un paquet ». Quelle[s] fu[ren]t ma surprise et ma joie en trouvant Maurice au salon. Mais en lui tendant la main, toute ma peine me remonta au cœur et mes yeux devinrent troubles. Il m'attira à lui bien tendrement :

1695

- Tu as pleuré, ma chérie, dis-moi ce que c'est ?.
- Si je te le dis je pleurerai encore et ce sera laid..

Et rien que d'en parler j'étais près de recommencer.

1700

— C'est encore elle, je devine, ne me dis rien, et ne pleure plus. Je ne puis endurer de te voir pleurer.

Il appuya ma tête sur sa poitrine et me dit des tendresses et sa sympathie, et sa hâte « de te prendre avec moi, loin de tous, à moi tout seul pour te rendre heureuse, ma pauvre petite Henriette ». Et les baisers pleuvaient sur mes cheveux. Je me dégageai de ses bras et je lui souris.

1705

— Voilà qui est mieux.

— Pourquoi t'occupes-tu ainsi de ce qu'elle peut dire ? Voyons, promets-moi de ne plus pleurer car il faut que je me sauve ou elle viendra me mettre à la porte.

1710

— Non, reste encore un peu, dis, et moi je promettrai de ne plus pleurer.

Ce furent encore quelques minutes qui effacèrent toute l'amertume qui me restait et ce fut moi qui le congédiai. Il m'avait apporté mon journal, que j'aime mieux garder sous clef ici.

1715

J'ai repris mon journal pour conserver encore ce souvenir de sa tendresse si si parfaite.

1720

Le soir

1725

En toute justice vis-à-vis maman, puisque j'ai parlé de ses torts je veux dire ses efforts pour réparer. Elle a été presque affectueuse pour moi ce soir ; je sentais sous ses paroles, dans le baiser qu'elle me donna avant de nous séparer, une demande de pardon, et de tout mon cœur je lui pardonne. Que n'est-elle toujours bonne pour moi, comme nous pourrions nous entendre. Ce pauvre petit *baby* nouveau⁵³ ! s'il fait autant de tapage après qu'il en provoque *avant* sa naissance, il a besoin d'être solide pour ne pas en crever !

1730

Eugénie Starnes⁵⁴ est mariée depuis ce matin. Je souhaite à son mari toute la patience naturelle et surnaturelle possible — j'ai idée qu'il aura occasion de l'exercer.

20 septembre

1735

Soirée intime chez les Sicotte — les autres valsaient — malgré les instances je refusai. Je ne puis m'amener à vouloir qu'un autre que Maurice m'effleure et c'est impossible de ne valser qu'avec lui. Je le connais trop pour ne pas être certaine qu'il est content que ce soit ainsi quoiqu'il ne m'en ait jamais laissé rien voir. Au contraire, ce soir il fit comme les autres et me taquina parce que j'étais si sévère. Ce qui fut joli dans ma soirée c'est l'aller et le retour. C'est loin et Jos que nous *chaperonnions* mar-

1740

1725 et [D du S de] tout

53. Fanny Leman Dessaulles est dans le septième mois d'une grossesse : elle donnera naissance à un cinquième enfant (Henri) le 1^{er} décembre 1879.

54. Chronologie incertaine. Eugénie Starnes aurait épousé, le 15 septembre 1878, Armand La Rocque (né à Montréal le 2 juillet 1854), fils d'Alfred La Rocque, fondateur de la Banque d'Épargne, et de Marie-Amélie Berthelet (voir « La famille La Rocque », *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, vol. 14, nos 7-8-9, juillet-septembre 1963, p. 160). Elle serait la fille de Henri Starnes, président de la Metropolitan Bank of Canada, de Montréal (*Lovell's Montreal Directory for 1876-77*, p. 674).

chait à pas de tortue. Arthur S[icotte] et elle redeviennent bons amis. Il faisait froid et M[aurice] s'assura par lui-même que mon manteau fermait bien et que je n'avais pas froid. Il prétend qu'il faut avoir soin de moi comme d'un *baby*. S'il avait plus d'expérience il saurait qu'il ne me rendra pas raisonnable en me gâtant comme il le fait. Pauvre Maurice, il commence à se préoccuper de mon départ — dans une quinzaine probablement. Il viendra quelquefois mais ce sera un long mois tout de même. 1745

— Ce qui me consolera c'est que tu t'amuses. 1750

— Alors tu peux renoncer à ta consolation, car je m'amuse peu à Montréal..

— Horace prétend que tu as des admirateurs et que tu parais gaie et charmante pour tout le monde.

— Je ne boude pas en soirée et si je suis aimable pour *mes admirateurs*, c'est que je ne saurais être autrement ! 1755

Cela nous fit rire tous les deux.

Même lentement nous finîmes par arriver et il a fallu nous séparer. — Quand donc mes petits récits finiront-ils mieux que cela ? J'aimerais mieux comme la fin des contes de Berquin⁵⁵ : « ils vécurent très vieux, s'aimant toujours et ils eurent beaucoup beaucoup d'enfants. » Je ne tiens pas aux enfants cependant. D'ici à ce que je me *sente* beaucoup plus vieille, j'aime mieux me faire choyer et gâter par M[aurice] que d'avoir à élever des petits enfants plus ou moins grincheux. 1760 1765

J'écris des niaiseries — *pour le plaisir*, comme nous disions au couvent. C'est pour faire durer ma journée plus longtemps ! Je me sens si heureuse ce soir, si pleinement satisfaite, et j'ai toujours un peu peur des surprises que les demains me réservent. Je suis un peu lâche après tout. 1770

1755 et [A si] je 1756 admirateurs, [D car S c'est] que 1765 grincheux. // [D J'ai S J'écris] des

55. Arnaud Berquin, auteur d'idylles, de romances et de récits pour enfants, publia des *Lectures pour les enfants, ou Choix de petits contes et drames également propres à les amuser et à leur inspirer le goût de la vertu* (1777) qui connurent de nombreuses éditions augmentées jusqu'en 1785 ; il créa une revue mensuelle pour enfants, *l'Ami des enfants*, qui parut de janvier 1782 à décembre 1785 (voir F. Canadec, *Histoire de la littérature enfantine*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 105-106).

24 septembre

1775 Belle longue promenade avec Jos — elle m'a parlé longuement d'Édouard, de ses griefs contre lui et de la ferme résolution qu'elle avait prise de le traiter en étranger. L'étrange petite Jos ! Elle l'aime pourtant mais dans tout ceci elle paraît n'écouter que son orgueil.

— N'est-ce pas que j'ai raison ? me demandait-elle.

1780 — Ne me demande pas, c'est si peu comme toi que j'aime, et nous sommes dans des positions si différentes que je ne puis ni te blâmer [ni] encore moins t'approuver.

— Toi, alors, tu lui pardonnerais ?

— Si je l'aimais je ne lui en voudrais pas longtemps.

— Mais il a tous les torts.

1785 — À ton point de vue, Jos, peut-être t'accuse-t-il de la même façon.

— Oui... c'est si injuste les hommes !

1790 Ce qui amena une discussion sur le mérite respectif des hommes et des femmes. J'essayai de prouver à Jos qu'hommes et femmes étaient plus faits pour s'entendre que pour se critiquer.. et qu'ils paraissent généralement ne pas pouvoir se passer les uns des autres.

1795 Au retour un cinq minutes joli avec Maurice. J'y ai gagné un bec sur le bout des doigts et devant Jos ! J'ai peur qu'elle n'essaie plus de me convertir à ses sentiments anti-masculins. Elle me considère un *gone case* ! Elle-même n'est pas encore une adepte très sincère de ces théories exagérées malgré ses beaux discours !

1800 Maurice me rappela les valse refusées l'autre soir et que j'ai promis de remplacer. J'ai repromis pour demain, il vint me reconduire afin de me porter deux volumes des *Moines d'Occident*⁵⁶ que je continue avec un vif intérêt.

1774 traiter [R plus] en

56. Charles de Montalembert, *les Moines d'Occident, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard*, 7 vol., Paris, Jacques Lecoffre, 1860-1865.

25 septembre

Il était quatre heures et depuis mon lever je m'évertuais à être bonne, ce qui n'est jamais amusant mais paraissait pire aujourd'hui que d'habitude — j'avais *causé*, baigné les enfants, raccommo- 1805 dé, reçu un curé ! J'étais à me féliciter à l'approche du soir quand un billet de Jos m'invitant pour le souper vint me rendre presque folle de joie. Ma toilette fut vite faite et choisie très légère en prévision des valse promises. Comme il fait 1810 froid, maman eut l'air de trouver la robe de foulard un peu hors de saison. J'acceptai la critique sans donner d'explication et je m'enfuis enchantée même de la mauvaise humeur qui me rendait mon départ encore plus agréable !

Jos n'avait pas averti Maurice afin de m'avoir une heure à elle. Elle prétend que c'est un luxe dont elle jouit rarement, 1815 Maurice étant très accapareur de ma petite personne.

— Il y a bien un peu droit, ma petite Jos !

— Non, il n'a pas le droit de nous priver de toi constamment, c'est de l'égoïsme.

— Et lui qui trouve que nous ne nous voyons pas assez ! dis- 1820 je en riant.

— Et gageons que tu trouves la même chose !

— Depuis quelques jours c'est mieux, mais avoue que tout l'été....

— Vous ne vous êtes pas laissés, mes chers enfants, ah ! 1825 l'amour est une triste maladie !

De là nous sommes vite tombées sur le sujet qui préoccupe Jos dans le moment. Elle désire que je prouve à Édouard qu'elle n'a pour lui que de l'indifférence...

— Mais pour convaincre les autres, il faut *croire*, et je ne 1830 crois pas à ton indifférence pour lui ma petite Jos. Pourquoi essayer de me donner le change ? Si tu savais comme je te connais et comme je sais que tu l'aimes. Voyons, ne me mens pas, ça ne sert à rien, et si tu as un peu de peine, dis-le-moi, cela te fera du bien. Qui te comprendra mieux que moi ? 1835

Je lui avais passé le bras autour du cou et elle cédait à ma carresse, silencieuse et triste.. Après quelques secondes :

— Je ne veux pas mentir avec toi mais il faut que tu mentes pour moi et qu'Édouard ne puisse jamais penser que je l'aime....
1840 d'ailleurs.. quand je dis je l'aime ce n'est rien qui ressemble à ton amour à toi !

— Heureusement pour toi, car l'inconstance de Maurice me tuerait. Je le pense, aussi vrai que je le dis.

— C'est vrai.

1845 Nous avons causé ainsi près d'une heure, Jos douce et expansive mais triste et sans un seul mot pour rire. En entendant la voix de Maurice elle eut un geste d'impatience.

— Bonjour, je te perds, tu ne verras et n'entendras plus que lui !

1850 Cela me fit de la peine.

— Tu n'es pas sérieuse et tu ne m'en veux pas si j'aime tant Maurice ?

— Parce que c'est lui je te pardonne et bien plus, ajouta-elle gaiement, je t'approuve et je te donne ma bénédiction.

1855 Je pus donc jouir sans arrière-pensée d'une soirée qui comptera dans mes plus chers souvenirs.

Maurice exigea ses valse — il me fit jouer du Chopin, et nous avons causé comme je ne puis le faire qu'avec lui. Il a une manière à lui d'apprécier les gens et les choses en m'ouvrant des horizons inconnus — toute affection mise de côté, j'aurais encore une admiration très vive pour son intelligence et pour sa nature si élevée.

1860

Jos me fit jouer le « Miserere » du *Trovatore*⁵⁷ — mais au beau milieu Maurice me posa la main sur le bras.

1865 — Je t'en prie, Henriette, ne joue plus cela devant moi, cela me fait une impression affreuse.

Surprise, je le regardai, il était pâle... je laissai le piano.

— C'est affreux ces glas ! reprit-il presque bas.

1860 encore [R pour lui] une 1863 Jos [R voulut] me

57. Giuseppe Verdi, *Il Trovatore*, acte III, scène 1. Le manuscrit porte « *Trovatoré* ».

Je cherchai à le distraire de cette impression pénible, mais j'en restai le cœur tout serré. Je me demande quelle pensée triste a pu l'impressionner à ce point. Jusqu'à ce moment il avait paru tant jouir de tout. Je ne le lui ai pas demandé, cherchant plutôt à lui faire oublier cette angoisse. 1870

Comme nous la redoutons cette affreuse mort et avec quel soin nous écartons tout ce qui peut nous la rappeler. 1875

Samedi 27 [septembre]

Quelques visites en retard faites avec Jos m'ont soulagée d'un gros poids. Au retour, rencontré Maurice qui *suggéra* à Jos d'aller prier pour nous à l'église. Elle aurait dû refuser, car il est d'un sans-gêne prodigieux avec elle. Au contraire elle rit et nous laissa nous diriger vers le collège. 1880

J'annonçai à Maurice mon prochain départ pour Montréal⁵⁸ — il craint que je n'y passe un mois et trouve cela affreux — je suis bien de la même opinion mais qu'y faire ?

Comme c'est moi qui tiens ses comptes, je l'avertis qu'il est temps de se confesser. Il se fit un peu prier. Ça l'ennuie ! ce n'est pas une raison.. moi aussi ça m'ennuie ! 1885

— Tu y tiens beaucoup ?

— Cela me rendra bien heureuse si tu dis oui.

— Oui alors et j'irai ce soir afin de te faire plaisir plus tôt. Tu me traites de tyran, tu l'es bien un peu toi aussi. 1890

— Je suis un bon tyran moi, je veux te faire faire le *bien*.

— Eh bien ! et moi donc ?

1870 j'en [D ai S restai] le 1872 ne [A^a le] lui 1880 contraire [R et A elle] rit et nous laissa [R prendre la A nous] [D direction du S diriger vers A le] collègue
1888 Tu [D es S y] tiens 1890 plus [D vite S tôt]. Tu

58. Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa : « Je vais te dire un secret. Je te défends d'en *parler à personne*. Je pense aller à Montréal vers les premiers jours d'octobre chez Caro [Caroline Dessaulles Béique].. je ne me suis décidée qu'hier. Ce sera mon voyage de l'année.. je ne pourrai pas y retourner à l'hiver. Garde mon secret jusqu'à nouvel ordre » (lettre du 5 septembre 1879, fonds privé). Elle en avait parlé à Maurice le 20 septembre et probablement plus tôt, alors que le départ était prévu pour une quinzaine de jours plus tard (voir *supra*, p. 531).

1895 — Toi ?.. souvent c'est pour m'embrasser et me forcer à te le permettre.

— Et ce n'est pas du bien cela ?. C'est bien meilleur que d'aller à confesse !

— Comme tu n'es pas sérieux, mon pauvre Maurice !

1900 Ce qui nous fit éclater de rire et fit retourner deux prêtres qui lisaient leur bréviaire dans l'allée qui borde le chemin. Le plus vieux a souri, pour un peu il aurait ri avec nous tant notre rire était vrai. Je les aime les vieux : ils ont de l'indulgence et de la tendresse, deux aliments dont je vis.

1905 Nous avons philosophé sur la « blague ». Sujet inépuisable si on sait voir autour de soi.. puis la conversation revint sur mon séjour en ville. C'est si prochain ce départ que ça assombrit même une jolie promenade comme celle-ci. Maurice me dit qu'il voudrait bien n'être pas si égoïste, mais qu'il ne peut s'empêcher de me vouloir uniquement à lui.

1910 J'arrivai bien juste à temps pour ne pas être en retard. Il faut être à la minute dans notre monastère.

30 septembre

1915 Une invitation des sœurs pour faire la retraite⁵⁹ le 6 m'inspira l'idée de demander à maman d'inviter Augustine à se joindre à nous, cela retardera mon départ de quelques jours. Maman a paru contente que je désire retarder mon voyage (qu'elle suppose être un plaisir, probablement) pour faire une retraite. Je m'en suis voulu de son erreur. Je ne veux pas passer pour meilleure que je suis et si il y a au monde une chose que j'abhore, c'est l'hypocrisie ! Je ne pouvais tout de même lui dire que je désirais rester pour ne pas laisser Maurice. Elle en aurait défailli d'horreur !

1902 aime [R je] les 1911 dans [D ce S^a notre] monastère 1916 mon [D départ S voyage] (qu'elle

59. La retraite annuelle du couvent de la Présentation, qui avait lieu au début d'octobre et à laquelle Henriette Dessaulles aurait été invitée à titre d'ancienne élève (voir *supra*, p. 202, 3 octobre 1875, n. 71 et 72).

Quinze jours de répit. Il sera content et j'ai hâte de le lui dire. Tout me semble changé depuis cette décision, ma musique plus vibrante, mes livres plus intéressants, les *gens* plus aimables ! Ce n'est pas le dehors, l'extérieur qui est changé, c'est moi -- et la joie qui me remplit le cœur rayonne au-dehors et illumine tout pour moi. 1925

Quel genre de retraite nous serviront les sœurs ? Comme la parole de Dieu se défigure en passant par certaines bouches -- je suppose que ma foi n'est pas assez robuste mais devant un sermon insignifiant (j'en ai même entendu de ridicules) je suis indignée et presque scandalisée ! Toujours mes désirs de perfection... pour les autres ! Pauvre misère de moi ! 1930

2 octobre 1935

Délicieuse lettre d'Augustine qui arrive demain, enchantée.

J'ai étalé autour de moi, sur ma table, tous mes portraits de Maurice. J'en ai onze ! À tous les âges ! À six mois, deux ans, cinq ans, neuf ans, douze ans, quinze ans, dix-huit ans et quatre différents depuis. Ce que j'ai dépensé de finesse et de diplomatie pour former ma collection ! Jos en sait quelque chose puisque à part trois, ils me viennent d'elle. Il me vient à l'idée de les placer dans tous les coins de ma chambre et de dormir au milieu de tous ces Maurice. 1940

Dré le matin il faudra bien vite les cacher pour ne pas faire peur à maman... elle vient rarement dans ma chambre, mais un accident... on ne sait jamais ! 1945

Je n'ai pas encore vu Maurice ni même Jos pour leur dire que je ne pars pas cette semaine. Il faisait une pluie qui m'a retenue à la maison. Je me suis accordé une belle heure devant mon feu, toute seule sur mon étage, à regarder les ombres sur le mur et à rêver... J'adore être seule, et de cinq à six, quand je le puis, je prépare un joli feu et sans lampe je passe là une heure exquisite. Mes plus sérieux examens de conscience sont faits là, mes plus jolis rêves y sont caressés, mes meilleures résolutions y 1950 1955

1927 joie [A qui] me 1932 insignifiant [D, S^a (j'en ridicules [D, S^a)]
je 1955 rêves, [R mes A y] sont

sont prises. C'est là que je regarde dans mon âme, tout au fond et que j'y découvre tant de petites choses mais aussi des trésors de tendresse. Comme je m'aime telle que je suis, malgré quelques dégoûts accidentels... Pauvre petite imparfaite moi ! Dirait-on jamais que tu as été créée pour être une sainte ?

3 octobre

J'ai pu faire parvenir une note à Maurice le mettant au courant du changement de projet — Jos revint me dire que Maurice désirait faire notre promenade avant l'arrivée d'Augustine et je le rencontrai à quatre heures. Il sortait de la cour radieux ayant gagné un procès important⁶⁰. Nous avons voulu profiter de ce délicieux temps pour marcher très loin. Une fine brume enveloppait les lointains bleuâtres, et, sortis de la ville, nous nous sentions comme seuls dans le monde et pénétrés par cette immense paix qui tombait sur les êtres et les choses. La paix autour, l'amour dedans, quel bon bonheur cela nous fait... et le départ reculé, les tendresses murmurées, les confidences échangées !

Nous avons rencontré de pauvres gens, l'un ramenant ses bêtes, un autre réparant sa clôture, et je les ai plaints, ces malheureux : enfermés dans l'humble monde de leur labeur quotidien, ils n'entrevoient rien au-delà, ni au-dehors, l'âme sans désirs, la pensée muette, ils sont à peine conscients de notre passage ! Et leur vie se passe ainsi... S'ils savaient tout ce qu'une âme humaine peut goûter de jouissances intellectuelles, d'émo-

60. Malgré des recherches dans les documents de la Cour supérieure, de la Cour de circuit, du greffe de la paix de la Couronne ainsi que dans tous les registres et plumitifs disponibles, nous n'avons pu retracer aucun procès plaidé par Maurice Saint-Jacques, dans lequel le jugement aurait été rendu à cette date. La cause ayant pu relever du criminel, dont on ne possède aucun registre, nous avons aussi examiné un à un les documents relatifs aux causes criminelles pour cette période. Le jugement le plus proche du 3 octobre est celui du 15 septembre 1879, dans la cause n° 2154 devant la Cour supérieure, en faveur de la Banque de Saint-Hyacinthe, demanderesse, représentée par MM. Sicotte, Richer et Saint-Jacques, contre Marie-Louise Marchand, veuve de l'honorable Pierre Bachand, pour la somme de 5 546,38 \$, soit une somme fort importante pour l'époque (voir Plumitif de la Cour supérieure de Saint-Hyacinthe, n° 4, 1875-1885, f. 332 ; Registre des jugements de la Cour supérieure de Saint-Hyacinthe, vol. 5, février 1876-avril 1882, f. 455-456).

tions délicates ou profondes ! Ils semblent un peu des machines et je les plains de toute mon âme.

5 octobre

Augustine partage ma chambre et ma vie et je me fais un peu l'effet d'une autre... elle est intelligente, fine, sympathique et je l'aime, mais je la trouve trop *près* de moi, trop mêlée à ma vie intime que je garde si jalousement⁶¹. J'avais proposé de lui donner une autre chambre, mais on a haussé les épaules et prétexté l'embarras.. enfin ! des mots !

Je ne pourrai jamais comprendre, moi, pourquoi au lieu de simplifier les choses, on s'applique à faire et à voir des complications partout. Avec un peu de calme et de la souplesse, comme on faciliterait sa vie et celle des autres ! Mais non, il faut crier, discuter, prendre des airs de victime, se réservant cependant bien soigneusement le rôle de tyran !

Ouais ! ouais ! ouais ! je suis triste et dégoûtée ce soir... sans cause bien déterminée ! parce que certains côtés de ma vie sont tristes et que je voudrais toujours de la lumière. Elle vient d'en haut la lumière et la chaleur aussi ! Grand Bon Dieu, inondez-moi de vos rayons éclairants et réchauffants !

1988 donner [R sa A^a une autre] chambre 2000 de [D ses S vos] rayons

61. Les lettres d'Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa reprennent constamment une invitation : « J'ai hâte que tu viennes à Saint-H[yacinthe] » (21 janvier 1878, fonds privé) ; « Il est peut-être temps de te dire que je te parle de tout cela pour te donner le désir de venir te joindre à nous » (10 juillet 1879, fonds privé) ; « [...] ma chambre va être délicieuse, je t'invite à venir y passer un mois » (29 octobre 1878, fonds privé) ; « Ce que tu dois faire ? C'est vite décidé ! Tu dois venir non seulement passer le dimanche mais la semaine entière » (4 avril 1879, fonds privé) ; « Je veux t'avoir longtemps longtemps à St-H[yacinthe] cette année, tu ne te feras pas tirer l'oreille n'est-ce pas ? » (5 septembre 1879, fonds privé). Puis, dans une lettre datée « Premiers jours Octobre 1879 » : « Si tu étais gentille, Titine, tu viendrais, je serai toujours bien contente de te recevoir, n'importe quel jour. Si cependant tu préfères le séjour du couvent à cause de la retraite, il ne faut pas te gêner, accepte la précieuse invitation sans craindre de me froisser. Je ne suis pas fripante de ma nature, et quoique j'aime mieux te voir ici qu'au couvent, j'essaierai de croire que tu as bien fait, que tu as d'excellentes raisons, etc. » (fonds privé). Une lettre du 29 avril 1881 insistera : « Tu vas venir passer ces deux mois-là dans ma chambre — et même plus que deux mois [...] » (fonds privé).

7 octobre

En me rendant au couvent pour l'ouverture de la retraite je
rencontrai Maurice qui me reconduisit à la porte. Il me taquine
un peu et prétend attendre des effets surprenants de cette re-
2005 traite. Ce fut un joli prologue au sermon le plus ennuyeux, le
plus banal que j'aie jamais entendu ! Toujours le même ressas-
sage !..

Heureusement le chant du salut vint toucher mon cœur, y
réveiller un monde de doux souvenirs et me faire éprouver un
2010 peu de mon ancienne ferveur. Dois-je, en conscience, suivre les
exercices dans des dispositions aussi.. révoltées ?.. Je puis cer-
tainement et sans faute jouir du silence relatif que nous nous
imposons !

À la sortie j'eus la bonne surprise de voir Maurice qui m'at-
2015 tendait.

— Eh bien ?.. fit-il, curieux.

— Tu seras obligé de me convertir tout seul ! Celui-là n'en
viendra pas à bout.

— Tant mieux, chérie, je ne veux pas qu'on te change, on te
2020 gâterait !

Et avec lui je me suis sentie si bonne et si bien que je n'ai
plus désiré devenir meilleure.

Augustine, qui suivait avec Jos, me questionna ce soir :

— De quoi pouvez-vous parler Maurice et toi ?... Vous sem-
2025 blez toujours si intéressés.

— De tout ! Si tu savais comme c'est bon de pouvoir parler
de tout et de si bien se sentir comprise !

— Tu es bien heureuse alors ?

— Dans son amour, oui, en dehors non.

— Ma tante vous fait toujours des misères ?

— Oui, c'est une mauvaise habitude dont elle ne peut se dé-
2030 faire.

Et c'est fini d'aujourd'hui — et demain passera bien vite
aussi — et notre vie s'en va ainsi heure par heure, jour par jour,
2035 et chaque heure et chaque jour sera jugé par vous, mon Dieu !

Cette pensée me saisit en ce moment comme si elle était nouvelle. Quels enfants nous sommes après tout !

8 octobre

Grand silence extérieur et intérieur... je lis la vie du Père Lacordaire⁶² — j'écoute le pauvre prédicateur qui ne me dit rien, et je reprends mon livre qui m'élève et me sort de moi. Je jouis de la chapelle, de la musique, du grand recueillement, mais je jouis de tout cela *naturellement* sans aucune émotion *sur-naturelle*. Suis-je seule de mon espèce ? Ô mon aimé, aimes-tu un petit monstre qui n'a de cœur et d'âme que pour toi !

J'ai voulu *au moins* faire un sacrifice et j'interdis à Maurice de me rencontrer aujourd'hui. J'en ai eu d'autant plus de mérite ...

J'allais dire une simplicité. Au fond le mérite est mince surtout si je m'en vante !

10 octobre

La retraite continue. Que puis-je en dire ? Comme retraite pieuse ça ne vaut peut-être pas grand-chose. Mais comme paix et bonheur c'est parfait... J'aime à me sentir petite fille, suivant un peu la règle du couvent, à ne pas répondre si je désire ne pas parler en prétextant la retraite — à pouvoir penser, penser, sans

2055 règle [A^a du couvent], à

62. Nous ne saurions préciser de quel ouvrage il s'agit, plusieurs biographies de Lacordaire (1802-1861) étant parues avant 1879 : J. T. Foisset, *Vie du R. P. Lacordaire* (1873) ; B. Chocarne, *le R. P. H.-D. Lacordaire de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Sa vie intime et religieuse* (1866, 4^e éd. corrigée et augmentée, 1873) ; A. Guillemin, *le Père Lacordaire dans l'audace et dans l'humilité de son génie et les doléances et les consolations d'un vieil ami* (1862). On trouve aussi J.-B.-H. Lacordaire, *Correspondance inédite du P. Lacordaire*, lettres à sa famille et à des amis, suivies de lettres de sa mère, d'un appendice et précédées d'une étude biographique et critique par Henri Villard (Paris, Victor Palmé, 1876, 658 p.). M^{re} J.-S. Raymond, alors supérieur ecclésiastique des sœurs de la Présentation et grand vicaire de Saint-Hyacinthe, était un admirateur de Lacordaire (voir C. Madore, « M^{re} Raymond et les Dominicains », *le Courrier*, 27 octobre 1976, p. F-1).

interruption, à entrer souvent à la chapelle pour y dire une bonne petite prière.

2060 C'était confession aujourd'hui... mon cauchemar ! C'est fini heureusement !. Je ne trouve pas grand-chose à dire à confesse, et j'ai beau avoir la contrition je sais si bien que je recommencerai *juste pareil* que cela m'ôte le goût de dire mon regret au bon Dieu qui sait aussi bien que moi que dans un mois je reviendrai avec le toujours même petit paquet.

2065 J'ai reçu un mot de Maurice — il me rencontrera à la sortie du couvent demain.

11 octobre

2070 Bonne communion ce matin et déjeuner au couvent. J'ai revu ma place au bout de la première table — comme j'y ai ri et pleuré et boudé ! Je me vois encore avec mon journal caché sous la table, griffonnant avec ma plume-fontaine en grignotant comme un écureuil (disait Jos) pendant que la lectrice s'épuisait à nous lire la vie des Saints.

2075 Jusqu'au cliquetis des couteaux et des fourchettes et le vacarme des petites filles criardes qui m'[ont] émue. Tout cela ressemblait tant à autrefois, à ce bon temps qui ne reviendra plus. Si je le regrette ? Je ne sais... c'est si triste toujours, les choses *finies* !

2080 L'avant-midi passée avec sœur Sainte-Cécile qui me trouve jeune et remplie d'illusions ! Peut-être... je ne sais pas moi.

2085 À cinq heures je rencontrai Maurice qui m'avait attendue longtemps. Il nous restait heureusement une heure pour notre promenade, j'en ai joui extrêmement. Mon départ, fixé au dix-huit, nous remet du noir sur notre ciel — mais c'est entendu, Maurice viendra quelquefois, et tous les deux nous faisons notre possible pour n'en pas parler tristement. À quoi sert d'ailleurs !

2072 la [D *liseuse S lectrice*] s'épuisait 2073 Saints. // [R *Il n'est pas pas*]
Jusqu'au

16 octobre

Cinq jours sans voir Maurice — excepté au salon devant Maman et Augustine. — Je les ai passés en préparatifs, visites en retard et autres ennuis. Je m'en distrais avec Augustine qui me charme, l'étrange nature ! Elle ne sera heureuse qu'à condition de vivre toujours en dehors de toute contrainte et de toute routine. Et encore ! sera-t-elle heureuse ? On ne vit pas par l'intelligence seulement, surtout nous, les femmes, et elle voudrait bien mettre son cœur au grenier... Reçu une invitation pour demain soir — je verrai donc Maurice *bien*, pour lui dire adieu. Après demain ! Après demain !

17 octobre

Il est tard et je devrais dormir, mais écrire ici c'est comme prolonger ma causerie avec Maurice, c'est entendre encore ses chères paroles d'affection et ce sera si long avant que nous passions encore ensemble une si bonne soirée. Il y avait peu de monde, et sans attirer trop l'attention nous avons pu nous rencontrer souvent en bons petits tête-à-tête.. et le long trajet pour revenir fit de notre soirée une des meilleures de la saison.

« Comme ce sera bon un jour de ne plus nous séparer ! » — C'est Maurice qui me disait cela. Oh rêves des rêves, est-ce possible un bonheur comme celui-là ?

Je ne te finirai pas, pauvre petit cahier — j'en prendrai un nouveau à Montréal et celui-ci ira sous clef avec tous les autres. Quels griffonnages inutiles.. M'en demanderez-vous compte, mon cher Bon Dieu ? Non, ce serait petit.. et vous êtes un Grand Bon Dieu que je voudrais bien aimer davantage pour m'avoir donné un si cher Maurice et tant de bonheur déjà !

18 octobre

Une journée de répit ! Augustine a été souffrante toute la nuit et le départ est remis à demain. — À neuf heures je cours à

la clôture et Lisette⁶³ que j'aperçus alla prévenir Jos. Je tenais à
 2120 faire avertir Maurice... Elle vint donc et cinq minutes après,
 Maurice, prévenu par les petits du « meeting » à la clôture, ac-
 courut. Il suggéra une promenade de *re adieu*... Jos prétextait je ne
 sais quoi pour nous laisser cinq minutes et nous les avons pas-
 sées dans une joie parfaite. C'est si bon d'avoir encore cette
 2125 journée à nous ! Pour avoir tant de joie de rester vingt-quatre
 heures de plus, comme il fallait avoir de la peine de partir ! Le
 soleil et les oiseaux étaient de la fête.. Maurice me fit promettre
 de me rendre chez lui à quatre heures.. J'hésitais, mais c'est dif-
 ficile de résister à ses prières. Je déteste aller le rencontrer chez
 2130 *monsieur Saint-J[acques]*. Mais lui voudrait du plus intime et du
 plus tendre que ce qu'une rencontre sur la rue nous permet-
 trait, et comment refuser et être sévère quand il supplie ?

Il est onze heures du matin — je n'ai rien à faire — mon ou-
 vrage dans ma malle, aucun livre commencé — Augustine dort
 2135 pour se remettre de sa mauvaise nuit. Je me sens comme *partie*
 de la maison, n'ayant aucun intérêt à ce qui s'y passe — et tout
 cela par le fait que mon départ était fixé à ce matin. C'est fou des
 petites filles comme moi !

Le soir

La ravissante après-midi commencée au salon dans un tête-
 2140 à-tête qui ferait dresser sur la tête de monsieur Prince ses pau-
 vres quatre poils ! Puis une promenade si longue, si longue que
 j'arrivai au souper durant le dessert. Si les yeux pouvaient frou-
 droyer je ne serais plus de ce monde pour raconter ce joli bout
 2145 de vie. Mais Dieu merci, je suis bien vivante et heureuse et rien
 ne me fait peur si ce n'est de perdre Maurice et ce n'est pas pos-
 sible. Je dis que je suis heureuse... le suis-je vraiment, avec ce si
 grand regret de chaque jour qui finit ? Je voudrais me crampon-
 ner au présent, ne pas le laisser devenir du passé ! Maurice es-

2126 plus, [D *comment S comme*] il 2147 avec [R *ce*] si

63. Vraisemblablement une domestique, que nous n'avons pu identifier : elle ne figure pas chez les Saint-Jacques lors du recensement. L'une des sœurs de Maurice Saint-Jacques se prénommaient Élisabeth mais on la surnommait Éliza (voir *supra*, p. 286, 24 août 1876).

saie de me convaincre que l'avenir sera plus beau, incomparablement meilleur. Il le croit et voudrait me le faire croire aussi ! Si c'est vrai, ce bonheur pourrait-il durer longtemps ? 2150

J'éprouve une extrême répugnance à partir — et je le sentais si vivement aujourd'hui que je le dis à Maurice... Il me promet de venir souvent, de m'écrire longuement, et rit un peu de mes... craintes. 2155

— Comme au contraire tu devrais être tranquille et en paix, me laissant ici à vivre comme un moine, uniquement occupé de toi et de mon travail.. Mets-toi à ma place, qui te vois partir pour être admirée, adulée par tous les jeunes gens qui le voudront — — eh bien, malgré cela j'ai bonne confiance et je ne suis pas inquiet. 2160

— Merci, mais tu ne peux faire autrement que d'avoir confiance maintenant que tu sais comme je t'aime. Tu fais bien de ne pas avoir peur ! Si tu savais comme je voudrais ne jamais te laisser... Il ne faut pourtant pas t'imaginer que je suis si admirée que cela.. C'est une belle illusion qui flatte ma vanité mais c'est une illusion va !.. 2165

Et ainsi de suite.. Comme c'était bon de causer ensemble, les minutes filaient avec une rapidité... et quand vint le moment de nous séparer tout mon calme faillit céder devant les chères tendresses qu'il me disait. La réception familiale me fit l'effet d'une douche froide et me remit dans un état en apparence satisfaisant. 2170

C'est bien fini cette fois et demain nous partons quoi qu'il arrive, dit Augustine. 2175

Maurice aurait voulu avoir ce cahier durant mon absence, mais je lui fis comprendre que je ne l'écrirais pas si sincèrement, ou plutôt si intimement, avec la certitude qu'il lirait presque à mesure. 2180

— Alors, faudra-t-il que j'attende notre mariage pour continuer à *te* lire dans ton journal ?

— Oui c'est bien là mon idée — — d'ailleurs je vais probablement cesser de l'écrire ce journal.

— Pourquoi ? 2185

— C'est inutile puisque je te dis plus que je ne puis en écrire.

— Ça je n'en suis pas certain — — il me semble toujours qu'il y a des petits coins mystérieux que je ne connais pas chez toi. Au moins, promets d'écrire longuement d'ici à ton retour.

— Mais je vais t'écrire de longues lettres, ça vaudra mieux.

— Naturellement je compte sur les lettres, mais j'insiste pour que le journal s'écrive aussi.

— Tu insistes, à quel titre ? fis-je en taquinant, il faut que tu énumères tes droits !

— Eh bien, à titre d'amoureux, de fiancé et de...

— De tyran !. Ah tu as beau faire « ton petit *mérinos* » comme dit Louise, tu es bien un homme qui veut être le maître et commander et se faire obéir, et tu crois par-dessus le marché que je devrais éprouver beaucoup de plaisir à t'obéir.. tu ne te trompes pas beaucoup, peut-être, et je ferai mon journal pour vous plaire, cher Seigneur, et j'écrirai des absurdités pour vous punir de vos exigences.

Je devrais me coucher car il est tard et je suis fatiguée. Chère Sagesse de ma vie, comment peux-tu bien faire pour ne pas te fatiguer de moi. Que cela n'arrive jamais, j'en mourrais, tu sais ! Je n'ai pas les mêmes raisons pour ne pas me fatiguer de moi-même et je le suis souvent et *profondément*. Oh ! le grand mot ! Comme il fait rêver quand on a la cervelle attirée vers le vague et le mystère.

Quatrième cahier

Page laissée blanche

[1880]

Jeudi¹

Une chaleur lourde, accablante, je me sens comme les fleurs du jardin : elle paraissent haletantes et prêtes à trépasser ! Si elles avaient des petites langues, elles seraient toutes sorties comme celle de Prince, qui devine que je parle de lui, et me dit avec sa queue, en langage télégraphique, que je suis charmante de m'occuper de lui. 5

Je viens de mendier ce cahier² qui semblait n'avoir aucun emploi sur la table de travail de papa, où j'aime à fureter quand nous sommes seuls tous les deux. *Parail*, au contraire, qu'il était destiné à des affaires sérieuses. Eh bien, j'ai promis à son cher propriétaire de le remplir d'affaires sérieuses, et avec mon goût invariable et enfantin des cahiers neufs, j'ai invité papa à lire son journal dans son fauteuil pour commencer à griffonner tout de suite des choses sérieuses dans cette pièce sérieuse ! 10 15

15 fauteuil [D et je griffonne déjà les S pour commencer à griffonner tout de suite Sa des] choses

1. Une bande de toile blanche de 2,5 cm de largeur réunit la couverture recto du cahier à la page de garde. Même procédé pour la couverture verso. Six points de couture ont été exécutés par-dessus cette toile. Le feuillet qui suit la garde a été enlevé. Une bande de papier de 0,8 cm de largeur en témoigne. Les pages ont été numérotées à l'aide d'un numéroteur : le journal débute à la page portant le numéro 3.

2. Il manque au moins un cahier du journal pour la période entre le 18 octobre 1879, date de la dernière inscription du troisième cahier, et le début de celui-ci. Sur la datation du début du quatrième cahier, voir *infra*, n. 4 et Introduction, p. 29-30.

L'exercice de chant hier a été désappointant. *Monsieur Hamel*³ était d'une humeur détestable, nous faussions, cela nous faisait pouffer et lui s'enrager davantage. Enfin c'était embêtant au possible !

Je dois avouer que Maurice n'y était pas. Il m'avait prévenu qu'il sortait à cheval avec *les Henshaw*. À savoir ! Comme j'aimerais courir la campagne dans le parfum des champs et des bois, ne plus rencontrer des *gens*, voir les nuages roses devenir gris à l'horizon, loin loin... Être seule avec lui dans *ça* !... ce serait plus beau que de l'y savoir avec elle ! Le voilà le laid fond de ma pensée qui remonte, et dont j'ai si honte que je cours me cacher après l'avoir mis à la lumière dans mon confessionnal.

Soir

J'ai passé bien bien longtemps à *luner* sur les marches du perron. Il n'y avait devant moi que les grands arbres qui chuchotaient tout bas : je n'entendais qu'eux et toutes mes petites voix intérieures qui eurent une grosse discussion.

Il est évident que je suis jalouse et que *ça* est (Ô Belgique !) la cause de mon humeur détestable de ces derniers temps. Je ne le *sais* que depuis deux ou trois jours, et j'admets volontiers que je suis un petit monstre.

Plus je réfléchis, plus je trouve peu fondée cette stupide jalousie laide ! Elle me fait l'effet d'une hideuse petite bête qui se serait glissée dans mon cœur, comme dans le cœur d'une rose. — Il faut que je chasse cette jalousie, qui n'est, au fond, que

17 *Monsieur* [A *Hamel*] était 23 *bois*, [R *de*] ne 24 *gens*, [R *de*] voir
39 qui [A *se*] serait

3. Joseph A. Hamel, né en 1834, était percepteur de la douane et maître de chapelle à la cathédrale. Il fut l'un des fondateurs de la Philharmonique de Saint-Hyacinthe, qui donna son premier concert le 12 août 1880. Depuis plusieurs années, son nom figurait à divers titres, mais surtout comme directeur des chœurs, dans les comptes rendus de soirées musicales à Saint-Hyacinthe (voir Recensement, 1881, f. 11 ; C. Lachance, « La Société Philharmonique », *le Courrier*, 9 mai 1979, p. F-1). Le 31 janvier 1880, un entrefilet du *Courrier* annonçait : « On nous informe que M. Hamel, maître du chœur à la cathédrale, est à préparer la 12^e messe de Mozart pour Pâques. Il a su, paraît-il, s'adjoindre bon nombre de dames qui rendront avec âme ce chef-d'œuvre de musique » (p. 3).

mon orgueil qui frémit à la pensée que *les autres* pourraient croire que Maurice admire Lizzie. Ce n'est que *cela*, puisque ma foi en lui est parfaite. Il n'aime pas L[izzie], je le sais : il m'aime, je le sais également. 45

Je pense, par exemple, que L[izzie] l'aime, et de savoir qu'elle a toute liberté pour le voir quand je rencontre tant d'obstacles, me paraît difficile à endurer ! Cela m'a rendue maussade, sans savoir pourquoi, — ce qui est mon excuse. Elle n'existe plus, et je ne me laisserai plus être si vilaine. Je serais indigne d'être l'amie de mon Maurice si délicat, si droit, si incapable d'une petitesse qu'il ne soupçonne pas les miennes ! 50

Et la conclusion de cette enquête ?

Voilà ! *On* l'écrira à mesure ! et Dieu veuille que je ne sois pas encore forcée de m'avouer que je loge dans mon cœur de vilaines petites bêtes ! 55

Je montais dans ma tour, comme la dame de la chanson, maman me rappela pour m'apprendre la mort subite du vieux docteur T[urcot]⁴. Il a plongé dans l'éternité, le pauvre homme ! C'est peut-être moins terrible que d'agoniser... je ne veux absolument pas penser à la mort ce soir, je ne veux pas être triste ni *penser*. 60

53 Et [D le S la] conclusion 55 m'avouer que [R j'ai] je 56 bêtes ! //
[R Comme D je S Je] montais

4. C'est le mercredi 24 juillet 1878 que mourut, à l'âge de 65 ans, Magloire Turcot, médecin, ancien maire de Saint-Hyacinthe. L'épithète « vieux » servait probablement à la fois à marquer son âge et à le distinguer de ses deux fils qui, eux aussi, pratiquaient la médecine à Saint-Hyacinthe. Il avait été frappé d'apoplexie vers 16 heures, la veille. La nouvelle du décès fut publiée dans les journaux du 25 juillet (voir « Nécrologie », *Courier*, 25 juillet 1878, p. 2 ; « Nécrologie », *l'Union*, 25 juillet 1878, p. 3). Par ailleurs, aucun médecin ne serait décédé à Saint-Hyacinthe en juillet 1880. Il est donc possible que le quatrième cahier, dont le début ne porte d'autre indication que « Jeudi », commence en réalité le jeudi 25 juillet 1878, enchaînant ainsi sur le deuxième cahier, qui se terminerait le mercredi, 24 juillet 1878. Un peu plus loin dans le quatrième cahier on se retrouve en 1880 (voir *infra*, p. 561, 15 août 1880, n. 12). Sur les incertitudes de la chronologie du *Journal*, voir *supra*, Introduction, p. 26-35.

26 juillet

65 Nous avons fait ce soir une longue promenade le long de la rivière — jusqu'à la Pointe⁵. Je conduisais : les « noirs » allaient comme le vent, et après la chaleur de la journée c'était reposant... pour nous, hélas ! J'ai pitié des chevaux, moi, ça gêne un peu mes promenades !

70 Après avoir ramené à la maison maman et madame B.⁶, je pris François avec moi, — je m'en serais bien passée et le pauvre bonhomme cognait des clous à la porte de la cuisine ! — mais il faisait noir et maman ne me permettait de continuer la promenade qu'à cette condition.

75 J'eus la chance de rencontrer Maurice et Arthur près du pont des amoureux. En un clin d'œil, le pauvre François fut déposé sur la route. Je cédai ma place à Arthur et je m'installai en arrière avec Maurice.

80 J'étais un peu lasse, et je me sentais douce, douce dans mon cœur, comme la lumière de la lune. Nous causions tous les trois, de riens, mais il était là, tout près, j'entendais sa voix qui caresse et qui rit, les verres de ses lunettes jetaient tout à coup des petites lueurs drôles.

— Bonsoir, ma petite aimée, et à bientôt, au revoir !

72 maman [A ne] me 81 lunettes [R flambaient et] jetaient

5. Selon le chanoine Choquette, on appelait « la pointe » un terrain vague de forme triangulaire, propriété de la Compagnie du Grand-Tronc jusqu'en 1904, dans l'angle formé par la rue Girouard et la voie ferrée (voir *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 442-443). Il est vraisemblable cependant qu'Henriette Dessaulles désigne ainsi un autre lieu, à l'ouest de Saint-Hyacinthe, et qui aurait été le terme d'une promenade au galop « le long de la rivière » : peut-être l'actuel Jardin des anciens maires ou le parc Gustave-Labelle, ou encore, plus loin sur la même route, là où la famille Sicotte possédait une maison, sur l'emplacement de ce qui est devenu le Club de golf. Quant au « pont des amoureux », il pourrait s'agir du pont Barsalou, situé à quelque trois cents mètres de la maison des Dessaulles. Ce pont couvert, construit en 1875, avait une longueur de cent quatre-vingts mètres.

6. Peut-être Marie Louise Marchand, épouse en secondes nocces de Pierre Bachand, président de la Banque de Saint-Hyacinthe et député libéral de Saint-Hyacinthe de 1867 à 1878 (voir *supra*, p. 147, 20 mars 1875 et n. 24 ; *infra*, p. 562, 15 août 1880, n. 13 ; *infra*, p. 578, 11 septembre 1880, n. 35).

J'entends sa petite phrase d'adieu, je l'ai emportée dans mon cœur qui dansait en montant le grand escalier tournant, et elle se répond de tous les coins de ma chambre. Tout à l'heure je dormirai, mais elle continuera de chanter dans mon rêve que je suis son aimée, sa petite chérie à lui ! 85

27 [juillet]

Oh la journée plate ! ? 90

28 [juillet]

Heureusement que les jours ne se ressemblent pas ! Aujourd'hui fut doux et serein, sans raison, comme hier avait été si ennuyeux !

Maman passa la journée en Ville, et je découvre, hélas, que je me suis sentie plus libre, plus légère, plus gaie, et c'est fou, puisque je n'ai pas remué le petit doigt pour jouir de cette très chimérique liberté. 95

J'ai passé la journée sous les pins... ma corbeille à ouvrage ornait le paysage, ainsi qu'un livre que je me gardai bien d'ouvrir ! Oui ! j'ai passé là des heures à ne rien faire, qu'à écouter chanter les oiseaux, bourdonner les insectes, à regarder les feuilles se découper si fines sur le ciel tout bleu. C'était idéalement joli et doux, dans une lumière un peu voilée qui faisait penser aux belles journées de septembre. Je me laissais vivre sans bouger, sans penser, comme les fleurs et les grands arbres. Je jouissais de l'air, de la lumière, des parfums, des musiques fines et de la *clairété* ! Oh ! la belle clairété que j'ai faite dans mon âme où il n'y a plus de recoins noirs, ni de petites bêtes, ni de choses laides qu'on ne veut pas regarder en face. 100 105 110

Je m'aime toute lisible et claire, et je m'admire avant que d'autres barbouillages ne me rendent indéchiffrable et laide encore !

29 [juillet]

115

30 [juillet]

Je n'ai mis que la date, hier. Les cousines et Alice réclamaient mon assistance pour préparer les toilettes car c'était hier la soirée dansante chez notre pontifiant juge⁷. Le joli plaisir de toute cette soirée !

120

J'avais une robe soyeuse, souple et blanche, dans laquelle je me sentais des ailes, et j'ai dansé ! dansé ! Deux fois avec Maurice, et le souper, et le retour ! J'avais obtenu qu'on n'envoyât pas la voiture. D'abord elle vient trop tôt, et le vieux François se morfond à nous attendre... et cela me nuit de penser que pendant

125

que je m'amuse il s'embête le pauvre bon vieux. J'ai plaidé admirablement, il faut croire, puisque j'ai gagné ma cause. J'étais ou plutôt, nous étions toutes les quatre confiées aux soins fraternels d'Arthur qui nous confia à nos amis, et marcha gravement en avant du détachement, en fumant un cigare, et qui nous attendit patiemment à la barrière, car nous allions lentement par cette belle nuit. C'est un chaperon..... distingué !

130

135

Ce matin discussion⁸ ardente avec Jos quand je lui déclare avec conviction que si on ne peut faire un choix parmi les danseurs, j'aime mieux ne pas valser que courir le risque d'être touchée par n'importe qui. Elle m'appelle Lucifer ! Et son indignation augmente quand je lui dis cruellement que j'exclus de la liste des choisis un de ses flirts favoris.

140

Et nous voilà à crier, à enfiler des phrases : nous rions, nous trépignons et nous finissons par une valse échevelée, Éлиза nous fournissant la musique ; le soleil entre par les fenêtres grandes ouvertes, les petits, grimpés sur les allèges de fenêtre, sont ravis

118 chez [R le A notre] pontifiant plaisir [A de] toute 142 allèges [A de fenêtre] sont

7. Louis-Victor Sicotte, juge à la Cour supérieure pour le district de Saint-Hyacinthe (voir *supra*, p. 364, 14 août 1877, n. 42 ; p. 446, 18 mai 1878 et n. 64).

8. En bas de page du manuscrit, ajouté à la mine de plomb : « Chez Jos, cette discussion ».

et battent des mains. Il semble qu'il n'y ait plus au monde qu'une grande musique qui n'arrête plus et des heureux qui iront jusqu'à la fin de leurs jours ensemble en s'accordant (comme des anges) et en s'aimant comme des dieux ! Car (!) Maurice était entré au milieu du tourbillon et avait pris la place de Jos, ce qui explique toute cette poésie ! 145

L'angélus mit fin à cette jolie folie. Je me suis sauvée par le jardin afin de cueillir mes fleurs avant le lunch et Maurice n'osa pas traverser chez nous... Pour des dieux, notre pouvoir est *ben* limité ! 150

Il fut question, hier, d'organiser des comédies et madame S[icotte] m'offrit un rôle. J'acceptai. Quelles bonnes occasions de rencontres fréquentes ! Ça va bien à la maison : tout se passe à la douce. Bon quartier de lune ! 155

Céline⁹ est venue frapper à ma porte, dépêchée par maman qui voulait me parler. Je descends et je sens que le temps se gâte. À mon extrême surprise, maman est mécontente parce que j'ai accepté de jouer la comédie chez madame S[icotte]. J'explique que j'ai accepté cet été, parce que l'hiver dernier elle avait permis, chez la même madame S[icotte], de jouer des comédies du même genre. 160

Mais il paraît que toutes ces choses semblables sont bien différentes ! Pourquoi ? Comment ? Impossible de me le faire dire. Je reste calme, elle est nerveuse, pointue, raide, et rien ne se décide. Je déclare tranquillement, avant de remonter dans ma tour, que dans le cas où je devrais retirer ma promesse de jouer, je n'acceptais pas d'expliquer la chose à madame S[icotte]. Maman s'arrangerait, je ne m'en mêlerais pas... pas du tout ! Et j'ajoute qu'il importe de se décider sans tarder, la distribution des rôles devant se faire vendredi soir. — Et madame à sa tour monte, si haut qu'elle peut monter, miron ton ton taine ! 170

Quelle tuile ! Moi qui trouvais, il y a une heure, que ça allait si bien ! 175

145 ensemble [A *en*] s'accordant [A^a (] comme des anges [A^a)] et [A *en*] s'aimant 146 Car [A (!)] Maurice 169 pas [R *de rien* A d'expliquer] la 171 la [R *première*] distribution

9. Céline Lajeunesse qui, lors du recensement de 1881, était âgée de 19 ans et figurait comme domestique chez Georges-Casimir Dessaulles.

C'est un caprice qui dérange bien des combinaisons si je suis forcée de céder...

180 Résister... c'est possible, mais c'est la petite guerre vilaine, et je tiens tant à ma paix et à ma dignité ! Céder... s'il n'y avait que moi ! Mais Maurice qui se réjouit tant du projet, et Jos, et les autres ?

Et les commentaires et les suppositions, et le nez du public dans nos petits démêlés ! Non ! Ce n'est pas possible... tout plutôt que cela... mais alors, quoi faire ?

185 En attendant la bonne inspiration, je ne dirai pas un mot de ceci à personne ; si tout s'arrangeait, pourtant ?..

S'il y a quelque bon saint inactif dans le paradis, je le prie d'intervenir, en l'assurant que ma cause qui paraît frivole, a cependant sa p'tite importance... pour moé !

190

1^{er} août

195 Jos est venue au jardin tout à l'heure, et je l'ai mise au courant de mes embarras. Elle me conseille de faire intervenir Papa. Ce serait le succès pour moi mais un ennui pour lui... et sa paix m'est bien plus chère que mon plaisir. Je me tirerai d'affaire seule. Je vais d'abord bien réfléchir avant de me décider, puis je ferai soit *sa* (maman) volonté, soit la mienne, et je voudrais surtout qu'on n'en parle plus après, et qu'on ne discute pas avant. J'ai horreur des tapages de la langue !

200 Si au moins tu pouvais me conseiller, mon pauvre confident ! Tu es si inutile avec tes grands yeux blancs ! Un confident, ça parle, ça répond, ça aide ! Hou ! J'en veux un autre, entends-tu ?

Soir

La cousine Emma Lamothe¹⁰ est venue voir maman ; en
rentrant du jardin je l'ai rencontrée à la porte. 205

— Ta mère me dit que tu ne joueras pas la comédie, mes
frères m'avaient annoncé le contraire.

— Rien n'est décidé encore, je jouerai peut-être...

— Mais si ta mère ne le veut pas ? Cela paraît lui déplaire
beaucoup... elle ne m'a pas dit pourquoi. 210

— Si maman le défend j'y renoncerai certainement, mais
voulez-vous, cousine, en attendant qu'une décision soit prise,
ne pas en parler du tout à personne ?

Elle m'a promis d'être discrète, mais c'est une vieille fille
qui aime bien à parler ! 215

Je montai chez maman, décidée d'en finir avec toute cette
histoire. Elle travaillait à son éternel filet : j'avais oublié tous
mes beaux discours, et il n'y avait aucune diplomatie dans ma
question à brûle-pourpoint.

— Qu'as-tu décidé au sujet des comédies ? 220

— Je t'ai dit que cela me déplaît que tu t'en mêles et je suis
très mécontente que tu aies accepté sans me consulter.

— L'hiver dernier tu n'avais pas eu d'objection et je n'ai pas
pensé que cet été ce serait différent. Peux-tu me dire pourquoi
tu es opposée à ce projet ? 225

Pas de réponse.

Enfin après un silence assez prolongé :

— Tu es libre, mais je te répète que cela me déplaira beau-
coup si tu joues. Mais je ne puis t'attacher...

204 cousine [A^b Emma Lamothe] est 212 voulez-vous, [R ma] cousine
224 serait [R tout] différent 229 joues. [A Mais] je

10. Fille de Jules-Maurice Lamothe (on écrit aussi La Mothe), avocat, dé-
cédé à Saint-Hyacinthe le 1^{er} octobre 1873, et de Marie-Charlotte Mondelet,
sœur d'Émilie Emma, épouse en premières noces de Georges-Casimir Dessaul-
les (voir G. Malchelosse, « Généalogie de la famille Mondelet », *Bulletin des recher-
ches historiques*, vol. 51, 1945, p. 53-55). Elle était alors âgée de 28 ans. Au recen-
sement de 1881, deux de ses frères habitaient la maison familiale : Maurice et
Georges ; Arthur et Charlotte (qui, en 1875, avait épousé Charles Clément, mé-
decin à Baie-Saint-Paul) ne s'y trouvaient plus (Recensement, 1881, f. 46).

230 — Non... je ne suis pas une petite bête, répondis-je en souriant. C'est dommage que j'y tiens tant et surtout que j'aie accepté sans t'en parler. Sincèrement, il ne m'est pas venu à l'idée que ces comédies t'ennuieraient... je me creuse la tête à chercher pourquoi.

235 Pas de réponse.

— Bonsoir !

Je donne le baiser obligatoire qui termine toutes nos journées et me voici tout étonnée de ma facile victoire.

240 Cet embêtement m'a gâté ma belle joie radieuse de ces derniers jours. C'est difficile de faire durer le bonheur sur cette planète !

Ce que j'en subirai des *airs* pour me faire payer mon pauvre petit succès. Ah ! que j'envie les jeunes filles qui ont une belle jeunesse gaie sans *mais*, sans *si* et sans *scies* !

245 3 août

Il ne roule pas sans grincer, mon char de triomphe ! Je m'y attendais : je ferme les yeux et les oreilles et je fais comme si tout allait bien. Je tiens ma bonne humeur de toute ma volonté, c'est un moyen de diminuer la longueur de la crise : la matinée regimbe, bondit et menace de sauter en l'air, d'exploser, ce qui gâterait mes affaires ! Aussi je la tiens, je la serre à l'étrangler et elle sourit et fait l'innocente !

250

Il manque peut-être un peu de grâce et d'élan à mes allures, mais l'apparence est passable, c'est du moins ce qu'affirme Alice que mes difficultés amusent et qu'elle traite avec sa nonchalance habituelle.

255

— Pourvu que j'aie la paix ! dit-elle. Je me passerais de tout plaisir qui me coûterait des discussions ennuyeuses.

260 — Attends deux ans, ma petite ! On verra alors ce que vaut ta philosophie !

233 tête [D pour savoir S à chercher] pourquoi 245 août // [R Ça A^b Il] ne
257 que [D je S j'aie] la

Je n'ai pas aperçu Maurice depuis la belle valse au son de l'angélus. Si j'allais chez Jos, je le verrais ! Mais voilà ! je n'irai pas *pour cela* bien sûr ! C'est un des griefs de Maurice, ce « ridicule orgueil ».

Pas besoin de porter la culotte pour être fière, censeur, et ne songez pas un demi-quart de seconde que je ferai des *frais* pour vous rencontrer. Je bénis les prétextes qui se présentent, mais je ne les invente pas. Je profite des occasions, mais je les attends ! 265

Et si avec mon système je risque de ne vous voir jamais ? Ce sera un malheur... ça s'endure ! Ce ne sera pas un procédé vulgaire... ça je ne m'y abaisserai pas. Et au fin fond de son lui si raffiné, quelle opinion aurait-il de moi si je « courais après lui » comme disent celles que je ne veux pas imiter. 270

5 août 275

Je fais des phrases admirables, j'ai des idées très « comme il faut », mais les réalités sont détestables ! Je continue à ne pas voir Maurice ! Malgré mes sourires héroïques et mes grâces un peu raides, maman continue à me faire sentir son déplaisir, et franchement, j'ai parfois envie de... sacrer ! 280

François, que j'ai soumis à une enquête, prétend que le pansement des chevaux est facilité par des jurons libéralement éparpillés, et quand Adèle ou Céline le dérangent pour l'envoyer en commissions, cela le soulage de les envoyer au diable !

Augustine arrive pour passer quelques jours. J'irai à la gare malgré le temps menaçant. Je ne demande pas mieux que de me faire tomber le ciel sur la tête, moi, « pour un change ! » dirait Céline. 285

Une invitation demain chez nos voisins. Soirée dansante. J'irai, je verrai Maurice et j'aurai pour *ce faire* un amour de robe de la nuance des fleurs de pommiers. Quand je me sens coucouça, je lui jette un coup d'œil et je pense aux jolies choses 290

265 fière, [A *censeur*,] et
couçu, [R *j'y A je lui*] jette

274 disent [D *les S celles*] que

291 couci-

qu'elle entendra. Ça me remonte ! Et je lui promets que dans ses plis roses ne logera pas un cœur gris !

295

6 août

Rencontré Maurice à la gare, et le train étant en retard, nous eûmes ensemble un quart d'heure... désappointant ! Il voulait que je lui donne *trois* danses et le souper. Et je refusai. Dans un bal, ça ne paraît pas ces largesses, mais c'est peu convenable dans une petite soirée, et chez lui où il se doit à toutes les invitées. Mes beaux discours ne l'amenèrent pas à la raison, les siens ne m'amenèrent pas à la déraison, et le train, entrant en gare, nous sépara, lui, mécontent, moi, pas contente,... et le chien de la marquise aussi !

305

J'écris pendant que chauffe l'eau de mon bain. Je voudrais y noyer tous mes soucis et entrer dans ma robe rose avec un cœur ailé, un esprit de tulle, une âme en fleurs, des yeux d'étoile, et passer ensuite ma vie à *lui* plaire en faisant sa volonté ! Bon sens ou non !

310

C'est si bête ce froid pour une danse refusée. Une exigence de lui ou une mesquinerie de moi ? Au fond, je sacrifie aux simagrées, à des conventions puériles et stupides qui nous gouvernent ! S'il savait pourtant que je meurs d'envie de ne danser qu'avec lui !

315

7 août

Il ne fut pas fâché longtemps ! Mais j'attrapai, avant de faire *notre* paix, une gronderie soignée sur tous mes méfaits passés !

Il voulut savoir mon impression de son ami Horace¹¹. Il est si petit, si petit, ce monsieur mal nommé, que mon impression est encore toute courte. 320

Il m'a beaucoup observée, comme s'il avait entendu parler de moi, ce qui me donna envie de tirer les oreilles du sieur Maurice ! Il m'avait demandé d'être aussi gentille que possible pour l'ami : j'y allai en conscience !

M[aurice] se lamente parce que nous nous voyons si peu et il m'accuse de ne rien faire pour faciliter nos rencontres. Quand cette question est sur le tapis, nous tournons dans un cercle. Pour en sortir, il faudrait nous comprendre... il paraît que c'est impossible !.. Il paraît aussi que cela n'empêche pas de s'aimer et que l'Ex-Sagesse m'adore ! 330

L'Ex ! Car il n'est plus sage du tout Maurice ! Et si je l'écoutais j'irais voir Jos tous les jours pour le rencontrer, je ne lui *marchanderais* pas trois ou quatre danses par soirée, et je passerais pour une bien folle petite personne aussi ! Heureusement ! Heureusement que je ne suis pas libre et que je suis *ben ben* orgueilleuse ! Quasi comme un démon ! 335

Dimanche 15 [août]¹²

Je viens de manger un panier de cerises et je suis dégoûtée de la vie ! Les vêpres sonnent *and people flock to church*, et cela me rend malade de les voir passer à travers des barreaux (à la clôture) au bout de l'allée. Ils m'étourdissent, ou bien ce sont les cerises. Je m'ennuie bien aussi ! Maurice est absent, aucun espoir de le rencontrer un peu ou beaucoup. 340

340 passer [R au A à] travers barreaux [A^b à la clôture] au

11. Vraisemblablement Horace Archambault (voir *supra*, p. 478, 3 juillet 1879, n. 7), mais si l'on se fie à la chronologie du *Journal*, Henriette Dessaulles l'aurait déjà rencontré à au moins quelques reprises : un dimanche de juin 1879 il est parmi les amis qui passent l'après-midi « sous les pins » ; le 16 août de la même année elle note un propos qu'il lui aurait tenu au sujet d'une demoiselle Drolet de Québec.

12. La datation vaut pour 1880, alors que le 15 août était bien un dimanche. En 1878, année probable d'au moins certains éléments du début du quatrième cahier, le 15 août était un jeudi.

345 Pour comble de malheur je dîne ce soir chez les B¹³. Il fait
chaud... il y aura un voisin... il faudra faire semblant de le trou-
ver aimable... Ô tristesse !

16 [août]

350 La chaleur est grande et même sous mes beaux pins, il n'y a
pas un souffle. On étoufferait vite si on se laissait être triste.
Mais je n'y songe pas, et ce n'est pas vrai *pantoute* que je suis dé-
goûtée de la vie !

355 Je viens de recevoir — via clôture — un panier de nenu-
phars exquis, et sous les fleurs un billet plus exquis encore que
j'ai dévoré mais sans l'avalier comme les dépêches en temps de
guerre. Ces nénuphars furent cueillis à la pointe des Fourches
où les jeunes gens campent dans le bois.

360 J'ai porté mes trésors dans mon nid où je les garde jalouse-
ment. Il est bon d'éviter les occasions de conflit et je deviens
prudente. Ce soir, il y a exercice des comédies chez madame
S[icotte]. François est prévenu qu'il doit atteler pour nous con-
duire et nous ramener.

365 Pauvre bonhomme ! Il aimerait mieux *jongler* en fumant sa
pipe au clair de lune, et j'aimerais mieux revenir à pied ! Je
n'avais jamais pensé à l'inconvénient d'être riche. S'il n'y avait
ici ni cocher, ni chevaux à l'écurie, ce serait un fier débarras
peut-être ! Que je suis bête !

13. Si cette partie de l'inscription renvoie à 1878, peut-être Marie Louise et Pierre Bachand (voir *supra*, p. 147, 20 mars 1875, n. 24) : l'un des fondateurs, avec Georges-Casimir Dessaulles, et premier président de la Banque de Saint-Hyacinthe, il fut député libéral de Saint-Hyacinthe (1867-1878) et Trésorier de la Province dans le cabinet Joly (8 mars 1878-3 novembre 1878). Si le dîner est bien du 15 août 1880, il pourrait s'agir d'« Hélène B. » et son mari (voir *infra*, p. 578-580, 11, 14 septembre 1880 et n. 35 ; p. 606-607, 2 février 1881). L'initiale ne peut alors être celle de Pierre Bachand, décédé le 3 novembre 1878, exactement deux mois après sa fille aînée, Héroïse, dont le *Journal* situe cependant le décès en 1880 (voir *infra*, p. 588-589, 11, 12 octobre 1880 et n. 47, 48). Sur Pierre Bachand, voir « Nécrologie », *Courrier*, 5 novembre 1878, p. 2 ; « Feu l'Honorable P. Bachand », *l'Union*, 7 novembre 1878, p. 2 ; Francis-J. Audet, « L'honorable Pierre Bachand », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 38, n° 11, novembre 1932, p. 707.

17 août

Monsieur Horace me trouve « délicieuse », paraît-il. Phrasieur va !

Lui, il a beaucoup d'esprit mais il en fait trop ; il a de jolies manières, mais il parle beaucoup ! Il est remuant, *fidgety*, et je le soupçonne d'avoir une tendance à se mêler de ce qui ne le regarde pas. Maurice est curieux de savoir s'il me plaît ? ? ? C'est que je ne le sais pas encore. Il est trop blond, trop petit, trop moqueur. C'est l'ami de Maurice, mais je ne vois pas que ce soit là une raison pour qu'il me plaise.

Au contraire... il voudra me juger, me *jauger*.. et je n'aime pas à être évaluée. Il aime Maurice, ça c'est une bonne note. Maurice l'aime, ça... c'est peut-être moins bon... ?

Oh ! je suis vilaine, moi ! C'est ma petite bête qui ne veut pas mourir, mais je l'exterminerai, même s'il faut me forcer à aimer tous les Zoraces du monde !

Nous (M[aurice] et moi) avons des minutes jolies. Des heures, ce serait mieux !... Oui, incontentable petite fille !

Quelle vie agitée nous faisons tout de même ! Notre grande maison est remplie du grenier à la cave. Les cousins, les cousines, les petits, les moyens et les grands, ça fait un beau tapage et on ne peut s'occuper à rien de sérieux. Je ne lis plus, je ne joue que des valse, je *regarde* ma corbeille à ouvrage, et mon occupation sérieuse est de cueillir les fleurs et d'en fleurir tous les coins de la maison, et puis de flâner sous les pins en rêvant !

Et la chaleur est si grande que je n'ai pas de remords de cette douce paresse...

J'ai veillé très tard au jardin... je voudrais être un poète, je serais le poète de la Nuit... tant de mortels ont admiré sa beauté depuis des siècles, je voudrais faire passer dans mes vers toute l'admiration de leur silence et toute la beauté de leurs pensées... l'ineffable paix de belles nuits me rappelle toujours la béatitude promise aux doux, on comprend la promesse divine quand le monde entier se fond dans la douceur silencieuse qui enveloppe la terre.

390 et [D de les S d'en fleurir] tous 396 voudrais [R pouvoir] faire
399 on [R la] comprend

18 [août]

J'ai promis ma photographie à Maurice, celle «qui ne veut pas le regarder ». Moi j'en ai volé une de lui à Jos, il y a six mois, sans regrets ni scrupules, depuis, je me demande qui elle a accusé. Il faudra que je me confesse un de ces jours, mais Jos est indulgente aux faibles... et pour cause !

Journée maussade. Maman m'a fait de la peine : ce n'est pas bien nouveau, et je me trouve bien bête de tant m'occuper de ce qu'elle me dit ! J'ai quand même essayé d'être gentille et douce. J'en suis pour mes frais. Pas d'autre résultat que le mérite, et Ça !

Revenue du chant avec Jos... nous étions silencieuses toutes les deux. Il faisait trop beau pour parler, et j'avais le cœur lourd comme notre laide cathédrale.

De ma fenêtre où je me suis perchée en rentrant, je voyais toutes les étoiles aux clartés profondes qui jetaient l'apaisement sur la terre endormie, et dans l'ombre, tout en bas, j'ai recommencé le rêve qui me console. Être malheureuse quand hier a existé, que demain va venir ? Le chagrin et la tristesse d'aujourd'hui, comme c'est fini tout cela ! Il n'y faut plus penser, et au clair d'étoiles je veux me mettre en boule comme les petits oiseaux sur les branches, et dormir comme le petit enfant que sa maman a bien bordé après lui avoir fait de divines caresses. Mon Dieu, dans ton beau ciel, ma petite mère ne me voit pas, car pourrait-elle être heureuse si elle voyait sa petite fille qui pleure sur son cahier blanc, son seul confident ? Enlèves-tu aux mères leur cœur quand tu les enfermes dans ton beau paradis, ou les rends-tu aveugles ?

430

20 août

Invitation reçue ce matin pour un grand bal à Belœil chez les Jodoin¹⁴. J'en fais part timidement à l'*arbitresse* de ma desti-

403 promis [D mon S ma] photographie qui [A ne] veut 423 oiseaux [R dans] sur 424 fait [R des] divines 432 les [A^b Jodoin]. J'en [R pa] fais

14. Probablement Pierre Amable Jodoin, marchand, et son épouse Marie Sophie Joséphine Bellemare. Le samedi 10 août 1878, le club de crosse de

née et la réponse ne chôme pas ! « Chez ces gens-là ! des parvenus, des gens vulgaires, certainement non ! et je ne conçois pas que cela puisse te tenter ! »

435

Pour expliquer ma tentation, il eût fallu dire trop de secrets ! Je n'ai pas soufflé mot et j'ai accepté sans protester le refus prévu, – – car j'ai du flair.

J'admets qu'ils ne sont pas sortis de la cuisse de Jupiter, les J[odoin], mais leur bal sera beau, toutes mes amies iront. Nous sommes invités du jeudi midi au vendredi midi¹⁵, les jeunes filles hébergées chez Filorme¹⁶, (!) et les jeunes gens à l'hôtel. Un vrai pique-nique ! Je suis peut-être d'essence vulgaire, mais en écrivant mon refus, j'avais les yeux dans des larmes amères, j'en ai goûté une... J'ai interdit aux autres de couler, j'ai un certain bon sens qui me fait rire d'un chagrin aussi puéril.

440

445

Il est une heure quelconque de la nuit, ma pendule est arrêtée : j'arrive de chez les H[enshaw]¹⁷ où nous avons une répétition. J'y ai connu *monsieur* Frémont¹⁸, le cousin de Maurice. Gentil et intelligent mais laid. J'ai observé Lizzie et je suis sûre,

450

440 Nous [R étions A sommes] invités

Saint-Hyacinthe avait disputé un match amical à Belœil contre des jeunes gens de Montréal : *l'Union* rapporte que le samedi soir « un grand dîner leur fut donné chez M. Jodoin, où de nombreuses santés furent bues et auxquelles répondirent MM. Jodoin, Saint-Jacques [...] » (*l'Union*, 15 août 1878, p. 3). Le 28 août 1882, Joséphine Marchand, qui est la fille de Félix-Gabriel Marchand (député de Saint-Jean à Québec, ministre dans le cabinet Joly en 1878-1879 et Premier ministre en 1892) et qui est alors âgée de 20 ans, note dans son journal : « La semaine dernière, pique-nique à Belœil, et soirée chez madame Jodoin, gens charmants, société agréable et distinguée » (Joséphine Marchand-Dandurand, « Journal intime », f. 16, fonds privé).

15. Chronologie incertaine. Selon le *Journal*, les invités auraient quitté Saint-Hyacinthe le 25 « à midi » (*infra*, p. 567) et auraient été de retour le 26 août. Or le 25 et le 26 août 1880 étaient un mercredi et un jeudi. Sur la chronologie, voir aussi *infra*, 27 et 28 août.

16. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

17. Le manuscrit ne donne que l'initiale mais c'est vraisemblablement chez les Henshaw qu'eurent lieu la répétition puis le bal où l'on joua les « comédies » (voir *supra*, 16 août et *infra*, 27 août), et c'est Lizzie Henshaw qu'Henriette Dessaulles dit avoir observée pendant la soirée.

18. Jules Joseph Taschereau Frémont (voir *supra*, p. 330, 31 mars 1877 et n. 12). Henriette Dessaulles le décrit le 9 avril 1877, mais il est possible qu'elle ne lui ait pas parlé à cette occasion puisqu'elle le vit alors au parler du couvent en compagnie de Maurice.

j'ai *senti* qu'elle aime M[aurice] plus qu'elle ne veut l'avouer. Maurice prétend que c'est de la camaraderie des deux côtés. Du sien je sais, je le sens aussi... enfin cela m'est égal, tout m'est égal pourvu qu'il m'aime ! Tout, même de ne pas aller à Belcèil !
 455 Maurice a moins de philosophie que moi et il est très désappointé. Je lui ai fait de jolis sages discours, il m'a appelée son petit rayon... il y a des jours où le rayon est terne et ne jette pas grand lumière !

21,22,23 [août]

460 Trinité de jours sans couleur. Il a plu. Comme je ne fonds pas à la pluie, j'ai fait de longues promenades solitaires et délicieuses. Il faudrait un redéluge de quarante jours pour éteindre la joie du *fond* de mon cœur, là où flambe mon amour ! Il est discret, sans fumée, sans pétilllements afin de ne pas attirer l'attention du garde-feu de la maison ! Comment le Bon Sort s'y prendra-t-il pour convaincre ledit garde-feu que la flambée est bienfaisante et qu'il ne faut pas faire obstacle à ceux qui l'attisent ?
 465

Ça c'est le secret du Bon Sort à qui j'offre mes hommages tout fumants afin de l'amadouer !
 470

Je n'ai pas vu Maurice avec mes yeux, mais c'est avec lui que je courais sous la pluie de la trinité, et nous avons été bien plus heureux que dans la réalité ; car nous parlions sans réticences, avec la simplicité d'un Paul et d'une Virginie¹⁹ modernes qui ne s'embarrassent pas de guirlandes.
 475

Tout de même pour continuer de parler avec la même simplicité, j'avoue que je serai enchantée de voir poindre le soleil annoncé par l'arc-en-ciel de ce soir. Le soleil mettra tout le monde en branle, et je compte rencontrer Maurice. Le gazon
 480 amolli par la pluie ne permettra pas la partie de tennis, mais il est question d'une promenade en canot... Ça ou autre chose, je

456 jolis [D *petits S sages*] discours

19. *Paul et Virginie* (1787), roman de Bernardin de Saint-Pierre. Dans les listes de livres établies lors du partage des biens de Georges-Casimir Dessaulles en 1930, on trouve : « Paul & Virginie, broché » (Livres, Lot n° 2, f. 1, fonds privé).

ne suis pas exigeante sur les détails si seulement nous nous voyons !

25 août

Les mortels ordinaires sont partis à midi pour Belœil, et Jos 485
se promettait un plaisir sans pareil avec tous ses flirts qui s'y
rendent en force. J'étais à la gare en voiture, je revenais des Ra-
pides-plats où j'étais allée avec papa ; je le déposai à la banque²⁰
et j'allai saluer la bande joyeuse. J'ai failli avoir de la tristesse, 490
mais j'ai pensé à notre hier soir, et cela m'a remis le cœur dans la
lumière.

Nous nous aimons, le reste, les détails sont moins que rien,
pourquoi en prendre du souci ou de la peine ?

Oh la soirée exquise en chaloupe hier ! Nous nous compre- 495
nions, nous nous sentions si parfaitement unis sans le dire. Ce
fut court comme toutes les exquisités, car il faut bien s'occuper
de ses voisins et leur parler quand on est dans le même bateau !

Ce soir je suis invitée chez les D²¹. Je n'ai pu refuser, parce
que l'invitation.. orale, insinuait délicatement qu'on attribuerait

494 Ô [D les <illisible> S la soirée] exquise hier ! [D M. S Nous] nous

20. La Banque de Saint-Hyacinthe occupait un édifice en brique, qu'elle avait fait ériger en 1877, à l'angle des rues Cascade et Sainte-Anne (voir L. Voyer, *Saint-Hyacinthe*, p. 113-114). Incorporée par une loi fédérale (36 Vic., ch. 77) du 23 mai 1873, elle commença ses opérations le 27 janvier 1874 (*Courrier*, 27 janvier 1874, p. 2). Georges-Casimir Dessaulles, qui en était l'un des fondateurs et qui en devint l'un des principaux actionnaires, en fut élu président en novembre 1878 et le demeura jusqu'à la liquidation de la banque en 1908 (voir Tom Naylor, *History of Canadian Business, 1867-1914*, vol. 1 : *The Banks and Finance Capital*, Toronto, James Lorimer Publishers, 1975, p. 139-140 ; Ronald Rudin, *Banking en français : The French Banks of Quebec, 1835-1925*, p. 36-44, 84-91 ; Laurent Lapointe, « La formation de la Banque de Saint-Hyacinthe et le développement économique régional (1850-1875) », 260 p.). Romuald Saint-Jacques y était « caissier », c'est-à-dire directeur général. « Le mérite de la création de la banque appartient au prestige de Georges-Casimir Dessaulles et à la compétence de Romuald St-Jacques. [...] Le contrôle de la banque appartient à ces deux hommes autour desquels gravitent un bon nombre d'administrateurs et d'actionnaires » (L. Lapointe, *ibid.*, p. 161).

21. L'initiale pourrait désigner soit les Durocher (voir *supra*, p. 123, 23 novembre 1874, n. 31), soit les Delorme (voir *supra*, p. 370, 24 septembre 1877, n. 47), mais ni l'une ni l'autre de ces familles ne comprend de jeune fille du nom de

500 un refus à l'absence d'un certain ami... Ô Sophie ! Amère Sophie ! Voilà de tes coups !

Mary est venue me voir cet après-midi et elle aussi sera chez les D., invitée un peu dans les mêmes termes. Elle est encore *enragée* parce que sa mère ne lui a pas permis d'aller à Belœil. Une
505 autre victime de la Jupiterronnerie !

Mary admire ma bonne humeur dans cette... épreuve. Pour ce que cela avance de rager ! Et comme je trouverais déplacé de me plaindre tout haut des décisions de ma belle-mère, j'aime mieux ne pas en paraître trop ennuyée. Ce que les belles manières aident la vertu, ce n'est rien de le dire !!!
510

D'ailleurs, le premier choc passé, j'ai pris mon parti gaiement, et entre nous, blancs-yeux, pour ne pas poser fausement à l'héroïsme, je te déclare que je vis bien au-dessus des excursions à Belœil présentement ! Je voyage sur un nuage d'argent
515 qui court dans le bleu, vers une étoile qui m'éblouit et dont j'approche vite.... vite.... Dans cette étoile nous nous fixerons, « moë pi lui ! »

26 [août]

520 Grande répétition, les acteurs « retour de bal » racontaient leur plaisir avec animation et jouaient leur rôle assez platement. Ce fut une dernière répétition déplorable, et je crois sincèrement que nous avons préparé un fiasco monumental auquel assistera tout ce que Saint-H[yacinthe] possède de sortable !

525 Ça, comme tout le reste, m'est bien égal, car plus ça va, moins j'ai conscience de faire partie du monde vivant ! Je me promène dans mon rêve, et il est trop beau pour que je l'oublie un instant. Jos l'a remarqué et elle prétend que « mes yeux sont pires qu'un roman d'amour ». La folle ! Elle était si jolie ce soir, et je n'étais pas la seule à le remarquer. Le tout petit Frémont et

511 gaicment [R de ce désappointement], et 515 qui [D m'attire S m'éblouit]
et

Sophie. La seule de ce nom dans le *Journal* est Sophie Malhiot (voir *supra*, p. 257-258, 22 juin 1876 et n. 16).

le flegmatique Jimmy (Monk²²) tournaient en satellites autour 530
d'elle, le premier en sautillant, l'autre avec toute la solennité
d'un Anglais pur sang ! Elle faisait celle qui ne voit pas, et ma
parole, elle était si coquette avec son cousin qu'il en perdait le
souffle !

27 août 535

Ce fut un succès ! On l'a dit, répété, crié, lyré, chanté et
nous avons fini par le croire.

Après les comédies ce fut charmant. Le jardin était illuminé
et toute l'avenue qui descend à la rivière²³ était bordée de 540
bancs. Les salons étaient remplis et le jardin, et l'on se sentait li-
bre de disparaître sans danser. Après une valse avec mon amou-
reux de comédie, je causai longuement avec le vrai.

Je ne trouve pas de mots pour dire cette heure de bonheur
lumineux. Il sortait de sa voix et de ses yeux une tendresse enve-
loppante où disparaissait la petite fille triste qui crie toujours : 545
« je veux qu'on m'aime », et qui pleure s'il se trouve sur sa route
des êtres qui la repoussent.

Je ferme les yeux pour nous revoir dans ce tableau de fée-
rie : la rivière agitée et miroitante, les étoiles qui faisaient des
rondes au son éloigné du piano, le bruissement de soie du vent 550
tout parfumé... oui je vois et je remercie Dieu de ce grand bon-
heur d'être, de vivre et de nous aimer !

C'est son dép...

530 flegmatique [D Jam S Jimmy] [A^a (Monk)] tournaient 531 la [R
solennité] d'un 533 était [A si] coquette 546 s'il [R s'en A se] trouve

22. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

23. Les Henshaw habitaient au bord de la rivière Yamaska et c'est vraisem-
blablement chez eux qu'eut lieu cette soirée, qu'on ne saurait confondre avec la
soirée musicale du 27 août 1880 à la chapelle-cathédrale (voir *infra*, p. 570, 28
août et n. 26). La chronologie est incertaine : c'est probablement au cours de la
matinée ou de l'après-midi qu'Henriette Dessaulles décrit la soirée de la veille,
donc du 26 août, date à laquelle elle situe la répétition.

28 [août]

555 Interrompue hier par une invasion de jeunes fous et de jo-
 lies folles costumés. Je les avais entendus au grenier, chuchoter
 et étouffer leurs voix et leurs piétinements. Ils ont fouillé les
 vieux coffres et en ont sorti d'amusantes choses. Les soies an-
 ciennes, les robes à pouffes, les mantelets antiques, jusqu'à une
 560 peau de mouton qui drape Casimir²⁴ en petit saint Jean. J'ai ri
 de tout mon cœur et sur l'invitation instante de la mascarade, je
 suis aussi allée piger dans les trésors. J'ai trouvé une robe de
 soie lavande à taille de guêpe, une robe de ma maman, j'ai coiffé
 mes cheveux comme elle sur sa si jolie photographie et j'ai
 565 causé un saisissement en bas²⁵.

Dans les yeux de petit père il a passé une lueur de tendresse
 infinie et il m'a serrée à m'étouffer...

J'arrive d'un concert d'amateurs²⁶ plus qu'ordinaire. De
 loin j'ai vu Maurice. Il était avec Jos et paraissait absorbé et sé-
 570 rieux.

Il semblait ne regarder qu'en lui... qu'y voyait-il pour avoir
 cet air soucieux ?

Moi qui étais gaie en arrivant, j'ai vu ma joie s'éteindre, peu
 à peu, comme une lampe sans huile. J'aurais voulu passer ma

559 à [D poufs S pouffes], les 563 guêpe, [R qui A une robe] [D a S de] ma
 564 comme [A elle sur] sa 566 petit [A père] il

24. Demi-frère d'Henriette Dessaulles, né le 23 mars 1875.

25. Le 6 février 1880, Alice Dessaulles notait dans son journal : « Souvent Riette me fait penser à maman chérie. J'aime à me la représenter comme Henriette car tout le monde dit qu'H[enriette] lui ressemble beaucoup de caractère, qu'elle a de ses manières, etc. » (fonds privé).

26. La « soirée musicale » du vendredi 27 août 1880, qui fut présentée dans l'ancienne chapelle-cathédrale, au profit de l'Ouvroir. Au programme : des tableaux vivants, des chœurs, la fanfare (« la bande »), des solos de chant et de piano (publicité dans le *Courrier*, 24 août 1880, p. 4 ; comptes rendus : « Une soirée agréable », *Courrier*, 31 août 1880, p. 3 ; « La soirée du 27 », *l'Union*, 3 septembre 1880, p. 2). Henriette Dessaulles à Augustine Bourassa : « Petite Fanny me dit que tu viendras peut-être pour le concert [...]. Nous sommes à faire revivre Louis XI et sa famille — Maman et Louise s'occupent de théâtre, de la scène, et je suis la chef d'atelier pour la confection des costumes » (lettre du 25 août 1880, fonds privé). Il faudrait corriger la date, du 28 au 27 août, mais la chronologie antérieure n'en demeure pas moins incertaine.

main sur son front, pour en chasser les nuages... Dans notre étoile, ce bonheur *sera* ! 575

29 [août]

Il est très tard mais c'est ennuyeux d'aller dormir des heures pendant lesquelles je ne saurai plus que je suis une petite bienheureuse ! 580

Jos avait organisé une partie de croquet pour rappeler nos jeunes années, car le croquet est bien délaissé depuis la mode du tennis²⁷. Puisque Maurice était chez lui il ne jouait pas et j'ai fait comprendre à Jos que je serais enchantée qu'elle m'oubliât dans l'organisation de ses parties, et la soirée fut ravissante, et moi, ravie ! Ça a du bon les lanternes chinoises même sous les étoiles, je crois même qu'elles aident les enfants à décrocher les étoiles ! 585

Nous avons causé deux heures sous le gros pommier sans être dérangés — lui et moi ! Et le gros pommier a entendu de bien jolies choses. 590

Cela ne se redit pas, car les mots ça ne note pas plus les intonations de la voix, que ça ne reproduit le doux des regards... alors essayer d'écrire notre conversation serait aussi fade que de nous voir valser sans musique. D'ailleurs je n'ai pas besoin de mots pour me souvenir de l'ensemble exquis qui me fait tous les jours davantage son amie unique et aimée et qui le fait pour moi.... tout. 595

575 pour [R en] chasser 583 et [D je S j'ai] fait 586 Ça [A a] du
592 note [D ni S pas plus] les 593 voix, [D ni S que] ça

27. Le tennis, dont l'origine remonte au XI^e siècle en France, sous la forme du jeu de paume, se développa en Angleterre au milieu du XIX^e siècle comme jeu de plein air et s'y répandit vers 1875, puis peu après au Canada. Le premier tournoi de Wimbledon (Angleterre) eut lieu en 1877 ; un club de *lawn-tennis* fut formé à Montréal en 1879 et le club de tennis West End y fut inauguré en 1881 (John J. Jackson, « Tennis », dans *The Canadian Encyclopedia*, vol. 3, Edmonton, Hurtig Publishers, 1985, p. 1801-1802 ; Jean-Paul Massicotte et Claude Lesard, *Histoire du sport de l'Antiquité au XIX^e siècle*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1984, p. 276-288).

Et je suis revenue ! On ne devrait pas revenir d'un si beau
600 jardin éclairé aux étoiles, quand on est nous deux.

Grand pique-nique après-demain aux Fourches si le temps
est beau.

Je ne m'endors pas, mais comme il me reste une lueur de
605 bon sens je vais me coucher et dire à mon bon ange de me fermer les yeux malgré moi.

1^{er} septembre

J'ai perdu ma journée ! Oh la fine petite torture que toute
cette journée tant souhaitée belle, si bien commencée et si lamentablement bête et triste !

610 Avant-hier, Maurice m'avait dit que pour se rendre aux Fourches, il conduirait la voiture des Henshaw, Hayward lui ayant demandé ce service parce qu'il ne pouvait y aller avec ses sœurs. Puisque je me confesse, blancs-yeux, j'avoue que cela me chiffonnait un peu, mais si en dedans que Maurice ne le devina
615 pas, et moi-même je ne voulus pas m'y arrêter.

Je me rendis dans notre voiture avec mes parents et le cousin Jules²⁸. Nous arrivâmes les derniers. Maurice n'était nulle
620 part visible, je le savais arrivé... et je me chiffonnais presque visiblement. J'ai très honte de mes petitesesses, et je les écris pour me punir. *Monsieur Frémont* vint m'aider à descendre de voiture et je causai avec lui assez longtemps — du moins cela me parut ainsi — et le souper fut annoncé.

À ce moment, Maurice que je venais d'apercevoir debout
625 près de Lizzie qui était assise un peu à l'écart, s'approcha et m'offrit ses services pour le souper. — Au lieu d'être gentille, je lui dis narquoisement : « Mademoiselle Henshaw est seule et vous feriez mieux de continuer de lui tenir compagnie », et je continuai à parler avec *monsieur F[rémont]*.

599 devrait [A^b pas] revenir 627 continuer [D à S^b de] lui

28. Jules Laframboise (voir *supra*, p. 459, 13 juillet 1878, n. 72).

Maurice salua cérémonieusement, tourna les talons, passa devant Liz sans lui parler et je ne le revis plus parmi nous. *Monsieur* F[rémont], croyant à une brouille avec son cousin, déploya ses grâces, s'attacha à mes pas avec une persistance agaçante. Orgueilleuse comme Satan en personne, ne voulant pas laisser voir mon ennui, je fus tout sourire et toute animation. Il se crut encouragé à flirter, me fit des compliments, me roula des yeux languissants, un peu plus il me disait des vers !

Et moi j'aurais crié tant j'avais le cœur à l'envers ! Mais je me forçais à être presqu'aussi bête que lui...

Je viens de me relire, c'est exactement comme je l'écris que tout s'est passé.

Si Maurice a passé avec elle tout le « temps inconnu », il n'a pas volé mon sarcasme qui l'a tant indigné. C'est vilain d'être jalouse, mais de le reconnaître ne m'empêche pas de l'être... ce qui est consolant c'est que si j'ai tort, je n'ai pas tort toute seule... Si pourtant je m'étais trompée ? Et je l'ai blessé gratuitement et offensé par cette ombre de flirtation avec son cousin de malheur ? Oh la bête de vie et la bête de moi !...

Le triste retour en voiture... J'étais en avant avec Jules, il fredonnait et ne s'interrompait que pour essayer de me taquiner : je ne lui répondais pas, horriblement agacée. Sur le ciel lourd, de grands nuages noirs semblaient se courir après comme de méchantes bêtes qui veulent se dévorer, l'air était oppressant... la poussière des autres voitures nous arrivait dans le visage et nous mangions de la terre... et ma phrase vilaine et sottise me tintait dans les oreilles, et elle avait un goût de terre aussi ! Je revoyais les chers yeux surpris et fâchés...

Et rentrée dans ma chambre *I had a good cry*. C'était un soulagement de pouvoir pleurer en paix, de ne plus grimacer des sourires et de ne plus sourire des mensonges !

Au fond je ne suis pas jalouse, car j'ai confiance en lui, je sais qu'il m'aime et je ne déteste même pas cette Anglaise... Alors ?

À quoi servent toutes ces écritures ? J'ai tant de peine que c'est trop, et je me déteste, je me hais !

3 septembre

665 Deux journées sans le voir, à rouler et dérouler l'odieuse
 journée, m'ont rendue malade. Je ne tiens pas en place : comme
 une chatte qui a perdu ses petits, je monte, je descends, je sors
 au jardin et je rentre sans but, sans raison, pour remuer. Il me
 manque ma joie d'exister, mon entente avec lui ! J'ai le cœur
 670 écrasé de mon chagrin et de tout le sien que je devine.

Ce soir, il sera ici, nous avons notre grande dernière réu-
 nion des vacances. J'en ai la fièvre de penser que je lui parlerai.
 Il sera fâché peut-être ?.. Mais le voir, l'entendre, c'est tout ce
 que je désire car je ne puis vivre dans ce chagrin.

675 Ils vinrent nombreux : ils remuaient, ils parlaient, ils
 riaient, on faisait de la musique et je ne savais ni ce que je disais,
 ni ce que je faisais. Enfin Maurice vint demander une danse et
 j'allai avec lui au boudoir où il n'y avait personne.

Sérieusement et tristement il me demanda pourquoi j'avais
 680 été si *affreuse* aux Fourches.

— Pour vous tenir compagnie... vous aviez été affreux
 d'abord, et je ne vous ai aperçu qu'au moment du souper !

Avec patience il m'interrogea, et je lui dis tout, tout : mon
 impression en arrivant, mes suppositions, mon dépit, ma petite
 685 horrible comédie avec *monsieur F* [rémont].

Il m'expliqua son absence, et j'ai eu tort d'un bout à l'autre
 de l'histoire ! Il accompagna madame S [icotte] pour chercher
 du lait à la ferme Tétrault, et il en arrivait quand je le vis dire, en
 passant, un mot à Lizzie. Après la rebuffade, il alla fumer dans le
 690 bois, s'arrangea avec Eugène pour qu'il ramenât les pauvres
 Henshaw et il revint seul avec son cousin qui lui chanta mes
 louanges tout le long de la route, ce qui « le consola un peu », le
 cher bon !

Je me voyais si coupable et j'étais si confuse que je n'essayai
 695 même pas de m'excuser. Je le regardai avec toute ma contrition
 dans les yeux, je joignis les mains comme pour prier :

— J'ai été si méchante, pardonnez-moi !

664 3 [A^b septembre] // Deux 683 et [R moi] je [A lui] dis 690 Eugène
 [A pour] qu'il [D ramène S^b ramenât] les 696 dans [D mes S les] yeux

— Ô ma chérie, ma méchante petite chérie... où avais-tu la tête de croire... Au fait, qu'as-tu cru ? Que je sois avec Lizzie n'est ni nouveau ni un méfait ?

700

Je rougis jusqu'à la pointe des cheveux...

— N'en parlons plus, j'ai eu si tort !.. Je ne le ferai plus !

Il sourit, baisa ma main et il fallut aller au salon pour ne pas attirer l'attention.

Et j'ai le cœur à l'aise ce soir. J'ai agi en enfant stupide qui ne réfléchit pas, je *nous* ai gâté de belles heures et j'ai été vilaine avec lui que j'adore, et je ne veux plus jamais être si bête, j'en prends la résolution devant toi, ô lune qui as entendu tant de serments !

705

4 [septembre]

710

Pendant que je revenais au bon sens, *monsieur* F[rémont], sous l'impression du petit flirt ébauché, cherchait l'occasion de le continuer. J'ai pris mon air de « pas plus loin *s'il-vous-plaît* », et c'était drôle de voir son air déconcerté.

Les deux amis de M[aurice] partent avec lui demain pour Québec et ils sont venus faire leurs adieux sous les pins où nous avons croqué des chocolats pour atténuer nos désolations réciproques. J'ai ri d'abord, mais quand M[aurice] vint nous rejoindre et me dire qu'il part aussi pour *quelques* jours, je riais encore, mais il pleurait dans mon cœur !

715

720

9 septembre

Pas d'argent pas de Suisse ! Pas de Maurice, pas d'idées, ni de bavardage, ni de journal. *Ben* des stupidités d'ailleurs, et celle-ci ne dépare pas la collection.

725 *Ré* petite ville ennuyeuse ! Sans lui c'est un désert, un trou !
Sont arrivées dans ce trou, mes deux cousines, Ida²⁹ et Émilie³⁰,
elles sont gentilles et elles m'aideront à m'endurer pendant
l'absence de M[aurice].

730 Édouard³¹ vient ce soir pour passer le dimanche. C'est le
dernier admirateur de Jos, au grand ennui d'Apollon (!) dont
l'étoile pâlit visiblement. On a beau être beau, si on est un peu
bébête, nos fidèles changent de dieux !

735 Avec tous ses flirts, cette amusante Jos m'est un sujet const-
tant d'étonnement... elle a beau m'expliquer ses vagues plai-
sirs : être admirée, adulée, etc... je reste perplexe.

Moi j'aime les choses claires, les gens clairs, les situations
claires, les âmes claires, et toutes ces flirtations sont pour moi
très embrouillées.

Dimanche

740 Après le lunch, malgré les conseils et les remontrances des
gens sages qui craignent le vent froid et ont peur des nuages
gris, nous avons filé au jardin, le cousin, les cousines et moi, et
sous les pins, dans de bons fauteuils, roulés comme des momies
dans des shawls respectables et antiques, nous nous sommes
745 mis en devoir de manger le chocolat de Jos qui vint nous rejoind-
re avec l'offrande d'Édouard.

Le vent se plaignait comme un vent de vieil automne, et
nous combattîmes la tristesse de ses lamentations avec nos fo-
lies et nos éclats de rire. L'après-midi passa rapidement, je gar-

732 changent [D d'idoles S de dieux] ! // Avec 743 fauteuils, [R roulées]
comme 748 tristesse [R des A ses] lamentations

29. Ida Angéline Papineau, née le 16 août 1859, fille de Casimir Fidèle Pa-
pineau (septième enfant de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Louise
Cornud) et de Marie Louise MacDonald. Sœur cadette de Mercédès Louise Pa-
pineau (voir *supra*, p. 417, 1^{er} mars 1878 et n. 33 ; « Généalogie Papineau »,
f. 178).

30. Jane Émilie Papineau, née à Montréal le 18 septembre 1859, fille de De-
nis-Émery Papineau (quatrième enfant de Denis-Benjamin Papineau et d'Angé-
lique Louise Cornud) et de Charlotte Gordon (« Généalogie Papineau », f. 171).

31. Édouard Laframboise (voir *supra*, p. 478, 3 juillet 1879 et n. 9).

dai Jos à dîner et nous étions invités pour la soirée chez le Juge³². 750

Jos vient de courir faire un *brin* de toilette, via clôture, Édouard l'a accompagnée et l'attend près de l'échelle en fumant son cigare et en préparant ses batteries, je suppose. Quels enfants ! 755

Je me sens vieille et sage ce soir, et je me suis fait une petite toilette *pour dire* ; je sais que la soirée sera quelconque et que je m'y amuserai quand même avec mon côté folichon qui aime à rire et qui s'amuse du plaisir des autres.

11 [septembre]³³ 760

Au cours de la soirée, hier, j'eus une longue causerie avec Édouard. Il me confia qu'il aime beaucoup Jos, que ça augmente ! Et il soupirait...

— Tu me dis cela d'un ton bien lamentable... elle finira peut-être par t'aimer aussi, cette Jos papillon ! 765

Mais il m'expliqua qu'il ne faut pas que Jos l'aime, parce qu'un pauvre diable comme lui n'a pas le droit d'aimer une adorable, etc., etc., etc. fille comme elle, et que désormais il la fuira.

— Tu n'es pas si pauvre diable que cela. Tu as une belle position, il me semble ? 770

— Oui... assez belle, mais je dépense plus que je ne gagne, j'ai des dettes, elles augmentent tous les trimestres.

— Oh ! alors tu n'es pas à plaindre, tu fais le fou parce que tu le veux bien, et tu n'auras pas une adorable petite femme

758 côté [D *fou* S *folichon*] qui

32. Louis-Victor Sicotte (voir *supra*, p. 364, 14 août 1877, n. 42, et p. 446, 18 mai 1878, n. 64). Au village de La Providence, si la chronologie est exacte : la famille Sicotte ne vint habiter rue Girouard à Saint-Hyacinthe qu'en octobre 1880 (voir *l'Union*, 22 octobre 1880, p. 3).

33. Chronologie incertaine. Le 9 et le 11 septembre 1880 étant respectivement un jeudi et un samedi, ou bien les dates du 9 et du 11 septembre sont erronées ou bien l'indication « Dimanche » pour l'inscription entre les deux est fautive.

775 parce que tu n'as pas le courage de renoncer à ta vie de polichinelle.

— Je voudrais bien te voir être sage, toi, dans le cercle où je sors, et...

780 — De grâce ! interrompis-je en riant, pas de descriptions de tes dangers, de tes tentations, de tes sottises ! Je n'ai plus pitié de toi, Cousin de chiffon !

785 Nous avons discuté et ri et la conclusion, ma conclusion, c'est qu'il est trop égoïste, qu'il s'aime trop lui-même pour aimer Jos, et c'est pourquoi il ne modifiera pas sa vie de fou...
 Dommage ! il est bien intelligent et bien séduisant, tout mauvais sujet qu'il soit.

Onze³⁴

790 Nous sommes retournés aux Fourches mais en chaloupe et pour le goûter seulement. Il faisait le plus joli temps du monde : j'aime les ciels et l'air de septembre, c'est doux, un peu triste comme une jolie femme qui commence à vieillir... comme madame B.³⁵ qui était avec nous aujourd'hui, et que je trouve exquise avec ses grands yeux un peu cernés et son profil de camée. Elle est si gracieuse et sa voix est une musique... et sous ses manières si réservées, un peu fières, on sent une âme ardente qui transparaît par éclairs dans ses yeux immenses. Son mari la

34. Le chiffre semble indiquer l'heure plutôt que le quantième, même si plus loin dans la même inscription Henriette Dessaulles note : « Il n'est pas très tard [...] ». On évite ainsi d'avoir deux inscriptions portant la même date, ce qui toutefois n'est pas impossible dans le *Journal* (voir *supra*, p. 360, 10 août 1877 et p. 502 et 504, 14 août 1879).

35. L'initiale « B. » semble désigner au moins deux personnes différentes dans le *Journal*. Dans l'inscription du 20 mars 1875, « madame B. », belle-mère d'Héloïse, est Marie Louise Marchand, épouse en secondes noces de Pierre Bachand (voir *supra*, p. 147, 20 mars 1875, n. 24). Le 26 juillet 1880, il pourrait s'agir de la même personne, en compagnie de Fanny Leman Dessaulles. Le 2 février 1881, Henriette Dessaulles note : « Hélène B. a passé la soirée avec moi et m'a fait des reproches parce que je l'ai mise de côté. » C'est vraisemblablement cette personne (que nous n'avons pu identifier) que désigne « madame B. » dans les inscriptions du 11 et du 14 septembre 1880. Quant aux « B. » chez qui Henriette Dessaulles dîne le 15 août 1880, il pourrait s'agir d'« Hélène B. » et son mari mais aussi, à cause des incertitudes de la chronologie au début du quatrième cahier, de Marie Louise et Pierre Bachand (voir *supra*, p. 562, 15 août 1880, n. 13).

traite un peu... gaminement. Moi, à sa place, je l'adorerais cette femme-là. Je parie qu'il ne la connaît pas et qu'il ne la comprend pas. Il est intelligent pourtant, mais il est de la race des dieux qui attendent les hommages, et ne voient pas plus loin que leur nez ! Il y en a des masses d'hommes de ce genre-là ! 800

Le joli bois des Fourches m'a rappelé vivement tout le noir du dernier pique-nique. Mais je ne me permis pas d'y penser longtemps, c'est plus que passé ce chagrin, c'est fini.

En l'absence de Maurice, je vis cloîtrée dans mon amour. J'ai connaissance de ce qui existe en dehors juste assez pour n'être pas ridicule. C'est étrange et inquiétant de ne plus avoir de vie personnelle : la mienne va toute à lui, s'y concentre et semble s'y perdre. Sans lui, je suis, ou je serais à peine une vraie petite personne. 805 810

Au retour, j'étais au gouvernail, et je pus me taire sans qu'on remarquât mon silence. Et je jouissais de cette belle soirée toute claire d'étoiles, au-dessus elles brillaient et nous navigions dans ce beau ciel renversé. J'étais heureuse d'un bonheur qui me gonflait le cœur ; l'étrange angoisse qui semble faite d'une incapacité d'être heureuse... 815

Il n'est pas très tard et mon rêve s'est heurté au froid baiser obligatoire que je donne à maman avant de prendre le chemin de mon nid.. et j'ai repris ma vie moyenne : je vis de deux vies, celle *par* Maurice qui me remplit l'âme de pensées, de rêves, d'émotions, et me fait endurer la seconde qui est pénible maintenant surtout parce que je tais et je cache mon amour que je voudrais chanter et vivre. 820

Au fond de nos dissentiments, maman et moi, il n'y a que la question de Maurice ! Son étrange opposition, commencée uniquement parce qu'elle avait d'autres projets et continuée par entêtement, gâte un bonheur qui serait ravissant, puisque nous nous aimons tant que nous sommes heureux *quand même*. 825

14 septembre

830 Très indolente, avec des petits airs détachés, je me fis conduire hier chez la jolie madame B... et je pensais qu'après m'être « rincé » l'œil à la regarder, comme dit Édouard, je n'aurais plus qu'à m'embêter sans que ça paraisse, et pour que ça ne fût pas trop long, je dis à François de me promener le long de la rivière
835 avant de me déposer chez les B.

En descendant au salon, j'aperçus Maurice dans le passage. J'en perdis presque le souffle de saisissement. Je me sentais le cœur en fête, et je remerciai toutes mes fées de m'avoir inspiré de mettre la robe rose qu'il aime.

840 Je suis souvent très intimidée avec M[aurice]. Je me sens tout émue et j'emploie toute ma volonté à le cacher. J'y réussis avec une apparence de froideur qui désole Maurice... paraît-il ! Je dois reconnaître qu'il n'a pas du tout l'air d'un homme malheureux ! D'ailleurs mes crises de timidité sont intermittentes et
845 quand nous causons en gens ordinaires et sages, je m'anime et je ne dois pas ressembler au juge Sicotte !

Hier nous causions ainsi au lieu de danser, Maurice disait que c'est par le développement intellectuel que nous pouvons nous élever et nous idéaliser jusqu'au point que nous pouvons
850 atteindre, moi j'affirmais que c'est par le sentiment que nous arrivons *au plus* de beauté morale..... et nous allions, nous allions !.. Moi qui me grise si facilement avec des mots, je sentais tous les héroïsmes possibles, et soudain, je me tus, confuse, que d'après mes paroles, Maurice pouvait me croire très bonne, très
855 dévouée, très généreuse, quand je n'ai de toutes ces vertus que la vision nette et le désir de les pratiquer. Ma vie est remplie de petites mesquineries, d'élans arrêtés par l'orgueil, d'exigences, de sévérités injustes³⁶, et je remis bravement les choses au point pour mon ami qui ne veut pas me croire quand je suis sincère, et
860 qui a bien des illusions sur moi, j'ai peur !

835 me [D laisser à S déposer chez] les 844 D'ailleurs [D ces S mes] crises
850 arrivons [R au] au plus 852 je [R me] sentais

36. Entre la page 60, qui se termine au mot « injustes », et la page 61, qui commence avec le mot « et », un feuillet du manuscrit a été coupé avant la numérotation. Il en reste une bande de 0,2 cm de largeur.

30 septembre

Ida et moi avons valsé, à l'anglaise et à la française, une partie de la soirée, pendant qu'Em[ma]³⁷ jouait des valse entraînantes. Cela m'enchantait ce mouvement de musique... je me sens comme une étoile dans l'éther. S'il n'y avait l'ennui de se faire toucher par n'importe qui (!) qui me chiffonne absolument, je valserais encore plus souvent que je ne le fais malgré toutes les défenses ecclésiastiques³⁸ qui ne me font pas un pli à la conscience !

Pourquoi défend-on la valse ? On dit que c'est mal... quel mal peut-il se fabriquer pendant qu'on rythme les pas ?

Personnellement, j'aurais de la répugnance à avoir si près de moi certains hommes que je déteste rien qu'à les voir me regarder, mais ça, c'est une déplaisance, ce n'est pas le *mal* dont nos curés parlent avec un si beau tapage. Alors ? ?

866 qui [A (!)] qui 871 fabriquer [D à ce S pendant] qu'on [D rythme S rythme] les 874 mais [D c' S ça], c'est 875 curés [R < Plusieurs mots ont été complètement effacés. > A *parlent avec*] un

37. Sa cousine Ida Papineau (voir *supra*, p. 576, 9 septembre 1880, n. 29) et sa demi-sœur Emma.

38. « Vu les circonstances avec lesquelles les danses ont lieu ordinairement, elles sont très souvent criminelles et presque toujours dangereuses. Elles amènent un luxe excessif, souvent aux dépens de la justice ; elles produisent chez les femmes une vanité portée bien loin et excitent la jalousie ; elles font perdre un temps considérable pour les apprêts qu'il faut faire ; elles détruisent l'esprit de piété et la ferveur ; elles excitent chez les jeunes gens des affections frivoles et ordinairement coupables ; elles portent aux tentations obscènes [...]. La plupart des jeunes gens et des jeunes personnes qui fréquentent les bals, s'accusent d'y avoir été scandalisés et d'y avoir eu de mauvaises pensées. [...] Les danses, quelles qu'elles soient, si ce n'est peut-être dans certaines réunions de familles et d'amis intimes, sont donc toujours dangereuses, non par elles-mêmes, mais à raison des circonstances. Elles sont évidemment criminelles et gravement scandaleuses, lorsqu'il y a des toilettes indécentes et qu'elles ont une tendance lascive, comme celles qui sont connues sous le nom de *valse*, *polka* » (Lettre circulaire de l'évêque de Saint-Hyacinthe, 29 septembre 1858, dans *Mandements des évêques de Saint-Hyacinthe*, vol. 1, Montréal, Beauchemin, 1888, p. 322-323). La même circulaire faisait aux curés un devoir de parler contre les danses et précisait que sont défendus « tous les divertissements qui sont une occasion de péché, comme les danses indécentes, nommément la *polka* et la *valse* » (*ibid.*, p. 324-325). Un mandement de 1882 promulguant les décrets du sixième concile provincial s'élevait « avec force [...] contre les désordres des danses lascives » (*ibid.*, vol. 7, p. 18). Une circulaire de 1921 ajoutera le *fox-trot* aux danses indécentes, la *valse* et la *polka*, en rappelant aux curés « leur devoir strict de lutter contre la danse en chaire, au confessionnal, partout » (*ibid.*, vol. 16, p. 383-385).

Je renonce à comprendre et je valse comme je mangerais des chocolats, et le pape viendrait me dire que je fais mal qu'il ne me convaincrait pas, *ben sûr* !

1^{er} octobre

880 Il fait si merveilleusement doux qu'il y a encore des marguerites et du réséda et j'en ai cueilli une brassée toute fraîche dans laquelle je caressais ma joue. Que c'est beau le monde et tout ce qu'il contient ; les moindres fleurs, les plus modestes
885 on voit les jours et les nuits dont la beauté varie sans cesse, tous les êtres de la création, toutes les musiques qui remplissent l'univers, et nous, et nos âmes, et la diversité de nos pensées et la douceur de nos sentiments, tout le beau de ce que Dieu jette sur la terre à profusion, sans jamais l'oublier, on voudrait chan-
890 ter de grands hymnes magnifiques, et que tous à la fois tous les hommes se prosternent pour le remercier. Moi je l'ai remercié tout bas en mettant mes gerbes de fleurs partout où je leur trouvais une petite place. Je suis heureuse, heureuse, et il me semble que je n'ai jamais aimé la vie, et *tout*, comme maintenant !

895

2 octobre

Je lisais ces beaux vers de Tennyson³⁹, j'ai essayé de les traduire :

881 ai [R cucillir] une 887 la [D *variété* Sb *diversité*] de 896 ces [A beaux] vers

39. Vraisemblablement dans l'ouvrage pris de la bibliothèque familiale le 13 mars, pour l'installer sur les rayons dans sa chambre. Sur Tennyson, voir *supra*, p. 421, 13 mars 1878, n. 36. Les vers proviennent d'un long poème narratif sur le féminisme et l'éducation des jeunes filles, intitulé *The Princess* (1847), mais ils sont souvent reproduits sous le titre « Tears, Idle Tears », et ils sont parmi les plus célèbres de Tennyson. Ils sont d'une chanson comprenant quatre strophes de cinq vers, dont seules la première et la cinquième sont traduites ici. La traduction, littérale, est fidèle, sauf au vers 4 où le mot « *happy* » n'a pas été traduit, sans doute pour préserver la tonalité de l'ensemble :

*Tears, idle tears, I know not what they mean,
Tears from the depth of some divine despair*

tion, que toujours je porterai l'empreinte de cette étrange
 croyante, à la fois ardente et superstitieuse, si tendre, si déli-
 925 cate... et je le sens maintenant, si triste, isolée et étrangère, loin
 de son Irlande dont elle ne parlait jamais sans pleurer. Quatorze
 ans⁴¹ elle se dévoua et nous servit, Alice et moi, comme des
 princesses ; c'est quand il est trop tard que j'ai l'impression de
 ne pas lui avoir témoigné assez d'affection : quand on est toute
 930 petite, on ne peut savoir les trésors de tendresse qui nous sont
 prodigués. Pauvre Kate fidèle !.. Est-ce une douceur pour elle
 de voir qu'elle ne peut mourir en moi et que sa poésie de primi-
 tive exaltée, elle l'a déposée en moi où elle vit en se transfor-
 mant dans ma petite âme de Canadienne ?

935

6 octobre

L'étrange petite scène aujourd'hui. Je revenais de La Pré-
 sentation⁴² avec Jos, et nous rencontrons Eugène Sic[otte]⁴³.
 « J'allais chez vous, me dit-il, vous porter ce livre dont je vous ai
 parlé : cela vous amusera de le lire. »

940

J'avoue que j'avais perdu le souvenir « du livre dont il
 m'avait parlé », je pris tout de même le petit paquet et j'entrai
 chez Jos prendre une tasse de thé. Et Maurice arrive à cinq heu-
 res. Le paquet était sur le piano, adressé à moi de la robuste
 écriture d'Eug[ène]. — Maurice s'informe, je lui dis que c'est un

945

livre que son ami me prête.

923 toujours [D elle portera S^b je porterai] l'empreinte 933 elle [R me] l'a

41. Selon la « Lettre de Fadette » parue dans *le Devoir* du 23 avril 1921, c'est quinze ans que Kate McGinley serait demeurée au service des Dessaulles. Le chiffre de quatorze ans paraît cependant plus vraisemblable puisque le départ de Kate pourrait ainsi se situer avant septembre 1874 et expliquer que l'événement, si important pour Henriette Dessaulles, ne soit pas mentionné dans le *Journal*.

42. Probablement le couvent de la Présentation de Marie. Partout ailleurs dans le *Journal*, Henriette Dessaulles le désigne par le seul nom commun « le couvent ». Il pourrait aussi s'agir du village de La Présentation, situé à environ 8 km à l'ouest de Saint-Hyacinthe.

43. En 1880, Eugène Sicotte était notaire à Sherbrooke. Le 15 novembre 1880, un entrefilet de *l'Union* (p. 3) signale sa présence à Saint-Hyacinthe. Il n'est pas impossible qu'il s'y trouvait aussi le 6 octobre.

— Quel livre, de qui ? fait-il surpris.

— Je n'en sais rien : il paraît qu'il m'a offert de me prêter ce livre la semaine dernière... je ne m'en souviens plus.

— Je ne me fie pas beaucoup à Eug[ène] pour choisir des lectures de jeune fille, dit-il de son air narquois, et si j'osais... 950

— Regardez ! Regardez, et décidez aussi si je puis lire, mon cher révérend père !

Il regarda le titre, refit le paquet et me dit :

— Je m'en doutais, ce n'est pas un livre pour toi.

— Alors remettez-le à Eugène, je n'y tiens pas autrement. 955

Et je revins à la maison en lui laissant ce mystérieux volume dont j'ignore même le titre.

Et voilà comment sont menées les petites filles dont l'ami est un Sage ! Et en y pensant devant les étoiles, ce soir, je suis touchée de tout ce que sa sollicitude implique de délicatesse, de protection et de tendresse qui enveloppe la petite âme confiante et un peu craintive que je suis. 960

8 [octobre]

Belle journée hier ; revenue de la messe avec Maurice, et nous nous sommes promenés un peu dans le jardin pendant que la maisonnée dormait ou s'organisait pour d'autres messes⁴⁴. J'avais communié : il faisait un *temps glorieux*, comme disent les Anglais. Le soir nous avions une soirée chez les Delorme ; quelconque la soirée, mais le retour ! *Sweet* ! Hier soir mon bonheur m'étouffait, ce matin il remplit le monde ! Tout me sourit et m'aime ; les oiseaux, les nuages, les feuilles qui en rougissent de plaisir, les nuages qui s'embrassent, le soleil qui vient caresser ma joue. Oh que c'est merveilleux de vivre, de l'aimer, d'être sûre qu'il m'aime, et de l'entendre me le dire gravement et doucement. Étais-je bête quand j'étais jeune, de ne pas être sûre de reconnaître l'amour ! Il ne faut être ni bien 970 975

961 enveloppe [R les] la

44. Le 8 octobre 1880 est un vendredi. Pourtant, la veille semble être un dimanche ou un jour de fête.

vieille ni bien sorcière pour savoir qu'il remplit mon cœur et transforme ma vie.

980 Voilà que le déjeuner sonne ! Allons manger de la grosse crêpe ! L'idylle restera dans ma tour, près des nuages, enfermée dans la mousseline de mes fenêtres, et dans tous les coins où je cache ses chers portraits, et dans mes tiroirs avec le parfum qu'il aime.... et moi je redescends dans la vie qui, la vie que, la vie où l'on mange de la grosse crêpe !

985 D'ailleurs j'ai une faim de loup. Les Anglaises jeûnent et soupirent quand elles sont *in love*, les Françaises sont plus fines : je croque à belles dents, je ris et je chante et quand j'ai une chance, je danse !.. et je bavarde et on me dira que la cloche a sonné deux fois !... *Deux fois ! !*

990

9 octobre

995 La pluie est insupportable, elle m'a tout grisonné ma joie, et j'ai passé la journée à m'ennuyer d'Alice qui s'ennuie au couvent⁴⁵, elle ! Chère petite âme douce, je la manque partout... ses airs détachés, sa philosophie paresseuse, sa voix caressante, ses jolis yeux bruns qui rient de mes vivacités et de mes *arias* ! La bonne et exquise petite sœur ; j'ouvre sa porte et je voudrais la voir flâner, ou lever ses bras au-dessus de sa tête en miaulant pour me dire qu'elle est *tannée d'étudier* ! Ou bien la voir écrire ses devoirs en chantant des romances et crier ensuite que son devoir n'est pas montrable !

1005 Mais la chambre est vide, et l'ordre qui y règne indique trop l'absence de la petite chérie, je referme tout doucement la porte, et c'est comme si j'avais sorti de la chambre fermée un gros, gros ennui lourd qu'il me faut rapporter dans ma chambre. Et la pluie coule, coule sur le toit, les vitres sont brouillées,

995 mes [D *ria* S^b *arias*] ! La 998 est [D *tanée* S *tannée*] d'étudier

45. Chronologie incertaine. Alice Dessaulles fut élève au couvent de Lorette, de 1869 à 1876, et pensionnaire au couvent de la Présentation, de septembre 1876 à juillet 1880. Son nom ne figure pas sur les listes d'élèves pour l'année 1880-1881. En septembre 1879, elle avait obtenu de s'inscrire comme pensionnaire pour une dernière année (voir *supra*, p. 516-520, 2, 4, 7, 8 septembre 1879 et n. 48).

et j'ai des trous dans le cœur par où s'écoule ma joie de ces jours derniers. Ah ! je suis bien bête tout de même, puisque rien n'est changé, que le soleil n'est pas mort, que Maurice est toujours lui, et moi toujours moi, et que

Papa m'a appelée pour me proposer d'aller entendre Laurier⁴⁶ qui va parler à l'hôtel de ville, et j'ai lâché mes lamentations pour politiquer ! Bien m'en a pris. Maurice était là et nous sommes revenus ensemble, Père marchait en avant avec Laurier lui-même qui m'avait galamment fait *une jase* ! 1010

— Vous l'avez admiré votre beau Laurier ? *que je dis.* 1015

— C'est toi que j'admire et que j'adore, ma petite Henriette, *qu'il dit*, ne parlons pas de Laurier, ne gaspillons pas nos belles minutes si rares et si précieuses.

— Oh l'exigeant ! Voilà que nous nous voyons tous les jours dernière et il se plaint ! 1020

— Je me plaindrai tant qu'il faudra nous séparer ! Tu trouves peut-être que nous nous voyons assez ? ajouta-t-il, rageur.

Il grognait, je riais, lui aussi, et à la porte, en tapinois, il baisa ma main, car ce n'est pas le bout du monde ici, et nous y fûmes le temps de cligner de l'œil. Un grand coup de chapeau, et il disparut comme un prince de féerie. Il a fait noir ensuite, et je m'aperçus qu'il pleuvait encore à boire debout, et que nous 1025

46. Chronologie incertaine. Aucun journal ne signale la présence de Wilfrid Laurier à Saint-Hyacinthe le 9 octobre 1880. C'est le dimanche 12 janvier 1879 qu'il y prononça une conférence sur l'éducation, à l'hôtel de ville, dans le cadre d'une « Série de lectures » organisée par le Club National, dont Maurice Saint-Jacques était membre (« Conférence de l'Hon. Laurier », *l'Union*, 16 janvier 1879, p. 2 ; voir *supra*, Introduction, p. 33-34). Wilfrid Laurier (1841-1919) s'était affirmé comme l'un des plus brillants orateurs depuis son entrée à la Chambre des Communes en 1874, après avoir été député à l'Assemblée législative de 1871 à 1874. De novembre 1876 jusqu'à la défaite du gouvernement Mackenzie aux élections générales de 1878, il avait été ministre du Revenu. Depuis quelques années déjà, il était reconnu comme le chef du parti libéral au Québec. En 1887, il deviendra chef de l'Opposition à la Chambre des Communes ; de 1896 à 1911, il sera Premier ministre du Canada et, de 1911 à 1919, chef de l'Opposition (H. J. Morgan, *The Canadian Men and Women of the Time*, p. 566-569 ; *Répertoire des parlementaires québécois 1867-1978*, p. 336-337 ; J. Schull, *Laurier*, trad. par H. J. Gagnon, Montréal, HMH, 1968, 530 p.). En 1897, Maurice Saint-Jacques sera lui-même candidat du parti libéral aux élections provinciales. À sa mort, c'est son beau-père Georges-Casimir Dessaulles qui le remplacera et qui sera élu ; en 1907, Georges-Casimir Dessaulles sera nommé au Sénat par Wilfrid Laurier.

avions dû cheminer sous un parapluie... ma parole ! Je ne me souviens ni de la pluie ni du parapluie.

1030

Montréal 11 octobre

Me voici en ville toute surprise encore de l'imprévu de cette décision. Ce matin je descends au déjeuner en peignoir bleu avec quatre diables de la même couleur qui me tiraillaient l'âme : on a comme ça des réveils tristes après des journées tristes, et la nouvelle de la mort d'Héloïse⁴⁷ m'avait fait de la peine. Alors maman qui est bonne m'a offert d'aller aux funérailles, et j'accepte, naturellement.

1035

J'avale mon café, je jette mes petites affaires dans ma malle et je pars à onze heures.

1040

J'arrive chez tante L[aframboise]. Je fais une entrée sensationnelle dans la salle à manger où l'on est encore à table, et je manque tomber à la renverse en apercevant Maurice venu par le local pour les mêmes funérailles de notre petite amie. — Je suis sa voisine et si saisie, si intimidée, et, au fond, si heureuse, que

1045

j'ai l'air d'une oie !
Plus tard je reprends mes sens. Nous allons, Louise, Édouard, Maurice et moi faire une promenade en voiture dans la montagne, la soirée passe comme une étoile filante.... un vrai conte de fées !

1033 me [D *tiraillait* S *tiraillaient*] l'âme

47. Héloïse Bachand (voir *supra*, p. 147, 20 mars 1875 et n. 23) est décédée à Laprairie le 3 septembre 1878 ; elle a été inhumée à Montréal le 6 septembre 1878 (voir « Décès », *Courrier*, 5 septembre 1878, p. 3, et *l'Union*, 5 septembre 1878, p. 3 ; voir aussi *infra*, n. 48). Le 7 septembre, un entrefilet de *l'Union* reprend l'annonce du décès en y ajoutant quelques précisions : « Nous avons appris avec peine la mort de Mademoiselle Héloïse Bachand, fille de notre honorable ministre, arrivée au couvent de Laprairie, près de Montréal. M^{lle} Bachand n'était âgée que de 18 ans et quelques mois, elle s'est éteinte après une courte maladie » (p. 3). La chronologie du *Journal* est manifestement fautive : les inscriptions portant les dates du 11 et du 12 octobre [1880] correspondent en réalité au 5 et au 6 septembre 1878.

12 [octobre] 1050

Le service ce matin⁴⁸, pauvre petite martyre, sa mort nous attriste mais elle devait être bien contente de s'en aller voir l'autre côté de sa pauvre petite vie manquée.

Maurice est reparti pour S[aint]-H[yacinthe] à quatre heures, et j'aurais donné tous mes petits bijoux pour m'en aller avec lui. Mais on tient à sa peau ; et je la risquais dans une aussi folle aventure... on m'eût emprisonnée dans ma tour, et affiché sur la porte barricadée : « la pauvre fillette a perdu la tête, on lui en recolle une nouvelle ! » 1055

Puisque je suis rendue, ma tante veut que je reste quelques jours et je consens, mais avec un arrière-regret de perdre peut-être quelques bonnes heures. Aujourd'hui j'ai acheté de la musique : toutes mes économies y passent, et je n'ai plus un sou pour la fanfreluche. Je me ferai dire une fois de plus que je ne suis pas pratique... et ce sera ben vrai, mon enfant ! Pratique... raisonnable... calme... on ne connaît pas ça, ces belles affaires-là ! 1060 1065

— Qu'écris-tu ? dit la chère vieille Louise.

— Mon journal.

— Je serais curieuse de le voir, ça doit être amusant ?.. — Lis-m'en un bout ! 1070

Mais flûte ! je ne me laisse pas séduire, et elle n'aura pas le plaisir de rire de moi, cette si sage et si bonne Louise qui n'est pas vieille, qui chante comme un ange et qui s'habille comme personne que je connaisse. Elle est faite comme une statue grecque et elle a un goût ! Quand je serai une dame, je m'habillerai comme elle, si j'ai le temps, car je n'ai jamais le temps de combiner mes toilettes et rien ne m'occupe moins longtemps. J'enfile chacune leur tour mes petites robes roses, blanches ou bleues, et si ça paraît mal je n'y pense plus, mais voilà, je ne suis pas une statue grecque, ni même une statue ordinaire, et j'ai bien des 1075 1080

1055 donné [A tous] mes

48. « Les funérailles de M^{lle} Bachand, fille aînée de l'Hon. P. Bachand, Trésorier de la Province de Québec, ont eu lieu ce matin, en cette ville. La messe de Requiem a été chantée dans la chapelle des Sœurs de la Providence. [...] Un grand nombre de dames et demoiselles et quelques messieurs, amis de la famille affligée, assistaient à ce service [...] » (*le National*, 6 septembre 1878, p. 3).

choses plus intéressantes dans la tête que des cahiers de modes !

16 octobre

1085 Mon conte de fées a recommencé ! Je me tâte pour être bien certaine que je suis l'Henriette d'avant aujourd'hui. L'aiguilleur a paru en agitant son signal qui disait : « La voie est libre ! Avancez !.. » et nous avançons !

1090 J'étais au jardin ce matin relisant peut-être pour la dixième fois un billet de Maurice, un billet de bienvenue en attendant le revoir, un billet de contrebande apporté par Jos qui venait de repasser la clôture. Absorbée dans mes relectures, je n'entends pas maman qui tout à coup est devant moi.

— Tu viens de recevoir une lettre ? De Louise, de Gustave ?

1095 — Non, un billet de Maurice, — et je rougis.

— Ah ! — un petit silence. Alors c'est sérieux, vous vous entendez toujours bien ?

— Mieux que bien, répondis-je gaiement, mise à l'aise par son évidente bienveillance.

1100 — Eh bien, voilà ce que je voulais te dire : il ne faut pas que les obstacles et les restrictions que j'étais forcée de mettre à vos relations quand tu étais trop jeune, vous empêchent de jouir du meilleur temps de votre jeunesse. Ton père et moi admirons Maurice : il est sérieux, travailleur, intelligent et il a du talent.
1105 Qu'il vienne te voir librement et qu'il oublie et toi aussi tous les ennuis passés.

Je la regardais avec des yeux agrandis par la surprise et je n'étais pas bien sûre de ne pas rêver.

1110 — Voyons ! es-tu heureuse et me pardonnes-tu toutes mes sévérités ?

En petite bête, au lieu de lui sauter au cou, je pris sa main que je baisai et j'avais de grosses larmes qui m'aveuglaient. Ce que c'est que de ne pas bien savoir être si heureuse !

1087 en [D signalant S agitant] son disait : [D la S La] voie 1094 lettre
[D , de S ? De] Louise

Maman parut émue de ma grande émotion, et je crois que pendant une minute nous nous comprîmes pour la première fois. 1115

Ce soir Maurice et Jos viennent dîner pour inaugurer le nouvel et bienheureux état de choses.

Quand je fus convaincue ce matin que mes larmes étaient des larmes de joie et que tout cela était vrai, je courus à la clôture et j'arrivai en tourbillon dans la chambre de Jos en train de se faire bien belle. Je lui racontai la chose merveilleuse et ce fut un bon moment... et j'attendis Maurice qui faisait l'important, en montant l'escalier comme un notaire ! Ça compte les marches, un notaire ! « Vite, Henriette est ici », crie Jos. 1120 1125

Trois bonds le transportèrent dans notre bonheur, et Jos, dans un langage imagé, le mit à peu près au courant...

« Et voilà ! embrassez-vous, mes enfants, je vais vous bénir ! » conclut-elle comiquement.

Maurice baise mes deux mains avec ferveur, et Jos nous rit au nez. 1130

Quand je revins, je ne montais pas à ma tour, je volais, aussi légère, aussi ailée que tous les oiseaux qui s'abreuvent aux gouttières de mon toit.

C'est moi qui suis Moi ! Cette heureuse petite fille en blanc qui attend Maurice le cœur battant, dans une joie divine ! C'est possible, ça ! C'est ! 1135

22 octobre

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, et les petites filles heureuses n'écrivent pas la leur ! Le ciel menace et pleure mais que m'importe ! Maurice reçoit des clients, plaide des causes... Moi, je vis dans mon cher paradis où il n'y a pas l'ombre de serpent et je ne mange que les pommes de notre jardin que le bon Dieu me laisse prendre généreusement ! Je suis encore tout étourdie du grand bonheur clair où je n'ai qu'à avancer doucement, sans redouter les orages et les coups de vent. Maurice 1140 1145

vient : au salon ou au jardin, nous causons sans craindre les surprises ou les interruptions. Nous faisons de longues promenades et cette nouvelle liberté est si extraordinaire que le matin à
 1150 mon réveil, je m'affirme qu'elle recommencera comme la veille.

29 [octobre]

Nouvelle phase de Moi ! Je n'ai plus la moindre envie d'écrire. Mon gros cahier a beau me faire de l'œil, je le vois avec indifférence bouder dans le tiroir de mon pupitre. Pauvre
 1155 blancs-yeux ! tu étais décidément un pis-aller, et maintenant que mon grand ami m'écoute et que je puis lui raconter tant tant de choses trop longues à écrire, j'aime mieux *occuper* mes loisirs à rêver qu'à griffonner.

Maurice veut un bonne photo de moi. J'irai chez Notman⁴⁹
 1160 ces jours prochains, car j'ai découvert que j'adore faire ce qu'il veut.

Jos se sent un peu délaissée depuis que Maurice et moi nous voyons tant. Elle se plaint gentiment, et j'ai peur de n'être pas bien bonne : je n'enlèverais pas une minute à Maurice pour
 1165 la donner à Jos, et vrai, je ne trouve pas que ça soit chic, ça !

49. William Notman (1826-1891) fut le photographe canadien le plus célèbre au XIX^e siècle, et le premier à jouir d'une réputation internationale. Son studio à Montréal, ouvert depuis 1856, était situé au 17 de la rue Bleury (*Lovell's Montreal Directory for 1880-81*, Montréal, John Lovell & Son, 1880, p. 59 et 513). Il possédait aussi des studios à Ottawa, Toronto et Halifax, ainsi que dans plusieurs villes des États-Unis. Il s'imposa d'abord par une série de photographies prises lors de la construction du pont Victoria et lors de la visite du prince de Galles à Montréal en 1860 pour l'inauguration : il fut nommé photographe de la reine, probablement en 1861. Il était réputé pour ses portraits, ses cartes de visite et ses photographies composites (voir Ralph Greenhill et Andrew Birrell, *Canadian Photography : 1839-1920*, Toronto, Coach House Press, 1979, p. 48-52 ; « William Notman : les studios de Montréal et de Toronto », dans *le Réel et l'imaginaire : peinture et photographies canadiennes, 1860-1900*, catalogue de l'exposition du même nom, du 20 juin au 12 août 1979, musée McCord, 1979, p. 23-28). La collection Notman, comprenant plus de 400 000 photographies, est conservée au musée McCord (Montréal) : on y trouve une photo d'Henriette Dessaulles (cliché n° 49283, « Miss Dessaulles », mais elle daterait de 1878. Y figurent aussi des photographies de Joséphine (n° 51369, « Miss St-Jacques ») et de Maurice (n° 49937, « Maurice St. Jacques »), toutes deux de 1879.

Quelle étrange chose cette absorption de tout moi par ce sentiment envahissant... je ne sais plus *bien* lire, ni travailler, j'agis comme une somnambule dont l'âme est dans un rêve... je suppose que je finirai par reprendre pied à terre, mais c'est délicieux ce mystérieux bonheur qui flotte et par lequel je me laisse porter, en évitant d'instinct les contacts rudes qui m'éveilleraient. Ils viendront, je sais... je ne les cherche pas ! 1170

Je me découvre une âme de païenne. De tout mon bonheur ne sort qu'un cri : je l'aime, je l'aime ! et ce n'est pas Dieu que j'aime ainsi. 1175

Si j'aimais Dieu comme j'aime Maurice, je serais une grande grrrande sainte !

30 octobre

« Vie⁵⁰ de ma vie, j'essaierai sans cesse de me garder pure sachant que ton souffle vivant m'anime. J'essaierai sans cesse d'éviter le mensonge, même en pensée, sachant que tu es la Vérité qui a allumé la lumière de la raison dans mon esprit. J'essaierai sans cesse d'éloigner le mal de mon cœur et de garder mon amour en fleur, sachant que tu habites au cœur de mon âme ! 1180
1185

Tu m'as faite immortelle, tel est ton bon plaisir : chaque jour tu remplis mon être frêle d'une vie nouvelle. Tu le permets : et mon petit cœur atteint des joies infinies et il sent le besoin de dire des choses ineffables. Tes dons splendides sont versés dans mes si petites mains, et je ne cesse de crier : encore ! Les siècles passent... et tu donnes sans cesse... et toujours il y a des vides à remplir. » 1190

1192 remplir. » // {A^a — A *Quel beau cantique d'amour divin !* A^a —} // La Toussaint

50. À la mine de plomb, en tête de l'inscription : « (Copie) ». Nous n'avons pu identifier la source de cette citation qui pourrait bien être d'Henriette Desaulles, comme le suggère sa similitude avec plusieurs des fragments qu'on trouve dans l'un des cahiers de « Notes et pensées », intitulé « Recueil de pensées religieuses » (voir *infra*, Bibliographie, p. 648). Elle aurait transcrit le texte, peut-être à l'occasion de la réécriture, d'un cahier de ce genre à son journal. D'où l'indication « Copie » et le commentaire qui suit l'extrait.

— Quel beau cantique d'amour divin ! —

La Toussaint

1195 Avec Maurice je suis allée au cimetière et j'ai demandé à
maman de nous bénir ensemble... Pauvre petite maman arrachée si jeune à un bonheur que je puis imaginer, puisque je connais papa ! Elle voit maintenant sa petite fille au seuil de la vraie vie, frêle à affronter le mystérieux inconnu où si vite elle a
1200 trouvé la mort, elle ! Elle était belle, adorée, riche, elle avait trois petits enfants, et tout l'amour de son mari n'a pas pu l'empêcher de mourir et d'être mise là, dans la terre où il ne reste plus rien d'elle. Et les plantes qui fleurissaient sur sa tombe sont mortes aussi dès que le froid les a touchées... tout meurt !

1205 Ce matin une vieille femme amère disait devant moi :
« L'amour ! Pour ce que ça dure ! Il faut être bien jeune pour y croire ! » Je ne disais rien, les deux interlocutrices ne s'adressaient pas à moi, je n'étais que leur *galerie*, et je ne croyais pas un mot de ces mensonges. Mon amour, c'est devenu la substance
1210 de mon âme : je vivrai avec mon âme et mon âme ne mourra pas... je ne perdrai jamais mon amour, ô vieille femme qui n'avez jamais aimé !

J'étais heureuse encore aujourd'hui, mais d'un bonheur tout près des larmes, mais il comprenait, il était doux et bon,
1215 comme on est avec les petits enfants, et il me laissait être silencieuse sans me faire sentir que j'aurais dû parler.

Ce soir j'observais père si attentif et tendre pour sa femme, son *autre* femme ! Et la délicieuse qu'il adorait, où a-t-il mis son souvenir ? Et elle, dans l'autre monde, voit-elle ? Ils s'adoraient,
1220 tant de personnes me l'ont dit — comme nous nous adorons, Maurice et moi, et ils se juraient, comme nous, de s'aimer uniquement et toujours !

C'est triste à pleurer, de penser à la mort de l'amour... C'est possible, je vois bien que c'est possible même si cela me paraît impossible.
1225

5 novembre

Tout idiot que ce soit, et quoique ce voyage ne me tente guère, je pars demain pour passer trois ou quatre semaines en ville chez ma tante⁵¹ qui m'invite depuis longtemps et qui insiste. J'ai voulu protester contre ce départ, dire que je ne tenais pas à *sortir*, peine perdue ! il ne faut ni faire de la peine à ma tante ni faire autrement que les autres jeunes filles ! Quand vient le moment de sortir dans le monde, il paraît que danser devient un devoir, un devoir tourbillonnant ! J'ai trouvé une compensation à mes infortunes, elles feraient sourire un sage, et mon sage a souri avec indulgence. J'aurai de bien jolies toilettes en prévision des bals annoncés par L[ouise] en faisant leur invitation. Les bals me laissent indifférente, mais la robe de nuage rose et la robe de brouillard blanc me ravissent, et j'ai obtenu de Maurice qu'il acceptera des invitations afin de me voir dedans. Il a promis de venir en ville souvent et c'est un peu moins triste de m'en aller.

18 novembre

Mon journal est devenu un ami un peu encombrant que j'aime toujours, mais dont l'utilité a cessé : c'est à Maurice que j'écris des pages et des pages pour le tenir au courant de mes plaisirs qui m'étourdissent sans m'amuser beaucoup. Je suis trop sincère pour prétendre que je m'ennuie dans le monde. Je m'ennuie de Maurice qui n'est encore venu qu'un dimanche et qui se dit bien occupé à son bureau, avec une clientèle toute neuve qu'il importe de ne pas négliger. Mais je ne m'ennuie ni dans les bals, ni dans les réceptions et les fêtes de toutes sortes qui se succèdent. Je suis entourée, flattée, admirée et, j'en ai peur, aimée ! C'est pourquoi, je suppose, toute déroutée par cette découverte, je reviens au confident discret avec lequel je vois clairement les choses, parce que je les mets en noir sur du blanc.

1229 tante [D L S qui] m'invite 1230 je [A ne] tenais

51. Rosalie Eugénie Dessaulles, sœur de Georges-Casimir et de Louis-Antoine, qui a épousé Maurice Laframboise (voir *supra*, p. 121, 15 octobre 1874, n. 24).

Et voilà qui est pour moi très clair : *monsieur Steele*⁵² m'aime. J'ai essayé de l'éviter, mais je suis toujours en péril
 1260 d'entendre l'aveu que je devine et que je redoute. Je ne suis pas coquette et j'ai de la peine pour lui... et je suis bien embêtée !

Je n'ai rien dit encore à Maurice de cette histoire sans paroles, les lettres ne conviennent pas à ces sortes de confidences... il faut être là pour rassurer, expliquer...

1265 Fuir *monsieur S[teele]* est impossible, je le rencontre partout et nous causons, nous dansons, il se fait accompagner par moi quand il chante. J'ai usé toute ma diplomatie à éluder la déclaration, mais d'une minute à l'autre, elle va sortir.

1270 Que je voudrais m'en aller ! À quoi bon toutes ces futilités, quel bien cela me fait-il, de voir tant de monde et de mener une vie si frivole ? J'ai ce soir la nostalgie de mon petit coin tranquille, de ma *tour* et de ma grande chambre, de la présence de Maurice, des grands bras tendres de papa, de tout tout ce que je manque ici en m'amusant... paraît-il !

1275 16 [novembre]⁵³

J'avais raison d'avoir peur ! *Monsieur S[teele]* est venu à la fin de l'après-midi et il m'a dit ce secret que je devinais si bien. Il était ému et sincère et simple dans son chagrin que je sentais réel. J'ai essayé d'être bonne, car j'ai horreur de faire de la peine
 1280 aux autres, mais il n'acceptait pas ma réponse comme définitive, et devant son insistance j'ai dû déclarer que j'en aimais un au-

1258 *monsieur* [A^a *Steel*] m'aime 1272 ma [D *vaste S grande*] chambre
 1273 de [D *père S papa*], de

52. L'initiale S. est ici résolue, à la mine de plomb, en « Steel ». Ailleurs, on ne trouve que la seule initiale, mais aux dates du 2 et du 10 décembre, le manuscrit présente : « Steele » ; c'est la graphie que nous adoptons. Dans *Lovell's Montreal Directory for 1876-77*, figurent : A. D. Steele, de l'étude Hutchison & Steele, demeurant au 109 de l'avenue Union ; Thomas L. Steele, de Steele Brothers, manufacturier, demeurant au 71 de l'avenue McGill College. On trouve aussi : Andrew Steele, commis, du 180 1/2 Mountain ; David Steele, forgeron ; James Steele, imprimeur, et John Steele, commis, du 39, rue Berthelet (p. 674).

53. Le manuscrit porte bien comme date le 16 : probablement un lapsus pour le 19. Mais les incertitudes de la chronologie, qui surviennent dès la prochaine inscription, empêchent de corriger cette date.

tre... et j'ai vu ses larmes. Il m'a quand même assuré qu'il conserverait de l'espoir tant que je ne serai pas mariée.

Je pense ce soir à tout l'amour dispersé dans le monde et qui se perd, à tous les cœurs froissés et dédaignés, aux vies solitaires et tristes... On voudrait tant que son bonheur n'attriste personne, mais on est bien impuissant devant le cours des choses... elles s'enchaînent, les plus petites aux plus grandes et les malheurs des uns se font avec les joies des autres. Tout notre désir du bien ne peut empêcher le mal de venir par nous. C'est terrible la vie, j'ai peur !

J'ai hâte d'être si bien à Maurice qu'on n'osera plus me parler d'amour ou même me dire les choses flatteuses qui froissent ma délicatesse et qui flattent ma vanité. Cette faiblesse m'indigne, et ce soir je suis triste de toute cette journée et de tout moi ! Quelles contradictions dans mon âme ! À quoi servent la délicatesse, la pureté, la noblesse de mon amour si elles ne peuvent me délivrer des mesquineries d'une vanité dont je me croyais exempte. Oh les abîmes en nous !

20 [novembre] 1300

Cette magnifique musique entendue hier soir à la salle Windsor a mis définitivement en fuite les fantômes qui m'ont hantée ces jours derniers.

Wilhelmj⁵⁴ est un de ces artistes merveilleux qui nous font toucher les sommets de l'émotion artistique, et dans ce ravisse-

1287 mais [R comme] on est [A^a bien] impuissant 1289 malheurs [A^a des uns] se font avec les joies [A^a des autres], [R et AD et tout S Tout] notre 1297 amour [D s'il S si elles] ne

54. Le manuscrit porte : « Wilheinj ». August Wilhelmj (1845-1908), violoniste virtuose, ne fit qu'une tournée de concerts en Amérique du Nord : en 1878, au début d'une tournée mondiale qui, en 1878-1879, allait le conduire en Amérique du Sud, en Australie et en Asie (voir *Baker's Biographical Dictionary of Musicians*, 7^e éd., New York, Schirmer Books, 1984, p. 2499 ; Stanley Sadie, édité., *The New Grove Encyclopedia of Music & Musicians*, vol. 20, McMillan Publishers, 1980, p. 418-419). Plusieurs jours avant l'événement, la publicité annonçait : « Deux Grands Concerts / jeudi et samedi soirs les 28 et 30 novembre / par le plus grand violoniste vivant Herr August Wilheljing [sic] » à l'Académie de musique (*la Minerve*, 26 et 27 novembre 1878, p. 3). Le 27 novembre 1878, un en-

ment de la beauté pure, les larmes m'aveuglaient. Quelle est cette incapacité d'être heureuse sans larmes ? Cette dernière symphonie de Beethoven, c'était comme une vague qui s'avancant de loin, m'enveloppait, me soulevait pendant que tout disparaissait en dehors de la jouissance de ce chant du violoncelle qui pourtant me perçait le cœur. Je n'associais cette émotion à rien. Je flottais dans les sons comme en extase.

Je voudrais revenir à la maison ! Si je n'avais une telle horreur du mensonge, je feindrais une maladie qui justifierait un retour précipité. Mais voilà ! entre deux maux je ne puis choisir celui qui me ferait me mépriser ! Il faut donc *tougher* encore !

25 [novembre]

L'amour passe --- ils le disent tous, elles le soupirent toutes, mais ce n'est pas vrai ! Le caprice passe, mais pas l'amour qui est devenu notre vie ! J'ai confiance malgré les discours, malgré les laideurs que j'entrevois dans ce monde paré et tourbillonnant, menteur et pervers.

Je voudrais me sauver loin, avec mon grand amour clair, et ne plus sentir s'agiter autour de moi les passions qui rendent les hommes méchants et les femmes folles.

Je me ferme les yeux, je ne veux pas voir, mais quand même, je respire l'air vicié et j'ai besoin d'air pur pour mon âme qui étouffe dans ses petites robes de tulle.

J'écris presque tous les jours à Maurice, je lui dis mes impressions à la diable, mais... mais on n'écrit jamais toute la vérité et il peut croire que je m'amuse ! Je fais si bien tous les gestes

1309 loin, [D me S m'enveloppait], me disparaissait [R en moi] en 1311 me [D perce S perçait] la 1320 devenu [D votre S notre] vie

tréfilet de *la Minerve*, faisant état du *New York Times*, signalait les succès de Wilhelmj (le nom y était écrit correctement) aux États-Unis, en particulier à la « Steinaway Hall » le vendredi précédent (22 novembre 1878). Le vendredi 29 novembre 1878 eut lieu à l'hôtel Windsor un bal sous le patronage du marquis de Lorne, gouverneur général du Canada, et de la princesse Louise. L'inscription portant la date du 20 novembre 1880, ou du moins le passage se rapportant au concert, résulte manifestement d'une réécriture : elle proviendrait d'un cahier de la période du 25 juillet 1878 au 7 juin 1879.

d'une mondaine satisfaite, et il y a tant d'heures où toutes ces folies me plaisent malgré tout ! J'ai écrit à papa ce soir que je suis fatiguée et que si, par hasard, il vient en ville, j'aimerais bien retourner avec lui. Je le connais, il viendra expressément pour me chercher, et sans que cela paraisse, je prépare mon départ. 1335

2 décembre

Oh ! je le connais bien ce petit père parfait ! Il est venu m'enlever, tout tremblant à l'idée que pour me plaindre de fatigue je devais être un peu malade... il m'a même trouvée les yeux cernés, et j'ai eu tous les avantages du mensonge en ne disant que la simple vérité. Et me voici dans mon nid avec toutes mes plumes et des chansons qui remplissent la maison de gaieté. 1340

Maurice est si si heureux, il s'est ennuyé ! Je lui jure que je ne m'en irai plus, c'est trop bête et trop embêtant, d'être si bien chez soi, si heureuse, et d'aller risquer sa paix avec des indifférents. 1345

Je lui ai raconté l'incident Steele, en peu de mots, juste pour le mettre au courant... Il a été juste comme il fallait, grave mais confiant... il s'étonne tout de même que le chagrin de S[teele] m'ait vraiment attristée, puisque je ne l'aime pas. 1350

— Mais j'ai de l'amitié pour lui, et j'ai vu sa sincérité. Je serais méchante si son chagrin me laissait indifférente.

J'ai dit son envoi de fleurs le jour de mon départ, et j'ai vu que cela l'ennuyait. 1355

— Puisqu'il n'y avait pas de cartes, comment sais-tu que c'est S[teele] qui te les adressait ?

— Parce qu'il m'a toujours envoyé les mêmes roses, à plusieurs reprises.. mais c'est fini tout cela, n'en parlons plus et n'y pensons plus. 1360

Un silence — je sentais une gêne entre nous.

1334 ville, [R que] j'aimerais bien [D revenir S retourner] avec 1340 fatigue [D j'étais S je devais A être] un

— Ne me fais pas regretter ma franchise, Maurice. J'ai besoin de ne pas avoir de secrets pour toi, mais il faut que je sente, quand je suis parfaitement sincère, que j'ai bien fait de ne rien te cacher.

Et le mur d'ombre s'écroula, et je fus heureuse et je sentais que nous nous étions liés encore plus fortement par nos deux confiances qui préféreront toujours un petit froissement à un manque de sincérité.

8 [décembre]

Me revoilà dans ma chère vie occupée et paisible. J'ai l'impression d'avoir rêvé des semaines de *plaisir* (!) et de n'avoir jamais quitté *Saint-H[yacinthe]*.

Je m'occupe beaucoup plus de la maison, je m'initie à tous les travaux d'intérieur et je ne m'en tire pas mal, je crois. Je suis vive et débrouillarde, mais distraite, et je fais souvent de grosses sottises dont tout le monde rit, moi avec les autres.

C'est étonnant comme je deviens amie avec maman ! Éttais-je ensorcelée avant ? Suffisait-il de son attitude vis-à-vis Maurice pour nous séparer à ce point ? Je ne cesse de me demander comment nous avons pu si peu nous entendre et nous comprendre. Même ses vivacités ne m'impressionnent plus, je les sais passagères et je ne doute pas de son affection réelle, alors rien ne me blesse. Elle doit jouir également de cette amélioration dans nos relations. Sans me vanter, je dois l'épater par ma gaieté, ma bonne humeur et ce côté de moi qu'elle ignorait, qui nous fait nous rencontrer sur tant de points. Je lui suis une révélation : je le vois dans ses yeux, dans toute sa manière d'être.

Et elle commence à aimer Maurice, elle cause avec plaisir avec lui : elle le trouve si sérieux, si renseigné sur tout, si spirituel aussi !

C'est le ciel, quoi !

1367 Et [R <illisible : effacé > A^a le] mur d'ombre [R <illisible : effacé > A^a s'écroula], et 1369 préféreront [A^a toujours] un 1372 chère [R petite] vie
 1375 Je [D me <illisible > S^a m'occupe] beaucoup 1389 yeux, [D sa S dans] toute

Jos file tous ses cotons avec la même désinvolture et le même succès. Je l'ai retrouvée avec un plaisir très grand. Je ne connais pas au monde une personne plus originale, plus fine et plus amusante. Elle est remarquablement intelligente... et cela m'ennuie de la voir gaspiller tant d'esprit et de distinction avec des insignifiants. 1395

10 décembre 1400

Je rentrais hier avec Maurice d'une promenade dans la première neige, et à la barrière je rencontrai François qui revenait du bureau de poste. Il me tendit une lettre et je reconnus l'écriture de S[teele] pour l'avoir vue sur ses cartes avec ses envois de fleurs. Maurice me regardait, et bêtement, je rougis. Je lui tendis l'enveloppe fermée. 1405

— C'est de Steele, c'est la première fois qu'il m'écrit et je ne veux pas lire sa lettre, prends !

— Non, chérie, ouvre-la et ne te crois pas obligée de me communiquer ta correspondance. Il y a peut-être une réponse à faire à cette lettre ? 1410

— Non, je lui ai fait toutes les réponses qu'il aura jamais.

— Mais, cette lettre ?..

— Fais-en ce que tu voudras, moi je ne la lirai pas !

Alors il la déchira en petits morceaux qui se perdirent dans la neige. 1415

— Décidément, le chien de Steele est mort ! fis-je en riant.

Maurice a ri aussi, mais ni lui ni moi n'étions gais. Pourquoi ?

Ah ! les pourquoi du fond de nos âmes, les points d'interrogation qui restent en l'air comme de petits poignards ! 1420

Mon aimé ! Que rien ne nous sépare jamais ! Toute l'âme me fait mal quand des ombres passent !

13 décembre

1425 J'entendais aujourd'hui à l'église un sermon sur la dévotion
 au Sacré-Cœur. Quelconque le sermon, et il ne servit qu'à faire
 revivre ces jours d'étranges dévotions du couvent, où l'on nous
 punissait en nous faisant planter les épines de la haie dans un
 cœur de velours rouge qui était censé représenter le cœur de Jé-
 1430 sus ! C'était pour moi comme un sacrilège, j'en étais toute scan-
 dalisée, j'en ai gardé un *éloignement physique* de la dévotion tant
 prêchée. Ce serait pourtant beau, aimer Jésus dans son cœur —
 mais les statues aux cœurs saignants et les cœurs de velours nui-
 sent à ce sentiment spirituel !

1435

22 décembre

Je n'ai plus besoin de m'écrire, c'est si meilleur de se con-
 fier et de causer avec lui comme si je penchais mon âme pour
 que tout ce qu'elle contient soit versé dans la sienne. Il ne com-
 prend pas tout, tout, et il y a des choses que je ne dis qu'*une* fois :
 1440 c'est un homme et peut-être ne peut-il voir comme moi ? Il
 cause lui-même, devant moi, avec papa et maman de choses très
 ennuyeuses et qu'ils semblent trouver bien intéressantes. Cha-
 cun son petit bonnet, et sous le bonnet ses petites idées à soi
 tout seul ! J'aime assez cela, car ainsi je garde à *moi* un coin
 1445 fermé où je mettrai mes choses, mes précieuses petites choses !

Tout cela n'empêche pas que nous soyons heureux d'un
 immense bonheur qui m'enveloppe et m'isole de tout ce qui
 n'est pas nous. Je trouve insignifiants les plaisirs que j'aimais,
 indifférentes tant de personnes que j'avais du plaisir à voir....

1450 Fiancés, nous sommes fiancés ! C'est si extraordinaire d'en
 être là, de fermer les yeux, de compter les mois et de me retrou-
 ver surveillée, guettée, persécutée parce que je ne voulais abso-
 lument pas ne plus aimer Maurice qui sera mon mari avant long-
 temps. Quel drôle de monde !

1430 un [R *petit*] sacrilège 1433 statues [R et A *aux cœurs saignants et*] les
 1441 avec [D *père S papa*] et 1444 je [D *garnis S garde*] à 1448 j'aimais, [D
indifférents S indifférentes] tant 1451 mois [D *ou S et de*] me

En regardant la neige blanchir les toits, je pense avec une grande émotion que l'hiver prochain je serai chez moi, une Madame... sa femme ! Ça paraît simple peut-être aux gens ordinaires d'être la femme de quelqu'un ?.. Moi je ne sais pas bien tout ce que cela signifie : ce n'est pas que j'aie de la curiosité, mais je me sens un peu bête à force de ne rien savoir. 1455
1460

Enfin ! je suis heureuse, heureuse à le crier et toujours avec des larmes pas loin. Il me disait tout à l'heure : « Je t'adore ! » Croire cela, sentir que je suis son bonheur comme il est le mien : être prête à tout pour être toujours son bonheur, c'est le ciel ! Un ciel de la terre dont j'ai peur que Dieu soit trop absent. Je le prie, mais ce n'est pas celui que je prie que j'adore ! 1465

25 [décembre]

Noël, un Noël exquis ! Je regarde ma bague de fiancée, elle brille à mon doigt et je la baise avec ferveur, comme une relique. C'est la merveilleuse relique de notre amour, des promesses qui lient nos âmes. Il n'y a plus de nuages, nous flottons dans le bleu entre le ciel et la terre. J'ai presque peur d'être si heureuse, mais Maurice, s'il est heureux, attend beaucoup plus de l'avenir, et il a bien ri quand je lui ai dit : « Nous courions vers le même bonheur, mais je l'ai atteint avant toi ! » 1470
1475

Nos mamans organisent déjà les choses pratiques et on cause sans façon devant nous de l'épaisseur des matelas et du moelleux des oreillers, ce qui me donne toujours une grande envie de rire... quand je pense à l'hiver dernier !

Dans la famille de Maurice on m'accueille bien : on me fête, on me gâte, je me laisse aimer par cette grande famille remuante et spirituelle. 1480

J'ai fait ma paix avec l'antique Albina, une des persécutrices *de mes amours*, qui se trouve être la sœur d'une bien charmante petite tante de Maurice, tante Édith, qui est fine comme mon aiguille à broder et qui pique avec autant de précision. Mais j'aime 1485

1470 amour, [D de S des R nos] promesses 1474 dit : « [D nous S^a Nous] courions

surtout l'oncle Eugène⁵⁵ qui va devenir mon docteur et qui mettra peut-être mes enfants au monde ! Je me demande si j'en aurai des tas ?

1490 Deux de ses professeurs (à Maurice) sont venus me voir et ils me faisaient tant d'éloges de lui que j'avais envie de leur sauter au cou. Ça les aurait saisis et ils se seraient enfuis en s'enfermant dans leurs soutanes. J'ai été sage comme une image, *on my best behavior*, mais ils pensent peut-être que je suis une bien petite fille pour leur grand Maurice, et je ne pouvais pas leur expliquer que je l'aime tant tant, que cela égalise un peu... les mérites ! J'ai raconté leur visite à Maurice en singeant un peu, nous riions comme des fous. Maurice veut que ce soit moi la perle !

1495

1500 Nous sommes deux trésors, mon aimé, ne nous occupons pas de tous ces discours.

1490 professeurs [A^a (à Maurice)] sont 1496 les [R < illisible : effacé > A^a mérites] ! // J'ai

55. Eugène Saint-Jacques, frère de Romuald Saint-Jacques, était médecin à Saint-Hyacinthe. En 1864, il avait épousé Marie-Anne Édith Plamondon, dont « l'antique Albina » serait la sœur (voir *supra*, p. 506, 16 août 1879, n. 34).

15 janvier

J'avais négligé mes pauvres, je recommence mes visites : il fait si froid ils ont besoin de ma charité et je me laissais absorber par mon amour. J'ai vu ce matin deux pauvres femmes misérables, dont l'une est malade... et les bébés maigres et qui ont froid ! Je les prends dans mes bras et je les sens chauds et doux blottis sur mon épaule, et je pense que j'aurai un jour un cher petit enfant qui sera à nous, à lui et à moi, et quand je pense que c'est possible cela, j'ai envie de me mettre à genoux tant il me semble que ce sera merveilleux !

Jos me disait :

— J'espère, mes enfants, que vous jouirez de votre bonheur deux ou trois ans avant d'avoir un enfant ?

— Vous ne serez peut-être pas consultée, tante  cœur sec. 15

— Alors ?

— Alors quand j'aurai un bébé je l'adorerai, et toi aussi, d'ailleurs.

— Vous serez *ben* fous, tous les deux, j'ai peur ! Toi c'est dans l'ordre, je m'y attendais, mais le solennel Maurice me désappointe. Il devient aussi enfant que toi, ma parole ! 20

— Ne t'inquiète pas, Jos, sans que cela y paraisse, nous sommes les seuls sages de la famille, puisque nous en sommes les plus heureux. — — —

25 Je suppose que Jos n'est pas plus renseignée que moi, mais
j'espère impliquerait que l'on [n']a des enfants que si l'on veut
 bien. C'est d'ailleurs ce qui a du bon sens, mais ce qui se passe
 dans les familles pauvres m'en avait fait douter. La semaine der-
 nière, chez les Lacombe¹, père et mère étaient découragés
 30 parce qu'il leur arrive un sixième enfant, et que les cinq autres
 souffrent de la faim quand l'ouvrage manque. C'est trop d'en-
 fants pour leurs ressources, c'est sûr, mais c'est leur affaire, je
 suppose, de ne plus vouloir en avoir ?

2 février

35 Hier soir Hélène B.² a passé la soirée avec moi et m'a fait
 des reproches parce que je l'ai mise de côté. Je lui ai expliqué
 comme c'est involontaire ce qu'elle appelle mon abandon, et je
 lui ai promis de m'amender. J'ai de l'amitié pour elle, et un vrai
 plaisir à l'observer et à la découvrir si compliquée et si mysté-
 40 rieuse quelquefois. Légère, ardente, faible et audacieuse. Je la
 vois si impressionnable et cependant si superficielle que j'en
 reste toute déconcertée.

Hier elle me parlait avec une parfaite sincérité : je la sentais
elle, sans pose ni fard, et dans l'espace d'une heure, elle m'a fait
 45 part de sentiments si contradictoires qu'ils me paraissent in-
 compatibles. Elle les éprouve tous sans en être gênée, sans
 même soupçonner qu'elle est extraordinaire.

29 les [D < illisible > S^b Lacombe], père

1. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette famille.

2. Nous n'avons pu identifier cette personne (voir *supra*, p. 578-580, 11 et 14 septembre 1880 et n. 35). Le prénom et l'initiale pourraient désigner Hélène Brewer, née le 12 juin 1841, fille de Marie-Reine Charlotte Frémont et de Jasper Brewer, qui avait épousé Léonard-Irénée Boivin, le 28 octobre 1861, à Saint-Hyacinthe. Hélène et Léonard-Irénée Boivin avaient été marraine et parrain d'Élisabeth-Hélène Saint-Jacques en 1866 (voir P.-G. Roy, *la Famille Frémont*, p. 14-15 ; Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Saint-Hyacinthe-le-Confesseur [...], 1866). Mais il est peu probable qu'Henriette Des-saulles ait appelé par son prénom une femme de près de vingt ans son aînée ou qu'elle ait entretenu avec elle des rapports d'amitié.

Maurice ne la trouve pas intéressante. C'est qu'il ne la connaît pas assez : il ignore son charme fait d'ardeur et de sincérité, il ne voit pas comme elle est fine et perspicace ; il ne lui accorde 50
dédaignusement qu'une « espèce de perversité attirante » qu'elle n'a pas comme il le dit.

Elle est d'une vivacité et d'une souplesse étonnantes. C'est comme une course aux émotions qui se succèdent en se superposant, et la dernière finit par dominer à l'exclusion des autres, 55
mais avant cette conquête de la dernière, c'est drôle !

Pauvre Hélène ! Elle est à plaindre et surtout parce qu'elle a si peu d'énergie : elle est d'une lâcheté avec son despote de mari. Quand il l'irrite ou l'opprime

Mars 60

Je fus interrompue et, depuis, blancs-yeux est au fond d'une tablette, car ce que j'ai été occupée c'est rien de le dire ! Augustine est venue une quinzaine, elle m'a sagement parlé et me trouve un peu folle de tant aimer Maurice. Chacune son affaire, chère demoiselle — je l'appelle comme elle appelle sa tante³ ! — moi je suis faite pour aimer sans mesure et pour être heureuse ; toi, tu critiques beaucoup, tu sais beaucoup de choses, excepté d'être heureuse sans arrière-pensée, et — je le soupçonne — de savoir aimer beaucoup. Nous verrons qui a raison *in the long run* ! 70

Le carême est joyeux cette année : il arrête les réunions et les soirées, mais il ne nous arrête pas, Maurice et moi, et nous ne sommes pas dérangés par les autres.

48 intéressante. [D Car S C'est] qu'il 55 l'exclusion [D dan S des] autres
65 l'appelle [R ainsi] comme 67 beaucoup, [A tu] sais 69 soupçonne — [R
et] de 71 réunions [A^a et] les

3. On ne saurait préciser qui Henriette Dessaulles désigne ainsi. Peut-être elle-même ? Henriette Dessaulles et Augustine Bourassa étaient cousines au second degré, la mère d'Augustine, Azélie Papineau Bourassa, étant cousine germaine de Georges-Casimir Dessaulles. En outre, le grand-père d'Augustine Bourassa (Louis-Joseph Papineau), le grand-père de Fanny Leman Dessaulles (Denis-Benjamin) et la grand-mère d'Henriette Dessaulles (Marie Rosalie) étaient frères et sœur.

— Mais enfin ! dit Jos, ne vous êtes-vous pas tout dit ? De
75 quoi parlez-vous ?

— Demande plutôt de quoi nous ne parlons pas ! Tiens, au-
jourd'hui j'ai parlé de *saint Joseph* ! De sa fête au couvent avec
nos lis et nos roses, fruits ou fleurs de nos vertus ! Maurice a
beaucoup ri.....

80 — Espèce de païenne, il n'est pas dévot de reste, tu ne de-
vrais pas tourner les saints en ridicule pour l'amuser !

— Mais c'est nous qui étions ridicules et *saint Joseph* reste
dans toute sa gloire ! Tiens, ne fais pas la maussade, je parie que
tu t'es querellée avec A[rthur] ? Et tu passes ta mauvaise hu-
85 meur sur moi !

Nous faisons des visites de *cérémonie* et nous avons eu un
plaisir fou, un *fun* vert, pour parler le langage de notre enfance.

Le soleil amollit la neige : nous *flacottons* dans le fondant, et
à la fin de la journée nous patinons en toute sûreté, *nous*, mais
90 nous rencontrons des gens bien en peine qui marchent comme
sur des œufs, et d'autres qui tombent platement sur le der-
rière... et de rire tout en offrant gentiment nos services.

— T'es ben jeune, ma pauvre petite Henriette, trop jeune
pour te marier ! dit Jos.

95 — Attends voëre ! comme dit la vieille Marie, tu seras en
admiration devant.... mes possibilités !

Tante Louisa⁴ est à la maison, fine et amusante, un si par-
fait contraste avec son mari, qu'on se demande comment la gra-
vité de ce dernier a pu si bien s'entendre avec tant d'animation,
100 de verve, de besoin de société... et c'est évident qu'ils s'enten-
dent !

Depuis que j'approche du mariage, j'observe beaucoup les
couples... je n'ai vu personne encore qui puisse être heureux
comme nous le serons !

77 fête [A au couvent] avec 90 peine [D le S qui] marchent 91 des [D
eus S œufs], et 97 fine [D , S et] amusante 99 d'animation [R et A ,] de

4. Marie-Louise Trudeau, épouse d'Auguste-Cyrille (Augustin) Papineau, juge de la Cour supérieure, cousin germain de Georges-Casimir Dessaulles et oncle de Fanny Leman Dessaulles (voir *supra*, p. 134, 11 février 1875, n. 3 et p. 436, 9 avril 1878, n. 49).

Les emplettes se font tranquillement, la lingerie s'ébauche... c'est *vrai* tout cela ! 105

18 mars

Maurice a gagné une cause⁵ et il est content. Nous ferons nos pâques ensemble. Les jours s'en vont si vite, si vite, que c'est miracle. C'est le propre du bonheur de courir, de passer trop vite, et je voudrais le faire durer, et cela me coûte d'aller dormir, car toute la nuit, je ne jouis pas de mon bonheur, c'est perdu ! 110

Visite aux sœurs. Comme elle paraît lointaine ma vie de couvent. C'était une autre petite âme qui habitait le grand couvent, qui priait dans la chapelle, rêvait dans le bois et jouait des sonates de Beethoven dans la grande salle de musique. Une petite âme effilochée, tirillée, pas bien joyeuse. Je la regarde avec une espèce de pitié attendrie et je l'aime bien. On s'aime énormément⁶ je trouve, et Jésus le savait puisqu'il recommande d'aimer le prochain comme soi-même. C'est beaucoup ! 115 120

19 mars

Le printemps veut décidément montrer le bout de son nez. De grand matin sur la rue, ce matin, pour aller communier, et le

116 chapelle [R *et*] rêvait

5. En février et mars 1881, plusieurs causes furent entendues en Cour supérieure de Saint-Hyacinthe dans lesquelles Maurice Saint-Jacques représentait l'une des parties (voir, entre autres, cause n° 2143, Plumitif de la Cour supérieure de Saint-Hyacinthe, n° 4, 1875-1885, p. 324 et Registre des jugements de la Cour supérieure de Saint-Hyacinthe, vol. 5, février 1876-avril 1882, p. 680-683, dans laquelle M. Saint-Jacques représentait T. S. Richer ; cause n° 2339, Registre des jugements de la Cour supérieure de Saint-Hyacinthe, vol. 5, février 1876-avril 1882, p. 661-663, dans laquelle M. Saint-Jacques représentait le sénateur W. H. Chaffers). Cependant, nous n'avons pu en retrouver aucune dans laquelle le jugement fut rendu le 18 mars ou les jours précédant immédiatement cette date. Sur les procès dans lesquels Maurice Saint-Jacques était impliqué, voir aussi *supra*, p. 538, 3 octobre 1879, n. 60.

6. De la troisième syllabe d'« énormément » jusqu'à la fin de l'inscription du 19 mars, le manuscrit est à la mine de plomb.

125 soleil fondait déjà les trottoirs et nous donnait de la bonne chaleur. Rencontré Jos à la messe, elle n'était pas gaie et se plaint des bavardes commères qui se mêlent de ses affaires. Toutes les vieilles demoiselles, à l'affût des nouvelles et qui cancanent et supposent et répandent le faux et le vrai et le demi-vrai, font un grand mal sans s'en douter, car elles ne sont pas méchantes, et toutes se piquent de dévotion ; c'est même le perron de l'église qui leur sert de bureau de renseignement. J'ai dit à Jos qu'elle avait trop de patience de s'occuper des bavardages !

135 — Oh toi ! tu ne comprends plus rien, tu nages dans le bonheur et l'amour et tu te fiches de mes ennuis !

— Pas du tout, ma petite Jos, tu sais bien que tes ennuis m'ennuient ! Mais vraiment, tu attaches bien de l'importance aux racontars de ces vieilles folles !

140 Mais elle entra dans le détail des conséquences de ces potins et je vois comme elle a raison de s'en plaindre.

On ne peut couper la langue de ces vieilles commères, mais si on pouvait les marier, cela les tiendrait occupées quand elles auraient peuplé leurs maisons d'enfants ! Cela nous fit rire de nous représenter Albina⁷ mère de famille et Jos se dérida et nos plaisanteries furent du dernier bon goût !

22 mars

J'ai été si occupée ces jours derniers ! Le grand ménage est commencé et ça, c'est la maison tournée à l'envers, les bibliothèques vidées, les armoires aussi, et l'inspection générale du grenier à la cave, la guerre aux mites, les colleries⁸ de boîtes à fourrures... je suis très active jusqu'à cinq heures et je me sauve

131 dévotion ; [R et] c'est

7. Albina Plamondon, sœur de Marie-Anne Édith Saint-Jacques, épouse du docteur Eugène Saint-Jacques (voir *supra*, p. 604, 25 décembre 1880 et n. 55).

8. Le mot, signifiant *collages*, est sans doute une invention de la diariste, sur le modèle de « audaceries », pour *audaces* (voir *supra*, p. 470, 8 juin 1879), ou de *folle*, pour *folie*.

alors à la chapelle du P[récieux]-S[ang]⁹, et au retour je rencontre Maurice qui me ramène lentement à la maison.

Un prêtre français, le chapelain¹⁰, prêche ce mois de saint Joseph. Éloquent et sentimental, il doit plaire aux sœurs. Je ne cache pas que j'ai du plaisir à l'entendre, oui, un plaisir de l'esprit, parce qu'il parle bien et que sa voix est souple et singulièrement douce, mais il n'élève pas l'âme et ne fait pas penser. 155

Je suis peut-être bien exigeante... moi qui suis si peu pieuse pourtant ! 160

La cathédrale achève¹¹ maintenant. Dommage qu'elle occupe le coin, elle aurait dû s'élever au centre du terrain, elle se

161 qu'elle [R n'occupe] le

9. Le monastère du Précieux-Sang était situé rue Girouard, environ 500 mètres à l'ouest de la maison Dessaulles (voir *supra*, Plan de la ville, p. 103). L'Institut des Sœurs adoratrices du Précieux-Sang, première communauté contemplative canadienne, fut établi à Saint-Hyacinthe le 14 septembre 1861 par M^{re} J.-S. LaRocque, sous la direction de la fondatrice, Aurélie Caouette. En 1863, la communauté s'établit rue Girouard dans une maison de bois, à laquelle s'ajoutèrent une aile en brique (en 1866) puis le corps principal du cloître et une chapelle extérieure (en 1871, mais terminée vers 1879) pour permettre aux fidèles de participer aux offices (voir C.-P. Choquette, *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, p. 421 ; L. Voyer, *Saint-Hyacinthe*, p. 90-94).

10. Il pourrait s'agir de l'un des dominicains qui desservaient la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire depuis 1873 et qui étaient originaires de France. Dans une lettre du 18 décembre [1878 (?)] à Augustine Bourassa, Henriette Dessaulles raconte avoir rendu visite au père Blanchard, qui était originaire de France.

11. En 1853, un an après l'érection du diocèse de Saint-Hyacinthe, M^{re} Jean-Charles Prince avait acheté l'ancien collège de Saint-Hyacinthe pour le transformer en cathédrale et en évêché, mais l'incendie du 14 mai 1854 détruisit entièrement les édifices. Une chapelle fut aussitôt construite sur un terrain donné par la famille Dessaulles, à l'angle des rues Sainte-Anne et Dessaulles. Le palais épiscopal fut érigé sur le site de l'ancien collège : les travaux débutèrent en octobre 1854 et l'évêque s'y installa en décembre 1855. Le contrat pour la construction de la cathédrale, moyennant la somme de 50 840,00 \$, fut signé le 15 octobre 1877 (*Courrier*, 18 octobre 1877, p. 2). La bénédiction de la cathédrale eut lieu le 4 juillet 1880 : l'extérieur était complété mais non l'intérieur, seuls les bancs, l'orgue et les autels étant installés (*l'Union*, 21 mai 1880, p. 3 ; *ibid.*, 9 juillet 1880, p. 2 ; *Courrier*, 3 juillet 1880, p. 2 ; *ibid.*, 6 juillet 1880, p. 2). Ce sont vraisemblablement les travaux de décoration intérieure qui s'achèvent en 1881. Cependant, dès la même année, on constate des vices de construction qui en fin de compte entraîneront la rénovation totale de la cathédrale en 1907-1908 (voir ASSH, « Pour perpétuelle mémoire », dactylographie, 1908, 12 f. ; L. Voyer, *Saint-Hyacinthe*, p. 73-77).

serait mieux détachée¹². Je m'amuse à y entrer souvent au tra-
 vers des échafaudages, et je regarde le chœur et l'endroit où se-
 165 ront placés les prie-Dieu à mon mariage. Mon mariage ! Et ce
 n'est pas un rêve, quoique je vive bien comme en un rêve actuel-
 lement, un beau rêve doux et berceur qui m'ôte la faculté de ré-
 fléchir sérieusement.

Je suis en présence d'une moi nouvelle... une moi vague et
 170 tendre, un peu distraite, une moi qui me désoriente comme si
 elle était une étrangère !

4 avril

Le printemps ! Tout revit, tout chante. C'est le bonheur
 dans l'air et dans mon cœur. Et c'est bien moi, ce petit Bonheur
 175 ambulant qui flotte presque dans le printemps ! Je ne sais plus
 m'écrire.... et ce n'est plus nécessaire. Il est toujours là... nous
 nous voyons tous les jours et je lui dis mes choses, mes choses
 précieuses et tendres.

Autour de moi, les autres vivent peut-être comme autre-
 180 fois ? Je n'en sais rien ! Je ne sais que nous, notre ravissement et
 le bel avenir qui se rapproche. Bientôt nous fixerons l'époque
 du mariage, ce sera à l'été. Et tout cela est vrai, ce n'est pas un
 beau rêve mais une belle réalité.

Tu ne seras donc pas barbouillé jusqu'à tes dernières pa-
 185 ges, mon pauvre blancs-yeux... ingrate que je suis, je t'ai mis de
 côté quand tu ne m'as plus été nécessaire, mais quelle aide tu as
 été pour moi quand j'étais triste et que je n'avais personne à qui
 le dire. Tu es mon bienfaiteur ! Et comme tous les bienfaiteurs
 tu es payé d'ingratitude.

190 Et pourtant je t'aime parce que je t'ai tant aimé !

12. Le palais épiscopal occupait le centre du quadrilatère formé par les
 rues Girouard, Saint-Dominique, Saint-Claude et Saint-Hyacinthe. La cathé-
 drale était adjacente à la rue Saint-Hyacinthe, sa façade donnant sur la rue Gi-
 rouard, comme celle du palais épiscopal : ainsi, elle était située presque en face
 de la maison Dessalles.

18 avril

Des mots nouveaux, des mots jolis pour dire le bonheur qui m'enveloppe et la beauté du monde ! Il n'y eut jamais plus merveilleux printemps, et plus heureuse petite fille !

Notre maison est choisie, louée à partir du premier mai, ce qui nous permettra de faire toute l'installation d'avance. 195

Maurice m'a annoncé cela ce soir. Il rayonnait...

13 mai

Et le nid se bâtit.... je suis allée à Montréal avec madame S[aint]-J[acques], M[aurice] et Jos pour choisir des tapis et des meubles... 200

Je ne sais plus rien dire, mes impressions sont confuses et se résument toutes dans une joie qui m'enveloppe et nous isole du reste du monde.

— Je t'envie, m'a dit Jos. Au moins tu pourras dire que tu as été heureuse... pour commencer ! 205

— Je le serai longtemps, va !

— On ne sait jamais....

— Mais puisque nous nous aimerons tant ! — —

— Oui, vous vous aimez et vous vous aimerez... mais il y a la Vie mauvaise qui vous en voudra... 210

— Je n'ai pas peur avec lui, ni de la vie, ni de rien !

— Mais il y a la mort aussi !

— Oh ! ma petite Jos ! Tais-toi, tu m'épouvantes !

— Ne fais pas l'enfant et regardons encore les échantillons de rideaux du salon. 215

Et nous nous occupons aussi des robes, des chapeaux — mais pour y penser seulement — ce sera pour la fin. Les sœurs de La Providence — sourdes-muettes¹³ — font ma lingerie, tout le trousseau, et cela me laisse une grande liberté. 220

Et nous allons à la petite maison, sur la rivière, voisine de tante Lamothe. C'est frais et gentil comme tout.

13. L'Institut des sourdes-muettes, rue Saint-Denis à Montréal, dirigé par les sœurs de la Providence.

18 mai

225 Trois jours sans Maurice ! Il est allé à Québec par affaire et je suis comme une âme en peine, et la petite lettre d'hier et celle de ce matin ne remplissent pas le grand vide... et il ne sera pas ici avant lundi matin, profitant de l'occasion pour y passer le dimanche et voir tous ses amis de là-bas !

230 Je me croyais pourtant une jeune fille raisonnable.... et je vois trop que je ne le suis pas. Je ne puis m'intéresser à rien dans la maison, je me sauve tant que je le peux... et chez Jos, au moins, je suis rapprochée de lui, dans son atmosphère.

235 Nous allons au mois de Marie et j'essaie de bien prier et ce n'est pas un grand succès : je ne suis pas pieuse. Ma sensibilité religieuse n'est pas de la piété. Sous l'influence de la musique, d'un beau sermon, je suis remuée, et mes prières sont ferventes... puis je retombe dans une indifférence dont je m'inquiète. Au couvent c'était plus facile, je suivais le courant et je n'aurais pas eu la liberté de négliger des exercices de piété.

240 Maintenant, il m'arrive d'oublier ma prière du matin et je dis mon chapelet au milieu de tant de distractions que je me dégoûte !

245 Et pourtant, au fond, je veux le bon Dieu dans ma vie, je le veux dans notre maison et dans notre amour, et c'est moi qui serai responsable de l'âme de Maurice... Je pense à cela bien sérieusement et j'ai peur de ne pas être le bon ange que je devrai être.

250 Il faudra que tu m'aides, ma maman, du ciel tu m'inspireras, tu me dirigeras, je te prie en même temps que je prie la Vierge et je m'appuie sur vous deux avec confiance.

19 mai

C'est une date triste, l'anniversaire de la mort de la petite Rosalie. J'avais le cœur rempli de pitié pour maman, qui ne s'est jamais consolée de la mort de sa petite fille. Je n'ai pas osé rien

lui dire et je le regrette. Je suis timide et trop souvent je me tais 255
quand il serait mieux de parler.

J'ai grandi comme cela et je vois bien qu'il était impossible
qu'il en fût autrement parce que jamais on ne m'a *appris* à être
confiante¹⁴.

Alice et moi nous avons poussé comme des petits champi- 260
gnons, cachant nos impressions, nos chagrins, nous sauvant
toujours pour être plus libres tant nous étions gênées et répri-
mées avec les grandes personnes.

Notre tendresse pour Papa a pu aider la nôtre à s'épanouir,
mais la facilité à s'exprimer a été coupée par toute l'autre froi- 265
deur ambiante¹⁵. Même avec Maurice je ne suis pas à l'aise tou-
jours... une timidité pénible m'étreint la gorge et le cœur... je
voudrais dire certaines choses et les mots s'arrêtent dans un
étouffement et je suis si émue que mes mains deviennent gla-
cées. 270

257 impossible [D *que ce S qu'il en*] fût 268 dans [D *ma gorge S un étouffe-*
ment] et

14. Dans un texte datant probablement de l'été 1934 et intitulé « À la messe un dimanche », Henriette Dessaulles décrit un petit garçon à l'église, qui demande à sa mère le sens des mots inconnus qu'il rencontre dans son livre de prières. Au paragraphe suivant, elle commente : « Petite scène touchante qui m'a émue jusqu'aux profondeurs de l'âme et me ramenait aux jours de ma petite enfance... je n'avais pas ma maman, moi, et je n'aurais jamais osé dire un mot à l'église à l'austère tante qui pourtant était très bonne. Mes questions, je me les posais à moi-même et mes réponses étaient toutes les fantaisies d'une petite imagination très active. Oh ! cette confiance adorable que je n'ai pu éprouver mais que j'ai cherché à inspirer à mes enfants ! » (« Notes et pensées », Agenda 1914, [1934], n. p.).

15. « Je me rappelle encore toutes ces années d'enfance où notre amour était tout dans le seul être chéri que Dieu nous avait laissé, notre chère maman était morte sans que nous eussions eu le temps de la connaître. Papa nous restait, puis plus tard notre mère nous fut remplacée, par une personne que nous connaissions et que nous aimions beaucoup. Je me rappelle encore maman lorsqu'elle était jeune fille, nous l'appelions Cousine, quelque temps avant son mariage elle me demanda si je voulais qu'elle fût ma maman. Je ne savais que répondre. Je me demandais comment elle ferait pour devenir maman. Je lui dis oui cependant, et souvent j'allais lui demander bien bas quand je pourrais l'appeler maman. Je sentais le besoin d'avoir ma mère. Une mère ! Ô mon Dieu, vous avez pris la mienne ! C'était votre volonté. Plus je grandis, plus j'éprouve le besoin d'avoir maman à moi, maman à présent m'est chère mais je ne puis lui parler, lui montrer l'affection que je lui porte, et je suis généralement gênée avec elle, et cela me fait souffrir : mon cœur a besoin d'aimer quelqu'un comme il aimerait une mère » (Alice Dessaulles, Journal, 6 février [1880], fonds privé).

C'est toute une éducation à refaire. Jos m'a souvent dit que j'étais bien fermée, bien secrète avec toutes mes allures vives et parlantes. Je me connais bien et je ne m'aime pas beaucoup à certains jours. Je me trouve bête ! Pas pour comprendre, mais
 275 pour faire comprendre aux autres que je les aime, que j'ai pitié, que j'excuse, que je voudrais aider.

Il va falloir essayer de me refaire, car mon cœur se cache trop aisément derrière tant de mutisme, et je suis certaine qu'on ne me devine pas comme je suis, compatissante et compre-
 280 nante.

Dimanche

Il tombe une petite pluie si fine, si droite, si douce que sous les pins je ne la sens pas et que mon cahier sur les genoux je peux griffonner très à l'aise.

Et voilà ! je griffonne parce que l'absence de Maurice me rend à mon ami yeux-blancs qui ne paraît pas m'en vouloir de l'avoir tant délaissé depuis que je suis si heureuse ! Je pense qu'on a un grand besoin de se plaindre, de grogner, de se fâcher quand les choses vont de travers, et qu'au contraire, quand tout va bien, l'on n'a pas trop de temps pour en jouir.
 285
 290

Écrire a été un plaisir réel quand j'étais enfant. J'écrivais ce fameux journal dont j'ai détruit les premiers cahiers. Quand Jos a été si malade et si longtemps, je lui écrivais, sur du papier transparent, glacé et rose, des lettres interminables, et les cahiers et le papier me plaisaient comme des amis et j'en ai encore des tas !
 295

Seulement, le goût d'écrire disparaît et l'histoire « Toutes les choses me parlent¹⁶ » restera inachevée, souvenir de mes

271 à [A refaire]. Jos 278 mutisme [R que A et] je 288 se [D parler S fâcher] quand 290 l'on [A n'a] pas 292 cahiers, [D quand S Quand] Jos

16. Nous n'avons retrouvé aucun manuscrit portant ce titre (pour la liste des manuscrits, voir *infra*, Bibliographie, p. 647-649). Serait-ce le titre qu'Henriette Dessaulles entendait donner à son journal — ou à une partie du journal — et qu'elle aurait inséré ici après en avoir transcrit et peut-être réécrit le texte pour le transformer en « histoire » ? L'autoréférence, peu probable sous cette forme, serait pour le moins ambiguë puisque le paragraphe précédent désigne

quinze ans où, renfermée dans ma chambre, j'y trouvais un refuge contre toutes les petites tracasseries d'en bas. 300

Maintenant une vie nouvelle va commencer, une vie en partie cachée par un voile mystérieux que personne ne soulève pour moi. Je la connaîtrai avec lui, mon aimé qui sera mon mari. Étrange..... étrange d'entrer dans un inconnu que tout le monde semble connaître et dont personne ne parle. 305

Même à Jos, je ne demande rien, elle a peut-être toutes mes ignorances ?

Un rayon de soleil et la pluie tombe encore, et rien n'est plus joli que toutes ces gouttelettes irisées accrochées aux feuilles, ou plutôt, aux gros bourgeons qui commencent seulement à se déplier. 310

Je crois bien, blancs-yeux, ne pas avoir écrit dans toi que le mariage, *mon* mariage est fixé au 19 juillet¹⁷. Huit semaines !

C'est presque incroyable... Si j'ai hâte ?.. non, c'est bon, c'est parfait maintenant, mais je suis heureuse de m'en aller doucement vers ce mariage qui me donnera à lui. Oui, je serai à lui ! Voilà la merveille ! 315

Quand je pense, mon aimé, que je ne pouvais même te parler librement et qu'on me donne à toi pour que tu m'emportes

299 ans [A où,] renfermée 304 que [D tant S tout] [R de A le] monde
312 bien, [R *mon pauvre*] blancs-yeux

explicitement « ce fameux journal », qui ne semble pas être identique à l'« histoire » écrite alors qu'elle avait quinze ans et qui précéderait donc la « fantaisie » intitulée « Les ailes », qu'elle aurait laissé lire à sœur Sainte-Cécile en décembre 1877.

17. Le mariage d'Henriette Dessaulles et de Maurice Saint-Jacques fut célébré le mardi 19 juillet 1881, à la cathédrale de Saint-Hyacinthe. À dix heures quarante du même jour, le couple partait pour Niagara (voir « Un mariage fashionable » et « Mariages », *l'Union*, 20 juillet 1881, p. 3 ; le *Courrier* ne rendit pas compte de l'événement). Le contrat de mariage, auquel était annexée une « liste des effets mobiliers, bijoux, cadeaux appartenant à Demoiselle Marie Louise Henriette Dessaulles », avait été signé le dimanche 17 juillet devant le notaire Eugène Sicotte et en présence de 34 autres signataires. Y était stipulé : « 1- Les futurs époux seront séparés de biens & la future épouse conservera l'entière administration de ses biens meubles & immeubles & la libre jouissance de ses revenus [dont les biens hérités de sa mère, Émilie Mondelet] ; [...]. 5- Le futur époux dans le cas où la future épouse lui survivrait fait donation à cette dernière qui l'accepte, d'une rente annuelle & viagère de six cents piastres » (Contrat de mariage, f. 1-3, fonds privé).

320 avec toi, que tu m'enfermes avec toi... non ! c'est trop extraordinaire !

Maintenant, il fait beau¹⁸, je vais mettre mon chapeau et aller faire une visite au bon Dieu dans l'église vide, parfumée d'encens, où il y a eu tant de prières aujourd'hui.

325 Y avait-il devant le bon Dieu beaucoup d'êtres heureux comme je le suis ? Qu'au moins je sache te remercier, cher bon Dieu !

* *

330 Je rentrais d'une promenade en voiture où j'avais conduit les petits noirs. Quand je descendis dans la cour le vieux François me dit :

— Vous allez vous ennuyer des chevaux, vous les aimez tant !

335 — C'est vrai, je ne les mènerai plus... mais j'aurai des enfants, je les mènerai...

— C'est quasiment pas possible, mamzelle Henriette ! Vous, une mère !... ce sera une petite mère ben feluette !

Et voilà comment François ne peut voir en moi que la petite fille qu'il a connue presque bébé.

340 La petite fille aux poupées enterrées sous les pins, dans des boîtes à savon ; la petite fille sauvage qui aimait lire dans des coins du jardin où personne ne la trouvait ; la petite fille qui, sous le gros saule, attendait que les minous deviennent des petits chats qui miauleraient !

345 Cette petite fille-là, vieux François, elle est restée dans le passé avec les fées et les lutins irlandais de Kate. Elle entre dans une aventure merveilleuse où l'amour l'entraîne. Elle y entre avec confiance et le grand espoir de garder le bonheur rêvé, et surtout, de le donner à Maurice, si complet, si parfait qu'il se
350 croie revenu au paradis terrestre... mais un paradis sans pom-
mier interdit, sans démon menteur, et sans Ève désobéissante et curieuse !

18. Entre les mots « beau, », le dernier de la page 126 du manuscrit, et « je », le premier de la page 131, deux feuillets (les 64^e et 65^e du cahier) ont été coupés au moyen d'une lame ou de ciseaux comme en témoignent des bandes de 0,2 cm de largeur. Le geste est postérieur à la numérotation (les pages 127-130 manquent), mais la relation se poursuit sans coup férir.

Leur erreur, à ces pauvres premiers, force-t-elle tous les êtres humains à se tromper comme eux et à compromettre leur grand bonheur pour une satisfaction passagère et qui, vue de si loin, nous paraît si insignifiante ? 355

Maurice revient demain, que le temps m'a paru long pendant son absence !

Page laissée blanche

APPENDICES

I

La fuite de Louis-Antoine Dessaulles

1

Lettre de Louis-Antoine Dessaulles à Zéphirine Thompson Dessaulles¹

Dimanche le 1^{er} Août [18]75

Ma chère & pauvre femme,

Je manquerais complètement de cœur & de vrai courage, si je ne t'adressais pas un dernier mot d'adieu & de demande de pardon, avant de m'en aller définitivement. Je t'ai laissé[e] calme en apparence mais la mort dans l'âme ; j'ai réussi à dominer le physique, à commander à l'émotion extérieure, mais je n'en étais pas moins déchiré ; je me reprochais de te tromper, de ne pas tout te dire ; mais j'avais solennellement promis de ne pas t'instruire de mon départ. Voilà votre sort, vous autres pauvres femmes ! on vous perce le cœur sans vous prévenir, sans tenir compte du supplice qu'on vous impose, sans vous préparer au moins à l'affreux réveil que l'on vous destine. Tu étais la dernière personne à laquelle je devais faire une injustice du cœur, & il m'a fallu te la faire. Nous sommes toujours coupables envers vous par quelque côté. Le mal que je te fais, pauvre amie, n'est pas réparable, je le sais ; je ne t'en demande pas moins pardon du plus profond de mon cœur, et à ma pauvre Caroline aussi, dont j'ai terni la vie et assombri l'avenir. Ah !

1. Musée McCord, fonds Dessaulles.

mon Dieu que je souffre, non pour moi qui le mérite, mais pour vous deux, pour ma pauvre sœur, mon pauvre frère, pour tous ceux enfin que j'aimais, & dont j'ai si profondément froissé tous les sentiments de droiture et de dignité. Je vous ai fait bien du mal par mes mécomptes en affaires, cela ne vous a pas empêché de m'aimer toujours, & par une fatalité terrible de mon existence j'ai fini par jeter la déconsidération sur ma famille. Je ne songe pas à m'excuser, j'ai eu complètement tort de me laisser dominer par les mirages, les probabilités que je changeais en certitudes dans mon esprit. Hélas ! Mon Dieu, depuis cinq ans que je vis dans le désespoir, m'accrochant à tout pour faire quelque chose & tâcher de prévenir ma honte & la vôtre (j'entends celle que je vous ai imposée) ; marchant toujours de mécompte en mécompte, me voyant irrésistiblement descendre vers un gouffre & imaginant tous les moyens pour m'arrêter sur la fatale pente où je glissais.

Il est clair que je ne jugeais pas ma situation sainement & ne voyais que la nécessité d'en sortir, sans en comprendre en même temps l'impossibilité. Je vis sur un fil depuis cinq ans ; j'ai enduré des tortures morales sans nom, surtout le jour du mariage de ma pauvre Caroline ; obligé de faire bonne contenance à l'extérieur, quand j'étais dévoré des plus terribles inquiétudes que jamais homme ait subies ; mais je voyais toujours dans un avenir prochain la fin de mon long supplice, dans un succès qui fuyait toujours. Je méritais clairement qu'il ne vînt pas, vu le moyen honteux au moyen duquel je prolongeais mon intolérable situation ; mais cette idée ne m'est pas venue, parce que n'ayant jamais eu en vue que de payer mes dettes ; croyant toujours toucher au moment de remercier mon pauvre frère en payant toutes les siennes ; ayant le même projet pour ma pauvre sœur & son mari, il me semblait que la légitimité du but, & ma parfaite droiture d'intention, sur ces choses, devaient me faire trouver grâce ailleurs & m'empêcher de faillir finalement dans les efforts désespérés que je faisais pour assurer mon succès. Chose étrange peut-être pour vous tous, je n'en ai jamais douté un instant. Je me disais : « Je veux réparer le mal que j'ai fait, payer ceux que j'ai fait souffrir, rendre les miens riches si je le deviens, partager avec honneur avec eux ! Pourquoi la Providence m'empêcherait-elle de réussir ? » Et puis je voulais voir ma pauvre Caroline riche et heureuse ; je voulais réparer envers vous deux mes malheurs passés, & vous rendre au moins l'aisance que des inimitiés politiques m'avai(en)t fait perdre. Toutes ces considérations se pressaient dans mon esprit, & m'obsédaient au point de m'empêcher de juger sainement des choses. Je puis dire hautement que dans l'énorme somme [de dettes] que j'ai le malheur de laisser derrière moi, il n'y a pas eu un sou de dépensé pour une satisfaction illégitime, ou un plaisir condamnable. Je visais au succès pour réparer les malheurs passés, les torts involontaires envers autrui ; préparer l'avenir de ma fille, mais j'étais au-dessus des ambitions sordides ou des besoins de l'inconduite.

[...]

Je ne désespère pas encore de l'avenir, parce que je vais travailler avec courage. J'ai déjà la certitude de ne pas manquer du nécessaire & j'ai des indications qui me permettent d'espérer quelques succès sérieux. Il y a bien des choses aux États-Unis qui peuvent se transporter ailleurs & prospérer & j'ai sérieusement étudié cela depuis deux jours. On ne pense pas à ces choses quand on ne voyage que pour son plaisir, mais elles vous frappent quand une situation difficile vous force d'observer sérieusement ce que vous voyez. Adieu donc, ma pauvre & chère femme, ne te laisse pas trop abattre par cette horrible lacune dans ta vie de femme irréprochable. Tu as subi de dures épreuves — Je n'étais pas seul responsable de celles de 1860, où j'ai été écrasé par le gouvernement & le Grand-Tronc réunis, mais je ne cherche pas à m'excuser pour celle-ci, la pire de toutes puisque mon déshonneur y est. [...]

2

The Dessaulles Defalcation. Further Particulars².

The astounding intelligence that M. Dessaulles had left the city in an unaccountable manner has created a most uneasy feeling, and filled the air with the wildest rumors of defalcations of public money and forgeries. With regard to the first we are assured, on good authority, that he is not a defaulter to the Government, but we regret that we can give no definite assurance in respect to the second. It is alleged that the names on a large amount of the paper are spurious, and some of the banks have already called on the party discounting the notes to take them up without delay. The largest creditor of Mr. Dessaulles is Mr. Volignis, of the Richelieu Steamboat Company, who has discounted for him to the extent of \$14,000. The next largest is Mr. Lord, bill discounter, Notre Dame street, who holds \$9,343.82 of his paper. To Mr. Charpentier, advocate, he owes \$1,100. To Bédard & Marin, Benning & Barsalou, Mr. Normandeau, notary public, Mr. Fortier, advocate, Mr. Schiller and other employees at the Court House, he is indebted in sums from \$500 up to \$5,000. With the exception of the City Bank, it is said all the banks of the city have less or more of his paper, two banks that we know of holding it to the extent of \$5,000 each. Mr. Dessaulles has been carrying on a system of bill discounting for the past five or six years. His troubles arise from dealing in mines, and also that fruitful source of many a man's downfall - Patent Rights. He has had a large interest in the Lamotte Mines, Utica, United States, and he has been keeping a man in London for three or four years trying to sell the mines from which he ex-

2. *The Evening Star*, 2 août 1875, p. 3.

pected to realize a fortune of a million and a half. He also purchased a number of patent rights for gas, brushes and other humbugs, for one right alone giving so much as \$12,000. Out of all these speculations he has never gained anything and his embarrassments have been daily weaving a net around him until he was so encompassed that he could only extricate himself by flight.

He was formerly a Rouge politician of some prominence in this Province, and he has been an opponent of the Catholic clergy, against whom he has left the manuscript of a book nearly completed and ready for the press. When he retired from politics he accepted the office which he held as joint Clerk of the Crown and Peace, to which there is a salary of \$2,400 per annum attached, and which is a nice little piece of patronage reverting to the Minister of Justice – the first appointment which has fallen to Hon. Mr. Blake since he was appointed to the Cabinet. We understand that Mr. Dessaulles' friends and relatives have offered to compromise with his creditors by paying 25 per cent of his liabilities. He is a married man, with one daughter, who was lately married in this city to a young lawyer, and who is at present engaged in making a tour of Europe in company with her husband.

II

Kate¹

Elle portait dans les plis de son châle gris tant de rêves et tant de rythmes des siècles écoulés. Elle savait chanter de sa voix cassée des ballades remplies de mots anciens qu'elle ne comprenait pas, ballades apprises de ses aïeules qui les tenaient elles-mêmes des leurs. Elle racontait des histoires merveilleuses recueillies par bribes dans les légendes d'un passé obscur de son pays, du pays de dieu Dana, de Niam coiffant ses splendides cheveux, des chevaliers de la Branche Rouge, des trois fils d'Ursena et des jeunes cygnes de La Lyri. Elle racontait les farces que les fées avaient joué[es] aux siens dans la cabane paternelle, là-bas, dans l'Irlande si verte ; comment les petits gnomes verts — *goblins* —, avec leurs capes rouges, volaient le sucre et le lait, cachaient les clés et venaient chatouiller les yeux avec une plume de hibou pendant leur sommeil. Et la dame vêtue de brouillard, qui venait soigner les malades, et qui, une nuit de fièvre, avait versé de l'eau à boire glacée si délicieuse. Elle racontait aussi l'histoire des grands saints de son pays, si humains, si bons et bienfaisants, saint Patrick, saint Fumen, sainte Bridgit de Kildare, qui portaient leurs auréoles dès ce monde. Comment ils cultivaient la terre, soignaient les bestiaux, fabriquaient des crosses d'évêques, des calices, des croix, lavaient les pieds des pauvres, faisaient leur soupe, endormaient leurs enfants².

C'est ainsi que les fées et les saints pénétraient dans la nursery.

1. Inédit, dans « Copies ou pensées jetées au vol », cahier opisthographe, non daté, p. 282-283.

2. Ajout en interligne, au-dessus de « leurs enfants » non raturé : *les marmots*.

[Kate]³

La rustique conteuse en son savoureux parler enchanta leur enfance.

Tous les soirs autour du poêle où flambe l'érable, entourée des trois petits, elle raconte de naïves histoires ou chantonne de mélancoliques mélopées du terroir jusqu'à ce que le sommeil ait alourdi toutes les paupières.

Son pittoresque langage donne à ses récits une vérité d'autant plus saisissante qu'elle est la première à y croire. Elle ne doute point de l'existence des sorciers, et de tous les esprits mystérieux.

Il ne lui est jamais arrivé d'en rencontrer elle-même mais elle a connu tant de vieilles gens qui, de leurs yeux, ont vu ces fabuleuses créatures danser au clair de lune ou se cacher derrière les fagots, ou glisser sur les vagues agitées !

Les petits écoutent, ouvrant des yeux arrondis. Ils se serrent autour de Kate n'osant pas tourner leurs regards vers la fenêtre que le vent secoue en mugissant et où l'on voit remuer les grands bras des arbres nus.

3. Inédit, dans [« Notes et pensées »], agenda 1914, n. p. On peut sans doute dater ce texte de 1934, puisque celui qui commence sur le feuillet précédent porte la date « Percé, 4 août 1934 » (voir *infra*, Bibliographie, p. 648).

III

L'amour passa...¹

— Adjugé ! cria le commissaire-priseur.

Et l'on me remit quelques vieux livres attachés ensemble par un bout de ficelle.

C'était tout ce que ma bourse modeste m'avait permis d'acheter des restes d'une riche bibliothèque, livrée aux enchères publiques.

J'emportai le paquet chez moi, et, le déposai au fond d'une armoire.

Puis je partis et l'oubliai. Des mois se passèrent.

L'autre jour, en cherchant un catalogue, les vieux livres, encore ficelés, me tombèrent sous la main. Je les détachai sans beaucoup de curiosité.

Le premier volume, dont la couverture déchirée avait été remplacée par une épaisse feuille de papier gris, se trouva être « Caroline de Litchfield » par Isabelle de Montolieu, — un vieux roman qui faisait jadis les délices de nos mères. Entre « Le Siège de La Rochelle » aux pages défraîchies, et « Maleck — Adel », — un épisode du temps des Croisades, — un cahier était placé.

C'était un de ces cahiers dont les jeunes pensionnaires se servent, ou pour prendre des notes, ou pour écrire leur journal. Les premières pages avaient été arrachées ; celles de la fin, au ton jauni, n'étaient pas écrites. Les autres feuillets, couverts d'une écriture ronde, un peu grosse, dont l'encre avait pâli, attirèrent, puis fixèrent mon attention, car voici ce que je lus :

..... et je suis de plus en plus faible !

1. *Le Journal de Françoise*, 7^e année, n° 3, samedi 2 mai 1908, p. 34-40 ; correspond aux pages 252-279 du *Journal*.

14 mai.

L'inutile docteur est venu me faire tirer la langue et prendre ma température : « Ah ! docteur, j'ai de la fièvre toujours ! » Il m'ausculte, il prend l'air important ! Le ridicule homme ! je ne l'aime pas ! « C'est le printemps pluvieux et froid » dit-il. Oui, et si ce n'était pas ça, ce serait autre chose, car je sens que j'ai la gorge d'une extrême délicatesse et que tout me fait mal, le vent, la pluie, la poussière, — oh ! l'horrible poussière ! Et dire que nous sommes poussière ! C'est un peu difficile à croire, que mes yeux sont faits de poussière ; j'ai beau les regarder minutieusement, ils semblent faits de plus jolies choses !

16 mai.

Je me lève et je descends pour mes repas, mais je me sens malade ! Rien ne me fait rien !

Je ne puis lire, ni faire de la musique, ni même penser sans fatigue. Je pleure pour une paille en croix, et je dors, quand je le puis.

On va m'envoyer au bord de la mer quand je serai un peu plus forte. Ce projet de voyage me laisse insouciant, moi qui ai tant désiré voir la mer quand je ne le pouvais pas ! Horrible petite fille, va !

Marie vient souvent me voir, elle me parle un peu de son frère. Je l'écoute sans faire ni remarques ni questions. Hier, elle me dit :

— Je crois bien que l'étoile de Jean décline et que tu t'en occupes pas !

— Tu crois ? — fis-je languissamment. — Elle se mit à rire.

— Oui, fit-elle taquine, tu te seras aperçu que c'est un homme et non un dieu, comme tu as vu que j'étais pétrie d'argile !

— Que veux-tu dire ?

— Que tu me juges et m'analyses trop pour m'aimer autant qu'avant !

Je ne répondis pas. Elle insista.

— Réponds, sage de seize ans ! Quand tu seras vieille comme moi, tu auras appris qu'il faut prendre les gens comme ils sont !

— Mais quand ils se font voir à nous pires qu'ils sont, comme toi, affreuse petite Marie !

— Alors il faut les deviner et les percer à jour.

— Ce serait plus simple pour eux d'agir simplement.

25 mai.

Tous les jours, Marie arrive en courant, après la classe, et me distrait une demi-heure, puis elle repart, me laissant un peu de son animation et de son énergie. Comme elle est vivante et que je voudrais, mais non, je ne veux pas être elle... elle est intelligente, bien plus que moi, elle a une force de caractère étonnante, mais elle n'a ni tendresse, ni ardeur. Elle raille et rit de ce qui me fait pleurer, elle prétend ne pouvoir jamais aimer... elle parle des siens avec une indifférence qui n'est pas jouée, et j'aime mieux être moi, passionnée, aimante, impressionnable et faible !

4 juin.

Quel orage ! tout est secoué et semble devoir être arraché. C'est superbe, et je me sens toute petite, et cependant, bien confiante en Dieu si grand mais si miséricordieux, ou plutôt miséricordieux parce qu'il est grand !

Quel bon moment ! où je me sens et me vois croire, où je suis comme sortie de moi et en présence de Dieu. Que je voudrais vivre ma petite vie, en votre présence toujours, Seigneur !

Je vais quelquefois au couvent, je m'ennuyais tant à la maison, mais je travaille peu, et mon année ne me vaudra pas beaucoup, j'ai peur. Cette grande faiblesse persiste, et même mes parents ne se doutent pas de l'énergie qu'il me faut employer pour ne pas m'étendre, fermer les yeux et ne plus bouger.

Je partirai pour la mer, à la fin du mois, avec mademoiselle Julie. Comme j'ai hâte de la voir, cette mer, dont j'ai rêvé !...

Marie me dit que son frère ne reviendra de ce côté qu'en août ; il doit aller à la Malbaie, pour le mois de juillet. Je vois ses lettres à Marie, qui a pitié de mon orgueil, ou qui est fatiguée de taquiner. De jolies longues lettres ; on le sent très ardent à ses études, satisfait et heureux. Que le bon Dieu le bénisse et le protège et qu'il le garde aussi bon qu'il est intelligent. Et pour moi ? Je ne sais trop — c'est comme s'il s'éloignait dans le vague, comme si tout notre joli passé était très loin. J'y pense très doucement mais bien tranquillement, et si Marie ne me passait pas ses lettres, je n'en souffrirais pas !

Est-ce contradiction ?... suis-je si insouciante parce que je suis faible ? je ne sais trop. J'y pense peu et cela sans m'y forcer comme déjà !

15 juin.

Je renonce à me traîner au couvent — à quoi bon en savoir un peu plus, si je dois mourir... Car cette idée me vient souvent quand je me vois changer si rapidement. J'ai dit au docteur, hier : « Dites donc, vous, allez-vous me guérir, ou bien m'expédiez-vous dans les étoiles bientôt ? »

— Veux-tu te taire ! tu n'es pas malade — c'est de la faiblesse !

— Ben, si je ne suis pas malade, je serais curieuse de voir comment on est malade ! Savez-vous que je ne puis plus me coiffer seule ?

— Trop de cheveux, grogna-t-il, faudrait les couper !

Je me pris la tête à deux mains.

— Jamais, vous m'entendez, jamais ! Vous m'enterrez avec mes cheveux !

— Ta, ta ta, je t'envoie à la mer, et aussitôt que possible, et tu reviendras grasse et bien forte, tu entends, fillette ?

— Tant mieux, car j'ai beau ne pas être malade, docteur, je n'en puis plus de vivre si peu ! » — et de grosses larmes descendirent malgré moi, et le lâche docteur se sauva.

Je pars bientôt et en attendant je ne remue plus, je suis trop, trop fatiguée !

22 juin.

C'est donc bien vrai, et je partirai la semaine prochaine pour aller très loin, un vrai voyage aux États-Unis, et je verrai la vraie mer, et je m'y baignerai ! Quoique molle et paresseuse, je me berce doucement dans ce beau rêve, et quand il me vient une grande frayeur que ce ne soit qu'un rêve, j'écoute les propos à la maison, je regarde le joli costume de baigneuse et les gentilles petites toilettes qu'on me prépare avec un intérêt qui me gagne, les jours où je ne suis pas alourdi par la chaleur et la fièvre. Car j'ai de mauvaises journées, où je me traîne.....

Je me fais un singulier effet de petite personne champignon ; il me semble que mon passé, si peu long encore, est loin, et mon passé c'est un an, trois mois... il ne me tient plus, il est comme un rêve fini. L'avenir, c'est ce voyage en pays inconnu, avec des personnes qui me sont indifférentes — je ne tiens donc pas, non plus, à cet avenir. Je ne me l'imagine pas, parce que je suis trop fatiguée — je sais que je pars, je suis contente parce que c'est du nouveau et que peut-être je trouverai dans ce là-bas où l'on m'envoie, cette vie qui me manque et qui me laisse si... si champignon, que je suis un peu dégoûtée de moi et de tout. Je dis cela, à toi tout seul, cher petit confident discret. On m'a déjà

grondée et, oui, ridiculisée, pour avoir dit tout ce si vrai sentiment. « C'est ridicule à mon âge de parler ainsi ». — Pourquoi ? « Parce que je suis jeune », paraît-il. C'est peut-être justement pour ça, pourtant, que je m'embête. Je vis dans ma chambre comme une religieuse, et je ne fais jamais ma volonté. Si j'étais plus vieille — et quand je serai plus vieille, j'ai idée que ça changera — je ne puis croire que tout sera terne et ennuyeux comme maintenant ! J'aurais dû être un garçon, et s'il n'y avait aucun moyen de me faire garçon, cher bon Dieu despotique, n'aurais-tu pu me faire oiseau ? Ô les jolis et les heureux !

Marie se trouve bien à plaindre parce que je pars, et je me trouve à ce propos une bien vilaine petite égoïste, puisque je contemple son chagrin avec... oui, hélas, avec ravissement ! Je lui ai avoué hier ce monstrueux sentiment. Elle fut indignée, et moi lui passant les bras au cou : « Si tu as tant de peine, petite Marie, c'est que tu m'aimes, et j'aime que tu m'aimes. » Cela a calmé son indignation, elle a même paru satisfaite. N'empêche que j'ai un cœur laid !

J'apporte mon cahier avec moi là-bas, ce sera mon seul confident.

2 juillet.

Comme je suis malade, mon Dieu, puis-je bien guérir et devenir forte ? — j'en doute quand je m'éveille après une nuit comme la dernière, agitée par la fièvre, et, tour à tour, brûlante et glacée. Je n'ai plus de ressort, d'intérêt à rien. Que je voudrais ne plus être malade, d'une manière ou de l'autre, guérie ou morte.

Pauvre docteur insensé, ou menteur comme un démon, qui dit que je ne suis pas malade ! Je croirais plutôt que je me meurs... L'horrible mot et la triste chose, mon Dieu, aidez-moi ! Je ne veux pourtant pas mourir — mais si Lui, le grand Dieu le veut et l'a décidé, cela se fera puisque je suis sa chose. Ces pensées tourbillonnent dans ma tête et me font mal, parce que je ne me sens pas bien bonne au fond.

Saco, (Maine), 9 juillet.

Depuis trois jours ici, je vis dans un rêve, contemplant la mer, respirant ce bon air parfumé de varech, me demandant si je suis bien moi, l'ex-petite misère, la petite loque, partie il y a quatre jours de Québec, tenant à peine ensemble ! Que tout cela est beau, et que c'est bon de vivre et de me dire que la vie me revient par toutes ces belles choses. Mes yeux sont ravis, mes oreilles sont charmées, je ne me lasse pas de l'entendre, et le jour et la nuit elle me berce, elle engourdit en moi toute la sourde souffrance, les petites agitations, les inquiétudes vagues qui accompagnaient mon grand état de faiblesse. Et tout ce grand apaise-

ment se manifeste par un sommeil qui m'anéantit le matin, l'après-midi, et toute la nuit. Couchée à neuf heures, hier soir, je ne m'éveillai ce matin qu'à neuf heures, ayant dormi ces douze heures sans interruption. De mon lit je vois la mer. Je me suis habillée en poussant des exclamations admiratives qui faisaient sourire mademoiselle Julie, entrée pour s'informer de la « petite malade. »

Elle est un peu pincée cette si petite et si importante mademoiselle Julie ! Loulou que j'ai retrouvée ici, a sa chambre, vis-à-vis la mienne, sous la surveillance directe de sa solennelle mère. Elle sera ma compagne habituelle et nous laisserons nos vieilles chaperonnes se faire des mines dans leur glace, changer de toilette quatre fois par jour pour faire la conquête des Yankies.

J'ai passé la matinée avec Loulou, couchées sur le sable, à l'abri d'un rocher, un peu éloignées de l'hôtel... sans causer, sans lire — à regarder, à écouter, à rêver, dans un état de béatitude absolument ravissant ! Les bonnes heures ! La bonne vie où il n'y a qu'à se laisser vivre dans le beau !

10 juillet.

Je viens de faire une superbe acquisition.

Une plume toujours prête à écrire, où l'encre ne s'épuise pas. Juste ce qu'il faut pour écrire sans m'enfermer dans ma chambre. Je vis sur la grève. Pris mon premier bain ce matin. C'est un enchantement et le bon vieux docteur McKenna dut gronder pour me faire sortir de l'eau. Je suis brisée, moulue, je n'ai pu nager, je ne suis pas forte encore — mais je sais que dans peu de jours je suivrai Loulou qui plonge comme un poisson.

Je suis, en ce moment, avec elle sur un rocher d'où nous voyons très loin, et aussi loin que nous voyons, c'est la mer toute verte, les grandes vagues frangées d'argent, et j'entends sa continuelle plainte si triste et que j'aime. Je n'entends plus qu'elle en dehors, et elle fait tout taire en dedans aussi. Mon âme est engourdie, — c'est à peine si je me sens vivre, ou plutôt, je vis d'une vie si idéale, si loin de tout ce qui froisse et de tout ce qui fait mal, que je voudrais devenir une petite huître, habitant le sable doré, baignée par la mer verte, sans âme, sans cœur, sans rien que ma coquille jolie !

Je viens de m'interrompre pour répondre à Loulou qui s'informe curieusement de ce que j'écris.

— Rien, répondis-je sans me compromettre.

— Dis simplement que tu ne veux pas me le dire.

— Eh bien, je ne veux pas te le dire — et, de plus, ça ne se dit pas ; ce sont des mots et je n'arrive pas à leur faire dire mes impressions. C'est si beau, si beau, que je remercie dix fois par jour le bon Dieu d'avoir créé la mer... et moi !

— Petite rêveuse, va !

J'ai voulu penser à Jean, mais j'essaie de ne pas céder à la tentation — cela me remettrait dans ma vie et je veux être une huître et heureuse !

11 juillet.

Hier, une soirée inoubliable. Très fatiguée, le bon docteur m'avait installée dans une chaise longue, sur la véranda qui ressemble au pont d'un navire. Un clair de lune superbe éclairait ma mer féeriquement, elle chantait très doucement, et du côté du salon, un jeune musicien jouait des nocturnes de Chopin dont j'ai joui à en avoir mal. Ça semble une contradiction... c'est ainsi pourtant. J'étais sortie de moi-même ! En laissant le piano, il vint à la porte-fenêtre, près de laquelle j'étais étendue.

— *Thank you so much, and do play again !* — fis-je d'un ton suppliant, oubliant que je ne le connaissais pas. Il s'approche, et constatant qu'il avait affaire à une enfant, il s'assit près de moi et me demanda si j'aimais la musique, si je jouais, si j'étais malade depuis longtemps. Enfin, dix minutes de causerie à laquelle Loulou vint se joindre, et avec son sans-gêne habituel, elle lui demanda son nom. C'est un monsieur Lewis. C'est un grand nonchalant, très pâle, qui a des yeux tristes et flamboyants, une main très fine et très blanche, un sourire un peu dédaigneux — je le crois malade — il a la voix douce et parle lentement. Il ne sait pas le français et je me demande comment un Anglais peut jouer avec tant d'âme ! car il n'est pas Américain. Il est ici, au même hôtel que nous. Il m'a promis de jouer demain matin tout ce que je voudrai. Mademoiselle Julie me fait un discours pour me prouver que j'ai eu tort de lui parler... Bah ! je suis une enfant — et c'est un Anglais !

Quelle vie de paresse ! Ne rien faire de tout le jour que manger, se baigner, dormir, jaser, et rêver ! Je suis si mieux, déjà !

Reçu une jolie lettre de Marie où je trouvai un souvenir gentil de Jean, qui est à la mer aussi, mais la mer froide d'en bas de Québec. Il est si loin, si loin ; j'aime trop à y penser pour réussir toujours à ne pas y penser. Comme ce serait joli de le voir ici, de causer avec lui comme je viens de le faire avec ce bel Anglais qui daigne être aimable pour Loulou et pour moi.

12 juillet.

Ce matin, monsieur Lewis me fit jouer, ce qui m'intimida beaucoup, mais je ne me fis pas prier. Il m'offre de me faire travailler un peu avec lui, tous les matins. Il dit que j'ai de l'âme ! (?) et qu'en travaillant, je deviendrai musicienne. Que tout cela m'a rendue heureuse ! j'ai accepté avec enthousiasme ses offres de m'aider. Il a fait très chaud, si j'en excepte l'heure de musique, j'ai sommeillé presque tout le temps, sur la véranda dans un hamac, sur la grève couchée sur le sable. J'ai fini ma toilette pour le dîner et je griffonne pendant que Loulou chante le duo de Faust et Marguerite. « Je t'adore, etc. » — Adorer un homme ou une femme, cela se fait-il ? ou bien est-ce une phrase, comme il s'en fait tant !

Loulou et moi sommes sur notre rocher, loin des baigneurs, et respirant un peu. Il fait chaud encore aujourd'hui. J'ai fait un peu de piano avec mon Anglais. — M. Lewis est curieux de savoir où Loulou et moi passons nos après-midi. J'allais le lui dire, bien simplement, quand Loulou intervint et m'en empêcha. J'en suis bien contente maintenant, il voulait peut-être nous retrouver et nous perdions alors la possession exclusive de notre si joli rocher ! J'y passe des heures délicieuses... Je ne suis plus moi, j'ai des ailes, et en moi, des voix qui chantent. Je n'avais jamais senti tant de vie et tant de joie de vivre ! Et j'aime Dieu, je le sens là, tout près, je le vois, je le touche et tout mon ravissement est une grande et longue prière.

Loulou a lu par-dessus mon épaule ; elle rit de mes « extases » et m'ordonne d'écrire des faits. Quoi, par exemple ?

— Eh bien, notre promenade de ce matin, nos connaissances ! parle de moi, dis que je lis la « Revue des deux Mondes » en cachette.

La sorcière ! c'est vrai pourtant. Et ce matin notre promenade en longeant la mer a été charmante. Oui, j'ai connu trois Américains, assez ronds d'allures, mais très intelligents et qui ne se croient pas des phénix, parce qu'ils savent parler d'autre chose que du temps. Ils se prétendent émerveillés de ma connaissance de l'anglais, de mon accent si pur ! Je sais qu'ils me flattent — n'importe, j'avale tout gloutonnement au risque de m'étouffer avec leurs compliments.

Voilà qui jure un peu avec mes extases, et Loulou rirait encore plus de moi si elle savait. Avec son nez fourré partout, elle le lira peut-être un de ces jours. Ah ! les phrases. Petite moi, tiens-toi bien, n'écris que du vrai, ne cultive que du beau ; la vanité, c'est laid, et bien plus, c'est bête !

16 juillet.

Rien reçu de Marie encore, malgré ses promesses ! C'est une affreuse petite Marie, et je lui en voudrais si je l'aimais moins. Je me console de mes déceptions en écoutant monsieur Lewis. Il joue comme un ange — du Chopin aujourd'hui ! C'est si beau, j'en ai l'âme toute vibrante et un peu meurtrie aussi !

Comme il a dû souffrir ce Chopin, pour que l'écho de sa souffrance nous fasse aussi mal, et je suis si étrangement faite que je jouis à être ainsi remuée.

M. Lewis s'aperçoit de l'effet de sa musique.

— *Child, child, how intensely you feel music !* — m'a-t-il dit tout à l'heure.

Ça m'agace qu'il soit Anglais... je lui pardonnerais d'être Américain. Ils me plaisent assez, eux... et les Irlandais ! — oui, comme les Français !

18 juillet

J'étais si fatiguée aujourd'hui que le docteur m'a condamnée à la chaise longue, et je n'ai pu me joindre aux autres qui sont toutes allées chez madame Long passer l'après-midi, dîner et ne reviendront qu'après la soirée. Que c'est bon ne rien faire, ne pas penser, voir les nuages en haut, la mer en bas, les sentir si grands et soi si petite... les sentir des choses, et soi une âme... c'est-à-dire que je puis monter, m'élever, arriver un jour jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infinie grandeur, et la mer sera toujours là, roulant ses eaux vertes, chantant, se plaignant ou hurlant, une chose bien belle, mais une chose !

Et cela me rend heureuse, parce que le beau me sort de moi, me donne des ailes et un immense désir de tout ce qui est plus beau que tout, et qu'on voudrait voir sans savoir ce que c'est !

Interruption de deux heures, ce sera bientôt l'heure du dîner. Monsieur Lewis est venu s'asseoir près de moi, installé en anglais, avec une minuscule petite table à tiroir, d'où il a sorti du papier à musique, une plume-fontaine et l'intention bien arrêtée d'écrire la petite berceuse à laquelle je devais trouver un nom. Il n'a pas travaillé et il m'a empêchée d'écrire ce qui n'est pas un grand malheur en ce qui me concerne. Je le croyais avec les autres chez madame Long. Il dit que cela l'ennuie ces *«family affairs»*. J'ai ri de lui ; sept étrangères chez une étrangère, c'est une singulière affaire de famille.

Nous avons beaucoup causé. C'est un vieux bonhomme, il a vingt-sept ans ! Je m'en doutais ; au commencement de nos conversations il m'appelle cérémonieusement *Miss.....* puis quand il s'anime, il lui ar-

rive souvent de dire « Child » — ce que j'aimais plus ou moins avant de savoir son âge. Je lui ai très gravement dit cela, ce qui l'a fait rire immodérément. Alors, mademoiselle Julie m'avertit qu'elle va se préparer pour le dîner.

— N'allez-vous pas faire votre toilette aussi ? — demande ce sage.

— Ne me trouvez-vous pas bien, ainsi ?

— Non, votre robe de mousseline sera trop légère d'ici à une heure.

— Je mettrai un tricot, et je ne monte pas, je suis trop fatiguée.

— Raison de plus pour ne pas vous exposer à prendre froid. Soyez raisonnable et allez mettre une robe chaude.

Je refuse, il insiste, je me fâche, il persiste avec son ton tranquille exaspérant... alors je prends mon livre et ne lui réponds plus. Il voit le docteur, et va lui demander si ce ne serait pas plus prudent, etc. — Le docteur vient de suite m'ordonner le changement de toilette. Je pars enragée d'être forcée de suivre, non ses conseils mais presque ses ordres, à ce grand Anglais !

Me revoilà sur la véranda, j'écris sans lever les yeux et je me garde bien de regarder le vicieux Lewis qui m'observe par-dessus son journal. Il ne me fera pas sourire, le vilain monsieur ! Je lui apprendrai à se mêler de ce qui le regarde. Il vient de ce côté. Rien ne me fera lever la tête. Bon ! voilà la cloche... et l'Anglais à deux pas qui me parle.... je n'entends pas !

10 heures.

Elles n'arrivent pas ; je suppose qu'elles s'amuse bien, moi je suis dans ma chambre et même dans mon lit, j'écris parce que je ne puis dormir avant leur retour. Après dîner, monsieur Lewis a porté la grande chaise longue dans le coin près du piano, puis il m'a dit : « Mettez-vous là, je jouerai pour vous tout ce que vous voudrez. » Comment continuer à être fâchée ? Aussi j'y ai renoncé, et je lui ai fait payer sa dette en musique superbe.

À neuf heures, il cesse :

« *You look very pale and tired, child, you ought to go to bed,* » — et docilement je suis montée. Il est amusant avec ses airs de despote ! Quand je serai moins fatiguée, je connais une petite personne qui regimbera un peu, beaucoup, s'il s'avise de vouloir la conduire ainsi !

Il m'adoucît et m'assouplit avec sa musique. Je suis peut-être une espèce de « petite crocodile ! »

Eh bien, je m'endors et je renonce à attendre Loulou et les autres. Je ne me plains pas de ma journée.

21 juillet.

Je n'écris pas bien souvent dans le cher petit cahier. Le temps passe à rien et avec une rapidité étonnante.

J'étudie bien avec monsieur Lewis. Comme je comprends ce que je n'avais jamais soupçonné avant !... je lui devrai ma première vraie révélation de la musique. Il profite de son rôle de professeur pour exercer tranquillement son autorité et sa surveillance (« paternelle », je lui dis en me moquant) sur ma petite personne qui suis toute saisie de ne pas plus me révolter contre cette étrangeté !

Je le crois bien malade, il me [*sic*] semble pas devenir mieux, et il est triste souvent à faire pitié !

23 juillet.

Monsieur Lewis nous a procuré à Loulou et à moi, un plaisir charmant. Il a obtenu de nous emmener avec lui pour une promenade à cheval. Et sur cette belle grève, si unie, nous avons eu une promenade inoubliable.

Ce vieux tyran ne permettait pas les galops trop prolongés, et nous l'écoutions avec une docilité aussi comique que rare !

Nous sommes revenus pour l'heure du bain — et après le lunch j'ai dormi toute l'après midi d'un sommeil de plomb. Monsieur Lewis a passé la soirée avec nous, il parlait si peu que je lui demandai ce qu'il avait. «*Nothing, darling, I feel a bit tired.* » Loulou me pinça le bras à me faire presque crier. — Il était distrait, il a oublié à qui il parlait. «*Darling*»... chérie... le mot français est bien plus joli. Cela m'ennuie qu'il m'ait appelé «*darling*» — je ne veux être la chérie de personne.

25 juillet.

Grand émoi dans l'hôtel ce matin. Ce pauvre monsieur Lewis a eu une hémorragie [*sic*], on a fait venir un médecin de Portland. Je viens de m'informer, on le dit mieux ce soir. Sa sœur doit arriver bientôt ; on lui a télégraphié.

Pauvre homme ! je me demande s'il a peur de mourir, ou bien s'il est tellement affaibli qu'il ne se soucie ni de vivre ni de mourir.

Loulou et moi avons passé la journée tristement, dans l'inquiétude. Penser qu'il peut mourir, disparaître pour toujours de ce monde si beau et qu'il ira... où ?

mardi matin.

J'ai vu monsieur Lewis. Il est d'une pâleur livide — ses yeux sont immenses, ils impressionnent par leur éclat et leur... inquiétude. Il passe la journée étendu sur une chaise longue — sa sœur est ici. Elle a une bonne figure sympathique. Elle est venue me chercher au salon, envoyée par son frère, car je n'avais pas osé approcher.

— Venez mon enfant et ne le laissez pas parler trop. Il vous demande. Ne le contrariez pas, — a-t-elle ajouté presque bas.

Et me voilà près de lui, un peu émue de le voir si changé. Il me dit de rester là, près de lui et de lui parler. Mais quoi lui dire ? On ne parle pas sur commande !

Alors je lui offre de lire... Il m'envoie chercher un volume de Longfellow. De la poésie !... Mais il ne fallait pas le contrarier. Je commençai avec peu d'assurance... puis j'arrêtais en le regardant, craignant je ne sais quoi... de mal lire, mal prononcer... l'ennuyer.

— *Why do you stop, child — go on, I love to hear your pretty little broken accent. It is music, dont be afraid, read on.*

Rassurée, je lus longtemps. Puis je partis en promettant de le revoir demain comme il m'en priait. Étrange homme ! Il me fait pitié, et j'ai prié ce soir pour que Dieu lui vienne en aide.

Loulou et moi ne savons que faire de nous depuis quatre jours..... Le temps a été un peu gris... est-ce cela, ou la maladie de notre ami ? Je ne sais trop... mais la mer ne chante plus, elle pleure et il nous arrive souvent d'avoir envie d'en faire autant. Pourtant je suis mieux — je ne tousse plus et je rosis en attendant d'engraisser !

mercredi.

J'étais fatiguée aujourd'hui, l'air est lourd, nous aurons de l'orage, et je suis à l'orage, c'est-à-dire, un peu nerveuse, agitée, mal à l'aise.

Après le lunch, je me suis endormie au salon dans un grand fauteuil ; je m'y étais réfugiée avec Loulou pendant que tout le monde va faire la sieste.

Je m'éveille tout d'un coup et je vois monsieur Lewis dans un fauteuil, pas loin. Il sourit de mon effarement, m'assure qu'il est presque guéri et qu'une séance de Longfellow lui fera grand bien. Il propose

d'aller sur la véranda où il y a un peu d'air. Il marche bien et malgré sa pâleur semble presque comme avant.

— *Now for a reading !* fait-il, en s'étendant dans sa chaise longue. *You are a dear little darling, you know !*

Alors prenant mon courage à deux mains :

— Pourquoi (j'écris français, ça m'ennuie en anglais) m'appelez-vous ainsi, monsieur ? Je ne suis pas si enfant que vous puissiez m'appeler « Chérie » sans que cela me paraisse étrange ?

— Vous n'aimez pas que je vous appelle ainsi ?

— Non, et vous ne devez pas le faire.

— Et pourquoi, enfant ?

— Parce que je ne suis pas votre chérie, et vous le savez bien.

— Je sais le contraire, je vous aime bien, et je voudrais avoir une délicieuse petite sœur comme vous. Alors, reprit-il en taquinant, il faut vous appeler mademoiselle ?

— Mais oui, comme tout le monde !

— Je ne suis pas tout le monde moi, je suis un pauvre diable qui mourrai au premier jour et si cela me fait plaisir de vous parler tendrement, sans m'en apercevoir, d'ailleurs, je vous demande quel inconvenient cela peut bien avoir !

Je ne répondis pas de suite... ne sachant trop quoi dire et émue à cette idée de mort évoquée si tranquillement. — Enfin :

— Vous ne le croyez pas que vous allez mourir ?

— Mais oui, je le crois !

— Cela ne vous fait pas bien peur ?

— Peut-être un peu... mais vous voilà très sérieuse, petite chérie. Ah ! pardon, mademoiselle !

Je ris franchement.

— Allons soyez bonne, passez-moi cette fantaisie de malade et laissez-moi vous dire ce que je voudrai.

Moi, avec un gros soupir : Mes permissions vous importent peu et je sais que vous ferez comme d'habitude, *your own sweet will !*

Et voilà où nous étions quand je me remis à lire Longfellow. Oui il est malade, mais il est capricieux et autoritaire au moins autant que malade. Aujourd'hui la mer est sombre et plus belle que je ne l'ai jamais vue... et je suis un peu triste, comme dépaysée, je n'ai pas encore éprouvé cela ici. Est-ce de l'ennui déjà ?...

C'est vendredi ou samedi, ah ! vendredi, car nous n'avons pas mangé de viande à midi. La vie s'écoule si douce et si monotone, je suis devenue une si vraie petite huître que je ne tiens plus compte des jours. Je me laisse vivre béatement, un peu bêtement aussi. J'aime moins à écrire, c'est un effort et ma nouvelle nature s'y refuse. Je suis tout occupée à refaire ma coquille, je suis bien fermée, et, les impressions n'entrent pas plus qu'elles ne sortent de la petite boîte brillante que la mer baigne, que l'odeur de varech parfume et que le sable doré tient chaude.

Loulou continue à dévorer les revues qu'elle vole très adroitement à sa mère ; elle en est si occupée qu'elle cause peu. Nous sommes deux petites sauvages sur notre rocher où personne ne nous dérange. Elle lit, je dors ou je rêve éveillée... le tout se ressemblant si bien, que je ne suis jamais certaine, en revenant du rocher, d'avoir rêvé endormie ou éveillée.

Notre grand ami est mieux, presque bien. Tous les jours, il trouve le moyen de nous retrouver et il parle avec moi sans plus s'occuper de Loulou que si elle était à dix lieues. Hier, elle a repris ses éternelles revues et a lu sans interruption, pendant que nous causions, c'est-à-dire causer ! que je m'évertuais à répondre aux innombrables questions de mon vieil ami. En nous quittant, il s'inclina narquoisement devant Loulou.

— *I beg to be excused, miss Loulou, if you read all the time ?*

Loulou lui répondit vertement, et il s'en alla, aussi calme qu'un dieu, la laissant indignée de ce qu'elle appelle son insolence. Moi, j'ai bien ri de la petite scène !

4 août.

Mon pauvre petit cahier, te voilà bien négligé, n'importe si tu as un bout d'âme, réjouis-toi, quand je n'ai pas besoin de toi c'est que tout va bien, que mon âme est paisible, mon cœur heureux et on ne parle plus de la santé avec la mine que j'ai ! Je suis rose, noire, ronde, je ris à propos de rien comme une petite folle, je chante en m'éveillant et je ne trouve pas les journées assez longues pour y mettre tout ce que je voudrais faire !

Nous montons à cheval quelquefois, Loulou et moi, avec notre grand ami anglais qui est presque bien maintenant, je travaille mon piano tous les matins. Loulou et moi marchons comme des trappeurs. Nous nageons, nous nous éloignons des gens civilisés et nous marchons nu-pieds dans le beau sable fin !

Quelle vie heureuse ! C'est un bon petit bonheur un peu bête et ravissant !

C'est une autre partie de ma vie qui recommence ; j'étais une enfant, je suis une jeune fille qu'on traite avec des égards, pour laquelle on fait des frais ! Ce sont des découvertes, faites aux États-Unis cela !

Au fond, je me sens un peu bien jeune encore et je me le fais répéter sur tous les tons par Loulou, qui est très fière de la supériorité que ses trois ans de plus lui donnent sur moi. Ce qui est consolant, ma mie, c'est que tu la rattraperas... quand elle cessera de vieillir, comme mademoiselle P. qui a trente-cinq ans depuis huit ans !

Monsieur Lewis devait partir demain, il vient de me dire qu'il changeait ses projets et passerait encore « *some time* ». Nous sommes bons amis et nous avons de belles petites querelles quand il veut me mener au doigt et à l'œil, comme au commencement. Ah ! les Anglais ! et comme il est bien de sa race, lui !

Eh bien, il a trouvé une petite Canadienne capable de lui tenir tête !

Loulou et moi avons attrapé une belle gronderie parce que nous sommes des sauvages ! rien que cela ! Pauvres de nous ! la solennelle M^{lle} Julie nous a servi un froid mépris, très rafraîchissant par cette chaleur. J'ai laissé Loulou méditer sur nos erreurs dans sa chambre, et je me suis enfuie ici sur mon rocher, sur lequel je suis perchée très haut et où je veux oublier ce petit ennui.

Bah ! je n'ai pas dix-sept ans, je me fais dire et redire que je suis une enfant, et je ne me sens pas du tout, mais du tout « amoindrie par ces enfantillages. »

Bon ! voilà M. Lewis qui vient de ce côté — il me découvrira dans mon aire, il m'y joindra et je causerai avec lui au lieu de jaser toute seule. Rien en cela de désagréable et pourtant.....

L'étrange entrevue, est-il singulier cet homme ! Il s'est tranquillement installé sur mon rocher, sans paraître étonné de m'y voir, sans demander la permission, tout à fait à l'anglaise ! Puis, silence complet. Il m'examinait, me tenait sous son regard inquisiteur... j'en éprouvai d'abord du malaise, puis de la gêne [*sic*], enfin, toute troublée, je me lève pour partir. Il s'objecte, je m'entête et je commence à descendre. Il se lève, me touche légèrement le bras : « *You must remain here, I cannot lose this opportunity of speaking to you, alone, before I go, and unfortunately this is very soon !* »

Indécise, j'hésitais... — « *Child, be kind !* » — Il implorait, ma révolte s'apaisa et je consentis à m'asseoir près de lui, j'y passai une heure. Il parla de musique, de sa vie manquée à cause de sa santé délabrée, de son isolement, de sa tristesse habituelle, et ensuite bien doucement, il

me remercia d'avoir mis de la joie dans sa vie par « ma seule présence », du souvenir qu'il garderait de moi — et les mots tendres revenaient, les mots caressants, « *darling* », « *little one* », « *little love* », j'en étais tout intimidée et quand je pus parler, je lui dis qu'après tout j'étais pour lui, une petite étrangère et qu'il ne devait pas me parler ainsi. Il sourit tristement et m'assura que cela n'avait aucune conséquence, car bientôt, peut-être, il serait mort. — Il en parle si tranquillement de cette terrible chose !

Nous sommes revenus ensemble à l'hôtel, lui, grave, moi, émue et attristée. — Ce soir, il joua longtemps et quand il commença la marche funèbre de Chopin, je m'enfuis sur la galerie afin de cacher mes larmes. C'est affreux de penser, non seulement qu'il va peut-être mourir, mais qu'il le sait, qu'il attend tous les jours l'accident, fièvre ou hémorragie [*sic*], qui le tuera. Dans l'amitié et l'intérêt que je lui porte, il y a surtout une immense pitié pour ce condamné si beau, si artiste, et si débordant de vie encore malgré ses sinistres prédictions. Je suis montée doucement à ma chambre, sans attirer l'attention de personne.

6 août.

Je porte au cou, habituellement, une chaînette à laquelle est suspendue une petite médaille en or de l'Immaculée. Hier je la manquai au retour du bain, j'étais désolée, croyant l'avoir perdue dans la mer. Ce matin, mon grand ami me la rapporta ; un domestique l'avait trouvée dans l'escalier. Toute heureuse, je remis chaînette et médaille à mon cou. M. Lewis me questionne : « Pourquoi je porte cette médaille, si je crois à cette protection de la Vierge. Pourquoi j'y crois, » etc !

Une longue causerie dans le beau soleil qui mettait des rayons tout autour de nous.

— M'aiderait-elle votre Vierge si je la priais, moi ?

— Oui, elle console tous ceux qui souffrent.

— Voulez-vous... non, je n'ose vous demander.....

— Quoi ! vous n'osez pas ! Allons, monsieur, on est anglais ou on ne l'est pas ! Osez ! c'est la première fois que je vous vois hésiter !

— Voulez-vous me donner cette petite médaille ?

— Pour... quoi faire ?...

— *I shall pray your Virgin, she will help me perhaps !* —

Je détachai chaîne et médaille et les lui donnai, pendant qu'il se confondait en excuses et en remerciements attendris.

Il est protestant, mais sainte Vierge mienne, vous le protégerez, vous lui adoucirez la mort, vous l'aidez, comme il le dit !

7 août.

Notre ami est parti ce matin, et demain ce sera notre tour. Je suis triste, singulièrement triste et inquiète. Je ne m'habitue pas à l'idée, qu'un être fort et jeune, doive renoncer à tout avant d'avoir joui de rien, et qu'il ira Dieu sait où, après avoir été si malheureux.

Le soir.

Loulou et moi avons visité tous nos jolis coins d'ombre ou de lumière : le petit bois, notre rocher, la source, et enfin notre belle grève ! Nous laissons un peu de nous dans ce morceau de monde ! Nous avons peu parlé, attristées toutes les deux par nos adieux à cette belle nature que nous ne reverrons peut-être jamais. Je suis arrivée toute frêle et blanche, une pauvre petite ombre qui faisait pitié — je pars vigoureuse et forte, pleine de vie et de gaieté quand tout va bien.

8 août.

Affreuse nouvelle ! on nous apprend, au dîner, que M. Lewis est mort, cette nuit, après une hémorragie [*sic*].

9 août.

Départ retardé parce que je suis un peu malade.

12 août.

Une journée triste, un ciel gris, une mer noire, un grand vent ! Je voudrais m'en aller loin, loin, où personne ne me verrait et où je pleurerais toutes les larmes qui m'étouffent. Pourquoi ? Ah ! pourquoi ! Pourquoi le ciel est-il lourd comme du plomb, la mer noire comme de l'encre, le vent triste comme un sanglot ? J'ai l'âme lourde et noire et triste et je voudrais de bons grands bras caressants qui m'entoureraient et dans lesquels je serais tranquille et consolée. Ça, c'est le rêve inutile ! Ô Dieu, ne pourrais-tu pas me prendre vraiment à toi et me garder en toi, à travers tout, que je le veuille ou non, que je le sache ou que je l'ignore ? Ah ! sois l'ami puissant et tendre et pitoyable de la petite âme en détresse qui crie vers toi ce soir.

Pourquoi ce grand trouble, cette angoisse qui me fait si mal ? Je suis lasse, lasse... Si je mourais aussi !

13 août.

Je le sens, c'est à jamais...

.....

Le manuscrit s'arrêtait là.

FRANÇOISE².

2. Pseudonyme de Robertine Barry.

IV
Henriette Dessaulles
*Graphiological sketch*¹

This very delicate and graceful writing has a marked character.

I wish I knew whether the fair writer is married or single. I think she is married, but if at present single she may be assured that married life is her inevitable Destiny.

Intellectually², Henriette has a fairly retentive memory, an observant mind, an instinctive insight in the character of men and women. She is musical, sings sweetly, and has that rarest gift among women : an appreciative mind. She ought to read something better than novel.

Morally, Henriette has warm and lasting, true affection. She is amiable to all, and tender and compassionnate [sic] to those who suffer but if once deceived she is very unforgiving, and is a little too apt not to much allowance for the temptation of those who fail.

Henriette is true as steel to the friend who is true to her. Her tastes are essentially graceful, her mind, in all respects that of a lady, her intellectual sympathies point in the direction of beauty. Her only fault is that she is a little impatient and incredulous when told of her faults, but these are so few and so nearly allied to virtues, that I spare myself the pain of dwelling on them.

I should very much like to know if this sketch is thought correct by Miss D.

1. Manuscrit, 2 f., fonds privé.

2. Les soulignés sont de l'auteur.

H.D. is earnestly asked to help one poor cause by recommending [sic] Graphology³ to her friends.

Charles Pelham Mulvany⁴
Rector
Carrying Place, Ontario

3. Sous ce mot, on déchiffre « Graphiology ».

4. Charles Pelham Mulvany, né à Dublin (Irlande) en 1835, y fit des études (B.A.) au Trinity College puis fut aide-chirurgien dans la marine royale (plus tard il prétendit détenir un doctorat en médecine et fit figurer le titre « M.D. » après son nom sur la page de titre des ouvrages qu'il publia en 1884 et en 1885). Vers 1859, il immigra au Canada où il fut quelque temps militaire puis chargé de cours au Bishop's College (Lennoxville, Québec), qui lui reconnut l'équivalence d'une maîtrise ès arts en considération de ses travaux antérieurs. En 1868, il fut ordonné diacre et, en 1872, prêtre de l'Église d'Angleterre ; il exerça son ministère d'abord à Kingston (Ontario) puis dans les comtés de Lanark, Prince Edward et Northumberland (c'est à la jonction de ces deux derniers comtés, à environ 6 km au sud de la ville de Trenton que se trouve Carrying Place). En 1878 il s'installa à Toronto pour exercer le métier d'écrivain, jusqu'à sa mort en 1885. Après 1880 il publia un recueil de vers, une traduction du *Bellum Britannicum* de César et quelques ouvrages historiques, dont *Toronto: Past and Present* (Toronto, W. E. Caiger, 1884, 320 p.) et *The History of the North-West Rebellion of 1885* (Toronto, A. H. Hovey, 1885, 424 p.).

Les activités de Mulvany comme graphologue étaient connues dans l'entourage d'Henriette Dessaulles. Dans une lettre du 6 juillet 1878, une jeune fille nommée Clotilda, qui avait fréquenté le couvent de la Présentation quelques années auparavant, écrivait de Belœil à Augustine Bourassa : « J'ai reçu ma réponse du R^{vd} Mulvany » [on trouve cette graphie sur la page de titre de son ouvrage de 1885]. À défaut de communiquer à son amie Augustine l'étude graphologique, qu'elle a prêtée à l'une de ses cousines, Clotilda en cite quelques phrases : « *This lady is either married or her certain destiny is the married state. Her nature is loving and lovable, she is passionately tender to any one she loves. She delights in music, likes dancing ; she is religious enough for most sundays and is concientious except in les affaires de cœur with respect to which she takes things as they come. Personally she is very attractive and is therefore a greater favourite with gentlemen than with her own sex* » (fonds privé). Sur Charles Pelham Mulvany, voir l'article de G. Killan dans *DBC*, t. XI, p. 694-695.

BIBLIOGRAPHIE

A - SOURCES MANUSCRITES

I Journal

4 volumes opisthographes (musée McCord, fonds Dessaulles). Pour la description de ces manuscrits, voir *supra*, Note sur l'établissement du texte, p. 69-72.

II Autres manuscrits d'Henriette Dessaulles

[« Notes et pensées »], 7 cahiers :

- « Pensées » [d'une autre graphie], cahier ligné, sans couverture, 19 cm x 25 cm, feuillets arrachés au centre du cahier, 14 f. non paginés. Non daté, mais dans la marge gauche du f. 3, à la verticale : « Portrait de le 8 février 1906 » (fonds privé).
- « Copies ou pensées jetées au vol », cahier opisthographe, à couverture rouge, souple, 19 cm x 24 cm, non daté, 94 f. paginés 193 à 380 avec un numéroteur (fonds privé).
- Sans titre, cahier opisthographe, à couverture rouge, cartonnée, semi-rigide, 19 cm x 24 cm, non daté, 54 f. non paginés. Le cahier semble avoir d'abord servi à un autre usage : on y trouve en première page, d'une autre graphie, une table des matières où figurent des noms de fleurs. En tête de certaines pages, figurent soit des noms de fleurs, soit des indications plus précises qui paraissent correspondre à des dates de semence ou de plantation : ces dates vont de 1881 à 1884 (fonds privé).

- Sans titre, cahier opisthographe, à couverture rouge, 13 cm x 21 cm, non daté, 42 f. non paginés (fonds privé).
- Sans titre, agenda sous couverture de toile rouge portant en lettres dorées : « *Diary* » ; 17 cm x 20 cm ; page de titre portant, imprimé : « *Walker's / Desk Diary / for / 1914 / Size No. 9 / London / John Walker & Co. Ltd. / Farrington House, Warwick Lane, E.C.* ». Les six premières pages portent des poèmes copiés ou découpés dans des journaux et collés. L'écriture commence à la date du 5 janvier et se poursuit jusqu'à celle du 13 mai, sans interruption et sans qu'il y ait correspondance entre les dates de l'agenda et celles des inscriptions. Date vraisemblablement de l'été 1934 à Percé : une inscription sur la page du 5 février 1914 porte l'indication « Percé, soir, seule sur la falaise » ; une autre, sur la page du 25 février 1914 : « Percé, 4 août 1934 — promenade avec Alice et notre ami ». Trois feuillets numérotés 13 à 15 ont été insérés entre les pages vierges de l'agenda ; ils portent un fragment de récit elliptique de voyage en France, probablement en juin 1913 (voir *supra*, Chronologie, p. 93-94) : Carnac, Mariaquer, Auray, Quiberon (fonds privé).
- Sans titre, cahier à couverture de toile cirée, noire, 18 cm x 23 cm, non daté, l'écriture s'arrête à la 19^e page. Une première section intitulée « Fragments » couvre 6 pages ; la suite reproduit des poèmes de Pailleron, Sully Prudhomme, Lamartine, Milton, Proctor (fonds privé).
- [Recueil de pensées religieuses], agenda quinquennal sous reliure à fermoir, 9 cm x 13 cm, non daté mais la dernière inscription fait allusion à Hitler ; l'écriture commence à la date du 1^{er} janvier et se poursuit jusqu'à celle du 12 mars, soit 72 pages puisqu'une page est prévue pour le 29 février, sans interruption et sans qu'il y ait correspondance entre les dates de l'agenda et celles des inscriptions (fonds privé).

« 1850 », nouvelle :

- « 1850. L'éveil », manuscrit non daté, 29 f., 21 cm x 28 cm (fonds privé).
- « 1850 », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 17 f., 21 cm x 28 cm ; signature autographe : « H. D. Saint-Jacques (Fadette) » (fonds privé).

« Le sceau », nouvelle [1942] :

- Sans titre, manuscrit non daté, 111 f., 21 cm x 28 cm (fonds privé).

- « Le sceau », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 81 f., 21 cm x 28 cm ; signature autographe : « H. D. Saint-Jacques / (Fadette) » ; f. 81, dans le coin inférieur gauche : « adresse / M^{me} Maurice Saint-Jacques / Hôtel-Dieu / Saint-Hyacinthe » (fonds privé).

Conférences :

- Sans titre, à l'assemblée préparatoire du 3^e Congrès de la langue française, à Sherbrooke [avril 1925], manuscrit, 7 f. (fonds privé).
- [Conférence au couvent de la Présentation de Marie, 1927, voir *supra*, Chronologie, p. 95], sans titre, dactylographie, 35 f. paginés 1-35, incomplet.
- Sans titre, à l'Association fédérée des anciennes élèves des couvents catholiques du Canada, Ottawa [été 1930], dactylographie avec corrections manuscrites, 51 f. (fonds privé).
- « L'éducation familiale », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 32 f. ; en tête de la première page : « Pour La Semaine Sociale — à la Bibliothèque St-Sulpice [Montréal] (cette conférence a paru dans le vol. de cette année-là de 'La Semaine Sociale'. Père Archambault, jésuite, dira quelle année) » (fonds privé).
- « Conférences à l'École ménagère », à Sutton [1935], manuscrit : « Première partie », f. numérotés 1-26 ; « Deuxième partie », f. numérotés 1-32 [en tête du f. 1 : « (1906) (1^{ère} à l'École ménagère) »] ; « Troisième partie », f. numérotés 1-44 ; signature sur f. 44 : « H. D. Saint-Jacques » (fonds privé).
- « Voix du passé » [titre raturé : « Vieilles lettres »], manuscrit non daté, 82 f., 14 cm x 22 cm, paginés 1-81 [2 f. paginés 60] ; « Voix du passé », manuscrit non daté, 18 f., 18 cm x 22 cm, pagination non continue [vraisemblablement des ajouts au texte en vue de la conférence] ; « Voix du passé » [notation manuscrite au-dessus du titre : « à conserver dans son entier — j'ai abrégé pour le Cercle universitaire »], dactylographie avec corrections et ajouts manuscrits, non datée, 11 f., 18 cm x 22 cm, pagination non continue [vraisemblablement des ajouts au texte en vue de la conférence] ; « 'Voix du passé' / Conférence au Club Universitaire / par M^{me} Henriette D. St-Jacques » [1937, voir *supra*, Chronologie, p. 97], dactylographie non datée, 26 f. paginés (fonds privé).

- « Notre influence », au Cercle Fémina, à l'hôtel Windsor, Montréal, 23 janvier 1938, 37 f., dont 26 dactylographiés avec corrections manuscrites et 11 manuscrits (fonds privé).
- Sans titre, à la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, Montréal, mars 1938 (voir *supra*, Chronologie, p. 97-98), manuscrit, 26 f. paginés 1 à 26 et 10 f. dont certains non paginés et les autres numérotés 20, 23-28, 33 (fonds privé).
- « La politesse dans la famille », manuscrit non daté, 10 f. ; signature : « Fadette » (fonds privé).

III Correspondance

- BOURASSA, Adine, 69 lettres à Augustine Bourassa, 1896-1912 ; une lettre à Henriette Dessaulles, 4 septembre [1941] (fonds privé).
- BOURASSA, Henri, 6 lettres à Henriette Dessaulles, 1912-1938 (fonds privé).
- CLOTILDA¹, 5 lettres à Augustine Bourassa, 1875-1878 (fonds privé).
- DESSAULLES, Alice, 3 lettres à Henriette Dessaulles, dont une non datée et les deux autres du 15 et du 23 avril 1881 (fonds privé) ; une lettre à Augustine Bourassa, 24 avril 1895 (fonds privé) ; une lettre à Marie Papineau, 8 mars 1912 (fonds privé).
- DESSAULLES, Caroline, 15 lettres à diverses personnes, 1871-1873 ; 4 lettres à sa mère, 1874-1878 ; une lettre à son père, 26 février 1875 ; 16 lettres à ses parents, 20 avril-16 août 1875 (fonds privé).
- DESSAULLES, Fanny Leman, 22 lettres à Azélie Papineau Bourassa, 1863-1868 (fonds privé) ; une lettre à sa tante, 27 avril 1867 (fonds privé) ; 25 lettres à sa mère, Agathe Honorine Papineau Leman, 1871-1881 (fonds privé et musée McCord, fonds Dessaulles) ; 9 lettres à Caroline Dessaulles, 1875-1910 (fonds privé) ; 10 lettres à Georges-Casimir Dessaulles, 1899-1914 (fonds privé) ; 11 lettres à Henriette Dessaulles, 1906-1913 (fonds privé) ; une lettre à Marie Papineau Beaudry, 10 mars 1914 (fonds privé).
- DESSAULLES, Georges-Casimir, 29 lettres à sa fille Henriette, 1906-1926 (fonds privé). Voir aussi ANQ, fonds Banque de Saint-Hyacinthe.
- DESSAULLES, Henriette, une lettre à Agathe Honorine Papineau Leman, 24 juillet 1868 (fonds privé) ; 36 lettres à Augustine Bourassa,

1. Adine Bourassa aurait communiqué à Henriette Dessaulles plusieurs lettres datant de leur jeunesse. Le 4 septembre 1941, elle lui fait parvenir une autre lettre « de notre chère Alice [Dessaulles] » provenant de « la collection d'Augustine [Bourassa] ». Au sujet de lettres précédemment expédiées et provenant de la même source, elle écrit : « Je ne peux identifier dans les miens [ses souvenirs] l'auteur animé qui signait Clotilda et qui écrivait de Belœil » (fonds privé).

- 1873-1891 (fonds privé) ; une lettre à Fanny Leman Dessaulles, 9 mars 1884 (fonds privé) ; un billet à Maurice Saint-Jacques, non daté mais vraisemblablement après le mariage (fonds privé) ; 82 lettres à Marie Papineau Beaudry, 1895-1926 (fonds privé) ; 15 lettres à ses enfants et petits-enfants, 1896-1945 (fonds privé) ; 172 lettres à sa fille Émilie [Rinfret] (et à sa famille), 1901-1945 (fonds privé) ; 8 lettres à Caroline Dessaulles, 1906-1939 (fonds privé) ; 280 lettres à sa fille Marie [Guimont], 1912-1945 (fonds privé) ; une lettre à Georges-Casimir Dessaulles, 27 septembre 1923 (fonds privé).
- DESSAULLES, Louis-Antoine, 9 lettres à Amédée Papineau, 1835-1842 ; 8 lettres à Louis-Joseph Papineau, 1842-1870 ; 2 lettres à M^{gr} Prince, 5 et 6 août 1857 ; 6 lettres à Georges-Casimir Dessaulles, 1858-1894 ; 46 lettres à Fanny Leman Dessaulles, 1864-1895 ; une lettre à sa femme, 1^{er} août 1875 (musée McCord, fonds Dessaulles).
- LAFRAMBOISE, Maurice, 5 lettres à Georges-Casimir Dessaulles, 1858-1883 (musée McCord, fonds Dessaulles).
- MONDELET, Dominique, 2 lettres à Georges-Casimir Dessaulles, 17 novembre 1856 et 12 décembre 1862 (fonds privé).
- MONDELET, Émilie, 5 lettres : une à sa tante, 9 novembre 1848 ; une à son père, Dominique Mondelet, 25 janvier 1857 ; 2 à Georges-Casimir Dessaulles, 7 août 1857 et s. d. [1857] ; une à Marguerite de Savoye Lamothe, 1857 ou 1858. À Émilie Mondelet, 32 lettres : 2 de Charles-Arthur Mondelet, 10 décembre 1852 et s. d. ; 3 de Marguerite de Savoye Lamothe, 17 et 19 décembre 1856, s. d. ; une de Georges-Casimir Dessaulles, 4 août 1857 ; 4 de son père, Dominique Mondelet, 1858-1863 ; 2 (en anglais) de sa mère, Harriett Munro, 1860 ou 1861 et 19 juillet 1864 ; 14 de sa sœur, Marie Julia (Minnie) Mondelet, 1860-1864 ; une de Fanny Leman, 12 mai 1863 ; une de M^{me} Denis-Benjamin Papineau, 19 septembre 1863 ; une de Lucie Grosbois, s. d. ; 3 de destinataires inconnus, s. d. (fonds privé).
- PAPINEAU, Joseph-Godefroi, 9 lettres à Caroline Dessaulles, 1864-1875 (fonds privé).
- PAPINEAU, Louisa, 15 lettres au P. Fabre, 1884-1887 (fonds privé).
- PAPINEAU, Marie, une lettre à son père, Auguste-Cyrille Papineau, 24 janvier 1876 (fonds privé).
- SAINT-JACQUES GUIMONT, Marie, 133 lettres à sa mère, Henriette Dessaulles Saint-Jacques, 1899-1945 (fonds privé).
- SAINT-JACQUES, Joséphine, une lettre à une destinataire non identifiée, 3 mai 1886 (fonds privé).
- SAINT-OURS, Virginie de, 3 lettres à Émilie Mondelet, 1853-1855 (fonds privé).

IV Autres sources manuscrites

- ANONYME, « Pour perpétuelle mémoire », dactylographie, 1908, 12 f. (ASSH).
- BÉIQUE, Paul-A., Notes sur la famille Béique, dactylographie, 11 f. (fonds privé).
- DESSAULLES, Alice, Journal, carnet 10 cm x 16 cm, 40 f., avec dédicace par Adine Bourassa (fonds privé).
- LAFRAMBOISE, Marie, « Notes [Généalogie Buckley - Saint-Jacques] », 20 f. (fonds privé).
- MARCHAND-DANDURAND, Joséphine, « Journal intime » [1879-1900], dactylographie, 261 f. (fonds privé).
- PAPINEAU, Denis-Benjamin, « Samuel Papineau I (1670-1739) et Catherine Quevillon (1685-1781). Historique & Documents » [titre courant : « Généalogie famille Papineau »], dactylographie avec annotations manuscrites, dont certaines de la main d'Henriette Dessaulles, exemplaire dédicacé : « À Cousine Henriette Dessaulles-Saint-Jacques / avec mes amitiés / D.-B. Papineau / Québec / 27 novembre 1944 », 280 f. (fonds privé).
- TÉTREAU, François, « Chroniques recueillies au Séminaire de Saint-Hyacinthe, 1849-1897 », 2 cahiers, ASSH, fonds Tétreau.

B - ŒUVRES D'HENRIETTE DESSAULLES²

- Lettres de Fadette*, 1^{re} série, Montréal, Imprimerie Populaire, 1914, ix, 152 p. ; H. D. SAINT-JACQUES, *Lettres de Fadette*, 1^{re} série, Paris, Casterman, s. d., « Ma bibliothèque », illustrations de Henri de Renancourt, 156 p.
- Lettres de Fadette*, 2^e série, Montréal, Imprimerie Populaire, 1915, 134 p. ; H. D. SAINT-JACQUES, *Lettres de Fadette*, 2^e série, Paris, Casterman, s. d., « Ma bibliothèque », illustrations de Henri de Renancourt, 156 p.
- Lettres de Fadette*, 3^e série, Montréal, Le Devoir, 1916, 163 p. ; H. D. SAINT-JACQUES, *Lettres de Fadette*, 4^e série, Paris, Casterman, s. d., illustrations de Henri de Renancourt, 156 p. [À l'exception de deux chroniques, il s'agit d'une nouvelle édition des *Lettres de Fadette*, 3^e série, publiées en 1916.]
- Lettres de Fadette*, 4^e série, Montréal, Le Devoir, 1918, 176 p.

2. À moins d'indication contraire, ces œuvres ont été publiées sous le pseudonyme de FADETTE. Pour une bibliographie des articles d'Henriette Dessaulles, voir J. Couture, « Fadette. Vie et œuvre de madame H.-D. Saint-Jacques (1860-1946) », p. 92-113.

- La Mission de la mère*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 16 p.
- Lettres de Fadette*, 5^e série, Montréal, Le Devoir, 1922, 177 p.
- Contes de la lune*, Montréal, Therrien, 1932, illustrations de Suzanne Morin, 146 p.
- Il était une fois...*, Montréal, Imprimerie Populaire, 1933, illustrations de Suzanne Morin, 154 p.
- « Aux princesses lointaines. Petite seigneuresse - (Nouvelle) », *Familia*, vol. 1, n^{os} 4-5-6, avril-mai-juin 1934, p. 15-20 [signé « M^{me} Henriette SAINT-JACQUES »].
- Journal d'Henriette Dessaulles, 1874/1880* [précédé de « Souvenir de Fadette » (p. 7-12) par Pierre Dansereau et d'une Introduction (p. 13-17) par Louise Saint-Jacques Dechêne], Montréal, Hurtubise HMH, 1971, 327 p. Traduction anglaise par Liedewy Hawke, *Hopes and Dreams. The Diary of Henriette Dessaulles. 1874-1881*, Toronto, Hounslow Press, 1986, 343 p.

C - ÉTUDES SUR HENRIETTE DESSAULLES

- ANONYME, « Hommage à Fadette », *la Bonne parole*, vol. 18, n^{os} 2-3, février-mars 1930, p. 23-24.
- ANONYME, « *Il était une fois...* », *The Canadian Author*, vol. 11, n^o 3, mars 1934, p. 17.
- ANONYME, « Feu M^{me} Maurice St-Jacques », *Montréal-Matin*, 19 novembre 1946, p. 4.
- ANONYME, « Fadette et les débuts de la chronique féminine au *Devoir* », *le Devoir*, 9 janvier 1960, p. 6 [reproduit un article de Fadette (*le Devoir*, 10 janvier 1935)].
- ANONYME, « *Journal d'Henriette Dessaulles, 1874-1880* », *le Livre canadien*, 1971, vol. 2, n^o 101.
- AGNÈS-DE-JÉSUS, « Bibliographie de Fadette », Montréal, mémoire présenté à l'École des bibliothécaires, 1938, 88 p. ; CADIEUX, Diane, « Notes bibliographiques sur Fadette » [complément au mémoire d'Agnès-de-Jésus], Montréal, École des bibliothécaires, 1948, 10 p.
- ARTHUR, Sheila, « Her diary is a national treasure », *The Gazette*, 15 mai 1971, p. 48.
- A[SELIN], Ol[ivar], « *Il était une fois...* de madame Fadette », *le Canada*, 26 décembre 1933, p. 2.

- [AUBIN, Anne-Marie et DION, Jean-Marie], *Hommage à Henriette Dessaulles, 1860-1946*, Saint-Hyacinthe, Regroupement littéraire Richelieu-Yamaska, 1985, 188 p.
- BAUDOIN, Daphni, « Autoportrait et journal intime : *Le Journal d'Henriette Dessaulles (1874-1880)* », *Arcades*, n° 14, octobre 1987, p. 73-76.
- BELLERIVE, Georges, *Brèves apologues de nos auteurs féminins*, Québec, Garneau, 1920, p. 96-100.
- BERNIER, Germaine, « Fadette », *le Devoir*, 19 novembre 1946, p. 4.
- BOIVIN, Aurélien, « *Les contes de la lune* », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 280-281.
- B[RETON], V[alentin]-M[arie], « *Lettres de Fadette* », *la Bonne parole*, vol. 4, n° 11, janvier 1917, p. 14.
- BRUCHÉSI, Jean, « Dans le monde des lettres », *la Revue moderne*, 13^e année, n° 9, juillet 1932, p. 7-8.
- CANADIENNE, « Sur une lettre de Fadette », *le Devoir*, 19 juillet 1917, p. 5.
- CHABOT, Juliette, « Fadette (Henriette Dessaulles) », dans le Cercle des femmes journalistes, *Vingt-cinq à la une*, Montréal, Éditions La Presse, 1976, p. 66-69.
- CHAUVIN, Jean, « Il y avait une fois », *la Revue populaire*, vol. 27, n° 2, février 1934, p. 57.
- COLETTE [LESAGE, Édouardine], « *Les Lettres de Fadette* », *la Presse*, 6 juin 1914, p. 2.
- COLETTE [LESAGE, Édouardine], « *Les Lettres de Fadette* », *la Presse*, 26 juin 1915, p. 2.
- CONAN, Laure [ANGERS, Félicité], « *Lettres de Fadette* », *le Devoir*, 19 avril 1922, p. 1.
- COUTURE, Jeannine, « Fadette. Vie et œuvre de madame H.-D. Saint-Jacques (1860-1946) », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1966, x, 168 p.
- COUTURE, Jeannine, « *Il était une fois* », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 579-580.
- COUTURE, Jeannine, « *Lettres de Fadette, essais de Fadette* », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 633-634.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Le journal de Fadette - Henriette Dessaulles de 1874 à 1880 », *le Devoir*, 24 avril 1971, p. 13.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Ne restent que ces témoins irrécusables et lumineux », *le Devoir*, 21 mars 1987, p. D-8.

- GAUTHIER CANO, Mona, « La métamorphose du Sujet dans le *Journal d'Henriette Dessaulles* », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1987, 150 p.
- GINEVRA [LEFAIVRE, Georgiana], « *Lettres de Fadette* », le *Soleil*, 23 mai 1914, p. 10.
- GRISSELLE, Eugène, « À lire. *Lettres de Fadette* », la *Bonne parole*, vol. 6, n° 11, janvier 1919, p. 14.
- HÉBERT, Pierre, « Jalons pour une narratologie du journal intime : le statut du récit dans le *Journal d'Henriette Dessaulles* », *Voix et images*, vol. 13, n° 1, automne 1987, p. 140-156 ; repris dans *le Journal intime au Québec. Structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988, p. 83-115.
- HÉROUX, Omer, « *Fadette* », le *Devoir*, 18 novembre 1946, p. 1.
- IMBERT, Patrick, « *Fadette, Journal d'Henriette Dessaulles (1874-1880)* ou l'ambivalence vécue », *Lettres québécoises*, n° 23, décembre 1981, p. 70-72.
- LAMARCHE, Marc-Antonin, « *Lettres de Fadette* », l'*Action française*, vol. 3, n° 9, septembre 1919, p. 417-423 ; repris dans *Ébauches critiques*, Montréal, Adjutor Ménard, 1930, p. 63-73.
- L'AMIE LINE, « *Contes de la lune* », le *Devoir*, 4 juin 1932, p. 10.
- LAMONDE, Yvan, *Je me souviens. La littérature intime au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 275 p.
- LA VALLETTE, « *Les Lettres de Fadette* », *Bulletin bibliographique*, vol. 1, n° 1, avril 1920, p. 21-22.
- LEBLANC, Ludovic, « Littérature canadienne : *Fadette* », le *Devoir*, 30 janvier 1915, p. 1.
- LE MOINE, Roger, « *Le Journal d'Henriette Dessaulles* », *Livres et auteurs québécois 1971*, [1972], p. 175-177.
- LE NORMAND, Michelle [TARDIF, Marie-Antoinette], « *Fadette* », le *Devoir*, 20 janvier 1934, p. 1.
- LÉO, Edmond [CHOSSEGROS, Armand], « Causerie littéraire. *Les Lettres de Fadette* », le *Devoir*, 4 mai 1914, p. 1.
- LES FAUCILLEURS, « *Il était une fois* », l'*Action nationale*, vol. 3, n° 6, juin 1934, p. 374.
- MADELEINE [HUGUENIN, M^{me} Wilfrid-A.], « *Lettres de Fadette* », le *Devoir*, 13 juin 1914, p. 9.
- MAILHOT, Laurent, *la Littérature québécoise*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 1974, p. 30.
- MAJOR, Jean-Louis, « *Le Journal d'Henriette Dessaulles (1860-1946)* », *Corpus*, n° 2, mars 1983, p. 8-10.

- MAJOR, Jean-Louis, *Entre l'écriture et la parole*, Montréal, Hurtubise HMH, « Constantes », 1984, p. 143-145.
- MAJOR, Jean-Louis et FOURNIER, Claude, « Le Journal (1874-1881) d'Henriette Dessaulles », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 9, hiver-printemps 1985, p. 65-74.
- OUELLET, Lise, « Le Journal d'Henriette Dessaulles ou le roman d'une romance : du 'je' spéculaire au 'je' social », *Francofonia*, vol. 8, n° 14, printemps 1988, p. 53-61.
- PELLETIER, Albert, « Littérature pour enfants », *le Canada*, 20 juin 1932, p. 2 ; repris dans *Égrappages*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, p. 226-229.
- POSEORSKI, Sherie, « A sassy personality comes alive », *The Globe and Mail*, 27 décembre 1986, p. E-22.
- PRÉZEAU, Hélène, « Fadette n'est plus... », *la Patrie*, 30 novembre 1946, p. 28.
- RAOUL, Valerie, « 'Moi (Henriette Dessaulles), ici (au Québec), maintenant (1874-1880)' : articulation du journal intime féminin », *French Review*, vol. 59, n° 6, mai 1986, p. 841-848.
- ROBERT, Lucette, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, vol. 38, n° 6, juin 1945, p. 73.
- ROY-ROUX, Françoise Van, *la Littérature intime au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 256 p.
- SENIOR, Elinor Kyte, « Dear Diary », *The Gazette*, 3 janvier 1987, p. B-1.
- TROFIMENKOFF, Susan Mann, « Henri Bourassa et la question des femmes », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, édit., *Travailleuses et féministes*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 293-306.
- VERDUYN, Christl, « La religion dans le Journal d'Henriette Dessaulles », *Atlantis*, vol. 8, n° 2, printemps 1983, p. 45-50.

D - AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

- ANONYME, *Compte-rendu du dîner des citoyens de St-Hyacinthe à la compagnie McMartin-Hamel, le 12 janvier 1875*, Saint-Hyacinthe, Des presses à pouvoir du *Courrier*, 1875, 44 p. Comprend en hors-texte une carte de la ville avec une vue du pont Barsalou et des établissements de McMartin-Hamel ; cette carte sera reproduite dans le *Courrier* du 3 [?] septembre 1876, lors du compte rendu du grand incendie.
- ANONYME, *Guide de St. Hyacinthe*, Saint-Hyacinthe, Camille Lussier, 1883, 116 p.

- ANONYME, *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, 1874-1877*, Avignon, Aubanel, s. d., 4 vol.
- ANONYME, *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1878 à janvier 1881*, Avignon, Aubanel, s. d., 3 vol.
- ANONYME, *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1881 à janvier 1884*, s. l. n. d., s. édit., 3 vol.
- ANONYME, *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1888 à janvier 1891*, Avignon, Aubanel, s. d., 3 vol.
- ANONYME, *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1913 à janvier 1916*, s. l. n. d., s. édit., 3 vol.
- ANONYME, *Nécrologie des Sœurs de la Présentation de Marie, de janvier 1941 à janvier 1942*, Bar-Le-Duc, Imprimerie Saint-Paul, 1949, p. 22-34.
- ANONYME, *Saint-Hyacinthe, 1748-1948. Album souvenir*, Saint-Hyacinthe, s. édit., s. d., 160 p.
- ANONYME, *Historique des circonscriptions électorales fédérales, 1867-1980*, vol. III : Québec, Ottawa, Bibliothèque du Parlement, Service d'information et de référence [1982], 850 p.
- ALLAIRE, Jean-Baptiste-Arthur, *Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu*, Saint-Hyacinthe, Imprimerie du « Courrier de Saint-Hyacinthe », 1905, viii, 543 p.
- ALLAIRE, Jean-Baptiste-Arthur, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, t. I : *les Anciens*, Montréal, Imprimerie de l'École des sourds-muets, 1910, 543 p. ; t. II : *les Contemporains*, Saint-Hyacinthe, Imprimerie de « La Tribune », 1908, 633 p.
- ALLAIRE, Jean-Baptiste-Arthur, *Album du clergé séculier du diocèse de Saint-Hyacinthe*, Imprimerie de « La Tribune », 1919, 80 p.
- AUDET, Francis-Joseph, « Les Mondelet », *Cahiers des Dix*, vol. 3, 1938, p. 191-216.
- AUDET, Francis-Joseph, *les Députés de Montréal (ville et comtés)*, Montréal, Éditions des Dix, 1943, 455 p.
- AUDET, Francis-Joseph, MAURALT, Olivier, MALCHELOSSE, Gérard, *les Lieutenants-gouverneurs de la Province de Québec*, Montréal, Éditions des Dix, 1962, 277 p.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'université Laval, 1973, 5 vol.
- BEAULIEU, Yves et al., édit., *Répertoire des parlementaires québécois, 1867-1978*, Québec, Assemblée nationale du Québec, 1980, xv, 796 p.
- BÉRIQUE, Madame F.-L. [DESSAULLES, Caroline], *Quatre-vingts ans de souvenirs*, Montréal, Valiquette, 1939, 287 p.

- CHOQUETTE, C[harles]-P[hilippe], *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des sourds-muets : t. I, 1911, 538 p. ; t. II, 1912, 403 p.
- CHOQUETTE, C[harles]-P[hilippe], *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, Saint-Hyacinthe, Richer et fils, 1930, vii, 551 p.
- COLLECTIF, *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'université Laval : t. IX, 1977 ; t. X, 1972 ; t. XI, 1982.
- COUILLARD-DESPRÉS, A[zarie], *Histoire de la seigneurie de St-Ours. Tiè^{re} partie. Les origines de la famille et de la Seigneurie (1330-1785)*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des sourds-muets, 1915, 345 p.
- COUILLARD-DESPRÉS, A[zarie], *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours. II^e partie. La famille et la paroisse de Saint-Ours (1785-1916)*, Montréal, s. édit., 1917, 473 p.
- DION, Jean-Noël, MONTFILS, Suzanne, ROUSSEAU, Léonne, VERMETTE, Diane, *Saint-Hyacinthe, des vies, des siècles, une histoire*, Saint-Hyacinthe, Club des Moose, 1983, 715 p.
- GAUTHIER, Raymonde, *les Manoires du Québec*, Montréal, Fides / Éditeur officiel du Québec, 1976, 145 p.
- GREER, Allan, *Peasant, Lord, Merchant : Rural Society in Three Quebec Parishes 1740-1840 [Sorel, Saint-Ours, Saint-Denis]*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985, 320 p.
- HAMELIN, Marcel, *les Premières années du parlementarisme québécois*, Québec, Presses de l'université Laval, 1974, 387 p.
- HOPKINS, H. W., *Atlas of the City and County of St. Hyacinthe, Province of Quebec*, Provincial Surveying and Publishing Co., 1880, 50 p.
- HOUPERT, Jean, *Monseigneur Moreau. Quatrième évêque de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Éditions Paulines, 1986, 325 p.
- JETTÉ, René, *Mariages de Notre-Dame-de-Saint-Hyacinthe*, Québec, B. Pontbriand, 1970, 408 p.
- JETTÉ, René, *Mariages de Saint-Hyacinthe*, Québec, B. Pontbriand, 1971, 2 vol.
- JOHNSON, J. Keith, *The Canadian Directory of Parliament, 1867-1967*, Ottawa, Archives publiques du Canada, 1968, viii, 731 p.
- JORDY, G.-A. de, *Généalogie des principales familles du Richelieu*, t. I, Arthabaska, Imprimerie d'Arthabaska, 1927, 275 p.
- LABASTROU, Éliane et al., *Histoire de l'île Bizard*, Corporation de la municipalité de Saint-Raphaël de l'île Bizard, 1976, 296 p. [Arbres généalogiques : « Famille Viger », p. 37 ; « Famille Cherrier », p. 47 ; « La famille Monk », p. 55.]
- LAHAISE, Robert, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 549 p.

- LAMONDE, Yvan et SIMARD, Sylvain, *Inventaire chronologique d'une correspondance de Louis-Antoine Dessaulles*, 1978, xxiv, 80 p. [microforme].
- LAMOTHE, G., « Une ville française en Canada » [Saint-Hyacinthe], *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 2, n° 10, octobre 1883, p. 434-439.
- LAPOINTE, Laurent, « La formation de la Banque de Saint-Hyacinthe et le développement économique régional (1850-1875) », thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1976, 260 p.
- LAVIGNE, Marie, PINARD, Yolande, STODDART, Jennifer, « La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du 20^e siècle », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, édit., *Travailleuses et féministes*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 199-216.
- LEFEBVRE, Jean-Jacques, *Ancêtres et contemporains (1670-1970)*, Montréal, Guérin, 1979, 204 p.
- LEJEUNE, Louis, *Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, mœurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, 2 vol.
- LE MOINE, Roger, *Napoléon Bourassa, l'homme et l'artiste*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1974, 259 p.
- LOVELL, John, *Lovell's Montreal Directory for 1876-77*, Montréal, Lovell Publishing, 1876, 862 p.
- MALCHELOSSE, Gérard, « Généalogie de la famille Mondelet », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 51, 1945, p. 51-60.
- MARIE-AIMÉE DE JÉSUS [SAINT-JACQUES, Élisabeth], *L'Enseignement à l'institut de La-Présentation-de-Marie*, Saint-Hyacinthe, s. édit., 1939, 263 p.
- MERCIER, Gérard, *Aurélié Caouette, femme au charisme bouleversant*, Montréal, Éditions Paulines, 1983, 2 vol.
- MEUNIER, Pierre, *L'Insurrection à Saint-Charles et le seigneur Debartzch*, Montréal, Fides, 1986, 173 p.
- MORGAN, Henry James, édit., *The Canadian Parliamentary Companion, for 1876*, Ottawa, C. W. Mitchell, 1876, xv, 752, lvi p.
- MORGAN, Henry James, édit., *The Canadian Men and Women of the Time : A Hand-book of Canadian Biography*, Toronto, William Briggs, 1898, xii, 1118 p.
- PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un fils de la liberté, réfugié aux États-Unis, par suite de l'insurrection canadienne, en 1837*, Montréal, L'Étincelle, vol. 1, 1972, 111 p. ; vol. 2, 1978, 196 p.
- PARIZEAU, Gérard, *les Dessaulles, seigneurs de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Fides, 1976, 173 p.

- ROY, Pierre-Georges, *la Famille Frémont*, Lévis, s. édit., 1902, 84 p.
- ROY, Pierre-Georges, *les Juges de la Province de Québec*, Québec, Imprimeur du Roi, 1933, 588 p.
- RUDIN, Ronald, « The Development of Four Québec Towns [Trois-Rivières, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, Sorel], 1840-1914 : A Study of Urban and Economic Growth in Québec », thèse de doctorat, université York, 1977, 310 p.
- RUDIN, Ronald, *Banking en français : The French Banks of Quebec, 1835-1925*, Toronto, University of Toronto Press, 1985, 188 p.
- SENIOR, Elinor Kyte, *Redcoats and Patriotes : The Rebellion in Lower Canada, 1837-1838*, Ottawa, Canada's Wings / Canadian War Museum, 1985, 218 p.
- VOYER, Louise, *Saint-Hyacinthe. De la seigneurie à la ville québécoise*, Montréal, Libre Expression, 1980, 121 p.

INDEX ONOMASTIQUE

Ont été écartées les références à Henriette Dessaulles elle-même et celles qui ne figurent que sous la forme d'initiales que nous n'avons pu compléter.

- ABRANTÈS, Laure de Permon, duchesse d' : 359, 404
ADÈLE (cuisinière) : 144, 165, 224, 225, 226, 559
AIMÉE-DE-JÉSUS (sœur) : 331
APOLLON : 576
ARCHAMBAULT, Horace : 478, 505, 524, 525, 531, 561, 563
B., Hélène : 562, 578, 579, 580, 606, 607
BABY, Louis François [?] : 478
BACHAND, Héloïse : 147, 588, 589
BACHAND, Marie Louise Marchand : 147
BAYNES (famille) : 511
BEAUDRY, Emma : 457, 458
BECKET, Thomas : 139
BEETHOVEN, Ludwig von : 375, 598, 609
BÉIQUE, Caroline Dessaulles : voir DESSAULLES, Caroline
BÉIQUE, Frédéric-Liguori : 437, 438, 439, 440
BÉIQUE, Jean-Baptiste Alphonse : 437, 438
BERQUIN, Arnaud : 531
BERTHELOT (mademoiselle) : 508
BOIVIN, Marie-Luce : 123, 137
BOURASSA, Adine : 171, 360
BOURASSA, Augustine : 116, 156, 171, 314, 321, 322, 323, 352, 358,
360, 364, 366, 409, 536, 537, 538, 539, 540, 542, 543, 544, 545,
559, 607
BOURASSA, Gustave : 360

- BOURASSA, Napoléon : 371
 BRODERICK, John Sydney : 170
 BRUNO (mademoiselle) : 505
 BUCKLEY, Joséphine [Jos] Julia : 338, 339, 409, 526, 527
 BUCKLEY, Julia : 279, 425, 426, 427
 BUCKLEY, Mary : 279, 283, 284, 285
 BUCKLEY, Mary Louise : 155, 156, 230, 286, 317, 324, 333, 338, 339, 359, 371, 478, 523, 568
 CARLYLE, Thomas : 520
 CARTIER, Robertine : 162
 CASGRAIN, Thomas [Tom] Chase : 222, 223, 445
 CENDRILLON : 369
 CHERRIER, Philomène Charlotte : 355, 362
 CHOQUETTE, Philippe Auguste : 419
 CHOPIN, Frédéric : 229, 261, 265, 276, 375, 534
 CLÉMENT, Arthur : 162
 CONROY, George : 356, 364, 365
 DELORME, Anna : 156, 174, 402, 408, 410, 511
 DELORME, Émile : 370, 385, 389, 390, 395, 396, 408, 410, 447, 448, 457, 458, 473, 497, 508, 511, 513
 DELORME, Louis : 508, 585
 DESMARAIS, Marie-Louise Hermine Gélinas : 507
 DESSAULLES, Alice : 129, 130, 131, 133, 155, 174, 175, 187, 188, 197, 198, 210, 250, 283, 311, 321, 324, 338, 352, 359, 360, 362, 369, 371, 372, 373, 410, 457, 458, 462, 482, 489, 499, 501, 502, 503, 505, 506, 507, 509, 516, 517, 518, 519, 520, 522, 554, 558, 584, 586, 615
 DESSAULLES, Arthur : 174, 186, 187, 188, 189, 199, 200, 311, 380, 496, 497, 499, 503, 506, 527, 552, 554
 DESSAULLES, Caroline : 145, 154, 182, 435, 437
 DESSAULLES, Casimir : 570
 DESSAULLES, Émilie Emma Mondelet : 324, 432, 505, 570, 594, 614
 DESSAULLES, Emma : 219, 581
 DESSAULLES, Frances [Fanny] Leman : 114, 116, 117, 122, 128, 131, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 141, 147, 152, 159, 160, 164, 172, 175, 180, 181, 190, 191, 197, 200, 203, 208, 210, 215, 216, 218, 219, 221, 222, 223, 225, 226, 230, 231, 232, 234, 240, 245, 247, 248, 249, 250, 251, 280, 284, 285, 286, 292, 293, 315, 316, 320, 321, 325, 326, 327, 328, 329, 332, 335, 339, 341, 342, 343, 345, 352, 353, 354, 355, 356, 359, 360, 361, 363, 365, 368, 369, 370,

371, 373, 375, 387, 388, 389, 390, 392, 393, 394, 397, 398, 401, 403, 404, 416, 417, 429, 432, 433, 436, 442, 448, 449, 452, 455, 456, 470, 472, 476, 477, 483, 487, 493, 499, 501, 503, 512, 519, 521, 523, 524, 526, 528, 529, 530, 532, 536, 539, 540, 542, 551, 552, 553, 555, 556, 557, 558, 564, 565, 568, 572, 579, 588, 590, 591, 594, 600, 603, 614, 615

DESSAULLES, Georges-Casimir : 120, 134, 136, 137, 140, 141, 145, 149, 164, 181, 182, 187, 199, 206, 210, 218, 227, 230, 235, 278, 292, 296, 309, 318, 320, 324, 325, 348, 358, 364, 371, 380, 394, 401, 417, 433, 442, 516, 519, 524, 525, 549, 556, 567, 570, 572, 587, 590, 594, 596, 599, 615

DESSAULLES, Henri : 530

DESSAULLES, Louis-Antoine : 181, 182

DESSAULLES, Marie Émilie Frances [Fanny] : 127, 137, 416, 512

DESSAULLES, Rosalie : 334, 335, 336, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 447, 614

DESSAULLES, Rosalie Papineau : 458

DESSAULLES, Zéphirine Thompson : 182

DICKENS, Charles : 122, 123, 131, 134, 138, 153, 159, 166, 214, 225, 243, 292, 507

DIEU : 117, 120, 127, 129, 134, 143, 145, 147, 149, 151, 153, 161, 164, 166, 175, 176, 179, 180, 181, 182, 183, 188, 189, 192, 195, 199, 200, 202, 204, 205, 211, 212, 215, 218, 220, 222, 229, 231, 232, 233, 250, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 263, 264, 265, 271, 278, 279, 281, 287, 292, 294, 298, 299, 300, 301, 311, 312, 315, 316, 317, 318, 319, 326, 327, 328, 329, 330, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 348, 349, 350, 352, 360, 372, 381, 383, 388, 400, 406, 408, 417, 424, 425, 426, 427, 434, 444, 445, 446, 450, 452, 453, 454, 471, 476, 488, 490, 493, 495, 501, 502, 504, 507, 508, 518, 527, 536, 539, 540, 542, 543, 544, 551, 564, 569, 582, 591, 593, 603, 614, 618

DOHERTY, Henry Joseph : 509, 511

DORION, Céphise : 156, 171, 293, 296, 298, 300, 337, 338, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 441, 450

DORION, Charles : 442

DORION, Wilfrid : 441, 442, 450, 451

DROLET, Eugène : 505

DROLET (mademoiselle) : 505

DUBÉ, Céline : 135, 137, 175

DUFFERIN (gouverneur) : 451

DUFORT, Rosalie Birtz : 354, 358, 359

DUROCHER, Amédée : 137, 283, 366, 407, 449, 511

- DUROCHER, Henriette : 123, 137, 160, 253, 254, 283, 316, 356, 357
EMMA : 314
ERMATINGER (monsieur) : 504
ESCULAPE : 318
ÈVE : 618
FABRE, Hector : 439
FAUST : 263
FILORME : 565
FONTAINE, Maurice [?] [ou Raphaël-Ernest] : 510
FRANÇOIS (cocher) : 229, 230, 231, 282, 283, 461, 462, 552, 554,
559, 562, 580, 601, 618
FREER, Milly : 425
FRÉMONT, Jules Joseph Taschereau : 330, 331, 332, 565, 568, 569,
572, 573, 574, 575
GAUDET, Marie-Julia Cécilia [Minnie] Mondelet : 137, 150
GRENIER, Jacques : 439
GROGNON (fée) : 283
HAMEL, Edmond : 211
HAMEL, Joseph : 550
HAMEL, Joséphine : 211
HENRI II : 139
HENSHAW, Elisa [Lizzie] : 357, 360, 366, 369, 430, 465, 496, 511,
513, 514, 550, 551, 565, 566, 572, 573, 574, 575
HENSHAW, Hayward : 500, 572
HENSHAW, Jane [Jenny] : 360, 366, 496, 511, 513, 572, 574
HENSHAW (famille George E.) : 173, 362, 369, 458, 497, 500, 565
JEAN (saint) : 570
JÉRÉMIE : 303, 429
JÉSUS : 128, 203, 602, 609
JETTÉ, Louis-Amable : 440
JODOIN, Pierre Amable et Marie Sophie Joséphine Bellemare : 564,
565
JOSEPH (saint) : 141, 142, 144, 145, 608, 611
JUPITER : 565
KIERZKOWSKA, Caroline-Virginie de Saint-Ours : 505, 506
LACOMBE (famille) : 606
LACORDAIRE, Henri : 541
LAFRAMBOISE, Amélie : 121, 175, 462, 463
LAFRAMBOISE, Arthur : 414

- LAFRAMBOISE, Édouard : 478, 479, 480, 491, 531, 532, 533, 576, 577, 578, 580, 588
- LAFRAMBOISE, Jules : 348, 459, 462, 484, 572, 573
- LAFRAMBOISE, Marie Louise : 161, 198, 348, 470, 472, 473, 474, 475, 476, 483, 484, 489, 492, 493, 499, 501, 506, 508, 509, 510, 511, 512, 514, 522, 523, 546, 588, 589, 590, 595
- LAFRAMBOISE, Maurice : 122, 348, 349
- LAFRAMBOISE, Rosalie Eugénie Dessaulles : 121, 311, 370, 414, 588, 589, 595
- LAJEUNESSE, Céline : 555, 559
- LAMARTINE, Alphonse de : 208
- LAMOTHE, Alice : 258, 259, 260, 261, 263, 264, 267, 269, 270, 271, 273, 274, 275, 278, 350, 437, 438
- LAMOTHE, Charlotte : 209, 210
- LAMOTHE, Emma : 526, 557
- LAMOTHE, Guillaume : 258
- LAMOTHE, Juliette : 258, 259
- LAMOTHE, Marguerite de Savoye : 258, 259, 265, 269, 270, 273, 275, 276
- LAMOTHE, Marie : 258
- LAMOTHE, Marie-Charlotte Mondelet : 613
- LANDRIOT (M^{gr}) : 425
- LA ROCQUE, Armand : 530
- LAURIER, Wilfrid : 216, 587
- LEMAN, Agathe Honorine Papineau : 114, 124, 134, 142, 143, 210, 216, 224, 225, 320, 321, 325, 364, 403, 429, 432, 486, 503, 528
- LEMAN, Joseph : 342
- LE MOINE, Marie-Anne Louise : 445
- LISETTE : 543
- LONGFELLOW, Henry Wadsworth : 208, 271, 272, 273, 517, 518
- LUCIFER : 554
- MACKAY, Auguste Stephen : 125, 142, 143, 144, 249
- MALHIOT, Adolphe : 227, 252, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 265, 266, 267, 271, 279, 301, 318, 319, 320, 321, 400, 401, 403
- MALHIOT, Hermine Marguerite Lamothe : 258, 265, 266, 267, 270, 319
- MALHIOT, Louise : 257, 259, 262, 269
- MALHIOT, Sophie : 257, 259, 269
- MARGUERITE : 263
- MARIE (domestique) : 146, 280, 608

- MARIE (enfants de) : 126, 153, 219, 305, 306, 313, 314
 MARIE (mois de) : 160, 337, 444, 614
 MARIE (Vierge) : 147, 277, 299, 342, 352, 614
 MARIE ANTOINETTE (sœur) : 300
 MARIE MARTHE (sœur) : 299
 MARTIN, Rosalie : 217, 218, 257
 McGINLEY, Catherine [Kate] : 225, 502, 503, 505, 583, 584, 618
 MENDELSSOHN, Félix : 237, 263, 268
 MONK, Charles : 504
 MONK, Jimmy : 569
 MONTALEMBERT, Charles de : 532
 MOREAU, Louis-Zéphirin : 297
 MOZART, Wolfgang : 189, 229
 NAPOLÉON, Eugène Louis : 509
 NOTMAN, William : 592
 OSTELL (monsieur) : 511
 OUELLETTE, Jean-Rémi : 169
 PAPINEAU, Auguste-Cyrille [Augustin] : 436, 608
 PAPINEAU, Gustave : 124, 131, 132, 177, 190, 191, 192, 196, 240,
 246, 247, 310, 322, 370, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 403,
 404, 405, 409, 411, 436, 590
 PAPINEAU, Ida Angéline : 576, 581
 PAPINEAU, Jane Émilie : 576
 PAPINEAU, Marie : 171
 PAPINEAU, Marie-Louise [Louisa] Trudeau : 134, 321, 342, 608
 PAPINEAU, Mercédès Louise : 417, 418, 420, 437
 PAUL : 566
 PIERRE (saint) : 228
 PLAMONDON, Albina : 603, 610
 PLAMONDON, Léon [?] : 216
 POUGET : 477
 PRÉCIEUX-SANG (sœur du) : 113, 119, 123, 128, 136, 137, 139, 140,
 141, 142, 157, 176, 207, 238, 239, 241, 243, 317
 PRINCE, Jean-Joël : 148, 149, 152, 188, 195, 196, 202, 230, 235, 237,
 238, 249, 294, 298, 300, 306, 314, 444, 544
 RACINE, Jean : 316
 RAYMOND, Joseph-Sabin : 204, 205, 391, 392, 444
 ROBINSON, Henry : 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270,
 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 299, 350, 431, 438

- ROCHEJACQUELEIN, Marie-Louise-Victoire de La : 118
 SAINT-AMON (sœur) : 176, 193, 194, 214, 298
 SAINT-DAVID (sœur) : 297
 SAINTE-CÉCILE (sœur) : 153, 157, 158, 164, 176, 211, 219, 224, 293,
 296, 299, 303, 308, 313, 317, 318, 325, 327, 328, 329, 333, 351,
 352, 359, 542
 SAINT-GERMAIN, Joseph Henri Lemaire : 216
 SAINT-GERMAIN, Margaret Ann Morison : 143
 SAINT-HYACINTHE (sœur) : 436
 SAINT-JACQUES, Antoine Cheval dit : 309
 SAINT-JACQUES, Édith Plamondon : 603
 SAINT-JACQUES, Élisabeth [Éliza] : 286, 316, 453, 554
 SAINT-JACQUES, Eugène : 145, 216, 506, 604
 SAINT-JACQUES, Frémont : 484, 524
 SAINT-JACQUES, Joséphine Hermine Buckley : 117, 135, 145, 152,
 177, 219, 279, 284, 324, 353, 355, 357, 380, 414, 492, 493, 494,
 504, 505, 514, 515, 603, 613
 SAINT-JACQUES, Joséphine [Jos] : 114, 116, 117, 119, 120, 123, 125,
 126, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 142, 144, 145, 146,
 147, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 157, 159, 161, 163, 164, 165,
 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 182, 183,
 184, 185, 186, 187, 188, 189, 198, 201, 208, 209, 210, 211, 212,
 213, 219, 220, 224, 227, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 246, 253,
 254, 255, 257, 262, 264, 267, 268, 273, 278, 279, 283, 284, 285,
 286, 295, 296, 302, 305, 309, 311, 312, 313, 314, 316, 317, 319,
 321, 324, 325, 326, 332, 336, 337, 341, 346, 347, 350, 351, 352,
 353, 354, 355, 358, 359, 360, 362, 365, 366, 371, 373, 374, 375,
 377, 380, 381, 382, 390, 391, 392, 398, 399, 401, 402, 404, 405,
 406, 407, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 418, 419, 420, 421,
 422, 423, 424, 425, 426, 427, 429, 431, 433, 435, 437, 441, 442,
 444, 446, 447, 448, 449, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458,
 459, 460, 464, 465, 470, 471, 472, 473, 476, 478, 480, 481, 482,
 483, 484, 485, 489, 491, 492, 494, 496, 500, 501, 504, 508, 509,
 511, 512, 521, 524, 525, 526, 527, 530, 531, 532, 533, 534, 535,
 537, 542, 543, 544, 554, 555, 556, 559, 561, 564, 567, 568, 570,
 571, 576, 577, 578, 584, 590, 591, 592, 601, 605, 606, 608, 610,
 613, 614, 616, 617, 618
 SAINT-JACQUES, Marie Henriette Alphonsine : 413, 414
 SAINT-JACQUES, Maurice : 113, 114, 116, 117, 119, 120, 123, 124,
 125, 126, 128, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 138, 142, 144, 145,
 146, 148, 149, 150, 151, 152, 155, 156, 158, 159, 160, 161, 162,
 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 176,
 177, 178, 179, 180, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191,

192, 194, 195, 196, 197, 198, 201, 206, 208, 211, 212, 213, 220, 221, 222, 223, 227, 229, 230, 231, 232, 234, 235, 236, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 261, 262, 263, 267, 268, 269, 274, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 287, 291, 295, 303, 305, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 319, 323, 324, 326, 330, 331, 332, 333, 336, 337, 340, 347, 349, 350, 351, 353, 354, 355, 356, 357, 359, 360, 362, 363, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 373, 374, 375, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 385, 386, 388, 389, 396, 398, 406, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 418, 419, 421, 425, 426, 427, 429, 430, 431, 432, 433, 435, 437, 438, 443, 444, 445, 446, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 504, 505, 506, 507, 508, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 518, 519, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 579, 580, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 607, 608, 609, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619

SAINT-JACQUES, Romuald : 137, 168, 169, 216, 279, 352, 353, 407, 451, 455, 544

SAINT-LAURENT (sœur) : 140

SAINT-MARC (sœur) : 165, 166, 251, 390, 391

SAINT-MAURICE (sœur) : 251, 295

SAINT-OURS, Hermine-Marie Duchesnay de : 499

SAINT-OURS, Louise-Hermine de : 499

SAINT-PIERRE, Bernardin de : 566

SAINT-ROSAIRE (sœur du) : 319, 346

SAINT-SACREMENT (sœur du) : 205, 304

SAINT-WILFRID (sœur) : 302

SALOMON : 155

SATAN : 336, 473

SCOTT, Walter : 208, 243

SÉNÉCAL, Marie-Louise : 355, 362

SICOTTE, Arthur : 137, 399, 407, 411, 412, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 426, 427, 433, 446, 447, 455, 456, 457, 489, 494, 511, 514, 527, 530, 576, 608

- SICOTTE, Blanche : 116, 137, 173, 367, 385, 395, 402, 425, 446, 486, 487, 511, 512
- SICOTTE, Eugène : 249, 363, 367, 378, 382, 395, 419, 425, 447, 513, 574, 584, 585
- SICOTTE, Louis-Victor : 364, 386, 410, 446, 447, 530, 554, 557, 580
- SICOTTE, Marguerite-Émilie Starnes : 555, 562, 574
- SICOTTE, Victor : 494, 510
- SMARTHE (madame) : 265, 266
- STARNES, Eugénie : 530
- STEELE, A. D. [?] : 596, 597, 599, 601
- TACHÉ, J. de La Broquerie : 378, 379, 381, 408, 497
- TAILLON, Louis-Olivier : 439
- TELLIER, Rosalie Hermine Malhiot : 408
- TENNYSON, Alfred : 421, 582, 583
- TURCOT, Gaspard : 149
- TURCOT, Magloire : 551
- VANIER (monsieur) : 394
- VERDI, Giuseppe : 534
- VICTORIA (reine) : 163
- VIRGINIE : 566
- WILHELMJ, August : 597

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	8
Note sur l'établissement du texte	69
Généalogie des familles Papineau et Dessaulles	79
Chronologie	81
Plan de Saint-Hyacinthe en 1881	103
Sigles et abréviations	105
Journal	
Premier cahier	
1874	111
1875	131
1876	234
Deuxième cahier	
1876	291
1877	310
1878	384
Troisième cahier	
1879	469
Quatrième cahier	
1880	549
1881	605
Appendices	
I La fuite de Louis-Antoine Dessaulles	621
II Kate	625
III L'amour passa	627
IV Henriette Dessaulles. <i>Graphiological sketch</i>	645
Bibliographie	647
Index onomastique	661

Page laissée blanche

Achévé d'imprimer
en mars 1989 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.